

L'utopie de l'Oummain

Walet Humm

Roman transcrit et édité par Antonio Pappalardo

Éditeur

2010 Morrone Editore Editore Siracusa Siracusa - Via Sofocle, 4 Tel. 0931 66001
info@editoremorrone.it www.editoremorrone.it www.editoremorrone.it

Impression : Titographie graphique Saturnia Syracuse - Via Pachino, 22

Couverture : Laboratori Visivi Roma mww.laboratorivisivi.it info@laboratorivisivi.it

ISBN 978-88-95936-50-5

PRÉFACE

par Corrado Di Pietro

J'avoue d'emblée ma faiblesse. Quand l'éditeur Morrone m'a proposé, avec beaucoup d'enthousiasme et en faisant allusion à l'intrigante intrigue, d'écrire la préface de ce livre, j'ai pensé que c'était un roman traditionnel, ceux qui font référence à l'aventure fantastique et sont capables de construire des mondes et des structures narratives qui peuvent être décryptées avec la critique habituelle de la narratologie.

Au lieu de cela, je me trouve à envisager une écriture pleine de corps et prétentieuse que je ne peux pas complètement encadrer dans les canons d'aucun genre habituel et qui, pendant la lecture, a suscité intérêt, émerveillement, curiosité et incrédulité.

Ce travail n'est pas un vrai roman, mais il a les ingrédients principaux du roman : une fabuleuse bien conçue, un développement narratif articulé selon un schéma très original et captivant, un bon nombre de personnages représentant des idées et des situations historiques précises, des lieux symboliques où se déroule l'action et une conception générale solide qui motive l'architecture du roman dans son ensemble.

Ce travail n'est pas un véritable essai historique ; pourtant, l'essai historique a sa position idéologique de départ et les nombreuses et amples démonstrations des événements, qui sont vus sous un jour nouveau et original, sont très peu susceptibles d'être vrais mais certainement cohérents dans le cadre historique, culturel et politique dans lequel il nous est proposé.

Ce travail n'appartient même pas entièrement au genre apologétique, même s'il est vraiment fort et passionné par la proposition d'un monde idéal de paix et de fraternité indiquée à notre humanité par un peuple étranger, venant de la planète Ummo, à environ 14 années-lumière de nous.

Comme vous pouvez le constater, il y a de nombreux aspects à prendre en considération dans cet écrit complexe et déroutant. Essayons de suivre les trois chemins que nous avons tracés, ceux du roman, de l'essai historique et de l'œuvre apologétique, en essayant de mettre en évidence les principales caractéristiques de chacun d'eux.

Le roman

Nous commençons par une fiction littéraire, très éprouvée dans le genre romantique (voir *Les Fiancées*, *Le nom de la rose*, etc...) : une soirée de l'an 2000.

5

un certain Walet Humm, un voyageur venu de la planète Ummo, prend contact avec l'auteur de ce livre et lui donne l'intrigue d'une histoire incroyable, qui se raconte ici dans tous ses détails.

Le soir du 31 décembre 1899, dans la villa des monstres de Bagheria, construite à partir de 1715 par le Prince de Palagonia, et appartenant à l'époque à Don Angelo Castronovo, ancien maire de la ville de Palerme, sont réunis, en attendant la nouvelle année et le nouveau siècle, douze personnes, dont Don Angelo, qui mangent et parlent des conditions misérables en Sicile et du besoin de rançon pour l'île contre la corruption italienne et romaine. Il semblerait une récrimination léghiste si nous ne savions pas que l'événement se déroulait au XIXe siècle et près de la révolte paysanne, les Fasci, qui enflamma le cœur des Siciliens et ensanglanta la question du Sud et la lutte agraire pour la distribution de la terre. Le climat est donc fortement tendu et politisé et cette congrégation de personnes socialement influentes met en œuvre un plan d'intervention qui préfigure le séparatisme de l'île.

A côté de la salle de la bibliothèque, où se déroule la réunion, il y a une autre salle, appelée " Salle des Glaces ", en raison des nombreux miroirs de formes diverses qui recouvrent les murs et déforment les figures des personnes présentes dans la salle. De cette salle sortent des bruits étranges et des coups de poing incroyables qui éveillent la curiosité des douze qui parlent. Ils décident d'entrer dans la chambre et Don Angelo, le propriétaire de la villa, annonce qu'ils auront une vision inattendue et qu'ils seront témoins d'événements vraiment étranges et inhabituels. Les douze entrent et dans une ambiance lumineuse, ils voient douze personnages assis autour d'une table ovale qui célèbrent également un événement : c'est le passage entre 1999 et 2000, ainsi que celui entre le XXe et le XXIe siècle.

A ce stade, nous avons deux groupes distincts de douze personnes chacun : le premier, qui faisait la fête dans la salle de la bibliothèque, et le second, qui fait la fête dans la galerie des glaces adjacente. Dans ce deuxième groupe, il y a un "jeune homme aux yeux céruléens" appelé Palet, un ummita, qui, à travers un magnétoscope placé au milieu de la table, glisse des images concernant l'histoire du XXe siècle tout entier.

Entre les deux groupes, au début, il n'y a pas d'interférence, vous ne pouvez pas parler et ni voir, sauf par la médiation de Palet qui de temps en temps recueille les demandes de quelqu'un dans le premier groupe et satisfait la curiosité, comme le flux des images les deux groupes se rencontrent et le dialogue entre eux, en effet ils commencent à construire de petites compréhensions dictées par des intérêts idéologiques communs.

Il existe un substrat commun aux deux groupes, constitué d'insatisfactions par rapport à leur état contingent : sociopolitique pour le groupe des '900 et historique, religieux et culturel pour le groupe des 2000. Et il n'y a qu'une seule solution à ce stade,

6

proposé par les ummites : celui de créer, à partir du sud, un nouvel ordre mondial qui devra s'amalgamer avec un ordre universel supérieur qui régule les galaxies et les univers infinis.

Cet Ordre prévoit la naissance d'une seule religion, placée comme base nécessaire à tout autre ordre social, culturel et politique, qui se réfère à un Dieu unique, Xama, synthèse et point de rencontre des trois divinités préconisées par les trois religions monothéistes (judaïsme, christianisme et islamisme).

Il est nécessaire que cela se produise rapidement car notre monde est pris en otage par les forces du mal, présentes dans l'histoire sous la forme d'institutions et d'associations plus ou moins clandestines, qui guident les événements en fonction des objectifs poursuivis par les lobbies du pouvoir restreint. Parmi les institutions qui ont eu des influences néfastes sur les peuples, on trouve en premier lieu l'Église catholique, détentrice d'un grand pouvoir temporel, d'ambitions débridées et d'une immense richesse ; les divers "ismes" politiques qui ont ensanglanté le siècle suivant, comme le fascisme, le communisme, le socialisme, et cette analyse impitoyable et improbable n'échappe même pas aux deux grandes idéologies, celle du libéral et du démocratique chrétien, qui ont fortement marqué l'histoire récente de notre pays.

Les ummites, qui fréquentent la terre depuis 1950, à la suite d'une petite invasion secrète de leurs navires et, dans certains cas, se sont déguisés en terriens, comme cela semble être arrivé à Ettore Maiorana, le brillant physicien de Catane, disparu dans les airs en 1938, à l'âge de 31 ans, pendant le voyage maritime de Naples à Palerme, les ummites, disions-nous, sont maintenant arrivés dans la détermination de quitter la terre et de nous donner leur volonté de nous faire connaître les véritables raisons des nombreux mystères italiens et de nous éclairer dans le futur voyage.

Ainsi, devant les yeux étonnés et incrédules des deux groupes, nous voyons les événements du XXe siècle : l'ère Giolittienne qui ouvre le siècle avec beaucoup d'espoirs et qui détruit misérablement, la Première Guerre mondiale, un carnage voulu par les potentats du moment, le débat stérile entre libéraux et socialistes, la terrifiante aventure fasciste et nazie, menée par des sectes secrètes et des forces mystérieuses dans les cavernes profondes du mal absolu, Même les victoires de Turin et de Coppi, vues ici à la lumière d'une volonté d'un autre monde, et les vicissitudes du bandit Giuliano racontées avec une abondance de détails et une solution sans précédent, jusqu'aux massacres de la deuxième période de l'après-guerre et l'avènement de la démocratie chrétienne et la fraude financière et idéologique et tout le reste qui a eu lieu dans le siècle passé. Tout ébranlé et renvoyé au lecteur le répandant dans un récit clair, lisible et agréable, captivant en de nombreux passages, fascinant comme un thriller pour les interprétations proposées, ambigu pour les deux niveaux narratifs sur lesquels il repose, le réel et l'irréel, et surtout étonnant pour la vaste connaissance des faits, personnes, documents, livres, idées et raisons qui sont mentionnés, questionnés

7

et interprété d'une manière tout à fait personnelle.

Certes, il ne sera pas possible de rendre compte, ici, des innombrables "histoires" examinées, mais il n'est aucun événement d'une certaine importance du XXe siècle qui n'ait été considéré et analysé.

La structure même du roman, diversement entrelacée sur différents plans chronotopiques, est également d'un grand intérêt, car le temps et l'espace régulent non seulement les événements de l'histoire réelle, mais aussi ceux de la fantaisie.

Tout d'abord, il y a la raison du voyage qui fait penser à celui de Dante dans les royaumes de l'autre monde, seulement qu'ici seul l'enfer est visité et qu'une description utopique et futuriste du paradis est donnée. La nécessité du voyage est la même ; elle est voulue par Dieu dans la Comédie de Dante

: Vide donc là où tu peux ce que tu veux et ne demandes plus" (Inf. e. Ili), et par des entités suprêmes dans le cas des hôtes de la villa : "Ce que nous faisons a été établi depuis la nuit des temps dans un lieu inaccessible de l'univers par des entités que tu ne peux connaître". (Chap. X).

C'est le besoin qui vient de la connaissance et de l'amour, les fins pour lesquelles l'homme a été créé.

Les modalités du voyage sont différentes et liées aux protagonistes des faits narrés. Le groupe du XIIe siècle (c'est ainsi que nous appellerons le premier groupe, celui de la réalité) parcourra des chemins qu'il ne connaît pas, ceux du futur, et mettra à l'épreuve les croyances et les intentions des membres ; leur Virgile est Don Angelo Castronovo, qui semble connaître les motivations les plus profondes de cette étrange aventure. Il les introduit dans la "forêt sombre" de la galerie des Glaces, un lieu où les personnalités et les personnages qui y entrent sont confus, d'où ils sortiront pour un parcours dramatique de purification à travers les événements du siècle qu'ils vont inaugurer.

Le second groupe, celui de 2000, appartient au monde des images, à la nature visionnaire introduite par les ummites pour éclairer les pauvres terriens sur les causes véritables des nombreux événements historiques qu'ils ont vécus ou connus. La Vierge de ce groupe est Palet, un jeune extraterrestre qui a vécu parmi les Terriens et qui est maintenant prêt à quitter la terre pas avant d'avoir livré ce dernier message. Un autre guide, comme nous l'avons vu, est Walet, l'humble navigateur de l'espace et du temps, le véritable auteur de ce livre, le correspondant de cette étrange société étrangère qui voudrait aider les terriens dans leur action vers le bien,

A un autre niveau, il y a au moins deux autres entités : l'une terrestre et maléfique, appelée "secte des Illuminati" et une autre céleste et bénéfique, inaccessible à tous, même aux ummites, qui régule l'univers entier et les vies qui se manifestent en lui.

Enfin, sur un plan strictement métaphysique, les deux forces primordiales qui s'affrontent sur le scénario de notre pauvre monde sont placées : elles sont le Bien et le Mal et toutes deux ont un véritable centre d'irradiation d'où jaillissent leurs ondes énergétiques. Good a son siège dans la villa de Palagonia, tandis que Evil a son cœur en quelques minutes.

8

vallée de l'Anapo, juste dans ses hautes et escarpées parois rocheuses, percées par l'une des plus grandes nécropoles laissées par les peuples anciens : c'est Pantalica, le lieu des premiers habitants de la Sicile, Sicani et Siculi, mais, comme l'auteur dit, aussi la place d'un peuple précédent de géants qui ont construit ces grottes dans le mur, à une telle hauteur considérable par la vallée ci-dessous. Je laisse de côté l'explication originale de la construction de ces cavernes-tubes, considérées comme des centres d'irradiation de forces négatives, mais je voudrais plutôt souligner comment la Sicile est placée, ici, au centre de l'histoire de l'homme et cette possible rédemption qui peut en résulter.

La villa du Prince de Palagonia, en revanche, est un centre positif et a été construite précisément pour contraster le centre négatif de Pantalica. La villa a une forme elliptique, avec un jardin qui n'est pas un jardin mais un fouillis de plantes et d'herbes disposées sans critère esthétique précis ; elle est enrichie d'étranges sculptures de monstres, chacun différent les uns des autres, capables d'impressionner et d'effrayer le visiteur et de le tenir éloigné de ce lieu. La galerie des glaces est comme un trou noir à travers lequel on arrive à différentes dimensions de l'espace et du temps, et c'est de là que le vent du sud devrait souffler, ce qui devrait secouer les consciences et les esprits de tous les peuples.

Cette villa me rappelle au moins deux autres lieux symboliques : le château-prison en forme d'escargot de Sant'Agata di Militello, si habilement décrit par Vincenzo Consolo dans son "Le sourire du marin inconnu" et l'abbaye sombre et sombre du "Nom de la rose" par Umberto Eco. A la fois lieux de mort et de douleur, symboles des luttes sociales et de la liberté, le premier, et des luttes intérieures et intellectuelles, le second.

Ici, dans la villa, se développe une lutte plus dramatique et sournoise : la lutte entre le bien et le mal et le champ de bataille est toute l'histoire de l'homme, ce qui est en jeu c'est son destin et ses généraux vivent tous en dehors de cette scène de guerre.

Les personnages du roman n'ont pas (et ne pourraient même pas avoir) une profondeur de caractère et une évolution psychologique typiques des romans sur l'environnement, mais se déplacent de manière sûre et bien définie, avec ces traits typiques des classes et des catégories sociales, comme si chacun d'eux ne représentait pas lui-même mais la classe, la classe et la position intellectuelle dont il est issu. Cette caractéristique fonctionnelle est typique des romans de thèse, idéologique et morale, et sera mieux comprise en analysant les deux autres aspects que nous allons maintenant évaluer.

L'essai historique

Comme nous l'avons déjà mentionné, le sujet du travail est essentiellement une longue réflexion sur bon nombre des événements qui se sont produits au cours du XXe siècle italien, européen et en partie américain. La thèse de base du roman est la suivante : il ne s'est rien passé, dans l'histoire de l'homme, qui n'ait été voulu ou piloté par des êtres étrangers ou par des congrégations terrestres, capable d'affecter des faits historiques.

9

Mais alors que les premiers, les étrangers, ont agi positivement sur le développement de l'humanité, les seconds, les Covens, ont plutôt agi négativement sur les faits de l'histoire, pour un gain privé. Les premiers représentent le bien et les seconds le mal. Si l'humanité veut vraiment progresser sur la voie du développement social et culturel, elle devra suivre les enseignements des étrangers et s'en remettre à leurs conseils sûrs. La rédemption de l'homme peut partir de la Sicile, en effet "Cette génération ne passera pas celle du Sud profond du Monde qui soufflera un vent nouveau, qui renouvellera la planète entière dans la vision de l'Univers infini des Ummits", pour reprendre les mêmes mots de l'auteur-éditeur.

L'histoire de l'humanité, vue à travers cette lentille transcendante et omniprésente, devient comme une intrigue de l'œuvre des marionnettes, qui peuvent aussi agir sur le sujet mais dans les limites imposées par le marionnettiste et l'histoire qu'il raconte.

Permettez-moi de vous donner quelques exemples.

La première concerne la reprise d'une vieille théorie selon laquelle notre civilisation est fortement dépendante, pour les progrès acquis, des étrangers. Le chapitre V dit : " Les Oummites avaient découvert, au cours de leurs recherches, que d'autres extraterrestres, bien avant que les pyramides anciennes n'aient été élevées en Egypte et en Amérique centrale et du Sud, étaient venus sur la planète pour diriger la civilisation naissante sur Terre et accélérer ainsi l'entrée de ses habitants dans la confédération intergalactique. On les appelait Kurkiti (...) Les terriens les avaient pris pour des dieux et ils leur avaient appris les premières notions sur la culture et le soin des champs, l'astronomie, les mathématiques et la conservation des corps. Ils étaient arrivés sur Terre 15 000 ans

avant la naissance du Christ et avaient pris contact avec les populations les plus avancées de l'époque qui habitaient un grand continent entre l'Europe, l'Asie et les deux Amériques, que la postérité appellerait Atlantis.

Sur cette théorie il y a beaucoup de perplexités et beaucoup d'études ont été faites pour déchiffrer les symboles égyptiens qui pourraient se référer à des dessins d'extraterrestres et de soucoupes volantes ; la construction même des pyramides a été déplacée à dix mille ans avant Christ, en assumant l'aide des étrangers. Ces théories sont largement réfutées mais suscitent encore un grand intérêt. Le deuxième exemple nous amène directement au cœur d'une vision du monde que l'on pourrait appeler "conspiration".

Au chapitre XXII

Palet, le guide ombrien, explique aux hôtes de Villa Palagonia comment l'ordre mondial actuel s'est développé et comment les grands événements du siècle et les hommes qui les ont générés ont été choisis et dirigés par une secte secrète, appelée "Ordre des Illuminati", fondée en 1776 par Jean Adam Weishaupt, dans le but de "...détruire un monde fondé sur l'injustice sociale, puis de le restructurer. Les Illuminati prirent progressivement le contrôle de tous les Ordres les plus importants jusqu'à ce qu'ils créèrent

10

un réseau éclairé de sociétés secrètes.

Cet Ordre, aujourd'hui, (...) opère davantage aux Etats-Unis, mais s'infiltré de plus en plus en Europe. C'est un véritable réseau satanique. Les symboles de ce dangereux Ordre sont inexplicablement imprimés sur le billet de banque en dollars américains, imprimé en 1933 sur les ordres du président Roosevelt, franc-maçon du 32e degré."

Cet Ordre satanique, qui s'est entre-temps organisé au sein de la "Société de coopération économique internationale (SCEI)", dont le siège européen est à Genève, se matérialise de temps en temps dans la galerie des Glaces sous la forme d'un petit groupe de sept personnages à capuche et explique aux incrédules invités de la villa comment il a agi, par la contrainte et le meurtre, sur les destinées des États et des hommes.

Mussolini, Hitler, la Seconde Guerre mondiale, les assassinats de Kennedy et Martin Luther King et bien d'autres événements mondiaux ont été guidés et menés par eux, afin de "...parvenir à un contrôle absolu du libre marché dans le monde entier, dont les règles ne devaient être réglementées et imposées que par lui (SCEI). Les hommes d'État des différents pays, même les plus puissants, étaient des marionnettes entre leurs mains." (chap. XXXIV).

Cet Ordre très puissant est souvent évoqué dans les livres ésotériques et stériques et encore plus souvent dans les romans de fiction de "conspiration" comme ceux de Dan Brown, dans lesquels même toute l'histoire de l'homme apparaît toujours des mains polies de sociétés secrètes et de sectes diverses, des Templiers aux franc-maçons, des Rose-Croix aux Illuminati. On sait peu de choses sur ces derniers, mais il semble qu'ils aient existé rationnellement ; cependant, personne ne croit sérieusement qu'ils ont eu une telle influence sur les destinées du monde.

Un autre exemple est donné par la reconstruction méticuleuse du massacre d'Ustica (27 juin 1980) qui occupe tout le chapitre XXXVII, qui analyse le scénario international (les relations problématiques entre les Etats-Unis, l'Italie et la Libye) qui a servi de contexte et de raison à

l'accident qui a causé l'abattage et la chute en mer d'Ustica de l'avion Itavia qui se trouvait à bord, avec 81 personnes sur la ligne Bologna-Palermo.

Ce massacre est attribué aux potentats américains et à l'insipienza italien : "Les lobbies du pouvoir économique et politique avaient décidé de tout déguiser pour la protection de leurs intérêts, considérés supérieurs aussi à la pitié humaine". Et ces lobbies étaient en Italie et en Amérique. Cependant, la catastrophe s'est produite à cause d'une erreur imprudente du pilote d'un avion militaire libyen volant juste sous l'avion civil, qui, aux yeux de deux autres combattants américains, a eu peur et a tenté de s'échapper, provoquant une forte pression atmosphérique qui a provoqué la défaillance structurelle de l'avion. Les Italiens ont induit l'enquête en erreur et n'ont pas eu le courage de dénoncer les alliés américains.

Et une thèse qui a été diffusée plusieurs fois dans les journaux italiens, mais la dynamique de l'accident, pour autant que je sache, me semble nouvelle et fort probable.

Comme vous pouvez le voir, chaque chapitre de ce roman évoque une histoire.

11

Le livre est une réflexion politique et culturelle et il y a beaucoup de belles pages dans lesquelles un sujet complexe est examiné avec clarté de la narration et maîtrise du contenu : de la théorie de la relativité à la naissance de l'univers, de la question du sud aux idéologies de droite et de gauche, de l'illusionnisme historique à l'illusionnisme artistique à la fin du XXe siècle.

Tout est présenté à l'attention étonnée du lecteur comme filtré par une lentille déformante, qui explique les faits à la lumière d'une volonté extérieure et non à la lumière de cette dynamique des processus réels qui déterminent les événements humains. Des processus qui appartiennent totalement à l'homme et à sa nature instable, qui se développent dans le scénario naturel de l'évolution humaine et celui de la nature dans laquelle nous vivons, qui confrontent les découvertes technologiques et scientifiques et sont tempérés par les exigences éthiques et religieuses de toute civilisation. Cependant, comment peut-on absolument blâmer certaines considérations faites par l'auteur ? Comment peut-on nier qu'une véritable démocratie n'existe nulle part et qu'il y a plutôt une oligarchie de quelques personnes qui choisissent pour nous ce qu'il faut faire et comment le faire ? Comment ne pas partager la thèse de Walet Humm quand il nous exhorte à un amour bon et universel pour atteindre la perfection de l'âme dans la dimension des univers infinis qui s'unissent comme une boule de routes espace-temps qui mènent à l'essence de Xama, le seul et premier Dieu ?

Le travail d'apologétique

La structure du roman est ouvertement apologétique. En d'autres termes, elle entend plaider en faveur d'une " foi " aux dépens des religions existantes sur la planète, en particulier les religions monothéistes.

Les interventions des Hummites Palet et Walet, en ce sens, sont constantes et fréquentes et se développent tout au long du roman, mais aussi Don Angelo Ca-stronovo, le propriétaire de la villa, que nous avons déjà défini comme l'un des guides de cette fantastique aventure, connaît déjà les secrets de la nouvelle foi, et les expose largement au chapitre. XXX : "Depuis que j'ai acheté cette villa, je savais que l'énergie, d'une origine mystérieuse, la traversa. Cependant, je ne croyais pas que la régénération de l'humanité puisse commencer à partir de là. Oui, chers amis, invités des siècles anciens et nouveaux, après ce voyage à travers le temps, qui renforcera nos convictions dans un ordre moral et intergalactique suprême, en surmontant les divisions actuelles qui ont donné lieu aux

guerres et aux dévastations, nous deviendrons les apôtres d'une nouvelle religion et d'une nouvelle conception de la vie des hommes sur Terre. Nous serons frères et témoins d'une foi nouvelle, aujourd'hui à la quatrième aube de l'homme, du message qu'elle ne peut disparaître, engloutie par sa propre violence et destruction, mais qu'elle doit faire un bond prodigieux vers son but le plus convoité : l'émancipation complète de tout être humain, qui, enfin libéré du conditionnement et des superstructures, peut prétendre voyager dans les étoiles et habiter d'autres

12

planètes.

Ainsi, l'homo galacticus, héritier de l'homo abilis, erectus et sapiens, aura été créé, construit progressivement pour atteindre la conformation physique et mentale idéale pour traverser facilement les espaces interstellaires".

Peu après, le message à annoncer aux hommes est indiqué : "Soyez frères et fils d'un seul Dieu, Xama, créateur de l'Univers, dont les temples sont la mer, la terre les étoiles. Il a, depuis la nuit des temps, travaillé contre la division des hommes, voulue par Thuser, une présence obscure et maléfique, porteuse de violence, d'intolérance et de fanatisme".

On ne peut rendre compte ici de la fascinante théogonie de Xama et de ses effusions cosmiques Xipron et Zarel, dieux bénéfiques, et Thuser, dieu du mal, pour lesquels nous nous référons à la lecture stimulante du chapitre XXXI, mais il me semble que, dans leur essence théologique, ces dieux ne sont pas si loin du dieu Un et Trinité des chrétiens et Xama présente toutes les caractéristiques du Jahvé juif et du Allah islamique.

De plus, une " saveur " pythagoricienne s'étend à travers les pages de cet ouvrage extraordinaire, qui ramène la religion à la dimension unitaire de l'ensemble, à travers des phases de préparation et d'initiation des disciples individuels, pour ensuite devenir apôtres et témoins de la nouvelle foi. Xama nous apparaît comme l'entité pythagoricienne originelle, l'Un et le Premier, qui a engendré le tout cosmique et ses innombrables manifestations et qui convergera à nouveau en elle, à la fin des temps, pour commencer une nouvelle expansion, dans la séquence sans fin des morts et renaissances.

Les galaxies, les planètes et leurs habitants - dit-on dans cet ouvrage - sont télé-ologiquement orientés vers cette fin et nous, terriens, nous sommes appelés à la noblesse de ce projet qui va réunir au sein de Xama tous les peuples intergalactiques.

Mais pour mener à bien ce projet, il faut d'abord balayer toutes les autres religions néfastes, en particulier la religion catholique, soumise au pouvoir et à la gloire, à l'argent et à la cupidité, loin de la proclamation évangélique originale et maintenant incompatible avec ses propres principes. De plus, l'Église, en tant qu'institution mondaine, a presque toujours travaillé contre les pauvres et les défavorisés, contre les ouvriers d'usine et les paysans, hégémonisant le pouvoir temporel, la culture et les arts.

Dans ce cas également, l'histoire est vue à travers une lentille déformante et on ne peut certainement pas réduire l'image de l'église à un simulacre vide et formel, sinon même à un vermisseau, qui ne peut plus devenir un message authentique d'amour et de sainteté. L'effort d'émancipation du pouvoir et de propreté morale que l'Eglise a fait au cours des deux derniers siècles ne peut être ignoré et même dans les siècles dits sombres, il n'y a jamais eu d'exemples vertueux d'héroïsme chrétien sur tous les continents.

Ensuite, il y a un autre aspect qui semble inquiétant dans la construction planétaire des sociétés intelligentes, désirées par les ummites. A Ummo, la planète des

13

ummiti, après des siècles de lutte et de guerre comme sur terre, un système politique efficace et ordonné, capable d'assurer une bonne stabilité sociale et économique, basée sur la solidarité individuelle et collective, la bonne administration des affaires publiques et la poursuite de la perfection spirituelle a été établi. Pour ce faire, il existe un système complexe de sélection électorale, tant pour les électeurs que pour les candidats. Les organes institutionnels sont ceux typiques des démocraties : le gouvernement, le Grand Conseil de la Fédération Ummita, le Conseil supérieur de la magistrature Ummita, etc. Tout tend à former une société parfaite basée sur l'uniformité et l'égalité, parce que " Xama a toujours voulu un peuple et une religion parce qu'il voulait faire durer le moins possible le chemin des hommes loin de lui, reconstruire l'unité dans un cycle où le Créateur se diversifie pour réaliser ses œuvres et où la création ne reste pas immobile et passive, mais agit de façon dynamique et fructueuse pour faciliter la rencontre avec lui.

Cette démocratie intergalactique me semble impossible à réaliser à l'époque "humaine" ; elle s'établira peut-être dans un avenir lointain parce que les civilisations qui peuplent les mondes habités, s'il y en a, sont, selon toute probabilité, à différents stades de maturité sociale et scientifique et nous devons attendre le progrès de tous pour réaliser cette utopia ummita. Bien sûr, en attendant, vous devrez travailler dans ce but et les ummites, comme on peut le voir dans le roman, le font. C'est donc une excuse essentiellement religieuse et morale, plus encore qu'une excuse politique, qui nous conduit d'une certaine manière vers une théocratie dans laquelle le Roi-Homme est investi par les deux fonctions complémentaires, temporelle et religieuse. Nous voulons rendre les hommes heureux, par ce mécanisme compliqué de maturation et de perfection, mais, comme le disait Salvemini, - l'auteur lui-même l'a rappelé - "Celui qui veut rendre les hommes heureux / est toujours prêt à les tuer. (chap. XVI).

C'est quel genre de livre, ce livre ? Pourquoi a-t-il été écrit en citant d'innombrables exemples qui pourraient appuyer des thèses aussi originales et, dans certains cas, même révolutionnaires ? Quelle est la fonction réelle des personnages que vous rencontrez, terrestres ou non ? Et finalement, pourquoi sommes-nous si inquiets à l'idée de lire ce livre ?

Répondons brièvement à ces quatre questions 1. encadrons aussi ce livre, dans la grande catégorie des romans, du genre historique de science-fiction, car l'architecture de base est purement fictive. D'où certaines considérations : a) qu'il n'est pas nécessaire de chercher d'autres explications, motivations et lucubrations diverses qui sont en dehors de l'œuvre, de sorte que les interprétations des événements et l'analyse des différents personnages présentés restent dans le cadre de l'œuvre et ne peuvent être prises indépendamment et extrapolées-

14

b) l'histoire et la fantaisie sont fortement imbriquées ; le fait historique se réfère toujours à la réalité et aux diverses sources historiques et journalistiques de l'époque où les événements se sont produits, comme c'est aussi le cas pour les citations et l'exposition des pensées des différents personnages, toutes traçables aux textes originaux et autres sources documentaires ; e) les personnages représentent des "types" et fonctions préétablis, ils illustrent les opinions des catégories sociales de provenance (sauf évidemment pour certains) et étant souvent manipulés par les autres, ils ne peuvent être mis sur le compte des fausses notes.

Pourquoi a-t-il été écrit ? L'auteur, dont je ne connais pas l'identité au moment de la rédaction de ces notes, m'a été présenté dans une notice biographique en tant qu'artiste en tournée : musicien, poète et écrivain ainsi qu'un haut fonctionnaire. En fait, ces pages montrent une culture humaniste et scientifique profonde et, par conséquent, si une personne d'une telle profondeur s'est aventurée dans cette écriture, elle aura eu son intention précise. Je crois qu'il y a, comme motivation de base, une forte tension éthique et une impulsion graduelle pour la transformation de notre société minable ; une tension qui habite le cœur des poètes et des justes, de ceux qui n'ont pas abandonné leur rôle d'êtres intelligents et capables de monter aux sommets de l'Absolu.

Il me semble qu'il s'agit de discours qui n'ont plus de temps, mais dans ce cas-ci, ils me semblent tout à fait pertinents. Les thèses exposées sont partielles et personnelles, mais c'est le destin de toutes les expositions, surtout celles de fiction, et cela n'affecte en rien l'inspiration purificatrice qui anime ces pages.

Quelle est la fonction des personnages ? Outre la dactylographie des personnages, comme on l'a dit, leur symbologie est également évidente : il y a douze et douze invités dans la villa, les premiers appartiennent à l'avenir en ce qui concerne les faits narrés et les seconds au passé. Ces derniers sont les nouveaux apôtres auxquels est confié le message des ummites pour la nouvelle évangélisation du monde. Symboliquement, ils représentent le monde et leurs noms font référence à des personnages réels : Balthasar, Pomariov, Faust, Che, Federico, Kadhafi, etc. Enfin, il y a trois présences ummites dans la galerie des glaces, Sulphet, Walet et Palet ; trois sont les bons dieux qui s'identifient à l'Un, Xama ; sept sont les dieux à capuche de l'Ordre des Lumières qui supervisent les destinées du monde de manière diabolique.

Comme vous pouvez le deviner, ces nombres (un, trois, sept, douze) font référence au juif et à l'islamique, à la trinité chrétienne, aux sept péchés capitaux du catéchisme catholique, et au symbolisme varié des nombres qui est très présent dans chaque religion. Les personnages ont donc une fonction symbolique et éclairante dans le contexte de l'apologie d'une nouvelle foi cosmique.

15

4, Pourquoi sommes-nous inquiets de lire ce livre ? Tout simplement parce qu'il peut être vrai ou probable, il se peut que les faits racontés se soient produits comme l'auteur les décrit et que le système mondial actuel soit gouverné par des hommes sans scrupules et des groupes de pouvoir qui manoeuvrent tout pour leur propre bénéfice, sans s'occuper des sectes secrètes. Cela nous dérange parce que dans l'âme humaine il y a cette tension vers une possible rédemption et nous ne savons pas comment y arriver et comment la poursuivre. L'unité de tous les peuples, de toutes les langues, de toutes les religions et de tous les systèmes sociopolitiques nous fascine et en même temps nous dérange et nous fait peur. Ces uniformes appartiennent à l'histoire la plus tragique de l'humanité, à l'aplatissement le plus brutal que l'on puisse imaginer, à toutes les dictatures où, sous l'égide du pouvoir de l'un, les nombreux vivent sous la contrainte. C'est l'utopie de Platon, de saint Augustin, de Thomas More et des nombreux philosophes qui croient pouvoir construire un monde artificiel bon pour tous. Nous appartenons à la terre et au péché et les religions qui régissent nos actions et notre morale le savent bien et c'est précisément sur ces faiblesses qu'elles ont construit leurs théologies. Nous avons déjà besoin de leurs paradis !

Mais le roman a un mérite incontestable : celui de nous faire réfléchir et élaborer nos pensées sur les destinées de la Terre. Il a un caractère eschatologique et ésotérique qui fascine, comme peu dans la

fiction d'aujourd'hui, et a, pour l'essentiel, la structure d'un jeu, avec ses règles et ses visions, mais un jeu sacrément sérieux et compliqué où les enjeux sont le bonheur des hommes.

16

INTRODUCTION

Ce soir du 6 février 2000, je me promenais comme d'habitude après le dîner avec ma femme, le long du chemin de terre qui monte à mi-chemin de la colline autour du Mont Terra, avec au sommet, perché comme un nid d'aigle, le village de Civitella di Licenza, où il y a de petites maisons avec quelques habitants, presque toutes vieilles et résignées.

La pleine lune, depuis le sommet de la Pellicchia, sur laquelle se dresse une croix de bois brûlée par un coup de foudre, illuminait le chemin, rendant la marche sûre et agile.

Ma femme, envoûtée par la dureté de la nature, n'avait pas peur d'être dans un endroit aussi sauvage et solitaire et elle marchait léger et rapide sur l'une des deux rainures, tracée par les roues des chariots, qui avec le temps avaient créé une bosse centrale, pleine d'herbe et de pierres. Il sentait intensément l'air frais qui s'élevait du fond de la vallée, où les flots encastraient le ruisseau Maricella, joyeux et bruyant.

Moi, le nez vers le haut, j'essayais de reconnaître dans le ciel clair et transparent les étoiles et leurs formations conventionnelles, dont les astrologues tirent de somptueux gains au détriment des naïfs et des non avertis. J'en ai parfois mentionné quelques-unes, manquant de respect à mon partenaire, qui ne voulait que profiter de l'étincelle mystérieuse du ciel, interprétant la classification comme une véritable profanation.

Soudain, un piétinement, qui ne pouvait pas être d'un animal parce qu'il était cadencé, nous a incités tous les deux à tourner notre regard dans la direction de notre chemin devant nous, à une cinquantaine de mètres de distance, avait profilé la figure d'un homme, très grand, avec un imperméable noir, long sur les pieds.

Ma femme s'est instinctivement accrochée à mon bras et pendant un temps indéfini, nous sommes restés immobiles et l'avons observé, incertains de savoir s'il fallait tourner le dos et rentrer ou continuer à voir en face cet homme qui s'était aventuré sur une route, que personne à l'époque n'avait l'habitude de parcourir.

Malgré la distance, nous n'avons pas senti qu'il était motivé par de mauvaises intentions.

Tandis que nous étions immergés dans ces pensées, nous n'avons pas réalisé que cet homme, bien que lentement, s'était approché.

Quand il a été plus tard, je l'ai regardé tout au long de la figure et il avait un grand chapeau à bord, piétiné sur ses yeux, et un mouchoir léger autour du cou.

17

Il s'est rendu compte que la personne à côté de moi était une femme, et il a rapidement enlevé son couvre-chef et a salué avec beaucoup de bravoure.

La courtoisie nous a rassurés.

Le visage était clair et les mains minces, allongées, presque féminines, étaient gardées près du corps.

Il a dit qu'il était un extraterrestre, dit le terme amusé, venant d'une autre planète, appelée Ummo, à quatorze années-lumière de la Terre.

Il se nomme lui-même Walet, qui dans sa propre langue - dit-il - signifie "le voyageur".

Il n'ajouta rien d'autre et, sous l'imperméable, il dessina un emballage volumineux qu'il plaça délicatement dans les mains de ma femme. Il a dit qu'il y avait là une histoire que nous trouverions intéressante. Il voulait que je mette ma main là pour lui donner une robe plus propre et correcte, connaissant peu la langue italienne.

Je lui ai demandé pourquoi il s'était tourné vers moi, l'obscur auteur de romans dans le temps perdu.

Il a dit : "Parce que le connu et le célèbre n'écrivent que ce qui plaît au pouvoir.

Et puis il y a quelque chose en toi."

Je ne pouvais plus poser de questions parce que l'étranger m'a tourné le dos et s'est empressé de partir.

Je n'ai pas essayé de le suivre ; j'ai réalisé que ce serait inutile, parce qu'on m'avait déjà dit tout ce que j'avais besoin de savoir.

Il a disparu derrière la crête de la montagne et, depuis ce soir-là, je ne l'ai plus jamais revu.

Quand je suis rentré, j'ai ouvert le volume. J'ai tout de suite été frappé par le fait que certains mots étaient en dialecte sicilien.

J'ai passé toute la nuit à le lire.

Dans ce complot frauduleux, des faits et des événements ont été racontés à douze personnes dans la villa du Prince de Palagonia, à Bagheria, dans la province de Palerme, en seulement dix jours, entre le 1er et le 10 janvier de l'an 2000.

Le personnage mystérieux m'avait donc remis le document vingt-sept jours après la fin de la fantastique aventure vécue par ces gens.

Quand le soleil s'est levé, en voyant la montagne d'en face, je me suis retrouvé avec la tête posée sur ces cartes. Ma femme s'était déjà levée et préparait le petit déjeuner. Je lui ai demandé ce qu'elle pensait de ce qui nous était arrivé la veille au soir. Mais elle ne se souvenait de rien, ni de la rencontre avec l'étranger, ni du document qu'elle m'avait donné.

Mon chien - Wapiti von Steingarten, un teckel à poivre et sel, un noble allemand à poil dur, qu'on appelait plus simplement Bazi, en dialecte bavarois "brat", et il était et tant - qui dormait à mes pieds, il est allé tituber vers la porte, qu'il grattait avec sa patte, pour m'inviter

18

pour l'ouvrir pour vous. Il le faisait chaque fois qu'il voulait faire ses propres besoins ou chasser un chat malveillant qui courait partout - il était enfermé dans sa maison - à travers le jardin, son terrain de chasse exclusif.

Je me suis levé et j'ai fait mon devoir du matin.

Le vent, anormalement chaud comme le vent du Sud, est soudain arrivé impétueusement et a dispersé l'histoire de Walet dans tous les coins de la pièce.

Je me suis retrouvé inconsciemment en train de lui parler : "As-tu regretté de m'avoir donné ton histoire ? C'est trop tard maintenant. Elle est entrée dans mon sang et fait partie de moi".

Je suis retourné à mon bureau et, pendant que le chien aboyait contre des chats ou peut-être contre des entités invisibles qu'il était le seul à percevoir, j'ai commencé à réarranger les choses racontées par Walet, dans l'espoir qu'un jour elles seraient connues par toute l'humanité, surtout par celle qui vit aux marges de la civilisation, dans la faim et le désespoir, en quête de rédemption.

Les paroles de l'Ummita me fascinaient parce que, comme celles du Christ, elles connaissaient la vie éternelle.

Antonio Pappalardo

19

CHAPITRE I

Il raconte le dîner préparé dans la villa Palagonia à Bagheria, pour les invités de Don Angelo Castronovo. C'était le 31 décembre 1899. Un siècle s'achève, celui de la naissance et de la mort de l'illusion d'une société, renouvelée par un sens plus solidaire entre les peuples et les catégories sociales.

"Eh bien, dans les esprits, 7 clients sont assis."

Le vieux serveur, court et bombé, serré dans un manteau de queue et avec un nœud papillon blanc, jauni pour une longue utilisation et pendu douloureusement d'un côté, se débattant dans les escaliers avec un jeune boor qui avec un léger pas portait un panier en osier, enveloppé dans une carte blanche nouée dans une croix, avec à l'intérieur - garnie de feuilles de laurier - un succidatu, en forme de beigne, dont le mélange de figues séchées et de morceaux d'amandes a envoyé un parfum qui a attiré à prendre une bouchée.

"La chist'ura spunti, avec tous les gens qui m'attendent dans une salle à manger."

"Mon père, appelé au bureau du commissaire, a fait une petite pause chez la compagne de Rosa - qui avait les mains d'Oru lors de la cuisson - pour prendre cette peste."

C'est cool et ça fait mal un parfum qui vous pousse à tirer sur votre cœur."

Quand je mange si je ne fais pas de vache."

"Et pour supporter le plagiat de la compagne rose, votre père mourra tout ce temps!" Une fois qu'ils avaient été offensés, les gens se sont endormis lorsque votre tante s'est enroulée dans le cigare pour diriger. Maintenant, avec ce nouveau gouvernement qui veut pour donner la liberté à tous, vous ne comprenez plus."

Le vieux serveur arriva en haut de l'escalier sifflant ; il laissa glisser un demi-blasphème entre ses dents et, exaltant presque son dernier souffle, continua

"Mais je dis au propriétaire de rentrer chez lui en tant qu'entreprise minière chinoise!" La table était magnifiquement apparente.

Tout scintille comme du pétrole et elle réfléchit et veut être occupée, et tout comme le Commandant Rose, qui a sa maison au centre du pays, a saboté notre chaussure notre Seigneur. Don Anail, quand sa femme a embrassé sa bouche, est immédiatement tombé 7 cavusi.

Quelques jours plus tard, dit-elle, vous ne pouvez pas! On l'appelle sur un figuier, et un signe de danse et de bonnes nouvelles. Une fois, ils ont également été encouragés par des enfants nobles, il y avait toujours agnuni. "

Je devais le donner à une grande porte qui venait avec des voix et des rires.

23

Rammi ca. Je pense que je vais le faire entrer. 'Il est nécessaire de le manger à nouveau. Gardez-le à l'écart et aisé."

Le serveur ouvrit lentement la porte. La lumière intense des bougies d'un chandelier, dont les flammes vacillaient joyeusement, le frappa avec la voix tremblante de la femme Agata, la propriétaire.

"Voici notre cher Peppino, je savais que vous ne me décevriez pas, faites-nous *Profitez de ce charmant marchand d'océan* et mettez-le à la table et laissez-le goûter à nos invités, je recommande une part de tête", sourit "c'est petit et doit suffire pour tout le monde."

Peppino plaça le panier au milieu de la table et sortit la tête baissée, reculant jusqu'à ce qu'il heurte un des battants de la porte avec le bas du dos.

Il a fait allusion à un sourire tout en se faufilant et en massant la partie douloureuse.

Mais aucun des invités n'a prêté attention à lui, qui a été au contraire tous tournés vers le buccin qui a eu une courte vie. Dès que le serveur ferme respectueusement la porte, les notables du pays - qui, avec l'unification de l'Italie, avaient remplacé les princes et les barons, encore nostalgiquement liés à l'ancienne monarchie bourbonnienne - s'allongent un à un, en prenant soin de ne pas se heurter les mains. En peu de temps, seules les feuilles de laurier et l'odeur du bonbon sont restées dans le panier.

Don Angelo Castronovo, amusé par cette scène, a fièrement tourné les yeux vers la salle, où le dîner avait été préparé, de la Villa Palagonia à Bagheria, une ville qui annonce Palerme aux visiteurs arrivant par terre du continent. Il était maire depuis quelque temps de ce petit centre agricole, célèbre pour ses agrumes parfumés et juteux. L'abondance du produit était telle que sur les marchés, à ceux qui achetaient au moins un kilo d'oranges, on donnait des mandarines et des citrons, considérés de moindre valeur.

Si vous deviez vous réveiller haut dans la plaine de Bagheria, tandis que la voiture se dirige lentement vers Palerme, pourrait changer la montagne qui la domine, pour le mont Pellegrino, dans les grottes duquel repose Santa Rosalia, vénéré saint patron de Palerme, car il est, bien que sur une petite échelle, une copie presque identique.

De Bagheria le visiteur ne voit pas la montagne du Saint, car elle est cachée par la colline de Catalfano. Après la dernière montée abrupte, cependant, la vue de la Conca d'oro s'ouvre soudain sous ses yeux, avec ses boutons orange qui scintillent au coucher du soleil dans le vert foncé intense des feuilles. Au bout de la petite plaine, s'élève le Monte Pellegrino, qui, avec sa forme majestueuse en forme de navire, pousse vers la mer jusqu'à ce qu'il s'enfonce dans le bleu irisé en vert turquoise.

En 1862, Don Angelo, avec ses frères Luigi et Francesco, acheta la villa à une association caritative qui, en 1854, l'avait reçue en cadeau du Prince de Palagonia. Maintenant, il admirait, heureux, les murs de la bibliothèque, transformée en salle à manger, où il était réuni pour dîner avec ses invités.

24

Le moment était joyeux. Elle ne pouvait en aucun cas être voilée de mélancolie.

C'était le dernier jour de l'année et une année très spéciale.

Le XIXe siècle touche à sa fin et a vu naître et mourir l'illusion d'une société renouvelée par une plus grande solidarité entre les peuples et les catégories sociales.

Herr Hofmann, conseiller au Consulat d'Allemagne à Palerme, qui était assis en face de Don Angelo, sentait, avant minuit, un malaise d'être là, loin de sa patrie, dans le sud profond pour passer les dernières minutes du 800. Peut-être était-il arrivé là poussé par le sombre désir de se cacher dans cette villa de Bagheria, peuplée de monstres de pierre - où déjà dans la journée il y a des frissons pour que le dos les regarde - au mépris du monde qui se dirigeait inexorablement vers des destinations qui ne lui plaisaient pas.

Mais, cette nuit-là, il voulut la passer d'une manière inhabituelle et la villa des Princes de Palagonia se prêta magnifiquement à son but.

Et pourquoi avoir peur ? Don Angelo et tous les amis qui s'étaient rassemblés autour de moi n'étaient pas des esprits libres et indépendants ? D'autre part, ils avaient choisi le soir même et cette villa pour discuter des problèmes qui troublaient l'Europe, l'Italie, mais surtout la Sicile.

Tout le monde était plongé dans ses propres pensées et, alors qu'ils s'attendaient à ce que l'habituel Peppino apporte du café, sucré à l'anis, dans le salon avait cessé de bavarder et les dames avaient cessé de se balancer la tête ridée, distribuant de faux sourires maintenant sur la droite, maintenant sur la gauche.

"Comme ces dames embellies, les politiciens italiens se comportent comme s'ils étaient soit vantards, soit pour faire de l'argent, ils se déplacent sans vergogne dans tous les domaines, peut-être dans celui du gagnant", pensa Odoacre, un invité bienvenu aux banquets de la Villa Palagonia, car il avait le rare don de tout prendre avec philosophie, sans jamais la dépasser. Et c'est pour ça qu'il aimait ça, parce qu'il pouvait dire la vérité, même celle qui fait mal. Il avait du style.

Combien vulgaires et misérables sont ces hommes qui se jettent contre le pouvoir sans visage ni nom, qui n'attaquent que pour plaire ou pour exciter les masses stupides et décentes - pensa-t-il !

Dès son plus jeune âge, il s'amusait à repasser son nom, imposé par son père, amoureux de l'histoire allemande et de ce roi teutonique qui avait enterré le glorieux empire romain, maintenant réduit à un simulacre.

Il a dit qu'Odoacre avait eu le courage de clore une époque qui avait été traînée douloureusement depuis au moins deux cents ans. Comme ce roi qui n'aimait pas les compromis, il refusa de participer aux libations et à la jouissance des libéraux qui, après avoir unifié l'Italie avec l'aide de la franc-maçonnerie anglaise, lui avaient fait croire qu'une nouvelle culture de plus grandes garanties pour les citoyens pouvait être importée du Nord en Sicile.

"Attention, répétait-il, les gens du Nord ne sont venus que pour nous soumettre, rien que l'unité de l'Italie ! Tu verras, tu verras. Ils vont nous exploiter en tant que

et, quand ils auront fini de nous presser, ils nous jetteront comme des citrons à qui ils ont sucé la pulpe".

Mais ce n'est pas Odoacre qui a ouvert la discussion, que ces hommes allumaient habituellement lorsqu'ils se rencontraient une fois par mois à Villa Palagonia.

Le poète, le troubadour, prit le mot Henri, comme il était apostrophe. Bien tâche, avec une robe sombre et une cravate sur mesure, à première vue personne ne le prendrait pour un rêveur. Mais lui, le fils du peuple, avec une apparence agréable, voulait faire bonne impression dans la haute société.

Pour être plus discret, il se leva et, demandant la permission des propriétaires, après avoir pris une attitude histrionique, commença d'une voix soutenue.

"Le titre de l'opéra, que je vais vous lire ce soir, est "Diu sulu". Le texte vous dira pourquoi.

Si vous avez le plaisir de m'écouter, je vous rappellerai".

Dans la salle, il y avait un silence qui a soudain été rompu par le grondement d'un crapaud.

"C'est certainement ma première appréciation, que j'aime beaucoup car ici, dans cette villa, peuplée de monstres réels et imaginaires, l'âme d'un poète ou du moins d'un homme sensible aurait pu se réfugier dans un crapaud".

"Nous, en Angleterre, nous goûtons les grenouilles plus que les crapauds, dans tous les sens et dans toutes les sauces", ironisa Nina, épouse de Luigi Castronovo, frère de Don Angelo, qui avait pris ce nom, bien qu'anglais d'origine, pour plaire à son mari, qui n'avait pu donner d'enfants.

"Mais le crapaud, aussi maladroit soit-il, poursuit Enrico, a sa dignité, sa dimension sociale et sa personnalité propres.

Ce n'est pas pour rien qu'ils disent "avale un crapaud", car cet animal n'est pas facilement assimilable. Et en période d'esclavage général, c'est sans aucun doute un mérite".

C'est à ce moment-là, alors que tout le monde attendait la réponse de Nina, que de la salle des miroirs - séparée de la salle à manger par un couloir et un grand couloir en forme d'ellipse - vint le bruit sombre comme un bâton qui frappait violemment le sol.

Il y a eu une secousse générale. Don Angelo a regardé sa femme, qui a détourné son regard, tandis que le capitaine Sperandio a dit clairement et avec une attitude rassurante que toutes les formes de peur n'étaient pas à leur place, au point qu'il était là.

Mais Henri n'était pas enchanté, ni par le bang ni encore moins par les grimaces de l'officier.

"Je ne m'arrêterai pas même si quelqu'un - je l'ai lu dans tes yeux impertinents - espérait que l'intervention métaphysique échappe à mes paroles du soir".

"Bravo, Enrico", se réjouit la festive Agata, "va de l'avant sans être impressionnée, et n'accepte pas les provocations".

Le "troubadour" s'est pris au sérieux, s'est libéré de sa voix et est arrivé avec son propre air :

"Quand le monde était brut et brut

et le Seigneur vivait seul

vieux, fatigué et débordé, on n'en a ni un ni un côté. Au sommet de la terre éparpillée et brûlante sans eau et sans murs, chaise haute, vous êtes impatient et diable habilement craqué. Et le signe de toutes les bonnes choses est que toutes ses affaires irritées sont son bras "Lampes, vagues de chaise haute, la lumière vient, eau et feu. Et si c'est un peu comme ça, au milieu de l'océan, île pour chanter le beddizza a été créé ". Et les gens d'un coup "Cette Sicile est une péniche orangeuse, toutes taches, couleurs et soleil." Mais le Seigneur de Mungibeddu a écrit le texte de Trinacria pour l'occasion: "Moi, les chrétiens, je vais encore beaucoup penser, alors que j'étais seul sans le Fils et le Saint-Esprit, et s'il n'y a rien qui puisse faire parler ma tristesse."

"Bedda, bedda'sta poesia", miaula Agata "ce soir, Henry, peut-être aidé par les esprits qui planent dans la villa, s'est surpassé. Quelle belle scène il a peinte ! Ce Dieu si humain, qui crée le monde pour ne pas être seul. Alors, quelle fin ! La tristesse qui domine les Siciliens, ce qui les fait paraître plus sérieux qu'ils ne le sont vraiment.

Il est vrai que nous avons tendance à être tristes et que les étrangers qui traversent notre pays sont frappés par cet état d'esprit.

Dans une île aussi ensoleillée et lumineuse, des hommes vivent enfermés sur eux-mêmes et pessimistes quant à leur propre avenir et à celui de toute l'humanité".

"Ainsi, si je n'ai pas mal interprété", interrompit Don Angelo, qui n'aimait pas l'inclusion des femmes dans les discours poétiques et philosophiques, qui devaient rester la prérogative incontestée des hommes dans le respect de la tradition grecque antique, "cette douce mélancolie que nous portons en nous nous a donné Dieu Tout-puissant pour punir notre acte de présomption et égoïsme de vouloir profiter de la nature merveilleuse qui nous entoure, sans lui rendre aucune reconnaissance.

"Eh oui, entrecoupé d'Odoacre, qui cachait la calvitie, qui le pressait sur son front, portant ses cheveux en avant "nous, Siciliens, nous sommes tous bouche et yeux, mais à l'intérieur nous macérons jour après jour. Nous appartenons à une vieille race, à une civilisation qui n'a plus rien à dire et ne se sent en sécurité que dans son beau pays, comme la mafia".

A ce mot, les femmes inclinèrent la tête et les hommes se regardèrent d'un air soupçonneux.

"Ce n'est pas ici, bien sûr, que la culture mafieuse est entrée en jeu, mais nous en reparlerons plus tard. Je voudrais maintenant souligner que nous, les Siciliens, avons compris que rien ne change autant et qu'il est alors inutile de réchauffer notre sang. C'est pourquoi nous ne voulons pas de nouvelles et le progrès nous dérange. Une fois qu'on a essayé avec la guerre des Vêpres, et qu'est-ce qu'on a eu ? Un roi de France tyrannique a été remplacé par un Espagnol, plus sanguisuga que le premier et je vous prie de ne pas vous inquiéter de mes paroles".

Odoacre attendait avec impatience la réaction naturelle de Vincenzo Grifeo Statella, le dernier Prince de Palagonia, le titre des rois d'Aragon. Ce soir-là, il n'était qu'un simple invité, car la belle villa de Bagherìa avait été donnée par son oncle, Francesco di Paola Gravina, à sa mort, avant qu'il n'hérite de la fortune.

Mais le vieux noble, les yeux gonflés d'eau de la cataracte qui laisse encore entrevoir la couleur bleue de l'iris et l'ancienne fierté de sa famille, tout en pointant du doigt le tacque vivant.

Odoacre, rafraîchi par ce silence, continua

"L'histoire, c'est l'histoire ! C'est ainsi qu'une belle et pure lutte du peuple a été exploitée pour faciliter la domination espagnole en Italie, comme le voulait la Sainte Mère l'Eglise, avec tous les malheurs qui s'ensuivirent".

Si je ne me trompe pas, intervint Galluzzo, marquis sans terre ni fortune, qui apparemment conditionné par son nom, s'émeut en étirant son cou, déjà long en lui-même, et en fronçant les sourcils " ici dans la bibliothèque il y a un livre écrit par notre compatriote Michele Amari, juste sur cette triste histoire, qui est appelée " La Guerre des Vêpres siciliennes ", je voudrais lire quelques pas.

"Ce soir, nous nous sommes réunis pour parler des malheurs qui ont plu sur nous après l'unification de l'Italie et le sujet des vêpres pourrait être un bon point de départ pour nos discussions ", intervint Don Angelo qui, de taille moyenne, était de mauvaise humeur et avec des traits arabes sur son visage qui attiraient le respect. Tandis que les femmes", sourit-il malicieusement, "vont s'asseoir dans le salon pour parler de façon plus détendue sans notre présence encombrante, nous allons nous installer à la bibliothèque. Qui sait si, parmi ces vieilles étagères, nous ne trouverons pas la bonne concentration pour nous convaincre que le moment est venu de bouger pour défendre notre culture et notre identité sicilienne !

28

Ils n'ont pas eu l'invitation répétée et ils se sont tous levés en même temps, aussi parce qu'ils étaient trop assis et qu'ils s'étaient prosternés.

"Attendez une minute, messieurs," Peppino était déjà revenu dans la pièce. "Dans une heure, nous devons boire à la nouvelle année et je pense que vous voudrez tous fêter ça ensemble."

"Non, pas vraiment cette année, décida Don Angelo, nous, les hommes, nous voulons être seuls quand minuit frappe et vous, nos seigneurs, devez nous le permettre. Personne ne devrait être offensé, mais ce soir, c'est vraiment spécial".

Odoacre, l'air résigné Henry, dit en chuchotant

"On pourrait faire une exception. La belle Françoise, qui venait de Paris avec nous pour étudier l'histoire des Normands en Sicile, se serait trouvée plus à l'aise dans la bibliothèque, qui, mal éclairée, nous aurait fait rêver d'une licence improbable".

"Toi et (et tes obsessions), s'exclama Angela, s'indignant de son mari. "Chaque fois que vous le pouvez, vous nous virez. Pour vous, il y a des endroits et des moments où nous devons disparaître. Quand la femme en Sicile se révoltera, peut-être dans une autre vêpres. Ces hommes nous oppriment tellement qu'ils nous amènent à nous considérer même nuisibles. Ils ne nous permettent même pas d'entrer dans les caves car, selon eux, avec nos humeurs et nos odeurs, nous pourrions ruiner les bienfaits du vin ! C'est vraiment inconcevable.

Mais ce soir-là, la propriétaire voulait parler à sa belle-sœur Nina et à sa belle invitée française, alors, sans rien ajouter, elle a pris les deux sous son bras et s'est dirigée vers le salon, suivie par les autres femmes.

Mais le bâton a frappé encore plus fort depuis la salle des miroirs.

"Qu'y a-t-il là-dedans ?" demanda Don Angelo, qui avait toujours évité d'y entrer la nuit. "Peppino, va voir ça."

"Mais, M. le Maire, il n'y a que des vieux trucs dans cette pièce, empilés et poussiéreux. Je suis sûr qu'une souris a fait tomber quelque chose par terre."

"Souris et crapauds", sourit Herr Hofmann, "Commençons ce siècle du bon pied. Je n'attends rien de bon non plus."

Odoacre, quand il vit que les femmes s'étaient éloignées, dit-il d'un air soutenu :

"Vous avez écouté la poésie d'Enrico, très sérieuse et adaptée à notre environnement, qui poursuit toujours de faux mythes et de fausses légendes, d'une autre époque. Les gens, au lieu de cela, ludiques, de ce qu'est le monde, s'amuse avec rien, quand ils le peuvent et que le pouvoir le permet. Et puis il en ressort des compositions ludiques et parfois trop licencieuses. Mais comme son âme est authentique, ce qu'il dit suscite rires et complaisance.

Les invités semblaient perplexes parce qu'ils ne comprenaient pas ce qu'il visait. Et lui, ayant compris qu'il avait saisi la marque, obtenant l'attention qu'il voulait, continua résolument :

29

"En triomphe

si vous vous séparez là-bas

violoneux, plat tourbillon 7 plaine,

Coupez-les, coquins et pilusiera.

Les trente,

avoir votre mouvement,

même s'il est divisé

pilusiera, buo'du u suttubuo'du,

squelette, s'arrêtant et s'arrêtant,

Oui, chers amis, parce que quand vous y allez, c'est un vrai paradis".

Tout le monde a éclaté de rire. Quelqu'un a demandé de copier le texte, de le lire peut-être secrètement à l'amant et, pourquoi pas, aussi à sa femme.

Le juge Fortuna, un homme dur aux joues creuses qui nous a laissé imaginer le prononcé de phrases terribles, a ajusté ses petites lunettes sur son nez et a dit avec un soupçon de compassion : "Où allez-vous trouver Odoa - créez ces choses ? Dans quels trous de Palerme vous aventurez-vous ? Je ne veux pas lire quelques jours de nouvelles noires à son sujet".

Odoacre, qui n'a pas accepté d'avoir pitié, répondit promptement : "Même Frédéric II, enfant, parcourut les rues de Palerme et eut ainsi la grande occasion de former son âme arabo-normande, de prendre possession de cette culture populaire qui lui servit alors à gouverner sagement et, à l'avance, à être éclairé. Il serait opportun que vous aussi, qui aimez le bien du peuple sicilien, puissiez vous promener dans les lieux où ils vivent et souffrent".

Don Angelo se leva aussi et c'était le signe que la conversation était terminée dans la salle à manger.

Les invités se rendirent lentement à la bibliothèque et, là, Odoacre ouvrit la porte, laissant immédiatement la place à Don Angelo, qui se fit entendre.

"Peppino, apporte les chandeliers, tu ne vois pas qu'il fait noir ici !"

"Messieurs, vous n'étiez pas censés vous retrouver à la bibliothèque, alors je n'ai pas allumé le feu et la chambre est froide."

"Ça ne nous empêchera pas d'entrer ce soir."

La procession suivit silencieusement Don Angelo qui franchit la porte en premier.

La chambre, située au premier étage de la villa, a commencé à revivre sous la lumière.

30

CHAPITRE II

Dans lequel Don Angelo invite les invités à abandonner leur rationalité lucide et à le suivre dans un voyage dont il ne connaît même pas l'itinéraire et la destination.

Autour de la longue table ovale, les invités s'asseyaient et se tenaient respectueusement debout, attendant que l'hôte s'assoie.

Don Angelo s'approcha de la chaise, qui avait un dossier plus haut et plus imposant que les autres, avec en haut un aigle griffon, dont les griffes effleuraient le cadre. De cette position, dans la plus courte convexité de l'ovale face au mur protégé, les places ont été distribuées par le Prince Grifeo Statella immédiatement à sa droite, Marquis Galluzzo à gauche. Ensuite, pour descendre, Herr Hofmann, l'avocat Brancaccio, le docteur Guttuso, le capitaine Sperandio - de l'armée piémontaise, nous avons voulu souligner à tout moment Don Angelo - le magistrat Fortune, le membre du Parlement national Saterial, le banquier Sallustrio et essentiellement Odoacre et Henry. Ils se sont retrouvés devant le propriétaire non pas par hasard, parce qu'ils avaient été spécialement arrangés pour permettre à Don Angelo de contrôler, avec leur aide, chaque mouvement ou geste de ses invités.

"Nous sommes douze, commente le banquier, et il n'a pas pu s'empêcher de le remarquer.

"Espérons que nous resterons tous ensemble jusqu'à la fin."

"Nous espérons surtout que personne ne quittera la bibliothèque prématurément et ne nous laissera, comme Judas, pour écouter les trahisons", ironisa Odoacre, faisant sourire Enrico.

"Mais nous ne sommes pas ici en Palestine, où même les trahisons sont justifiées lorsque le salut du peuple élu est en jeu", a-t-il considéré avec sarcasme l'avocat en gardant la tête basse. "En Sicile, Dieu merci, les traîtres n'ont pas le temps de se pendre. Il leur évite ce désagrément en leur faisant trouver des parents et des amis avec un citron dans la bouche.

Don Angelo, connaissant la susceptibilité de ses invités, comprenant que sur le sujet aurait pu ouvrir une longue et haineuse discussion, s'est immédiatement assis, ne donnant ainsi l'occasion à personne de répondre. Tout le monde l'imita et prit place en silence.

Quand il était bien assis, il a électrocuté Peppino

"A minuit, moins quelques minutes, apportez le vin mousseux. Maintenant, allez et essayez de vous assurer que personne ne nous dérange".

Il répara sa cravate, regarda autour de lui pour s'assurer que tout était en place.

31

et que tout était à sa place et, comme s'il lisait un livre ou en récitait une partie, il commença à parler avec une position ferme

"Ce soir, nous ne pourrons ouvrir aucune discussion si nous ne connaissons pas d'abord tous les détails de la villa dans laquelle nous nous trouvons, ni personne d'exclu. Je savais déjà, avant de l'acheter, qu'il y avait d'étranges rumeurs, mais je l'ai quand même acheté, étant fort en moi le désir de pénétrer tout son mystère. Il n'y a pas longtemps que je n'ai pas ressenti en personne, et parfois avec ma femme, des phénomènes inhabituels, des sifflements, des cris soudains dans la nuit, des gémissements et des rires non enveloppés, des statues qui bougent, des musiques infernales, des ombres qui fuient. Tu me connais bien et tu sais à quel point je ne peux pas être impressionné. Et pourtant, à un moment donné, alors que ces phénomènes persistaient, j'ai pensé à m'en débarrasser. Et je l'aurais fait si une nuit il ne m'était pas apparu - mais était-ce vraiment un rêve ? - un personnage hautain, que j'ai reconnu le lendemain dans un tableau dans l'une des salles de la villa était le Prince de Patagonie, qui m'a invité à ne pas vendre la villa, car quelqu'un - qui sait qui - me testait.

Il s'arrêta un moment pour vérifier si ses invités doutaient de ses paroles.

"Il y a quelques nuits, j'en ai encore rêvé, il m'a poussé à organiser ce dîner en vous choisissant comme dîneurs, sans toutefois en révéler la raison, me recommandant de vous inviter pour le premier jour de l'année et du siècle. Nous sommes ici maintenant et je dois vous donner quelques informations qu'il m'a supplié de vous fournir.

Le reste - me dit-il - nous le saurons ensemble, plus tard".

Il respirait un peu difficilement, avec une seule narine, l'autre étant partiellement obstruée par une déviation de la cloison nasale. Après s'être assuré que tout le monde était curieux de savoir ce qu'il racontait, il a poursuivi en racontant l'histoire

"La construction de la Villa Palagonia commença en 1715 sur l'ordre du Prince Ferdinand Francesco Gravina et fut achevée par son neveu Francesco Ferdinand II, à qui nous devons les célèbres monstres qui couronnent l'hémicycle central et qui font tant peur à ceux qui les voient.

"Les Gravina ne sont pas des Siciliens", a-t-il ajouté, désolé. "Ils viennent du village du même nom, situé dans les Pouilles, à quelques kilomètres de Matera. Leurs ancêtres ont quitté, vers 1300, leurs propres terres pour poursuivre la conquête des rois d'Aragon, y compris la conquête de l'empire aragonais.

en Sicile, après que les insulaires avec la guerre des Vêpres eurent chassé les Français de Charles d'Anjou et offert la couronne à Pierre III. Ils ont été récompensés, pour leurs services, avec le titre de princes et ont été affectés le fief de Palagonia, une petite ville entre Caltagirone et Catane, où ils sont restés pendant environ 300 ans.

Avec l'avènement des Bourbons dans le royaume des deux Sicile, ils s'installèrent à Palerme, dont la vie à la cour - vraiment misérable - se fatigua rapidement, allant vivre à Bagheria, suivant la mode du temps qu'il préférait à celle des

32

désordre et confusion de la capitale sicilienne de la tranquillité et la sérénité des villes de sa périphérie. C'est là qu'ils ont construit la villa, qui attire encore aujourd'hui les visiteurs par son charme et la magie qui imprègne l'édifice et le jardin.

Sallust.no, le banquier, intervint, avec le lard à peine tenu par le gilet et avec les petites jambes laborieusement chevauchées.

"Ses paroles révèlent un amour particulier pour cette villa, que notre Prince, j'en suis sûr, aurait aimé garder sur sa propriété si son oncle, généreux au-delà de toute limite, ne l'avait pas donnée".

"Mon oncle était un saint homme, intervint le prince Statella, et ce qu'il a fait en faveur des pauvres de Palerme avec des cadeaux et des concessions que nous apprécions tous encore aujourd'hui.

Le banquier n'a pas donné de poids à l'intervention, qu'il considérait, en tant qu'homme vivant, comme une simple circonstance. Il s'ajusta à la chaise, trop grande pour son petit corps, et continua

"Je ne vous ai pas interrompu avant, Don Angelo, quand vous avez parlé de vos rêves - parce que je pense qu'ils le sont - comme j'étais curieux de comprendre quelle blague vous vouliez jouer avec nous ce soir. Maintenant qu'il nous a donné des nouvelles de la villa et qu'il l'a entourée de mystère pour capter notre attention, je pense qu'il est temps d'expliquer la véritable raison pour laquelle il nous a appelés ici. Et ce doit être une raison importante pour qu'elle nous impressionne, même si elle perturbe les bruits et les visions d'un autre monde. Vous, Don Angelo, vous avez un cerveau qui fonctionne toujours, et même trop. Mais je n'aime pas la suivre si je n'ai pas d'abord compris où elle nous mène".

"Il n'y a pas de troisième extrémité. Je veux te dire ce que je sais maintenant. Toi, Sallust, tu n'es pas toujours incrédule. Ce soir, abandonnez votre rationalité lucide et suivez-moi dans ce voyage, dont je ne connais ni l'itinéraire ni la destination, mais qui, j'en suis sûr, sera fascinant. Je peux le sentir."

Personne n'a été persuadé, mais personne n'a bougé.

"Si vous m'écoutez patiemment, je serai dehors en un rien de temps pour vous parler de la villa. Alors vous pouvez me poser autant de questions que vous le souhaitez, car aucun projet ne peut être réalisé si nous ne comprenons pas les mystères de ce bâtiment auparavant.

L'avocat Brancaccio, qui venait de dépasser l'âge de 40 ans et exerçait sa profession dans un atelier près du marché "La Vucciria", ainsi nommé pour la grande voix des vendeurs typique des habitudes et des comportements de leurs ancêtres arabes, avait été silencieux et tranquille jusque-là parce qu'il avait choisi d'écouter et d'observer, pour comprendre dans quel environnement il se trouvait.

Les derniers mots de Don Angelo, cependant, m'ont paralysé.

Pas un amoureux de tout ce qui sent l'ésotérisme, il n'aimait pas s'impliquer dans des sectes ou des groupes d'élus, ce qui était inacceptable pour ses idées socialistes.

33

et contre sa conviction que seule une émancipation lucide des masses permettrait d'atteindre le bonheur humain et le progrès civil et social.

Il maudit donc son âme d'avoir accepté l'invitation d'Odoacre à assister à la réunion de ce soir-là, qui aurait certainement été extraordinaire, mais pas dans le sens qu'il aurait souhaité.

Mais à ce moment-là, il était là et a dû faire face à la malchance, espérant que le lendemain, personne ne serait au courant de ce banquet, qui a commencé à glisser sur des thèmes métaphysiques et irrationnels, sinon même sataniques.

Don Angelo est devenu plus audacieux parce qu'il avait compris qu'il avait réussi à soumettre le public et, sans tarder, il est allé droit au but.

"Dans la Villa Patagonia il y a les éléments typiques des villas siciliennes du XVIIIe siècle, la symétrie dans toutes ses composantes et en particulier dans le plan, tant du bâtiment que de l'ensemble, qui est un enroulement de trois hémicycles dans une spirale qui rappelle la forme de certaines nébuleuses récemment découvertes par les astronomes, dont on sait encore peu ou pas du tout sur leur origine. Le bloc du palais s'oppose à l'ouverture scénique de toute la cour avec ses grandes courbes baroques répétitives, qui semblent ouvrir leurs bras pour l'accueillir et former une barrière fermée avec le monde extérieur".

Ne comprenant pas ce que Don Angelo cherchait avec cette description méticuleuse, qui connaissait le manuel, le sentiment d'avoir été impliqué, malgré eux, dans une situation qui semblait être celle de souris piégées, avec le propriétaire, qui prenait de plus en plus l'apparence du chat, qui aimait les tourmenter, grandissait encore plus dans chacun.

Odoacre sourit comme un sapin, tandis que Sperandio, le capitaine, portait inconsciemment sa main sur le côté comme pour chercher du soutien sur la poignée de l'épée, que ce soir-là, en tenue bourgeoise, n'avait pas apportée avec lui.

Don Angelo, bien que ressentant leur inconfort, ne s'en souciait pas et continuait à faire preuve d'acrimonie.

"Dans la villa, on entre par une longue avenue, animée sur les côtés par différentes courbes, bordée de statues plus animalistiquement monstrueuses que celles de la cour intérieure.

Déjà à l'époque du prince Ferdinand II, la flore du jardin était négligée et les différentes statues étaient délibérément dispersées en attendant d'être hissées sur les piédestaux et ne l'étaient jamais, même après sa mort. Son travail créatif - j'ose dire maniaque, le Prince ne le voudrait pas - ne pouvait s'arrêter car la plénitude était une limite à l'infini, dans laquelle il - dans la solitude de ses nuits - était naufragé d'une émotion morbide. Les statues des monstres représentent des musiciens, des armigers, des êtres mythologiques, des dragons et des gnomes dans une succession chaotique et décomposée. A ceux qui lui posaient des questions, parfois avec l'intention de se moquer de lui, sur l'origine iconographique des monstres, le prince Ferdinand indiquait l'Egypte, où l'action puissante des rayons du soleil sur le limon du Nil a conduit à la découverte de toutes sortes d'animaux".

34

Henry s'est introduit

"A sa manière, le Prince était un poète qui a renversé la réalité en faisant croire que son monde plein d'images bizarres était le réel, durable et emblématique.

Ils m'ont dit qu'il était du genre taciturne et misanthrope, qui méprisait les entreprises, surtout féminines, parce qu'elles étaient trop bruyantes, les femmes - dit-il - ne sont bonnes au lit que pour avoir des enfants et pour soulager un moment l'amertume des hommes.

"Un bel homme," dit Hofmann. "J'aurais aimé le rencontrer.

Au-delà de son étrangeté, il devait être un homme d'une seule pièce et certainement éveillé l'intérêt et la curiosité.

"De nombreux personnages illustres sont passés par cette villa", a déclaré le Prince Statella, qui a voulu souligner les qualités positives de son ancêtre "attiré par sa personnalité et l'originalité de la villa. En 1787, lors de son voyage en Sicile, l'un de ses célèbres compatriotes, Goethe, voulut le visiter et fut profondément surpris par son apparence, le comparant plus à la maison d'un nécromancien qu'à celle d'un prince. Il interprète ses excès comme provenant d'un sens erroné de la religion et des aberrations monstrueuses des décorations extérieures et intérieures d'une vision paranoïaque de la réalité.

Il y a plusieurs écrits qui tentent de créer autour de la personnalité du prince un halo de folie.

"Et tout le monde s'est trompé, reprit le mot de Don Angelo, parce que cette villa n'est pas le résultat d'une conception aberrante de l'être, mais elle contient des mystères que nous devons pénétrer une fois pour toutes ce soir. J'y vis depuis de nombreuses années et depuis de nombreuses années - je le répète - j'ai ressenti des sensations inhabituelles que je n'ai pas encore pu clarifier".

Il a avalé et a immédiatement continué à ne pas laisser le temps à quelqu'un de parler, l'empêchant ainsi de conclure son raisonnement.

"J'attire votre attention sur le fait que le jardin n'est pas un jardin. Il n'y a pas eu de design du vert, et ce n'est pas par manque du designer, mais pour son souhait exprimé. Les voyageurs, qui avaient fait de Pala-Gonia un mythe et une destination obligatoire, se sont retrouvés dans un jardin de pierre dont la flore se développait en masse. Dans ce non-jardin, prédominent les monstres célèbres, qui surmontent les murs et l'avenue, et qui ont dû "examiner" attentivement les visiteurs, fascinés et subjugués. Le Prince le voulait donc pour une fin qui est restée inconnue jusqu'à présent".

"Et quelle est cette fin, qui est restée inconnue ? a eu le courage de demander au capitaine Sperandio, qui pour son travail a été amené à examiner les problèmes avec du concret. "Ne nous gardez pas les pieds sur terre, Don Angelo, parce que nous sommes réunis ici pour parler des maux de notre pays et de notre belle Sicile et pour lancer un projet visant à remédier à la catastrophe générale et certainement pas à résoudre les mystères de cette villa.

"Calme, calme, calme", j'ai menotté Don Angelo, tandis que les autres invités comme inton-

35

il intitula qu'ils tournaient mécaniquement la tête d'un point à l'autre de la table.

"Aucun projet, je le répète, ne peut être réalisé si nous n'avons pas compris au préalable certains phénomènes qui se produisent dans cette villa, qui doivent être connus par nous tous dans chaque partie, dans chaque coin.

L'avocat Brancaccio regardait Odoacre torvo, tandis que le marquis Galluzzo souriait amusé, donnant ainsi l'impression de savoir ce qui faisait allusion à Don Angelo avec ses discours mystérieux et voilés.

Le docteur Guttuso, qui dans sa jeunesse avait parcouru la moitié du monde pour sa passion pour l'archéologie, haussa les épaules pour dire clairement qu'il avait donné peu de foi à Don Angelo, qui continuait sans crainte dans sa description.

"En observant le plan du bâtiment de la villa, on a la sensation d'une convergence arcanique de lignes de force vers l'espace de forme elliptique, d'où un rayonnement symétrique semble s'éloigner dans la direction de chaque pièce, qui est ainsi atteinte bénévolement ou maléfiquement - chacun pense comme il veut - par une énergie rayonnée de manière uniforme.

L'étage supérieur reprend le schéma des structures inférieures, avec un plus petit nombre de pièces pour donner plus d'espace et de volume à la galerie des glaces et à la salle à manger en twill. Et je veux me concentrer particulièrement sur la galerie des glaces.

Don Angelo regarda dans la poche intérieure de sa veste à la recherche de sa pipe qui ne s'allume jamais, mais qu'il gardait là pour la compagnie et la superstition, et qu'il sortait avec un rituel de gestes toujours les mêmes, que maintenant tous connaissaient et interprétaient comme une recherche de méditation, avant de venir à la mettre sur la table et, après examen, l'a tendue vers la personne devant lui, la dirigeant comme une arme ; puis il l'a tournée vers lui-même et l'a portée en direction de sa bouche ; puis il l'a agitée lentement devant ses yeux, tandis que ses pensées s'enfuyaient au loin ; à la fin il s'arrêta et, aplatisant ses lèvres dans une attitude d'incrédulité, il la mit dans sa poche.

Il a remarqué que ses invités le surveillaient. Mais il ne se sentit pas mal à l'aise et reprit la parole d'une voix sérieuse.

"Le mystère de la villa n'est pas dans la distribution des statues de monstres dans l'hémicycle central, mais est enfermé dans la salle des miroirs, qui, comme vous le savez bien, sur une haute base de marbre finement incrusté, a appliqué dans les murs des fonds de verre inhabituels de bottiglia coloré, baromètres et autres objets cassés, placés là pour créer des réfractions spéciales de lumière.

Je ne peux pas vous cacher que je n'ai pas pu comprendre l'étrange combinaison et l'emplacement de ces lunettes. Parfois, je suis amusé par le jeu de la lumière du soleil, quand, surtout le matin, ses rayons frappent les murs en produisant désordonné dans la salle les couleurs de l'arc-en-ciel.

Mais une nuit, je suis entré dans cette pièce, appelé par du bruit.

36

que nous avons entendu ce soir, aussi. Juste à l'intérieur, la faible lumière du candélabre, que je transportais avec moi, s'intensifiait.

Les rayons lumineux de chaque bougie commencèrent d'abord à se distinguer les uns des autres, puis, comme dirigés par une main invisible, ils atteignirent les murs, rebondissant dans un jet lumineux, plus abondant de part et d'autre. En peu de temps, j'ai été enveloppé d'une lueur aveuglante. Dans une peur profonde, j'ai fait tomber le candélabre qui était abîmé sur le sol. A ce moment-là, la lueur cessa et la galerie des glaces ne fut à nouveau éclairée que par la faible lumière de la lune qui entrait par la fenêtre".

37

CHAPITRE III

Dans lequel il a débattu des actions à entreprendre pour la construction d'un mouvement insurrectionnel capable de conduire à la renaissance de la Sicile et au réveil de tout le sud de l'Italie.

Don Angelo, la tête entre les épaules, errait le regard qui à la fin reposait sur les yeux de ses invités. En les réalisant.

Le seul candélabre laissé par Peppino au milieu de la table illuminait à peine leur visage. Les ombres de chacun se balançaient sinistrement sur les murs, donnant la sensation de s'animer de façon autonome par rapport aux mouvements des personnes qui les projetaient.

Personne ne pouvait prendre la parole comme si une force inconnue tenait sa langue entre ses dents.

Tout le monde essayait d'éviter le regard de Don Angelo. Ils ont préféré fixer, en gardant la tête baissée, la table en noyer massif, qui se trouvait au milieu du sergé. Ils se sont assis autour comme des chevaliers à la table ronde.

Les veines sinueuses du bois ont été considérées comme des voies d'évacuation possibles.

C'est le marquis Galluzzo qui a cassé la tension. Il se leva et, s'approchant d'une étagère de la bibliothèque, ouvrit la fenêtre en prenant un volume corsé, qui fut placé sous l'aisselle. Il s'assit à sa place et commença immédiatement, tandis que les autres dans leur cœur le remerciaient d'avoir brisé ce silence embarrassant.

"Chers amis, avec la session de cette nuit, nous entamons un nouveau chapitre de l'histoire de la Sicile, car, à l'issue de nos réflexions, nous devons décider des mesures à prendre pour rendre à notre terre le respect qui lui a été enlevé par la tromperie et la force.

Comme Don Angelo l'a déjà dit, notre analyse doit commencer par le seul mouvement de personnes qui s'est développé en Sicile, l'insurrection des Vêpres, qui a fait tant d'honneur à notre peuple. À partir de l'examen historique des faits et de l'échec à atteindre les objectifs, nous tenterons de comprendre les causes de l'échec et de trouver des solutions qui nous permettront d'élever les masses contre un régime devenu arrogant et oppressif, voire de nous priver de dignité et de respect. Nous voulons sortir de cette vile situation d'assujettissement psychologique et culturel dans laquelle nous nous trouvons, et dénoncer au monde entier que la classe dirigeante de Rome, corrompue et pusillanime, nous a vendus au Nord.

38

Un Nord capitaliste et égoïste, plongé dans la malversation, qui n'a qu'un intérêt à accumuler les profits, piétinant les valeurs et traditions anciennes. Nous ne voulons pas céder à l'arrogance des potentats économique-financiers qui, bien soutenus par les organisations dites libérales internationales, entendent nous soumettre.

Ils voulaient que l'unification de l'Italie ne fasse qu'élargir les frontières de leur marché, détruisant ainsi nos industries qui ne pouvaient résister à une concurrence inégale et débridée. L'État n'est pas intervenu pour nous défendre ; au contraire, il a favorisé, avec des lois voulues et approuvées par ces lobbies du pouvoir, l'anéantissement de l'entrepreneuriat naissant du Sud".

L'avocat Brancaccio était réconforté et les problèmes politiques et sociaux étaient enfin discutés et, même s'ils étaient confrontés à un esprit de revendication sectorielle contre sa vision socialiste et

internationaliste, c'était encore un pas vers cet objectif commun qui lui tenait à cœur, à savoir l'émancipation des masses du Sud, maintenant réduite à des réservoirs de travailleurs à très bas prix pour augmenter la puissance industrielle du Nord.

Tirer sur Galluzzo

"Permettez-moi maintenant de vous lire quelques passages du livre écrit par Amari sur les Vêpres siciliennes, en citant ses propres paroles. Sur les valeurs sur lesquelles reposait cette révolte populaire, nous pourrions construire un nouveau mouvement insurrectionnel, capable de conduire à la renaissance de la Sicile et, pourquoi pas, au réveil de tout le Sud de l'Italie".

Odoacre et Enrico ne s'étaient jamais regardés dans les yeux auparavant, dans les rencontres post-conviviales, plutôt agréables et parfois ennuyeuses, on en était arrivé à beaucoup de choses, c'est-à-dire à parler de l'organisation d'un véritable mouvement interne pour soulever les gens contre les institutions nationales malsaines. Mais ils ne dirent rien et attendirent que Galluzzo, après avoir feuilleté le livre, trouve la bonne page pour commencer. Quand il s'est arrêté, tout le monde l'a regardé. Mais lui, après avoir trouvé le chapitre qu'il cherchait, il referma le livre en gardant son doigt en place

"Avant de le lire, donnez-moi un peu de votre temps pour vous donner quelques informations historiques sur l'auteur, notre compatriote, qui était non seulement un bon érudit mais aussi un homme du foie.

Et Galluzzo, montrant sa connaissance de l'histoire sicilienne, rapporte qu'Amari était né à Palerme 94 ans plus tôt. Il voulait se lancer dans une carrière militaire, et ça lui ferait du mal de le laisser tomber. Mais, en raison des mauvaises conditions économiques de la famille, il a été forcé d'être un employé du ministère.

Bientôt, le pouvoir a remarqué ses idées trop libérales, mais surtout son enthousiasme chaleureux pour l'autonomie de la Sicile, alors il l'a transféré sans hésitation à Naples.

"Hors de vue, hors de l'esprit", interrompit Henry.

Animé par cette idée politique", poursuit Galluzzo, "Amari a vu dans les Vêpres la page la plus passionnante de l'histoire de l'indépendance de notre pays, alors il s'est passionné pour elle, en étudiant et en étudiant des faits et des personnages. Son

39

Les premières œuvres ont été vues avec suspicion par la censure et surtout par le gouvernement central napolitain, qui l'a suspendu de son bureau et l'a invité à se disculper devant les autorités.

Le marquis, comme une rivière qui bat son plein, lapidait de mémoire fervente toutes les nouvelles. Il précise qu'Amari, patriote sicilien et exilé, ne se présente pas et se réfugie en France, où il publie la deuxième édition de la "Guerre des Vêpres" et, lors des soulèvements de 1848-1849, il croit que le roi de Naples donnera l'indépendance à l'île, il retourne s'exiler immédiatement après les événements dans la direction qu'il espérait et se précipite.

C'est à partir de cette période qu'il commença à sympathiser avec Mazzini et ses idées. Il était convaincu que le plus important était de parvenir à l'unification de l'Italie et, par conséquent, a abandonné l'idée de l'indépendance de la Sicile.

"Pauvre idiot ! S'il avait imaginé le moins du monde ce qui arriverait plus tard, il n'aurait pas changé ses anciennes convictions, qui étaient certainement plus justes. Sous le règne de l'Italie, il est d'abord devenu sénateur, puis ministre de l'Éducation, avec l'esprit tranquille pour nous tous et pour nos espoirs. Le pouvoir, quand il ne réprime pas, achète ", s'étonne Galluzzo.

"Notre personnage meurt soudainement à Florence en 1889. Ses restes sont maintenant enterrés dans l'église de San Domenico, dans notre belle ville de Palerme.

Il s'est interrompu, avec une grosseur dans la gorge. Il regarda dans les yeux des amis qui avaient suivi attentivement son histoire, ne se distrayant jamais, et médita.

"Les hommes devant nous, cependant, laissent un signe de leur passage, qui est plus ou moins profond selon les œuvres réalisées. Ils agissent, parfois inconsciemment, mais les faits du présent sont également liés à ceux du passé et tout coule selon des desseins qui ne peuvent paraître insondables que par des mensonges fermés et étroits".

"Mais s'agit-il vraiment de Vêpres, d'une insurrection qui éclata à Palerme le soir du 31 mars 1282 contre l'opresseur détesté, d'un mouvement exclusivement populaire, d'une révolution spontanée, ruminée par les Siciliens, puis qui explosa à la suite de la manifestation de l'audace dominatrice d'un militaire français contre une jeune épouse ?

A cette question, posée plus pour maintenir l'intérêt que pour obtenir des réponses, Galluzzo a délibérément fait une pause, mal interprétée par les invités de la villa, qui a déclenché une discussion entre eux. Parlant doucement, ils ont créé un bourdonnement ennuyeux.

Don Angelo intervint et exhorta Galluzzo à continuer, en réprimandant

"Nos discussions, nous les aurons plus tard. Il est approprié maintenant que nous comprenons comment les événements se sont réellement déroulés".

"A cette fin", reprit Galluzzo, "je pense qu'il est juste de donner la parole à notre Amari, qui, avec son langage franc et sec, a su mieux que nous ordonner les événements qui se sont déroulés".

40

Il ouvrit le livre à l'endroit où il avait laissé son doigt coincé et lut avec insistance

"Et le peuple a enduré. Le mardi de Pâques suivant, il est tombé pour dire trente et un mars, une fête a été célébrée dans l'église du Saint-Esprit. C'est alors que commença l'indignation à l'égard de la liberté ; les gens en avaient assez d'endurer. Nous allons maintenant raconter l'événement mémorable combien les historiens de la foi les plus dignes l'ont transmis".

Galluzzo, avec des mouvements étudiés, s'arrêta, ferma le livre, très attentif à ne pas laisser sa marque, et tourna les yeux vers ses amis, maintenant désireux de connaître la suite de l'histoire, leur dit lentement

"Je laisse de côté la description des lieux, faite avec tant de soin par Amari, parce que nos intérêts sont très différents."

Il rouvrit le livre et poursuivit

C'est pourquoi, lorsque le champ heureux, fleuri au printemps, le mardi des Vêpres, pour l'usage et la religion, les citoyens de l'église dessinaient et étaient des brigades fréquentes ; ils allaient, dressaient les tables, s'asseyaient en crocus, entremêlaient leurs danses si c'était vice ou vertu de

notre nature, soufflaient un instant des "travaux coupables", quand les membres des familles du justicier apparurent et une répulsion étranglée toutes les âmes.

Don Angelo l'interrompit ici : "Expliquons à nos amis que les familles des justiciers étaient des gendarmes qui, au lieu de protéger la sécurité des citoyens, les offensaient et les battaient".

Tir Galluzzo avec plus de lena

"Avec l'usage qu'ils font pour vénérer les étrangers pour maintenir, disent-ils, la paix. Pour cela, ils se mêlèrent aux brigades, entrèrent dans les danses, montèrent à bord des femmes et ici une poignée de main ; et là, je transmettis d'autres hommes de licence ; aux plus lointains, des paroles et des gestes déshonorants. Ainsi, ceux qui réprimandaient discrètement s'en allèrent avec Dieu sans faire de lâcheté aux femmes, et ceux qui grognaient ; mais les jeunes querelles élevèrent la voix fièrement que les sergents se disaient entre eux : "Ces petits mécènes rebelles sont armés, qui osent répondre" ; et pourtant ils reflètent nos plus atroces insultes ; ils voulaient, par dépit, les fouiller avec des armes ; les autres donnaient à quelque citoyen à coups de bâton ou de black jack. Déjà de part et d'autre, les cœurs battaient fort.

"Manigoldi", cria de tout son souffle le capitaine Sperandio, qui, bien qu'il portait la robe bourgeoise, porta sa main sur le côté comme pour prendre l'épée.

"Mais les Siciliens, comment ont-ils pu subir de telles insultes pendant si longtemps ? Mais ce n'est pas vrai que mon peuple ne tolère pas de basculer. Il se penche trop facilement vers les puissants en service. Nous parlons maintenant de cette mafia, à laquelle les paysans pauvres se tournent pour obtenir justice parce que l'État est absent et que ses juges ne pensent qu'à s'ennoblir avec les politiciens. Et vous, nobles, vous n'êtes pas à l'abri de la culpabilité, car si les gens d'aujourd'hui sont si bœufs et soumis, c'est à cause de votre gestion incorrecte et égoïste du pouvoir.

Ces mots ont été légèrement secoués par le député Saterial, qui n'aimait pas la référence stricte à son monde, qu'il considérait cependant comme corrompu et corrompu.

41

Je suis dépassée.

Mais il n'a pas dit un mot et a simplement regardé dans les yeux du capitaine, qui n'a pas baissé les yeux.

Même Galluzzo n'a pas repris la provocation et a continué à lire, comme s'il n'y avait pas eu d'interruption :

"En cela, une jeune femme d'une rare beauté, d'une noble et modeste prestance, avec le marié, avec les parents s'éveillant au temple. Un Français dicte, par contre, ou par licence, il fait comme pour lui demander des armes cachées ; il lui donne un avantage ; il cherche sa poitrine. Quand elle s'est évanouie, elle est tombée dans les bras du marié ; le marié, étouffé par la colère, a dit : " Oh, ils meurent, ils ont crié, ces Français sont morts une fois ". Et voici, un jeune homme sort de la foule qui a déjà tiré, il saisit le Droect, le désarmement, le perçage, et peut-être qu'il est lui-même tué au moment où son nom reste inconnu, et son être, et si l'amour de la femme insultée, l'élan de l'âme noble, ou la pensée suprême, il est déplacé pour abandonner la rançon dans cette voie. Des exemples forts, plus que la raison ou la parole, les gens s'enflamment. Ces esclaves du long service ont été réveillés : " Les Français meurent, les Français meurent, les Français meurent ", criaient-ils ;

et " Le cri, comme la voix de Dieu, raconte les histoires des temps, le voici, à travers tout le pays, il a pénétré tous les cœurs.

"Ces esclaves avaient la force de se rebeller. Mais quand les Siciliens d'aujourd'hui feront-ils cela ? Où est leur ardeur ? Ils se disent hommes d'honneur, mais ils ont perdu leur honneur depuis longtemps. Et il n'y a pas de raison que les Siciliens se vantent d'être super-équipés. Ce ne sont pas des hommes, mais des femmes qui acceptent supérieurement toute personne qui se tient au-dessus d'eux. Ils me rendent malade, dit le capitaine avec colère.

"Je vous conseille de ne pas exprimer des jugements aussi offensants sur des événements que nous ne sommes pas capables d'apprécier avec sérénité et objectivité", a condamné sévèrement Don Angelo, qui avait voulu apaiser l'officier furieux, qui - selon lui - a dû montrer son ardeur à d'autres occasions.

Galluzzo commente dans ses propres mots dans les pages suivantes où Amari décrit la férocité utilisée par les Siciliens contre les Français, qui ont été exterminés laissant deux mille morts dans les premiers jours de l'insurrection. Puis il commence à citer :

"Refusèrent à leurs corps l'enterrement des baptisés.... La tradition continue en disant que le son d'une voix était l'épreuve difficile des Français dans cet abattoir, comme le shibollet parmi les tribus juives ; et que s'ils s'aventuraient dans le peuple, suspect ou mal connu, ils les forceraient avec le fer à la gorge à offrir du ciciri, et au sifflement de l'accent étranger que nous réussissions".

"Arguta trovata" sourit Odoacre "Je propose, quand nous aurons commencé notre révolution, que nous utilisions le même mot pour découvrir et couper à travers les méchants politiciens romains, qui, j'en suis sûr, plus que les Français, pourront se camoufler et échapper à la vengeance de l'île".

"Hier soir, vous êtes une vraie troupe, et je ne vous aime pas du tout ", a dit Enrico, qui ne comprenait pas l'ironie des mots d'Odoacre.

"Mais les atrocités commises par les Palermitains en révolte étaient beaucoup plus graves, répondit Galluzzo.

42

"Les autels n'étaient pas des autels d'asile : je prie ou je pleure ne comptais pas ; ni aux vieillards n'étaient pardonnés, ni aux enfants, ni aux femmes... aux femmes siciliennes enceintes des Français, avec des mesures atroces de torture, elles abattaient le corps, et les femmes, et écrasaient misérablement sur les pierres le fruit du mélange des sangui des oppresseurs et oppressés ".

"Un tel carnage ne se produira que 700 ans plus tard avec la Révolution française", a déclaré l'avocat Brancaccio, selon lequel il ne pourrait y avoir de véritable changement social sans effusion de sang. "Mieux vaut un peu de sang tout de suite, qu'un massacre après", a-t-il condamné.

"Les événements étaient très graves et n'importe quel lecteur en serait horrifié. Ce n'est pas notre Amari qui justifie ainsi les violences commises", a déclaré Galluzzo.

"D'où je n'ai pas honte, ni de mon peuple à la mémoire des vêpres, mais de la dure nécessité que je pleure qui avait poussé la Sicile à l'extrême.

Galluzzo se leva et étendit la poitrine pour donner plus d'incisivité à cette étape qu'il considérait comme la plus excitante et qu'il allait lire : " La férocité des vêpres, emportant tout sur le chemin

des intermédiaires défunts, était aussi la santé en Sicile ? Les habitants de Palerme..... annule à jamais le nom royal : il décide de tenir tête au commun, sous la protection de l'Eglise romaine".

"Mesquitous ! Après avoir trouvé la liberté, par simple convenance politique, ils se soumettent déjà au maître le plus terrible et le plus intolérant qu'ils aient jamais pu choisir ! C'est le docteur Guttuso, au visage bon et rassurant, mais aux manières fortes et énergiques, qui a prononcé ces mots avec sincérité, sortant de sa longue réserve. Il voulait faire connaître immédiatement sa pensée anticléricale, selon laquelle c'était lictò^^ombattère lelogge lelogge maçonnique qui avait conduit à l'unification nationale causant un deuil grave dans le sud, mais pas pour cela nécessaire de revenir à l'ancien régime des barons et prêtres. Il fallait comprendre dans quel contexte d'opposition au pouvoir nous devons agir, pour ne pas jeter les mots au vent, comme les femmes quand elles meuvent le grain.

M. Galluzzo a ajouté : "Leur devise était'Good State and Freedom".

"Il semble que ce soit à l'époque de la Révolution française, apparemment anticipée à l'époque et dans les motivations des Siciliens", a déclaré le fier capitaine, qui n'a pas manqué une occasion, avec une apparente incohérence, de critiquer violemment ses concitoyens, maintenant pour se vanter de fierté et de fierté.

Pour Don Angelo, cet officier était l'image exacte de l'armée, comme on le comprend souvent : assez honnête, correct et loyal, mais fermé, jusqu'à l'incompréhension, dans leurs idées, nébuleux et confus sur la politique, pour exprimer qui utilise un langage gras et bisunto, le plus souvent incompréhensible.

"Ce qui devrait nous étonner, c'est que les premiers à s'être levés étaient, pour ainsi dire, les Corléonéens," dit Galluzzo, laissant les spectateurs stupéfaits.

"Comme les Corléoniens ?", reprit Sateriale "Sur leurs terres domine aujourd'hui la mafia. Ça a l'air incroyable !"

43

"Et le chef qui s'est le plus distingué dans ces premiers temps de la guerre des Vêpres fut un certain Ruggiero Mastrangelo, appelé un chevalier sage et talentueux. Il exhorte le peuple en révolte à s'armer aussi parce que " Palerme ne rêve pas de domination ; mais la liberté commune cherche, et pour elle-même l'onorolo du premier perigli', comme il est écrit dans le livre des Amari ".

"Mais ces beaux faits, dans lesquels brillait l'ardeur sicilienne, se sont vite transformés en défaite", a déclaré Galluzzo. "La peur des nouveaux dirigeants devint immédiatement apparente. Craignant un retour sur l'île de Charles d'Anjou, ils offrirent la couronne de roi de Sicile à Pierre d'Aragon, qui l'accepta.

Les Siciliens retournèrent vaincus à leurs occupations serviles millénaires et regardèrent bien les siècles à venir pour prendre les armes. Rien ne change et les révolutions ne servent que ceux qui veulent remplacer les puissants du moment en dominant le peuple.

Avec la bonne paix de tous et de la Sainte Mère l'Eglise, qui abhorre les révolutions, elle favorise la brutalisation des peuples, tandis qu'elle soutient les puissants qui apaisent les masses trop agitées. En Italie, il continue à commander le clergé dans tous les domaines, en particulier dans le domaine culturel".

Pendant un moment de silence, parce que tout le monde, tout en partageant ce que le marquis Galluzzo a dit, ne m'a pas soutenu ouvertement parce qu'on savait que c'était dans l'odeur de la franc-maçonnerie et, par conséquent, ses attaques contre l'Eglise a dû être considéré comme instrumentale.

Ce discours donnait la parole à Henry, et il a dit :

"Les poètes qui ont eu le plus de chance en Italie sont bien connus : Manzoni, Dante et pour eux sont ajoutés des auteurs, latins et grecs, qui ont exprimé dans leurs écrits des sentiments religieux profonds. Aujourd'hui encore, ce sont eux qui font l'objet des meilleures critiques et qui sont les plus lus, commentés et publiés. Pauvre Lucrèce, dont 'De Rerum Natura' dépasse de loin l'ennuyeux 'Énéide' de Virgile ! On l'oublie et on l'ignore, la laïcité en Italie a eu un bref moment de gloire, puis la culture catholique s'est rétablie. Nous espérons qu'au cours du siècle qui s'ouvre, cette culture laïque, que les nouveaux courants idéologiques introduisent laborieusement en Europe, va se développer davantage".

"Espérons que Dieu nous fera vivre suffisamment, non pas tant pour profiter de ces moments, dit Odoacre, mais pour vérifier si ce que vous espérez à la fin arrivera et si tout cela apportera bien-être et bonheur aux personnes les plus humbles et nécessiteuses, à qui seuls les prêtres, que vous blâmez et détestez tant, fournissent assistance et aide.

44

CHAPITRE IV

Dans la galerie des glaces, à côté de la bibliothèque, 12 personnes célèbrent le début d'une nouvelle année, les 2 000 !

Cette nuit-là, les hommes célébrant le début du troisième millénaire auraient pu activer un objet mystérieux qui aurait ouvert les portes du temps et élargi les connaissances sur certains événements survenus au XXe siècle.

Malgré l'heure tardive, personne n'a ressenti de symptômes de fatigue. Les âmes excitées attendaient avec impatience des moments excitants.

Don Angelo, dans son cœur, s'est réjoui.

Dans cette atmosphère mystérieuse, la conscience émergeait qu'il était maintenant nécessaire de prendre des initiatives pour réveiller ces Siciliens bien pensants, endormis et indifférents, pour les transformer en partisans actifs du projet d'autonomie politique de l'île.

C'est à cette époque que Peppino entra avec un chariot sur lequel se trouvaient des verres pétillants et quelques bouteilles de vin mousseux.

"Je m'excuse, mais il ne reste que cinq minutes avant minuit et, comme vous me l'avez ordonné, je me suis permis de vous le rappeler."

"Viens, viens, Peppino, qu'un nouveau jour de résurrection naisse bientôt pour nous tous. Laisse les bouteilles et les verres et reviens quand je t'appellerai.

Apportez un autre chandelier qu'il y a peu de lumière dans cette pièce."

Avec la plus grande lumière et la perspective d'un bon verre, la joie a pris le dessus et nous sommes passés du ton sérieux au ton festif, que le moment exigeait.

Don Angelo, aidé par Odoacre, ouvrit les bouteilles et distribua les verres, tous identiques et pleins au même point, pour symboliser qu'à partir de ce moment, il ne devrait plus y avoir de distinction entre eux.

Odoacre déposa les calices devant chaque invité, mais personne ne buvait. Il s'attendait à ce que Don Angelo, de retour en tête de la table, porte le toast de minuit.

L'horloge pendulaire marquait lentement l'heure. Quand minuit sonne, ils lèvent leur verre juste à temps pour s'exclamer : "Vis contra potentes", qui de la galerie des glaces, située à côté de la bibliothèque, sentit venir un tonnerre tonitruant, accompagné du sifflement d'un vent impétueux.

"Il n'y a pas moyen que la tempête ait juste explosé. Jusqu'à récemment, le ciel était plein d'étoiles ", a dit Henry, qui s'est précipité à la fenêtre pour obtenir confirmation.

45

La nuit fut calme et sereine, complètement indifférente au début du nouveau siècle et aux discours guerriers et révolutionnaires de ces hommes.

"Que se passe-t-il ce soir ? Il n'y a pas de vent dehors, pas de feuilles qui bougent, et c'est l'enfer ici !"

"Calme, dit Don Angelo, je pense que le temps est venu d'aller voir, tous ensemble, ce qu'il y a dans la galerie des glaces. Odoacre et Henry, prenez les chandeliers et ouvrez le chemin."

La procession des douze hommes se déplaçait lentement et avec tremblement. Alors qu'ils s'approchaient, le grondement s'est amplifié, provoquant de violentes vibrations dans les vitres de la fenêtre.

À la porte, Odoacre et Henry se sont écartés, visiblement effrayés.

Une lumière verdâtre et immatérielle venait de dessous les portes.

Don Angelo regarda ses invités, qui restèrent immobiles et stupéfaits.

"Si quelqu'un nous espionne ou veut nous faire peur, on le saura tout de suite. Et mal pour lui ou pour eux, car ils connaîtront notre colère.

Il a sorti un vieux fusil à tambour du terrier du lapin et a armé le chien.

"Ouvre, je suis le premier. Vous me suivez sans tarder."

Odoacre bougea le loquet avec hésitation et, incapable de retenir sa peur, il ouvrit la porte à grands coups de pied.

Mais il n'y avait pas de vent, pas de tempête, pas de traîtres, pas de démons. La pièce leur apparut parfaitement éclairée par une lumière froide, qui n'était pas une flamme palpitante de bougies. Au centre se trouvait une table, bien disposée, autour de laquelle s'asseyaient douze personnes, vêtues différemment d'elles, vêtues de vestes courtes et ouvertes sur la poitrine. Chaque invité portait une longue cravate de différentes couleurs sur des chemises à col doux.

Ils étaient visiblement engagés dans une discussion très animée. Cela se comprenait non pas tant par les mots qu'ils prononçaient, qui pour une raison inexplicable n'étaient pas entendus, mais par leurs gestes larges et le mouvement de leurs lèvres.

Odoacre, entre autres choses, remarqua - et le fit immédiatement remarquer à Don Angelo - que s'il avait ouvert ses portes avec violence, aucun de ces douze n'avait bougé et ne s'était tourné vers eux. Ils se comportaient comme s'ils ne percevaient pas leur présence.

Après le moment choquant de la surprise, Don Angelo a soudainement éclaté de colère, ne serait-ce que parce que ces hommes, entre autres choses si mal habillés, étaient entrés illégalement dans sa maison et ne méritaient pas qu'on les examine.

D'accord, soyez libéral et tolérant, mais bon sang, certaines règles de bonne foi devaient être respectées !

Il a crié de tout son souffle dans la gorge :

"Comment osez-vous entrer par effraction dans ma maison ? Qui vous a donné la permission ?"

Si cela avait été dû à une initiative insensée de Peppino, qui, pour être honnête, avant minuit, avait refusé de vérifier ce qui se passait-

46

dans la galerie des glaces, ça lui aurait causé des ennuis.

Aucun de ces hommes, cependant, ne reprit ses paroles et ne se tourna vers lui. Ils ont continué à l'ignorer et à en discuter amicalement entre eux.

Irat Don Angelo s'est aventuré dans la pièce, mais une force obscure l'a retenu.

Il comprit qu'au-delà d'une certaine limite il ne pouvait pas pénétrer car un mur invisible semblait le séparer de ces êtres mystérieux.

Il se tourna vers ses amis qui regardaient la scène avec les yeux perdus :

"Allez, allez, allez, allez. Qu'est-ce que tu regardes ? Tu as l'air d'avoir beaucoup de paillettes."

Ils le faisaient partout. Mais quand tout le monde était à ses côtés, il avait le sentiment - lui seul - d'assister à une scène qui n'appartenait pas à son époque. Qui ou quoi le conduisait à cette folle explication ? Ce fait, au lieu de le désorienter, l'enveloppa et lui donna une intense excitation. Aviez-vous avancé dans l'une des dimensions de l'inimaginable ? Avait-il besoin de retenir cette sensation qui commençait à s'accrocher à lui comme une pieuvre ? Ou s'abandonner à l'irrationalité, ce qui ne l'aurait pas rendu agnostique et impénétrable aux réalités imprévisibles qui s'ouvraient maintenant à lui ? Il a compris qu'il devait croire pleinement ce qu'il voyait. La scène pourrait disparaître sous ses yeux s'il n'avait pas la foi nécessaire.

C'est à ce moment qu'il sentit un mouvement fort dans son âme, une vibration dans tout son corps. Soudain, il se sentit transporté avec les autres au milieu de la pièce, comme s'il avait traversé ce mur invisible. En un instant, il put entendre et comprendre ce que ces êtres étranges se disaient entre eux.

"Nous sommes enfin au 2 000e ! La grande attente est terminée. Ce soir, nous pouvons activer l'objet mystérieux qui nous a été livré. Elle nous permettra d'ouvrir les portes du temps et d'élargir nos connaissances sur certains des événements qui se sont produits au XXe siècle.

La personne d'âge moyen qui a prononcé ces mots a parlé calmement, avec un léger accent sicilien, de la province de Palerme.

"Eh bien," pensa Don Angelo, "au moins, ils viennent de notre terre."

"Le gouvernement central nous a trahis. A Rome, ils ont décidé, pour ne pas perdre les favoris des potentats du Nord, de transformer notre pays en une confédération d'Etats. Et nous ne devons pas permettre cela. Ils nous ont exploités, ont déplacé de grandes masses de travailleurs du Sud pour enrichir les régions du Nord, et ils veulent maintenant abandonner égoïstement. Comme ce fut le cas pour l'armée dans le Frioul, qui, lorsqu'elle était utile parce qu'elle représentait la seule ressource de cette terre, personne ne critiquait sa présence excessive dans le territoire. Puis, lorsque d'autres sources de richesse ont été découvertes, ils l'ont chassé.

Le capitaine Sperandio s'approcha de Don Angelo en lui murmurant à l'oreille :

47

"Il me semble qu'ils sont des compatriotes et qu'ils se soucient des mêmes problèmes que nous.

Mais ce qui m'étonne, c'est qu'ils parlent de circonstances qui ne se sont pas encore produites, car l'armée italienne ne peut pas avoir opéré dans le Frioul, qui est le territoire autrichien. Le phénomène est prodigieux et nous devons nous l'expliquer mutuellement. Il est certainement douloureux d'entendre que, malgré tant d'années qui se sont écoulées, rien n'a changé. Ils se plaignent des mêmes choses que nous."

Odoacre a tout entendu et a ajouté :

"Ce qui est encore plus extraordinaire, c'est qu'ils ont admis vivre en 2000, de sorte que dans cette mystérieuse villa des faits appartenant à des moments temporels différents se produisent simultanément et en même temps.

Ils vivent dans le futur exactement cent ans avec nous.

Don Angelo a dit à ses amis de se taire parce que ce que ces personnages disaient, mystérieusement pleuvait dans sa maison, commençait à l'intéresser profondément.

Un compagnon de table d'une trentaine d'années se leva, les cheveux abîmés et sa robe pas exactement en ordre, ce qui donna l'impression d'être un homme de science ou, en tout cas, de pensée.

"Au cours de ces années, nous avons essayé de mieux comprendre la réalité dans laquelle nous vivons.

Grâce à Einstein, nous avons compris que notre univers est dynamique, voire frénétique, soumis à des bouleversements catastrophiques. Les dimensions de l'être sont variées et multiples. Mais tout est réglémenté selon une conception impénétrable, jusqu'à présent difficile à comprendre pour n'importe quel scientifique.

L'espace et le temps interagissent avec la matière pour former un tout harmonieux et palpitant. Mais, bien que la théorie de la Relativité nous ait ouvert les yeux sur un univers incommensurable et que la mécanique quantique nous ait peint un cosmos à géométrie multidimensionnelle, après tant d'années de ces nouvelles conceptions physiques, nous n'avons pas réussi à élaborer un nouveau modèle de l'univers. De nombreuses études se sont chevauchées, mais personne n'a pu expliquer

pleinement la corrélation espace-temps et l'indétermination des lois qui régissent le mouvement et la vie des particules élémentaires. Puis un fait s'est produit qui nous a éclairés et nous a incités à nous rassembler ce soir dans la villa du Prince de Patagonie. C'est ici, tu te souviens, que tout a commencé".

Il se gratta la tête avec une telle insistance qu'il horrifia Don Angelo et ses amis, produisant le même désarroi que lors d'une cérémonie officielle, Gorbacev, lorsqu'il sortit un petit peigne de la poche intérieure de sa veste et remit en ordre les quatre cheveux sur sa tête, devant les caméras horrifiées dans le monde.

"Vous souvenez-vous de la scène du film de Stanley Kubrik'2001 : Une odyssée de l'espace', dans lequel des hommes, encore trop proches des singes, s'approchent du monolithe maladroit et effrayant, qui pleut sur Terre, venant de qui sait où, symbole du développement de l'intelligence sur cette planète ? Ils ont peur

48

parce qu'ils ont peur d'être punis parce qu'ils sont trop audacieux. Mais la curiosité, premier symptôme d'une intelligence imminente, et le désir de savoir sont si forts qu'ils dépassent toute timidité : l'un d'eux touche la surface extraordinairement froide et lisse des monolithes. C'est à ce moment que la planète vit le plus grand événement depuis sa formation : la naissance de la conscience. Ce fait prodigieux illumina l'homme des cavernes. Un fait tout aussi prodigieux nous est arrivé, illuminant nos esprits et ouvrant de nouveaux horizons à la connaissance humaine.

Les paroles du scientifique étaient si captivantes qu'elles ont conduit au silence absolu. Tu ne sentais même pas ton souffle. Don Angelo et ses invités, même s'ils savaient que leur présence n'était pas perçue, de peur que ces images disparaissent, s'arrêtèrent et restèrent silencieux.

Le professeur, qui mettait l'accent sur les finales trahissant ainsi son origine française, étira son cou pour le libérer du col de la chemise trop étroite, et leva légèrement les épaules, s'approcha de la fenêtre, regardant la lune qui semblait complice à cette atmosphère.

"Tout s'est passé, comme vous vous en souvenez, il y a trois mois. Nous étions venus dans cette villa la nuit pour surmonter notre peur devant les statues de monstres, considérées par nous comme des figures apotropaïques, qui servent à chasser le malin. Nous ne pensions pas, cependant, que nous vivrions des moments qui bouleverseraient notre imagination la plus fervente. Nous sommes entrés dans le palais et, lorsque nous sommes arrivés dans la salle elliptique, trois hommes sont apparus, qui ne nous ont pas alarmés parce que nous pensions qu'eux aussi étaient entrés dans la villa avec les mêmes intentions que nous.

Et, au lieu de cela, ils étaient trois hommes extraordinaires, semblables aux anges qui apparaissent de temps en temps dans la Bible pour remettre le peuple élu, ses dirigeants et ses prophètes sur le droit chemin. Ils nous ont conduits à la galerie des glaces et, après nous avoir fait asseoir dans l'ordre dans lequel nous sommes aujourd'hui, ils nous ont raconté une histoire incroyable",

Don Angelo et ses amis étaient essoufflés. Leur curiosité augmentait, mais en même temps leur peur d'être entré dans une dimension d'être dont ils ne pouvaient plus se détourner.

"Dans cette nuit magique, ils ont expliqué qu'ils n'étaient pas terrestres, venant d'Ummo, une planète orbitant autour du lumma de l'étoile, que nous avons classée sous l'acronyme Wolf 424, identifiable dans la constellation de la Vierge, loin de notre Soleil à environ 14 années lumière.

Jusqu'au milieu des années 1900, ils croyaient être la seule civilisation évoluée de la Galaxie. Puis, en 1948, ils ont capté des signaux radio d'une étoile jaune, appelée Gaa par eux. Ces signaux en morse - on l'a découvert plus tard - ont été transmis en février 1934 par un navire norvégien au large de Terre-Neuve. Après avoir écarté les différentes hypothèses selon lesquelles le phénomène était naturel, ils ont déterminé les coordonnées galactiques du point d'émission, et, comme il s'agissait du premier cas d'une civilisation différente, ils ont décidé d'envoyer

49

une expédition à explorer. Avant de continuer l'histoire, comme nous étions incroyables, ils nous ont donné quelques informations sur la vraie nature de notre univers et ses lois.

L'espace, nous disaient-ils, a dix dimensions et change périodiquement sa structure, à tel point que la distance entre le lumen et le Soleil subit des changements significatifs, réduisant en quelques instants à seulement trois années-lumière, à la portée de leur vaisseau spatial.

Le 7 février 1949, deux d'entre eux sont arrivés à la périphérie du système solaire et ont découvert que l'émission électromagnétique intense provenait de la troisième planète orbitant autour de l'étoile. Ils ont détecté une civilisation évoluée sur la planète, alors ils ont planifié une mission plus précise pour approfondir leur connaissance de la nature biochimique et des habitudes des Terriens. Le 28 mars 1950, trois navires ont touché le sol dans les Alpes de Basse Provence, près du sommet du Cheval Blanc, sur les rives de la Bleone. Les explorateurs ont creusé un abri camouflé sous terre et ont commencé leurs observations en restant soigneusement à l'intérieur. Après avoir analysé la vie végétale et animale, ils ont rencontré de près un garçon, un berger de vaches, qui leur a offert de la nourriture, qu'ils ne refusaient pas, afin de ne pas le rendre méfiant, même s'ils connaissaient les risques qu'ils couraient. Une nuit, ils sont allés faire une excursion au village, allant même jusqu'à pénétrer par effraction dans un chalet : après avoir hypnotisé les habitants, ils ont volé une série d'objets pour les étudier.

Ils nous ont ensuite raconté l'épisode malheureux qui s'est produit pendant leur activité de recherche biologique dans notre environnement, après avoir créé une tête de pont stable en Espagne. Et ici, il semble approprié de vous dire ce que les Hum-mythes nous ont dit et la version dite terrestre d'un événement qui a l'incroyable. Commençons par cette dernière, que la presse espagnole avait appelée " Le cas de la main coupée ".

Donna Margherita Ruiz de Lihory, Marquise de Villasanta et Baronne d'Alcahali, possédait plusieurs villas et domaines en Espagne.

Elle était veuve avec quatre enfants, trois garçons et une fille : Juan, José, Luis et Margot, et vivait avec un gentilhomme catalan. Malgré son statut social élevé, les finances de la noble femme ne sont pas florissantes. Un an avant les événements qui étaient censés se produire, la situation économique s'est nettement améliorée, car certains médecins néerlandais avaient loué à des prix disproportionnés le sous-sol de la maison d'Albacete, où vivait la femme, et il pleuvait des gains dans les loteries et un héritage d'un parent américain lointain.

Le 19 Janvier 19, 1954 sa fille Margot est morte dans la maison à Albacete de l'oedème pulmonaire. Elle a été transportée à Madrid et enterrée deux jours plus tard. Le matin du 20 janvier, alors que le corps de sa fille était encore exposé dans la pièce en flammes de sa maison à Madrid, Donna Margherita et le couvent sont allés chercher le prix pour une loterie de 100 000 pesetas.

50

// 30 janvier Luis, le frère de Margot, s'est présenté devant la police de Madrid, dénonçant que Donna Margherita avait mutilé le corps de sa fille.

Lorsque le corps a été exhumé, on a découvert qu'une main et une partie de la langue avaient en fait été amputées. En plus, les yeux avaient disparu. Une fouille de la maison de Madrid a permis de découvrir qu'un vase en plastique contenait une main droite immergée dans l'alcool, des vêtements trempés dans le sang, des instruments chirurgicaux, deux têtes de chien sans peau, des entrailles d'animaux, des mèches de cheveux. La main s'est avérée être celle qui manquait sur le corps.

Donna Margherita a avoué un amour démesuré pour les animaux et que la main de sa fille était une sorte de relique pour elle. Comme il n'y avait aucun élément d'illégalité dans les faits, l'affaire a été classée.

En moins d'un an, Donna Margherita, sa compagne, ses domestiques et tous ses amis les plus proches sont morts.

Ceci, la version terrestre.

Le jeune physicien lui coupe le souffle, tandis qu'Odoacre laisse échapper une "madonna mia" d'une voix rauque et reste suspendu en l'air.

"Les Ummites nous ont dit qu'ils ont été fortement impliqués dans ces événements. Après avoir débarqué en Espagne, après avoir essayé en vain de couvrir leurs activités de recherche par des travaux réalisés dans différentes entreprises, ils ont décidé de s'adresser à Donna Margherita tant pour l'isolement de la maison, que pour ses études de psychopathologie et pour l'amour des animaux. Deux Ummit se sont installés à Albacete et, après s'être présentés comme des médecins d'Europe du Nord, ont gagné sa confiance. Après avoir loué les énormes sous-sols de la résidence de la rue Major à un prix exorbitant, ils ont commencé leurs études sur les cellules vivantes et leurs composants.

Quelques mois plus tard, ils ont découvert qu'un virus inconnu avait été importé involontairement de la planète Ummo, qui heureusement ne pouvait pas se multiplier dans des tissus sains. Le 4 septembre 19531, des instruments sensibles des Ummites ont détecté à distance 18 foyers viraux dans le corps de Donna Margherita, sa fille et un voisin. Ces foyers ont été immédiatement détruits.

Cependant, il y avait toujours le risque de concentrations inférieures au seuil de rille-vabilité, en état de dormance sur des tissus sains, mais prêtes à être déclenchées par le déclenchement d'un processus de nécrotisation locale. Le 7 novembre, on a découvert que sa fille Margot avait 6 lits chauds sur elle, tous très profonds et donc non destructibles. Les Ummit ont attendu la mort de la jeune fille, puis ont fait une biopsie du cadavre, afin d'étudier la mutation qui s'était produite dans le virus. Quand la jeune femme est morte, sa main a été amputée, ainsi que ses yeux et sa langue. La mère a été réduite au silence avec une forte somme d'argent, la masquant avec une victoire apparente à la loterie.

Les Ummites, après avoir terminé leur enquête, ont pris la décision d'informer les Terriens de leur présence, en envoyant des lettres écrites dans différentes langues à divers scientifiques, universitaires et politiciens du monde entier. Deux

51

Sakharov et Jen Pierre Petit, ont admis que les hypothèses qu'ils avaient élaborées sur les univers parallèles et sur la magnétohydrodynamique leur seraient suggérées par les Ummit.

Comme les Terriens, malgré cette révélation, ne croyaient pas leurs déclarations (ils soupçonnaient même une arnaque), les Ummites ont pensé que leur séjour sur Terre était inutile. Ils décidèrent donc de retourner à Ummo. Mais avant de quitter notre planète, ils ont pris contact avec nous dans cette villa,

52

CHAPITRE V

Dans lequel les hôtes de la villa de Bagheria sont autorisés à voyager dans le temps et à découvrir ce qui s'est réellement passé au XXe siècle.

Le jeune physicien, tandis que tous les invités de la villa du Prince de Palagonia, ceux de 1900 et 2000, avaient les yeux fixés sur lui, a continué :

"Les trois Ummit étaient assis, composés et avec une attitude humble, dans des fauteuils placés au milieu de la galerie des glaces, éclairés par une faible lumière qui ne pouvait être comprise d'où elle venait. Nous les avons regardés avec crainte, mais en même temps avec tristesse dans nos cœurs, parce que nous y avons vu les représentants d'une civilisation qui, malgré les progrès scientifiques considérables réalisés, n'avait pas réussi à établir une relation interactive avec les habitants de la Terre. Tirés de leurs recherches sur l'écosystème terrestre, les Ummit avaient accordé peu de poids à l'impact psychologique que les hommes allaient subir lorsqu'ils apprirent l'existence d'une autre vie intelligente. Ils n'avaient pas estimé que les Terriens, aux premiers stades de leur développement technologique et scientifique, étaient possédés par le démon de l'incrédulité et du scepticisme. Trop de spéculateurs et de faux prophètes, déguisés en sages politiques ou en fondateurs de nouvelles religions, porteurs de messages ambigus de paix et de fraternité, s'étaient succédé en vain en promettant un monde meilleur avec des sociétés plus justes, plus libres et plus humaines, des paradis enchanteurs pour les plus méritants. Malgré ces pulsions morales et spirituelles, le fanatisme, l'égoïsme, la violence et l'intolérance continuent de sévir sur la planète. Ses habitants étaient devenus agnostiques, bien qu'au fond d'eux tous espéraient la venue d'un nouveau Messie, peut-être déguisé en extraterrestre.

Les Ummites semblaient déçus et prostrés ; ils avaient compris que tout geste qu'ils faisaient, même le plus frappant, pour faire comprendre qu'ils appartenaient à une civilisation étrangère et supérieure, ne serait pas compris et serait d'autant plus interprété comme un de ces "miracles" que l'humanité crée de temps à autre pour continuer à se leurrer. Ils craignaient même de courir le risque que leurs efforts soient exploités à des fins sordides, peut-être pseudo-religieuses, visant à soumettre encore plus les masses qu'ils voulaient plutôt émanciper pour le salut de l'univers entier.

Ils en étaient donc venus à la détermination de suspendre les expériences et les recherches et de confier à quelques terriens, avant de retourner sur leur propre planète,

53

la poursuite de leur mission. Qu'elle devait consister à développer sur Terre la conscience de faire partie d'un vaste système de civilisations intergalactiques, qui ne pouvaient plus s'ignorer mutuellement. Il est établi par la nuit des temps qu'ils cherchent et s'unissent pour viser le véritable but pour lequel l'univers a commencé : la construction d'une structure unique et immense capable de générer de l'énergie en dehors des lois fondamentales qui régissent le cosmos de manière autonome

par rapport au système entier. C'est pour faire survivre l'univers pour l'éternité, destiné à s'étendre à l'infini et à mourir de froid à cause de l'épuisement de tous les types d'énergie connus.

Ils avaient découvert que la matière contenue dans le cosmos n'était pas en quantité suffisante pour atteindre la densité critique nécessaire à sa fermeture. La dernière explosion, appelée Big-bang par les Terriens, avait projeté de la matière et de l'énergie dans un espace-temps plus grand, qui s'était gonflé de façon disproportionnée dans un voyage sans retour, échappant à la force gravitationnelle qui ne pouvait plus la soutenir. Avec le temps, les étoiles exploseraient et la poussière, et les nouveaux nuages de matière - en raison des énormes distances produites - ne pourraient plus s'effondrer pour former les autres seuls. Les derniers générateurs d'énergie, les naines blanches, les naines rouges, les étoiles à neutrons et les trous noirs seraient les premiers réduits en blocs inertes, les seconds évaporés. A la fin de ce cycle, l'univers s'éteindrait comme une bougie, à court de cire. Pour qu'elle devienne une immense désolation de corps froids, errants comme des âmes perdues dans un ciel complètement sombre.

Pour éviter cette terrible fin dans un avenir sans espoir de survie, les civilisations qui se sont développées et se développeront dans les planètes de millions de galaxies qui envahissent le cosmos, devront entrer en contact, en utilisant, pour réduire les distances, le vaste réseau de tunnels spatiaux qui entourent l'univers entier, pour échanger leurs connaissances scientifiques, mais surtout pour rassembler les énergies produites par leur cerveau, pas encore correctement exploitées, qui ont de très hautes fréquences dans le miroir électromagnétique.

Pour faire comprendre aux habitants de la Terre qu'ils vivent dans une réalité multidimensionnelle et les convaincre de se conformer au projet intergalactique, les Ummit nous ont laissé un outil prodigieux.

Ils ont expliqué qu'Einstein avait raison quand il a théorisé le voyage dans le temps. Il avait tort lorsqu'il affirmait que n'importe quel homme, qui était revenu du futur dans le passé, pouvait interagir avec des êtres d'une autre époque, modifiant ainsi l'histoire des événements qui s'étaient déjà produits. Ceci est exclu par la première loi de l'espace-temps, qu'ils ont eux-mêmes découvert et immortalisé dans le Grand Livre de la Sagesse : Vous pouvez remonter le temps, mais vous ne serez pas autorisés à connaître votre passé, que vous percevrez comme une ombre.

54

Par conséquent, vous pouvez voyager dans le temps, et donc découvrir ce qui s'est réellement passé, mais vous ne pouvez pas intervenir sur les événements qui sont arrivés à les changer. Ils passent comme des images de télévision devant un spectateur confortablement assis dans son fauteuil.

Ils avaient expliqué que l'évolution du cosmos et donc la vie de chaque être vivant reste imprimée dans une bande spatio-temporelle, qui peut être détectée avec des outils spéciaux, comme c'est le cas avec les enregistreurs vidéo normaux. Mais, comme dans ces cas-là, vous ne pouvez pas intervenir. Ce qui s'est passé reste fixé dans la bande et ne peut plus être modifié. Cependant, il peut être lu à l'aide d'une machine aux capacités extraordinaires.

Les Terriens du futur ont découvert un tel outil et, de temps en temps, ils examinent les événements du passé pour les étudier et les analyser. Pendant qu'ils font ces observations, les gens d'époques antérieures peuvent parfois les voir. Là, cependant, ils se sentent comme des ombres et, comme ils ne les comprennent pas, ils leur attribuent une nature métaphysique ou les confondent avec des objets volants non identifiés.

principe de causalité ne saurait être violé. Le voyage dans le temps est autorisé, mais seulement en tant qu'observateurs.

Les Ummites ont déjà construit cette machine et nous ont livré un modèle pour nous permettre de voyager dans le temps.

Vous souvenez-vous de tout ce que les extraterrestres nous ont dit ou ne vous souvenez-vous de rien parce que vous êtes assombri par la peur de trop apprendre et d'une manière si soudaine ?

Le jeune physicien, au moment où il formulait cette question avec beaucoup d'émotion, s'approcha d'un vieil homme pour l'inciter à parler. Et il n'a plus eu de prières de ma part.

Il se demandait, après avoir confirmé qu'il avait lui aussi vécu cette expérience extraordinaire, pourquoi les Ummites les avaient choisis pour voyager dans le temps, pour des raisons qui n'avaient pas été complètement éclaircies. La mission a cependant semblé extrêmement exigeante, car aucun d'entre eux n'avait l'expérience et la culture nécessaires pour bien comprendre les faits et les événements qu'ils allaient observer. Il ne pouvait surtout pas comprendre quelle formation ils pouvaient apprendre en remontant dans le temps et pourquoi ils devaient examiner soigneusement les faits pour vérifier ce qui s'était réellement passé et les comparer avec ce que les historiens du régime avaient dit.

"Les Ummites nous ont confié une lourde tâche : celle d'ouvrir nos yeux aux peuples de la Terre pour qu'ils comprennent, en examinant les événements les plus récents, en particulier les événements catastrophiques causés par l'ignorance humaine, que leur propre destin dépend d'eux-mêmes. L'avenir du monde ne peut plus être délégué à quelques hommes, choisis et manœuvrés par les forces obscures d'une puissance mondiale qui vise uniquement à préserver la domination des masses par le contrôle des ressources de la planète et de la conscience humaine. Dans une affaire semblable

55

les Terriens ne pourront jamais évoluer vers une civilisation accomplie. En conséquence, la tolérance, la solidarité, la justice et la liberté resteront de simples chimères et ne seront jamais réalisées.

Le vieil homme, qui parlait avec tant d'ardeur, fit remarquer qu'à ce moment-là, tandis que les étrangers continuaient d'exposer leurs thèses, un jeune homme, aux yeux bleus et à l'apparence agréable, portant une veste de

de couleur vert foncé, cependant plus clair que le pantalon, et avec un mouchoir jaune moutarde dans sa poche, il s'assit au milieu d'eux. Comme s'il faisait partie de leur compagnie depuis longtemps, il rapporta que les Ummites avaient découvert, au cours de leurs recherches, que d'autres extraterrestres, bien avant l'érection des pyramides les plus anciennes en Egypte et en Amérique centrale et du Sud, étaient venus sur la planète pour diriger la civilisation naissante sur Terre et accélérer ainsi l'entrée de ses habitants dans la confédération intergalactique.

Ils s'appelaient eux-mêmes Kurkites, parce qu'ils venaient d'une planète gravitant autour de Kurkis, une étoile blanche fantastique, très énergétique, qui leur donnait des pouvoirs spéciaux, par des astronomes arabes appelés Vega, l'alpha de la constellation de Lira, à 24,5 années lumière de la Terre.

Les terriens les avaient immédiatement pris pour des dieux et ils leur avaient appris les premières notions sur la culture et le soin des champs, l'astronomie, les mathématiques et la conservation des corps. Ils étaient arrivés sur Terre 15 000 ans avant la naissance du Christ et avaient pris contact avec les populations les plus avancées de l'époque qui habitaient un grand continent entre l'Europe, l'Afrique et les deux Amériques, que la postérité appellerait Atlantis.

Les Kurkites en ont fait une grande civilisation dont l'objectif premier est de répudier les guerres et toutes les formes de violence. Ces communautés prônent la tolérance et la compréhension et possèdent des connaissances scientifiques bien développées dans tous les domaines. Ainsi, déjà 15 000 ans avant Jésus-Christ, les habitants de ce continent savaient distinguer et classer les saisons, prédire les éclipses.

Ils ont développé une technologie qui, seulement au XXe siècle, serait partiellement dépassée, mais surtout ils avaient des niveaux de connaissances dans la construction de bâtiments imposants, qui ne seraient plus jamais atteints. Ils ont appris que tous les hommes, quelle que soit leur race, devaient être respectés parce que leur cerveau était le fruit merveilleux de l'évolution de l'univers depuis environ 13 milliards d'années. Blancs et Noirs, qui peuplaient l'Atlantide, vivaient ensemble en parfaite harmonie.

Les Kurkites ont expliqué quelles immenses ressources le cerveau humain possédait, mais qui n'étaient pas utilisées. Il pourrait développer des énergies à haute fréquence, supérieures à celles des rayons gamma, qui pourraient également être utilisées pour soulager la fatigue physique. Il fallait cependant parvenir à la paix intérieure et s'harmoniser avec la nature afin de pouvoir contrôler la force qui imprègne l'univers tout entier.

Les Kurkites ont appris à quelques hommes à maîtriser l'énergie omniprésente. Ils en font parfois bon usage en soulevant des blocs rocheux d'un poids considérable, ce qui en fait 56

"Les gens de ce pays doivent se lever pour construire des temples pour rendre hommage à leurs maîtres.

Un autre restaurant, dont le Père Angelo et ses invités ne pouvaient pas voir les traits physiques à cause des images floues, qu'ils percevaient en sautant, s'interposa :

"Nous étions étonnés par les bâtiments gigantesques.

Nous ne pouvions pas expliquer comment nos ancêtres, avec seulement leurs bras, voire des milliers d'esclaves, pouvaient les construire, transporter des pierres pesant des dizaines de tonnes d'un endroit à un autre, parfois sur des centaines de kilomètres, et les soulever à une hauteur considérable sans l'aide de moyens mécaniques.

Les Atlantes ont construit des temples imposants en Afrique, en Amérique centrale et en Amérique du Sud, laissant à ces populations des notions et des technologies qui seraient perdues en une nuit terrible, lorsque leur civilisation a disparu à cause d'un cataclysme qui a fait disparaître tout leur continent.

Il y a environ 12 000 ans, la planète était recouverte d'immenses étendues de glace, jusqu'aux latitudes tropicales, à cause d'une glaciation qui avait duré trois mille ans. Le continent, qui abritait l'Atlantide, était situé dans les zones équatoriales épargnées par le climat rigoureux de l'hiver. Cela avait favorisé le développement de cette civilisation florissante.

Au cours d'une nuit, les principaux volcans de la Terre ont explosé simultanément, faisant fondre les immenses étendues de glace, élevant soudainement le niveau de la mer et provoquant des tremblements de terre qui ont soulevé les eaux de l'océan Atlantique et tout immergé.

Les civilisations qui se développeront plus tard se souviendront de ce terrible événement dans leurs livres sacrés comme d'un terrible déluge universel, déchaîné par Dieu ou par les dieux pour punir les hommes qui sont devenus mauvais.

Dans l'ancien Sumer, en Mésopotamie, on disait qu'autrefois vivait un roi, appelé Gilgamesh, qui aspirait à la vie éternelle. Cette histoire est contenue dans une tablette d'argile cuite, datant du troisième millénaire avant J.-C., que nous avons reçue, dans laquelle elle est écrite :

"Il était sage, voyait des mystères et connaissait des choses secrètes, une histoire qu'il nous a racontée des jours avant le Déluge.

L'histoire, racontée par Gilgamesh, lui avait été racontée par Utnapishtim, un roi qui avait gouverné des milliers d'années auparavant et qui, ayant survécu au grand déluge, avait été récompensé pour sa sagesse et sa droiture par le don de l'immortalité.

Il avait construit un bateau sur les instructions des dieux qui avaient décidé d'exterminer l'humanité, pour être trop bruyant. C'est ainsi qu'il nous parle de l'événement dramatique :

"J'ai repris ma famille, mes parents, les animaux sauvages et domestiques des champs, et tous les créateurs. Le temps était écoulé. Aux premières lueurs de l'aube, un nuage noir vint de l'horizon ; il tonna de l'intérieur, là où Adad, seigneur de la tempête, se déplaçait. La consternation et le désespoir s'élevèrent jusqu'au ciel quand le dieu de la tempête changea la lumière du jour en ténèbres, quand il brisa la terre comme un morceau de terre..... Même les dieux étaient terrifiés

57

du déluge, s'enfuirent dans le ciel le plus haut, le firmament d'Anu ; ils se blottirent contre les murs, s'arrosant comme des chiens bâtards.... Les vents ont soufflé pendant six jours et six nuits ; les rivières, les tempêtes et les inondations ont submergé le monde.... Quand l'aube du septième jour arriva, la tempête du sud diminua, la mer s'apaisa, le déluge s'apaisa....

La surface de la mer s'étirait à plat comme un toit, j'ai ouvert une écoutille et la lumière est tombée sur mon visage..... Quatorze lieues plus loin, une montagne est apparue et le navire s'est échoué ; sur le mont Nisir, il s'est échoué et n'a pas bougé.... À l'aube du septième jour, j'ai relâché une colombe et je l'ai laissée partir. Il s'est envolé, mais n'a pas trouvé d'endroit pour se reposer, il est revenu.

L'histoire continue et est très similaire à l'histoire, racontée dans la Bible, de Noé.

Les Aztèques parlent aussi du déluge et nous disent que le dieu Tezcatilpoca a décidé de détruire l'humanité entière par un déluge, sauvant un certain Tezpi, qui s'est embarqué sur un grand navire avec sa femme, ses enfants et une grande quantité d'animaux et d'oiseaux et des stocks de céréales et de semences. Le bateau s'est arrêté à l'affleurement d'une montagne après que Tezcatilpoca eut ordonné aux eaux de battre en retraite.

Ne ! En Amérique du Nord, une légende des Montagnais, appartenant à la souche des Algonquins, raconte que Michabo, ou le Grand Lièvre, a refondu le monde après le déluge à l'aide d'un corbeau, d'un phoque et d'un rat musqué.

Hésiod, historien grec, recueillit au VIII^e siècle av. J.-C. les traditions orales de son pays et rapporta qu'avant la création actuelle, il existait quatre autres races d'hommes. Chacune d'entre elles a été considérée comme plus avancée que la suivante. Et chacun, à un moment donné, avait été englouti par un cataclysme géologique.

Ce sont les souvenirs qui témoignent de ce désastre planétaire.

Les civilisations terrestres anciennes, qui se seraient développées environ 4000 ans avant Jésus-Christ - égyptienne, sumérienne et olmèque - ont été favorisées par la civilisation préexistante de l'Atlantide, qui a envoyé ses messagers de race blanche et noire dans des directions opposées. Les Olmèques d'Amérique centrale laisseront en mémoire de ces visiteurs, porteurs de paix et de bien-être, des œuvres sculpturales de grande masse, reproduisant leurs traits qui, après des millénaires, témoignent encore de leur dévotion et de leur gratitude.

Expliquons maintenant", intercalait un autre vieil homme qui, en prononçant la consonne "r", trahissait son origine allemande "pourquoi on trouvait en Amérique des têtes d'hommes de plus de 3 000 ans, avec les traits caractéristiques des négroïdes et de la race blanche, complètement différents de ceux des Indiens". Au moment de leur découverte, il n'était pas possible de comprendre quels modèles les avaient inspirés, étant donné que seulement deux cents ans après la découverte du nouveau continent en 1492, la colonisation des Amériques par les races européennes et africaines a eu lieu".

"Maintenant, tout est plus clair pour nous", dit le jeune physicien, qui, à sa façon.

58

pour accentuer certains mots, ne pouvait être qu'en français. "Les merveilleux dessins des animaux de Nazca, dessinés dans le désert, visibles seulement depuis de grandes hauteurs, ne peuvent être expliqués que si les hommes qui les ont faits, pouvaient se lever en vol et contrôler d'en haut la précision des sillons imprimés sur le sol. Dans les légendes des Olmèques, des Mayas, des Incas et des Aztèques, on parle d'hommes barbus blancs venant de l'est de la mer, maintenant appelés Viracocha par les habitants des Andes, maintenant Quetzalcoatl par les Aztèques et maintenant Thunupa. Leur arrivée a donc été décrite par les résidents autour du lac Titicaca :

"Il est apparu sur les Highlands dans l'antiquité, venant du nord avec cinq disciples.

Un homme blanc de présence noble, aux yeux bleus et à la barbe bleue, sobre, vert et prêché contre l'ivrognerie, la polygamie et la guerre".

Ces messagers de paix et de fraternité sont partis un jour de l'Est, d'où ils étaient venus, en promettant qu'ils reviendraient. Ils ne savaient pas qu'un triste sort attendait les Blancs barbus et les gens qu'ils avaient éduqués : les premiers disparaîtraient avec leur continent englouti par les eaux, les seconds attendraient en vain le retour de ces hommes vertueux. Dans les années 1500, au contraire, les Espagnols seraient arrivés et les Amérindiens non pourvus les auraient pris pour les sages barbus, les accueillant comme des dieux, sans savoir qu'ils auraient été massacrés, ainsi que leurs mystères et leur civilisation raffinée".

Le jeune homme aux yeux bleus, qui avait écouté en silence, était visiblement excité et ne pouvait retenir sa colère. Il implora la cupidité et la stupidité des hommes qui détruisent le patrimoine des civilisations, effaçant ainsi leur propre histoire et leurs racines. Il a pris la parole :

"Mais les Kurkites ont vu que les hommes de la Terre étaient désorientés par les grandes questions morales et religieuses, alors ils ont décidé de choisir un petit peuple, les Juifs, les moins puissants d'un point de vue militaire, dédié au pastoralisme. Ils sont apparus plusieurs fois à leurs dirigeants et ont conclu un pacte d'alliance avec eux. Ils auraient dû les vénérer et les respecter en échange de leur protection.

Kurkiti, tandis que les autres peuples recevaient des notions pour le développement des techniques de construction et de l'organisation sociale, on enseignait une nouvelle religion au peuple élu. Celle du Dieu unique, seul, pur esprit, clairement distinct de la nature. D'autres peuples avaient le pouvoir sur les choses matérielles, avec des armées puissantes et des économies florissantes. Les Juifs avaient le grand don de scruter l'intimité de l'Être suprême.

Le contact des Kurkites avec les dirigeants des Juifs n'a cependant pas eu lieu de manière directe.

L'idée du Dieu unique, créateur de l'univers, dont il se distinguait, a d'abord été inculquée dans le cœur et l'esprit d'un pharaon égyptien.

Un soir d'été, alors que le Nil glissait lentement entre les dunes du désert, deux Kurkiti, ayant pris l'apparence d'êtres ailés, apparurent

59

devant Pharaon Akenathon, qui avait longtemps été dévoré par le désir de savoir qui et comment il avait gouverné toutes choses sur terre. La civilisation égyptienne a atteint des niveaux de raffinement incomparables, que les peuples voisins envient. Mais il n'était pas satisfait. Son peuple était soumis au pouvoir d'une classe sacerdotale, méchante et abjecte, qui imposait des rites et des croyances puérils et paradoxaux, venant même à adorer même les animaux. Il a averti qu'au-delà des choses et des phénomènes naturels, il devait y avoir une entité absolue, d'où tout venait.

Et cette nuit-là, les deux Kurkites expliquèrent chaque mystère au grand roi, qui le comprenait si bien.

Mais le pharaon, trop impulsif, a brusquement épuisé ce qu'il croyait être des mystificateurs de leurs fonctions, avec le résultat qu'ils complotèrent contre lui. N'ayant pas beaucoup d'emprise sur ses sujets à cause de son inflexibilité, il a été abandonné par tous et sa foi dans le Dieu unique s'est perdue dans le sable du désert.

Seul Moïse, bien des années plus tard, juif et non égyptien, reprit sa pensée et tenta de le prendre parmi son peuple. Malgré toutes les merveilles qu'il a pu accomplir, il n'a cru en lui que lorsque les chefs de tribus ont compris que la nouvelle religion rapprocherait plus fermement le peuple et lui permettrait de sortir plus facilement de la condition humiliante de l'esclavage.

Pendant le voyage vers la Terre Promise, beaucoup furent les manifestations de l'incrédulité des Juifs dont l'esprit et le cœur étaient encore subjugués par la douceur et les plaisirs voluptueux dont ils jouissaient, bien que dans une moindre mesure, en Egypte.

Le prophète s'arrêta au pied du mont Sinaï, où il se retira pour fixer sur des planches de pierre les lois de son peuple.

Mais quand elle descendit, elle se rendit compte que son peuple adorait une idole dorée, reproduisant un animal, et son amertume était telle qu'elle les jeta fortement sur cette fausse image. Il retourna à la montagne inconsolable et, pendant plusieurs jours, resta tristement méditatif. C'est à

ce moment que lui apparurent trois Kurkites qui, pour démontrer leurs capacités supérieures au grand prophète, créèrent un buisson qui n'en finissait plus de se consumer. Ils lui confièrent les tables de la loi et lui dirent qu'elles étaient dictées par le Dieu unique, et qu'avec elles il pouvait dompter ces esprits rebelles.

Il revint au milieu de son peuple, complètement transformé et avec les tables des Dix Commandements, qui émis par Jahvé ne pouvait être que durable et respecté. C'est à partir de ce moment qu'est née la grande nation des Juifs, qui a pu diffuser à tous les autres peuples l'idée du Dieu unique, l'esprit pur.

Les Kurkites, qui étaient satisfaits de leur mission et croyaient l'avoir accomplie pleinement, ont averti que les peuples de la Terre sortaient maintenant de leur enfance. Ils décidèrent donc de s'éloigner à jamais de la troisième planète de l'Etoile du Soleil, laissant ses habitants en vain dans l'attente de leur retour.

60

"Maintenant je comprends pourquoi, plus tard, les Egyptiens, en décrivant la première moitié, le Zep Tepi, ont intercalé un homme aux traits orientaux "le temps où les dieux régnaient dans leur pays, ils disaient que c'était l'âge d'or, pendant lequel les eaux du gouffre se retiraient, l'obscurité primordiale était bannie et l'humanité, émergente dans la lumière, recevait les dons de la civilisation.

Ils ont également parlé d'intermédiaires entre les dieux et les hommes, les Urshu, une catégorie de dieux mineurs, dont le nom signifie " les intendants ". Et ils gardaient un souvenir particulièrement vif des dieux eux-mêmes, des êtres puissants et beaux appelés les Nétères, qui vivaient sur Terre avec l'humanité et exerçaient leur souveraineté dans les sanctuaires sur les rives du Nil. Ils possédaient toute une gamme de pouvoirs surnaturels, y compris la capacité d'apparaître à volonté, sous quelque forme que ce soit, des hommes, des animaux et des plantes. Bien que plus forts et plus intelligents que les êtres humains, on croyait que dans certaines circonstances, ils pouvaient tomber malades et même mourir et être tués.

La discussion entre les douze personnes de l'an 2000, entourées par Don Angelo et ses invités, qui tournaient comme des vautours autour de la proie griffée par les lions, s'arrêta soudain et dans la galerie des glaces, s'alluma, ces images disparurent et le silence tomba.

Don Angelo et sa famille ont compris qu'ils étaient laissés seuls et ce fait les a désorientés.

Ils avaient perdu le contact avec une réalité qui les conduisait à des réflexions très profondes. Plus profond que ce qu'ils avaient pensé faire quand, le 31 décembre 1899, ils décidèrent de se réunir dans la villa du Prince de Palagonia pour parler de la Sicile et de ses problèmes politiques et sociaux.

Après ce qu'ils avaient entendu, toute l'histoire humaine était bouleversée.

Il fallait relire toute la culture de l'humanité. Les points de référence considérés comme certains, les hypothèses anciennes sur lesquelles on croyait fonder l'évolution de l'espèce humaine sur la planète, avaient été balayées.

Tout s'inscrivait dans un contexte d'interdépendance universelle. Les événements sur terre semblaient être le résultat d'interférences discrètes et continues de civilisations étrangères,

désireuses de faire survivre la conscience de soi développée dans le cosmos, à des fins qui allaient au-delà des cultures planétaires individuelles.

Don Angelo regarda ses invités, qui ne savaient pas dans quelle direction aller, stupéfaits par ces visions extraordinaires.

Ils étaient sur le point de prendre la décision de quitter la galerie des glaces, de se rassembler dans une autre salle, où ils pouvaient réfléchir calmement sur ce qu'ils avaient vu, quand les hommes de l'an 2000 sont réapparus d'une manière plus éblouissante. L'un d'eux a découvert un instrument de taille moyenne en forme de parallépipède qui ressemblait à du métal foncé. Placée à l'intérieur d'un appareil en cristal, elle a commencé à vibrer de plus en plus intensément au fur et à mesure qu'elle était placée, sous l'impulsion de forces mystérieuses, au centre de la galerie des glaces.

Quand il l'eut atteint, des rayons de lumière sortirent des murs de la pièce.

63

qui a frappé en plusieurs endroits et en même temps la boîte noire qui a commencé à clignoter.

La personne âgée, qui avait une écharpe rouge autour du cou, a envoyé un signal lumineux d'un petit appareil qu'il tenait dans sa main à travers l'appareil en cristal, l'étincelant dans les couleurs de l'arc-en-ciel et produisant un son basse fréquence à peine perceptible.

De la partie supérieure de l'instrument rayonnait un rayon de lumière verdâtre en forme de cône, qui illuminait les visages par réflexion, tandis que la pièce tombait dans l'obscurité la plus profonde.

62

CHAPITRE VI

Dans lequel le Prince de Patagonie se joint aux hôtes de la villa et déclare qu'il sera le guide de ce voyage dans le temps et dans l'espace pour que les hôtes puissent entrer en contact et parler à tous ceux qui se rencontrent.

Du haut de l'instrument a commencé à briller la lumière, comme l'eau d'une fontaine arabe dans le paradis des fidèles d'Allah. Au début, les jets de lumière se projetaient confusément, se contorsionnant dans une recherche désespérée de points de repère, sur lesquels commander. Puis, ils se sont brisés en segments, puis en points phosphorescents qui ont été expulsés dans toutes les directions comme la poussière et les puces, secoués par les poils hérissés d'un ours qui était sorti de l'hibernation. Comme fouettés par le vent, ils se lancèrent dans une danse frénétique, se pourchassant à la folie, pour s'assembler soudainement, formant objets et figures. Et parmi ceux-ci, l'image d'un vieil homme, incartapecorito, sec et long, vêtu d'une robe de cour du XVIIIe siècle, qui avançait d'un air sérieux et digne dans une rue, enjambant ordures et ordures, s'est matérialisée d'une façon claire.

Don Angelo l'a immédiatement reconnu : "Palerme n'a jamais brillé pour la propreté et les seigneurs de l'époque ne pouvaient pas marcher à pied dans ses rues, tant le lereiume était grand.

Mais il ne pouvait rien dire d'autre, car les images tridimensionnelles, qui dansaient joyeusement au centre de la pièce, se multipliaient et la scène s'achevait : une ruelle émergeait, sur fond de pierre

grise, entourée de murs écaillés de vieilles et minables maisons, avec une rangée de stalles avec anse et graines, lupins et carobs, et une mauvaise animation pour la bouche des pauvres.

Le vieil homme marchait peigné et encadré, le chapeau sous le bras, habillé de soie, l'épée à ses côtés, élégamment habillé de chaussures ornées de clous et de pierres précieuses ; il marchait à un pas solennel et tranquille.

Tous les yeux étaient braqués sur lui. Un commerçant, qui l'a vu passer, s'exclama : "C'est le Prince de Palagonia qui fait le tour de la ville de temps en temps, recueillant pour la rançon des esclaves emprisonnés à Barbarie".

Mais pourquoi sa silhouette était-elle apparue juste après l'opération de l'enregistreur spatio-temporel ? Cette question a été posée par tous les spectateurs, tant ceux du XXe siècle que ceux des deux mille ans. Mais personne n'a ouvert la bouche de peur de briser ce qui semblait être un sort. Leur curiosité était cependant satisfaite par le prince Ferdinand lui-même qui, apparemment conscient d'être observé par des hommes d'une autre époque, se tourna directement vers eux, les apostrophant ainsi :

"Je t'attends depuis longtemps. Je pensais mourir sans te voir. En vérité, mon grand-père m'a dit qu'un jour j'aurais une rencontre avec des gens qui viendraient du futur, mais je ne l'espérais plus.

Lui aussi a attendu ce moment, mais en vain. Aujourd'hui, c'est à mon tour de faire ce grand honneur".

Il a mis son chapeau sur sa tête, en essayant de ne pas abîmer les cheveux qui, s'ils n'avaient pas été blancs, auraient été confondus avec ceux d'un garçon par sa fluidité et son éclat. Il ajusta son épée jusqu'à la taille et décida de se diriger vers une voiture, comme s'il l'avait attendue là-bas, à cet endroit, Dieu sait depuis combien de temps. Après avoir jeté un regard sombre sur le vieux cocher battu, il lui a ordonné de le faire :

"Immédiatement à la villa, les invités que nous attendions depuis si longtemps nous attendent."

Le mocassin a changé son aspect sombre. Il a parlé d'un sourire, immédiatement triste et perdu lorsqu'il a brièvement levé le fouet et avec un "oh" long et sérieux, qui atteignait à peine les oreilles des chevaux, il a fait bouger la voiture.

A l'intérieur, comme par magie, le prince et tous ses invités de 1900 et 2000 se sont soudain retrouvés - malgré l'étroitesse de l'espace - pour en apprécier les vêtements et le port.

Don Ferdinando, les jambes osseuses chevauchées, les regardait d'un œil sournois, comme s'ils étaient maintenant pris au piège dans son filet, tendus avec subtilité et ingéniosité depuis des temps immémoriaux.

"Ils m'appellent le nécromancien de mes bizarreries et beaucoup définissent ma villa comme un avortement de bizarrerie et d'imagination folle, de nature à déconcerter les cerveaux les plus sains. Ils sont insensés et insensés, parce qu'ils ne peuvent pas comprendre la fin de mon travail". Et là, il a jeté un rire qu'il a immédiatement tenu entre ses lèvres minces.

"Mon grand-père, le prince Francis Ferdinand m'a appelé un jour.

Vieux et miteux, avec les forces qui l'abandonnaient, il sentait que la fin approchait. Il m'a murmuré à l'oreille, alors qu'il était sous l'emprise d'une fièvre, une histoire que j'ai cachée pendant toutes ces années, même à mes enfants. Si tu n'étais jamais apparu, ce mystère serait mort avec moi.

Il m'a raconté qu'il y a de nombreuses années, des hommes, vêtus de vêtements brillants et restés inconnus, s'étaient approchés de lui et lui avaient demandé de construire une villa, près de Palerme, à Bagheria, à l'architecture inhabituelle et équipée de statues de monstres horribles, afin de faire peur aux voleurs et à ceux qui ne veulent pas les voir. Cet endroit a dû être visité par quelques uns, parce qu'il avait été choisi pour un événement qui arriverait à leur volonté.

Il s'est mouché le nez, proéminent et tombant à pic dans sa bouche. Il a ajusté son siège et a continué :

"J'ai toujours pensé qu'en chacun de nous il y avait un Ulysse qui nous pousse à franchir n'importe quelle frontière pour connaître l'inconnu et essayer de scruter..."

64

l'infini.

Je n'ai jamais eu beaucoup de foi dans l'histoire de mon ancêtre, mais j'espérais que cette rencontre aurait lieu afin de voyager dans le temps et de savoir comment les gens du futur s'étaient équipés pour gagner les batailles quotidiennes de la vie. Mais surtout de savoir quels objectifs l'homme avait atteints dans sa soif incontrôlable d'apprendre. Au cours de ces années, j'ai voyagé et pris soin de ceux qui vivent en marge de la société pour mieux comprendre l'âme humaine. Je devais bien me préparer pour ce rendez-vous. Je ne savais pas avec qui j'allais traiter, mais j'étais sûr qu'il ou elle appartiendrait à un niveau supérieur de civilisation.

Je n'aurais pas pu rivaliser avec vous en termes de réalisations technologiques, mais j'aurais pu apporter une contribution si j'avais eu une expérience sociale utile.

Il ajoutait solennellement : "Hommes de l'an 2000, soyez les bienvenus dans mon siècle. A la fin de ce voyage dans ma voiture, offerte à mon grand-père par ces anges brillants, dont nous ne savons rien, nous nous retrouverons dans la galerie des glaces de la Villa Palagonia. Je t'en révélerai tous les secrets".

"Comment se fait-il qu'il ne parle que des hommes de l'an 2000", marmonna Don Angelo, "N'a-t-il pas remarqué notre présence ? Alors pourquoi avons-nous été catapultés dans ce voyage dans le temps ?"

"Nous avons peut-être été aspirés par un événement accidentel, suggéra Odoacre, ou ces êtres extraordinaires nous utilisent à des fins qui nous échappent encore. Nous avons besoin de savoir quelle fonction nous jouons dans cette fantastique affaire.

"Silence", interrompit le marquis Galluzzo, désireux de comprendre.

"Écoutons-les. Je suis sûr que tôt ou tard, nous aurons une réponse à nos questions.

L'aîné des douze de l'an 2000 a cru bon d'informer son illustre interlocuteur des circonstances de leur rencontre avec les Oummites, de leur origine extraterrestre et du type de mission qu'ils avaient à accomplir.

Don Ferdinand ne semblait pas surpris par ces révélations. Son visage restait imperturbable.

Alors l'autre a tout de suite insisté :

"Prince, au cours de ce voyage dans le temps, nous ne pensions pas pouvoir entrer en contact, ni même parler aux gens que nous avons vus grâce à cet appareil. Ainsi, au moins, les Ummites nous

ont dit que cela pouvait arriver parce que la loi fondamentale de la nature exclut l'interférence entre les événements du futur et ceux du passé. Nous pourrions voir ce qui s'est passé, mais ne pas interagir avec cette époque, car cela impliquerait inévitablement des changements dans la réalité qui, une fois imprimée sur la bande de l'espace-temps, reste immuable. Maintenant, nous sommes vraiment étonnés par le bouleversement de cette loi".

"Les lois fondamentales de la nature sont invariantes en tout temps et en tout lieu.

Aucun être vivant dans les univers infinis n'a le pouvoir

65

pour modifier son contenu. Mais Celui qui est au-delà de l'espace-temps a décidé de vous donner un guide dans ce voyage. Désormais, j'agirai en tant qu'intermédiaire pour que vous puissiez entrer en contact et parler à tous ceux que nous rencontrons.

Mais ils ne vous verront pas. "Ils ressentiront des sensations étranges et des présences indéfinies."

Henri n'a eu le temps de dire que : "Mais qui est ce M. Celui qui est au-delà de l'espace-temps ? Est-ce une version moderne de Javhè ? que la voiture s'est arrêtée alors qu'elle était comme une vieille femme de noblesse. Le Prince éloigna le rideau de la porte d'un geste mesuré de la main et leva légèrement la tête. Dehors, dans toute sa magnificence et son agitation, apparut la villa Palagonia, sous la lumière spectrale de la lune.

"Nous sommes ici. S'il vous plaît, ne descendez pas. Tu n'es pas obligé de faire ça. Nous serons tous bientôt dans la galerie des glaces."

Don Ferdinando se pencha difficilement vers l'avant, posa son pied sur la marche après s'être assuré qu'elle tenait, ferma la porte sans se retourner et disparut dans la nuit. Alors qu'il disparaissait à l'intérieur de la voiture, il devint soudain sombre. Don Angelo et ses amis furent catapultés dans une autre dimension, perdant le contact avec les hommes de l'an 2000, et se retrouvèrent bientôt dans la galerie des glaces, immergés dans la misère habituelle, de mobilier empilé et poussiéreux. Ils regardèrent autour d'eux, regardèrent autour d'eux à la recherche du Prince de Palagonia et des invités de l'an 2000, se déplaçant désordonnés comme des rats dans une cage. Mais dites-leur qu'ils n'ont trouvé aucune trace. Ils s'étaient volatilisés. Tout cela ressemblait à un rêve.

Ils se rassemblèrent au milieu de la pièce et c'est Henry qui rompit le silence : "Nous avons tous vu ces hommes et le Prince, n'est-ce pas ?"

Ils hochèrent la tête, évitant de parler, encore écrasés par l'émotion des images qu'ils avaient perçues.

"Alors ça ne peut pas être un rêve, si ce n'est qu'un être diabolique ne nous a pas entraînés, malgré nous, dans une réalité surprenante et que les hommes et les choses, que nous avons vus, n'existent pas".

"C'est toi, Henry, notre poète, intervint Odoacre, es-tu agnostique ? Ce soir, nous avons été témoins d'événements exceptionnels, non pas pour un caprice du destin, mais pour un dessein insondable de quelqu'un qui veut faire de nous les porteurs d'un message à transmettre aux gens de notre temps.

La pièce était faiblement éclairée par la lune, qui semblait être le seul lien avec cette vision prodigieuse. Ils sont sortis et, juste à l'extérieur, ils ont entendu le bavardage animé des femmes, qui les a ramenées brusquement à leur réalité.

Peppino, maladroit et lent dans ses mouvements, se présenta avec un chandelier à la main, les inondant de lumière : " Je suis allé chercher cette lumière, mais quand je suis revenu, la porte était fermée. Et malgré tous mes efforts, je n'ai pas pu l'ouvrir. Demain, je réparerai la serrure, qui a dû être endommagée ou rouillée.

66

Don Angelo l'interrompit : "Avez-vous entendu quelque chose pendant que nous étions à l'intérieur ?"

"Quelques chuchotements, mais pour un court instant, car dès que j'ai posé le candélabre sur le sol pour ouvrir la porte à deux mains, tu es passé devant moi.

Don Angelo a frappé des yeux les compagnons de cette aventure inexplicable, leur faisant comprendre que ce qui s'était passé dans la galerie des glaces serait évoqué plus tard et en toute confiance.

Ils se sont mis à faire attention à bien se regrouper, craignant de s'impliquer à nouveau dans le voyage à travers le temps. Ils entrèrent dans le salon, où leurs femmes étaient rassemblées, dont seules la femme Agatha et la belle Française gardaient un paquet, tandis que certaines s'étaient déjà couchées la tête en raison de la fatigue.

"Déjà sur le chemin du retour, commença Donna Nina, nous pensions que tu nous laisserais seuls un moment pour parler de nos affaires. Vous vous êtes peut-être repentie et à la fin vous avez décidé que le dernier jour du siècle, vous auriez dû le passer avec vos femmes".

Donna Agata, toujours curieuse, intervint : "Peppino nous a parlé de bruits mystérieux provenant de la galerie des glaces. Vous avez vu quelque chose ? Parlez-nous en. Qui sait quelles histoires tu vas inventer pour nous faire mourir de peur ce soir ? "Des fantômes qui errent dans notre maison ?"

"Tout au plus auront-ils découvert, ironisa Frangoise, que notre prince Ferdinand bien-aimé, en possession de pouvoirs magiques, s'est transformé en malin, s'amusant dans notre dos".

"Ne dites pas ces choses," bloqua l'Agate, "laissez le Prince tranquille. Il fait encore nuit et de certains faits il vaut mieux parler à la lumière du soleil".

Nina : "Je ne peux toujours pas expliquer pourquoi vous avez acheté cette villa aujourd'hui, si vous en avez peur".

Les femmes étaient amusées, ne prenant pas ce qu'elles disaient au sérieux. Mais ils sentaient, vu l'attitude trop impassible de leurs hommes, qu'il s'était passé quelque chose de toute façon.

"On dirait que tu as vu le diable," dit Nina. "Je vois assortie et contractée. Tard dans la journée, la fatigue joue des tours.

Allons nous reposer. Demain, avec la belle journée qui s'annonce, le monde nous apparaîtra comme il l'a toujours été et nous comprendrons qu'avec l'entrée du nouveau siècle rien n'a changé.

67

CHAPITRE VII

Les invités de la villa se demandent pourquoi ils ont été choisis pour vivre une histoire aussi incroyable.

Depuis quelque temps déjà, Don Angelo, Odoacre, le marquis Galluzzo et l'avocat Brancaccio étaient assis, les yeux absents, dans la véranda de la villa, regroupés autour d'une table en osier, sur laquelle était posée une nappe de linge brut aux bords brodés.

Peppino avait servi du café noir, très fort et chaud "pour les réveiller", accompagné de biscuits secs et durs, parfumés à l'anis, que les vieux, n'ayant pas les dents pour les casser, ruminent en les adoucissant avec leurs gencives nues.

Odoacre en a mis un dans sa bouche. Il s'effondra sous ses dents, enlevant la concentration des autres, qui le regardaient ennuyé. Il sentait l'inconfort qu'il avait créé. Il cacha le biscuit sous sa langue et tapa ses doigts sur la table pour détourner l'attention.

Don Angelo se leva et se dirigea vers la fenêtre pour briser le silence, qui avait été créé plus par hasard que dans un but précis :

"Ce soir, quelqu'un ou quelque chose nous a amenés à vivre une histoire incroyable.

On ne sait pas pourquoi.

Mais si c'est le cas, il doit y avoir une explication.

Et rassurez-vous, nous la retrouverons. Je ne comprends pas pourquoi on s'est soudainement fait virer de cette scène. Quelqu'un a remarqué notre présence ? On n'était pas les bienvenus ? Ils nous ont renvoyés à notre époque parce qu'on n'avait pas besoin de voir certaines choses ?"

"Je ne pense pas que quelqu'un avait l'intention de nous exclure délibérément ", a déclaré le marquis Galluzzo. "Je crois cependant qu'il y a une fin à toute cette histoire à laquelle nous avons échappé jusqu'ici. Je ne comprends toutefois pas pourquoi nous sommes impliqués. Le contact entre les hommes de l'an 2000 et le Prince pourrait avoir sa propre explication logique dans le fait qu'ils se sont vus et ont parlé. Mais nous, qui sommes restés de simples observateurs passifs, qu'est-ce que cela a à voir avec quoi que ce soit ? Sauf pour une suite aux prochaines nuits, que je n'espère pas dans mon cœur.

C'était assez pour moi de voir."

L'avocat Brancaccio a fait un geste de constipation en signe de désapprobation de l'attitude trop craintive du marquis et a immédiatement répondu :

"Je m'émerveille devant toi. Je pensais que tu étais plus intrépide. Bien que je ne puisse nier que les images d'hier soir étaient, c'est le moins qu'on puisse dire, choquantes. Toutefois, cette

68

ne doit pas nous inciter à nous retirer de notre intention d'enquêter sur cette question, ce qui pourrait être utile, en particulier à des fins politiques".

Il était fasciné d'avoir eu l'occasion, à travers une fenêtre qui s'est ouverte dans le temps, de regarder vers l'avenir et de découvrir ainsi le puissant bond en avant de l'humanité.

Il a vu confirmée sa conception de l'histoire comme un progrès moral et scientifique. Il est cependant fermement convaincu que les événements qui se produisent vont changer leur vie. Apôtres d'un nouvel évangile, ils deviendraient porteurs d'un message de fraternité universelle, éduquant les hommes à la solidarité intergalactique.

"Le temps est maintenant venu pour un processus de renouveau national et peut-être mondial de notre Sicile afin de promouvoir une véritable émancipation des peuples marginalisés et de mettre fin aux machinations et aux instrumentalisations de ceux qui sont dominants. Le message que nous avons reçu hier est clair : nous devons nous engager sur une nouvelle voie, avoir une vision cosmologique des besoins et des objectifs humains à poursuivre. Il est impensable, après avoir découvert que nous faisons partie d'un univers immense avec des civilisations à différents niveaux de développement, de continuer à considérer la Terre comme le centre moral et spirituel du cosmos. Il y a 400 ans, il n'y a pas eu de révolution copernicienne. Nous devons apporter au monde entier et à tous les peuples la pensée d'une foi qui dépasse les limites étroites de notre planète. Faire comprendre que les religions terrestres, que je considère comme primordiales, ont accompli leur tâche de sortir l'homme de la barbarie et de la violence. Maintenant, nous avons besoin d'une nouvelle religion, qui a une vision universelle des besoins communs à tous les êtres intelligents dans chaque galaxie. On ne peut pas penser à évangéliser d'autres personnes selon la pensée du Christ, de Mahomet, de Bouddha ou d'autres prophètes, exclusivement destinés à nous, hommes de la Terre. Dans les galaxies infinies vivent des êtres avec des expériences complètement différentes des nôtres et des conceptions de la vie qui sont probablement si différentes qu'elles dépassent toute imagination. Si nous ne nous efforçons pas de rechercher les principes d'une nouvelle religion intergalactique, partagée au niveau universel, nous courons le risque de nous radicaliser sur des croyances et des convictions sectorielles que nous serons alors contraints de défendre avec des formes d'intolérance et de violence, ce qui déclencherait certainement de nouvelles guerres de religion. Nous devons retourner rencontrer ces hommes de l'an 2000 pour bien comprendre le type de mission que nous devons assumer.

Tais-toi, content, parce qu'il avait réussi à dire ce qu'il avait pressé sans être dedans.

Il était heureux de se taire, parce qu'il avait pu dire ce qu'il appuyait sur lui sans être interrompu.

Il savait qu'il avait affaire à des hommes d'une conception positiviste rigoureuse, qui n'étaient pas aptes à écouter des sermons d'aucune sorte.

Don Angelo, cependant, ne semblait pas écouter l'avocat. Il fixe assidûment une plante pansé dont les couleurs vives contrastent avec la sévérité des décorations de la véranda.

Odoacre a croisé les yeux du marquis Galluzzo un instant. Il ne comprenait pas pourquoi il le regardait. Quand elle l'a vu tourner ses yeux ailleurs,

69

il se brossa la langue sur les dents pour les nettoyer des restes du biscuit, coincés entre les gencives. Il se gratta nerveusement la pommette et se mordit l'index à la hauteur de l'ongle. Alors il a respiré brièvement, en gonflant ses narines. Mais il n'a pas parlé.

Ce n'était pas à lui de se défendre. Quelqu'un d'autre a dû expliquer ce qui se passait.

Don Angelo n'a pas perdu de temps :

"La plupart de mes invités d'hier soir ont été forcés de retourner à Palerme. Aujourd'hui, c'est le réveillon du Nouvel An, le premier jour du nouveau siècle, 1900. Comme d'habitude, c'est le jour de repos des travaux nocturnes. Et au déjeuner, nous mangeons des aliments légers, mais non moins substantiels, afin de ne pas charger l'estomac, mais en même temps revigorer le corps.

Il s'est déplacé autour de la chaise plusieurs fois, donnant l'impression qu'il voulait se lever. Mais il s'est assis.

"Beaucoup de mes invités de ce soir ne sont pas ici aujourd'hui parce qu'ils sont fatigués, et pas seulement physiquement. Nous ne pouvons pas non plus nous attendre à ce qu'ils soient avec nous, même la nuit qui vient.

Je propose, malgré leur absence, de ne nous réunir que dans la galerie des glaces et, vers minuit, d'essayer d'établir un nouveau contact avec " nos amis ". Toutefois, nous devons bien nous préparer pour une nouvelle séance. Si nous communiquons avec eux, ils devront nous expliquer beaucoup de choses.

Galluzzo a dit : "Je ne veux pas que cette histoire nous fasse perdre un temps précieux et nous détourne de notre intention de créer un mouvement en Sicile contre le pouvoir central et écrasant qui nous afflige et nous humilie.

"Je crois", considérait Odoacre, "que, comme l'a bien dit l'avocat Brancaccio, la connaissance de certains phénomènes et faits de l'avenir pourrait être utile à notre action politique. N'oublions pas ce que nous avons vu et entendu. Avec l'enregistreur spatio-temporel, les gens se risquent à observer certains événements qui se sont produits dans leur passé. S'ils regardent les événements du siècle qui vient de s'écouler, nous pouvons voir ce qui va nous arriver dans quelques années. Nous aurons l'occasion de connaître notre avenir immédiat. De cette façon, nous serons en mesure d'orienter nos choix de la meilleure façon possible. Enfin, je suis curieux de savoir quel rôle notre Prince de Palagonia jouera réellement pour comprendre avant tout si l'être surnaturel - dont il a parlé - travaille à ses côtés et dans quel but. Je ne suis pas convaincu par ce nouveau Virgile, tout comme je n'aime pas son bonhomie et son désir d'apparaître comme le guide spirituel des observateurs de l'an 2000.

Je crains que toute cette intrigue ne soit le résultat d'un sort plus que le travail d'hommes d'autres étoiles.

Don Angelo a dit qu'il croyait peu aux sorciers et à leurs démons. Cependant, ce qu'il avait vu la nuit précédente ne pouvait être causé que par des êtres appartenant à une civilisation supérieure, particulièrement développée dans le domaine de la technologie.

70

Ils sont partis après avoir convenu de se retrouver à la tombée de la nuit.

Don Angelo a été laissé seul. Il fut bientôt pris dans la véranda d'une femme appelée Agata, qui s'assit lentement. Peppino se présenta immédiatement avec un plateau rempli de café, de chocolat, de biscuits et de confitures, que l'hôtesse préparait avec amour de ses propres mains pour les invités les plus importants.

Elle regarda son mari attentionné, qui lui massait le menton, sans dire un mot. Et le fait était inhabituel, car quand Don Angelo la voyait le matin, il allait à sa rencontre et l'embrassait sur le front, beaucoup plus grand qu'elle.

Elle n'a rien dit à l'époque. Elle versa le chocolat chaud dans une tasse de service raffiné, dont les arabesques florales qu'elle avait composées elle-même et envoyées à Caltagirone par une céramiste locale. C'est à ce moment-là qu'il a remarqué qu'il séchait trop souvent les coins de sa bouche avec un mouchoir.

Il était visiblement agité et cela ne s'était pas produit depuis longtemps, surtout depuis qu'il avait cessé de faire de la politique et qu'il avait cessé d'être maire de Bagheria.

Mais il a réalisé que c'était le bon moment. Et il était silencieux.

Puis, avec ce choix de moments où certaines femmes sont capables, qui le savent, d'obtenir quelque chose de leur mari, il n'est pas nécessaire de les investir immédiatement, mais de les emmener dans la bonne direction et au moment où elles ont surmonté leur dureté, il a dit, d'une voix subtile, que cette année-là elles auraient dû planifier un voyage à Milan.

Un nouveau style d'architecture et d'arts appliqués se développe dans toute l'Europe, qui a pris en France le nom d'" Art nouveau ", en Angleterre " Moderni style ", en Allemagne " Jugend-stil ", en Autriche " Sezession ", en Espagne " Modernism " et ici " Stile Liberty ". C'est un style floral, très décoratif. Ses lignes courbes, sinueuses, stylisées et symboliquement allusives donneront plus de joie à notre palais, trop austère".

"Je vois que vous connaissez bien ce nouveau mouvement qui, selon moi, ne s'est pas encore établi, notamment parce que les anciens architectes, toujours attachés aux lignes de perspective de la Renaissance, ne tolèrent pas de révision dans ce domaine.

D'autre part, pour vous, tout ce qui est fleur et décoration vous captive, coulant abondamment dans vos veines le sang arabe.

Donna Agata, qui avait réussi à éloigner Don Angelo de ses pensées, se sentait en quelque sorte soutenue dans sa demande, a poursuivi en disant qu'une école d'artisans qualifiés se formait à Milan, décorant les meubles selon le nouveau style d'une manière légère.

"Je pense que nous devons mettre ces nouveaux meubles dans la galerie des glaces, que nous devons finir de restaurer une fois pour toutes."

71

La pauvre fille n'a pas eu le temps de prononcer ces mots, que Don Angelo s'est levé brusquement et a crié, contre toutes ses habitudes :

"La galerie des glaces ne doit pas être touchée. Il reste tel qu'il est".

Il est descendu dans le jardin.

Il se tourna vers sa femme avant de disparaître à sa vue : "Pour l'instant il n'y a pas besoin. Et puis, pour l'ameublement du salon, je préfère m'en remettre à un architecte sicilien, qui plus que tout autre connaît l'âme qui imprègne la villa des Princes de Paiaonia.

Ils avaient envoyé leur femme au lit il y a longtemps et avaient invité les serviteurs à s'écarter de leur chemin, d'une manière brutale. Cette nuit-là, ils ne devraient pas être dérangés parce que, s'ils parvenaient à entrer en contact avec ces êtres extraordinaires, ils entreraient en possession de notions qui bouleverseraient leurs connaissances, et de faits appris qui formeraient l'histoire du nouveau siècle.

Ils ont ouvert la porte de la galerie des glaces quelques minutes avant minuit. Ils l'ont fait avec appréhension et une main hésitante.

Perturber les règles du temps terrifie tout homme, encapsulé - à la demande de qui sait - dans un ordre espace-temps, qu'il tente de transcender inutilement, mais qui l'affecte chaque jour de sa vie et le conduit inévitablement à la mort.

Mais il faisait sombre et calme là-dedans. Les objets, empilés et couverts de poussière, semblaient s'émerveiller de leur présence. Ils n'ont donné aucun signe de leur volonté de disparaître pour faire place à des apparitions fantastiques.

"Il n'est pas encore minuit, observa Odoacre, qui regardait nerveusement l'horloge.

Don Angelo n'a pas répondu.

Mais il avait le sentiment que rien d'extraordinaire ne se passerait cette nuit-là. Ils sont restés près du centre de la pièce en attendant qu'elle s'illumine et que des images irréelles apparaissent. Les minutes passaient si lentement qu'ils sortaient à plusieurs reprises l'horloge de leur poche pour voir si le temps passait encore. Le carillon sombre et sévère du clocher de l'église, qui sonnait à minuit, les faisait trembler et s'approchait instinctivement l'un de l'autre. Mais il ne s'est rien passé.

Odoacre, pensant de cette façon à démarrer le mécanisme prodigieux, souffla les bougies du candélabre portant l'avocat de Brancaccio dans sa main.

L'obscurité rendait l'atmosphère encore plus sombre.

Soudain, sifflant, il respira un courant d'air qui parcourait la pièce dans toutes les directions, gonflant les rideaux usés et soulevant les draps, placés pour recouvrir quelques canapés, qui se balançaient comme des fantômes.

Odoacre saisit le bras du marquis Galluzzo si fort qu'il lui fit mal.

72

"Calme, dit Don Angelo, il n'y a rien de surhumain dans ce que nous voyons. La fenêtre s'est ouverte et le vent est entré. La nuit est claire et les crapauds grognent dehors. Il ne se passera rien ce soir. Je peux le sentir. Ça ne sert à rien qu'on reste ici. L'apparition ne s'est pas répétée pour une raison qui nous échappe, mais que demain, l'esprit le plus reposé, nous découvrirons. Peut-être qu'on ne s'est pas assez concentrés."

Il a donné une transection amère : "Retirons-nous en silence. Nous ne voyons rien, mais ils pourraient nous observer et nous ne devons pas leur faire croire que nous paniquons.

Mogi mogi mogi mogi sortit de la galerie des glaces et leurs pas les accompagnèrent à travers le couloir de brique, malgré leur chemin en peluche.

73

CHAPITRE VIII

Dans lequel les vicissitudes sont racontées pour retracer les douze personnes qui ont participé à l'étrange rencontre dans la galerie des glaces de la villa.

Le dimanche avant d'aller à l'église pour tromper le Seigneur, hommes et femmes, nobles et paysans, se réunissaient sur la grande place de Bagheria. Ils ont cependant été très attentifs à ne pas mélanger, ni encore moins à toucher, car la liberté du peuple, souhaitée par le gouvernement de Rome, mais jusqu'à un certain point, est bonne. Le recensement et la commodité comptent toujours. Et quand la cloche a sonné, les nobles ont été les premiers à entrer dans le temple. Puis, à une distance convenable, ils suivirent tous les autres, comme les brebis du troupeau. Ce n'est pas celui voulu par le Christ, qui, dans une partie de son royaume céleste, devait aussi regretter que ses prêtres, ou plutôt ceux qui se faisaient passer pour tels, tolèrent ces formes d'inégalité.

Mais sur la place, ils étaient tous ensemble. Ainsi les notables puissants se sentaient en paix avec leur âme, ayant fait un sacrifice au nom de Dieu et du nouveau gouvernement libéral. D'autre part, les gens du peuple se réjouissaient du peu qui leur était accordé. Les familles de rang supérieur se trouvaient aux angles de la place, chacune à sa place. Les plébéiens, qui fourmillent de confusion au centre, sont en état d'ébriété pour pouvoir occuper plus d'espace.

La voix était forte. De temps en temps, dans un dialecte sicilien strict, moins dur et vulgaire que le dialecte palermitain, on entendait dans l'air des "minchia" et des "stic-chiu ri Giuda", mélangés à d'autres expressions fortes, en référence constante aux organes sexuels, masculin et féminin, qui montraient une crudité de langage marquée, mais aussi la fierté insulaire de appartenir à une race d'hommes considérés supérieurs, plus viriles que les Italiens du continent considéré féminin.

Des hommes et des femmes ont parlé en renforçant leurs paroles par des gestes larges. Nombreux furent les saluts, les baisers et les "vossignoria s'abbinirica" non seulement aux autorités religieuses et à l'Etat, mais aussi à ceux qui, pour la plupart, ont maintenu l'ordre et la sécurité sur l'île.

Deux carabiniers en haut uniforme, aux moustaches épaisses, au panache et au poignard à la poignée dorée dans le fourreau noir, se tenaient discrètement sur les bords de la place, très attentifs à ne pas se mélanger aux gens, mais surtout à ne pas croiser les yeux des hommes d'honneur, qui portaient des vestes tronquées, portant de longues chaînes en or, et des ventres bien en vue.

74

Soudain, une voiture tirée par des chevaux s'est introduite sur la place, tirée par un cheval noir ardent, dont la morsure serrée et tendue l'a forcé à garder la tête inclinée dans une attitude inconsciente, fière et indomptable.

Brancaccio sauta du biroccio, révélant les énergies cachées de la jeunesse. Il laissa à la hâte les rênes du cheval entre les mains d'un garçon, là par hasard, qui avec une grimace et un geste éloquent exprima à ses pairs sa surprise amusée.

Il s'est jeté dans une cafétéria pleine de fumée et d'odeurs orientales. Il cherchait anxieusement ses camarades aventuriers de la nuit magique de la Villa Palgonia, qui y buvaient du café.

La figure hautaine de Don Angelo se reflète dans le miroir, dans la pièce voisine, dont les murs étaient recouverts de papier damassé noirci et lysé. Oubliant ce qui lui était arrivé deux nuits auparavant, il se disputait amicalement avec une charmante dame, qui portait un charmant chapeau, spécialement apporté de Paris, dont les rabats entouraient des yeux noirs fumés, mis en évidence par un maquillage bleu clair.

L'avocat a fait son chemin pour se joindre à lui parmi les clients, qui se sont éloignés d'une manière non urbaine. N'étant pas capable de parler pour le grand souffle qu'il a eu, il a indiqué clairement aux signes qu'il y avait des choses importantes qu'il devait rapporter.

Don Angelo s'est excusé auprès de son compagnon. Il embrassa sensuellement sa main en l'amenant à sa bouche charnue, après l'avoir tournée vers sa poitrine.

Puis il regarda Brancaccio, lui faisant comprendre que si ce qu'il disait n'était pas vraiment important, "Sainte merde" lui causerait de sérieux problèmes.

Les deux se rendirent dans un petit salon attenant, meublé de meubles, décortiqué de bruyère de noyer, et de canapés en tissu brique rouge. Heureusement, il n'y avait pas de clients et oui, ils s'asseyaient impétueusement après avoir jeté les queues du manteau de queue en l'air.

Brancaccio n'eut pas le temps de parler qu'un serveur implacable, vraiment trop diligent, s'approcha et avec une serviette sur son bras demanda avec sollicitude, crayon et papier en main, ce qu'ils voulaient consommer.

Don Angelo l'a brusquement viré avec un "go, go, go, not now, come back later", que le serveur a averti comme un avertissement sévère, alors il a reculé avec peur, disparaissant après s'être incliné plusieurs fois.

Brancaccio, lorsqu'il se rendit compte que personne ne pouvait entendre ses paroles, dit-il, avec une grande agitation, mais avec une voix à peine perceptible :

"J'ai peut-être découvert pourquoi les images extraordinaires n'ont pas réapparu hier soir.

J'y pense depuis des heures. Mais à la fin, je crois que je comprends."

Don Angelo, encore patient d'avoir dû quitter la belle dame, resta et le regarda sans s'exprimer. Même si Brancaccio s'était arrêté pour attendre qu'il apprécie son travail mental.

Quand il s'est rendu compte que l'attente serait longue et vaine, il a continué dans cette voie :

75

"Nous ne savons pas quelles sont les lois de la physique qui permettent ces sauts dans le futur et dans le passé. Aujourd'hui, nous n'avons pas de références théoriques valables auxquelles nous pouvons nous accrocher. L'autre soir, cependant, nous avons été témoins en personne d'une interférence espace-temps. N'ayant pas été en mesure d'en identifier la cause, j'ai commencé à comparer les deux événements, qui étaient séparés dans le temps, afin d'identifier des aspects communs. En fin de compte, j'en suis venu à la conclusion qu'ils avaient une chose en commun le 1er janvier 1900 et le 1er janvier 2000.

Une fois de plus, Brancaccio s'arrêta pour comprendre si Don Angelo avait compris ou du moins intuitif son idée éblouissante. Constatant qu'il le regardait encore, il décida, à la fin, de dévoiler le mystère :

"Mais nous étions douze, et c'était le même nombre ! C'est pour ça qu'il y a eu interférence. Si l'on ajoute à cela le fait que des forces magnétiques, qui nous sont inconnues, agissent dans la galerie des glaces, alors les comptes reviennent. Et, à mon avis, ces énergies sont concentrées dans les figures sculptées qui sortent des murs et étirent leurs bras vers celui qui s'aventure dans le salon, comme pour le saisir, pour le porter dans qui sait quelles autres réalités ou dimensions".

"Mais si ce qu'elle dit était vrai, répondit Don Angelo, soudain pris de frénésie, nous devons à tout prix nous retrouver ce soir en douze dans la galerie des glaces. Si mon sixième sens ne me trompe pas, nous devons être les mêmes personnes car, pour qui sait quel diable, nous constituons ensemble une force magnétique capable de développer une énergie qui nous fait voyager dans le temps.

"Pas de diableries, cher Don Angelo", souligne Brancaccio, "mais des lois physiques strictes que nous ignorons. Si nous avons la chance de reprendre contact avec ces êtres extraordinaires, nous pourrons un jour pénétrer le mystère.

"Ne perdons pas de temps. On doit retrouver les 12 personnes qui étaient avec nous le premier soir. Et que personne ne vous manque ! Je mettrai mes cochers à votre disposition. Vous les cherchez partout, vous les trouvez dans tous les coins de Palerme, vous êtes obligé de laisser tout engagement, même de l'Etat.

Ce soir, nous devons tous être là, parce que nous faisons maintenant partie d'un projet qui nous lie de façon indissociable.

Espérons qu'à la fin de cette histoire, nous pourrons acquérir des connaissances utiles à nos objectifs politiques, mais espérons ne pas être impliqués dans des événements dramatiques et dangereux pour nous et nos familles.

L'avocat a sorti la montre de sa poche : "Il est déjà 10h30. J'espère pouvoir tous les retrouver et les faire venir à Villa Palagonia avant minuit."

Le cheval noir de Brancaccio tirait la poussette sans baisser la tête.

Ses narines fumaient comme une machine à vapeur et sa sueur était blanche - 76

et le cou. Bien que l'animal soit maintenant épuisé, l'avocat ne l'a pas épargné, se frayant un chemin dans les ruelles étroites de Palerme, appelant avec le fouet et le cri les passants paresseux qui ne se sont pas mis à l'écart dans les temps. Il a regardé la liste des noms qu'il avait avec lui.

Il a pu trouver le prince Statella à midi dans la baignoire : il travaillait de petites heures et se réveillait tard ; le docteur Guttuso, dans son bureau parce que même le dimanche ses patients demandaient à être visités pour des maladies soudaines ; le capitaine Sperandio, à la sortie du Palais Royal alors qu'il montait en voiture pour aller Dieu sait où ; le juge Fortuna, dans sa villa près de Palerme sur la route vers Monreale pendant qu'il traitait ses fleurs "entre l'étude du procès et un autre" comme il répétait à ses amis pour justifier sa présence continue dans la maison ; Le député Sateriale, sur la Piazza Baliarò, près du marché, alors qu'il discutait avec son électeur "parce que même le dimanche, il faut convaincre les gens de la bonté de leur action politique" ; le banquier Sallustrio, à la maison, immergé dans la lecture de ses livres favoris, ceux d'aventure et les corsaires,

C'était maintenant - il était cinq heures de l'après-midi - qu'il devait retrouver le conseiller Hofmann au consulat allemand. Ils lui ont dit qu'il partait pour Berlin. Il s'est précipité au port et, dans la salle d'attente, l'a surpris alors qu'il confiait ses bagages à un porteur.

Il a crié : "Herr Hofmann, Herr Hofmann !" Il se retourna, le reconnut et le salua cordialement. Brancaccio l'interrompit brusquement : "Ce n'est pas le moment de partir. Nous devons retourner à Villa Palagonia, car Don Angelo doit lui parler de sujets extrêmement importants :"

"Ce n'est pas possible. Ils m'attendent à Berlin pour de sérieuses affaires d'Etat".

"Suivez-moi si vous avez encore des sentiments d'estime et de respect pour Don Angelo."

L'Allemand a regardé autour de lui. Il se souvint nerveusement du portier, lui ordonna de ramener les bagages à sa voiture et, sans rien dire à Brancaccio, cria au cocher : "Emmenez-moi immédiatement à Bagheria, à Villa Palagonia. Là, je demanderai des explications."

Brancaccio d'unapzo était en calèche et se dirigeait vers la Kalsa, un ancien quartier arabe, où il était dangereux de s'aventurer à toute heure du jour ou de la nuit. Là, lui disaient-ils, il trouverait Henry le poète pour être avec une jeune prostituée tunisienne.

Il attacha le cheval à un anneau sur le mur, monta dans une ruelle étroite et malodorante et entra sans frapper dans une pièce où il y avait un lit, une commode, quatre chaises et une table de lune. Henry se disputait avec une jeune femme. Ils étaient tous les deux assis et il lui tenait affectueusement la main.

Lorsque l'avocat parut impétueux, Henry fit un saut, mais il n'eut pas le temps de dire un seul mot. Brancaccio l'a électrocuté et lui a dit :

77

"Je me fiche de ce que tu fais ici. Prends tes affaires et viens avec moi tout de suite."

Enrico, en descendant les escaliers, bofonchiò : "J'apprenais de cette fille quelques coutumes tunisiennes pour les comparer aux nôtres."

L'avocat le regarda pendant qu'ils montaient sur la poussette, et à ce regard incrédule, ils riaient tous les deux.

Il fallait maintenant retrouver, même au bout du monde, le marquis Galluzzo, aux habitudes extravagantes. Personne n'avait été capable de dire où il était.

Ils errèrent longtemps dans les rues de Palerme, marchèrent le long de la Via Maque-da, traversèrent plusieurs fois les Quatre Chants, surplombèrent le Vuccirìa, mais pas même l'ombre du Galluzzo.

"Où ça pourrait finir", se demandaient-ils. "Pendant ce temps, le temps presse ici. Il est déjà sept heures et il fait déjà nuit. Ce soir, nous risquons de ne pas avoir douze ans, d'autant plus que nous ne savons même pas où trouver Odoacre, ce satané pervers, qui se faufile dans tous les quartiers sordides de Palerme, à son avis pour découvrir les beautés cachées de la culture de notre ville".

Ils sont entrés dans une voie latérale sur la Via Maqueda, se dirigeant vers la zone portuaire. En passant devant l'église de San Francesco, avec une charmante rosace sur la façade principale, ils ont vu Galluzzo qui, croyant qu'il n'était ni observé ni reconnu, enterrait agréablement un sandwich avec mievusa, rate, nourriture, certainement pas d'un noble, dans une boutique renommée à Palerme.

Brancaccio ne l'a pas laissé filer, alors il a sauté dans son dos et apostrophé : "Marquis, es-tu là ? Nous vous avons cherché dans toutes les rues et sur toutes les places", nous sommes sur le point de le faire étrangler.

Galluzzo, mal à l'aise d'être surpris dans un endroit qui n'est pas de son niveau social, ne pouvait pas blâmer l'avocat pour sa façon urbaine de l'interrompre si brusquement en mangeant. Il a jeté le sandwich dans un panier avec un geste noble et, sans demander d'explications pour avoir été fouillé, il a sauté sur la voiture aussi.

Henri, tandis que le cheval tirait douloureusement une charge devenue trop lourde, ruina encore plus la digestion du marquis expliquant comment le pain était préparé avec la rate. Cette nourriture, d'origine arabe, est appréciée par le peuple parce qu'elle coûte peu cher, mais elle est savoureuse, étant un abats frits, et nourrit beaucoup.

Brancaccio confie que le fait de s'approcher de la caserne, où ils l'ont faite, le rendait malade à cause de l'odeur nauséabonde qui en émanait. Il a dit que dans ce pot légèrement incliné, dans lequel il permettait de chauffer des morceaux de rate et de poumon avec du saindoux, qui une fois rôtis étaient ensuite placés dans un sandwich, ouvert par les mains noircies du commerçant, il était représenté toute la décadence dans laquelle vivaient les pauvres gens.

78

Galluzzo est resté jusqu'à ce qu'il explose :

"C'est assez. J'aime bien ce sandwich et je me fiche de ce qu'il contient d'écœurant au point d'horrier des gens bien pensés, comme vous, cher avocat, qui détectez même son aspect social inférieur. N'exagérons pas ! Quand je le peux, à l'insu de mes amis qui, s'ils me voyaient, se moqueraient de moi, je m'arrête et j'en mange plus d'un. Je vais vous en dire plus : au lieu du citron dans le sandwich, je mets habituellement du fromage râpé, ce qui rend le goût plus agréable.

Henry sourit, tandis que Brancaccio le faisait taire.

Et c'était une bonne fortune parce que de cette façon il était possible de continuer le voyage sans avoir dans les oreilles la voix plainte de l'avocat, que dans toute discussion qui a commencé il y avait toujours une raison pour la revendication sociale.

Malgré tout ce qu'ils ont fait autour de Palerme, celui d'Odoacre n'a pas été trouvé. Les trois décidèrent finalement de retourner à Villa Palagonia, pour rendre compte également à Don Angelo du fruit de leurs recherches.

79

CHAPITRE IX

C'est là que commence le voyage fantastique à travers le temps, où les personnages de l'histoire - hommes d'État, hommes politiques et intellectuels - seront scrutés à la loupe dans leur chambre, aux prises avec leur conscience.

Pendant que l'horloge battait onze fois, onze personnes se trouvaient dans le hall de la bibliothèque de la Villa Palagonia. Malgré le fait que des messages pressants avaient été laissés à la famille et aux amis, Odoacre ne s'était pas encore présenté.

Don Angelo, tendu et nerveux, marchait d'avant en arrière, répétant à voix haute :

"Il n'est pas possible qu'à cause d'une seule personne ce soir, qui, j'en suis sûr, est la bonne, nous ne puissions rétablir le contact avec ces êtres extraordinaires. Un homme de son âge ne peut pas disparaître dans les airs, ne laissant aucune trace de lui-même.

"Et s'il avait été kidnappé par des entités adverses pour empêcher la réunion d'avoir lieu ce soir ?

Don Angelo guatò bieco, lui faisant comprendre qu'il n'aimait pas les blagues comme ça à l'époque.

Herr Hofmann n'a pas pu retenir sa déception : "Vous ne pouvez pas vous attendre à ce que des personnalités publiques comme moi reportent leurs engagements institutionnels pour une réunion, dont la raison ne m'a pas encore été donnée. Je devais aller à Berlin. J'ai dû inventer les besoins de la famille de mon ministre pour justifier mon refus de partir. Vous avez dû penser que beaucoup d'autres raisons, je crains une nature galante, m'ont retenu à Palerme. Seul le grand respect que j'ai pour lui, Don Angelo, m'a conduit à venir dans sa villa et à être ici".

"Et vous n'aurez pas de regrets, répondit Don Angelo. "Si le raisonnement de Brancaccio est juste, ce soir nous pourrions reprendre contact avec eux. Personne ne peut être absent, sinon le rendez-vous serait compromis. Je regrette que cet engagement ait coûté à quelqu'un un sacrifice, même un grand sacrifice, mais j'espère que ce que nous voyons pourra être largement récompensé. Il faut maintenant attendre patiemment minuit, mais surtout qu'Odoacre arrive à temps".

"Mais pourquoi la présence d'Odoacre est-elle nécessaire ? Je ne pense pas qu'il ait joué un rôle la nuit de l'apparition.

"En fait", intervint Brancaccio, "Odoacre, en soi et pour lui-même, compte peu,

80

mais sans lui, on est 11. Pour que l'apparition des hommes de l'an 2000 se répète, nous devons être douze. Égale à eux, qui précisément, si vous vous souvenez bien, étaient au nombre de douze. Ne me demande pas pourquoi. C'est complètement inconnu pour moi. J'espère juste que mon intuition est bonne."

"Alors ce soir, nous nous sommes précipités ici uniquement pour une intuition de l'avocat que nous savons exceller dans son domaine professionnel, mais je ne pense pas dans celui des extravagances", a sceptiquement sifflé le capitaine Sperandio qui, quand il le pouvait, a refusé Brancaccio pour ses idées politiques, qui ne lui appartenaient pas.

Le député matériel a bloqué cette controverse dans l'œuf, mais en a ouvert une autre : "J'ai toujours dit qu'Odoacre n'est pas fiable. Dès le début, j'ai été surpris qu'il assiste à nos réunions où nous avons parlé de questions politiques particulièrement sensibles.

"Il n'est pas juste qu'aujourd'hui, juste parce qu'il n'a pas été possible de le trouver, et qu'il n'est pas ici avec nous ce soir, nous le critiquons avec tant de sévérité", a défendu le magistrat Fortuna, "même en le jugeant indigne d'assister à nos réunions.

La discussion animée, quoique brève, a eu lieu alors que les invités de Don Angelo se dirigeaient vers la bibliothèque. Une fois sur place, tout le monde cherchait une chaise ou un canapé sur lequel se reposer et s'allonger.

La lune, comme la première nuit, était haute dans le ciel. Mais cette fois, il a été obscurci par les nuages et n'a pas illuminé les statues du jardin de la Villa Palagonia, qui dans l'obscurité semblait attendre avec leur nez levé, qui sait quel événement.

L'horloge du clocher de l'église a retenti onze fois, suivie d'un anneau indiquant le milieu. Tout le monde se regardait fatigués, certains pris d'incrédulité, d'autres d'indifférence.

"Qui sait, s'il y a une répétition de ce qui s'est passé l'autre soir. "Avons-nous rêvé ou avons-nous quelques aliments mal digérés dans nos assiettes ?" C'étaient les pensées qui se bouscullaient, sifflaient et ennuyaient comme des moustiques par une chaude nuit d'été.

Les yeux du docteur Guttuso, naturellement creusés, s'étaient maintenant enfoncés dans les orbites et ses paupières tombaient comme des volets, tandis que sa tête pendait dans les deux sens à la recherche d'un équilibre qui ne serait atteint que s'il était allé au lit.

Il y avait un traînard derrière la porte. Don Angelo a regardé dans cette direction avec espoir, tandis que quelqu'un d'autre s'est mis à espérer l'arrivée d'une autre personne. La porte s'ouvrit lentement, grinçant. Un pied est sorti : c'est celui du bon Peppino qui a apporté du café chaud et rafraîchissant.

"Odoacre est comme Judas. Il nous a abandonnés en nous réduisant à onze. Ce nombre, enseigne le Christ, n'est pas bon pour vous. Il a toujours été notre moteur, avec ses blagues et ses inventions originales. Ce soir, cependant, il s'est mis à l'écart ", a dit le docteur Guttuso, qui a difficilement laissé passer les mots.

81

Les aiguilles de l'horloge se rapprochaient de plus en plus de douze heures, marquant l'heure d'un rythme qui semblait augmenter à mesure que vous approchiez de l'heure fatidique.

Henry a commencé à tambour avec ses doigts la table, pour contrer le battement de l'horloge, qui, cependant, est sorti renforcé, devenant ainsi plus martelant et ennuyeux.

Je demande à Guttuso d'arrêter. Enrico, malgré lui, aurait aimé continuer, tapant des mains encore plus frénétiquement et bruyamment. Mais il a abandonné quand il a regardé les visages des autres.

Une fois de plus, la porte s'ouvrit. La femme Agata, qui n'avait pas été sollicitée, s'est présentée et a voulu offrir une autre tasse de café, mais cette fois-ci accompagnée de ses bonbons. Don Angelo l'a congelée sur place, la congédiant brusquement avec un "merci, mais nous n'en avons pas envie et s'il vous plaît, ne laissez plus entrer personne à partir de maintenant".

Il n'a pas eu le temps de fermer la porte, qui s'est ouverte à nouveau. Don Angelo, spacieux, s'est levé. Comme il allait dire "mais comment, j'ai dit que je ne voulais pas être dérangé", le voilà, courant et percé, Odoacre.

Pas du tout désolé pour son retard, il a attaqué comme il en avait l'habitude :

"Tu voulais t'amuser sans moi ? C'est l'amitié que tu m'apportes ? J'ai appris par hasard que vous me cherchiez et que vous étiez déjà réunis dans la villa.

Je me suis précipité à l'intérieur, quittant même l'agréable compagnie d'une fille.

Et, croyez-moi, c'était vraiment un sacrifice.

Ce n'était pas couvert de contumelles, juste parce qu'il ne restait que deux minutes avant minuit.

Don Angelo a invité tout le monde à se taire.

Dès que le nombre magique de douze fut atteint, la lune éclaboussa les nuages et inonda le jardin de sa lumière spectrale.

C'est à ce moment que les statues des monstres ont pris vie. Au début, ils se déplacent lentement comme s'ils se réveillaient d'une longue torpeur. Puis, de plus en plus vivement. Les cordes des instruments en pierre vibraient.

Sur ces sons, quelques figures se mirent à danser.

A cette scène, digne de la bizarrerie des elfes qui peuplaient les forêts allemandes, le fabuleux Traile, les hôtes de la villa pensaient qu'ils avaient trop osé, défiant les mondes mystérieux et irrationnels de la nature, normalement exclus de l'homme. Mais personne ne s'est levé ou n'a quitté la pièce. Tout le monde est maintenant convaincu de la nécessité de s'impliquer dans cette aventure fantastique.

Qu'est-ce que ça aurait donné ? Le résultat était loin d'être acquis d'avance. Certes, cependant, il aurait ouvert les yeux à des réalités inconnues, jamais pénétrées par l'esprit humain.

C'est à cette époque qu'on entendit les pas lents mais sûrs d'un homme qui marchait dans la galerie des glaces. Ils ont regardé l'horloge : minuit était

82

Je suis désolé. Je suis désolé. Je suis désolé. Je suis désolé. Je suis désolé. Je suis désolé. Je suis désolé. Intimidés et perdus, ils se demandaient qui pouvait être l'homme mystérieux dont ils commençaient à sentir la présence. Personne n'a eu le courage de se lever et de vérifier.

Herr Hofmann, avec sa manière teutonique typique de faire les choses, a ébranlé les autres avec ces mots :

"Que faites-vous ? Maintenant que le grand moment est arrivé, avez-vous peur d'affronter l'inconnu ? On a marché sur cette route, parce qu'on le voulait tellement.

Maintenant, il faut aller jusqu'au bout."

Il rangea sa robe, boutonna sa veste, noua sa cravate, comme s'il devait se rendre à un rendez-vous au tribunal. Il passa la main sur ses cheveux pour les faire revivre et s'avança.

Don Angelo et les autres invités l'ont suivi jusqu'à la galerie des glaces.

Enfin, Odoacre, qui imitait l'arrière-garde d'un service militaire, s'est tourné vers la salle de la bibliothèque, qu'ils quittaient, comme pour se défendre d'un danger qui pourrait survenir derrière eux.

Au milieu de la galerie des glaces se dressait la figure du prince de Patagonie, cette fois sans artifice, assis sur la chaise au dossier le plus imposant, les jambes chevauchantes montrant ses chaussures à clous. Il les a accueillis avec un "Bienvenue, je vous attendais.

Par contre, il n'a pas été difficile de rétablir le lien. Il suffisait de se rappeler le nombre de convives en l'an 2000, égal au vôtre, et le lieu de la réunion, la salle des miroirs, qui a été construite pour capter les forces magnétiques, qui dans ce domaine sont particulièrement pertinentes. La structure circulaire de la villa les transporte au centre de la pièce où, comme dans une pyramide, les énergies agrégées s'épaississent. Je suis sûr que vous voudrez me poser beaucoup de questions. Mais ce n'est pas le moment. Je satisferai votre curiosité petit à petit et quand les circonstances le permettront. Asseyez-vous maintenant autour de la table, du côté sud. Bientôt viendront les autres convives qui prendront place devant vous. Ils ne vous verront pas et ne pourront pas discuter avec vous. Au lieu de cela, vous les verrez, mais vous ne pourrez pas entrer en contact avec eux. Les lois strictes de la physique multidimensionnelle l'interdisent.

Toute curiosité que vous pourriez avoir sera cependant satisfaite par ma personne".

Odoacre ne pouvait pas se taire et éclater :

"Pourquoi, Prince, enfreint-elle les lois strictes de la physique et parvient-elle à entrer en contact avec nous et avec eux comme bon lui semble ?"

"Question pertinente, mais pas opportune. Je répondrai quand vous aurez atteint la bonne maturité intérieure.

Don Angelo s'est assis au milieu de la table ovale. Les autres, par peur, ont essayé d'être le plus près possible de lui. Odoacre et Enrico, malgré eux, ont dû fermer le demi-cercle. Ils attendaient avec appréhension que les convives de l'an 2000 s'assoient à leurs côtés, même s'ils savaient qu'ils ne les percevraient pas.

83

Le Prince de Palagonia les observe un à un avec ses yeux noirs profonds, donnant l'impression de vouloir scruter l'âme pour les soumettre à sa volonté.

Seul Don Angelo a soutenu son regard. Les autres préféraient se tourner ailleurs, regardant maintenant les murs, maintenant le plafond, mais toujours la queue des yeux fixée à chaque mouvement du Prince.

Les miroirs, qui ornaient la pièce, semblaient être autant de portes vers des réalités multidimensionnelles.

Ils ont multiplié des centaines de fois les hommes et les objets. En levant les yeux, on avait l'impression d'être au milieu d'une multitude de personnes dans une salle incroyablement bondée. En regardant en bas, on se retrouvait seul, avec le Prince planté en face l'un de l'autre, qui en un coup d'œil comprenait tout.

Comme si une entité supérieure l'avait ordonné, il se leva soudain et étendit les bras vers ceux d'une femme, gravée sur les murs, qui faisait saillie avec son sein éclatant. Ceux-ci s'étendirent jusqu'à ce que les mains du Prince se serrent, et le Prince se mit à vibrer comme s'il était secoué par de puissantes décharges électriques. Des miroirs du plafond, il pleuvait une lumière intense qui illuminera le salon pendant la journée. L'éclat était tel que Don Angelo et ses invités ont dû se couvrir les yeux avec leurs mains pour ne pas rester aveugles.

Soudain, l'obscurité totale s'installa. Seule la figure du Prince, encore proche de la femme sculptée, était enveloppée d'un halo de lumière, se détachant ainsi dans l'obscurité.

Les douze se regardèrent les uns les autres, mais en vain. Ils ne pouvaient pas se sentir eux-mêmes. Soudain, l'orbite de leurs yeux prit feu et envoya des éclairs dans toutes les directions qui rebondirent sur les murs et le plafond.

Les miroirs les multipliaient en millions de minces faisceaux de lumière qui se combinaient jusqu'à pour faire douze dîners en l'an 2000. Dès leur formation, ils se sont débarrassés d'une poudre luminescente qui, tombant au sol comme de la neige, enveloppait le salon dans une atmosphère magique.

Don Angelo et ses amis s'accrochaient désespérément à leur chaise avec leur cœur qui battait si fort qu'ils sortaient de leurs seins.

Les hommes de l'an 2000 saluèrent le Prince avec beaucoup de respect et, obéissant à un commandement précédent, s'assirent dans la partie qui leur était destinée. Le plus jeune a posé au

centre de la table le magnétoscope espace-temps, à l'intérieur de l'équipement en cristal, après quoi il a également eu lieu.

Un silence irréel se répandit dans toute la salle. A la lueur de la poussière luminescente, on ne voyait que des visages étranges, dont même la plus petite ride était visible.

II Principe di Palagonia s'est détaché de l'emprise de la femme et a atteint la voiture prodigieuse par un pont lumineux.

84

"Aujourd'hui commence notre fantastique voyage dans le temps. Nous verrons les événements qui nous intéressent le plus dans le cadre de notre recherche. On ne fait que traverser le 20e siècle. Nous chercherons la vérité sur ce qui s'est passé, que les historiens partisans ont déformé pour plaire à leurs maîtres. Nous saurons enfin ce qui s'est vraiment passé. Nous passerons au crible les personnages de l'histoire - hommes d'État, hommes politiques et intellectuels - dans le secret de leurs chambres, aux prises avec leur conscience. Nous examinerons leurs âmes en profondeur, avant qu'ils ne prennent ces décisions, misérables ou sages, qui ont fait tant de bien ou de mal aux hommes.

Nous poserons des questions strictes et essaierons d'être impartiaux et objectifs.

On va tester leurs vrais sentiments. Nous rendrons la vérité et la justice en fournissant des témoins irréfutables aux peuples futurs, en révélant le contexte des événements qui ont marqué l'histoire du XXe siècle. Nous découvrirons la malice et la méchanceté, mais aussi des actes héroïques cachés et des gestes admirables.

L'enregistreur vibre.

Il a envoyé un bref sifflement. Puis il projeta un cône de lumière vers le haut. À l'intérieur, des environnements et des figures humaines ont commencé à se former.

Les observateurs ont aiguisé leurs yeux et, la peur enfouie quelque part dans leur corps, ils ont commencé à déchiffrer les images.

85

CHAPITRE X

Dans lequel nous rencontrons Ernesto Buonaiuti et Romolo Murri, deux prêtres excommuniés de l'église parce qu'ils voulaient sa modernisation.

Les invités peuvent dialoguer avec quatre penseurs du début du siècle : Croce, Prezzo-lini, Pareto et Papini.

Il y avait une chambre mitoyenne avec une fenêtre avec une grille, deux lits en fer, une petite table qui servait de bureau, deux tables de chevet sur l'une desquelles il y avait deux colliers de prêtres blancs, l'un jeté sur l'autre, et un Christ sur la croix, presque attaché au plafond.

À l'intérieur, il y avait deux hommes, vêtus de noir, qui parlaient de façon animée, en utilisant un langage plein d'expressions cléricales. Ils s'expriment dans un jargon qui, dans les années à venir, sera qualifié de politique, tellement détestable par le peuple qu'il n'est compréhensible que pour une petite élite de personnes qui détiennent et transmettent le pouvoir depuis plusieurs générations. Leur

vocabulaire rappelle celui des escrocs qui, dès la fin du Moyen Âge, échangeaient des mots et des gestes conventionnels pour ne pas se faire comprendre et ainsi commettre plus facilement leurs méfaits sans se faire découvrir.

Les deux ont discuté de la nature statique de l'Église au début du siècle, face à une société propulsive, imprégnée de philosophies séculières, aujourd'hui omniprésentes dans le monde occidental, qui visaient toutes à renforcer ses structures économiques et en particulier ses structures industrielles.

Ils se sont plaints de la mentalité rétrograde de la curie du Vatican qui a également influencé les Papes, qui ont publié des encycliques contre l'histoire, comme *Rerum novarum*, une critique de la pensée moderne, considérée pernicieuse et erronée depuis ses origines.

Ils stigmatisaient le message de Leo XIII, qui n'avait pas hésité à déclarer solennellement, du haut de son infaillibilité, que dans la société régnait un ordre hiérarchique fondé sur les inégalités naturelles, ce qui était inévitable.

L'un des deux outragés s'indigne : " Comment peut-on écrire que les citoyens doivent être " soumis et obéissants aux Princes comme à Dieu, non pas tant par crainte d'être punis que par respect pour la majesté, et non par flatterie mais par conscience du devoir ". Dans l'encyclique, il est dit que " les sociétés artisanales et ouvrières, placées sous la protection de la religion, ont dû habituer leurs membres à se tenir heureux de leur sort et à supporter avec mérite l'effort et à toujours mener une vie tranquille et paisible.... Pour retirer du monde le

86

l'inégalité sociale est impossible. Les socialistes l'essaient, mais toute tentative contre la nature des choses est inutile".

L'autre était absent, bougeant la tête comme le pendule de Foucault.

Pas Brancaccio, qui ne pouvait s'empêcher de stigmatiser avec amertume : "Quelle crudité d'expressions et de motivations ! Comment peut-on aller à l'encontre des intérêts d'un peuple affligé et découragé par une classe dirigeante politique et économique sans scrupules ?

Ces paroles, même si elles n'ont pas été entendues, ont été perçues par un jeune commensal de l'an 2000, que les autres appelaient Simone "Che Guevara", parce qu'il portait le basque comme guérillero cubain : "Ce Pape se leva, comme Farinata degli Liberti de la tombe des hérétiques, pour combattre trois mouvements sociopolitiques de la fin du XIXe siècle - qu'il considère comme des vrais fléaux, libéral, démocratique et social.

Lui, par cette écriture - je l'espère inconsciemment - a offert son soutien aux puissants et aux riches, qui pouvaient ainsi définir les révoltes, les justes revendications des sujets, et les turbulences, les sacro-saintes revendications des pauvres. Qui sait comment il aurait commenté cette encyclique Jésus-Christ qui disait qu'il était plus facile pour un chameau d'entrer par le trou d'une aiguille que pour un riche dans le Royaume des Cieux. Certains Pontifes, au lieu de proclamer leur infaillibilité, devraient, avant de s'exprimer sur tout sujet social, se demander : " Mais Jésus-Christ aimerait-il cela ? Je suis sûr que tant de positions absurdes nous auraient été épargnées et que les Papes d'aujourd'hui pourraient déclarer de grandes vérités au point d'être vraiment considérés infaillibles".

"Mais qui sont ceux qui attaquent avec tant d'ardeur ces conceptions aberrantes d'une Église encore rigide gardienne des doctrines élaborées dans les siècles les plus sombres du Moyen Âge ?

Don Angelo a anticipé tout le monde et, s'adressant au Prince de Palagonia, l'a invité à poser quelques questions à ces deux personnes, qui ne pouvaient être que prêtres.

Le Prince a accepté l'invitation.

Les deux entendirent la voix non pas de l'intérieur de la pièce où ils étaient, ni de l'extérieur, mais de l'intérieur, comme si elle sortait de leurs seins. Ce sentiment ne les dérangeait pas, au contraire, il suscitait en eux une émotion incontrôlable. Ils ont compris qu'en raison d'un phénomène inhabituel, ils dépassaient les limites étroites de l'espace-temps dans lequel ils étaient confinés.

La voix calme et sereine du Prince les rassura encore plus.

Pour qu'ils puissent s'adresser à leurs interlocuteurs imaginaires avec ces accents :

"Je suis Ernesto Buonaiuti et celui-ci, qui gémit à côté de moi, est Romolo Murri. J'aurais pu dire 'Je suis Ernesto, j'étais Buonaiuti' comme l'a déclamé Dante, mais je ne me sens pas dans l'esprit de celui qui a expulsé ses douleurs au Purgatoire. Nous avons tous les deux été interdits par l'Église catholique et...

87

excommunié juste parce que nous voulions sa modernisation, je suis convaincu, contrairement à cet homme de mon côté, que le chrétien ne doit pas participer à la vie publique. Le christianisme est esprit et vie. Ce n'est pas un code, ce n'est pas une forme économique, ce n'est pas un label qui peut servir les petites envies et les concours triviaux des hommes publics. Murri a créé un parti démocrate-chrétien, et ainsi, s'empêtrant dans les querelles politiques où l'on prend par les cheveux pour des objectifs limités et souvent éphémères, il a été victime d'une erreur dans la mentalité et la pratique des courants politiques nuisibles nés de la Révolution française, qui visent à tout séculariser, même la pensée de Dieu. Don Sturzo créa le Parti Populaire, et ses amis, éblouis par le mirage des succès électoraux retentissants, oublièrent un besoin urgent : celui de donner au socialisme contemporain une âme idéaliste et chrétienne.

Au lieu de cela, elle a été placée au-delà du Tibre, s'y opposant et donnant cette pensée, bien accueillie par les masses, vers lesquelles l'Église s'est toujours tournée, à des révolutionnaires ou pseudo-personnels. Et il avait tort à ce sujet. La politique concerne surtout l'appauvrissement des idéaux et l'atténuation des programmes éthiques. La cause chrétienne ne demande pas des députés ou des ministres en subana : elle demande des hommes qui, vivant dans le monde et fascinés par l'idéal évangélique, évitent ce complexe d'accommodements faciles et d'opportunismes dans lesquels le processus de la vie politique est fatalement résolu".

Lorsque Buonaiuti se tut, Murri se leva, qui semblait plus souffrir que l'autre à cause de l'isolement dans lequel il avait été placé par l'Église :

"La pensée d'un homme, même d'un homme religieux, doit se concrétiser dans l'action.

Je savais que ce que je prêchais allait secouer les autorités ecclésiastiques. C'est précisément pour cette raison que je n'ai pas hésité à les interpeller en créant un mouvement politique d'inspiration chrétienne et fondamentalement démocratique. Et cela pour dénoncer la classe dirigeante du parti libéral qui, après avoir unifié l'Italie, avait dégénéré en un consortium de voleurs de fonds publics. A la place de ce libéralisme décadent et en opposition au socialisme, qui entendait le remplacer dans la gestion de l'Etat, le véritable esprit des libertés populaires, fondé sur la loi sociale chrétienne et

placé à la base de notre programme démocratique, a dû ressusciter plus vivement avec le réveil catholique".

Murri a retenu son argument pendant un moment. Il avait plus à demander dans son cœur que ça :

"Qui es-tu pour nous interroger sur nos écrits et nos pensées ? Pourquoi nous avoir rappelés des boucles étroites et sombres de l'Espace-temps, alors que la forte puissance de la curie du Vatican nous a relégués pour nous faire oublier par ceux qui allaient venir après nous ? Nous, excommuniés et offensés, avons dû subir la plus grande honte : tomber dans l'oubli. Mon mouvement, la démocratie chrétienne, que lui est-il arrivé ? Nous, qui vivons perpétuellement dans cette enveloppe de l'Espace-temps, ne sommes pas autorisés à connaître les faits qui se produisent après notre existence matérielle, et là le poète suprême, Dante, dit que

88

les hommes n'ont pas été créés pour vivre comme des brutes, mais pour suivre la vertu et la connaissance. La vertu, telle qu'elle est imposée par la morale des puissants, est de l'hypocrisie, nous n'en tenons donc aucun compte. Nous, les humains, qui vivons éternellement dans le tunnel de l'espace et du temps, n'avons qu'un seul but à atteindre : la connaissance de ce qui s'est passé et de ce qui va arriver. C'est notre seule raison de vivre. L'homme se donne à son âme tout au long de sa vie pour interpréter les faits ou découvrir les lois de la nature.

Et tout cela pour connaître l'univers dans sa plénitude. Dites-nous donc ce qui nous tient à cœur, parce que nous nous en nourrissons pour survivre.

Buonaiuti dit : "Qui t'a envoyé ? Pourquoi nous avoir fait sortir de la torpeur dans laquelle le temps nous enferme ?"

Le Prince de Patagonie, pendant que les images s'estompaient, a dit solennellement : "Ce que nous faisons a été établi depuis la nuit des temps dans un lieu inaccessible de l'univers par des entités que vous n'avez pas le droit de connaître.

Tandis que les deux prêtres, de plus en plus pâles, disparaissaient en jetant les dernières lamentations pour leur triste destin qui les faisait vivre en marge de l'histoire de l'homme, Simon commentait avec amertume :

"S'il avait connu les succès, mais aussi la chute irréparable de son mouvement politique, il aurait certainement vécu ses journées avec une plus grande angoisse. La démocratie chrétienne peut être comparée à ces ruisseaux qui disparaissent pendant un certain temps dans les entrailles de la montagne pour réapparaître plus impétueux en aval. Ainsi, après que Murri l'eut créée à son image et à sa ressemblance, elle disparut entre les deux guerres mondiales et réapparut, à la fin de la seconde guerre mondiale, comme un grand fleuve. La pensée de Murri et Buonaiuti, innovateurs dans le domaine du catholicisme militant, s'est éteinte à cause de la crise de la sécularisation. L'Italie devait compter sur la force d'une Eglise qui détenait le monopole de la formation idéologique des classes populaires. Aujourd'hui, malheureusement, avec la chute du communisme, certaines ambitions réapparaissent dangereusement".

Don Angelo et ses amis étaient sans voix. Les deux prêtres, rappelés par Spazio-tempo et les dîneurs de l'an 2000, leur avaient appris les événements du siècle qui venait d'arriver et qui pour eux étaient choquants : de deux guerres mondiales qui allaient se produire, dont ils ne pouvaient deviner la

gravité, d'un mouvement politique chrétien qui allait dominer l'Italie pendant longtemps et de sa chute ruineuse.

Tout cela aurait-il servi à leurs analyses et évaluations politiques ou aurait-il bouleversé leurs intentions, les rendant encore plus incertaines quant à ce qu'elles devaient faire ? Les discussions et les repensées étaient maintenant inutiles. Il fallait continuer, sans aucune hésitation, même si tout le plafond de la galerie des glaces s'était effondré sur eux.

Le cône lumineux a recommencé à vibrer : de nouvelles images étaient sur le point d'arriver.

89

et l'attention de tous les invités s'est tournée vers eux. Une villa est apparue entourée de longues avenues bordées d'arbres, couvertes de feuilles tombées au sol et non ramassées. De la mousse sèche recouvrait les pierres des murs massifs.

Sous de majestueux pins majestueux, on pouvait apercevoir une petite maison en bois avec une horloge à eau.

"Qui sont ces hommes, bien habillés et soignés en personne, assis à une table basse dans le bar, dit Simone à un homme plus âgé qui se tenait à côté de lui. "Federico, si je ne me trompe pas, c'est la maison de l'horloge de la Villa Borghese à Rome !"

"Je ne vois pas bien. Les images ne sont pas encore claires. Nous attendons que la flûte à bec se concentre sur les chiffres et surtout sur leurs visages.

"Un que je reconnais. Il a un visage trop connu : c'est Benedetto Croce."

"Et l'autre est Prezzolini et l'autre est Pareto."

"Et celui à côté de Croce, c'est Papini."

"C'est un grand choc : quatre grands penseurs du début du siècle, tous ensemble.

Je me demande de quoi ils parlent. Approchons-nous et écoutons-les."

C'est Benoît XVI qui l'a tenue jusqu'au bout :

"Il était sans doute nécessaire qu'une culture littéraire et sacerdotale, qui s'était développée de façon immodérée jusqu'au milieu du siècle dernier, soit combattue par une culture scientifique et technique. Aux attitudes arrogantes du positivisme et du matérialisme historique, il fallait donner une réponse spiritualiste, qui mettrait à nouveau l'accent sur l'intériorité : la profondeur de l'âme contre la présomption de l'intellect".

Pareto s'est interposé :

"Il y a quelqu'un qui ne s'est pas encore libéré de la vieille idée qu'il existe un ordre rationnel dans l'univers et que la noble tâche de la philosophie est de tenter d'expliquer son développement et ses causes. Je crois que la rationalité ne couvre qu'un ensemble complexe de sentiments, d'émotions, de passions, d'instincts et d'impulsions. Nous devons aller jusqu'au bout et creuser dans le monde de l'irrationnel sans préjugés ni fausse modestie. Selon la conception optimiste de l'histoire de Saint-Simon, Comte et Spencer, la société humaine est passée du domaine de la nécessité au domaine de la liberté, par la révolution industrielle. Pauvre illusionniste, c'est un véritable bavardage. Le monde tourne selon des desseins imprévisibles et l'humanité suit ses instincts les plus irrationnels pour réaliser à tout prix ses profits aux dépens de quiconque, piétinant toute valeur.

"Cher Mur, dit Croce, tu étais un vrai prophète du malheur, parce que les faits t'ont donné raison quand tu as dit que l'humanité n'allait pas vers le meilleur. Il suffit de voir ce que les nouveaux dirigeants, nés de la Révolution française avec tant de belles idées d'égalité, de liberté et de fraternité, ont combiné en Europe. En raison de leurs méfaits, le continent tout entier a été façonné par la conviction que la classe politique dominante au pouvoir

90

est inepte et perverse. Et la lutte des classes ne s'est pas développée - comme l'a fait Marx Vatican - mais une lutte, vieille comme le monde, d'aristocrates qui utilisent telle ou telle classe pour préserver ou conquérir le pouvoir".

"Prezzolini a insisté sur le fait que "vous dites bien, et c'est précisément pour cette raison que nous, les jeunes irrationnels, nous sommes unis davantage par la haine que par des fins communes, et nous sommes unis davantage par les forces de l'ennemi que par les nôtres. Le positivisme, l'art réaliste, la méthode historique, le matérialisme, les variétés bourgeoises et collectivistes de la démocratie - toute cette odeur d'acide phénolique, de graisse et de fumée, de sueur populaire, de ce cri des machines, de ce commerce, de ce bruit de revendications - sont des choses qui sont non seulement rationnellement liées, mais sont toutes tenues ensemble par la main, liées par un lien sentimental qui nous ferait les dédaigner si elles étaient loin, qui nous fait les détester au contraire car ils sont proches".

"Câpres, c'est parler, dit Odoacre, nous devrions effacer l'hypocrisie et la servilité de notre société et dire du pain au pain et du vin au vin.

Don Angelo a invité tout le monde au silence pour écouter les personnages qui n'ont pas hésité, à l'ombre des pins de la Villa Borghèse, loin des oreilles indiscrettes, à s'exprimer avec sincérité.

Frédéric, le vieil homme de l'an 2000, n'a pas prêté attention à lui et a ajouté :

"L'homme assis à côté de Croce, habillé d'une manière extravagante, est Papi-ni, incorrigible, persévérant et errant, brillant et non réglementé, vain jusqu'à l'exhibitionnisme, inventeur des contorsions cérébrales les plus compliquées et inutiles, jet maker continu de scandales culturels, dédié à l'exercice, dans les moments de tension, d'un vrai terrorisme intellectuel. Un mélange de Giuliano Ferrara et Vittorio Sgarbi dans les proportions adéquates.

Mais, contrairement à ces derniers, sans maîtres et références politiques et avec un sens aigu de l'ironie même de lui-même. Écoutons ce qu'il dit sur lui-même.

"Je crois que ma mission doit être la même que celle du diable dans le grand univers du Seigneur Dieu : nier, se réveiller, piquer et tenter ; se rebeller, pousser contre le mal, pointer vers les profondeurs, traverser les ténèbres, plonger dans l'enfer du particulier insatiable, dans la haine du paradis d'unité et d'ordre. Je n'ai besoin de rien de la part de Méphistophélès, pour qu'un Faust puisse trouver son tout, et je dois faire cette partie : je suis une victime, une sorte d'expiation du Christ. Je suis dans le non, dans le mal, pour que d'autres puissent découvrir, en grimpant sur moi, un nouveau oui.

Je suis le Judas de la vraie pensée et j'accepte l'obéissance comme sympathie".

Prezzolini agissait en tant qu'Antichrist, heureux de l'effet qu'il avait sur ses auditeurs de son temps et, sans le savoir, sur les autres.

Mais Croce, qui connaissait bien les différents aspects tordus et contradictoires de son âme, ne se laissa pas influencer et l'invita à révéler son vrai visage de hooligan intellectuel.

91

Prezzolini, pas du tout mal à l'aise avec la provocation, a relevé le défi et reporté :

"C'est vrai, ils m'ont traité de charlatan, de punk, de grossier. Et j'ai reçu avec une joie indescriptible ces insultes qui deviennent de magnifiques louanges dans la bouche de ceux qui les prononcent. Je suis un punk, c'est Archer. J'ai toujours aimé casser les vitres et les boules des autres et il y a en Italie des crânes célèbres qui montrent encore les courants d'air livides de mes pierres. Il n'y a pas assez de hooliganisme intellectuel dans notre cher pays de parvenus. Nous sommes entre les mains de la bourgeoisie, des bureaucrates, des universitaires, des posapianos, des piaccioni. Il ne suffit pas d'ouvrir les fenêtres, il faut percer les portes. Les magazines ne suffisent pas, il faut des pas."

Papini s'est senti invité à dîner et a augmenté la dose :

"Je me vante d'être le commissaire-priseur de la lutte contre la raison. Dans un de mes articles, j'ai fait un échantillon des idées les plus banales et les plus impures de l'irrationnel parfait. J'ai défini la logique comme la servante qui se donne les airs de maîtresse, la vérité comme ce masque multiple et coloré de courtisane qui n'enferme pas sinon les croyances, la cohérence comme vertu chinoise enivrée, le sérieux comme la plus ennuyeuse sorte de bouffonnerie utilisée dans le monde, les hommes rien de plus qu'un des matériaux les plus attractifs et maniabiles de nos jeux supérieurs. Nous ne sommes pas comme les positivistes, les éclairés ou les philanthropes qui prennent les intérêts des hommes au sérieux.

Nous avons le même amour pour eux qu'un joueur a pour ses cartes et ses dés et, si on nous accusait qu'il y en a peu, on pourrait dire que c'est encore trop pour les ombres.

Brancaccio décida alors d'intervenir, étant donné qu'en tant que socialiste croyant au progrès humain, il ne pouvait pas tolérer et nier que tout ce qui avait été construit de bien au cours des siècles, même en termes de dignité humaine, parfois avec le sacrifice de la vie. Il s'est adressé au Prince de Palagonia en lui demandant s'il pouvait s'adresser directement à cet intellectuel pour lui poser quelques questions. Le Prince répondit qu'il pouvait utiliser son corps et sa voix pour approcher les quatre penseurs et les questionner.

Soudain, Brancaccio a été embossé dans la Villa Borghese près du bar où Croce et ses interlocuteurs étaient assis. Il se regarda lui-même et réalisa qu'il ressemblait au Prince. Il n'a pas perdu de temps, il s'est approché et, après s'être excusé pour les problèmes qu'il causait, il s'est tourné vers Papini avec ces mots :

"J'ai involontairement écouté - vous parliez si fort que je n'ai pu m'empêcher d'entendre - vos dernières considérations qui me semblent, pardon pour mon audace, plutôt pessimiste sur le rôle que l'homme a joué dans le passé et joue encore aujourd'hui pour améliorer sa condition. Je comprends que vous, intellectuels, assis confortablement, pouvez vous permettre d'investir n'importe quel sujet de façon fantaisiste. Mais, s'il vous plaît, respectez tous ces hommes qui ont perdu la vie pour leurs idées.

92

Je vous conseille donc d'être plus prudents dans la formulation de vos convictions. Je suis socialiste et je me vante de partager les projets d'un mouvement populaire qui va changer le monde.

Papini a souri et a répondu que les mises en garde étaient tout à fait inappropriées :

"Le renforcement de la volonté, la découverte du particulier, du pouvoir subconscient nous promettent des joies bien plus grandes que les concepts anémiques dont, après Platon, le troupeau philosophique s'est nourri jusqu'ici. Nous voulons utiliser le monde plutôt que de le connaître : nous voulons le refaire à notre gré plutôt que de le traduire en fantômes gris".

"Avec ce dicton, vous donnez la parole à l'idéologie la plus complète de l'impuissance de l'intellectuel déraciné qui ne peut se reconnaître dans les luttes sociales de son pays et échappe à l'impact douloureux d'une nouvelle culture de renouvellement intérieur.

"Je l'ai déjà dit à tant de jeunes et je le lui répète : il faut oser, être fou, avoir du courage, de l'audace et de l'insouciance.

Cherchons les problèmes terribles ! Et à vous, qui êtes socialistes, je dis que vos compagnons ont mis votre ventre à la place de l'esprit, louant plus les brevets d'une machine à piston qu'un poème de l'irréel ou une théorie du savoir.

Brancaccio n'a pas eu le temps de répondre parce qu'il a été renvoyé dans la galerie des glaces, résumant ainsi son apparence.

Les quatre penseurs, le voyant soudain disparaître, furent ébranlés. Puis, poussés par Prezzolini et Papini, ils concluent que l'irrationnel se manifeste aussi par ces extravagances qui peuvent sembler miraculeuses, alors qu'elles sont l'expression d'une nature tordue, encore totalement inconnue.

Federico - l'homme de l'an 2000 aux yeux bleus et aux cheveux gris et âgé d'une cinquantaine d'années - se leva. Sous l'œil attentif du Prince, commenta-t-il :

"Papini était un homme fini, comme il aimait s'appeler lui-même. Dans les dernières années de sa vie, il a déclaré que son passage sur terre devrait laisser une trace plus profonde d'une révolution et d'un cataclysme. Il voulait commencer, par son travail, une nouvelle ère de l'histoire de l'humanité, un troisième royaume.

L'humanité était encore dans un état intermédiaire, entre la bête et le héros, entre la bête et le divin. Il fallait l'arracher à cette ambiguïté, à cette contamination.

Tuer, réciter, éradiquer tout ce qui était encore sous-humain chez l'homme pour le rendre surhumain. Rapprochez-le de Dieu, faites-en le vrai dieu.

Il semble avoir accepté le concept de progrès dans l'histoire de l'humanité, mais lorsque les premières élections ont eu lieu au suffrage universel, les journalistes qui lui ont demandé pourquoi il était un homme engagé et courageux ne traitaient pas avec la politique, au contraire, ils l'ont invité à se porter candidat, lui ont répondu avec mépris qu'il n'était pris par personne. Tout au plus aurait-il aimé emmener les autres, là où il voulait en venir. Non, il n'aurait pas fait de politique.

93

et l'élection était nulle. C'est ce qu'il a pensé jusqu'à la fin.

J'invite mes invités à ne pas exprimer leur opinion tant que nous n'aurons pas terminé l'exkursus historique du siècle entier, que nous avons archivé dans le passé il y a quelques jours.

Tout le monde acquiesça d'un signe de tête, même Don Angelo et ses invités, qui, lorsqu'ils se rendirent compte que tout était devenu noir, se rendirent compte que même cette nuit-là le sort était terminé.

La galerie des glaces redevient une caverne poussiéreuse.

La lune, qui s'estompe à l'aube alors que le ciel s'éclaircit, annonce qu'un nouveau jour vient balayer les mystères et la magie.

"Demain, dans l'après-midi, je t'attendrai ici. Ne le manquez pas car je pense que nous aurons beaucoup de choses à nous dire et surtout beaucoup de réflexions à faire sur ce que nous avons vu et entendu.

94

CHAPITRE XI

Il parle du professeur Sateriale, qui à l'âge de quarante-cinq ans a décidé d'abandonner l'enseignement universitaire pour se consacrer à la politique. Et comment, dans son premier discours à Montecitorio, il a montré que les Bourbons avaient apporté plus de bien-être et de progrès civil que les Rois de Savoie,

Don Angelo était excité, comme la pieuvre attendant de lier la femelle avec ses tentacules. Il ne pouvait pas retenir son impatience. Il se déplaçait dans son fauteuil, maintenant appuyé d'un côté, maintenant de l'autre. Il n'a pas prêté attention au bavardage que ses invités ont échangé pour passer le temps.

Il s'était fait servir des bonbons aux amandes - accompagnés d'une tisane d'herbes spécialement arrivée d'Inde pour lui - que Guttuso, condamné à "savourer", devait, après le premier goût agréable en bouche, pincer la gorge en laissant un goût amer.

Les douze étaient dans la salle de la bibliothèque. Ils étaient assis autour d'une table rectangulaire, en bois massif, et ils buvaient lentement la boisson, en partie parce qu'il faisait chaud et en partie parce qu'ils craignaient l'arrivée d'invités imprévus. Ils regardèrent autour d'eux avec circonspection.

Mais c'est le député Sateriaie qui a dominé la scène cet après-midi-là. Il voulait réagir aux provocations de Papini et Prezzolini.

A l'âge de quarante-cinq ans, il avait décidé d'abandonner son activité de professeur d'université et ses recherches dans le domaine sociologique pour se consacrer à la politique.

En peu de temps, pour la brillante éloquence et la ferveur qu'il avait mises à exposer ses idées, il avait gagné la faveur populaire. Lors des premières élections générales pour le renouvellement du parlement national, même s'il n'a pas été apprécié - pour son tempérament exubérant - par les dirigeants de la gauche historique de Sicile, il a été élu député.

Le premier jour, qui avait mis les pieds à Montecitorio, il avait fait le tour des pièces du palais du pouvoir, les inspectant une à une. D'une part, en bon Sicilien, il ne faisait confiance à aucun des milieux qu'il ne connaissait pas ; d'autre part, il voulait savoir où se cachaient ces voleurs, qui se souciaient de leurs intérêts en s'enrichissant au détriment du pays. Bien qu'il ait beaucoup erré, la

Chambre lui est apparue comme un endroit triste et désolé. Ce n'est certainement pas là que les rencontres ont eu lieu, ne serait-ce qu'entre les détenteurs du pouvoir, qui ont peut-être préféré se cacher dans plus de salles

95

Les plus en vogue étaient les villas situées juste à l'extérieur de Rome, appartenant à des hommes d'affaires sans scrupules, qui aimaient éblouir ces pauvres députés provinciaux, se vantant de l'argent qu'ils gagnaient grâce aux opérations économiques et financières facilitées par les lois et les lois approuvées pour les favoriser.

Ils étaient les vrais gestionnaires de l'État. Les adjoints n'étaient que des marionnettes.

Ceux qui ont tenté d'échapper à cette logique, qui avait prévalu pendant des décennies, ont été exclus du tour du pouvoir ou n'ont pas été proposés à nouveau aux prochaines élections. Certains prélats du Vatican, pas du tout disciples du Christ, ont su s'insérer habilement dans ce contexte vicieux de corruption et d'abus. Les cardinaux, qui n'avaient rien à envier à l'alchimie politique de Richielieu, les évêques aux joues potelées et rouges, les curés de paroisse qui avaient oublié leur mission évangélique, se faufilaient avec leurs épaules courbées dans les chambres des parlementaires corrompus, des entrepreneurs suffisants et des hommes d'affaires sans scrupules pour participer au pillage de fonds publics.

La Chambre des représentants n'était qu'une coquille vide laissée par l'escargot en mutation.

Il s'était perdu dans la grande salle de réunion, tremblant à la pensée que les pères de la patrie s'étaient assis là. Eux aussi, en fin de compte, avaient été trompés par les lobbies de la puissance économique et financière du Nord. Ne pouvant plus résister à la concurrence des puissances industrielles naissantes des Etats européens, ils ont décidé de réunifier l'Italie pour exploiter le grand marché du Sud, plein de ressources, mais peu enclin à s'ouvrir.

Le Sud devait être "amoureusement" conduit dans la zone commerciale continentale plus large.

Le Nord n'était pas seulement sans scrupules, mettant la main sur les biens du Sud, mais aussi ingrat, ne lui réservant aucune activité productive. Pas même le touriste pour ses beaux paysages. Considérant que le Sud est culturellement en retard par rapport au reste de l'Europe, qui se développe rapidement, le Nord ne pense qu'à élever son économie au niveau continental. Ensuite, s'il y avait eu du temps et des ressources, le Centre et éventuellement le Sud auraient été pris en charge.

Le matériel, pendant de nombreux mois, avait vécu de poignées de main, de sourires de circonstance, de cérémonies publiques rhétoriques et de discours inutiles. Il avait également passé des soirées sociales avec des prostituées de luxe léguées par d'autres parlementaires.

Un soir, il y eut un tournant : il avait trouvé un jeune homme assis sur les marches d'une église, la tête penchée, désespérément tenu dans ses mains. D'après les vêtements qu'il avait enlevés, mais surtout d'après ses caractéristiques physiques, il a compris qu'il était l'un de ses pays d'origine. Il s'est approché de lui pour lui demander la cause de son malaise. Il a répondu qu'il avait quitté sa maison, une petite ville de l'arrière-pays sicilien, où même s'aventurer dans la journée représentait un risque pour sa vie, pour s'engager dans les Carabiniers. Mais à la Légion, les étudiants l'avaient jeté.

96

"Maintenant, comment je rentre chez moi, où huit frères qui ne travaillent pas m'attendent ? Que dois-je dire à mon père qui pensait avoir une bouche de moins à nourrir ? Que dois-je dire à ma mère qui comptait déjà sur mon argent pour faire vivre la famille ?"

Et il pleurait désespérément.

Saterius pleura aussi, regrettant cette vie insensée qu'il avait passée à Rome au point d'oublier la tristesse et les tribulations de ses concitoyens. En fureur, il était rentré chez lui et avait préparé toute la nuit le discours de la rançon, dont il se souvenait encore.

Il s'était bien documenté en fouillant dans les actes du gouvernement et du parlement, même dans ceux des États préunitaires. Il est entré dans la salle d'audience le front et les mains moites et les jambes tremblantes. Il aurait dit des choses qu'il n'aurait pas aimées. Il ne savait pas comment les puissants réagiraient contre lui.

Mais à ce moment-là, il avait décidé de casser l'horloge. Il a voulu dénoncer le grave état d'abandon du Sud et les hypocrisies de la campagne culturelle mystificatrice de l'Etat libéral, qui n'a fait qu'immiser les populations du Sud, les asservir aux pouvoirs économiques et financiers du Nord.

Il avait lentement gravi les marches qui le conduiraient à l'endroit qui lui avait été assigné, jusqu'au sommet de l'hémicycle où, pendant des mois, il avait rêvé d'être un habitant de la montagne.

Lorsque le président de service, visiblement ennuyé, lui a donné la parole, il a trouvé cette cérémonie de courtoisie amusante. D'autant plus qu'il y avait quelques députés présents, d'ailleurs distraits et désireux de lire le journal, sous les yeux de tous. Il n'avait toujours pas échappé à ces rituels.

Il avait tranquillement rangé les cartes. Il s'est levé et, comme si la salle était pleine de parlementaires attentifs et engagés, il a commencé par une voix forte : "Monsieur le Président, Mesdames et Messieurs..."

Mais ce qui a suivi a été un discours dur et tranchant qui n'a rien donné au public et au sophisme politique. Il a indiqué qu'au moment de l'unification, alors que tous les autres États avant l'unification avaient versé au total 225,2 millions de lires italiennes au Trésor italien, le Royaume des deux Sicile avait versé un bon 443,2 millions dans les caisses du nouvel État. Presque le double ! La Toscane, en deuxième position, avait contribué environ 85 millions, Venise et la Lombardie en quatrième dernière et troisième place respectivement avec 12,7 et 8,1 millions.

Naples était la ville la plus peuplée avec 447.065 habitants, Palerme avec 194.463 habitants rejoint Rome et Milan. La forte densité de population est sans aucun doute le résultat d'une prospérité généralisée.

D'autre part, le nombre de pauvres en Campanie et en Sicile était inférieur à celui de la Lombardie, de la Romagne et de la Toscane. Les provinces napolitaines avaient plus de travailleurs que la Lombardie.

L'augmentation de la population et les fortes réserves d'or devaient démontrer

97

que dans le royaume bourbon des deux Sicile, il y avait la prospérité et le progrès civil et social.

Sateriaie avait alors osé dire : " Au fil du temps, le terme Bourbon, à cause d'une habile désinformation et mystification de la Savoie et de ses serviteurs, qui s'est répandue dans tout le pays, a pris un sens négatif, synonyme de régime rétrograde.

Ces paroles d'amère critique de la monarchie avaient ébranlé le Président, qui était sorti de sa torpeur. Il l'a interrompu : "Ne portez pas d'accusations contre un autre pouvoir d'État."

"(EN) Monsieur le Président, permettez-moi de vous dire la vérité, à savoir qu'elle doit au moins être bien entendue dans cette Assemblée. Le député est le représentant de la volonté du peuple. On ne peut pas le faire taire. Ne me croyez pas sur parole !"

Après l'avoir tant fait taire, il a continué encore plus résolument. Il savait maintenant que sa carrière politique était terminée.

"Le temps est venu, et je le crie devant Dieu, à tous mes collègues députés et à toute la nation italienne - qui n'a pas encore été pleinement formée par la responsabilité des groupes de pouvoir économique du Nord - de rétablir la vérité.

Les Bourbons étaient plus efficaces que les monarques de Savoie pour rendre inoffensifs les barons et la mafia qui leur était liée, qui avaient bloqué le progrès civil et occupé illégalement des terres fertiles. Les Bourbons construisent des routes, reconstituent l'armée et les administrations locales, développent l'industrie, l'agriculture, la pêche, le tourisme. Les premiers chemins de fer en Italie datent de 1839 et sont ceux de Naples. En 1837 vint le gaz, et en 1852 le télégraphe électrique. Les routes sont devenues sûres grâce à la capture de masnadiers et de pirates qui ont infesté la terre et la mer. Les lois féodales ont été éliminées et la terre a été accordée à ceux qui travaillaient réellement.

Les bois ont été enlevés pour faire place aux vergers et aux vignes, les marais de tout le royaume se sont asséchés et les terres fertiles ont été données aux fermiers, nettoyées et les rives des rivières et des ruisseaux ont été placées. Et il a mis de l'ordre dans l'administration publique. Peintres, architectes, sculpteurs, professeurs de musique ont prospéré. L'artisanat a connu un grand développement.

Le Théâtre San Carlo, le premier au monde, a été construit en 270 jours seulement. Le même courant culturel a donné naissance à l'Atelier Papyrus, au Musée archéologique, au Jardin botanique, à l'Observatoire astronomique et, le premier au monde, à l'Observatoire sismologique vésuvien et à la Bibliothèque nationale. Le développement industriel a été écrasant et a atteint en quelques années des records impensables, tant dans le secteur du textile que dans celui de la métallurgie, avec 1.600.000 employés contre 1.100.000 dans le reste de l'Italie. Des industries de pointe et technologiquement avancées sont nées et ont construit des baptêmes de vapeur et les premiers ponts en fer en Italie. La navigation s'est admirablement développée, à tel point que le gouvernement Bourbon a dû promulguer, d'abord en Italie, un code maritime, créant à partir de rien un réseau de phares à système lenticulaire le long de la côte. Les navires marchands du Royaume des Deux Siciles naviguaient sur les mers du monde. Sa flotte

98

n'était dépassée que par celle du Royaume-Uni. Les travailleurs travaillaient huit heures par jour et gagnaient suffisamment d'argent pour subvenir aux besoins de leur famille, et ils étaient les premiers en Italie à recevoir une pension de l'État. Le chômage est pratiquement inexistant dans le Royaume, de même que l'émigration. Outre le million et six cent mille travailleurs de l'industrie, il y avait deux cent mille commerçants et trois millions et demi d'agriculteurs. L'argent a circulé et les

banques ont aidé les entreprises avec des prêts à très faible taux d'intérêt. Ils ont même été autorisés à émettre des polizzini sur des lignes de crédit, c'est-à-dire les premiers chèques bancaires de l'histoire économique. Le tourisme n'est pas moins important que d'autres industries : en Sicile, en Campanie et dans le Bas-Lazio, riche en découvertes archéologiques, on construit des musées et des bibliothèques qui donnent une impulsion significative à la construction d'hôtels et de pensions de famille. Le nombre de voyageurs a augmenté d'année en année. Les premières agences de tourisme en Italie ont été fondées et Charles III de Bourbon, réalisant l'importance de Pompéi et d'Herculanum, a fondé l'Académie d'Herculanum, commençant ainsi les fouilles.

Le royaume des Deux Sicile était plein de culture : les Bourbons ont établi des collèges militaires tels que la Nunziatella, les Académies Culturelles, les Écoles des Arts et Métiers, les Monti di Pegno et Frumentari. Lors de la conférence internationale de Paris en 1856, le Royaume des Deux Sicile a reçu le prix de pays tiers dans le monde, après l'Angleterre et la France, pour le développement industriel.

Puis vous nous avez envoyé ce Garibaldi vivant. Vous avez utilisé son enthousiasme et sa simplicité pour vos vils et vulgaires desseins expansionnistes. Il était si naïf qu'après avoir conquis un royaume, il vous l'a donné avec une belle phrase à faire, que je ne sais pas ce qu'il disait vraiment. Je pense, au contraire, qu'à ce moment-là, il a compris la grave erreur qu'il avait commise, mais qu'il était déjà trop tard pour reculer. Puis il s'écarte avec beaucoup d'amertume et de noblesse d'esprit, afin de ne pas s'empêtrer dans la gestion barbare du Sud.

Le Président de la Chambre a invité avec plus de véhémence Sateriale à garder le silence.

Mais il ne l'a pas fait taire. Deux députés du Parlement y sont parvenus et, à sa droite, ils bavardent amicalement, désintéressés par ce qu'il dit. Et l'un d'eux était un sudiste.

Il avait mis les draps dans sa poche et avait quitté la pièce, sans perdre pied, avec la détermination de retourner en Sicile pour inviter les gens à s'organiser contre l'arrogance et l'indifférence du pouvoir de Rome. Il aurait essayé d'éveiller les consciences pour que sur l'île naisse la conviction que ce n'est qu'avec une nouvelle guerre des Vêpres que la Sicile sera complètement libérée de l'oppression et de l'esclavage.

Sateriale se remit de ses pensées et vit que les autres invités de Villa Palagonia le regardaient, sentant peut-être à quel point il était sur le point de macérer dans son âme. Il ne les a pas laissés attendre plus longtemps et il a donc commencé :

99

"Nous avons entendu dire que le nouveau siècle n'augure rien de bon. À côté des guerres, aujourd'hui même au niveau planétaire, se développeront des idéologies qui tromperont encore plus les esprits des petits peuples et en particulier ceux du Sud. Nous devons réagir et, dans les prochaines nuits, demander des informations plus détaillées sur les développements politiques en Italie et en Europe. "Si nous savons ce qui va se passer, nous pourrions mieux nous organiser pour gagner notre bataille."

Le marquis Galluzzo l'interrompit, plus fasciné par l'aspect ésotérique de l'incroyable histoire que par les implications sociopolitiques. Il a dit qu'avant d'analyser les phénomènes qui les intéressaient le plus, ils devaient comprendre leur implication dans les visions nocturnes de la Villa Palagonia.

"Je me suis demandé à plusieurs reprises ce que signifiaient les mots placés sur le linteau de la porte d'entrée de la galerie des glaces. Vous vous souvenez d'eux ?

Miroitant dans ces cristaux, et dans la même magnificence singoiar, contemple de mortier fralezza l'image exprimée".

Pourquoi le Prince a-t-il écrit ces phrases ? Quel est le message caché qu'ils contiennent ? Je crois que si nous savons l'interpréter correctement, nous aurons une vision complète de notre mission dans l'espace-temps, à laquelle nous avons été appelés, quoique involontairement. Du moins, c'est ce que nous pensons."

100

CHAPITRE XII

Dans lequel les invités examinent tout ce qui peut être lié à ce qui se passe dans la galerie des glaces et conviennent qu'il est nécessaire de développer une stratégie de comportement afin de traiter avec plus de conscience et de prudence ce qu'ils voient dans les prochaines nuits.

La sortie du marquis Galluzzo les avait déplacés. Ils avaient lu cette phrase plusieurs fois sur le linteau de la porte. Considérant que c'était l'une des nombreuses bizarreries du Prince, ils ne lui avaient donné aucun poids. Maintenant, avec les nuits magiques qu'ils vivaient dans la galerie des glaces, tout commençait à leur apparaître sous un autre jour. Effrayant.

C'est Don Angelo qui s'est méfiablement tourné vers Galluzzo :

"Je me demande pourquoi ce n'est qu'aujourd'hui, cher Marquis, que vous êtes frappé par l'originalité de cette phrase. Quelle fin proposez-vous d'atteindre avec votre question ?"

"De quoi veut-il m'accuser, d'être plus perspicace que quelqu'un qui, en venant ici pour passer son temps en vain, est apprécié et estimé plus que moi ? Mais n'ayez pas peur : bien que je sois un parent éloigné du Prince, je ne suis pas un magicien et je ne connais pas ses mystères, ni ses extravagances.

Le prince Statella intervint, en ressentiment, et étant latiniste et glottologue, il était capable de fournir des explications qui ne touchaient pas le transcendantal :

"Je crois que cette histoire que mon oncle, Prince de Palagonia, est un sorcier, doit vraiment cesser.

D'un autre côté, vous aussi, vous avez vu à quel point il est amical et respectueux de notre peuple. La phrase, citée par Galluzzo, n'a rien d'ésotérique. Avec elle, le Prince voulait signifier que dans la galerie des Glaces, quiconque se reflétait dans ses cristaux et dans la magnificence singulière de la salle, aurait dû adopter des attitudes peu ambitieuses ou puissantes, et contempler l'image exprimée de la fragilité humaine".

"Son explication ne me convainc pas, répondit Brancaccio. "Cette phrase est beaucoup plus sibylline que vous ne voudriez le faire croire. En fait, avec les mots " reflété dans ces cristaux ", le Prince avait l'intention de ne faire référence qu'à quelques miroirs. On devrait découvrir lesquelles. Ce ne sera pas une opération facile car il y a tellement de cristaux entre le plafond et les murs. Je ne comprends pas, cependant, ce qu'il voulait dire par l'autre expression

101

"Dans la même magnificence singulière. Quelle est cette magnificence unique ? Quelle figuration, peinture, sculpture représentez-vous ? Il est nécessaire de comprendre ce que le Prince voulait dire par magnificence. En d'autres termes, qu'est-ce qui l'a le plus étonné ? Ce n'est pas facile à découvrir car, comme vous le savez, l'étonnement est subjectif. Ce qui est magnifique pour moi ne l'est peut-être pas pour un autre. D'autre part, le terme " singulier " renforce ma considération.

Odoacre, qui n'avait pas terminé ses études mais avait une imagination plus fervente que les autres, intervient :

"L'expression doit être interprétée correctement. Le verbe reflété est sans doute lié à la magnificence singulière, en ce sens qu'il est nécessaire de se refléter dans cette magnificence pour arriver à la fin de la contemplation. Mais cela peut se produire après que nous soyons reflétés dans les cristaux, qui ne sont que quelques-uns, que nous n'avons pas encore identifiés. Mais une fois que nous les aurons découverts, nous devons chercher où cette magnificence singulière est représentée, à condition qu'elle se trouve à l'intérieur de la galerie des glaces. Je suis toutefois convaincu qu'il n'est pas représenté dans la salle de la bibliothèque, où nous nous trouvons actuellement. Comme cette opération ne nous apportera peut-être aucun résultat, je pense qu'il convient d'essayer de saisir le sens général de l'expression, car - et j'en suis sûr - lorsque nous nous l'aurons expliqué les uns aux autres, nous comprendrons d'où le Prince tire ses pouvoirs extraordinaires".

poursuivit Brancaccio :

"Ainsi, comme vous le dites, après avoir été reflétés dans les cristaux, mais dans les bons, et dans la même magnificence singulière, quand nous l'aurons identifié, nous devons contempler l'image exprimée de la fralezza mortelle. Qu'est-ce qu'on va vraiment voir ? Ce sera un spectacle agréable ou serons-nous témoins d'une autre diablerie du Prince ?"

"Je m'excuse, mais je pense que nous devrions faire une analyse plus approfondie de cette phrase, car je suis moi aussi convaincu qu'en la déchiffrant, nous pourrions comprendre au moins certains aspects du caractère du Prince. Il a donc condamné le juge Fortuna.

"Nous ferons tout cela le moment venu ", interrompit Don Angelo, pris dans des problèmes qui lui semblaient plus concrets et urgents. "Et toi, Odoacre, et toi, Henry, avec ta créativité et ton imagination, tu t'occuperas du sens de cette phrase, dissolvant le mystère. Là où il existe, dites-nous ce que vous avez peut-être découvert. Mais maintenant, nous devons réfléchir à ce que nous avons vu hier soir pour nous préparer aux visions de l'avenir, ce qui, j'en suis sûr, sera choquant, car le nouveau siècle sera certainement plus orageux et perturbateur que celui que nous avons connu il y a quelques jours.

Sateriale reprit sa parole et, comme si rien n'avait été dit par ses amis, retourna à ses réflexions sur la situation générale en Sicile, qui pour lui était devenue vraiment insupportable :

"Les rencontres nocturnes avec ces hommes de l'an 2000 seront fructueuses si

102

nous pourrions tirer des informations utiles pour le mouvement que nous sommes en train de créer, " La Grande Alleanza de Sud ", qui devra marquer la rédemption morale, sociale et politique de l'Italie du Sud et promouvoir toute action visant à la protection et à la valorisation des biens et ressources de nos populations. La nuit prochaine, nous devons demander au Prince des informations, qui nous seront précieuses, sur ce que les Siciliens, les Calabrais, les Napolitains, les

Pouilles, les Abruzzes, les Molisiens et les Lucani feront dans le siècle qui vient de s'ouvrir pour combattre l'arrogance du Nord. Je suis sûr qu'ils auront mis en place des mouvements et des organisations et, pourquoi pas, qu'ils ont aussi mené des actions pour renverser l'ordre imposé par le centre, afin de ne pas être asservis. Parce que les peuples du Sud sont patients. Mais tout a ses limites. Les faits montrent que les Siciliens, quand la mesure est pleine, sont capables de réagir avec fermeté et dureté".

"Je suis convaincu, insista avec beaucoup de grâce le magistrat Fortuna, que notre approche des voyageurs de l'époque et aussi du Prince lui-même doit continuer à être respectueuse et prudente. Peut-être que quelqu'un ne se rend pas compte de la grande aventure que nous vivons, qui nous conduira à connaître les événements de l'avenir avec de nombreuses décennies d'avance.

Ainsi, nous pourrions les évaluer avec sérénité et détachement. S'il vous plaît, par conséquent, ne rompez pas avec quelque acte mal médité ce lien qui a été créé pour une raison quelconque. Au-delà des miroirs à identifier et de l'interprétation de cette magnificence singulière, qui n'est peut-être pas une référence matérielle, mais un état intérieur qu'elle acquiert par une profonde réflexion, il faut comprendre ce que le Prince voulait dire par les mots "image exprimée de la fralezza mortelle".

Dans le domaine de l'herméneutique, le magistrat a su se mouvoir avec sagesse et dextérité, acquises au fil des années d'activité juridique.

"Il ne fait aucun doute que l'image s'exprime, c'est-à-dire qu'elle est produite, au moment où la réflexion a lieu dans ces cristaux, que nous n'avons pas encore identifiés.

Mais quelle image ? Celle de la fralezza mortelle, c'est-à-dire de la fragilité du corps humain dans sa fugacité face à l'âme immortelle ? C'est peut-être exactement ce que le Prince veut nous dire : après vous être reflété dans cette multitude de cristaux qui magnifient votre vision, vous aurez la contemplation de votre état mortel et, par conséquent, vous ressentirez le besoin de vous refléter dans la réalité transcendantale".

"Son interprétation, intervint Don Angelo, me semble correcte. Le Prince nous invite à aller plus loin, à regarder d'autres dimensions de l'être. Et ce, afin de mieux comprendre ce que nous avons vu hier soir et ainsi nous préparer en vue des visions futures qui, j'en suis sûr, seront choquantes.

Le nouveau siècle sera certainement plus orageux et perturbateur que celui que nous avons quitté il y a quelques jours.

Don Angelo a demandé à ses invités de ne pas prendre d'initiatives qui n'avaient pas été convenues au préalable. Je les ai invités une fois de plus à la 103ème messe.

et la confidentialité de ce qu'ils avaient vu. Même les épouses ne devraient pas être informées de leurs visions et, si quelqu'un dans les nuits à venir était jaloux de l'absence inhabituelle de son mari, des excuses de toutes sortes devraient être inventées. Mais des nuits magiques dans la galerie des glaces, il n'y avait pas de fuite !

Herr Hofmann sourit en pensant qu'il aurait dû tromper sa femme, la douce mais stricte Em, d'origine prussienne, née dans un petit village près de Cologne, à la frontière avec les Pays-Bas. Avec un teint et des cheveux foncés, il avait plus un aspect et un caractère latin qu'un caractère allemand. Il aimait la culture méridionale, les collines toscanes qui se poursuivaient comme les vagues de la mer à l'horizon, la lagune brumosa de Venise, les monuments romains et médiévaux que chaque ville italienne exposait fièrement à chaque visiteur étranger, la mer bleue et chaude des

côtes dentelées du sud extrême, si différente du gris, glacial et impétueux du nord, où le vent souffle en toute saison, permettant aux quelques jeunes qui osent se laver.

Ils préfèrent se courir après à travers les dunes de sable blanc fin, interrompues par une végétation tortueuse et tourmentée.

Elle vivait bien en Italie, mais de temps en temps ses pensées s'envolaient entre les maisons et les lieux qui lui rappelaient les jours heureux de son enfance, vivaient dans la maison de son beau père dans le jardin spacieux duquel elle avait l'habitude de courir, grimpant comme un écureuil parmi les arbres. C'est peut-être la vente de cette maison ou la mort de son père qui l'a amenée à quitter sa ville natale, d'abord à Berlin pour des études universitaires, puis à l'étranger, en Angleterre et en France, pour améliorer sa connaissance des langues étrangères, qu'elle apprend très facilement.

Par hasard, à la suite d'une cousine qui lui était chère, elle a découvert l'Italie, la langue et le parfum de ce pays. Il n'est jamais parti.

Il était d'usage de dire qu'un lieu, une fleur, un homme se connaissent d'abord par le nez, en les sentant, et, après avoir apprécié leur parfum, pourquoi pas, on peut même tomber amoureux d'eux. Et, lors d'une soirée dansante à Florence, Herr Hofmann et, l'aimant bien, en est tombé amoureux au point de l'épouser en moins d'un an. Cependant, il n'aurait pas imaginé que, pour le suivre, il serait allé aussi loin au sud que la Sicile. Et c'est là qu'il découvre une Italie différente, plus vraie, plus authentique, plus ouverte, avec ces couleurs éblouissantes et ces émotions fortes. Une Italie qui l'a frappée parce qu'elle était si différente de son monde imprégné d'une culture rigide, qui lui avait imposé un comportement irréprochable et sévère et un sens aigu du devoir et de l'État. Un jour, elle a été impressionnée par les paroles d'un serveur napolitain qui lui a demandé si elle pouvait amener son chien à l'hôtel. Il répondit : "Madame, ici à Naples, personne n'est responsable de nous. Amenez l'animal." Il a compris qu'en Italie il n'y avait pas de stricte observation des règles, qui pouvaient être modifiées par quiconque croyait qu'à cette époque elles pouvaient nuire à la réalisation d'un objectif particulier et personnel, considéré comme prévalant à l'objectif général.

104

Elle disait que l'Italie avait commencé à Florence. Les régions de la vallée du Pô étaient trop proches de l'Allemagne - également en raison de la composition du paysage plat et répétitif - et les habitants, qui les peuplaient, étaient trop respectueux de l'ordre imposé. Les Sudistes, par contre, étaient plus imaginatifs, impulsifs, agités et intolérants envers la discipline. Il comprit alors pourquoi le grand empereur souabe Frédéric II avait préféré vivre en Sicile et dans les Pouilles, où il avait été fasciné par la créativité et la fantaisie de la culture arabe et des oliveraies, dont les feuilles argentées contrastent avec le vert foncé de celles des oranges, de façon si picturale.

"Herr Hofmann", il a entendu son appel. C'est Don Angelo qui m'a ramené à la réalité, en l'invitant à faire quelques réflexions, en homme étranger à la mystique typique du Sud, sur ce qui s'était passé dans ces nuits magiques dans la galerie des glaces de la Villa Palagonia.

Il répondit que les légendes sur les mythes et les superstitions du Sud l'avaient toujours fasciné, à tel point qu'avec sa femme Em, il avait effectué des recherches particulières sur les lieux où elles se multipliaient. Il avait ainsi appris l'existence de la villa du Prince de Palagonia et de l'air gauche qui planait autour de son constructeur. Il avait d'abord rassemblé une vaste documentation, interrogeant les habitants de Bagheria et étudiant l'architecture de la villa, ainsi que l'arrangement et la signification des statues des monstres. Ayant découvert que Goethe était également passé par ces

lieux, il se fit envoyer d'Allemagne les documents originaux du voyage du grand poète. Puis, un jour, il décida de rencontrer Don Angelo, le propriétaire de la villa, et, appréciant sa gentillesse, il devint son ami, au point de partager ses aspirations pour une rédemption de la Sicile.

Maintenant - pour un jeu inhabituel du destin - il avait même dû faire face à un événement magique, et il en était très heureux. Ne serait-ce que pour échapper un peu à la monotonie du monde réel.

Lui aussi était convaincu que la phrase écrite sur la porte de la galerie des Glaces avait un sens obscur, de sorte que son interprétation exacte leur permettrait de mieux connaître la personnalité du Prince et le monde multidimensionnel qu'il avait réussi à pénétrer par d'étranges alchimies. Cependant, il était déjà nécessaire de déterminer quelle stratégie "politique" choisir afin de tirer le meilleur parti de l'opportunité offerte.

Lui aussi, comme le député Sateriale, était d'avis que tout ce qu'ils pouvaient observer, devait servir leur objectif politique, celui de racheter la Sicile. En même temps, il était d'accord avec l'avocat Brancaccio que leur action ne pouvait pas rester sectorielle, mais viser haut, pour créer la base d'une nouvelle philosophie ou, pourquoi pas, d'une religion cosmique qui explique mieux les besoins de l'homme dans un univers si vaste et complexe, afin de l'émanciper et de le rendre un protagoniste de l'histoire mondiale.

105

Le capitaine Sperandio intervint, toujours péremptoire dans ses déclarations, sauf alors être prêt à se plier au raisonnement le plus raffiné et le plus convaincant de Don Angelo et des soi-disant cultivés du groupe, qui tout en appréciant la vivacité de certaines de ses déclarations, l'a finalement complètement vaincu.

"Nous perdons trop de temps en bavardages inutiles. Nous avons déjà examiné adéquatement tout ce qui peut être lié à ce qui nous arrive. Nous ne pouvons pas en dire plus ou en faire plus, car il y a encore peu d'éléments en notre possession. Il faut plutôt élaborer une stratégie de comportement pour faire face à ce que nous verrons dans les prochaines nuits avec plus de conscience et de perspicacité, afin de ne pas être pris au dépourvu par des événements imprévus ou imprévisibles".

"Oui, nous sommes en train de préparer un plan de guerre avec beaucoup de belles hypothèses d'événements qui pourraient se produire, peut-être en suggérant des solutions pour chacun d'entre eux.

Ce n'est pas comme si nous étions sur un théâtre d'opérations militaires, commente le sarcastique Odoacre, ici, plutôt que d'être planifiés, nous devons comprendre la psychologie de nos interlocuteurs en l'an 2000, mais ce qui est plus important, c'est de comprendre quels sont les buts cachés qui animent notre Prince".

106

CHAPITRE XIII

Dans lequel nous rencontrons Gaetano Mosca, auteur du livre "Elements of political science", publié en 1896, qui affirme que dans tout régime politique, les détenteurs du pouvoir sont toujours une minorité organisée qui s'impose à une majorité désorganisée.

Et dans lequel de nombreuses réflexions sont faites sur les systèmes de gouvernement des masses, avec un jugement négatif sur les systèmes démocratiques, le nationalisme impérialiste et le syndicalisme révolutionnaire.

Don Angelo et ses amis attendaient ces images dans la galerie des glaces depuis un certain temps déjà. Avec la même anxiété de l'amant qui regarde avec inquiétude dans toutes les directions l'arrivée de celui qui ne viendra peut-être jamais.

Alors que la tourterelle émane son cri caractéristique et que du haut d'un arbre feuillu se répand dans la vallée son cri d'amour, les âmes des invités de la villa se débattaient dans l'attente.

Mais les images n'étaient pas des amants cruels, elles apparaissaient peu à peu inondées de lumière. Trop de lumière. Les figures des invités de l'an 2000 ont commencé à apparaître à mesure que la lumière s'estompe. Ils étaient assis autour de la table avec le Prince de Palagonia au milieu, dans un silence absolu.

Les amis de Don Angelo ont détourné le regard pour ne pas faire comprendre leur souffrance intérieure. Personne ne bougeait, attendant que quelqu'un prenne l'initiative de commencer les processus mystérieux d'une autre nuit magique.

Lorsqu'ils se sont rendu compte que tout le monde était à sa place, ils se sont rendu compte que les jeux étaient maintenant terminés et qu'ils n'auraient le droit d'observer que les nouvelles images que l'instrument, laissé par les extraterrestres, refont surface dans les profondeurs du temps.

Qui sait quel événement historique du XXe siècle aurait été porté à leur attention et à quelles fins insondables ? Mais ce qui les affligeait le plus, c'était le fait qu'ils ne comprenaient toujours pas qui faisait ces choix.

Un faisceau de lumière verdâtre illumina soudain leurs visages, interrompant cette réflexion. Le moment était venu de regarder avec curiosité les événements de l'avenir pour les uns et du passé pour les autres.

Toute méditation se ferait plus tard. Maintenant, il était nécessaire d'observer - cette fois avec plus d'attention - les environnements, les gens et les choses.

Perdus comme le premier jour, ils ont regardé les yeux fermés, comme ceux des

107

un enfant qui ajoute aux images réelles ce qui vient de son imagination, les figures et les scènes qui se formaient progressivement.

Ils ont interagi avec deux hommes, bien habillés, avec une cravate torsadée autour du cou, tenue rigide par une chemise trop amidonnée, qui discutaient avec grâce et affabilité.

Au contraire, pour bien l'entendre, l'un posait des questions avec insistance, tandis que l'autre répondait calmement. Les jambes se chevauchaient de façon à montrer une paire de chaussures en cuir verni noir brillant, d'où émergeait un bas genou haut.

Un des hommes de l'an 2000, celui surnommé "Che", a décidé d'intervenir. Il a demandé à prendre le corps et le portrait du Prince et à entrer en scène. C'était celui d'une cafétéria du début du siècle, avec tables et chaises en fer forgé, rideaux rouges brique, miroirs sur commodes rococo dorées.

Les serveurs se promenaient discrètement parmi les clients, prêts à prendre les commandes, mais attention à ne pas troubler l'atmosphère d'un beau salon.

"Che" s'approcha de la table des deux personnes que la machine à remonter le temps avait matérialisées. Après s'être présenté comme un voyageur occasionnel en provenance de Paris, il a demandé à ses interlocuteurs qui ils étaient.

La tâche la plus élégante à laquelle il répondit fut de s'appeler Gaetano Mosca et d'être l'auteur du livre "Elements of political science", publié en 1896, dans lequel il théorisait que dans tout régime politique les détenteurs du pouvoir sont toujours une minorité organisée, qui s'impose à une majorité désorganisée.

Devant lui était assis, les jambes ouvertes sous la table, sur laquelle il avait posé un cahier et un crayon, Mario Calderoni, journaliste de "Il Regno", un magazine culturel pour quelques privilégiés qui a pris soin d'augmenter le nombre de ses lecteurs, en particulier parmi les personnes de rang social inférieur. Il l'interrogeait sur ce qu'il a écrit dans son livre.

"Avec votre stricte déclaration, croyez-vous donc que la souveraineté populaire n'est qu'une fiction ?"

"Bien sûr, répondit Moscou. "Même dans un régime démocratique, la classe politique est constituée d'une minorité qui utilise, pour obtenir et conserver le pouvoir, un système électoral correctement manipulé, afin que l'élite politique dominante ne subisse aucun changement. L'idéal démocratique n'est rien de plus qu'une formule politique pour obtenir le consentement populaire, suggérant qu'il a été rendu libre".

"C'est un jugement qui vous laisse étonné car il contraste avec la mode actuelle d'implication des masses dans la politique.

"La mode vraiment pernicieuse qui, poussée à l'extrême, nous causera des ennuis de toutes sortes. Le régime démocratique de notre pays, si pauvre, avec peu de tradition parlementaire, facile à corrompre, au favoritisme

108

et la démagogie, est sans doute le pire que l'on puisse espérer. C'est pourquoi je me suis toujours opposé au suffrage universel. Elle ne fait qu'encourager, avec l'ignorance et l'incompétence du corps électoral, la prédominance des courants extrémistes au détriment des courants modérés. Je suis sûr que cette manière de faire les choses conduira inévitablement, et dans quelques années, à une dictature plébéienne applaudie.

Le " Che " a imprudemment laissé échapper que cela se produirait dans les années 1920, mais que cette dictature ne serait pas plébéienne, mais de l'aristocratie agricole. Ces mots, cependant, n'ont pas pu être entendus parce que l'ingérence historique inacceptable a été immédiatement sanctionnée par la disparition du personnage de la scène.

Moscou et Calderoni ne semblent cependant pas avoir remarqué la disparition du "Che". Ils ont continué à se disputer comme s'il n'avait jamais comparu.

"Je suis antidémocratique, mais je ne suis pas antilibéral. Pour moi, le libéralisme est le meilleur antidote au despotisme, car il est l'expression de la multiplicité des forces en jeu. La démocratie, au

contraire, par la participation des masses au pouvoir politique, fera triompher une seule force politique, accélérant ainsi l'avènement de l'ère des tyrannies".

"Mais ne voyez-vous pas dans les nouveaux mouvements socialistes une réponse contre le danger de nouvelles dictatures en Italie ? lui demanda Calderoni.

"Non, bien sûr que non, répondit Moscou, à qui seul le mot socialisme faisait dresser les cheveux sur le dos,

"Le socialisme, conçu par les Juifs et les Allemands, est dur, abscons, ennuyeux et difficile pour les esprits italiens. Pour s'adapter à nous, il faut l'étirer, le déchirer, le gonfler, le changer dans toutes ses parties. Elle doit être sentimentale et plébéienne, hooligane et violente. La théorie des aristocraties, d'autre part, dans sa belle simplicité et sa clarté, en l'absence de caractères mathématiques, dans son universalité facile, se présente comme l'un des plus beaux produits du génie latin".

Calderoni a renforcé : " Je suis tout à fait d'accord. J'ai déjà expliqué à mes lecteurs que cet ignoble socialisme a donné naissance aux instincts les plus bas de la cupidité et de la destruction. Les cours n'ont été interdits que pour une seule personne. Les furies du nombre se sont déchaînées contre les valeurs. Le rédacteur en chef Corradini de mon journal a bien souligné que tous les signes de décrépitude, de sentimentalisme, de doctrinarisme, de respect immodéré pour la vie déchu, de piété immodérée des humbles et des faibles, d'utilité et de médiocrité placés comme canons de la sagesse, d'oubli des grandes possibilités humaines, de moquerie des héros, sont dans la vie contemplative de la bourgeoisie italienne qui tient et gouverne. D'Annunzio lui-même, dans ses 'Vergini delle Rocce' (Vierges des rochers), fit dire aux patriciens romains par Claudio Cantelmo que la force est la première loi de la nature, indestructible et incassable. Le monde ne peut être constitué s'il ne sulta pas la force. L'État construit sur la base du suffrage populaire et de l'égalité, cimenté par la peur, n'est pas seulement une construction ignoble, mais est également

109

précaire.

L'État ne doit être qu'une institution parfaitement apte à favoriser l'élévation progressive d'une classe privilégiée vers une forme d'existence idéale. Sur l'égalité économique et politique, à laquelle aspire la démocratie, une nouvelle oligarchie doit être formée, un nouveau domaine de force.

Il ne sera pas difficile de ramener le troupeau à l'obéissance. Les plébéiens restent toujours esclaves, ayant un besoin indigène d'étirer leurs poignets aux liens.

Appelé, il semblait mystérieusement, à côté de Moscou et Calderoni, Corradini que comme un pot a commencé à louer la guerre et la violence.

"Le nationalisme impérialiste et le syndicalisme révolutionnaire sont unis par le mépris qu'ils portent à la méthode démocratique, puisque le premier et le second considèrent la violence comme un instrument de la lutte de la bourgeoisie contre le prolétariat et vice versa. Le nationalisme veut être pour toute la nation ce que le socialisme a été pour le prolétariat. Qu'est-ce que le socialisme pour le prolétariat ? Une tentative de rédemption : en partie, et dans la mesure du possible, réussie. Et que veut être le nationalisme ? Une tentative de rédemption, et que Dieu ait son âme. Dans cette vision, je place l'antithèse entre le socialisme et le nationalisme en ces termes.

Ce sont deux grands faits dans le monde moderne. Par contre, ils sont très semblables et viennent de la même cause. Ils s'opposent l'un à l'autre, mais ils sont très semblables, en fait ils sont de la même nature. Le nom de l'un peut suffire à nommer l'autre aussi, car le socialisme lui-même est une forme d'impérialisme. C'est un impérialisme de classe, tandis que l'autre, bien dit, est aujourd'hui ce qu'il a toujours été, c'est l'impérialisme des nations. Ainsi conçu, le nationalisme devient la doctrine de la révolution italienne, qui doit expulser de notre pays la survie de deux révolutions étrangères : celle de la bourgeoisie gauloise et celle du socialisme allemand".

Avec ces paroles, prononcées avec une âme forte, les images ont disparu et la galerie des glaces a été illuminée.

Au centre de la table était assis pompeusement le Prince de Palagonia, d'une part, et les hommes de l'an 2000 et les amis de Don Angelo.

Tout le monde était essoufflé devant la crudité des phrases utilisées, les premières étaient stupéfaites qu'au début du siècle les soi-disant intellectuels dirigeaient déjà leurs esprits vers la guerre et la violence, les secondes parce qu'elles réalisaient que l'Italie se préparait à des événements bouleversants.

Assis parmi les hommes de l'an 2000, il comprit que son heure était venue de sortir de l'anonymat et d'attirer l'attention. Il se leva avec une lenteur étudiée, tandis qu'un homme aux traits arabes reconnaissables, qui était à côté de lui, le suivait avec son regard.

C'est ce dont on discutait au début du siècle, qui venait de s'écouler, avec des accents rhétoriques, et qui avait une grande emprise sur les vieux et les jeunes qui s'ennuyaient de la vie "bourgeoise et démocratique "1, sans émotions et sans frissons.

110

excitant.

La machine à remonter le temps nous a bien fait écouter ces dialogues.

Ils n'étaient pas de quelques imbéciles, mais ils sont tombés dans les salons qui voulaient paraître excentriques et anticonformiste, alors qu'ils étaient réactionnaires et visaient à redonner du pouvoir à quelques privilégiés, considérés comme sages et prévoyants face à une masse querelleuse et ignorante.

D'autre part, c'est encore le cas aujourd'hui : le pouvoir des différents parlements européens est réduit pour le donner à des hommes dirigés par les pouvoirs économiques et financiers, qui sont devenus les nouveaux barons, afin que des entrepreneurs sans scrupules puissent s'enrichir impunément.

De même que la pensée des Lumières a créé les conditions permettant aux peuples fatigués et affamés de commencer la Révolution française, de même la conception aberrante de la violence, qui prévalait en Europe au début du siècle, considérée comme la force régénératrice des peuples, a conduit aux événements qui allaient aboutir à la Première Guerre mondiale, dans laquelle les États économiquement avancés de la terre entière se sont retrouvés, d'un côté, d'un autre, en conflit pendant quatre ans, où toutes les ressources humaines et matérielles seraient utilisées pour obtenir la victoire définitive. Qui aurait dû apporter richesse et bien-être, mais surtout un nouvel ordre mondial, alors qu'il ne provoquait que deuil, faim et destruction.

C'est la première grande tragédie de l'humanité, à laquelle nous n'avons pas encore suffisamment réfléchi aujourd'hui. En effet, nous essayons d'en parler le moins possible et, lorsque nous le mentionnons, nous nous souvenons comme d'un événement qui a jeté un vieux monde basé sur des règles anciennes et dépassées, donnant ainsi à Corradini la raison du caractère purificateur de la violence.

Nous, qui avons eu la chance de vivre de nombreuses années après ces moments terribles, savons que la Première Guerre mondiale a créé les conditions propices à des événements encore plus choquants et horribles.

Don Angelo et ses amis étaient stupéfaits. Ils avaient vécu un siècle au cours duquel les États-nations émergents en Europe avaient tenté de se frayer un chemin à travers des guerres qui ont duré quelques mois pour redessiner de nouvelles frontières, mais surtout pour faire prévaloir les dynasties monarchiques, liées les unes aux autres, dans des querelles familiales continues. Ces controverses, bien que regrettables, n'avaient pas affaibli les économies nationales, mais seulement satisfait les objectifs expansionnistes des souverains et des dirigeants ambitieux. Avec le nouveau siècle, cependant, il y aurait eu des événements de guerre, totalement impliqués et destructeurs, inimaginables.

Comment s'adapteraient-ils aux nouveaux événements ? Auraient-ils pu retarder un tel monde, où leurs aspirations régionales ont fini par disparaître dans la grande mer des intérêts internationaux, portées par des idéologies qui impliquaient tout ? Le socialiste sicilien se serait placé contre le nationaliste sicilien et l'identité de sa propre terre aurait disparu.

La table au centre de la galerie des glaces séparait clairement les deux groupes

111

d'hommes d'époques différentes. Alors que ceux de l'an 2000 n'ont pas vu ceux de 1900, ces derniers les ont vus, quoique d'une manière confuse, et les ont écoutés sans toutefois tout percevoir clairement et, ce qui est pire, sans pouvoir entrer en contact avec eux.

Seul le Prince de Palagonia voyait et écoutait avec clarté des images et des sons. Il parlait à tout le monde, mais il n'avait pas encore pensé que le temps était venu pour ses convives de pouvoir se parler entre eux.

Il était dans la galerie des glaces, peut-être à cause d'une concession d'êtres surnaturels ou même naturels, mais certainement doté de pouvoirs extraordinaires qui allaient bien au-delà des lois physiques connues. Le Prince, manœuvre du temps et de l'espace, était comme un timonier à la barre d'un navire qui avançait lentement dans la brume des années et des expériences humaines.

Don Angelo, à l'époque, se souciait peu de la figure et du rôle du Prince de Palagonia. Il était fasciné par ce qu'il pouvait entendre et observer à travers la machine temporelle qui scannait l'espace et le temps dans Dieu sait quelles dimensions de l'être. D'autres soirs, lorsque la connaissance de certains faits avait été plus approfondie, les questions brûlantes de leur mission auraient été abordées.

Ce n'était pas la même opinion de l'animé capitaine Sperandio qui a rompu le silence en s'adressant directement au Prince :

"Je dois avouer que dans ma vie militaire, j'ai eu toutes sortes d'expériences, surtout en Afrique, à la suite des troupes italiennes, en Erythrée et en Abyssinie, dans la poursuite d'un rêve d'expansion

coloniale, auquel nous, soldats, ne croyions guère. J'y ai découvert, en plus de la nature douce des populations locales, que les sauvages, en fait, c'était nous qui apportions la guerre et la destruction. Les couleurs, les images et les sons que j'ai maintenant perçus semblent appartenir à une autre réalité.

Dans ces nuits, toujours sereines et pleines d'étoiles qui tombaient sur vous, toute la nature s'est réveillée. Dans l'obscurité, vous aviez l'impression de percevoir des mondes lointains et des sensations mystérieuses. Il vous a semblé que d'un moment à l'autre, les portes de paradis perdus s'ouvriraient, dans lesquelles vous voudriez entrer pour vivre des expériences jamais vécues auparavant. Mais tu savais que c'était de la pure fantaisie.

Donc, à la fin, on revenait écouter le rugissement du lion ou la plainte d'un animal en agonie qui devenait le repas d'un prédateur. Mais une expérience aussi incroyable, comme celle que je vis dans cette galerie des glaces, ne m'est jamais arrivée. Par-dessus tout, je ne peux pas comprendre la cause de tout cela et dans quel but nous avons été choisis. Alors que les autres amis, cher Prince, n'ont pas eu le courage de vous poser cette question, moi, qui suis soldat, j'ai l'intention de mettre de côté toute commodité et de faire de la diplomatie, pas sympathique à mon égard, et de l'aborder de façon décisive sur ce sujet. Je ne peux pas me lancer dans une aventure dont je ne saisis ni le sens ni le but.

S'il vous plaît, dites-nous donc de clarifier l'environnement" avec- 112

Le terme militaire typique, qui semblait bien adapté à la situation, n'a pas été retenu.

Le prince se leva et, comme les miroirs du plafond et des murs multipliaient son image, il répondit :

"Elle, en bon soldat, veut être concrète et aime évoluer dans des contextes qu'elle connaît ou que vous dominez. Mais ici, dans la connaissance des miroirs, et dans ces nuits, tout ce qui est notre réalité, fait de logique et de rationalité, importe peu.

Sinon, vous seriez exclu. Ici prévalent l'absurde et le paradoxal, le fantastique et l'irrationnel, l'inconscient et l'imaginaire. S'il ne nous lâche pas, il ne peut pas nous suivre sur la route où nous sommes. Ne soyez pas impatient. Sa recherche continue de solutions rationnelles à ses problèmes ne la conduira pas à satisfaire même ses besoins les plus élémentaires. Laissez-moi vous impressionner ! Ce n'est qu'alors que vous comprendrez pourquoi vous et vos amis avez participé à cette aventure. Et surtout, écoutez ce que diront les hommes de l'an 2000, qui ont la grande chance de pouvoir voir et entendre.

Le capitaine Sperandio n'a pas répondu.

Bon soldat, recevant une réponse qui lui semblait logique, il ralentit son enthousiasme et s'unifie.

Bien qu'il n'ait pas conçu que pour une question il peut y avoir plusieurs réponses et toutes également valables. Comme le chemin probabiliste d'un électron entre des atomes ionisés.

Odoacre et Enrico, esprits anticonformiste et rebelles, qui étaient en contact étroit avec leurs compagnons de voyage dans le temps au bout de la table, ne s'opposèrent également à rien.

Simon, connu sous le nom de "Che", était assis près d'Odoacre. À Henry, l'homme du Moyen-Orient. Alors que le premier avait déjà manifesté son caractère et ses idées, l'arabe était resté silencieux. Henry essaya d'approcher le député Saterial, qui était à sa droite, mais ne pouvait pas

bouger le fauteuil, parfaitement calé avec les autres. Une chaîne invisible avait été créée qui reliait les invités entre eux au moyen d'une force magnétique mystérieuse, empêchant tout mouvement.

Mais ce lien, au lieu de rendre leur situation douloureuse, les renforçait dans l'idée que tout le groupe s'approchait ensemble de limites naturelles qui pouvaient être franchies.

113

CHAPITRE XIV

Dans lequel on discute comment certains intellectuels italiens ont fortement influencé les coutumes et la mentalité de l'époque, plagiant l'esprit des hommes et incitant le peuple à croire qu'il y avait un besoin de sang humain pour laver la corruption et la vieillesse dans la société.

Et dans lequel Benedetto Croce affirme que les plans d'émancipation des forces populaires sont des toiles d'araignées destinées à se détacher du premier vent.

"Nous devons comprendre, en nous lançant tête baissée dans cette aventure, que nous verrions des images terribles et découvririons des pages inquiétantes de notre histoire. Mais nous ne pensions pas, même si nous connaissions leurs écrits, que certains intellectuels italiens avaient tant influencé les coutumes et la mentalité de l'époque. Ces sujets, vendus plus que jamais au pouvoir politique et économique, ont été le vrai grand malheur de notre pays.

Ils méritent de finir comme les nobles français. Pas guillotiné, mais botté le cul. Et non pas pour affamer le peuple, mais pour l'avoir plongé dans les guerres les plus désastreuses de l'histoire de l'humanité. Empoisonnant l'esprit des hommes, ils ont fait croire à la population qu'il fallait du sang humain pour laver la corruption et la vieillesse dans la société.

Comme d'habitude, elle désagrège le tissu social, disperse les valeurs collectives, incite à la haine et à la violence, puis se dilue pour attendre l'évolution des événements. Et, au terme de leurs réflexions néfastes, ils sont restés impunis, non seulement devant les tribunaux des magistrats, mais aussi devant ceux des peuples et de l'histoire. Quelle prise sur mon cœur quand, traversant ces petites villes perchées sur les montagnes de notre Italie, je vois les pierres tombales sur lesquelles sont écrits les noms des morts des deux grandes guerres. Des noms de paysans, de gens misérables, avec leurs mains calleuses et gonflées de fatigue. Des gens oubliés par un État qui, indifférent à leur pauvreté, n'a pas hésité à les arracher à leurs maisons et à leurs terres, à les traîner sur les champs de bataille. Combattre les guerres déclenchées par les lobbies du pouvoir économique et politique, pour tirer plus de profit d'un marché qui languissait.

Comment peut-on contenir la colère face à cette dépravation.

Le frère Don Pedro posa la main sur ses yeux, comme pour retenir ses larmes : "Pauvres enfants d'une humanité perdue, qui sont morts loin de leurs petites maisons, de leur vie fragile mais joyeuse, avec leurs personnes âgées et leurs enfants, qui ne demandaient à l'État que de pouvoir vivre dans la dignité ! Ces pierres tombales sont l'accusation la plus grave et la plus infâme portée contre les auteurs de ces documents.

114

des crimes que personne n'a jamais poursuivis. Que Dieu les maudisse pour l'éternité ! Ce sont des êtres méprisables qui ont joué et jouent encore avec la vie des hommes, comme s'ils étaient des marionnettes dans un théâtre de marionnettes".

Le frère se déchaînait. Il n'a pas pu arrêter son indignation devant tout ce qu'il avait entendu. Ces quatre exaltés avaient empoisonné l'opinion publique avec leurs conceptions racistes absurdes. Pire encore, pas moins de cent ans plus tard, personne n'avait détecté leurs fautes honteuses avec toute la sévérité qui s'imposait. Il est vraiment nécessaire de réécrire l'histoire et de comprendre à qui il faut attribuer la responsabilité de ce qui s'est passé.

Simon, le "Che" a dit : "Quand nous serons capables de sentir, au plus profond de nous-mêmes, toute injustice commise contre quiconque, où que ce soit dans le monde, alors, et seulement alors, toute l'humanité sortira de son esclavage actuel.

L'arabe est intervenu. Il s'appelait Mohammad Kadhafi. C'était une provocation qui a réveillé l'Américain Tony Sagan, qui avec sa pipe toujours allumée et fumante, se déchirait les yeux chaque fois qu'il le voyait bouger et parler :

"Nous ne sommes qu'au début de l'histoire de l'humanité.

Vous, Européens, devez comprendre que les maux que nous subissons sont le résultat d'une politique insensée, qui va à l'encontre de toute règle de la nature, dont vous avez été l'inspiration, j'ose dire démoniaque. Nous, les musulmans, voulons nous distancier de nos lois et de nos coutumes. Pour échapper à une étreinte, que vous appelez civilisation, mais que nous considérons comme mortelle pour notre culture et notre religion. Tu ne réalises pas que tu prends une autre croisade contre nous ? Cette fois non pas avec des armes pour libérer Jérusalem et les lieux sacrés, comme on l'a faussement fait croire aux peuples chrétiens au début du millénaire, mais pour réaliser un marché libre aberrant. Avec l'excuse de vouloir créer un monde homogénéisé, visant en fait à anéantir notre mode de vie.

Tony Sagan n'a pas pu se contenir et est intervenu : " Ce conte de fées des civilisations occidentales avancées qui, avec la violence et la prévarication, ruinerait les paradis terrestres préexistants, doit cesser ! Nous devons dire clairement qu'au cours du siècle dernier, nous sommes entrés en contact avec des civilisations inférieures qui avaient besoin d'atteindre leur plus haut niveau de développement.

Nous avons certainement commis des erreurs. Mais elles étaient inévitables et, de toute façon, les avantages qui en découlaient étaient si importants que le prix payé était largement récompensé. Vous, les musulmans en particulier, ne pouvez pas vous plaindre du tout. Vous aviez un bien précieux dans votre sous-sol, l'huile, et pendant des millénaires vous n'avez pas été capable de l'exploiter.

Nous, en Occident, nous vous avons appris à l'utiliser. Aujourd'hui, grâce à nous, vous avez de grandes plantes, et vous avez atteint la richesse. Si vous saviez comment l'utiliser correctement et le répartir équitablement, vous auriez un bien-être sans pareil.

115

Au lieu de cela, malgré ces ressources, vous souffrez d'une pauvreté et d'un chômage vraiment inacceptables. Peu de cheiks et de rois accumulent d'énormes fortunes et les gens meurent de faim, privés des droits les plus fondamentaux de liberté et de respect de la dignité humaine. Vous n'êtes

pas capable de vous débrouiller seul et de nous blâmer pour vos défauts et une mentalité parasitaire congénitale.

"Cher M. l'Américain ! Nous n'avons aucune envie et n'avons aucune envie de nous adapter à votre niveau de développement. Nous savons, hommes du désert, habitués à la lenteur du temps, que tout est relatif et que ce faux bien-être prendra fin un jour.

Nous sommes déjà habitués à être des continents pour ne pas nous faire d'illusions et ne pas nous entretuer dans des guerres fratricides".

Il était sur la touche en écoutant amusé, pour cette comparaison dialectique amère, un Chinois, qui se faisait appeler Chu-En-Tsin. Il jouait avec un porte-clés en argent représentant un crabe, dont les griffes mobiles maintenant fermées, maintenant ouvertes. En lui, il pensait aux paroles de Confucius : "Celui qui se modère, se perd rarement".

Il était surveillé par un homme aux grandes pommettes, d'origine slave, sévèrement secoué, interrompant le dialogue plutôt animé entre les deux hommes querelleurs.

Don Angelo et ses amis commencèrent à comprendre que les dîneurs de l'an 2000 ne s'étaient pas rencontrés ce soir-là par hasard. Leur appartenance à des races humaines différentes et à des peuples différents ne peut être accidentelle.

Peut-être leur rencontre avait-elle été conçue par le mystérieux Prince de Palagonia, qui n'avait pas encore complètement révélé ses cartes.

Le Slave était un Russe nommé Serghei Pomariov. A côté de lui étaient assis le Chinois, l'Arabe, l'Américain, l'Allemand Faust, le plus âgé de tous, le professeur de physique français Balthasar, le jeune homme aux yeux bleus, d'origine indéfinie, le Sicilien Federico, également aux yeux de céramique, Simon "il Che", sud-américain, le frère Don Pedro, espagnol, le Juif Danièle Ferri. Il y avait une femme hindoue, qui avait pris le nom d'Indirà Gandhi, par respect pour son grand compatriote. Appartenant à l'une des races les plus anciennes de la Terre, il semblait regarder les événements avec détachement et parfois sympathiser avec les vaines paroles des deux, occidentale et islamique. Il trouva secondaires les problèmes dont ils discutaient et très misérables face à la grande destinée de l'humanité.

Mais la soirée avait commencé sous le feu de la controverse. L'Américain Tony Sagan, sur place, n'a pas pu résister et a continué à se plaindre du manque de démocratie et de liberté parmi les populations arabes, où la femme est toujours soumise, et des croyances religieuses enracinées, qui semblent ridicules à l'opinion publique occidentale.

"Ces pauvres misérables - dit-il avec fureur - sont forcés de marcher avec le voile sur le visage, parce que leurs maris veulent les dominer et ne veulent pas que les autres apprécient leurs traits. Comment pouvons-nous transmettre le message

116

des Ummites et des Kurkites si, dans certaines parties de la Terre, le retard culturel, les superstitions et les tergiversations résistent ?"

"Nous vivons par nature", répondit Kadhafi. "C'est vous qui vous êtes éloignés et qui ne voulez pas être conscients des conséquences que nous finirons tous par payer cher. Vous vous plaignez que nos femmes doivent être habillées d'une manière chaste pour ne pas provoquer les autres hommes. C'est

vrai, mais vous êtes-vous déjà demandé pourquoi on fait ça ? Éviter, d'une part, l'exhibitionnisme inutile et délétère et, d'autre part, se conformer au principe naturel selon lequel la semence de l'homme n'est ni dispersée ni contaminée. Dans le règne animal, le lion et le zèbre, le chameau et la gazelle, le guépard et la girafe demandent à leurs femelles de ne pas s'accoupler avec d'autres mâles, car en eux le sens de la continuation de leurs gènes est dominant. Ce sentiment est fort chez l'homme arabe qui, en harmonie avec la nature, veut éviter que sa propre femme puisse faire l'objet d'attention et devenir un réceptacle pour la semence d'un autre homme. Il sait qu'il a été procréé pour que ses gènes durent dans les générations suivantes. Et c'est là la force de l'espèce, qui lutte pour survivre à jamais. Vous, les Occidentaux, qui êtes si outrés de voir nos femmes couvertes à l'œil nu, permettez à vos femmes d'être nues devant d'autres hommes.

Vous appréciez même quand ils réussissent à provoquer un mâle concurrent. Ainsi, les graines vitales s'obscurcissent. Vous, les Européens, avez maintenant perdu le sens de l'espèce. Un jour, vous serez emportés par les peuples les plus fertiles et les plus déterminés du Sud du monde dans la préservation de leurs gènes. Ce ne sera pas une guerre aux armes qui vous exclura de " la toute-puissance du peuple humain ", dont parle Foscolo, mais la renonciation à transmettre aux générations futures votre patrimoine génétique ".

L'hindou hocha la tête et la condamna solennellement :

"Dans le livre saint de notre Canto de Beato, la Bhagavadgita, Arjuna, le guerrier, se rebelle contre Krsna, la divinité, parce qu'il ne veut pas lutter contre ses proches, même s'ils sont coupables. Il ne veut pas détruire la famille et les lois sacrées qui la préservent.

Il ne veut pas que les femmes, quand l'affaire triomphe, se corrompent et, quand les femmes sont corrompues, confondent leurs castes.

La confusion mène à l'enfer."

Odoacre regarda Henry et dit à haute voix :

"En cette fin de siècle qui commence, les jeux éternels entre le rationnel et l'irrationnel se poursuivent et sont le champ du plus grand contraste entre les peuples de cultures et de religions différentes.

Don Angelo l'a fait taire et lui a mis l'index sur la bouche.

Le Juif Daniele Ferri a pris la parole :

"Sur le voile que les femmes musulmanes portent sur leur visage, il est nécessaire d'apporter quelques éclaircissements afin de ne pas tomber dans des malentendus ou l'exploitation.

Tout d'abord, le voile utilisé par les femmes en Iran s'appelle tchador et est un tissu noir qui a 117

il tourne son corps et sa tête comme un manteau. Celui utilisé dans le monde arabe est Yhijab : il couvre la tête et le cou, laissant le visage découvert. Pour la puberté musulmane, le port du voile est un ordre de Dieu, consacré dans deux versets du Coran. Il faut cependant souligner que l'invitation à la puberté s'adresse aussi bien aux hommes qu'aux femmes : ils doivent baisser les yeux et être chastes, tous".

J'ai interrogé Tony Sagan :

"Je ne nie pas que la civilisation occidentale se porterait bien si les jeunes étaient plus sévèrement éduqués. Ils sont parfois trop libres de s'exprimer, de s'opposer et de s'abandonner à des actes de violence gratuits qui, dans certains milieux, sont même justifiés et acceptés comme une conséquence nécessaire de l'agression des jeunes, qui ne se disperse pas dans les guerres. Cependant, il me semble que dans le monde arabe, c'est aux femmes de porter le voile.

"C'est vrai, répondit Ferri, parce que l'exhibitionnisme est inhérent aux femmes. Le voile est un moyen d'éviter une dégénérescence qui, aujourd'hui, dans le monde occidental, a atteint des niveaux d'indécence réelle".

Le Russe Pomariov est intervenu :

"Avec la chute du communisme, les libertés des démocraties occidentales, mais aussi ses vices, se sont répandues dans le monde entier. Aujourd'hui, Moscou est devenu un postribole, un bordel. La mafia russe fait rage, forçant même les autorités gouvernementales à obéir à ses ordres. Un peu comme ce qui s'est passé en Italie avec la mafia sicilienne à l'époque où dominaient certains démocrates-chrétiens qui, pour combattre et vaincre le communisme, se sont alliés au diable.

Vous, les Italiens, devriez mieux comprendre ce qui s'est passé à Portella della Ginestra, car c'est de là que vient l'affaire Andreotti.

Le Che a demandé au Juif :

"Mais, est-ce que la majorité des femmes portent le voile dans le monde arabe ?"

"Dans les années 60 et 70, il y a eu un abandon du W'hijab.

Aujourd'hui, les musulmans l'ont redécouverte et la portent avec conviction. Surtout les filles d'université et les femmes d'un certain milieu social. Par conséquent, il n'est pas vrai, comme le dit Tony, qu'il y a imposition de l'État islamique. Le voile sur le visage est une exigence culturelle qui découle de l'attachement aux valeurs de son propre peuple et du désir d'éviter une contamination dangereuse. Ceci, en revanche, ne devrait pas nous surprendre plus que nous ne le devrions, car partout dans le monde, il y a un retour à la religion et aux traditions, avec la redécouverte de rituels, qui semblaient appartenir à un passé aujourd'hui enterré.

"Je me pose quand même une question," dit Chu-En-Tsin. "Les femmes arabes, qui portent le voile, sont-elles plus émancipées, ou les femmes occidentales, qui se déshabillent à la télévision ou dans les magazines pour attirer l'attention du public sur des émissions ou des services bouillants, dirigés par leurs collègues hommes ? Ce public est devenu le vrai monstre du siècle. Il conditionne maintenant tous les choix.

Même les politiciens qui, avant de prendre des décisions, s'appuient sur les sondages comme leurs plus anciens prédécesseurs des prophéties des haruspex ou des devins ou de l'histoire de l

118

horoscopes.

Où s'est retrouvé le mouvement d'émancipation des femmes qui, au début du siècle, il y a quelques jours, a pu affronter et gagner des batailles mémorables avec des victimes restées dans l'histoire ? Ces culs nus n'iront pas très loin ! Pourquoi les femmes ont-elles préféré se prostituer pour un succès qui ne peut être qu'éphémère ? Pourquoi s'inscrivent-ils à des concours pour montrer des culs et des seins ?"

Frederick est entré :

"Ce qui importe, c'est qu'il y ait tolérance entre les religions et les cultures des différents peuples.

A ce moment, le jeune homme bien habillé aux yeux bleus se leva et avec son regard mystérieux avait frappé Don Angelo et ses amis dès le début.

Sa démarche, la noblesse de ses gestes, ses paroles mesurées et sereines lui donnaient une sagesse qui ne correspondait certainement pas aux années qu'il devait avoir. Alors qu'il était facile pour tous les autres de voir d'où ils venaient, pour ce jeune homme, toute tentative de deviner ses origines semblait difficile. Il ne semblait pas appartenir à la race humaine.

Se tournant vers tout le monde, y compris les hommes du XXe siècle, comme s'il pouvait les voir, il a dit :

"C'est la tâche de notre mission."

Et il s'est assis sans rien ajouter d'autre.

C'est le Che qui a repris la discussion. Il déclara, avec amusement :

"Au début des années 1990, peu après la chute du mur de Berlin, quelqu'un a proclamé que le communisme était mort et que des gens du monde entier cherchaient une nouvelle spiritualité religieuse. Je crois plutôt que les gens se précipitent pour se réfugier dans les superstitions, les croyances mystiques et l'ésotérisme. Les gens d'affaires les plus impitoyables profitent de la crédulité populaire pour faire de l'argent. Les religions traditionnelles luttent pour s'imposer. Mais ça ne durera pas longtemps. Il ne nous faudra pas beaucoup d'années avant de revenir à parler de la capacité de l'homme à déterminer sa propre destinée et l'histoire de l'univers. Le communisme, tempéré par un plus grand respect de la dignité humaine, devra tôt ou tard refaire surface. La Terre, cette immense boule qui poursuit son étoile, n'a pas de ressources infinies et seul un régime politique rationnel et moral peut permettre la survie de l'espèce humaine. Le capitalisme, d'autre part, remplit le ventre de quelques-uns, alors qu'il affame des milliards de personnes.

Le Prince de Palagonia intervint et exhorta tout le monde, hommes du millenovecento et des deux mille, à ne pas hâter les conclusions, mais à continuer le voyage dans le temps.

La salle est tombée de nouveau dans l'obscurité et d'autres images sont apparues.

Derrière un bureau, la figure de Benedetto Croce se détachait clairement, émergeant de la taille vers le haut avec toute sa fierté d'homme lettré.

On l'a entendu parler fort, même s'il était seul dans son studio. Il a dit que parmi les corbelleries qui peuvent être commises au cours de la vie en

119

Ceux qui pratiquent la philosophie, il y en a un qui était heureux d'être toujours resté distant, même dans les premières années de sa jeunesse. Il n'a jamais été positiviste.

Il s'est levé et, comme s'il était sur une scène jouant un rôle qui lui était imposé par un metteur en scène occulte, il s'est dit déterminé :

"Oui, c'est vrai, je suis un idéaliste et pour cette raison un idéaliste irrationnel. J'avorte ceux qui ont l'intention de mettre leur pantalon au monde, inventant des utopies malsaines. J'ai eu tellement

d'horreur contre le positivisme que pendant de nombreuses années, il a étouffé les tendances démocratiques, qui ont toujours été naturelles dans mon esprit.

Mais la démocratie italienne était, et nous ne savons pas pourquoi, positiviste, et mon estomac a refusé de la digérer, jusqu'à ce qu'elle prenne un peu de condiment au socialisme marxiste, qui est imprégné de la philosophie allemande classique. Oui, je le suis et je veux être un conservateur. Je me moque du bavardage des prophètes désarmés, je n'ai aucune confiance dans le progrès irrésistible et imparable, je crois que l'individu ne compte pour rien ou du moins ne compte pas pour ceux qui croient faire mais pour la tâche sombre que lui assigne la providence historique. Les passions fortes valent plus que les vertus médiocres, de sorte que les quelques unes sont destinées à dominer les nombreuses, les aristocraties et les plébiscités. Et les dessins émancipateurs des forces populaires récurrentes des incorrigibles réformateurs, de temps en temps Jacobins, socialistes, démocrates, radicaux, sont des toiles d'araignées destinées à se détacher du premier souffle".

Frédéric, le Sicilien aux yeux bleus, se leva impétueusement et n'attendit pas que la connexion avec Croce finisse par lui crier des mots qui plongeaient dans la pièce comme le tonnerre :

"Tant de fierté et de sagesse dans ses paroles ! Vous, les intellectuels, seulement parce que vous savez bien manier les mots, vous avez la grande présomption d'enchanter votre prochain et de le façonner comme bon vous semble. Mais de toute la corbellerie que vous dites, il reste peu de choses dans l'histoire, qui n'est pas faite de mots, mais d'actions. Il n'y a pas de chemin unique pour atteindre un but. Il y a beaucoup de routes qui peuvent être empruntées. Et pour que ce chemin particulier soit choisi, il ne sera jamais connu.

Croce a été interdit ; il s'est retourné plusieurs fois pour comprendre d'où venait cette voix. Il a même regardé sous le bureau. Quand il s'est rendu compte qu'il était seul et que peut-être ces paroles pouvaient venir de l'intérieur, il a continué sa méditation cette fois-ci, sans regretter qu'il puisse y avoir quelqu'un pour l'écouter :

"A quoi bon se plaindre des massacres de Saint Barthélemy ou de l'incendie de l'Inquisition ou de l'expulsion des Juifs ou des Maures ? Nous pourrions nous plaindre, mais de cette façon, soyez clairs, vous faites de la poésie et non de l'histoire. Ces événements se sont produits et personne ne peut les changer. Il ne s'agit pas de créer un nouveau monde, mais de continuer à travailler sur l'ancien, qui est toujours nouveau.

Il a soufflé comme Rigoletto, quand dans l'opéra homonyme il a invité l'insolent - 120

le comte de Monterone à cesser de l'affliger lui et les autres courtisans "à toute heure" en défendant l'honneur de sa fille. Il attendit un moment une réaction. Mais si le bossu du Duc de Mantoue a pris une malédiction, il n'y avait rien pour lui. En fait, un silence mortifiant l'enveloppait. Puis, comme d'habitude, il changea de sujet et attaqua les francs-maçons, qu'il méprisait pour leur abstractionnisme et leur individualisme, en faisant des intellectuels quand ils ne se sentent plus au centre de l'attention.

"Pour la mentalité maçonnique, qui simplifie tout, l'histoire est compliquée, la philosophie est difficile, la science ne se prête pas à des conclusions tranchées, la morale est riche en contrastes et angoisses. Une culture bon marché, bonne pour les commerçants, les petits professionnels, les enseignants du primaire, les avocats, les médecins, mais très mauvaise pour ceux qui ont besoin de se plonger dans les problèmes de l'esprit, la société et la réalité en général. L'institut de franc-maçonnerie, datant de la fin du XVIIe siècle, aujourd'hui au service de la démocratie radicale, est

peuplé par la petite bourgeoisie, renforcée par le simplisme rationaliste du judaïsme. C'est l'un des obstacles majeurs que rencontrent les pays latins pour s'élever vers une véritable compréhension philosophique et historique de la réalité et vers une vie politique adaptée aux temps nouveaux".

Tandis que le grand vieillard disparaissait, laissant place à la lumière qui se répandait à nouveau dans la galerie des glaces, la parole fut reprise par le juif Daniele Ferri, qui appuya ses paroles en s'ajustant bien sur la chaise :

"Pauvre Italie, comment pourrait-elle grandir entre la franc-maçonnerie et le clergé du Vatican ! Bien qu'étiré comme un radeau providentiel sur la Méditerranée et pouvant être un carrefour et un point de rencontre pour de nombreuses civilisations, il s'est trouvé paradoxalement immobile, fermé à tout renouvellement, comme s'il se trouvait géographiquement au-delà du cercle polaire arctique".

"Cela aurait pu arriver", intervint l'Allemand Faust, maintenant bien reconnaissable par les longs cheveux blancs et une dentelle épaisse sous le menton, d'une couleur mixte entre le gris et le blond, "car il manquait une dialectique universelle, religieuse comprise. Nous, les Allemands, nous avons la chance d'avoir Luther et sa réforme qui, au-delà de la validité de ses dogmes - que je n'ai jamais pris en considération parce que je crois que toutes les religions tant qu'elles sont humaines et tolérantes ont la même dignité - a brisé le monopole religieux de l'Eglise catholique en Allemagne.

Je crois que dans tous les domaines, du politique à l'institutionnel, culturel et même religieux, la domination sur les consciences d'une seule force spirituelle est pernicieuse, car elle engendre l'intolérance et la tension sociale, la soumission et l'immobilisme.

"Je ne comprends rien, ajoute Tony Sagan. "Dans mon pays, il y a tellement de religions qu'on peut dire que dans chaque tête il y a une religion. Comment est-il possible que vous, Européens, vous vous considériez supérieurs en culture et en civilisation à nous, alors que vous êtes dominés par une seule religion ? Je parle en particulier de l'Italie, où la monarchie absolue de l'Église a duré des milliers d'années et où apparaî

121

intemporelle.

Dans un tel contexte, comment les idées et les mouvements culturels peuvent-ils se développer librement, sinon derrière la promotion aimable et bienveillante des cardinaux et des évêques ? Et si quelqu'un ose se mettre sur le côté ou souffre du bûcher, comme Savonarole à Florence en 1498, ou est condamné au silence et à la mort civile, comme à notre époque. On ne peut même pas faire un peu d'art si on n'a pas le soutien de l'Église catholique".

Le juif Ferri reprit la parole : "Beaucoup se sont demandé qui étaient les héritiers culturels et politiques de l'Empire romain. Certains croient que la sévérité et la rigueur latines ont été trouvées dans le peuple allemand, dans sa langue et ses coutumes. Pour que ses empereurs puissent être considérés comme les procureurs naturels de l'idée impériale de Rome. Je suis d'avis que cette conclusion est erronée et que les auteurs de cette idée impériale ne se sont pas beaucoup éloignés de cette ville.

Au contraire, ils ont étendu l'empire en le rendant plus grand, au-delà de la Méditerranée, impliquant plus directement les deux Amériques, l'Afrique, l'Asie et l'Océanie. Bref, l'Empire romain ne mourut ni en 476 après J.-C., quand Odoacre, après avoir déposé Romulus Augustus, envoya l'insigne impérial à Byzance, ni en 1453 avec la chute de l'Empire romain d'Orient. Il survit

encore et, comme je l'ai dit, il a même repoussé encore plus loin ses limites. L'Empire romain, avec sa culture et ses institutions, est aujourd'hui représenté par le Pape et ses cardinaux qui sont parvenus à un contrôle territorial et mental plus étendu et incisif.

L'idée de César de supplanter la République, qui était devenue un instrument politique usé et ne convenait plus pour gérer une vaste réalité, de la remplacer par un institut capable d'impliquer des sujets de tout l'empire, fut parfaitement réalisée avec l'Église. Ce n'est que par la foi religieuse que cela peut se produire. C'est pourquoi César a essayé de se diviniser de son vivant. Non pas par vaine gloire - comme un érudit hâtif et superficiel veut le reconnaître - mais par nécessité.

Moïse ne pouvait garder le peuple juif agité uni, divisé en douze tribus, qu'en lui faisant croire que les tablettes des lois lui avaient été remises directement par Dieu. Muhammad a réussi à rassembler les innombrables tribus nomades des Arabes, chacun d'entre eux se frayant son propre chemin à travers les vastes déserts, uniquement grâce à l'idée d'un Dieu unique, Allah, qui a vaincu les nombreux dieux de la nature, qui ont divisé la nation. C'est grâce à cette intuition qu'il a pu lancer les Arabes dans l'une des plus grandes conquêtes de l'humanité.

Kadhafi a tout de suite insisté : " Cette grande idée d'unité n'est plus vivante dans les peuples arabes, qui se sont à nouveau divisés. Ce n'est que lorsque nous aurons nous aussi un empereur-Pape, comme vous catholiques, que nous pourrons reprendre possession de notre histoire. Les armées de Mahomet n'ont pas réussi à conquérir l'Europe, non pas à cause des rois et princes allemands, mais parce qu'il y avait une force religieuse unitaire. Aucun vainqueur n'est sorti vainqueur du différend sur les deux systèmes, les deux étant fondés sur les mêmes convictions universelles.

122

C'est pourquoi chacun a résisté à l'intérieur de ses propres frontières et ces empires sont venus, pas fatigués du tout depuis des millénaires, jusqu'à nos jours. Et les systèmes politiques qui ont osé et oseront s'y opposer, comme le communisme soviétique, fondé sur une simple idéologie politique, sont destinés à succomber, comme cela s'est en fait produit.

L'Empire romain survit encore aujourd'hui, grâce à cette transformation extraordinaire, que César avait fermement désirée et que les dagues de quelques nostalgiques n'ont pu empêcher".

Federico a souligné : " Je suis d'accord avec cette analyse historique. Au-delà des États individuels, qui ont nécessairement une vision sectorielle, fondée sur une conception purement politique des événements, il y a les empires universels idéaux, qui ne se sont certainement pas éteints au début des années 1800 lorsque Napoléon Bonaparte a déclaré la fin du Saint Empire romain. Les grandes religions visent à conquérir des territoires non pas directement, mais par l'esprit des hommes. Si les dirigeants politiques ne s'entendent pas avec les chefs religieux, ils sont destinés à disparaître, parce qu'ils n'ont pas un contrôle effectif sur les sujets. Dante avait tort, lorsque dans son essai politique "De Monarchia", il avait divisé les compétences entre l'empereur et le pape, croyant que ce dernier devait se limiter à être le chef religieux et à s'intéresser aux questions spirituelles, laissant à l'empereur la gestion des choses terrestres. Le grand poète n'avait pas pressenti que le véritable empereur universel était le pape et que l'empereur allemand n'était qu'un souverain d'État, qui embrassait des peuples différents, dont la faveur ne pouvait être perdue que s'il décidait, l'excommuniant, le vrai héritier de l'idée impériale romaine".

Tony Sagan a ajouté avec moquerie : "Je dois admettre que notre président, actuellement à la tête de la plus grande puissance politique et économique du monde, repose son pouvoir sur des sables mouvants. Les facteurs qui déterminent sa force sont si variables et inconstants qu'elle est extrêmement vulnérable et conditionnable. Il suffit, en effet, qu'une femme dise qu'elle a été séduite par lui, que sa grande force disparaisse en un instant. C'est parce que derrière lui il n'y a pas d'idée religieuse unificatrice. Et si le capitalisme mondial est attaqué par ces empires religieux, il périra comme le communisme, qui semblait immortel".

Intervient Don Pedro :

"Il me semble que tout le monde est d'accord sur le fait extrêmement positif que nous revenons à l'idée impériale unificatrice, avec le renforcement des religions monothéistes à l'Ouest et à l'Est, auxquelles les différents États doivent rendre compte moralement et politiquement. La mort du communisme a eu pour conséquence immédiate la renaissance de certaines nationalités, apparemment décédées.

Trois États multinationaux se sont désintégrés : l'Union soviétique, la Yougoslavie et la Tchécoslovaquie, générant des conflits ethniques qui n'ont pas encore été résolus. Mais ce phénomène est antérieur à la fin du communisme, ayant commencé dans l'Ouest, où les Canadiens du Québec, les Basques espagnols, les cours, le

123

Les catholiques d'Ulster, d'Écosse et de la vallée du Pô demandent à être réunis avec une patrie perdue, pour former des régions autonomes. Aujourd'hui, la religion et le marché mondial exigent de nouvelles structures étatiques et l'ancienne idée césarienne regagne inévitablement du terrain. De tels idéaux œcuméniques ne peuvent être promus que par les grands chefs religieux, qui mieux que les hommes d'État, conditionnés par les querelles de l'atelier, savent regarder loin et promouvoir un ordre politique universel unificateur, capable de surmonter les contingences locales pour résoudre les véritables grands problèmes de l'humanité, avant tout la mort par la faim.

Che conclut : "Je suis convaincu que l'homme sera imprégné de ces concepts sectoriels pour un nouveau millénaire. Ensuite, elle s'émancipera et se projettera vers de nouveaux objectifs. Il sera alors prêt pour le grand saut qui lui permettra de rejoindre les autres civilisations de notre Galaxie.

Simon fut étonné d'avoir prononcé des paroles dont il ne comprenait pas tout le sens. Les autres le regardèrent stupéfaits.

Dans la galerie des glaces, il commençait à y avoir des ingérences d'entités qui n'appartenaient pas à leur réalité.

124

CHAPITRE XV

On y rencontre Filippo Tommaso Marinetti, fondateur du mouvement futuriste, qui a épuisé l'entreprise libyenne, l'intervention de l'Italie pendant la Première Guerre mondiale et le régime fasciste.

Pour ces courtoisies rendues, en 1929, il a reçu la nomination comme universitaire de l'Italie.

S'aligner sur le pouvoir aide votre carrière.

Les invités rencontreront également Salvemini et Einaudi qui se parlent et conviennent qu'il faut réagir face à une puissance économique et financière concentrée dans le Nord, qui absorbe toute l'énergie et les ressources du pays.

Dans la galerie des glaces régnait un silence impénétrable. Imperforables comme ces corps massifs qui tournent à grande vitesse dans les nébuleuses planétaires.

D'une part, les hommes de l'an 2000 ont médité sur ce que le Che avait dit, qui avait rempli leur cœur d'espoir. L'humanité entrera dans une nouvelle phase de son évolution, même si celle-ci est loin d'être terminée. D'autre part, Don Angelo et ses compagnons, de plus en plus déconcertés par les faits observés et les commentaires entendus, ne comprenaient pas encore le but de leur présence à ce banquet bizarre.

En attendant que quelque chose se passe pour éclaircir le mystère de Villa Palagonia, le jeune homme aux yeux bleus, d'origine indéfinie, anticipe ce que l'on verra, faisant comprendre à Don Angelo qu'il n'est pas seulement spectateur comme les autres, mais conduit avec le Prince - sous la direction habile des êtres invisibles mais toujours présent dans la galerie des glaces - un jeu à la fois subtil et fascinant.

Alors il a commencé :

"Pour comprendre ce qui va se passer dans le nouveau millénaire, il faut s'expliquer les raisons pour lesquelles il a été possible de développer au début du siècle, il y a quelques heures à peine, un tel mélange contradictoire d'irrationalité et d'idéalisme, avec le recours à la violence pour résoudre les problèmes de l'humanité.

Certains phénomènes de protestation annonçaient déjà que les masses populaires commençaient à être de plus en plus protagonistes de l'histoire, devenant ainsi moins manœuvrables par les systèmes de pouvoir.

Filippo Tommaso Marinetti, considéré comme le fondateur du mouvement futuriste qui se répandit plus tard dans toute l'Europe, fut le témoin occasionnel d'une grave effusion de sang en 1898 à Milan.

L'année précédente, le prix des denrées alimentaires et, en particulier, du pain, avait augmenté. Il y a eu des manifestations dans le Sud, puis à Florence et à Pavie. A Milan, les émeutes ont commencé le 6 mai 1898 lorsque Guglielmo Savio, dix-sept ans, a été surpris par la police en distribuant des tracts faisant l'éloge du suffrage populaire. Dans un crescendo de tension, l'état de siège a été proclamé. A cette époque, Milan paraissait désarmée par les barricades et les camps de l'armée en mode de guerre.

Mais donnons la parole à Marinetti, que nous trouverons à l'aide de la machine à remonter le temps, dans une chambre d'une modeste pension à Paris en 1900".

La galerie des glaces replongea dans l'obscurité. Des images sont apparues, dans lesquelles Marinetti a été vu, avec des moustaches bien soignées et une ligne au milieu de ses cheveux, tandis qu'une écriture était penchée sur une table. La caméra l'a attrapé par derrière ; descendant comme un observateur qui s'approchait lentement, il a glissé sur les draps, que le fondateur du futurisme a rapidement remplis. Il était si près qu'il a permis qu'on les lise.

"Le samedi 7 mai, j'ai quitté la maison très tôt et je suis allé au club à la recherche de nouvelles.

Milan était pleine de bouchées avec toutes ses fenêtres grandes ouvertes, dans une atmosphère exaspérée de lumière et d'attente. Au club, j'ai appris que le général Bava Beccaris, commandant de la Piazza di Milano, avait reçu l'ordre de bloquer la rébellion. Il y avait des voix fantaisistes de milliers de paysans marchant vers Milan, conduits par les étudiants de Pavie dans le but de faire triompher les républicains et les socialistes.

D'habiles instigateurs couraient de porte en porte dans toutes les usines pour arrêter les travaux. Les fours avaient été allumés et les grands bâtiments avaient englouti des colonnes noirâtres d'ouvriers.

Mais à sept heures du matin, à l'usine Pirelli, lorsque le sifflet a retenti pour le début des travaux, des voix se sont élevées pour inviter les gens à quitter le travail pour rejoindre les manifestants.

Malgré l'intervention du maître, jusqu'à trois mille ouvriers quittent l'usine. Ils ont marché le long de la rocade et ont exhorté les travailleurs d'autres usines en cours de route à se joindre à eux.

Les quelque 37 000 ouvriers, dont les rangs avaient grossi, étaient dirigés par des anarchistes, les revolvers à la main. Ils ont suivi les femmes à travers les mêmes des mêmes.

L'insurrection se dirigeait vers les quartiers les plus riches du Corso Venezia.

Vers neuf heures et demie, j'ai quitté le club et j'ai sauté dans un tram jusqu'à ce parcours.

Milan semble avoir suspendu sa vie : écoles et magasins fermés, lettres et dépêches non distribuées. Sur le pont du Naviglio, j'ai rencontré un escadron de cavalerie avec leurs épées tirées, suivi par une compagnie de carabiniers.

Du quai du tramway, près du conducteur, j'ai vu au loin un immense rassemblement de personnes. Ils construisent une barricade ", me dit l'hôte, continuant à conduire tranquillement ses harceleurs. Je vous suggère de descendre ici, parce qu'ils vont faire dérailler le tramway et le mettre sur le côté pour arrêter la cavalerie.

126

Le tramway s'est lentement frayé un chemin à travers une foule de gens curieux et les cris et les chants monotones et vaguement mélancoliques de l'hymne des ouvriers. Soudain, le tramway sauta : ils enlevèrent les chevaux et (un énorme véhicule, soulevé par la foule, sortit des rails et partit à la dérive, comme une carcasse entre les griffes d'un millier de crabes.

D'autres omnibus et tramways arrivaient au même point du Corso Venezia et étaient disposés latéralement, de sorte que la rue fut bientôt bloquée par deux barricades.

La foule, cependant, n'avait que peu de fusils, de pierres et de bâtons.

Vers onze heures, quelques sonneries de trompette, avec les intimations des soldats, m'attirèrent à nouveau vers Corso Venezia. Je me suis réfugiée dans une cour pendant que le fusil crépitait à l'extérieur. D'une fente, j'ai vu les insurgés percer la porte et entrer dans Palazzo Saporiti, d'autres monter sur le fronton pour planter un drapeau rouge. Protrudant la tête, j'ai vu les fantassins, agenouillés sur le sol, à la fin du parcours, aussi petits que des soldats de plomb. A ce moment, sur la terrasse du palais Saporiti, un homme gigantesque est apparu et a saisi une énorme statue et l'a poussée dans le vide en dessous. Un rugissement retentissant a été entendu, suivi de trois coups de

trompette et d'un barrage de coups. Après cela, je me suis enfui et je me suis aplati contre les façades pour éviter le risque d'une balle perdue.

Tu rentres chez toi pour contempler le drame du haut du balcon. Avec des jumelles, j'ai vu une compagnie de carabiniers avancer. Puis il y a eu un arrêt brusque et un terrible coup de fusil de chasse a été entendu et la petite cour formée par les barricades est devenue toute blanche et déserte. Le fronton du palais Saporiti était chargé de têtes humaines. Les Carabiniers ont ouvert une tranchée dans la barricade sous une pluie de tuiles et de pierres. Je les ai vus décharger parfaitement les revolvers, le bras tendu vers le haut, contre le toit du palais Saporiti. De la brèche de quelques mètres de large, deux pelotons de cavalerie, épées tirées, glissent sous l'avalanche de tuiles et s'alignent devant la deuxième barricade. Ils formaient deux rangées solides et compactes. Après un son de trompette, la colonne a commencé violemment.

Vers quatre heures, je me rendis à Porta Vittoria, où il y avait une barricade parsemée de petits drapeaux rouges. C'est toujours le même troupeau sans ordre, sans armes et sans chefs, qui a abandonné la position au premier tir.

Vers le soir, la violence des rebelles a augmenté.

Ils ont abattu un soldat à cheval, sifflé les officiers.

Le canon était silencieux malgré la violence de la foule. Deux voitures ont été incendiées comme des lanternes aux extrémités de la barricade. Puis la troupe a tiré.

A l'angle de Via Palermo et Via Solferino, un formidable système de défense a été conçu, composé de quatre barricades qui formaient une place. Il a fallu un escadron de cavalerie, un bataillon de cibles et une compagnie d'artillerie pour avoir raison.

La bataille sur le toit a duré jusqu'à six heures. Sur une maison très haute, vous avez vu un

127

une rangée de coquins passant les tuiles pour les empiler aux pieds d'un garçon plus fort, qui jouait le rôle de lanceur. Un peu plus loin, un jeune homme, calme, assis, tenta de défaire un pot de cheminée pour le lancer contre la troupe. Sur le toit d'en face, un capitaine a donné l'ordre aux soldats de tirer.

Le jeune homme s'est caché derrière un mur pendant un moment, puis, pendant qu'ils le visaient, il a semblé se repentir et s'est remis au travail. Une balle l'a cloué à son pot de cheminée.

Au crépuscule, il a commencé à respirer. La bourgeoisie s'est égouttée de peur hors de leurs maisons à la recherche de nouvelles.

Le dimanche 8 mai, je suis sorti vers 10 h du matin, au rugissement de la canonnade.

A la tombée de la nuit, un homme nous a rencontrés sous les arcades : il a montré des cerveaux humains rassemblés dans le creux du chapeau, en disant : " Regardez ce qu'ils ont fait aux pauvres gens ".

Piazza del Duomo a été transformée en bivouac, avec les ballots de fusils et de chevaux disposés comme une roue, les cavaliers rassemblés au centre, avec le tintement des barbazzos, les nitrites et les excréments accumulés.

Le lundi 9 mai, le général Bava Beccaris a ordonné de nombreuses arrestations.

Turati, chef du parti socialiste italien et membre du parlement, sa partenaire Anna Kuliscioff et Bissolati, membre du parlement et directrice des Avarites, ont été emprisonnés.

Lundi également, vers midi, l'armée a pris d'assaut le couvent des Capucins, après avoir ouvert une grande brèche dans le mur d'enceinte avec un coup de canon.

Le lendemain, j'ai assisté, devant le théâtre Manzoni, à l'interminable défilé des prisonniers que la prison ne pouvait plus contenir. Trois par trois, les mains liées, ils marchaient d'un pas entre les hommes à cheval avec leurs épées tirées et leurs rangées de carabinieri. Les officiers à cheval, les yeux meurtris, le revolver au poing, repoussaient la foule avec l'air d'escorter de la dynamite. J'ai reconnu dans ma tête le député radical De Andreis et Turati".

Les images ont alors disparu et les observateurs se sont retrouvés stupéfaits dans la galerie des glaces.

Le Che a rompu le silence :

"Ce n'est pas le sang lui-même qui me fait frissonner, mais comme nous le dit Marinetti, content de la façon dont le flic et les soldats de ce boucher de Bava Beccaris ont massacré le peuple, qui a demandé à survivre. L'expression utilisée " la balle qui cloue le garçon à la cheminée " ne trahit pas un moment d'émotion, de pitié ou de honte. Les soi-disant intellectuels italiens ici aussi ont montré leur vrai visage en tant que conservateurs aveugles et stupides. La ruine de l'Italie est le manque de manifestations autonomes de la pensée. Tu y vas et tu te jettes contre tous les fauteurs de troubles de l'ordre établi".

128

"C'est vrai", a ajouté Don Pedro, "Martinetti, un gobelin amusé qui se retourne amusé parmi la foule, qui regarde d'une manière hostile, demandant l'intervention du canon, demande instamment la restauration des règles mises en danger. Mais, en bon intellectuel, dès qu'il entend le crépitement du fusil, il se met prudemment à couvert. Ce n'était pas le bon moment pour tirer des mots en vain. Mieux vaut édulcorer pour contempler les tragédies des autres, sur lesquelles coudre des histoires macabres, trouver, plus tard dans les années, des idiots qui nous auraient brodé des commentaires admirables pour le style sec et compact, je vois, au contraire, chez cet homme, l'aberration d'un intellectualisme qui s'en prend aux concepts et idéalisme à la mode, pour se faire agréable à la bourgeoisie riche, qui finalement, si on ne s'en prend à elle, vous donne le succès littéraire.

"D'autre part, ce Marinetti ne trahit pas sa véritable inclination", parlait Frédéric, écœuré par cette poubelle de pseudo-politologues et de sociologues, qui définissait les culologues, bons uniquement pour traiter de sujets plaisants au pouvoir et pour couvrir son cul devant les puissants qui les manoeuvrent.

"Marinetti, ne l'oublions pas, après avoir réussi dans le futurisme - grâce au soutien des classes dirigeantes qui l'avaient favorisé - en tant que nationaliste comme il l'était, a exalté l'entreprise libyenne, l'intervention de l'Italie durant la Première Guerre mondiale et le régime fasciste. Pour ces courtoisies rendues, en 1929, il a reçu la nomination comme universitaire de l'Italie. Même aujourd'hui, s'aligner sur le pouvoir aide à faire carrière. Les nouveaux satrapi de la politique italienne, qui se lavent la bouche en exaltant ce faux système démocratique, ne pardonnent pas si vous osez aller contre vous-même. Écrivains, poètes, musiciens se rendent sur le terrain pour défendre sans vergogne et de manière partisane les groupes politiques qui leur sont favorables. Ils prennent soin de ne pas se livrer à la satire pour s'attaquer aux fautes professionnelles et à la

corruption, d'où qu'ils viennent. Aujourd'hui, il est plus facile qu'une montagne, pas une montagne de caoutchouc, de passer par le trou d'une aiguille qu'un intellectuel évite le conditionnement des lobbies politiques et l'aplatissement général".

Le Russe Serghei Pomariov, qui a vécu les années les plus orageuses, mais aussi les plus passionnantes du communisme dans son pays, s'est dit satisfait :

"A Milan, en 1898, le peuple a pris conscience de sa force et a compris que ce n'est qu'en s'organisant qu'il peut obtenir les droits qui lui sont dus. Je suis sûr que, si nous allons dans cette direction, nous pourrions trouver les bons messages pour les peuples de la terre, qu'une mondialisation débridée conduit comme tant de bœufs vers une nouvelle colonisation et une soumission dégradante.

Nous ne pouvons échouer dans notre objectif d'éduquer les hommes pour qu'ils puissent faire le Grand Bond vers l'Union Galactique".

Le cœur de l'avocat Brancaccio a sauté dans sa poitrine. Il avait entendu ce qu'il espérait entendre. Le but de leur mission était en quelque sorte indiqué : une nouvelle ère de civilisation pouvait s'ouvrir au peuple humain. Mais il n'avait aucun moyen de manifester sa joie. La machine à remonter le temps a recommencé à vibrer, produisant de nouvelles images.

129

Deux hommes, presque du même âge, se disputaient dans une rue ensoleillée de Naples, à bord d'une voiture, le toit ouvert. Ils portaient l'un une tasse, l'autre un canotier sur des vêtements clairs.

Ce fut un plaisir pour les observateurs de l'époque de plonger dans cet après-midi ensoleillé, avec la mer bleue qui rendait le climat festif et joyeux. Le cocher, curieux comme tous les cochers du monde, prétendait s'occuper du guide du cheval, qui en fait savait se débrouiller seul. En fait, il était les oreilles tendues pour écouter ces deux personnes qu'il avait reconnues.

Federico a dit : "L'un avec la coupe est Salvemini, l'autre est Einaudi. Tous deux, à l'époque pré-fasciste, veillaient à ne pas aborder avec trop d'enthousiasme les idées nouvelles qui faisaient leur chemin.

Ils considéraient la philosophie comme un terrain dangereux, préférant rester fermement ancrés aux problèmes réels de manière concrète. Nous leur devons que dans la société de la première décennie du siècle, parmi tant d'aberrations, d'engouement et de distractions, les idées libérales et démocratiques se soient imposées".

Leur tempérament était différent. Einaudi, piémontais, réservé, sensible, de peu de mots, sec, froid, presque aride, précis comme une horloge. Salvemini, en revanche, était le portrait du Sud : combatif, généreux et impétueux, incisif en paroles et en regards, agité par le démon de la sincérité jusqu'à la rugosité. Comme on discutait, raisonnait, niait, secouait, secouait, secouait, prenait la poitrine et attaquait.

Tous deux étaient heureux d'être des mentors inouïs. Ils se vantaient d'être anticonformiste, irrévérencieux et non révéérés.

Ils se sont rarement rencontrés, inspirés et émus par des idéaux différents, le libéralisme classique pour l'un, le radicalisme démocratique pour l'autre. Mais ils ont mené les mêmes combats : celui pour l'autonomie locale, contre le protectionnisme et le socialisme d'Etat. Ils se considéraient

citoyens d'une petite Italie, qui contrastait avec la grande, impériale, impossible à satisfaire, bavarde et mégalomane Italie des nationalistes.

Les ayant trouvés, là, ensemble, via Caracciolo, c'était une vraie fortune. Nous avons dû en profiter.

Einaudi, assis de façon plus posée, a été entendu dire : "A l'écart du préfet des administrations locales". Et Salvemini : "Si Lombroso devait préparer une nouvelle édition de l'Homme Criminel, il devrait consacrer un chapitre entier à cette forme de délinquance politique pernicieuse, qui porte le nom de "préfet italien"".

Einaudi poursuivit nostalgiquement : "Cher Salvemini, nous sommes restés isolés toute notre vie. Nous avons représenté, avec notre passion pour un raisonnement bien développé et soutenu par certaines données, avec notre manie de nous éloigner des faits plutôt que des citations, un courant de pensée qui n'a jamais pris racine en Italie et qui, dès qu'il essaie de lever la tête, est brutalement réduit au silence.

130

Salvemini a ajouté : "Nous avons été des opposants aux groupes de pouvoir qui, dans l'État Giolitti, vivaient dans l'ombre. Nous n'avons rien en commun, même avec l'opposition bruyante et réactionnaire de la droite et de la gauche.

Notre action a été résolue par la protestation et la dénonciation, ce qui a servi au mieux à soulever des doutes, à sauver des âmes. Faute de soutien populaire, nos idées ne se sont jamais concrétisées en action politique.

"Mais j'en suis fier ", a dit Einaudi. "Nous ne devons pas poursuivre la bête sauvage, comme Hegel appelle la société civile, pour la convaincre de la bonté de nos convictions. Au contraire, elle doit résoudre ses conflits avec le plus grand compromis entre les parties et avec le minimum d'intervention de l'État.

J'ai une foi absolue dans les valeurs libérales. La différence entre le libéral et le socialiste est que le premier croit en l'amélioration matérielle ou morale obtenue par l'effort volontaire, le sacrifice et la capacité de travailler en accord avec les autres ; le second veut imposer l'amélioration par la force, qu'il refuse si elle est obtenue par des méthodes autres que celles qu'il préfère. Il ne sait pas gagner sans privilèges, qu'il se réserve pour lui-même et pour ceux qui sont considérés dignes de leur attention.

Le Piémontais, généralement froid et compatissant, dans la défense de ses idéaux, également en raison de cette chaude journée napolitaine, a été si identifié à la discussion que de montrer autant d'ardeur que son compagnon de voyage bienvenue.

Salvemini n'a évidemment pas eu moins de chance :

"La différence entre vous et moi, cher Einaudi, c'est que vous êtes un théoricien du libéralisme, je ne suis qu'un démocrate et je n'ai jamais prononcé de sentences. Ma démocratie est inspirée par la moralité et la force intérieure de chaque homme. Il ne s'agit pas de la définition et de la propagande d'un système d'idées, encore moins d'un programme de parti, mais d'un ensemble de problèmes à résoudre dans la pratique. Le plus important a été, et est toujours, la question du Sud, qui est ignorée par l'État, qui fait sombrer des millions de personnes dans la pauvreté et le chômage. D'où la nécessité de réagir face à une puissance économique-financière concentrée au Nord, qui absorbe toute l'énergie et les ressources du pays. Plus que des efforts et des sacrifices volontaires, comme

vous dites. Le problème ici est différent. Dans les campagnes du Sud, le paysan crache du sang, travaille sans cesse même la nuit pour ne pas faire de pain pour ses enfants. Vous parlez bien du Piémont, d'où cet état a commencé et où il y a une bonne organisation. Bien sûr, de cette position avantageuse, on peut aussi demander une plus grande liberté d'action pour la société civile. Mais dans le Sud, où tout manque, comment peut-on penser de manière libérale ? C'est ici que la survie doit être gagnée."

"Je ne voudrais pas être mal compris, ni pris pour un de ces trombones pseudo-libéraux qui errent dans la liberté économique absolue et le manque de scrupules¹³¹.

La Commission a également pris note du fait qu'elle n'a pas encore pris de décision sur les activités financières. Je ne me suis jamais opposé à ce socialisme qui a fait lever la tête des travailleurs de la région de Biella ou du port de Gênes, les persuadant de serrer la main de leurs frères et sœurs, de réfléchir et de discuter.

C'était une bonne chose. Je suis cependant contre le socialisme d'État.

Contre l'idéal de tous ceux qui croient que, non pas par la libre négociation entre travailleurs et entrepreneurs ou entre les ligues de l'un et de l'autre, mais seulement par l'État et les organes créés par lui et qui en dépendent, il était possible d'établir le salaire des travailleurs. C'est pourquoi j'ai toujours défendu le droit des travailleurs de s'associer pour protéger leurs intérêts.

En considérant la grève comme une arme de légitime défense, j'exalte l'importance non seulement de la lutte économique mais aussi de la lutte morale, éducative et de classe".

"De belles paroles, mais seulement des paroles. Nous sommes confrontés à deux sujets : d'un côté les patrons et de l'autre les travailleurs, avec un poids et une force contractuelle différents. Il est trop pratique de laisser le champ d'action libre, sans limites ni contraintes. Le plus fort, surtout d'un point de vue économique, aurait le dessus.

À ce stade, même l'institut d'État n'aurait aucun sens.

Chaque citoyen peut agir en son nom propre pour défendre ses intérêts individuels et collectifs. Au contraire, dans un libéralisme débridé comme vous l'avez souhaité, l'État serait un instrument partisan, parce que, comme l'histoire nous l'a appris, il a toujours pris le parti des classes économiques dominantes.

Alors une société construite sur une base anarchiste est préférable. Ainsi, les catégories sociales fonctionneraient sans intervention du haut vers le bas ".

Entre-temps, la voiture avait atteint le niveau de la jetée de Santa Lucia et Einaudi, par rapport au personnage, qui s'était cousu sur lui-même, ne voulait pas répondre immédiatement à son interlocuteur pour ne pas paraître animé, mais tourné son attention plutôt vers la mer qui rend une ville belle, mais dès qu'il a tourné le coin, dans les ruelles qui labouraient, ont montré tous leurs effets de dégradation dans lesquels le sud entier du pays avait glissé.

Un poissonnier a imaginé un plateau en osier dans lequel on distribuait habilement des fruits de mer ornés d'algues arrosés d'eau ; il essayait de convaincre les deux clients occasionnels de la qualité du produit, tout frais parce qu'il était pêché la nuit.

Einaudi saisit la combinaison d'éléments que cette scène lui offrait et il répondit à Salvemini :

"Le monde est fait d'apparences et de réalité.

Naples, près de la mer, n'est pas la même chose que les ruelles intérieures. Les moules et les palourdes qu'il nous propose n'ont certainement pas été pêchées ce soir. Mais nous, dans un jeu absurde et moqueur, nous nous prêtons à cette fiction. Parce que l'homme, depuis qu'il est sorti des cavernes, sait bien que certains phénomènes ne sont pas comme on les attend.

Néanmoins, il se prête au jeu. Dans le domaine religieux, par exemple, tout le monde sait, y compris le Pape, que la Bible n'a peut-être pas été écrite par Dieu, mais c'est un grand poème, plus une fiction qu'une histoire, d'un peuple,

132

celui des Juifs.

Mais d'abord les Israélites, puis les Chrétiens, lui ont attribué une origine divine. Pour sortir du piège, disons : "Ce n'est pas vrai, mais j'y crois. La même chose se produit avec les phénomènes sociaux. L'homme est bien conscient qu'il est difficile de les encadrer dans une doctrine rigide et contraignante. La distinction entre libéralisme et social-démocratie est plus fictive que réelle. Mais, en attendant, par souci de simplicité, on codifie, on crée des divisions et des distinctions, et j'ai également critiqué les chasseurs de profits immérités, les chercheurs de faveurs politiques, de pré-courbes, de subventions publiques, de protection économique ou fiscale, qui sont un encouragement à l'ignorance, à la mauvaise gestion, au gaspillage des fonds publics. Pour moi, les grands héros de l'histoire ne sont pas les politiciens, mais le grand entrepreneur et le petit épargnant, l'agriculteur qui défend sa terre et le travailleur qui lutte pour une augmentation de salaire. J'aime vivre dans cette histoire de gens ordinaires, dont je tire des leçons plus utiles de celles que j'ai apprises. "Où est la frontière entre les deux idéologies ?"

"De belles paroles, mais seulement des paroles ! Je m'excuse, professeur, mais je dois me répéter.

D'autre part, je vois directement les déformations de la réalité et j'espère que l'État interviendra pour rééquilibrer les situations économiques déséquilibrées qui pénalisent les populations du Sud ; je vois, par exemple, les intérêts des paysans du Sud sacrifiés au corporatisme des travailleurs du Nord. Et je voudrais souligner ceci : mon engagement ne doit pas avoir de couleur politique.

Contrairement au socialisme, dont je me suis éloigné pendant longtemps, la démocratie n'est pas un concept pour moi, mais une pratique. Les mots ne me dérangent pas. S'il y a un autre mot pour indiquer cette conception de la vie publique, selon laquelle l'action politique doit être orientée pour libérer le développement de la richesse nationale de tout parasitisme, non seulement bourgeois mais aussi prolétarien, pour promouvoir une ascension morale et politique économique continue de la classe ouvrière au profit du pays tout entier, d'éveiller dans la classe ouvrière elle-même la conscience et l'organisation qui lui permettront d'être elle-même l'architecte de ses propres réalisations, si pour indiquer cette position idéale et pratique on trouve que le mot "démocratie" ne peut servir, au contraire il crée des malentendus, et on préfère un autre mot, je l'accepte certainement".

"Ne voyez-vous pas qu'en fin de compte, nous parlons le même langage et allons dans la même direction ? Cette canalisation des hommes sous des idéologies différentes est délétère et apportera au siècle qui vient de s'achever un deuil et une ruine sans précédent. Il n'y aura plus de guerres pour la défense des territoires et des valeurs d'un peuple, mais des affrontements fratricides pour défendre des idéologies créées pour diviser le contexte social et ainsi mieux le manœuvrer. Ce qui

compte, c'est le but ultime : rendre les gens plus dignes dans un système plus libre et plus juste. Le reste appartient à ! vide de philosophie".

"Je définis la philosophie comme l'usine des ténèbres. Quand certains de mes interlocuteurs - 133 cutore fait ressortir le nom d'un philosophe ou d'une doctrine philosophique, je me dépeins avec suspicion comme le chat devant le morceau empoisonné.

Je ne prétends pas renouveler la face de la terre. Je n'ai pas de panacée dans ma poche pour reconstruire l'humanité ou pour guérir tous les maux. Je voudrais simplement attirer l'attention des Italiens sur certains problèmes, que je considère comme graves. Des problèmes que les politiciens de la démocratie ont oubliés ou refusent de considérer. D'un autre côté, j'ai perdu confiance dans les fêtes, un repaire d'incapables et d'hommes d'affaires. Il faut une nouvelle action politique, sans lien avec les partis traditionnels, qui sont tous aujourd'hui irrémédiablement discrédités et dénaturés. C'est vrai, Professeur, moi aussi j'agis comme la vieille dame de Pascal qui ignorait si Dieu existait, mais qui se régulaît comme s'il existait. Mais, au moins, j'ai le visage honnête de celui qui, bien qu'imprégné de tant de doutes, ne veut pas prétendre montrer aux autres des voies idéologiques préétablies parce que je crois que ceux qui sont convaincus de posséder le secret infaillible pour rendre les hommes heureux, sont toujours prêts à les tuer".

Ces paroles furent suivies de la disparition des belles images et les deux hommes, peut-être retrouvés ensemble à l'occasion, ne retournèrent à rien dont ils s'étaient joyeusement tirés pendant quelques instants.

134

CHAPITRE XVI

Dans lequel il est convenu que non seulement les hommes d'État sont responsables des guerres et de la violence, mais que certaines conceptions et diatribes aberrantes forment la conscience collective qui s'emmêle de plus en plus et qui pousse à la confrontation sociale.

Le charme d'Einaudi et de Salvemini infecta les hommes de la galerie des glaces, qui furent positivement surpris par les mots si minces, mais aussi si vrais et profonds prononcés par les deux. Dans un monde de mots, de vendeurs de fumée, de serviteurs et de gaufres, ils appartenaient à ce groupe de quelques-uns qui ont encore quelque chose d'essentiel à dire, sans arrière-pensées. Ceux qui parviennent à trouver la joie de vivre pour les autres, qui n'est pas nécessairement l'héritage ou la vertu des saints ou des prophètes, mais aussi des hommes qui savent rester simples.

C'est Ciu-En-Tsin qui a rompu le silence cette fois-ci : " Les derniers mots prononcés par Salvemini pourraient venir de la bouche d'un sage chinois, l'un de ceux qui ont vécu dans nos villages et qui, sans se couvrir d'aucune idéologie, a su répandre le sens aigu, la bonté d'esprit et la modération. "Si tu veux rendre les hommes heureux, tu es toujours prêt à les tuer. C'est une terrible déclaration ! Les révolutionnaires, les rénovateurs progressistes et fanatiques, ayant l'intention méritoire d'accroître le bien-être et le bonheur de l'humanité tout entière, souvent, pour atteindre leurs objectifs à tout prix, ne s'arrêtent pas même face à la violence qu'ils utilisent avec férocité contre ceux qui tentent de s'opposer à la réalisation de leurs intentions.

Des théoriciens de la paix, de la solidarité et de la tolérance surgissent presque toujours les bâtisseurs de l'oppression et les champions de l'égoïsme qui, lorsqu'ils mettent en pratique les idées

de leurs maîtres, réagissent le plus souvent aux obstacles et obstacles qui surgissent inévitablement, s'opposant à la violence et à la force brute. Jésus-Christ et Mohammed ont fondé les religions de l'amour et du respect du prochain. Leurs partisans, pour imposer leurs règles, proclamaient des dogmes, coupaient des têtes et incendiaient les gens.

Simon est intervenu : "C'est pourquoi le temps est venu d'unifier les religions des terriens, de créer une conscience spirituelle unique sur la planète. Comment les scientifiques élaborent la théorie de la gravité quantique, dans laquelle ils tentent de réunir celles de la relativité générale et de la mécanique quantique, afin d'atteindre 135

une explication plus rationnelle et plus simple des lois qui régissent l'univers, afin que les prêtres de toutes les religions de la Terre découvrent le chemin qui mène au Dieu unique pour tous les peuples, à être appelés avec un Nom qui est compris par tous. Inverser le chemin emprunté par l'humanité par la construction de la Tour de Babel, qui a conduit à la multiplication des langues, à la confusion et aux affrontements entre les peuples.

"Mais les théoriciens du mal l'emporteront toujours", a ajouté Indirà, qui a lentement glissé le voile qui recouvrait son épaule, exposant une peau bien pigmentée d'un brun intense, qui soulignait encore plus sa belle bouche charnue, rehaussée par un rouge à lèvres cinabre.

"Au XIXe siècle, deux concepts de guerre s'opposaient : le positiviste, selon lequel la révolution industrielle transformerait les sociétés de manière à rendre la paix inévitable, et le romantique, qui considérait la guerre comme un mal nécessaire. Découvrant les forces irrationnelles indomptables de l'histoire, le pacifisme évolutionnaire a été submergé par la conception éthique de la guerre qui, avec l'antidémocratie, constituait le facteur caractéristique de la vie et de la culture de cette époque. Les Futuristes s'abandonnèrent aux urli-idées qui louaient la guerre "seulement l'hygiène mondiale et seulement l'éducateur moral". Rapini a répété ces divagations dans son célèbre 'Inno belluino', que j'aime rappeler à la mémoire de chacun d'entre vous. Il frappe et est victime de plus d'une canonnade :

L'avenir, comme les anciens dieux de la forêt, a besoin de sang sur la route. Il a besoin de victimes humaines, il a besoin de carnage. Le sang est le vin des peuples forts, le sang est l'huile dont ont besoin les roues de cette énorme machine qui vole du passé vers le futur, pour que le futur devienne plus rapidement le passé. Nous avons besoin de corps pour paver les rues de tous les triomphes. Nous sommes en fait trop nombreux dans le monde. Malgré le malthusianisme, la populace déborde et les imbéciles se multiplient. Pour réduire le nombre de ces bouches nuisibles, tout est bon : éruptions, convulsions terrestres, fléaux. Et comme de telles fortunes sont rares et ne suffisent pas, nous saluons le meurtre général collectif".

Federico a parlé :

"Non seulement les hommes d'État sont responsables de la guerre et de la violence. Ces conceptions et diatribes aberrantes, parfois honteusement recouvertes de principes philosophiques, qui sont alors précisément ceux qui ont le plus d'emprise sur le peuple, stupides avec une habile propagande, forment la conscience collective qui s'emmêle de plus en plus vers le choc social. En fin de compte, les nations ne réalisent plus par quels différends elles ont commencé. Salvemini a raison de dire que les exaltés qui visent le progrès à tout prix, sont alors ceux qui déterminent la mort de milliers, sinon de millions d'hommes. Faites attention au terme utilisé par Papini: 'En fait', en ajoutant 'nous sommes trop nombreux dans le monde'. C'est triste de voir qu'il a été utilisé de cette façon.

une expression insultante, utilisée par le Christ avant d'affirmer ses grandes vérités sur l'amour et le respect mutuel ! En vérité, en vérité, en vérité, je vous le dis, quiconque n'entre pas par la porte du bercail, est soit un voleur, soit un maraudeur. Combien de voleurs et de voleurs, souvent avec des tuniques et des uniformes, ont marqué l'histoire des hommes. Ils sont difficiles à repérer. Ils sont entrés quand on dormait et on ne sait pas par où ils sont entrés !"

Il conclut le Jeune homme aux yeux bleus, avec une voix si grave qu'il présageait qu'il allait dire quelque chose de terrifiant :

"L'assassinat collectif général n'a pas été long à venir. Les seigneurs de guerre avaient gagné. Activez la machine à remonter le temps et écoutez en 1915 alors que la Grande Guerre faisait rage en Europe depuis environ deux ans maintenant.

Malheureusement, cette guerre a été menée par de petits peuples, qui ne comptent pour rien, sauf pour procréer et envoyer leurs enfants à l'abattoir, augmentant ainsi le pouvoir de ceux qui veulent avoir de plus en plus d'argent.

L'instrument a eu un frisson comme s'il détestait cette demande de recueillir et de projeter des images d'une guerre insensée qui a dispersé la vie de millions d'hommes, et donc leur jeune semence, qui devait servir à donner naissance à la nouvelle génération, qui a été privée de leur éclat.

Les générations plus âgées se sont rattrapées par des inséminations qui, vingt ans plus tard, ont conduit à une autre guerre mondiale.

La machine à remonter le temps, programmée pour projeter ces souffrances atroces et ces barbaries, a commencé à tracer les grandes lignes d'une campagne, plongée dans un brouillard sale et nauséabond. Des anciens vignobles, il ne restait que des arbustes et des rondins de bois courbés, qui avaient perdu leur fonction de support pour les plantes de la vigne.

Dans ces sols durcis et piétinés par les bottes militaires, qui n'avaient pas connu depuis plusieurs saisons l'action bénéfique et réparatrice de la charrue, les broussailles avaient poussé, puis brûlé par les bombes de mortiers. Les tranchées, les filets et les mitrailleuses, éparpillés de façon désordonnée, avaient brisé l'harmonie de ces vallées.

Des crânes gisaient partout, portant encore des casques français et allemands, avec des orbites vides, rongés par des souris. Le spasme de la mort avait déformé leurs mâchoires dans une dernière tentative de respirer l'air qui leur était retiré des poumons.

Ces hommes étaient tous morts à cause des gaz que les imbéciles de certains de leurs généraux, poussés par des politiciens sans scrupules, avaient répandus en abondance sur les champs de bataille de la Somme, pour que personne ne survive, pas même les fourmis qui couraient en rang sur leur corps, se frayant un chemin à travers les boutons des larmes uniformes des tissus, qui avaient pris la couleur du sol.

Et là, avec la mort peinte dans les yeux, qu'ils auraient aimé revoir le bon sourire d'une fille, ils apparurent tels qu'ils étaient : de pauvres jeunes gens qui, tous égaux en mort, n'avaient conservé que peu de leurs traits gaulois et germaniques, le pistolet tenu dans leurs mains, outil inutile, que - si

avaient pu se réveiller de leur sommeil éternel - ils auraient jeté loin pour reprendre la charrue et soulager cette terre qui, trop longtemps - comme des vaches non traites - a demandé à être travaillée désespérément en meuglant, enceinte de nouveaux fruits.

Quelqu'un s'est tourné vers le patron pour qu'il ne regarde pas ces putains de scènes.

C'est le capitaine Sperandio, fatigué de voir les visages des morts, qui lui rappelle ses soldats perdus en Afrique, qui murmurent : Tous les morts sont égaux, ceux qui sont morts, comme ceux qui voulaient vivre.

Don Angelo a pris ça et a regardé ses autres invités. Il les a vus horrifiés devant cette immense tragédie. Oubliez le progrès de la race humaine ! Les hommes du futur, pensait-il, seraient plus barbares et violents que ceux qui les avaient précédés, se pourchassant les uns les autres pour créer des armes toujours plus destructrices.

Le jeune homme aux yeux bleus ne semblait pas percevoir cette émotion poignante et ordonna impassiblement à la machine de poursuivre ses recherches.

Un chapeau cylindrique est apparu avec la visière en cuir d'un officier italien, jeté à terre, percé d'une balle. A côté de lui, couché sur le sol, se trouvait un général aux degrés scintillants, sa main gauche tenant de la boue qui coulait entre ses doigts.

"C'est le général Antonio Cantore, le héros du Tofane, qui a été installé par Cadorna sur le front des Dolomites à la tête de la deuxième division pour combattre les Autrichiens", a déclaré le Prince de Palagonia, satisfaisant immédiatement la curiosité de ses interlocuteurs. "On n'a jamais su qui l'avait tué. Était-il un sniper autrichien ou un autre officier italien, soutenu par des compagnons exaspérés par l'impitoyable dureté du général ? Une chose est certaine : beaucoup de personnes âgées se souviennent qu'à la mort de Cantore, les soldats alpins ont célébré pendant une semaine. Le général, il est vrai, avait un caractère très dur, il était bourru, irascible, mais aussi courageux, infatigable. Une balle lui a transpercé le crâne le 20 juillet 1915, à 18 h 45. Le chapeau, qui tomba sur le côté, devint si célèbre qu'après les funérailles, il fut exposé au quartier général des officiers de l'armée royale à l'hôtel Posta à Cortina d'Ampezzo. Une voix critique a dit qu'aux funérailles, le seul triste était son cheval blanc. La vérité sur cette mort n'a jamais été connue. Nous voulons voir comment les faits se sont réellement déroulés et ainsi vérifier dans quelle mesure la voix du peuple est réellement la voix de Dieu".

Ce faisant, il a invité le jeune homme aux yeux bleus à se brancher dans la voiture quelques minutes avant 18 h 45. Vous avez vu le général Cantore à l'intérieur d'une passerelle qui refusait dédaigneusement le casque qu'un serviteur lui avait offert alors qu'il se tenait au-dessus de la tranchée pour observer les préparatifs défensifs de l'Autriche :

"Je n'en ai pas besoin. Si Dieu décidait aujourd'hui que mes parents devraient être enterrés.

138

ce n'est certainement pas un casque qui va me sauver la vie. En plus, j'ai la tête assez dure pour supporter les balles. Mes bons soldats alpins ne le disent-ils pas aussi ?"

Il n'a pas eu le temps de finir la phrase qu'il a entendu un bruit comme le claquement d'un fouet qui déchirait l'air. Cantore a fait juste à temps pour se tourner vers ses hommes et les regarder surpris. Il sentit qu'il manquait de force dans ses jambes et tomba ruiné au sol. Personne n'a bougé pour le soutenir.

A 200 mètres, un sniper autrichien a applaudi.

Pendant qu'on emmenait le général, les troupes alpines se tenaient à leur place.

"Ils ne l'aimaient certainement pas, dit le prince, mais ses soldats ne sont pas responsables de sa mort, l'esprit tranquille des historiens partisans, des ragots et des intrigues. Cette fois, la tradition orale n'a pas fonctionné. Cela doit nous faire réfléchir et comprendre que les voix qui se font entendre au sein du peuple sont souvent fausses, non pas parce qu'elles ont tendance à mentir, mais parce qu'elles acceptent avec soumission les mystifications et la désinformation que le régime fait circuler habilement".

La réflexion n'est pas terminée. Bien que l'épisode n'ait pas été complètement clarifié, la machine à remonter le temps a commencé à envoyer plus d'images.

Vous avez vu un homme, avec un chapeau alpin bien baissé sur la tête, un pull au cou haut, une veste en peau de mouton retournée, des jambes minces, enveloppées dans un bandage moulant. Les mains dans la poche et une allure fière dans une campagne enneigée. C'était un jeune officier de l'Arditi, une ville du Tyrol du Sud, qui regardait attentivement le paysage qui lui appartenait. Il a pris ses affaires et est parti à la rencontre de son destin que la guerre lui avait réservé.

Alors qu'il conduisait ses soldats le long d'une allée en retrait, marchant sur le bord haut, il a été frappé et est tombé dans les bras de son assistant.

Il est mort sur le coup. Quelques minutes plus tôt, il avait écrit une lettre à ses proches : "Vous entendrez les louanges de nos actes héroïques". De lui aujourd'hui, il n'y a qu'une photo usée, oubliée dans une vieille maison inhabitée.

"Pourquoi ce foutu instrument a-t-il ramené à la vie un homme d'origine sombre ? se demanda Odoacre devant les autres, eux aussi stupéfaits. "Où est-il, bon sang ?"

"Il voulait nous donner une leçon, dit Don Angelo. "Elle nous a fait comprendre que nos efforts et nos entreprises, notre désir de gloire de rester dans l'histoire et d'être rappelés, sont inutiles. Le temps passe inexorablement pour tous. Comme une éponge sur un tableau noir, elle efface toute trace de notre passage."

Le docteur Guttuso, anticlérical, mais animé d'une foi qu'il avait créée lui-même, éclate : "Nous travaillons pour qu'on se souvienne de nous, pour le meilleur et pour le pire. C'est vrai, Don Angelo. D'autre part, le Christ lui-même, lorsqu'il rencontre ses apôtres à la dernière Cène et institue le sacrement de l'Eucharistie, les supplie : "Faites ceci en mémoire de moi".

139

Maintenant, je me demande quel besoin il avait, qui était fils de Dieu, qui est Dieu lui-même, de s'inquiéter qu'on se souvienne de lui ? C'est un sentiment humain, un sentiment humain maudit et méchant. Chaque jour, nous ne mourons et ne nous laissons que dans l'esprit des survivants qui nous ont connus. Les grands hommes restent dans la mémoire collective pour le travail qu'ils ont accompli. Nous devons endommager nos âmes pour prolonger notre mémoire en ceux qui restent. Lui, non ! Lui, le Christ, est le maître du temps. Alors pourquoi le prêtre, tous les dimanches, nous répète-t-il de façon obsessionnelle : "Faites ceci en mémoire de moi" ? Pourquoi devons-nous nous souvenir de celui qui est Dieu ?"

"Pour le message de miséricorde et de charité qu'il a laissé aux hommes, répondit le Prince de Palagonia, particulièrement amer, que les prêtres ne savent toujours pas et ne veulent pas interpréter aujourd'hui.

Frédéric reprend le mot : " Un de mes chers amis, avant de mourir, a écrit une lettre à tous ceux qui allaient assister à ses funérailles. C'est juste là, dans ma poche. J'aimerais vous en lire un extrait.

Il dessina le journal et dit d'une voix émotionnelle : "J'ai assisté à de nombreuses funérailles : certaines par obligation sociale, d'autres avec un authentique transport émotionnel. Dans l'ombre de ces églises, j'ai pleuré, j'ai été opprimée par des pensées lourdes, ou je n'ai fait que regarder les mosaïques et les fresques avec une indifférence absolue.

Mais en tout cas, sortir de ces lieux m'a toujours apporté une joie profonde. Retrouver le soleil, même pâle, ressentir à nouveau le souffle frais de la vie, me remplissait à chaque fois d'euphorie. Puis, presque toujours, souriant, je suis allé me glisser dans le bar le plus proche et j'ai commandé un café.

Cette fois, s'il te plaît, fais-le pour moi. Je sens déjà le parfum monter des tasses. Et je me réjouis sincèrement."

Personne n'a fait de commentaires.

La machine à remonter le temps frissonna de nouveau et un vieil homme apparut, avec des gestes bien élevés et vêtu de sobriété.

Dès qu'on l'a vu, il a porté un bureau derrière lui, s'est assis avec sérénité et a dit avec participation :

"Vous vous demandez peut-être qui je suis. Un journaliste modeste, qui depuis de nombreuses années essaie d'écrire quelque chose de vrai sur les événements de la guerre qui ont frappé notre pays au cours de ce siècle, la plupart du temps en me mettant à l'encontre de la mode du moment, ou, pire, en racontant des faits qui ne sont pas les bienvenus au pouvoir. Je m'appelle Ricciotti Lazzeri et je pense que mon témoignage sera utile pour votre mission.

Que reste-t-il de la guerre de 1915/18, de ce rite sacrificiel ancien et sanglant ? De ces morts de toutes les régions d'Italie, de l'épopée qui les a tous inclus ? Les figures, nues, envoient quelques sonneries de fanfare : cinq ossuaires, douze batailles obstinées, 188 708 tombés, recueillis dans les niches. Il y a eu 600 000 prisonniers, dont cent 000 sont morts dans les camps de concentration autrichiens, la plupart affamés. Combien de personnes ont été tuées pour avoir quitté les lieux, pour avoir été décimées, pour avoir désobéi, pour s'être tournées vers les officiers ? Tout le monde n'était pas un héros, et ce n'était pas obligatoire.

140

Il y a une guerre au-delà des drapeaux et des médailles, la plus vraie, la guerre des paysans, des alpinistes, la guerre qui d'après leurs lettres à la maison révèle une condition humaine humble qui accepte fatalement tout, obéit, se résigne à mourir".

Ricciotti a eu un tremblement. Il se leva et regarda par une fenêtre qui s'ouvrait vers un vaile, que le soleil couchant rendait de plus en plus sombre.

"Ces pauvres diables n'étaient pas des bêtes et ont écrit au curé de la paroisse pour éviter la censure, afin qu'il informe les familles, où tout le monde est analphabète, de leur santé et de l'urgence de recevoir un paquet de nourriture. Cet humble héritage humain n'a pas été perdu, ces voix lointaines

racontent l'autre côté de la guerre : celui des hommes qui devaient se haïr sur ordre, mais dans les pauses ils parlaient des tranchées opposées et des officiers qui jetaient les journaux attachés avec une pierre, pour échanger les nouvelles d'un côté à l'autre.

Je vous lis la lettre d'un fantassin, Antonio : "Cui Faccio parte a un gran'Esercito di soldati che alla mattina quando que nous nous levons sous nos tentes est la même que lorsque vous levez les vaches de l'Alpe di Gigiai ... Je lui dis que pour ne pas se laisser faire prisonnier, il faut suivre le chemin que les saints Remagus ont fait pour venir visiter l'Enfant Jésus né.

Le thème dominant dans toutes les lettres est la faim. Ils demandent du pain, seulement du pain, et ne rêvent pas de victoires et de triomphes, mais des licences, la fin de la guerre, le retour à la maison.

Un autre fantassin, Joseph, écrit : " Je lui fais savoir que je me trouve encore à ma place habituelle devant l'aulne de l'ennemi à une dizaine de mètres, espérons que si Dieu le veut, je ferai bien cette fois aussi ".

Bartolomeo, un soldat alpin, capturé par les Autrichiens, mourut en captivité deux jours plus tard. Il ne s'est pas plaint : " Aujourd'hui, c'était une bonne journée dans les montagnes. Si enneigé.

Voilà le bon air, l'appétit.

Pour les prisonniers italiens, il n'y a qu'une lumière, pas la libération, mais le paquet qui doit arriver d'Italie, apportant le pain, qui ne viendra jamais parce que l'Italie n'a pas signé l'accord d'échange : les prisonniers ne sont pas dignes de vivre, ils ont trahi, sur leurs maisons est écrit : "Ici vit un indigne".

Un soldat, affamé dans la bière blonde, trouvera dans sa bouche une touffe d'herbe, sa dernière nourriture.

Ils chantaient ironiquement : "Ul generai Cadorna al magna, al beef, al dorma, al dorma, pensieri non ghe ha n'ha".

Nous sommes riches en cimetières et en pierres tombales sans nom et sans fleurs. Mais tout le monde prétend ne pas connaître et pour changer l'atmosphère, ils redonnent le souffle aux fanfares. On n'a pas besoin de trompettes, on a besoin de cloches. Pour devenir plus sérieux".

Le vieux Lazzero a disparu, comme toutes les images horribles de la Grande Guerre, ce qui était génial non pas pour la victoire finale, mais parce que, nonobstant - 141

Le harcèlement subi par les généraux, insensibles et obtus, les paysans soldats sur le Piave se font tuer plutôt que de voir les Allemands arriver chez eux.

Le Prince de Palagonia ferma les yeux alors qu'il faisait sombre dans la galerie des glaces.

Seul Don Angelo et ses amis sont restés, mais personne ce soir-là n'a voulu commenter ce qu'il avait vu. Tout le monde est rentré à la maison triste, le cœur brisé.

CHAPITRE XVII

Les faits qui ont donné naissance à la Révolution russe y sont relatés. Un peuple affamé en quête de pain et de dignité a reçu le signe de l'arrogance du pouvoir : il a été arrêté par des tirs qui ont fait des milliers de morts. C'était le début de la Révolution bolchévique, dirigée par Vladimir Uljanov, connu sous le nom de Lénine.

"Mais le prolétariat, qui a été envoyé à l'abattoir d'une manière aussi brutale et misérable, pouvait-il rester soumis à des choix politiques aussi méchants ? explosa Simon, dit " il Che ".

"Il était inévitable que le temps d'un affrontement arrive.

Une dynastie de tsars et une classe de nobles pusillanimes, comme cela s'était déjà produit avec l'Ancien régime de la Révolution française - un précédent sous-estimé par la bourgeoisie qui s'en était prévalu - auraient payé le prix des fautes de générations entières.

Le 7 novembre 1917, selon notre calendrier, le 24 octobre, selon le calendrier julien en vigueur en Russie, les bolchéviks ont conquis le palais d'hiver à Peterograd.

C'était le début d'une nouvelle ère".

Pomariov a dit : "Les révolutions ne sortent jamais de rien : elles ont une longue incubation, une évolution souvent tourmentée, parfois contradictoire. Le déluge, qui submergera tout, provient des méditations de quelques intellectuels, qui donneront alors vie aux mouvements et aux fêtes.

Quelques années auparavant, le Parti social-démocrate russe et le Parti des révolutionnaires socialistes, qui s'appuyaient sur la violence populaire et les actions terroristes individuelles, avaient été fondés. Marx avait diagnostiqué que l'insurrection du prolétariat serait déclenchée par les excès et les dégénérescences du capitalisme, de sorte que ce genre de lutte se développerait dans les sociétés industriellement avancées, comme l'Allemagne. Personne n'aurait jamais pensé, au début du siècle, que la Russie pourrait être le terrain de la culture propice à l'application des dogmes marxistes. Mais l'intelligentsia rebelle avait la possibilité, à travers le nombre croissant d'ouvriers dans la société russe, d'obtenir ses désirs subversifs de pénétrer une zone très large".

Pomariov a été exalté en racontant les faits qui ont donné naissance à la révolution russe.

Même s'il s'agissait d'idées social-démocrates ou socialistes libérales, selon une version plus moderne, les événements de ce petit groupe d'hommes qui ont pu briser le régime des tsars, l'ont enivré et, malgré le mépris des excès de ces communistes, leur ont donné le crédit d'avoir ouvert la société au futur, auquel ils se sentent appartenus.

143

Elle se poursuivit de manière épique : le dimanche 22 janvier 1905 à Pétersbourg, des processions populaires se dirigèrent vers la résidence du tsar, le Palais d'hiver, dirigé par un prêtre, le pape Gabon. Les manifestants ont récité cette supplication : " Sire, nous, ouvriers et habitants de la ville de Pétersbourg, nos femmes, nos enfants et nos vieux parents malades, venons vers vous pour demander justice et protection.

Nous sommes réduits à la pauvreté, nous sommes opprimés et aggravés par un travail insupportable, nous sommes offensés, nous ne sommes pas traités comme des hommes, mais comme des esclaves.

C'était le cri de douleur d'un peuple entier, prostré et affamé. Un souverain, attentif aux misères de son peuple et prêt à limiter les excès du pouvoir, aurait dû intervenir et écouter. Mais ces malheureux ne sont jamais venus au palais du Tsar. Ils ont été arrêtés par des coups de feu qui ont fait des milliers de morts. Ils cherchaient le pain et la dignité, ils recevaient le signe de l'arrogance du pouvoir.

Mais le fusible était maintenant allumé. Des grèves et des affrontements ont suivi. Un grand nombre d'hôtels particuliers à la périphérie des grandes villes furent envahis et dévastés, et l'oncle du Tsar fut assassiné. L'équipage du cuirassé Potemkine s'est mutiné, passant avec les rebelles. Au sein du Parti social-démocrate, la tendance était qu'il fallait s'appuyer sur un noyau de révolutionnaires professionnels capables de déclencher, au bon moment, l'insurrection.

Les partisans de cette ligne ont été baptisés bolcheviks, ce qui signifie majorité.

Parmi eux, Vladimir Uljanov, connu sous le nom de Lénine en mémoire du fleuve Lena en Sibérie où il avait été déporté, s'était élevé, selon lequel " aucun problème de lutte des classes n'a jamais été résolu autrement que par la violence ".

En 1917, lorsque les événements en Russie, à cause de la guerre désastreuse, se précipitent, les deux protagonistes de la révolution communiste, ironiquement, sont à des milliers de kilomètres.

Lénine à Genève, Trotskij pas moins qu'à Hollywood, où il a gagné quelques dollars pour une apparition au cinéma. Déjà le 27 février de cette année-là, il y a eu la révolte à Saint-Pétersbourg, à la suite de laquelle le Comité exécutif provisoire a été fondé. Le 2 mars, Nicolas II avait abdiqué. Le gouvernement provisoire avait été confié au Prince L'vov. Le 3 mars, Lénine était rentré chez lui, dans un train spécial mis à la disposition de l'état-major général allemand, qui avait jugé utile d'amener cet agitateur et désintégré à vaciller la Russie.

Le 4 mars, il proclame lui-même la Révolution socialiste. Le 4 juillet, l'armée avait réprimé les soulèvements bolchéviques de Pierre et Lénine s'était enfui en Finlande. Le 27, Kerensky a été nommé président du Conseil. Le 10 octobre, le Politburo du parti bolchevique a été formé avec Lénine, Trotskij et Staline. Le 24 octobre, la révolution communiste a éclaté avec l'arrestation des membres du gouvernement provisoire et la fuite de Kerensky. L'assaut contre le palais impérial a été mené par les bolcheviks Podvojskij qui

il décrivit avec ces mots : " Dans les ténèbres s'élevèrent comme des fantômes les gardes rouges, les marins, les soldats... ". Le ruisseau humain a submergé les marches, les escaliers de l'immeuble. Il était 2 h du matin. Le bulletin de la victoire disait : " La puissance soviétique proposera à toutes les nations une paix démocratique immédiate ".

Telles sont les dates et les faits saillants de cette épopée révolutionnaire que les libéraux stupides et craintifs de l'an 2000 voudraient effacer même de l'histoire de cette planète".

Pomariov, avec ses pommettes hautes et une touffe blonde rebelle tombant sur le front, était devenu si revigoré dans la description des événements que ses joues étaient devenues rouges. Trahir une sympathie naturelle pour ces révolutionnaires qui, selon lui, ont eu le courage de jeter un monde décrépit qui, s'il survivait, ralentirait le chemin de l'humanité entière.

Il régnait, " les bolcheviks ou les non-bolcheviks, que le monde fermé et étroit se désintégrerait de lui-même. Ce n'était qu'une question de temps. A ce stade, afin d'éviter la lente et indescriptible souffrance de la population, je crois qu'une opération chirurgicale énergique a été saine".

Les spectateurs, cependant, n'ont pas apprécié cette dernière blague, tous opposés à l'acceptation de la violence comme facteur décisif dans les conflits humains.

Le jeune homme aux yeux bleus saisit l'occasion d'intervenir :

"Je remercie mon ami Serghej de nous avoir rappelé avec les transports, qu'il n'a pas pu cacher, les principaux événements de la révolution russe. Maintenant, nous allons voir deux épisodes, qui nous feront comprendre les jeux politiques par lesquels nous arrivons à nos fins et réalisons des intérêts, qui ne sont presque jamais ceux du peuple. Trop crédule envers les historiens qui tentent d'accréditer auprès de l'opinion publique certains des protagonistes de cette révolution comme saints laïcs, protecteurs des faibles et des sans défense. Les successeurs ont fait le reste, embaumant le corps de Lénine, pour en faire une relique.

"Comme vous pouvez le voir, il y a peu de différence entre le communisme et la religion. En fait, le communisme est aussi une religion. Tous deux ont besoin de signes extérieurs pour perpétuer leur pouvoir, fait de matérialité, dans leur vie quotidienne ", a déclaré Simon, qui n'a pas manqué l'occasion de proclamer sa vive protestation contre tout type de régime, laïque ou religieux.

"Je vais mettre en marche la machine à remonter le temps, dit le jeune homme à l'air céruléen, pour suivre les deux événements. Je vais vous montrer de quoi sont faits ces politiciens, même ceux que nous considérons comme de nobles idéaux. Nous verrons le départ mystérieux de Lénine de Genève et le début de la Révolution d'Octobre.

Cette fois l'instrument, dont la fonction Enrico par rapport à la forêt sombre de Dante Alighieri, parce que comme celle-là on s'est introduit dans un monde qui est situé ailleurs, leur permettant de parler aux grands personnages

145

de l'histoire, a commencé à vibrer avec intensité.

Les images semblaient immédiatement nettes comme si elles voulaient être perçues dans leur intégralité, sans prétention.

Il a émergé comme un ours de sa tanière hivernale après une longue hibernation, un homme robuste avec un regard fort et froid. Chauve, aux yeux sombres exaltés par les sourcils qui descendaient comme des croissants sur les orbites, moustaches noires et inclinées, dentelle grisâtre, avec une cravate sur le cou blanc et raide d'une chemise du début du siècle. Il se faufilait et gardait une rue de Genève, dans l'une de ces soirées de fin d'automne qui annoncent la saison la plus froide et la plus sombre.

Il s'est entendu s'appeler "Izrail".

Il se tourna vers le lac dont les eaux étaient calmes et grisâtres.

"Izrail Lazarevic Helphand, tu ne me reconnais plus ?"

Oui, c'était lui, en personne, Vladimir Uljanov, dit Lénine !

Les hommes de 2000 l'ont immédiatement reconnu. Il leur semblait que la momie, encore conservée au Kremlin en mémoire de la Révolution d'Octobre, était revenue à la vie pour leur rappeler que ce temps d'espérance de l'humble prolétariat n'était pas mort.

Certaines personnes, comme Tony Sagan et le juif Daniele Ferri, se dépeignaient, comme si elles essayaient d'éviter cette image, comme désagréables pour elles.

Don Angelo et ses amis, qui ne connaissaient pas encore ce personnage qui allait affecter tout le XXe siècle, ont été impressionnés par son regard magnétique et la détermination qui animait ses gestes.

"Lénine, vous ici à Genève, alors que des événements mémorables se déroulent en Russie pour la victoire de notre cause ? Je vous croyais déjà au milieu de nos compagnons pour les inciter à briser le régime haineux du Tsar et sa suite sanglante de courtisans.

"Cher Parvus", Lénine l'appelait par son nom de bataille, qu'il utilisa en 1905, lorsqu'en tant que marxiste révolutionnaire, avec lui et ses autres compagnons, il avait marché vers le palais d'hiver. "Je ne pouvais pas retourner dans notre pays bien-aimé. Je suis harcelée, jour et nuit, par des agents de l'espionnage moscovite, prêts à intervenir au cas où je déciderais de revenir et de me tuer, une fois que j'aurais franchi la frontière russe".

Parvus, surpris que Lénine l'ait appelé ainsi, poursuivit : "Nous avons averti tous ceux qui faisaient partie de la procession que vous deviez vous rendre au Tsar avec les armes à la main. Le pape Gabon s'est fait l'illusion qu'une manifestation pacifique suffisait pour être écouté par le souverain et l'informer des souffrances de son peuple, puisque " le pauvre homme " ne savait rien d'eux. Ils nous ont tiré dessus, et ils ne nous ont pas épargné femmes et enfants. Nous avons été capturés et déportés en Sibérie où nous avons subi des tortures et des humiliations indescriptibles. Depuis, je t'ai perdu de vue.

Je savais que vous continuiez notre combat, je me suis échappé en Turquie, où je me suis enfui.

146

transformé d'un misérable émigrant en homme d'affaires. J'ai ensuite déménagé en Suisse et je vais souvent à Berlin pour m'occuper de mes intérêts économiques.

"Votre origine juive et allemande vous a aidé à vous sortir des ennuis et à devenir riche."

"Oui, c'est vrai, mais je n'ai pas oublié mes idéaux et mon engagement politique, ni nié mon amitié pour vous, pour Trotskij et pour Rosa Luxemburg, mais mes sages marxistes sont appréciés pour leur rigueur logique et leur maîtrise claire des théories économiques, même dans des environnements conservateurs.

Je suis convaincu qu'une démocratie ouvrière ne peut s'établir que dans un pays hautement industrialisé comme l'Allemagne. D'ici, le socialisme pourrait se répandre dans le monde entier. J'ai de nombreux amis puissants à la Chancellerie du Reich et au quartier général allemand. Aujourd'hui, la situation en Russie s'aggrave : sur le front oriental, les troupes du tsar sont épuisées, affamées et mal dirigées par des officiers qui attendent que tout cela finisse par retrouver la vie dans leurs maisons luxueuses, notamment le visage du peuple".

"J'ai entendu Trotskij. Continuez à veiller sur vous. Vous vous considérez comme la figure marxiste la plus éminente parce que vous pouvez facilement dominer la méthode Marx, vous avez une vision large et vous suivez tout ce qui compte le plus dans le monde.

Je suis moi aussi convaincu de votre intelligence globale, qui ne se limite pas à la connaissance politique. Je vous ai entendu penser de façon subtile et brillante à la philosophie, à la peinture et à la littérature. Tu peux te battre ou être d'accord avec toi-même, ne t'ignore jamais".

Il était clair que Lénine adultérait ouvertement Parvus parce qu'il avait besoin de son aide pour retourner en Russie et, ainsi, dans la situation favorable qui se créait, diriger la révolution vers sa conclusion naturelle.

Pour sa part, Helphand, sachant que Trotsky et Lénine ne pouvaient être d'accord avec les hommes de Kerensky, convainquit les autorités allemandes de ramener les bolcheviks qui étaient en Suisse, afin qu'ils deviennent les négociateurs de la paix entre la Russie et l'Allemagne.

Il pensait pouvoir gérer ça depuis l'étranger. Mais il a commis une erreur fatale en privilégiant un pouvoir qu'il méprisait alors pour le type de régime mis en place, ainsi que pour les mauvaises mesures adoptées dans l'économie.

Lénine connaissait ces significations et l'a laissé dans sa propre illusion. Ce qui l'intéressait le plus à l'époque, c'était de retourner en Russie et, pour atteindre son but, il était d'accord avec le diable.

Parvus était un idéaliste et poursuivait un projet politique, ce qui était vraiment irréalisable. Lénine était un homme qui avait les pieds sur terre et, sans oublier l'injustice qu'il avait subie à cause des voyous du tsar qui avaient pendu son frère, il ne cherchait qu'à mettre ses opposants politiques à l'écart par tous moyens.

147

Puis, à Genève, ce soir gris d'automne, il a subordonné le travail pour la paix au plan cynique de la prise de pouvoir et de l'instauration d'une dictature totale.

Helphand, moins malin, accepta et promit à Lénine qu'il partirait le lendemain pour Berlin.

Le 3 avril 1917, il présente son plan au ministère allemand des Affaires étrangères : un train diplomatique spécial, qui échapperait à tout contrôle, partirait et transporterait une trentaine de bolcheviks en Russie. Il leur a obtenu une somme de cinq millions de marks en subventions non remboursables, ce qui aurait permis à Lénine d'empocher l'augmentation de la propagande bolchévique à travers deux banques russes.

Dans les jours qui suivirent, Parvus partit pour Copenhague, obtenant des plus grands représentants des sociaux-démocrates scandinaves le consentement politique à la mission de Lénine.

La machine à remonter le temps a recommencé à fonctionner. Sur une voie ferrée, il y avait un train avec deux voitures de deuxième classe et un coffre avec des portes scellées au plomb. Sur le trottoir, une petite foule de socialistes a fait rage contre Lénine et a chanté de façon provocante sur la scène internationale.

Mais Lénine n'était pas encore monté dans ce train. Il s'est retrouvé en train de se disputer animément avec Parvus à la fin de cette partie de la piste qui n'était pas couverte par la verrière.

Helphand était fou au visage :

"Après tout ce que j'ai fait pour vous, pour vous obtenir le passage diplomatique dans ce train et le consentement de vos camarades social-démocrates à votre voyage, vous - juste parce que vous avez peur de l'accusation, qui circule dans les milieux de l'émigration politique, de vous être mis au

service de l'Allemagne - avez essayé de me décharger en travaillant sur deux fronts : D'une part, en exploitant ma personne, vous avez traité avec les Allemands sur les modalités du voyage et la composition du groupe des bolcheviks qui auraient dû vous accompagner, d'autre part, vous avez essayé de vous couvrir en convoquant des réunions socialistes et en me transférant l'idée de ce voyage. Vous avez eu le courage barbare d'amener vos camarades sans méfiance à signer des protocoles pour justifier cet engagement.

Lénine essaya de l'apaiser, mais Parvus continua sa colère :

"Entendez-vous les camarades jurer contre nous ? J'avais travaillé pour que personne ne soit au courant de ce voyage. Pourquoi les avez-vous informés ? Pour que tu ne te fasses pas prendre plus tard ? Vous n'avez travaillé que pour sauver votre position.

Tu n'as même pas pensé à moi. J'apprends à te connaître, Vladimir Uljanov. Tu n'as aucun scrupule. Vous commettriez n'importe quelle vilenie pour prendre le pouvoir. Mais aujourd'hui, comme par le passé en Sibérie, nos routes divergent et s'éternisent. Je tremble à l'idée de ce qui va se passer en Russie, quand à l'Assemblée de l

148

"Si tu es un imbécile de tsar, tu seras là, épuisé.

Après avoir prononcé ces paroles terribles, Parvus lui tourna le dos et disparut dans la grisaille des images de Genève.

Lénine ne s'est pas énervé. Il avait devant lui tout un monde qui s'ouvrait à lui, tandis que Helphand aurait assisté amèrement à l'effondrement du rêve socialiste en Russie et en Allemagne depuis sa somptueuse villa au bord du lac Schwanenwerder, entretenue jusqu'à sa mort par sa charmante quatrième épouse.

Le chef des bolcheviks monta dans le train, ignorant les invectives des romantiques socialistes allemands. Son regard était tourné vers l'avant alors que le convoi se frayait un chemin à travers les forêts denses de la Forêt-Noire.

C'était le 9 avril, et cette fois la fortune a tourné à son côté.

Il a regardé ses compagnons, qui étaient bouleversés et convaincus qu'ils étaient un instrument du destin pour apporter bonheur et bien-être au peuple russe. Au lieu de cela, il préparait des alliances et des réunions politiques pour s'imposer et construire une nouvelle puissance en Russie, capable de résister au temps et aux réactions inévitables de ses adversaires, internes et d'autres États. Dans cette rude bataille, il n'aurait pas dû perdre de temps.

Le train s'est d'abord arrêté à Stuttgart, où des socialistes de cette ville ont demandé à lui parler. Mais il ne les a pas reçus.

A Berlin, où il a fait une escale plus longue, Kurt Riezler, conseiller secret du gouvernement allemand, l'a rejoint et a rompu avec lui.

"J'espère que votre voyage vous a plu. Je vois, les voitures sont de seconde classe et vous avez dû voyager inconfortablement. Mais nous ne pouvions pas faire autrement pour ne pas rendre les Russes méfiants. Ils ne doivent pas savoir du tout que vous voyagez dans ces wagons".

Lénine le regarda d'un regard lugubre et dit simplement : "Le régime du tsar m'a habitué à bien pire.

"Vous trouverez en Russie tout le soutien financier pour votre activité et votre propagande politique. Vous connaissez les termes de notre accord. Cette année, le pouvoir doit changer de mains, de Kerensky qui, bien qu'il ait été aidé par nous, a pris soin de conclure la paix, à vous les bolcheviks. Nous sommes sûrs que vous ne ferez pas la même erreur que lui et que vous ne respecterez pas les conditions.

Il serait très malheureux de soutenir d'autres révolutionnaires contre vous. Mais, Monsieur Lénine, comme nous l'ont dit nos services secrets, vous êtes réaliste et vous savez qu'aujourd'hui en Russie, seuls ceux qui ont mis fin à cette stupide guerre prennent le pouvoir, ce que votre peuple n'a jamais voulu.

Lénine avait un grand désir de chasser cet être rampant, maître des arts de la diplomatie, mais, comme lui, il disait ce qu'il ne ressentait pas ou exprimait des intentions qu'il allait bientôt vaincre.

Riezler a poursuivi : "Le gouvernement allemand vous demande de faire preuve de courtoisie. M. Izrail Lazarevic Helphand est exclu de tout contact diplomatique et politique futur.

149

C'est un rêveur, un idéaliste et il pourrait inventer, s'il est déçu, des rencontres secrètes entre nous et vous, qui n'avez jamais été là. Le Chancelier vous en sera reconnaissant."

Lénine, d'un signe de tête, lui fit comprendre qu'il avait bien compris le message.

L'Allemand se leva, le salua par une cérémonie, lui tendit légèrement la main et s'en alla.

Lénine me regarda avec un sentiment d'émerveillement, et savait dans son cœur que Parvus avait été enterré parce qu'il avait accompli sa tâche, et qu'il était donc inutile dans les opérations ultérieures pour obtenir le pouvoir.

C'est ainsi qu'on pense en politique, où la gratitude et la gratitude sont des vertus rares, voire impossibles à trouver !

150

CHAPITRE XVIII

Dans lequel nous voyons la chute du Tsar et la naissance de la dictature du prolétariat en Russie, par Lénine, qui a su créer un parti militairement discipliné basé sur une idéologie, le marxisme, qui lui a donné une inébranlable sécurité d'action.

La révolution d'Octobre a également eu un effet sur notre société.

En 1921, le Parti communiste est né en Italie.

Ils n'eurent pas le temps de décolorer les images du train, qui avançait avec sa charge de mort vers la Russie, que le prodigieux instrument de l'Ummiti recommençait à vibrer et à projeter sur les murs de la galerie des glaces de Villa Palagonia des rayons lumineux qui se poursuivaient convulsivement jusqu'à encadrer l'intérieur d'un vieux palais à Petersburg, immergé dans l'obscurité.

C'était le 25 octobre 1917.

Allongés sur le sol d'une salle de l'Institut Smolnyi, siège des bolcheviks, deux figures humaines ont été remarquées. De leur position, blottis, de la fumée qui sortait fortement de leurs narines et des

pastrani qu'ils portaient, il était clair qu'il faisait très froid dans ce lieu. Il était 2 heures du matin, mais ceux qui avaient été jetés à terre comme des chiffons ne dormaient pas. Ils se baladaient, suggérant qu'ils étaient sous une tension nerveuse intense.

La machine à remonter le temps a fait une zummata en les saisissant par derrière. Même s'ils n'ont pas vu leurs visages, les observateurs les ont immédiatement reconnus. Le plus proche, la tête couverte de la célèbre capeline à visière rigide, était Vladimir Uijianov, connu sous le nom de Lénine ; l'autre, qui semblait se cacher derrière sa figure massive, avec des lunettes et des cheveux qui coulaient, comme ceux d'un lion, était Trotskji.

La veille au soir, ils avaient méticuleusement préparé l'assaut contre le Palais d'Hiver, où le gouvernement Kerenskji s'était réfugié, en donnant des instructions détaillées à leurs hommes, afin que tous soient capturés, morts ou vivants, car, comme Lénine l'avait jugé, la violence de la classe dirigeante se combat avec violence.

Ils étaient visiblement prostrés, mais oui, ils étaient constamment révoltés comme s'ils attendaient quelqu'un ou que quelque chose se produise. Absolument hors de l'ordinaire.

Soudain, Trotskji se redressa et, d'un clic inattendu, s'assit.

Il sortit l'horloge de son gilet, regarda l'heure et dit : "Elle a commencé.

151

"A partir de ce moment commence la conquête du pouvoir, mais le chemin sera long", répondit Lénine. Il s'y est fait signe de croix, non par un acte de foi sincère. Il avait déclaré à plusieurs reprises qu'à son arrivée au pouvoir, il abolirait les religions afin de libérer le prolétariat du joug des prêtres. Mais par instinct, ou peut-être à cause de l'éducation religieuse qu'il avait reçue et qui l'avait quand même marqué. Ou c'était juste un geste superstitieux pour conjurer le malheur que, s'il est sur vous, il ne vous donnera pas une chance.

Trotskji a souri et, bien qu'il était un acteur décent, il ne l'a pas imité.

Il comprit que cette nuit-là, qui pouvait changer l'histoire du monde, le nouveau se grefferait nécessairement sur l'ancien, comme une branche vigoureuse et productive de fruits sur un tronc stérile.

Mais il ne s'est pas levé. Il regarda son compagnon dans cette aventure extraordinaire et dit, préfigurant presque les grands événements qui se produiraient à la suite de leur action révolutionnaire : "Cher Vladimir, si je pense comment notre lutte pour faire tomber le tsar de toutes les Russies a commencé, je peux à peine croire que je suis à un pas de la victoire. Combien de contradictions, combien de contrastes internes, combien d'aveuglement de la part de ceux qui ont dû nous soutenir ! Notre succès final ne sera certainement pas dû à la faveur populaire, mais seulement - je dois l'admettre - à votre obstination, qui frise le fanatisme, mais surtout à la chance qui aide souvent les visionnaires et les audacieux. Vous avez raison de marquer, parce que sans le sort favorable d'aujourd'hui, nous ne serions pas ici à attendre le triomphe, mais nous serions pendus à un arbre.

Lénine, à cette image qui évoquait son frère mort, ne pouvait pas rester allongé sur le sol. Il se leva et, comme s'il avait glissé accidentellement sur le sol, il saupoudra sa main sur le pastrano humide de rosée. Puis, se tournant vers son compagnon qui l'admirait inconditionnellement, il lui dit :

"Notre révolution n'a pas grandi comme une symphonie dont les notes sont écrites sur une partition.

Elle s'est formée dans de nombreux événements, dans la confusion, les malentendus et les échecs.

Si, aujourd'hui, la chance nous parvient, ce seront nos propres adversaires qui seront étonnés de cette victoire".

Uljanov sourit, ajusta sa casquette, lui donna un bon coup de pied sur la tête et respira fortement : "Souviens-toi, Léo, quand nous sommes rentrés à Saint-Pétersbourg, il y a quelques mois à peine. Dans toute la Russie, la crise du régime était palpable, mais personne ne pouvait dominer les événements. Je n'ai pas perdu mon temps. J'ai repris le petit parti bolchevique. Seulement 80 000 membres. Une chose très misérable dans un pays de plus de 150 millions d'habitants. J'ai chassé les émeutiers, ceux qui posent toujours et seulement des questions et n'agissent jamais. Ils sont comme les cigales qui voltigent tout l'été en brisant les tympanes, sans que rien ne se termine. J'ai imposé une discipline stricte, transformant ce parti de bavardages en un noyau féroce, fer de lance de la classe ouvrière".

Trozkij l'interrompt : "Je vois, comme maintenant ils te suivent. Chaque mot que vous prononcez est le verbe pour eux, chaque slogan que vous utilisez devient une règle de vie.

Tant de choses

152

Pire, tellement mieux ", " La fin justifie les moyens " sont des phrases qui circulent entre nos camarades. Mais le mot de passe le plus efficace est "Tout pouvoir aux Soviétiques", qui sont des conseils avec des ouvriers et des soldats, dans lesquels les bolcheviks ont la majorité politique".

Il reprit son souffle, puis éclata : " Vous avez vaincu Kerenski parce qu'il n'a pas réussi à assurer la paix pour le peuple, conditionné comme il l'était par les engagements qui le liaient aux pays alliés. Vous, d'autre part, vous mettez de côté les scrupules de la bourgeoisie, promettant la paix immédiate, la paix à tout prix, prêchant la guerre des peuples opprimés contre les capitalistes qui exploitent. Une guerre sans drapeaux et sans frontières. C'était la carte maîtresse. En tant que bon joueur, vous avez favorisé la révolution en misant davantage sur la confusion qui régnait dans le champ adverse que sur vos modestes forces. Ignorer les préoccupations des employés, même les plus dignes de confiance. Vous avez avancé la date de la tentative d'insurrection au 28 octobre jusqu'à ce jour, parce que pas plus tard qu'hier, les troupes gouvernementales ont occupé la rédaction de la Pravda et placé des sceaux aux portes. C'était un mouvement heureux. Vous pouvez gagner une insurrection si vous passez à l'offensive. Mais elle est couronnée de succès si elle se présente comme une opération défensive".

De l'extérieur de la salle, où Lénine et Trozkij discutaient, des bruits sourds venaient de l'extérieur, comme des pas précipités.

La porte s'est ouverte et Pdojovskij a crié de joie : " Les gardes rouges ont occupé tous les points stratégiques cruciaux de la capitale : les ponts sur la Neva, la Banque d'Etat, les centraux téléphoniques, le port. Le croiseur Aurora est situé en face du pont Nikolaevskij. Avec ses canons, il maintient les troupes gouvernementales sous le feu de l'ennemi. S'ils savaient qu'ils étaient chargés à blanc."

Le gouvernement Kerenski ne réagit plus et se dissout. Les ministres se battent entre eux. Les généraux ne sont pas fiables et complotent pour restaurer le régime tsariste. Les soldats, qui n'ont pas encore déserté, sont maintenant sensibles à notre propagande pacifiste. Seul un bataillon de

femmes, des salopes qui se sont enrôlées volontairement après la révolution de février, est resté fidèle au gouvernement. On va les plier. Kerenskji a maintenant quitté la ville pour rassembler des troupes contre nous, mais au quartier général de l'armée ne trouvera plus personne pour le suivre. Nous n'avons eu que très peu de pertes.

Quelques canonnades ont été entendues.

"C'est l'aube qui tire à blanc au palais d'hiver. Ses coups sonnent comme un carillon funèbre pour un gouvernement qui a tenté en vain d'établir un régime démocratique en Russie.

Trozkji s'avança et se tint devant la fenêtre, regardant vers le port. Il s'est exclamé : "C'est fini. Il n'y a pas eu de soulèvement populaire.

Il n'y a pas eu d'actions de masse, pas d'affrontements avec les troupes. Seul votre personnage, Vladimir Uli-153, se distingue sur la scène révolutionnaire.

Janov, surnommé Lénine. Si vous n'aviez pas été présents à Pétersbourg, il n'y aurait pas eu de révolution aujourd'hui : la direction du parti bolchevique l'aurait empêchée.

Je n'ai aucun doute là-dessus. Tu es la seule gagnante.

Bien que vous n'ayez aucune expérience militaire, vous avez quand même gagné avec une révolution moins engagée militairement que l'histoire. Ceci, Lénine, est votre grand crédit. Qui sait ce que les historiens du 24 octobre 1917 vont écrire ? Des actions épiques et des soulèvements d'immenses masses populaires seront inventés. Nous savons que cela ne s'est pas produit. Cela confirme le fait que les révolutions, pour être gagnées, doivent être faites par quelques hommes déterminés et sans scrupules".

Mais Lénine n'a pas entendu ces derniers mots. Il s'agissait de récolter le pouvoir qu'un régime d'imbelle lui avait laissé glisser entre les mains.

La machine à remonter le temps s'est arrêtée et, lorsque ces images ont disparu, la lumière est revenue dans la galerie des glaces.

Balthasar sauta en l'air, suivi de l'Américain Sagan. A l'unisson, ils s'exclamèrent :

"Lénine ne peut pas se dissoudre ainsi, sans répondre à certaines de nos questions pour nous faire comprendre quels sentiments réels l'ont poussé à imposer la dictature du prolétariat en Russie.

"Calme", exhorta le Jeune homme des yeux céruléens. "Nous verrons Lénine plus tard dans l'année et nous réfléchirons davantage aux événements historiques qu'il a causés. Donnons le temps à l'instrument de le chercher parmi les méandres de l'espace et du temps".

Pomariov s'est manifesté, et il a commencé à le faire :

"En 1910, l'historien Vasilji Kljucevskji fit une analyse pénétrante de la situation sociale et politique en Russie, à la veille de la guerre et de la révolution, affirmant que l'ancien ordre étatique s'était brisé, mais que ses structures et formes de pensée, ses impulsions et instincts étaient encore très difficiles à perdre dans les milieux dirigeants. D'autre part, le sommeil lourd de l'esprit populaire, comprimé par l'ancien ordre étatique, avait été irrémédiablement interrompu. D'une part, le pouvoir des vieilles coutumes pétrifiées a survécu ; d'autre part, le mouvement populaire des esprits a été éveillé par son raisonnement arbitraire. Un mouvement tantôt turbulent, tantôt lent, mais irréversible. Cette contradiction profonde et morbide a été à la base de l'armure faible et subtile des

nouvelles institutions étatiques. Aurais-tu donné le salut à cette nouveauté ? Aurait-il permis au nouveau tissu étatique de se renforcer ? Ou la putréfaction se poursuivrait-elle en dessous et la maladie ne cesserait-elle de croître ? La maladie continuait à se développer et une crise mortelle allait affecter tout l'organisme de la Russie, facilitée par deux facteurs imprévus : la guerre mondiale et la révolution mondiale. Lénine aurait admis plus tard que s'il n'y avait pas eu de guerre, la Russie aurait pu vivre des années et même des décennies sans révolution contre le capitalisme. Dans son évaluation, Lénine est coupable d'un manque de perspective. Il n'y avait pas que la Russie, qui était devenue l'épicentre.

154

d'un bouleversement historique qui a affecté le monde pendant tout un siècle. Contrairement à la première révolution russe de février 1917, spontanée, démocratique et nationale, la seconde, en octobre 1917, est organisée, autoritaire et internationale. Il ne s'agissait donc pas d'une révolution du peuple, mais d'un coup d'État perpétré par une petite minorité organisée militairement. Mais Lénine a gagné non seulement à cause de la guerre et de l'incapacité de ses adversaires, mais aussi parce qu'il a su créer un nouveau type de parti, militairement discipliné et fondé sur une idéologie, le marxisme, qui lui donne une inébranlable sécurité d'action".

Faust, l'Allemand, qui semblait être la personne la plus âgée du groupe, voulait faire une profonde réflexion : "La révolution de Lénine était quelque chose de nouveau, bien différent des révolutions démocratiques bourgeoises des siècles précédents. C'était une révolution totalitaire, parce que c'était idéologique. Dans notre siècle, il a commencé d'autres révolutions totalitaires, de tendance opposée. Une révolution basée sur l'idée de dictature, ont-ils dit du prolétariat. En réalité, c'était la dictature du parti, définie par Lénine lui-même comme un pouvoir superposé à l'État, non limité ou réglementé par une loi, directement fondé sur la violence. Ce n'était certainement pas une révolution socialiste, à tel point que son parti a été baptisé communiste et que la terreur rouge déclenchée par sa police politique anéantit non seulement les démocrates et les libéraux, mais les socialistes eux-mêmes, autrefois compagnons du parti. Une révolution internationale, plus importante que la révolution française, qui a su reconstituer toute l'unité territoriale de l'ancien empire tsariste, en faisant le bastion de la guerre civile mondiale, planifiée par Lénine et menée ensuite avec des tactiques différentes selon les différentes circonstances internes et internationales. D'autre part, comme ce fut le cas avec la Révolution française, une Révolution pour survivre doit avoir un afflux international et être défendue plus de l'extérieur que de l'intérieur".

"Son analyse est très convaincante", a déclaré Federico le Sicilien qui voulait que nous nous fassions entendre lors de cette rencontre internationale, également parce qu'il était le propriétaire de la maison. "J'aime souligner son passage de la dictature qui était du parti et non du prolétariat, qui continuait à être exploité. Cette forme aberrante de régime a soudain été reprise par le fascisme et le national-socialisme, mais aussi par les gouvernements dits démocratiques qui, en leur sein, ont imposé la structure et la clientèle du parti à l'État et à ses institutions.

Ce qui comptait, c'était le parti, ses drapeaux, ses proclamations, sa foi. En Italie, le drapeau national a été interdit jusqu'à la fin des années soixante-dix et ceux qui professaient l'amour de la patrie et des sentiments d'unité et de compacité nationale étaient accusés d'être de pauvres provinciaux. Dans le parti ont été construits les grands plans pour le développement économique et social, dans l'État ont été anéantis capacité et le potentiel.

Ce principe était si répandu qu'au sommet de ses institutions, civiles et militaires, les plus démunis étaient placés, car l'État n'avait pas à fonctionner. Qui était dans la fête ?

155

quelle que soit la majorité ou l'opposition, une vie dynamique et productive est garantie. Les autres, qui étaient placés aux plus hautes fonctions politiques de l'État, étaient les moins pourvus et les moins capables et devaient constamment rendre compte de toutes leurs actions au secrétaire omnipotent et omniprésent du parti. Au lieu d'être un instrument pour déterminer la politique nationale, le parti était devenu un pouvoir à part entière, un pouvoir de lobbying et un pouvoir commercial. Sous les fausses apparences de la démocratie, des formes de dictature dégradante et mortifiante étaient pratiquées. Malheur à vous de vous opposer à l'homme puissant en service, capable de véhiculer des votes sur sa personne avec corruption et argent ! Dans ces années-là, et même aujourd'hui, le peuple qui, même dans les années les plus sombres, gardait son ironie naturelle, avait l'habitude de dire que dans le fascisme le dictateur n'était qu'un, alors que dans la démocratie il y en avait beaucoup et ce qui est pire sans aucun sens de l'Etat.

"Il me semble qu'avec votre longue méditation, vous voulez justifier en partie Lénine ", médita le professeur Balthasar. "Son analyse piquante ne me dispense pas de constater que les communistes européens, après la mort de Staline et la dénonciation de ses crimes graves, ont commis une erreur en faisant la distinction entre les deux plus grandes personnalités du monde soviétique. Alors que Lénine avait raison, le révolutionnaire pur, Staline était le mauvais, celui qui avait détruit l'idéal révolutionnaire. Je pense, au contraire, que ces deux personnages sont les deux

de la même pièce et que Staline est devenu celui que nous connaissons grâce au soutien du parti totalitaire qui avait créé pour lui Lénine.

Gorbatchev, le dernier secrétaire du Pcus, après avoir été expulsé du pouvoir, dans quelques réflexions sur la Révolution d'Octobre a écrit qu'au début du siècle la Russie a connu une période de ferveur économique, sociale et culturelle, ainsi qu'une certaine liberté politique, phénomènes encore inconnus en Europe. Les transformations étaient là, mais le pouvoir ne pouvait pas les gérer. Dans ces cas, soit la société est impliquée, soit la révolution est déclenchée. Et c'est ce qui s'est passé. Après les révolutions, cependant, il y a des périodes de calme, d'immobilité et de restauration.

Le Thermidor français, par exemple, a mis fin à la terreur, tandis que le Thermidor soviétique a marqué le début de la terreur de Staline. Même Gorbatchev ressent clairement le besoin de distinguer. Il voit un autre Lénine dans ses dernières activités politiques, un homme qui, après avoir mené le pays à la révolution, avait réalisé qu'il avait fait des erreurs. Et il conclut que si Lénine n'était pas mort en 1924, l'affaire soviétique aurait pu prendre une autre tournure".

"Je pense que Lénine est aussi responsable que Staline de ce qui s'est passé, a dit Tony Sagan. "Dans notre analyse historique stricte, nous ne devons être conditionnés par aucune forme de piétisme. Comme nous n'avons pas à rendre compte de nos travaux à qui que ce soit, je pense qu'il convient d'examiner les faits dans la pratique, en commençant par analyser les personnalités de ceux qui ont créé les conditions de ce renversement global : Marx et Engels.

Dès que les noms des pères résonnèrent dans la galerie des glaces.

156

du communisme, chacun se sentait pris par une force mystérieuse, comme si les âmes des deux grands penseurs avaient été introduites à l'intérieur de la villa et, fatigués d'être évoqués maintenant pour justifier une thèse maintenant l'autre pour la convenance politique de chacun, avaient réagi comme un sanglier sauvage, frappé au dos par un lion, grognant désespérément, secouant ainsi la forêt entière.

Ferri, le Juif, commença : "Les affiches sont généralement ennuyeuses. Pendant un certain temps, ils peuvent produire l'exaltation et le fanatisme, qui, une fois épuisés idéologiquement, sont résolus dans une rhétorique malade aux oreilles désenchantées de la postérité. Le Manifeste du Parti communiste, publié en 1848 par Marx et Engels, a eu une longue vie et a survécu de manière surprenante. Selon une lecture plus moderne, il apparaît comme le début d'un processus qui a semé le désarroi dans le monde. Dans le premier des quatre chapitres, certainement le plus célèbre, les auteurs prédisent et décrivent des phénomènes planétaires, tels que l'urbanisme et l'émergence d'une main-d'œuvre féminine. Mais, ce qui est le plus surprenant, ils parviennent à analyser pleinement la crise du mécanisme sous-jacent de l'économie capitaliste. Avec une clairvoyance qui sent la magie, ils ont su indiquer avec une grande précision la vitesse vertigineuse du changement auquel sont soumises toutes les sociétés modernes, esquissant les conséquences d'un système de communications qui se perfectionnent à l'infini. Et, dans ce contexte de mondialisation économique, ils ont aussi identifié les implications politiques, telles que l'inévitable perte de contrôle par les gouvernements nationaux, réduite au rôle de comités administratifs des intérêts communs de la classe bourgeoise, désormais représentée par les grandes multinationales".

"Aujourd'hui, alors que le communisme a été éradiqué partout, les puissances économiques et financières ont fait un pas en avant audacieux et ont placé les hommes de leur confiance à la tête des différents gouvernements. En Italie, avec un coup d'Etat silencieux, soutenu par Oscar Luigi Scalfaro pour des raisons que cette machine à remonter le temps va nous faire découvrir, depuis 1992 tous les hommes de la haute finance ou, en tout cas, créés et portés au pouvoir par elle, se sont succédé à la présidence du Conseil des Ministres. Ils ont enlevé une force vitale au Parlement et porté atteinte à la démocratie.

Ils ont imposé de grands sacrifices aux Italiens uniquement pour augmenter le pouvoir de leurs maîtres. L'opération tant vantée qui a fait entrer l'Italie dans la zone euro en 1998 a en effet mis sur le carreau des familles vivant avec un seul salaire, se limitant à faciliter les échanges commerciaux de grandes industries, qui ne pouvaient continuer à exercer leurs activités financières de plus en plus complexes sur le vaste marché européen au milieu des nombreuses difficultés bureaucratiques liées aux différents systèmes monétaires et aux procédures bancaires et financières plus hétérogènes des États individuels. Et quelqu'un qui ne s'est même pas soucié des citoyens ordinaires.

157

de cette opération " louable " a été suffisamment récompensée, atteignant les plus hautes fonctions de l'Etat ".

Ferri, à cette longue dissertation, ne se fâcha pas et, comme s'il n'avait pas été interrompu, poursuivit son discours, le reprenant là où il l'avait laissé :

"Cela ne veut pas dire que Marx et Engels étaient infaillibles, car leur analyse du conflit de classe était erronée précisément sur la thèse centrale de l'augmentation continue de l'industrialisation, contredite par les faits actuels qui indiquent un processus en cours en face, avec une demande de main-d'œuvre industrielle en déclin et donc une contraction rapide de la classe ouvrière classique.

"Il ne me semble cependant pas que Marx et Engels aient jamais manifesté cet acte présomptif d'infailibilité, ces vertus que les papes catholiques s'arrogent eux-mêmes, chefs d'une organisation spirituelle idéologique, plus difficile à effacer du temps", souligne ironiquement Simon, le "Che".

"Ainsi, poursuit Ferri, le prolétariat sur lequel reposaient les espoirs révolutionnaires des deux pères du communisme s'est contracté.

Aujourd'hui, nous assistons à un phénomène que Marx et Engels ne pourraient même pas concevoir, même s'ils étaient prévoyants : la croissance d'une nouvelle sous-classe, à l'échelle mondiale, composée de milliards d'individus qui ne pourraient être employés et, par conséquent, ne pourraient être exploités par les forces du processus de mondialisation.

Mais la grande force du Manifeste réside dans l'analyse et non dans les remèdes. Les marxistes se laissent hypnotiser par les aspects utopiques et négligent d'examiner les grandes urgences mondiales avec un esprit réaliste. Ils ont trouvé des solutions aventureuses et bizarres dans le domaine économique. Et les résultats désastreux n'ont pas manqué. Marx, cependant, reste un génie inégalé en tant qu'artiste de la démolition, une phrase inventée par Baudelaire. Mais ses paroles, contenues dans le Manifeste, sont toujours vibrantes et continueront à ébranler et à illuminer même les hommes du siècle prochain.

L'avocat Brancaccio applaudit frénétiquement, attirant - heureusement pour lui - seulement le regard sévère et avertissant de Don Angelo et de ses amis, parce que les hommes de l'an 2000, ne sentant pas sa présence, ne pouvaient l'entendre.

Comme un fouet qui déchire l'air, Federico s'est levé : " Cette exaltation voilée par Ferri de la pensée de Marx et Engels ne me convainc pas et, en tout cas, se base sur une analyse hâtive des situations, distantes dans le temps et non assimilables. Je mentionnerai d'autres événements qui ont eu lieu en Italie et qui nous permettront de mieux comprendre la révolution d'Octobre et ses effets immédiats sur notre société.

Les journaux de ces mois-là, occupés à raisonner sur les choses de la guerre, n'ont pas donné beaucoup d'importance à l'événement. Le mythe de la Révolution russe, cependant, a commencé à prendre forme dès février 1917 avec la prise du pouvoir par le révolutionnaire social Kerensky. Parmi les soldats italiens, qui ont souhaité

158

plus que tout, la fin de la guerre, a commencé à circuler l'été suivant le désir de faire comme en Russie, à savoir d'abandonner le front et de donner lieu à une révolution dans notre pays aussi.

Dans le parti socialiste italien, où les maximalistes l'emportaient à l'époque, la Révolution russe a suscité une énorme émotion. Lénine - a écrit avec emphase *Avanti* en décembre 1919 - a vraiment mené l'idée du ciel sur terre, comme Prométhée a mené le feu. Pour lui, le verbe s'est fait chair et part à la conquête du monde.

Quels grands mots ! Peu importe que les bolchéviks aient piétiné les règles démocratiques les plus élémentaires et que leur dictature ait également affecté les autres forces de gauche. Le fait que la Russie était déjà en proie à une guerre civile semblait démontrer, en effet, que seule une action intransigeante et impitoyable pouvait barrer la voie à la réaction. Les socialistes réformistes, s'ils ont souligné le caractère unique d'une révolution née dans un pays arriéré comme la Russie, et donc le fait qu'elle n'était pas exportable, ils ont d'abord été fascinés par elle. Ce n'est pas un hasard si

Claudio Treves a comparé Lénine à Marat. Dans l'imaginaire de la gauche occidentale, les bolcheviks étaient considérés comme les héritiers des Jacobins. Piero Gobetti lui-même, qui s'est proclamé le fondateur des sympathisants libéraux du communisme, a défini en 1919 l'œuvre de Lénine et Trotskij comme une affirmation et une exaltation du libéralisme.

En janvier 1920, Nicola Bombacci, alors secrétaire du Parti socialiste italien, ordonne, par lettre circulaire adressée à tous les organes périphériques, l'établissement des Soviétiques sur tout le territoire national. L'imitation de la révolution d'Octobre a donné lieu au verbiage ridicule, pur et simple, peu concluant, typique d'une certaine coutume italienne. Cette proclamation d'une révolution aux quatre vents, menaçant de faire comme en Russie, ne servait qu'à effrayer les classes moyennes, qui verraient alors d'un bon œil le mouvement fasciste. En 1921, le Parti communiste est né en Italie, une force qui avait parmi ses principaux objectifs la défense de l'Octobre Rouge. 1981 Enrico Berlinguer se penchera sur la poussée de la révolution de 1917. Depuis soixante ans, notre gauche a succombé à un régime étranger, comme l'ont été les intellectuels italiens tout au long du XIXe siècle des idéaux de la Révolution française. Je peux affirmer avec certitude que l'Italie est le seul pays d'Europe qui, après la Renaissance, a subi, avec le moindre sens critique, le monopole absolu des cultures étrangères qui se sont succédé.

Aujourd'hui plus qu'hier, pour s'aligner dans tous les domaines sur les pays d'Europe centrale, elle a besoin d'une véritable révolution pour que notre société soit libre et ouverte à tout problème et à tout souffle culturel. Et nous pensons qu'avec l'arrivée de l'an 2000, le temps est venu pour l'explosion d'un grand mouvement révolutionnaire en Italie. C'est l'objectif que nous visons dans cette galerie des glaces.

159

CHAPITRE XIX

Dans laquelle Lénine défend son œuvre, affirmant que c'est sa révolution qui a stoppé la propagation du capitalisme, qui a voulu l'émancipation des travailleurs, qui a mis l'intérêt collectif et les principes de solidarité au centre de l'engagement politique.

Le principe de base de la Révolution d'Octobre était avant tout que la liberté de chacun est la liberté de tous.

Faust, comme les vieillards du passé qui n'avaient pas les moyens de se payer une cravate, portait une chemise blanche fermée jusqu'au dernier bouton. Il se leva à peine et dit d'une voix sombre et apaisante :

"Je crois qu'après tant de considérations sur la Révolution d'Octobre, plus ou moins acceptables, nous devrions donner la parole à celui qui l'a conçue et mise en œuvre : Vladimir Uliajnov Lénine. Cherchons-le dans les méandres du temps, non pas au moment du triomphe, de la conquête du pouvoir, mais quand, assiégé par la mort et sous l'emprise du remords, il a été attaqué par le doute que son action politique n'avait pas donné les résultats qu'il avait espérés. Nous avons le droit de l'interroger directement, sans lui donner une chance, parce que notre désir de savoir ce que cet homme voulait vraiment est fort. Nous voulons savoir s'il voulait dire, même inconsciemment, projeter l'humanité vers l'émancipation mondiale, ou s'il était simplement un gestionnaire arrogant du pouvoir.

Le jeune homme aux yeux bleus s'absenta en disant : "Faisons vite, comme on nous l'a demandé.

La galerie des glaces s'est éteinte.

Une chambre sombre est apparue, peinte sur le mur opposé, dans laquelle il était à peine possible de voir des meubles sombres en acajou provenant d'une grande pièce d'un palais russe à Petersbourg.

La machine à remonter le temps tarde à encadrer un long rideau de tissu lourd, orné de fleurs, qui repose lasse sur le sol.

Elle avait vu naître et mourir des tsars et des princes, connu les joies et les peines des grands hommes et des serviteurs misérables. Les jours d'été, lorsqu'elle a été arrêtée, elle avait laissé entrer discrètement le soleil, mais il était capable d'éclairer tous les coins de la pièce. L'étoile se reflète avec audace sur un grand miroir au cadre doré de style baroque, envoyant des éclairs aveuglants dans toutes les directions.

Il n'a pas laissé entrer la lumière depuis des jours. Il veillait sur les derniers instants de la vie du créateur de la révolution du prolétariat, le dieu des pauvres, vénéré par les petits russes.

160

On entendait le souffle d'un homme et l'attention des voyageurs dans le temps laissait les décorations et les meubles de cette pièce.

La voiture a tremblé et, comme si elle avait un sentiment, elle s'est lentement détachée du long rideau comme si elle craignait que le bruissement des images qu'elle avait captées ne vienne troubler ce calme. A qui ?

Elle s'est retournée, se tenant haut sur le mur comme si elle ne voulait pas découvrir ce qui était encore caché. Il s'arrêta brièvement pour encadrer un point clair qui indiquait qu'un crucifix y avait été apposé il y a longtemps. Puis il est soudain descendu et a vu un lit, dans lequel il n'y avait qu'un seul homme couché sur le dos. Ses yeux, creux et enflammés, exprimaient encore son esprit rebelle.

"C'est lui, dit Pomariov, avec beaucoup d'émotion, qui a envahi tout le salon. "C'est peut-être trop tard. Je ne sais pas s'il aura la lucidité nécessaire pour nous comprendre et la force de nous répondre.

Le Ciu-En-Tsin chinois a commencé à parler : "Dès le premier instant, Lénine et ses compagnons ont perpétré une guerre de classes, sans exception de coups et sans pitié.

L'opposant politique idéologique, la même population récalcitrante étaient considérés comme des ennemis et ont été exterminés. Les bolchéviks ont décidé d'éliminer, légalement mais aussi physiquement, toute opposition et toute résistance, même passive. La terreur a été inventée personnellement par Lénine à chaque étape de la révolution. Il l'a planifié et mis en œuvre. Il avait l'habitude de dire : "Tant que nous n'appliquerons pas la terreur, peut-être avec une balle dans la tête, nous n'obtiendrons rien".

Au printemps 1918, tous les journaux non bolcheviques furent définitivement fermés, les Soviétiques non alignés dissous, les opposants arrêtés et de nombreux mouvements de grève brutalement réprimés. La scène s'est répétée partout : quelques jours après les élections où les partis d'opposition et les nouvelles formations soviétiques ont gagné, les forces armées sont intervenues.

Des unités militaires, spécialement entraînées par Staline, mais conçues par Lénine, ont rétabli l'ordre qui avait été imposé".

La voix du prodige chinois se répandit, de plus en plus, dans la chambre où dormait Lénine, qui entendit pour la première fois un bourdonnement confus, qui fit monter la fièvre, qui le dévorait. Puis, quand il put bien distinguer les mots, il ouvrit les yeux et regarda dans toutes les directions pour voir qui était entré dans sa chambre et avait osé parler de cette façon, en sa présence. Mais la pièce était complètement vide.

Il tourna à nouveau les yeux, fatigué, puis les ferma.

Mais cette voix est revenue inexorablement : "Le point culminant a été atteint avec la révolte contre le pouvoir bolchevique des paysans, qui, représentant 85 pour cent de la population russe, avait porté Lénine au pouvoir.

En quelques semaines, en février-mars 1919, les troupes ont tué 8 000 cosaques.

Quatre-vingts ans après la Révolution d'Octobre, je juge le communisme soviétique

161

en tant que système totalitaire, pire encore que le nazisme, car, en plus d'avoir duré plus longtemps, il a exterminé des millions de compatriotes, une opération abominable que même le nazisme n'a pas menée de manière aussi systématique".

Avec ces mots prononcés lentement et brutalement, Lénine ne pouvait s'empêcher de s'asseoir sur le lit. Il tourna les yeux partout, fouillant chaque recoin de la pièce avec l'œil sinistre du passé pour découvrir qui osait tant.

La voix a été entendue distinctement, mais personne n'a pu être entendu.

Pris d'une forte impulsion, il saisit le bâton qu'il tenait près de son lit et, luttant pour se lever, il erra lentement dans toute la pièce, déterminé à punir ceux qui lui reprochaient même de vouloir le mal de son peuple.

Mais Ciu-En-Tsin continua, portant d'autres coups sans aucune pitié : "La glorieuse révolution d'Octobre, appelée la révolution ouvrière, n'était pas un mouvement populaire parce que la plupart des gens n'y participaient pas.

Les travailleurs de Pétersbourg gagnaient tellement d'argent qu'ils venaient même d'Allemagne et de Suède. Après tout, les dirigeants bolchéviques n'étaient pas des travailleurs, mais des journalistes, comme Troztsky et Zinovev. Ou étaient, comme Lénine qui n'avait jamais fait un vrai travail de sa vie, des hommes sans art ou partie. La révolution bolchévique n'a réussi que parce que le gouvernement Kerenskji a décidé d'envoyer de nouveau sur le front l'énorme masse de soldats qui se trouvaient dans la ville.

Ils ont déserté et soutenu les bolcheviks sans même un grain de conviction politique. Ou plutôt, ils n'en avaient qu'un seul : ils étaient fermement convaincus qu'ils ne voulaient pas aller à la guerre".

A ces derniers mots, Lénine leva le bras menaçant et erra avec son bâton à la recherche de cette voix insultante. Incapable de la détecter, elle a crié avec toute la colère qu'elle avait dans son corps :

"Qui que tu sois, toi qui m'as mortellement blessé plus que ce mal qui afflige mon corps, sors de ta cachette pour qu'il puisse te regarder dans les yeux et comprendre ta déception. Comment osez-vous

définir ma révolution comme un mouvement de mauviettes, de bourgeois qui perdent leur temps, d'assassins de leur propre peuple ? "Sors de là, bon sang !"

Il frappa la tente avec son bâton, pensant que derrière elle se cachait son inexorable accusateur. Il lui répondit avec un bruit sombre, comme un homme qui tombait à terre mort. Il se tourna rapidement vers une ombre qui semblait se former à côté du miroir. Seule son imagination, magnifiée par son mal et son insécurité, ne l'avait jamais pris de toute sa vie, mais l'affligeait maintenant chaque nuit.

Qu'est-ce qui lui arrivait ? Ces paroles avaient été prononcées par quelqu'un qui les avait cachées à ses yeux ou qui venait de l'intérieur, de cette âme tourmentée, qu'il, pris dans le tourbillon de ses activités politiques, avait longtemps, peut-être trop longtemps, et qui était maintenant en éruption avec

162

quand il a dû faire face à la mort ?

Cette fois-ci, il n'a pas été capable de lever le regard vers les horizons les plus lointains afin de supprimer son anxiété. Il l'a fait chaque fois qu'il s'est tourné vers les foules dans ses discours pour indiquer les nouveaux objectifs à atteindre. I. le patron l'a terriblement alourdi et une douleur aiguë l'a frappé à la poitrine et aux épaules, au point de le forcer à s'asseoir dans un fauteuil, trop enfoncé par le poids des nombreux hommes qu'il avait soutenus.

Il comprit que sa recherche du personnage mystérieux, qui était à l'intérieur ou à l'extérieur de lui, serait vaine. Mais il vint quand même à lui, comme s'il était là, devant lui :

"Si j'ai bien compris, vous me parlez de faits qui ne se sont pas encore produits.

Vous êtes du futur ? Ma mère, sur son lit de mort, m'a dit qu'à la fin de ma vie, un personnage étrange me serait apparu, qui me jugerait moi et ma révolution. Il m'aurait énuméré tous les maux et les souffrances que cela aurait causés au peuple russe. Ce moment est-il venu ? S'il est venu, bienvenue chez lui. Je n'ai pas peur de la mort ! Une chose que je veux que tu me dises. Et tu dois me répondre sans me cacher la vérité.

Ma révolution, qui est basée sur une idéologie qui combat les tergiversations et l'oppression des masses, que lui est-il arrivé ?"

Ciu-En-Tsin n'a pas été ému : "A ceux qui, comme vous, croient qu'il est nécessaire de différencier l'idéologie communiste du système qui la met en œuvre, je dis qu'elle est pourrie depuis ses racines. Marx disait que l'être détermine la conscience. Cela signifie que rien ne dépend de l'individu. Seul ce qui l'entoure détermine sa conscience. C'est-à-dire qu'il est inutile de résister, il faut nager en suivant le courant. En réalité, c'est le contraire qui est vrai : " La conscience détermine l'être ". La Bible dit déjà ceci : " Au commencement était le verbe.

La construction de la maison commence par une idée, un projet, un dessin : le bâtiment vient après".

"Tu parles bien, âne de pierre, comme tant d'intellectuels occidentaux qui jugent les faits de l'histoire dispersés dans leurs sièges, sans jamais avoir vécu un seul drame de ceux qui tourmentent le peuple. Dans cette position, ils n'ont qu'un gros ventre gonflé, tandis que la pappagorgia et la graisse abondent dans leur nez, comme celui de nombreux cardinaux et évêques, qui ne sont jamais

intervenues lorsque le peuple est mort de faim et de misère. En fait, ils étaient gozzovigliano avec le pouvoir.

Nous accusez-vous d'avoir fait un coup d'État pour prendre le pouvoir et que le peuple ne m'a pas suivi ? Espérer et mentir ! 1 Des gens comme vous me méprisaient, mais des gens ordinaires sont venus me voir parce qu'ils avaient compris que je les sortais d'une maudite guerre bourgeoise, qui ne servirait qu'à faire passer le pouvoir économique des empires centraux en Angleterre et dans l'Amérique naissante.

C'est vrai, je n'avais ni art ni rôle. Mais quel politicien, déterminé à faire de la politique

163

pour se dépenser totalement en faveur des autres, a-t-il déjà réussi à se professionnaliser ? Il suffit d'en pointer un du doigt. Les hommes d'Etat ne peuvent pas se spécialiser, se consacrer à une seule activité ; ils doivent s'étendre à tous les domaines afin de pouvoir répondre à tous sur les graves problèmes qui les affectent.

Quiconque utilise cet argument contre moi ne parle que pour me frapper.

Votre façon de parler me fait comprendre que vous connaissez beaucoup de faits, qui sont dans l'avenir.

Sinon, tu ne dirais pas ce genre de choses."

Simon, Che, a été impressionné par son intuition. Il a réalisé qu'il était très intelligent. Il est tombé pour sa défense :

"Il a raison. Combien de pelandrons ont envahi l'arène politique, parce qu'ils ne pouvaient pas s'affirmer dans un travail ! Au moins, il a opéré pour un idéal."

"C'est ce que nous allons devoir découvrir", a condamné Don Pedro. "Qu'est-ce qui vous a poussé à combattre le régime tsar et à imposer les idées révolutionnaires de Marx ?"

"L'état malheureux des ouvriers, qui étaient soumis à un travail inhumain pendant plus de 16 heures par jour. Oubliez-vous qu'avant la Révolution russe, il n'y avait pas de respect pour la dignité humaine ? L'Église l'a demandé et l'a obtenu ? Je ne crois pas, non. Au contraire, il a invité les sans défense et sans défense, au nom de l'ordre établi, à ne pas se dresser contre le prince, même s'il était un tyran".

Il a poursuivi avec fierté : "C'est ma révolution qui a freiné la propagation du capitalisme.

C'est ma révolution qui voulait l'émancipation des travailleurs.

C'est nous qui avons placé l'intérêt collectif et les principes de solidarité au centre de l'engagement politique.

En vérité, c'est le Christ qui a parlé le premier de ces choses, mais l'Église a échoué dans sa mission.

Elle n'a pas réussi en deux mille ans à se battre pour que les hommes vivent dans des conditions dignes.

Il était nécessaire de créer une religion laïque capable de soulever ce problème et de trouver les solutions les plus appropriées. Le principe de base de la Révolution d'Octobre était avant tout que la liberté de chacun est la liberté de tous. Même la Révolution française n'est pas allée aussi loin.

Si les travailleurs d'aujourd'hui sont mieux traités dans le monde entier, c'est principalement grâce à notre révolution. Toi-même, qui parles si librement, tu peux le faire à cause de ma révolution. Le capitalisme devait être modéré. Il fut un temps où, si tu t'étais exprimé si librement, ils auraient reçu un coup de pied au cul. Et des ennuis si vous étiez allé à l'encontre de l'ordre établi. L'État serait intervenu en vous traitant de rebelle et d'agitateur".

Alors il a levé son bâton comme une massue. Mais sa main fatiguée est tombée derrière son dos et il a dû s'asseoir sur le côté du lit.

Il n'était pas encore convaincu de ce qui lui arrivait : "Toi, cependant, pour parler comme ça, tu ne peux pas être de mon temps. Je vous préviens. Un sort, qui m'est inconnu, me permet ce soir de percevoir les images et les sons d'une génération qui appartient à l'avenir. J'y suis presque maintenant. à la mort. Si oui, veuillez apparaître et révéler votre présence".

Sa demande était si sincère que son cerveau vibra intensément produisant des fréquences extraordinaires, qui étaient perçues par le Jeune par les yeux bleus. Il sourit et accepta son souhait. Il leva légèrement le bras et le Ciu-En-Tsin chinois, violant apparemment les lois des univers infinis, apparut dans sa personne réelle.

Lénine ne s'est pas énervé. Il s'étonne cependant que ce ne soit pas un Russe, mais un homme d'une autre race qui ait lancé ces accusations contre lui. Il l'a regardé droit dans les yeux.

"Pourquoi toi et un homme de mes steppes êtes-vous venus avant moi ? Les Russes n'ont-ils pas assez de foie pour se présenter devant moi et me pointer du doigt ?"

"Vous avez détruit leur personnalité", a condamné Chu-En-Tsin. "Les Russes sont devenus des marionnettes, tremblantes, comme dans le conte de fées de Pinocchio, devant Fire Eater. Que pouvez-vous attendre d'eux aujourd'hui ? Regarde ton peuple dans les yeux. Vous lirez votre angoisse et votre terreur, moi, un Chinois, je suis ici devant vous, parce que dans mon pays règne encore aujourd'hui le régime que vous avez créé.

Des jeunes, qui ont osé pacifiquement, et non avec violence, comme vous, demander un peu de démocratie et de liberté, ont été massacrés. Maudits, politiciens, qui, au nom de vos idéologies insensées, piétinez la dignité des hommes et réduisez-les en esclavage !"

Lénine tourna la tête vers la fenêtre fermée, comme s'il demandait plus de lumière pour mieux scruter son invité. Il se coucha sur un oreiller et murmura lentement : "La Révolution d'Octobre ne peut être effacée par des critiques que je crois infondées. L'idée qu'une société libre de la domination du capitalisme et des maîtres peut être construite ne peut être anéantie".

Les Chinois, qui étaient arrivés en présence de Lénine, arrêtaient respectueusement son ardeur et dirent aussi d'une voix calme : "Vous n'avez pas eu le temps d'observer ce qui s'est passé en Russie. Le choc violent a pris la place du dialogue, l'intolérance a écrasé la compréhension, le fanatisme a détruit tous les gestes de l'humanité.

Des camps d'internement ont été créés, les goulags pour exterminer des millions de frères russes, coupables seulement de ne pas être bolcheviks. Si la révolution avait cessé en février, la liberté aurait été imposée et la Russie n'aurait pas subi une telle dévastation.

"Non, la Révolution de février n'a fait qu'effondrer le Tsar, mais elle n'était pas fondée sur les principes de l'égalité. Mon mot d'ordre était : plus de guerre, plus de terre pour les agriculteurs.

"Oui, la terre aux fermiers. Nous ne sommes pas des hypocrites, en fait la terre dure à travailler est allée au prolétariat, mais les profits ont fini dans les poches des dirigeants du parti unique.

"Mais toi, le regarda Lénine, tu ne peux pas condamner un mouvement de

165

idées seulement parce qu'un méchant, s'appropriant habilement et perfidement les leviers du pouvoir, a commis des abus, commettant aussi des crimes contre l'humanité".

"Ce méchant, dont vous parlez, a régné sur l'Union soviétique après votre départ, utilisant toutes sortes de violence, tuant l'idée de Marx pour toujours".

"Comment suis-je sorti de l'image ? Est-ce que cette maladie, qui m'éloigne du parti, m'a pris la vie dont j'aurais besoin pour accomplir mon travail révolutionnaire ? Oui, c'est vrai, derrière la porte, il y a mes disciples qui prétendent être désolés. Au lieu de ça, ils attendent ma mort. Au nom du pouvoir, ils vont s'entretuer."

Il toucha violemment la poitrine et la gorge, "J'ai dit à Troztskji de faire attention à ce petit gars avec sa moustache droite. Il semble, avec ce visage large et souriant, être un bon père de famille, alors qu'il est un homme assoiffé de sang et de vengeance. Je l'ai invité à le tenir éloigné de la direction du parti. Staline, c'est son nom, ne réussira pas dans son intention, parce que les bolcheviks sauront le mettre de côté.

N'ayant reçu aucune réponse, il s'est adressé directement à son interlocuteur :

"Que s'est-il passé après moi ? Qu'est-il arrivé à ma révolution ? Staline a-t-il été marginalisé par le parti, ou a-t-il oublié ses mains et tué mes camarades ?"

Ciu-En-Tsin ne pouvait pas se répliquer, car son image commençait lentement à s'estomper. Le délai, accordé à titre exceptionnel, avait expiré.

Lénine était seul et compris.

Les observateurs de l'an 2000, avec Don Angelo et ses amis, l'ont vu pleurer disconsolately tandis que la chambre de l'homme le plus puissant de l'URSS devenait de plus en plus sombre.

"Liberté ! C'est ce qui nous a fait conquérir la Révolution d'Octobre", s'est exclamé Che. "La liberté de ne pas être piégé dans le maillage du pouvoir bourgeois qui, aujourd'hui, avec la défaite totale du communisme et la mondialisation du marché, tente une fois de plus de nous emporter. Les journaux et les télévisions sont une fois de plus fermement entre leurs mains et l'information est déformée dans le but suprême de maximiser le profit individuel. Ils permettent d'exprimer une pensée, de faire une évaluation, de déplacer même des critiques voilées, seulement si tout à la fin est conséquentiel à la logique du maître. Regardez les présentateurs italiens : Sgarbi, Ferrara, Fede, Vespa, Biagi, Montanelli, Santoro.

Ils ne parlent que parce que le pouvoir sait bien que, même avec leurs phrases à effet, ils ne font pas de mal. Lorsqu'ils s'éloignent de certains clichés, ils sont immédiatement redimensionnés et éloignés de la vidéo ou de la feuille imprimée. Ces hommes sont condamnés au public. Depuis leurs premières apparitions publiques, leur vie a été réglée jusque dans les moindres détails. Rien n'est laissé au hasard.

166

Les gens doivent être totalement dépendants des opinions qu'ils expriment.

Ce sont les nouveaux Rigoletto, mais ils n'ont même pas la joie d'avoir une fille comme Gilda, avec qui ils peuvent traiter librement.

Le député Saterial a été pris d'une forte secousse et, même s'il savait qu'on ne l'entendait pas, il a éclaté : "Je ne sais pas qui sont ces Russes, Lénine et Staline, ni quels horribles méfaits ils ont commis. Tout ce que je sais, c'est que la Révolution française, qui a proclamé l'égalité, la fraternité et la liberté humaine aux quatre vents, a plutôt favorisé l'égoïsme et un individualisme débridé, permettant à la bourgeoisie de déborder dans toutes les directions et dans tous les domaines. La Révolution française a enterré les valeurs de loyauté, d'équité et d'honnêteté, créant les conditions propices à la corruption et aux mauvaises pratiques et les diffusant à grande échelle. J'espère que cette révolution d'octobre a vraiment contribué à sortir l'homme des ténèbres d'une époque médiévale de superstitions et de l'annulation des personnalités de chacun".

167

CHAPITRE XX

Il examine les graves problèmes qui ont affligé l'Europe à la fin de la Première Guerre mondiale et qui n'ont pas résolu le conflit entre le socialisme et le libéralisme, mais l'ont plutôt exacerbé. Pour confirmer cela, les invités de la villa sont projetés dans un appartement à Milan, où ils examinent les moments difficiles Turati, Gramsci, Sturzo, Nitti et Gobetti.

Soudain, un sifflement déchirant, comme un fouet qui traverse rapidement l'air, se répand dans la galerie des glaces, obligeant les voyageurs du temps à se mettre les mains sur les oreilles pour éviter que ce bruit assourdissant ne brise leurs tympans.

Des cris désespérés d'hommes, de femmes et d'enfants ont été entendus, comme s'ils tombaient pour un temps infini dans un gouffre infini.

Le Prince de Palagonia regarda, également surpris par l'événement, le jeune homme aux yeux bleus, qui resta impassible.

Le marquis Galluzzo, ne comprenant pas d'où venaient dans la pièce ces lamentations sifflantes et déchirantes, fut attaqué par l'angoisse et, pris par une forte envie, tenta de se lever pour sortir. Il a cependant été retenu par une force inconnue, que j'ai cloué au fauteuil. Les autres ne pouvaient pas bouger non plus.

Ils s'attendaient à des images qui n'apparaissaient pas. La machine à remonter le temps était là, encore, indifférente à ce bruit.

Soudain, tout était silencieux, comme si ces âmes perdues avaient atteint la fin de leur course dans le précipice sans fond.

Constatant le déconcertement des spectateurs, le Prince de Palagonia se dressa dans toute sa figure et éclata angoussé : "Qu'est-ce que c'était, Palet ? Qui, à notre insu, s'est introduit dans la galerie des glaces ? Qui manœuvre le passé, le présent et l'avenir en violant notre calme ? Avons-nous dépassé les limites qui nous ont été imposées ? Ou les hommes, perdus dans l'espace-temps, à travers des tunnels inconnus, sont-ils accidentellement descendus dans notre dimension ? Ces intrusions, vous savez, si elles se répétaient, pourraient compromettre le résultat de notre mission.

C'est Herr Hofmann, cette fois, qui a anticipé Don Angelo et posé des questions au Prince, qui a tourné son regard vers le Jeune homme aux yeux céruléens, attendant une réponse qui n'est pas venue : " Nous avons participé à cette aventure espace-temps sans que personne n'explique la raison et le but.

Nous nous sommes donc retrouvés au milieu d'hommes et d'événements extérieurs au nôtre.

168

qui nous ont étonnés et désorientés. Malgré tout cela, nous ne nous y sommes pas opposés, d'autant plus que - en marchant sur ces chemins tortueux mais envoûtants de la connaissance - nous avons senti que notre confiance en elle, Prince, était bien placée. Nous avons pensé que vous pourriez dominer les événements et, à la fin de cette histoire, clarifier le sens du taureau. Aujourd'hui, nous avons perçu que quelque chose vous a échappé, quelque chose qui vous a causé une grande perte. Cela nous a surpris et nous a fait comprendre que la réalité que vous êtes en train de manœuvrer est complexe et impénétrable. Nous vous posons maintenant la question à laquelle vous devez enfin répondre. Que s'est-il passé ? Qui sont ces hommes, perdus dans le temps et l'espace, qui errent sans obéir aux règles qui rendent l'univers uniforme et homogène ? Qui est ce jeune homme que vous avez appelé Palet, auquel vous vous adressez tous avec beaucoup de respect, malgré sa majorité, et qui ne semble pas appartenir à la race humaine ?

Le Prince revint calmement : "Les hommes, qui meurent d'une mort violente, développent dans leur cerveau des radiations électromagnétiques d'une telle puissance qu'ils compriment l'énergie. La mécanique quantique nous a appris que l'énergie procède dans l'univers réel selon des états quantiques bien définis, se manifestant sous forme de matière et de faisceau de rayonnement. La matière de notre univers est essentiellement composée de protons, de neutrons, d'électrons et de neutrinos, pourvus de masse, vivant les autres particules élémentaires un temps si court qu'il n'est pas pertinent pour le corps de la matière. L'énergie se manifeste principalement pour nous sous forme de rayonnement électromagnétique, dont les photons, tant de la lumière infrarouge que de la lumière et du spectre ultraviolet, des rayons X et des rayons gamma (les rayonnements les plus énergétiques connus à ce jour) ne sont rien de plus que de l'énergie quantifiée, c'est-à-dire contenue dans des emballages distincts. Ils traversent l'espace et le temps à la vitesse de la lumière qui ne ralentit jamais, comme un train qui traîne une innombrable série de wagons. L'énergie pure, c'est-à-dire non quantifiée, libre et évanescence, n'est pas produite dans nos galaxies, ni formée au début des temps avec l'explosion primordiale. Le cerveau humain, au contraire, dans des conditions de forte excitation protonique, produit ce type d'énergie, créant des phénomènes qui nous semblent violer les lois strictes de la physique.

Dans certaines circonstances, il est possible de percevoir des images et des sons d'hommes qui sont morts de manière violente, même si cela ne devrait pas se produire logiquement. Et les gens les plus naïfs, en avertissant ces présences, les attribuent à des événements surnaturels, créant des fantômes. Aujourd'hui, le rayonnement ultra-gamma, produit par des êtres humains morts dans des circonstances dramatiques, a été perçu par nous. Cependant, nous ne comprenons pas pourquoi ces phénomènes se sont produits dans la galerie des glaces et non à proximité immédiate du lieu de la catastrophe, comme c'est souvent le cas, même si nous avons des preuves de transferts de ces radiations même dans des endroits très éloignés. Dans ce cas-ci,

169

Cependant, il doit y avoir des récepteurs qui, dans la galerie des glaces, ne me semblent pas exister, sauf que certains d'entre vous, à notre insu, ne possèdent pas une sensibilité extraordinaire.

Le Français Balthasar, constatant la déception de Palet de ne pas avoir compris que son nom avait été prononcé et que des questions avaient été posées à son sujet, intervient et attire l'attention de tous sur les graves problèmes qui affligent l'Europe à la fin de la Première Guerre mondiale. Par conséquent, la dernière question de Herr Hofmann, qui était le mystérieux Palet, restait sans réponse.

Le professeur de physique a rappelé que la guerre, qui devait transformer l'humanité, avait laissé les choses telles qu'elles étaient : le monde et les gens étaient restés les mêmes qu'avant. Surtout, il n'avait pas résolu le contraste entre le socialisme et le libéralisme ; au contraire, il l'avait exaspéré, rendant plus difficile tout compromis ou solution d'équilibre.

Dans la société troublée de l'après-guerre, l'époque de la violence subversive et de la violence réactionnaire progressait de façon menaçante. La guerre civile était imminente et inévitable. Dans ce chaos, d'où devaient naître les fantômes qui allaient déclencher la Seconde Guerre mondiale, les idées et les convictions des hommes de différents groupes politiques ont été confrontées.

"A ce stade, je pense qu'il est juste de donner la parole aux mêmes protagonistes."

Cela dit, il n'a rien dit.

La machine à remonter le temps a démarré automatiquement et, après avoir répandu des éclairs aveuglants dans toutes les directions, elle a fait apparaître un grand carré qui, d'une part, était fermé par une cathédrale gothique, avec une grande base bien plantée sur le sol, et avec l'apparence semblable à un ciseau fin de mariage. Le brouillard, qui enveloppait Milan en mars 1921, donnait un aperçu des passants pressés qui s'ignoraient les uns les autres, devant se rendre rapidement à leur travail. Quelqu'un s'est glissé dans un bar pour jeter dans l'estomac en quelques secondes un croissant avec un cappuccino chaud.

Cependant, l'instrument ne s'attarda ni sur la place, ni sur les flèches de la cathédrale. Il s'installe rapidement dans la galerie, où il monte quelques marches, pour s'arrêter devant une porte en bois massif.

Il la traversa, comme si elle était transparente, et marcha soudain dans un long couloir.

De l'intérieur d'une pièce, on entendait des voix de gens qui se disputaient tranquillement. C'était l'endroit. La machine s'arrêta à l'extérieur et s'attarda, comme si elle attendait un signal conventionnel pour entrer.

Pendant un moment, les observateurs ont cru qu'ils allaient rester à l'extérieur et écouter les ragots, car ils en avaient besoin. Puis, d'un signe de tête de la main du jeune homme aux yeux céruléens, la scène changea et tout le monde, sans exception, se vit projeté dans la pièce. La vision a été immédiatement claire et sans ambiguïté. Ils pouvaient se reconnaître

170

les visages d'hommes connus, dont les théories sociopolitiques auraient influencé le monde culturel italien et orienté les masses vers leurs convictions politiques.

Autour d'une table rectangulaire, assis dans de confortables fauteuils de velours rouge, Turati, Gramsci, Sturzo, Nitti et Gobetti.

"Quel curieux rassemblement", murmura Federico. "Comment se fait-il qu'ils étaient ensemble à Milan ?"

Le Prince lui fit signe de se taire.

Peu de temps après, ils ont compris ce qu'ils disaient. Turati sentait clairement que la guerre n'avait rien changé.

"Il n'a pas du tout accéléré le moment de la révolution, comme les maximalistes l'ont prêché en vain. Elle a contribué à créer les conditions propices à des réformes audacieuses, mais elle a éliminé la possibilité d'une mise en place immédiate du régime socialiste. Nos prédécesseurs nous ont appris que le socialisme met beaucoup de temps à s'établir. Elle se développe lentement et progressivement au sein d'une même société bourgeoise par phases, dont aucune ne peut être supprimée, sinon elle échouera. Ce n'est qu'alors que l'acte de libération de la violence, qui résout le contraste entre le contenu social et l'enveloppe politique, pourra utilement intervenir. Trois choses me séparent des partisans de la révolution immédiate : le culte de la violence, la dictature du prolétariat et la coercition de la pensée, qui ont pour prémisses l'illusion que la révolution est le fait volontaire d'un jour ou d'un mois, soit le déclin soudain d'un scénario ou le lever d'un rideau, soit le fait du lendemain et un postmatin du calendrier. Si la révolution sociale n'est pas un fait d'un jour ou d'un mois, c'est le fait d'aujourd'hui, d'hier, de demain, c'est le fait de toujours, qui sort des entrailles mêmes de la société capitaliste, dont nous ne faisons que sensibiliser et faciliter ainsi l'avènement. Et elle a mûri au fil des décennies et triomphé au plus vite, moins l'effort de violence, provoquant des épreuves prématurées et provoquant des réactions triomphantes, s'écartera et retardera le chemin".

Levant le doigt avertisseur, il a conclu par des paroles prophétiques : "Avec la violence qui suscite la réaction, tu mettras le monde entier contre nous.

"Cher Turati, nous, communistes", Gramsci n'a pas été intimidé du tout, "nous nions que la période actuelle soit considérée comme réactionnaire. Nous pensons, au contraire, que les faits qui se produisent nous montrent la décomposition définitive du régime bourgeois. En effet, la réaction, étant caractérisée, comme le régime révolutionnaire, par la concentration des pouvoirs dans un seul corps politique, en Italie, puisqu'il n'y a pas de concentration des pouvoirs entre les mains du gouvernement, il n'y a pas de régime réactionnaire, mais au contraire la dissolution de la structure entière du régime.

"Chère Gramsci, répondit Turati, vous vivez béatement parmi vos syllogismes et vos belles théories parfaites. De cette façon, vous pouvez échapper à la réalité qui n'obéit pas à des règles mathématiques, mais à des impulsions émotionnelles qui sont économiques et financières,

171

ils savent comment donner commodément parmi le peuple, comme la manne a été abaissée au peuple juif errant dans le désert. Les capitalistes craignent de tout perdre, si une révolution bolchevique devait se développer même en Italie, pour pouvoir décider d'ordonner au peuple, par leurs puissants moyens de communication, d'accepter les régimes totalitaires dans notre pays. En Italie, qui n'a pas connu la révolution religieuse comme l'Allemagne, ni la révolution politique comme la France, ni les deux comme l'Angleterre, le mot révolution a toujours été abusé. Jamais, cependant, une théorie de la révolution et une pratique révolutionnaire n'ont été élaborées. Les Italiens, opprimés par une présence physique de l'Église, sont piégés dans des contextes étroits et

sans avenir. Cette politique manque d'ouverture d'esprit et de programmes autonomes. Par conséquent, l'idée des partis s'est développée, non pas comme des instruments de participation démocratique au pouvoir, mais comme un terrain fertile pour les oligarchies politiques, qui ont essayé de créer de solides consortiums clientélistes autour d'un noyau central, bons uniquement pour gagner des voix et faire des affaires, sans prendre en compte aucun aspect moral ou respect des règles".

"C'est de cela qu'il s'agit de parler", explosa Brancaccio, "Nous devons dire à ceux qui ont faim et qui sont présomptueux qu'une véritable lutte politique suppose des idées claires et des objectifs bien définis".

"Sss" siffla Don Angelo avec son index sur les lèvres, invitant l'avocat à se taire. Ce n'était pas vraiment le cas de perdre un seul mot de cette intéressante discussion, qui supposait qu'en Italie, à gauche, après la Première Guerre mondiale, deux formations nettement différentes et divisées s'étaient formées, qui se faisaient déjà durement face.

Turati a ajouté : "Dans notre parti, il y en a certains, les soi-disant maximalistes, qui ont l'habitude de répéter, presque avec difficulté, que nous devons faire la révolution. Mais, ils précisent, qu'il faut aussi comprendre le sens à attribuer à ce verbe "faire". Faire une révolution, ce n'est pas tant inciter à un acte résolutoire violent que préparer les éléments qui nous donnent l'occasion de profiter, en tant que partie, de cet acte inévitable et d'en tirer toutes les conséquences socialistes que l'époque et l'environnement permettent. En d'autres termes, ce n'est pas nous qui faisons la révolution. C'est nous qui, conscients de cette force nouvelle créée dans les conditions voulues, entendons l'utiliser pour la plier aux conclusions de notre doctrine".

"Et que signifie cet arzigogolare de mots", sourit Gramsci en se moquant de lui. "Les révolutionnaires russes ont fait la révolution quand et comme cela leur semblait commode, sans se soucier des textes sacrés qui auraient déconseillé une motion révolutionnaire dans un pays industriellement en retard. C'est le raisonnement des Ignatiens, des irresponsables, qui laissent le champ libre aux autres.

Les faits ont dépassé les idéologies. Les faits ont fait exploser les schémas dans lesquels l'histoire de la Russie aurait dû se dérouler selon les canons du matérialisme historique. Les bolcheviks renient Carlo Marx et témoignent par leurs réalisations que les canons du matérialisme historique ne sont pas aussi stricts qu'on pourrait le penser et le penser. Le noyau de cette pensée est que le plus grand facteur de l'histoire n'est pas les faits économiques, brutaux, mais l'homme, les sociétés d'hommes qui s'approchent et se comprennent, développent par ces contacts une volonté sociale, collective. Ils comprennent les faits économiques et les jugent, ils les adaptent à leur volonté, jusqu'à ce qu'ils deviennent le moteur de l'économie, le façonneur de la réalité objective, qui vit, bouge et acquiert le caractère de matière tellurique bouillante, qui peut être canalisée où et comment la volonté plaît".

Il conclut triomphalement : "Lénine, plus qu'un interprète ou un théoricien du marxisme, est le créateur d'un nouveau type d'Etat, de l'Etat ouvrier par opposition à l'Etat bourgeois en désintégration. Et cette conviction n'est pas seulement la mienne ou celle d'un intellectuel communiste ; elle est enracinée dans les masses qui voient maintenant l'Etat prolétarien comme un système de conseils ouvriers, paysans et soldats.

Je dois admettre, cependant, qu'une conception tactique qui assure objectivement la création de cet Etat n'a pas encore été formée. Il faut donc créer dès à présent un réseau d'institutions prolétariennes, enracinées dans la conscience des grandes masses, sûres de leur discipline et de leur

fidélité permanente, dans lequel la classe ouvrière et paysanne, dans sa totalité, prend une forme riche en dynamisme et en possibilités de développement".

"Les deux concepts traditionnels du socialisme organisé sont ainsi bouleversés : celui du parti en tant que système de sections et celui de l'union en tant qu'organe révolutionnaire", a objecté Turati.

"J'en suis bien conscient. Nous vivons actuellement une période révolutionnaire au cours de laquelle les institutions gouvernementales traditionnelles ont été en crise. Tout comme la classe bourgeoise gouverne maintenant en dehors du parlement, la classe ouvrière doit trouver de nouvelles façons de se gouverner en dehors de l'union. Avec la création des conseils, le parti n'est pas mis hors d'action, mais change simplement sa fonction, qui ne sera plus la fonction électorale parlementaire, mais celle révolutionnaire de constituer déjà un modèle de ce que sera l'Etat ouvrier demain".

"Mais c'est un raisonnement utopique, décida Luigi Sturzo. "Je suis sûr que même en Union soviétique, ces conseils fantômes d'ouvriers et de paysans ne seront pas mis en œuvre, parce qu'à la fin, ce sera un petit groupe de pouvoir pour gouverner. Nous, catholiques, croyons qu'il faut apporter des réponses concrètes aux graves problèmes des citoyens. Par conséquent, notre engagement ne doit pas viser à créer des structures irréalisables, mais à jeter les bases d'une lutte déterminée contre l'État panthéiste dans ses deux côtés de la manipulation des droits des autorités locales et du citoyen dans sa libre personnalité et son activité, et de la centralisation fonctionnelle et bureaucratique dans l'antithèse de la décentralisation administrative. Les hommes ont été forcés de se faire passer pour des adversaires, des libéraux et des socialistes pour combattre ce genre d'État qui soumet tout à sa force. Nous défendons les uns contre les autres la liberté, non pas tant celle des individus, atomisés, parfois transgressifs, que l'autonomie des groupes, la subordination de la société politique à la société civile. Nous voudrions, en fin de compte, parvenir à une démocratie pluraliste".

"Mais l'Etat industriel moderne, qui se préfigure, conduira inévitablement à l'exagération progressive de l'appareil bureaucratique", a déclaré Turati. "Et ses critiques popoïétiques ne contreront pas cette tendance."

"Mon plan, en réalité, est de créer un parti populaire qui soit central, c'est-à-dire un parti de masse et d'inspiration chrétienne, qui n'a jamais existé.

Francesco Saverio Nitti, qui a secoué ces mots, a tremblé, est intervenu : "Nous avons oublié, en nous aventurant dans plusieurs discussions politiques que je crois secondaires en ce moment, que le problème le plus grave à traiter aujourd'hui est beaucoup plus. Nous sortons d'une guerre désastreuse et inutile.

Nous devons nous attaquer énergiquement au problème de la paix, en tant que problème de la liquidation de la mentalité de la guerre, qui a engendré des traités monstrueux imposés par les vainqueurs aux perdants. Le chemin de la démocratie passe par le chemin de la paix ; et la condition sine qua non d'une paix stable est l'élimination des inégalités entre vainqueurs et vaincus, qui ne peut être réalisée que par la fin des occupations militaires, le renoncement à la politique des puissances gagnantes, la non-coopération avec les pays antidémocratiques, la lutte contre le militarisme, l'abandon de l'esprit du réveil.

"Mais quel gouvernement européen prendrait des mesures aussi impopulaires ?"

"Personne.

C'est pourquoi je lance un appel fervent à l'intervention américaine en Europe, qui ne peut que sauver le vieux continent d'un état de barbarie, dont l'avancée du fascisme en Italie est un symptôme".

Gobetti, qui n'avait jamais rien dit, se sentant poussé par les paroles de Nitti, décide lui aussi d'être prophète : "Je voudrais citer une phrase de De Sanctis : "La liberté gagne toujours, même quand elle semble momentanément perdre". Sur cette base, je pense que le bolchevisme est un phénomène exclusivement russe qui n'a aucune chance d'expansion. Le fascisme est une réaction éphémère de courte durée. La démocratie, en revanche, en excluant tout privilège de naissance et toute situation préétablie et en mettant tous les citoyens en mesure de participer librement à la vie de l'Etat, finira par s'imposer".

Avec ces derniers mots, les images ont commencé à s'estomper jusqu'à ce qu'elles disparaissent.

La machine à remonter le temps s'est éteinte et la galerie des glaces s'est rallumée.

Frédéric se leva et ainsi il éclata : "Combien d'arguments inutiles et encombrants. Je comprends maintenant pourquoi Mussolini a pris le pouvoir : pendant que les autres discutaient des commodités, il a agi en gagnant d'abord la faveur des potentats économiques et ensuite, par les moyens qu'ils ont fournis, celle des masses, qui Surnaturellement, ils suivent ceux qui crient le plus fort et, par conséquent, se font entendre.

"Bien qu'il ait parlé plus comme un philosophe qu'un politicien, j'aime prendre quelques indices dans les déclarations de Gramsci. Quand il croit que, dans la phase révolutionnaire, le rôle des partis et des syndicats est maintenant épuisé, ajoutant que cela ne devrait pas être surprenant parce que la classe bourgeoise règne déjà en dehors du parlement, ce n'est pas loin de la vérité. En fait, aujourd'hui, la bourgeoisie, surtout avec la disparition du communisme, a éliminé toutes les formes de démocratie et le parlement et le gouvernement sont devenus des expressions vides. Dans les années 1920, Gramsci proposa la voie de la révolution pour établir l'Etat ouvrier, afin de contrer le pouvoir écrasant de la classe bourgeoise. Aujourd'hui, ce serait impensable, du moins en Europe, car il n'y a plus de matière première, à savoir les travailleurs et les agriculteurs, qui sont pour la plupart devenus informaticiens et employés. Les travailleurs manuels du tiers monde ne sont pas, pour l'instant, une catégorie sociale, mais sont comme des esclaves de l'Empire romain, et donc pas des sujets politiques. Aujourd'hui, pour limiter les affaires et la corruption de la bourgeoisie internationale qui, sous prétexte de mondialisation des marchés, exploite plus largement que par le passé le travail humain, dépassant les frontières traditionnelles des Etats, nous devons suivre une autre voie : la création d'un mouvement mondial qui rassemble tous les déshérités du tiers monde pour faire entendre leur voix et donc compter leurs revendications. Gobetti m'a plutôt frappé quand il a dit que le bolchevisme n'était qu'une révolution russe et que le fascisme aurait une vie courte.

Il me semble que les événements ultérieurs lui ont fait du tort. D'autre part, quelques années plus tard, il dut admettre lui-même, du moins pour le fascisme, que c'était une maladie héréditaire et mortelle, un signe d'enfance et une catastrophe parce qu'elle marquait le triomphe de la facilité, de la confiance, de l'optimisme, de l'enthousiasme. Il avait impitoyablement critiqué tout ce qui s'était passé en Italie jusqu'alors : la résurgence lui est apparue comme une révolution ratée ; le giolittisme avec sa pratique corrompue comme préparation au fascisme ; les libéraux, des attardés parce qu'ils n'avaient pas su adapter l'ancienne doctrine aux temps nouveaux ; les populistes, ceux qui n'avaient jamais eu une doctrine originale ; les socialistes, les hésitants, comme ils étaient restés fermés par leur impuissance révolutionnaire vis-à-vis des communistes et par le contraste entre l'idéologie

libertaire et la pratique bureaucratique ; les nationalistes, vides et incohérents du point de vue doctrinal ; les républicains, dépassés. Il a donc déclaré qu'il était nécessaire de former une élite capable d'enseigner aux politiciens comment gouverner. Mais c'était une façon de faire de la politique en ne le faisant pas et ne pouvait qu'aggraver davantage la situation de crise de l'État et encourager les interventions autoritaires.

Lui-même le prédit et, à la fin de son analyse impitoyable, donne une image très concrète de Mussolini. On l'appelle le héros représentatif.

175

de fatigue générale et d'aspiration au repos. Son optimisme sûr de lui, sa ruse oratoire, son amour du succès et les solennités dominicales, la vertu de mystification et d'emphase, sont tous très populaires parmi les Italiens. Il est difficile de l'imaginer autrement que sous l'apparence d'un chef audacieux de sociétés mercenaires, ou comme le chef primitif d'un gang sauvage possédé par une terreur dogmatique qui ne permet aucune réflexion".

Don Pedro n'a pas pu terminer la discussion de cette nuit-là avec une citation qui pourrait encore sembler positive pour un dictateur et, en tant qu'homme de foi et d'espérance, il a conclu ainsi : "Gramsci dit bien quand il dit que les institutions doivent être sûres de la discipline et de la fidélité des grandes masses pour survivre. Mais quelles institutions peuvent se vanter d'une telle sécurité ? Les politiques ? Je ne crois pas ! Seules les institutions religieuses fondées sur l'idée d'un Dieu surnaturel qui voit et pourvoit également à tous peuvent défier le temps et rester profondément enracinées dans le cœur des hommes. Ce n'est donc qu'en créant une religion d'État que l'on peut imposer des comportements parfois importuns pour des individus ou des groupes, et qui doivent évidemment être conformes à des principes moraux et spirituels. La religion séculière du communisme a échoué. Nous, les hommes de l'an 2000, en suivant les enseignements sacrés que nous ont laissés les Ummites, nous pourrions indiquer la voie de Xama, le Dieu universel, qui régule le bien et le mal. C'est à partir de la combinaison d'énergie positive et négative que le Cosmos a été créé. Ce n'est qu'ainsi que nous sauverons l'humanité, affligée, dispersée et confuse par mille religions, superstitions et intolérances, certainement pas en encourageant de nouveaux mouvements politiques".

Dans la galerie des glaces, seul Don Angelo et ses amis sont restés, encore plus silencieux après les dernières paroles de Don Pedro.

Qui était ce Xama, le Dieu qui a surpassé les dieux terrestres de Jahvé à Allah, au Dieu des chrétiens ? Quelle était cette religion universelle ? Mais surtout, quelles étaient ces énergies, positives et négatives, dont Xama avait puisé pour créer l'univers ?

Ce soir-là, personne ne posa plus de questions et tout le monde s'en alla méditer.

Ils étaient cependant certains que lors de leur prochaine rencontre avec les Hommes de l'An 2000, avec le Prince et avec Palet, le mystérieux Jeune homme aux yeux céruléens, ils sauraient enfin la raison de leur errance dans le temps.

CHAPITRE XXI

Dans lequel l'urnmita Palei explique comment réaliser une société de solidarité et de tolérance : balayer les orientations politiques et religieuses, sectorielles et intolérantes des habitants de la Terre, et créer un nouveau concept universel de vie morale et spirituelle.

Itre Ummiti, vêtue de vêtements simples, s'assit d'une manière calme et sévère ; d'un regard attentif ils regardèrent les douze élus, qui étaient là sibillement trepidanti. Leur appréhension est due au fait que, pour la première fois, ils ont eu l'occasion de s'adresser directement à ceux qui avaient organisé ce voyage dans le temps. De cette façon, ils pouvaient placer ces mandées, qu'ils avaient gardés pendant longtemps, dans le but de connaître le véritable but de leur mission. Parce que c'est ce qu'ils ressentent maintenant.

A côté d'eux s'assit, avec fierté, le Prince de Palagonia. Qui, cependant, bien que somptueusement orné, semblait être une figure secondaire. Cela se voyait dans la façon dont il les regardait avec respect, presque avec vénération.

Il savait bien que ces sages révéleraient des vérités non scrutées par l'esprit humain et ouvriraient des scénarios inimaginables pour des êtres encore liés à des conceptions que la nouvelle vision de l'univers d'Einstein n'avait pas réussi à effacer.

Le plus jeune des trois, aux yeux bleu vif, se leva et s'approcha d'un écran éclairé par une lumière bleue.

"Je m'appelle Palet, et je suis avec vous depuis plusieurs jours. Je n'ai pas encore détecté mon identité et le monde d'où je viens. Avec l'aide du prince Ferdinand - à qui nous avons demandé en son temps d'apporter quelques modifications à la villa construite par son oncle, afin qu'elle possède certaines caractéristiques pour les buts que nous devons atteindre - nous vous avons choisi parmi tous les habitants de la Terre. Vous confier une lourde tâche : ouvrir de nouveaux horizons à tous les peuples de votre planète. Lorsque, grâce à la technologie que vous aviez acquise, vous avez entrepris vos premiers voyages spatiaux explorant le système de votre étoile, nous avons senti que le temps d'attente était révolu et que nous devons retourner sur Terre pour approfondir vos connaissances. Nous vous suivons depuis deux mille ans avec appréhension, sans toutefois jamais interférer dans vos choix. Maintenant, vous êtes mûr pour comprendre et vous préparer au Grand Bond.

Il a pointé son index vers l'écran qui commençait à transmettre des images d'un monde inconnu.

177

"Voici Ummo, notre planète, presque semblable à la vôtre, avec trois lunes en orbite à une distance de 450 000 à 920 000 kilomètres. Notre étoile, iumma, à 120 millions de kilomètres de nous, nous fournit plus de lumière et de chaleur que votre soleil, de sorte que nous avons acquis des facultés intellectuelles particulières avec le temps. Depuis des temps immémoriaux, nous vivons dans une Grande Confédération, gouvernée par sept sages, élus par nous tous les trois ans. Nous avons abandonné la technique de l'élection démocratique, telle que vous l'avez comprise et mise en œuvre, parce qu'elle se prêtait à la tromperie et au chantage et qu'elle plaçait celui qui avait été choisi dans l'impossibilité d'achever tout projet parce qu'il était soumis à toutes sortes de conditions. D'autre part, la technique démocratique n'a pas fait de véritable sélection, de sorte qu'en fin de compte, ils

ont été élus sans provisions, sans affaires et corrompus, tous contrôlés par des formes obscures de pouvoir.

Et le peuple a souffert !

Il y a environ mille ans, le grand sage Sulphet nous a suggéré la formule du gouvernement qui nous a longtemps retardés sans plus de traumatismes et de bouleversements violents.

Au terme de la mission exploratoire sur Terre, organisée pour étudier le niveau atteint par votre civilisation, nos compagnons n'ont laissé que nous trois, afin que nous puissions choisir douze Terriens aptes à représenter les peuples et les races et leur confier une tâche, qui apportera l'humanité et révisera totalement ses concepts actuels.

Les deux autres Ummit, ici en ma compagnie, s'appellent Selpet et Jamet, de sexe différent du mien. Sur notre planète, trois sexualités différentes se sont formées au fil du temps. Deux avec des caractéristiques similaires aux vôtres, pour permettre la reproduction de notre espèce. La troisième, celle des sages, non conditionnée par des pulsions sexuelles, a atteint la sérénité intérieure et la capacité tranquille de discernement.

Il a levé son index vers l'écran. Deux entités multidimensionnelles sont apparues, de forme sphéroïdale.

"C'est de là que tout vient", dit-il solennellement.

C'est ainsi que les Entités ont commencé à tourner en tourbillonnant hors de l'écran et se sont placées au centre de la galerie des glaces.

"L'Entité de droite, que nous appelons Xipron, contient l'énergie positive pure, tandis que l'Entité de gauche, que nous appelons Zarel, contient l'énergie négative pure. Ils sont en mouvement continu et vibrent sous l'effet de la Force Unique de Xama, qui se diversifie pour créer des structures et des forces supplémentaires.

Tout reviendra à Lui ! Cela se produira lorsque nous aurons atteint la Grande Connaissance, lorsque toutes les civilisations développées dans les innombrables galaxies se seront unies pour créer une seule Intelligence. Ce n'est qu'alors qu'il y aura des retrouvailles avec Xama.

Notre univers n'est qu'une partie misérable de la Grande Réalité que Xipron et Zarel ont constituée lorsqu'ils se sont approchés par la volonté de Xama. Une zone intermédiaire s'est ainsi formée dans laquelle les deux énergies se sont fusionnées, créant ainsi

178

L'Univers des Hummités

XAMA

Divinité absolue

Etre le créateur suprême des Univers Infinis

ZAREL XIPRON

Energie pure négative Energie pure positive Energie pure positive

rNotre Univers à énergie quantifiée _ Univers parallèles j Univers hyperboliques

l'énergie quantifiée qui a donné naissance avec une formidable explosion aux univers infinis, dont la nôtre est une simple section parallèle. Tous les univers reçoivent la lymphe de l'énergie quantifiée, continuellement nourrie par Xipron et Zarel, qui prennent leur impulsion de Xama, Celui qui soutient tout.

Aujourd'hui, nous ne pouvons pas connaître, dans leur essence, les deux Entités d'énergie pure, encore moins Xama. Avec la partie inexplorée du cerveau qui parvient à percevoir et à créer de l'énergie pure, quoique pour un temps limité et pour des raisons qui nous échappent, nous percevons leur surdimensionnalité.

Nous savons, cependant, que si nous pouvions rassembler toutes ces capacités cachées dans une Grande Intelligence Une, que nous définissons, en l'abrégeant en Gui, nous ferions le grand saut à Xama, avec lequel nous nous rassemblerions. C'est le destin des univers infinis et des êtres animés qui sont partis de lui. Notre grand voyage, commencé dans un temps indéfini, est un grand voyage qui nous conduira à notre destination seulement si nous sommes capables d'atteindre la Grande Concordia Intergalactique dans les univers infinis".

Les douze Terriens choisis frissonnaient dans le dos, non seulement à cause de cette vision multidimensionnelle, mais surtout à cause de la responsabilité qu'ils sentaient se déverser sur eux : balayer les orientations politiques et religieuses, sectorielles et intolérantes des habitants de la Terre, et créer une nouvelle conception universelle de la vie morale et spirituelle.

Don Pedro a pris la parole :

"Nous sommes vraiment déconcertés par vos déclarations qui représentent une réalité beaucoup plus complexe que celle qui nous a été décrite au fil du temps par la science et par les mouvements philosophiques et religieux de la Terre.

Je dois vous poser deux questions : l'une sur la politique, l'autre sur le monde métaphysique.

Quelle formule de gouvernement le grand sage Sulphet vous a-t-il suggérée, si efficace pour surmonter tout conflit politique ? Comment les univers infinis créés par Xipron et Zarel sont-ils liés et quelles sont les relations entre eux et Xama ?"

"Le grand sage a attribué au système démocratique, qui dans notre pays aussi a vaincu les régimes dictatoriaux et tyranniques primordiaux, le grand mérite d'avoir impliqué les masses dans la gestion des projets communs. Avec le temps, ils se sont émancipés et ont atteint une telle maturité qu'ils n'ont pas été soumis à un conditionnement trompeur. Ce système, cependant, n'était pas adapté pour faire face aux nouvelles urgences liées aux conceptions universelles qui s'imposaient avec la vision plus large que le scénario intergalactique nous offrait. Il était nécessaire de recourir à un autre système politique avec un gouvernement au contenu moral élevé, qui surmonterait les différences et les intolérances qui subsistaient encore, principalement en raison des conditions de vie différentes des êtres vivants individuels.

Il a d'abord critiqué sévèrement le système démocratique. Selon lui, les maux de la démocratie étaient essentiellement trois : la grégarité, la permissivité - 180

et l'aplatissement vers le bas.

Par greggismo, il entendait l'attitude de ceux qui pensaient participer volontairement à des projets considérés comme communs et partagés, alors qu'il s'agissait en fait d'une activité habile.

de plagiat de leurs esprits les ont conduits comme un troupeau, là où les groupes de pouvoir dominants le voulaient. Elle différait de l'assujettissement typique des régimes totalitaires, où cette volonté formelle n'existe pas non plus.

Ce régime favorisait la mentalité de la meute. Les individus n'avaient pas une conviction propre, une foi commune. Ils se sont liés aux dirigeants d'une manière labile, dans une relation passive, en se mettant entre leurs mains, en renonçant à penser, à juger. Ils n'avaient plus aucun doute, aucun problème, aucune conscience autonome.

Ils parlaient avec leurs voix, agissaient aveuglément à leurs ordres. Et ces dirigeants, qui ont créé un charisme artificiel, choisi par le peuple avec des systèmes électoraux truqués, ont profité de leur laisser-aller, assumant un pouvoir plus grand et incontrôlé.

La permissivité avait poussé le crime à devenir un holding de pouvoir économique au niveau mondial et à adopter, pour conditionner les différents gouvernements, des formes de terrorisme individuel et collectif. Des règles et des lois communes ont été systématiquement violées en vertu du principe de l'égalité de traitement.

L'aplatissement vers le bas avait conduit à la dévalorisation de l'engagement, faisant sortir d'autres et des paresseux, qui pouvaient avoir besoin de services en leur faveur de la même manière que le citoyen travailleur et respectueux des règles.

Les citoyens allaient maintenant voter sans comprendre le grand choix politique qu'ils faisaient.

Dans le passé, il a comblé une grande injustice en admettant tous les citoyens au vote, quels que soient leur sexe et leur fortune. Mais aucune importance n'a jamais été accordée à leur engagement dans la vie sociale et culturelle.

Le grand sage est d'abord intervenu dans le domaine électoral. Après avoir imposé la scolarité obligatoire jusqu'aux années de pleine maturité, il a exigé que tous les citoyens soient soumis par une commission apolitique de sages à une enquête pour comprendre jusqu'où allait leur engagement envers la communauté, mais surtout la connaissance des règles qui gouvernent la nation.

Après des tests rigoureux et impartiaux, une note a été attribuée, sur la base de laquelle le citoyen a été autorisé à exprimer son vote d'une à cinq préférences.

Tous les citoyens, cependant, ont eu droit à au moins une voix. Les plus méritants pourraient exprimer jusqu'à cinq préférences au maximum.

Les vérifications étaient répétées tous les cinq ans pour vérifier si le citoyen avait maintenu son engagement et, par conséquent, sa qualification.

181

Quiconque n'a pas voté, sans raison valable, a été rétrogradé à une voix.

Ainsi, l'élection politique, qui, lors de récentes consultations avec le système démocratique, avait atteint des niveaux inquiétants avec la participation de seulement 30% des électeurs, est devenue attractive.

Après avoir remédié à cet aspect, il a été examiné si les partis devaient maintenir leur structure et leur objectif dans les compétitions politiques.

Sulphet a répondu qu'elles devraient être remplacées par des "intérêts" parmi les citoyens, c'est-à-dire par des agrégations dans lesquelles les individus devraient avoir une disposition d'esprit envers les intérêts communs, et un sentiment de participation vivante au développement et à la coopération.

Ces intérêts devaient attendre trois fonctions : le choix des candidats, la préparation du programme, la préparation de la classe dirigeante politique, qui devait être au plus haut niveau.

Le choix des candidats a été soumis à l'examen des personnes qui, lors des élections primaires, ont indiqué lequel d'entre eux devrait assumer le rôle effectif de candidat.

Le programme, une fois élaboré, devait être déposé auprès d'une autorité publique et, si le gouvernement en place n'en respectait pas le contenu, une pétition pouvait être adressée au magistrat pour l'inciter à respecter sa promesse.

Si le gouvernement n'avait pas accepté cette invitation, on pourrait s'adresser au Conseil supérieur du pouvoir judiciaire d'Ummita, qui l'a déclarée caduque et a demandé de nouvelles élections.

Le candidat aux élections devait avoir réussi un cours qualifiant pour l'activité politique. Une fois élu, il devait fréquenter une école pour l'exercice des différentes professions politiques, respectivement au Grand Conseil de la Fédération d'Ummita et au Gouvernement.

Le citoyen peut à tout moment saisir les instances politiques et judiciaires.

La révolution Sulphet a été facilitée par le fait que même à Ummo, comme sur Terre, il y a eu une grande guerre qui a bouleversé la planète entière, à la fin de laquelle certains régimes totalitaires ont été définitivement renversés.

La démocratie s'est établie et, après quelques décennies, elle a commencé à souffrir de ses faiblesses et de ses insuffisances. Les systèmes de pouvoir économique et financier, qui se transmettaient le pouvoir de père en fils, ont commencé à prévaloir sur la politique. Et, alors qu'ils s'enrichissaient au-delà de toute limite, les Ummits se voyaient privés de leurs biens, individuels et collectifs : des gens mouraient de faim, la pollution avait adouci l'air, l'eau et la terre, la nourriture était falsifiée, les ressources commençaient à se faire rares.

Et le régime démocratique, sous le contrôle strict des lobbies du pouvoir, dont les candidats ont été élus avec de l'argent, s'est fait passer pour les gardiens de la propriété.

182

de la communauté, et qui au lieu de cela obéissaient supinely à leur volonté, ne pouvaient pas donner des réponses aux citoyens.

En fait, il y avait un mouvement planétaire qui s'opposait à ces abus. Mais ceux qui en faisaient partie ont été qualifiés de violents et perturbateurs de l'ordre mondial et condamnés par les différents tribunaux de la planète. Tout semblait perdu.

Puis, un fait s'est produit, qui a permis la transformation des différentes sociétés des Ummits. Mais j'ai l'intention d'en parler plus tard."

Il est allé directement à Don Pedro :

"Vous m'avez demandé comment les univers infinis avec les deux Entités d'énergie pure et le lien entre elles et Xama sont liés.

Palet est devenu timide et réticent :

"Il n'est pas facile de répondre à cette question car nous, les Ummiti et les Kurkiti, nos maîtres, ne sommes pas en possession d'informations complètes sur ces réalités.

C'est pourquoi nous cherchons dans tous les univers infinis les civilisations intelligentes qui se sont développées pour obtenir l'agrégation nécessaire à la formation de Gui. Nous savons qu'ils vivent en dehors du temps et de l'espace qu'ils ont créés pour nous permettre d'opérer dans un contexte dimensionné afin de rétablir plus facilement le lien avec eux.

Il n'y a aucune information sur la raison pour laquelle ils ont d'abord divisé l'ensemble, puis, à la fin des temps, ils l'ont recomposé. Nous savons cependant qu'ils nous imposent une grande épreuve : celle de chercher, en surmontant toutes les difficultés, l'harmonie universelle.

Vous avez, vous douze, une tâche sérieuse à accomplir : convaincre les Terriens de mettre fin à la violence et à l'intolérance et de mettre toute leur énergie dans la solidarité et la paix. Si ce n'est pas le cas, après le temps imparti, nous finirons dans le vide éternel et nous ne participerons pas au Grand Œuvre que Xama fera à la fin de la Réunion finale".

A la fin de son exposition, Palet reprend sa place aux côtés des deux autres Ummit, qui se taisent. En s'asseyant, ils ont promis que dans leur mission ardue de nouvelle évangélisation, ils ne seraient pas laissés seuls.

Tandis que ses compagnons retournaient à Ummo pour raconter aux sept sages ce qui avait été accompli, il les soutenait dans leur entreprise.

Il a poussé Don Pedro :

"Pourquoi nous avoir choisis ?"

"Les sept sages nous avaient fixé cinq conditions : les élus devaient être des hommes ordinaires, de races et de pays différents, non conditionnés par des idées politiques et religieuses, nourris de sentiments de tolérance. Et détester la violence. La recherche n'a pas été facile, aussi parce que nous avons vérifié que les Terriens sont trop liés à leurs différences, ayant des coutumes, une langue, une culture et une religion différentes, qu'aucun politicien n'a essayé d'éliminer.

Nous, les Ummiti, depuis des temps immémoriaux, ne parlons qu'une seule langue et croyons - 183

Le grand sage Sulphet nous a révélé qu'en plus de nous suggérer de nouvelles institutions politiques, il nous a également montré le chemin du salut de tous les êtres intelligents dans les innombrables galaxies qui peuplent les univers infinis.

Nous avons passé de nombreuses années dans cette recherche, qui a été facilitée par le Prince de Palagonia.

Dans la nuit du 21 mars 1772, nous l'avons rencontré dans l'une des nombreuses ruelles de Palerme, alors qu'il marchait la tête inclinée et tenant dans sa main un panier, enveloppé dans un linge, dans lequel il y avait deux pains et un fromage pour ses nombreux pauvres.

Nous avons pris l'apparence de marchands anglais qui, après être entrés imprudemment dans une rue secondaire de Via Maqueda, demandaient des informations pour retourner à l'hôtel.

Le Prince était gentil. Frappé par sa bonté d'âme, nous l'avons invité à nous suivre pour mieux le connaître.

Après plusieurs rencontres, au cours desquelles nous avons soigneusement étudié sa personnalité, nous nous sommes manifestés et lui avons demandé sa collaboration.

Il était là, perplexe. Il craignait de s'éloigner de ses pauvres qui donnaient un sens à sa vie, marquée par un respect absolu des valeurs chrétiennes.

Puis, il a accepté.

Il a reçu des informations détaillées notamment sur les modifications à apporter à la villa de Bagheria, construite par son oncle, qui, en raison de la bizarrerie de ses lignes architecturales et des monstres placés sur son mur d'enceinte, susciteraient certainement critiques, soupçons et calomnies. Mais lui, connaissant la fin de l'œuvre, ne s'en souciait pas même si, au fil des ans, il a même passé pour un nécromancien.

Avant le début de l'an 2000, la villa, ainsi construite, devait accueillir douze personnes, les enveloppant dans un champ de forces pour leur permettre d'assister à des événements dramatiques de leur propre siècle, afin d'assumer avec de telles visions les graves fautes commises par des hommes mauvais et, ainsi purifiés, de montrer à l'humanité entière la nouvelle voie à suivre pour la rédemption totale.

Vous aurez à supporter les péchés des autres et dans cet immense travail vous souffrirez d'une humiliation et d'une punition indescriptibles. Mais le but de votre mission, c'est-à-dire faire sortir l'humanité de la terre de l'assujettissement et du mensonge, est si élevé qu'il vous plaira de supporter tout sacrifice, même au prix de votre vie".

Les Douze se regardèrent, mais personne ne recula, car ils comprirent qu'ils seraient la semence d'une nouvelle génération d'hommes, rachetés par la diversité et la confusion dans lesquelles ils avaient misérablement fini.

Tirer sur Don Pedro :

"Les paroles de Palet me font mieux comprendre l'épisode de la Tour de Babel, qui est mentionné dans la Sainte Bible. Ils nous ont fait croire que les bâtisseurs de cette tour étaient des hommes méchants et fiers parce qu'ils avaient osé

184

défier la puissance de Dieu en élevant une tour vers le ciel.

Mais lorsque nous lisons plus attentivement le passage biblique, nous nous rendons compte que ce n'est pas le cas.

Il a sorti de sa poche un livre avec une couverture sombre et des pages jaunies.

Il a dit : "C'est la Bible", et il est allé lire le passage, juste avant mentionné.

"Et tout le pays utilisait une seule langue et les mêmes mots. Et il arriva que les émigrants de l'Orient trouvèrent une plaine dans le pays de Sennar et s'y installèrent.

Et ils se dirent l'un à l'autre : "Faisons-en des briques, et cuisons-les dans le feu. Et servez-les avec la brique au lieu de la pierre, et servez-les avec le bitume au lieu du ciment. Et ils se dirent l'un à l'autre : "Allez, construisons une ville et une tour, et son sommet atteindra le ciel. Et ils se dirent l'un à l'autre : "Faisons-nous un nom, afin que nous ne nous perdions pas sur la face de la terre.

Jahvé descendit pour voir la ville et la tour que les fils d'Adam avaient bâtie.

Et Jahvé dit : Voici, ils sont un seul peuple, et une seule langue est commune à tous. C'est le début de leur action. Maintenant, rien ne les empêchera de faire ce qu'ils ont divisé. Usu, descendons et confondons leur langue, afin que l'un ne comprenne pas la langue de l'autre... Et Jahvé les dispersa de ce lieu sur la face de la terre.

Don Pedro, fini de lire, remet la Bible sous la tunique. Alors, a-t-il ajouté :

"Il ressort clairement du texte qu'un groupe d'hommes, désireux d'améliorer leurs conditions de vie, a décidé de construire une ville avec une technique plus moderne, utilisant la brique au lieu de la pierre.

Mais Jahve, apparemment jaloux des aspirations des fils d'Adam au progrès, abandonnant l'état de Belluin, comme à l'occasion de la pomme de l'arbre de sagesse, intervient et punit les hommes pour avoir trop osé.

Quelques prêtres juifs d'abord, puis un prêtre catholique ont interprété l'épisode comme un acte de fierté de la part de l'homme qui avait construit la tour pour se rapprocher de Dieu. Car Jahvé avait bien fait de les punir, confondant leur langage et les dispersant sur la face de la terre.

Ils ont délibérément ignoré le fait que Jahvé, comme il est écrit dans le texte sacré, est descendu du ciel parce que les hommes étaient devenus un peuple et parlaient une seule langue, et non parce qu'ils avaient construit une tour. Et c'était un danger pour lui.

Aujourd'hui, sur Terre, à cause de cette fragmentation de la société humaine, il y a beaucoup de peuples qui parlent différentes langues, qui professent différentes religions et qui sont intolérants les uns envers les autres.

Palette ajoutée :

"Xama a toujours voulu un seul peuple et une seule religion parce que son but était de faire le moins possible durer le voyage des hommes loin de lui, de reconstruire l'unité dans un cycle où le Créateur se diversifie pour accomplir ses œuvres, et où la Création ne reste pas immobile et passive,

185

mais elle agit de façon dynamique et fructueuse pour faciliter les retrouvailles avec Lui.

Nous, en Ummo, avons créé une société de solidarité et de tolérance qui, depuis des centaines d'années, entreprend des voyages dans l'espace pour nous emmener sur d'autres planètes et exhorte les êtres intelligents qui y vivent à se conformer au dessein universel, conçu depuis la nuit des temps".

186

CHAPITRE XXII

Il raconte la naissance, en 1776, de l'Ordre des Illuminati, une puissante société secrète, dans le but caché de détruire un monde fondé sur l'injustice sociale, puis de le réorganiser. Cet Ordre, présent au niveau international, opère davantage aux Etats-Unis. L'organisation est capable d'influencer les choix des différents Etats. En Italie, il poussera Benito Mussolini à organiser un mouvement politique de réaction au bolchevisme, inspiré par le culte de la violence, au profit d'une conception nationaliste de la société.

Démocratie et régimes totalitaires, nazis et fascistes. Tels étaient les thèmes de la discussion, qui a été éclairée la nuit suivante parmi les voyageurs du temps, sous l'œil attentif du Prince de Palagonia, tandis que le temps extérieur se transformait en temps serein.

Les débats se sont déroulés en groupes de trois ou quatre personnes, qui se sont spontanément formées d'un côté de la table. D'autre part, Don Angelo et ses amis ont pris soin d'obtenir des nouvelles des événements qui n'avaient pas encore eu lieu pour eux.

C'est le jeune Palet qui interrompt cette conciliation animée, se levant après un clin d'œil avec le Prince. Il a fait ses débuts d'une manière péremptoire, afin de faire taire tout le monde :

"Comme je l'ai déjà dit, nous, les Ummites, vous avons suivi discrètement au cours des deux derniers millénaires de votre histoire, trépidant chaque fois que vos hommes d'État vous jetaient dans des guerres fratricides et sanglantes. Dès le début, nous nous sommes attachés à ne jamais interférer dans vos conflits, afin que votre maturation se fasse spontanément. Mais on n'a jamais cessé de vous regarder. Nous nous sommes donc rendu compte que dans les sociétés terrestres, dites occidentales, avec un développement économique et social plus élevé, un phénomène insidieux et inquiétant a commencé à se produire immédiatement après la fin de la Première Guerre mondiale, seulement partiellement détecté et étudié par vos historiens".

Comme s'il jouait un rôle, il s'éloignait de la table, s'approchait d'un pas en peluche et s'approchait de la fenêtre d'où il prétendait regarder dehors. Son intention était claire : attirer particulièrement l'attention sur lui, car il était sur le point de faire une révélation choquante.

Quand il fut certain que tout le monde était maintenant pendu à ses lèvres, il continua :

"Certains d'entre vous se souviendront des films de l'agent 007, un personnage inventé par l'écrivain anglais Ian Fleming, qui ont eu tant de succès dans les années 60

187

et 70. Ils ont parlé d'une forme d'organisation criminelle internationale, la Spectre, qui est même allée jusqu'à défier les gouvernements des États les plus puissants de la Terre, afin d'en tirer un profit illicite.

L'invention d'une telle organisation, capable d'accomplir ce genre d'acte criminel, nous a seulement amené à considérer que l'auteur avait une grande imagination. Nous pensions qu'il était impossible pour une association criminelle de développer des actions de cette ampleur et de cette cruauté, au mépris des services de sécurité les plus efficaces au monde.

Eh bien, je veux vous révéler qu'une telle organisation a vraiment existé et existe toujours et fonctionne, non pas comme une association de criminalité de droit commun, mais comme une agrégation de sujets, économiquement puissants, avec des objectifs terribles et dévastateurs pour toute la race humaine".

Avec les invités de la villa trasecolati et ammutoliti, Palet a continué son exposition :

"Jean Adam Weishaupt, qui vécut au tournant des XVIIIe et XIXe siècles, était un prince et le 1er mai 1776, à l'âge de 28 ans, il fonda l'Ordre des Illuminati, dont le symbole était un point dessiné en cercle, représentant le Soleil et le dieu égyptien Horus. Il constitua une puissante société secrète, dans le but occulte de détruire un monde fondé sur les injustices sociales, puis de le réorganiser.

La règle de Weishaupt était que " tout homme, capable de trouver en lui la lumière intérieure, devient égal à Jésus, appelé le Christ, le Roi-Homme ".

Les disciples ont reçu un enseignement secret, à savoir que " toutes les religions sont basées sur l'imposture et les chimères. Ils finissent par rendre l'homme faible, rampant et superstitieux. Tout dans le monde est matière et Dieu et le monde ne font qu'un. Pour atteindre la société idéale, il faut passer par l'expérience de la société autoritaire pendant plusieurs générations. Tout doit être détruit, sans égard pour personne, en ne pensant qu'à le faire le plus possible et le plus vite possible".

Weishaupt révéla que les Illuminati étaient plus un courant qu'un ordre et pouvaient agir plus efficacement sous une autre forme, sous d'autres noms et occupations.

Les Illuminati prirent progressivement le contrôle de tous les ordres les plus importants, jusqu'à créer un réseau éclairé de sociétés secrètes. Ils sont devenus plus vigoureux à partir de la fin de la Première Guerre mondiale, s'agrégeant plus systématiquement pour atteindre plus facilement leurs objectifs. Ils auraient pu mener des actions sans scrupules, au mépris de tout principe moral, en profitant des conditions politiques favorables qui avaient été créées dans tous les États occidentaux.

Cet Ordre, aujourd'hui, plus qu'hier, est dangereusement actif et présent au niveau international, et opère davantage aux Etats-Unis, mais il infiltre de plus en plus l'Europe. C'est un véritable réseau satanique. Les Illuminati sont l'organisation clandestine la plus puissante qui ait jamais existé - 188 ta.

Le chef du mouvement, dans le monde entier, est en Ecosse, avec le rang suprême de Roi-Homme.

Les symboles de cet Ordre dangereux sont imprimés de façon inexplicable sur le billet de dollar américain, imprimé en 1933 sur l'ordre du président Roosevelt, franc-maçon au 32e degré.

Gramsci avait raison lorsqu'il a dit que la classe bourgeoise régnait désormais en dehors du parlement, même si par là il voulait seulement dire que les institutions traditionnelles étaient en crise. Il n'imaginait certainement pas que les puissances économiques et financières internationales avaient réalisé que le pouvoir politique, avec la chute de nombreuses monarchies, avait perdu sa plus grande force, c'est-à-dire la transmission héréditaire du pouvoir de père en fils. Les hommes d'État ont été au pouvoir pendant quelques années et, en tout cas, n'ont tenu le destin d'un pays que grâce à l'appui des lobbies économiques et financiers.

Les véritables détenteurs du pouvoir étaient devenus les dirigeants de ces holdings, qui parvenaient à conserver leur pouvoir économique de génération en génération, au sein de leur propre famille ou clan.

Avec la croissance progressive du marché mondialisé, certains sujets sans scrupules ont enrichi de leur présence l'Ordre des Illuminati, afin de protéger les différents intérêts qui ont été créés dans chaque partie du monde.

Lorsque l'organisation est devenue si puissante qu'elle a influencé les choix des différents États, ils l'ont créée à Genève, sous le nom de "Société de coopération économique internationale", le SCEI. Sa tâche consistait à créer un système financier international de contrôle pour dominer le système politique de chaque pays et l'économie du monde dans son ensemble.

Je peux dire sans risque de me tromper que, si la Première Guerre mondiale a été le produit de décisions folles de chefs d'État individuels, la Seconde Guerre mondiale a été habilement provoquée par le SCEI pour atteindre plus rapidement ses objectifs de mondialisation du marché et des esprits.

Comme le Spectre fantôme de Ian Fleming, au XXe siècle, il a poursuivi les crimes les plus horribles, favorisant la montée au pouvoir de dictateurs cruels, tuant d'illustres hommes d'État qui n'ont pas cédé à leur volonté, commettant des massacres et des coups d'État ou silencieux, en utilisant les services secrets ou les institutions armées des divers pays, maintenant libérés de leur obéissance aux autorités légitimes et obéissants seulement au nouveau monarque international, craints et vénérés comme durables au fil du temps.

Maintenant que vous avez pris connaissance de l'existence de cette organisation, vous comprendrez mieux les événements qui ont eu lieu, surtout en Europe, lorsque des soldats des pays impliqués dans le grand conflit de 1914-1918 sont rentrés chez eux en espérant que leurs enfants seraient épargnés par la violence qu'ils avaient subie.

La première personne que nous allons observer sera le duce italo fasciste, Benito Mussolini. Lui, un fervent socialiste, qui pour ses idées - 189

il a soudain changé d'orientation politique et est devenu un dictateur impitoyable. Quand cette métamorphose s'est-elle produite et pour quelle raison mystérieuse ?"

Il n'a pas eu le temps de poser cette question que la machine à remonter le temps a commencé à ronronner comme un frelon, projetant l'image d'une salle semi-foncée, au centre de laquelle était placée une longue table rectangulaire, avec sept personnes à capuchon assis proprement autour.

Au-dessus de leur tête, la figure d'une pyramide, formée de 72 briques, disposée sur 13 niveaux, avec un œil à l'intérieur, entourée des mots "Annui Coeptis" et "Novus Ordo Seclorum", ce qui signifie que la divinité avait accepté la création d'un nouvel ordre mondial. Ils avaient donc le droit de diriger, depuis le sommet de la pyramide à travers des dirigeants visibles et invisibles, l'évolution des systèmes stellaires et planétaires et de tous les êtres qui y vivent, y compris les hommes.

Ce qui était dans la position centrale et ce qui semblait être leur chef déclarait qu'après la Première Guerre mondiale, leurs lobbies de pouvoir respectifs n'avaient pas obtenu les avantages qu'ils s'étaient engagés à obtenir. Le socialisme, néfaste parce qu'il avait réveillé les peuples qui, en un millénaire en Europe, avaient gardé soumis les principes et les cardinaux, contre les enseignements du Christ, n'avaient pas disparu. Au contraire, en Russie, elle s'était transformée, créant même un État, défini comme communiste, qui envisageait d'étendre l'idéologie athée et anticapitaliste de Marx dans le monde entier.

Le judaïsme avait habilement exploité la faiblesse économique d'après-guerre des différents pays, s'impliquant encore plus brutalement dans la gestion des ressources mondiales. Partout le chaos et le désordre régnaient et les grandes capitales européennes étaient envahies par des mouvements anarchistes et révolutionnaires qui, en créant des ouvriers et des paysans, voulaient bouleverser l'ordre établi sur le vieux continent.

Il fallait intervenir pour rétablir les principes fondamentaux sur lesquels la civilisation européenne avait toujours été fondée : la pureté et la suprématie de la race blanche, les valeurs religieuses chrétiennes, la culture latino-germanique, qui continuait l'idée et la puissance dominante de l'empire romain sacré, par opposition à la mentalité mercantile des anglicans et calvinistes.

Les sept membres du Conseil Suprême du SCEI représentaient chacun les pouvoirs durables en Europe : l'entrepreneuriat économique ; quelques hauts prélats du Vatican, qui ont échappé au contrôle du Pape de Rome, car, s'il est vrai que la papauté est une monarchie absolue, il existe dans l'Eglise catholique autant de républiques indépendantes que de pouvoirs des cardinaux individuels ; le système bancaire ; les services secrets ; le monde diplomatique ; l'organisation maçonnique ; la vieille noblesse encore vitale, pas seulement dans les Etats monarchiques.

Celui à capuchon, qui était assis du côté droit de l'orateur, l'a interrompu :

"Tout le vieux continent est sillonné de tremblements d'insurgés.

190

des États modérés, que nous avons placés à la tête des différents pays européens, ne semblent pas adaptés pour contrôler la situation. Comment comptez-vous agir ?"

"En utilisant leurs propres techniques agressives et en exploitant les hommes qui viennent de leurs propres rangs, afin de suggérer que la réaction s'est produite d'une manière naturelle comme contrepoids à une prévarication des mouvements des ouvriers. Personne ne devrait soupçonner que l'opération est menée par nous, en coulisses. Plus nous restons longtemps dans l'ombre, plus nous obtenons de résultats.

Un de nos agents, demain à Genève, rencontrera un socialiste de la première heure, un certain Benito Mussolini, pour l'inciter à mener une action contre-révolutionnaire en Italie. Nous pensons que le sujet est adapté au type de mission que nous lui confierons, car il est typiquement émotionnel et impulsif. Nous avons choisi cette nation, parce qu'elle nous semble être le maillon le plus faible du système des États européens et, par conséquent, le plus apte à la création d'un régime dictatorial sur son territoire dans quelques années, sinon dans quelques mois.

"Et pourquoi pas l'Allemagne, en proie à une crise économique effrayante, après la défaite de la guerre et le retrait des Hohenzollern du trône des empereurs allemands ?"

"Nous n'avons pas choisi l'Allemagne pour trois raisons : premièrement, parce que le Parti social-démocrate y est encore bien organisé et contrôle certains États fédéraux du Nord et les masses populaires ; deuxièmement, parce que la monarchie savoyarde a indiqué qu'elle ne voulait pas tolérer d'autres troubles internes et violences de rue et serait heureuse de confier le gouvernement du pays à un homme fort ; et enfin, parce que ce Mussolini travaille déjà depuis plusieurs années dans notre organisation.

C'est la première étape, après tout. Lorsque les circonstances seront favorables à notre cause, nous diffuserons des régimes forts dans toute l'Europe.

"Sera-t-il capable d'organiser une révolte telle qu'elle incitera le roi à lui remettre le gouvernement du pays ? Surtout, y aura-t-il quelqu'un qui le soutiendra au niveau international, en lui garantissant la sympathie et le soutien des autres gouvernements européens dès le départ ?"

"Nous avons bien étudié notre homme. Il a les bonnes qualités : la présomption, l'arrogance et l'arrogance, que les gens aiment tant, et puis, à la fin, même chez l'homme d'État, il cherche le père d'une famille, sévère mais rassurant.

Derrière votre dos, bien que discrètement, vous aurez un politicien anglais, qui est l'un de nos affiliés, à qui nous garantirons une magnifique carrière. Il s'appelle Winston Churchill, qui s'est déjà

approché de lui, se liant à lui dans une relation de profonde amitié. Personne n'est surpris de nos choix : pour réaliser et sauvegarder nos intérêts, nous agissons sans scrupules et de façon générale.

A ce stade, personne n'a répondu.

Ils s'absentaient tous et, après s'être salués les mains croisées sur la poitrine, ils se sont glissés, chacun pour son propre compte,

191

par sept portes, qui se trouvaient immédiatement derrière eux, de sorte que personne ne pouvait savoir par où l'autre sortait.

La machine à remonter le temps ne les a pas suivis.

Les images sont devenues confuses. Pour ensuite s'éclaircir, afin de faire apparaître une salle de bar, de niveau modeste, avec quelques tables à l'intérieur, autour desquelles, à cette heure si tôt le matin, personne n'était assis.

Le lac Léman, froid et gris, était immobile, ondulé par une fine pluie battante qui baignait le pavé, rendant l'air humide et l'environnement déprimant.

Il n'a pas passé beaucoup de temps. Deux personnes ont été repérées en train d'entrer avec circonspection et à un rythme très lent. Après s'être éloignés du serveur et avoir demandé deux cafés chauds, ils ont commencé à parler si lentement qu'ils pouvaient à peine être perçus.

"Nous regrettons qu'après avoir subi des tribulations de toutes sortes, vous ayez été si impitoyablement déchargé du Parti socialiste italien.

"Ça n'aurait pas pu être autrement. Vous m'aviez suggéré de changer mon attitude de neutralité face à la guerre, et je suis donc devenu un interventionniste contre la direction du parti. J'espérais un peu de soutien de votre part. Au lieu de cela, je me suis retrouvé seul dans une tranchée sale pour créer une nouvelle image d'un homme déterminé et nationaliste.

"Mon cher Mussolini, comme vous le savez bien, la politique a beaucoup de temps et il faut être très patient. Difficulté à démarrer au mauvais moment et dans des circonstances défavorables".

Il sortit l'horloge de la poche de son gilet, la sortit d'une grande chaîne en or et regarda l'aiguille des secondes qui poursuivait le temps.

"Le bon moment est venu. Vous devrez retourner en Italie et organiser un mouvement politique pour réagir au bolchevisme. Il le liera étroitement à la grande idée de l'Empire romain, le nommant parti des fagots de combat.

Pour que les masses, contrôlées par les socialistes, se retirent de leurs intentions révolutionnaires, il devra affirmer autour de lui un groupe de pouvoir limité, animé par l'égoïsme social et inspiré par le culte de la violence, au profit d'une conception nationaliste de la société".

"Mais si je retourne en Italie, je suis de nouveau arrêté."

"N'aie pas peur. La police sera plus tolérante et compréhensive envers lui, et les services secrets moins oppressifs. Elle disposera d'un soutien financier adéquat, qui augmentera au fur et à mesure que son mouvement s'affirmera".

"Et comment le roi se comportera-t-il ?"

"Le Roi sera patient et travaillera, comme toujours, pour le bien de son peuple bien-aimé."

Lorsque les images ont disparu, certains hommes de l'an 2000, clairement déconcertés, se sont levés et ont manifesté en chœur leur scepticisme à l'égard de ce qui suit

192

sur ce qu'ils ont vu.

Don Angelo et ses amis ont été surpris parce que, pour la première fois, les faits montrés par la machine à remonter le temps n'avaient pas été partagés.

Qu'est-ce qui s'est passé de si choquant qu'il a provoqué une telle réaction ? "Je n'arrive pas à croire que le futur premier ministre anglais, qui s'est obstinément battu contre le nazisme au point de le vaincre, ne voulant jamais parvenir à un accord avec Hitler, était affilié à une organisation aussi méchante", a déclaré Tony Sagan avec force.

Mais Palet n'a pas rompu et avec beaucoup de détachement il a commenté :

"Je savais que certaines images vous choqueraient. Je vous avais prévenu que vous connaîtriez des faits qui bouleverseraient votre vision des choses.

Les historiens, qui ont été très bien payés par leurs régimes respectifs, ont tellement déformé la vérité que maintenant vous ne savez pas comment la reconnaître, au point que vous êtes conditionnés.

S'il vous plaît, cependant, attendez et ne portez pas de jugements hâtifs. D'autres scènes seront portées à votre attention pour que vous puissiez tout relier et comprendre. Une chose est certaine : l'amitié entre Mussolini et Churchill remonte à 1919, l'année de leur rencontre dans une ville alpine de Suisse, grâce à la médiation d'un inconnu, surnommé Remo".

Mais Palet ne pouvait pas continuer car l'instrument diabolique, placé au milieu de la table, qui travaillait maintenant seul, se remettait à vibrer et à transmettre de nouvelles images.

La salle de réunion de la Chambre des députés italienne est apparue dans toute sa splendeur de style Art Nouveau. Le temps a marqué l'année 1925.

Un petit homme était encadré, avec une grosse tête et un cheveu si épais que son crâne devenait encore plus volumineux. Si une femme du peuple l'avait vu, elle aurait dit de lui avec sympathie : "Tout est dans la tête".

Un procureur fasciste, parmi ces insolents qui remplissent encore aujourd'hui les salles d'audience de leurs blagues vulgaires, a demandé sa condamnation trois ans plus tard en criant : "Nous devons empêcher ce cerveau de fonctionner".

Ce nain critiquait le projet de loi de Mussolini et Rocco, visant à dissoudre la franc-maçonnerie, alors qu'ils voulaient plutôt interdire l'opposition.

Cet homme était Gramsci et son intervention était une véritable épreuve du fascisme.

Il a vu Mussolini sortir de la loge du gouvernement et s'approcher de lui, la main à l'oreille pour mieux écouter sa voix mince et aiguë.

"En Italie, le capitalisme a pu se développer, l'Etat ayant fait pression sur les populations paysannes, en particulier dans le Sud. Vous devriez rendre au Sud les centaines de millions de taxes que vous extorquez chaque année à la population du Sud.

"Vous ne payez pas d'impôts en Russie ?" Mussolini l'a interrompu.

"Ce n'est pas la question. Ce n'est pas le mécanisme formel bourgeois, 193

qu'il s'agisse de taxes : c'est le fait que chaque année l'Etat extorque aux régions du sud une somme de taxes qu'il ne restitue en aucune façon, et encore moins avec des services décents.

"Ce n'est pas vrai."

"...des sommes que l'Etat extorque pour donner une base au capitalisme dans le nord de l'Italie.

Vous, fascistes, malgré toute la démagogie de vos discours, vous n'avez pas surmonté cette contradiction. Vous, en fait, vous l'avez rendu plus difficile pour les classes et les masses populaires. Vous pouvez conquérir l'état, vous pouvez changer les codes, vous pouvez essayer d'empêcher les organisations d'exister. Vous ne pouvez cependant pas l'emporter sur les conditions objectives dans lesquelles vous êtes contraint de déménager. Vous ne ferez que forcer le prolétariat à chercher une direction différente de celle qui a été plus répandue jusqu'ici dans le domaine de l'organisation de masse...".

"Le Parti communiste a moins de membres que le Parti fasciste italien !"

"Mais il représente la classe ouvrière."

"Ne la représente pas."

"Le vôtre est un consentement obtenu avec le bâton."

La chambre du Parlement a disparu par magie et la galerie des Glaces s'est illuminée.

Avocat Brancaccio : "Quel foie ce Gramsci ! S'il est vrai que Mussolini est devenu le dictateur de l'Italie dans les années 20, il a su lui tenir tête. Il manifeste sa pensée avec audace et courage, tandis que l'autre s'excuse avec arrogance".

Mais la machine à remonter le temps ne l'a pas laissée aller plus loin ; elle a recommencé à fonctionner en envoyant plus d'images.

Il réapparaît dans le salon genevois semi-foncé aux sept cagoules. L'un d'eux, le dernier assis sur le côté gauche, avec une tique nerveuse évidente sur l'épaule, s'agitait et se tourmentait.

L'homme qui était assis à la tête de la table a posé une question :

"Comment cela a-t-il pu arriver ? Vous m'avez assuré que l'opération avait été organisée dans les moindres détails et ne pouvait donc échouer.

"Les instructions ont été exécutées à temps : les services secrets de sa Majesté britannique, fidèles à nous, avaient chargé un de ses agents, Sydney Reilly, d'organiser un complot pour tuer Lénine, qui était devenu le maître absolu de l'Union soviétique. Et tout cela à l'insu des autorités politiques légitimes de ce pays, que nous avons préféré garder en dehors de nos affaires, car elles ne sont pas fiables. Avec l'assassinat de Lénine, nous avons dû entamer une lutte interne en URSS pour mettre fin à la destruction du bolchevisme, que nous détestions ; d'autre part, nous avons dû créer une

situation d'instabilité mondiale pour créer des États totalitaires, avec des régimes de droite, favorables au développement - 194

de nos activités.

Reilly est arrivé en Russie en 1918, accueilli à la mission britannique à Moscou comme un marchand de diamants. Le capitaine George Hill, qui était également impliqué dans l'opération, avait des ordres précis : il devait déclarer, au cas où ils seraient malheureusement découverts, qu'il s'agissait de deux individus présents en Russie uniquement pour des affaires privées. Le plan était très simple, mais en fin de compte, c'est le sens du devoir et la loyauté envers la monarchie qui l'ont emporté à Captain Hill, ce qui a tout bouleversé.

"Nous devons frapper plusieurs États européens en même temps que divers actes de terrorisme et de subversion politique. Nous ne pouvons pas nous limiter à l'Italie et à Mussolini, dont j'ai quelques doutes quant aux capacités".

"Malheureusement, le temps nécessaire à la réalisation de notre projet est long. Il faut être patient. Mais à la fin, on va gagner. Ce n'est peut-être pas nous qui profiterons des fruits, mais nos enfants. Cependant, nous n'avons pas le souci d'atteindre le résultat de notre vivant. Nous gardons le pouvoir au sein de nos familles, qui restent en place tant que les régimes politiques vont et viennent.

Tous les voyageurs de l'époque s'étonnaient de ces affirmations, qui montraient l'immense pouvoir que ces hommes à capuchon avaient atteint.

L'observation nocturne, cependant, n'était pas terminée. Soudain, la Chambre des Lords de Londres apparut dans toute sa gloire.

Un homme gonflé, à la tête chauve et au visage potelé, parlait debout dans une classe à moitié vide. A l'ordre du jour figurait un sujet brûlant : la dette contractée par l'Italie auprès de l'Angleterre pendant la guerre mondiale, qui était d'environ 576 millions de livres sterling.

Le 26 janvier 1926, Churchill, en tant que chancelier de l'Échiquier, avait reçu des pressions de ses amis du SCEI pour persuader le gouvernement britannique de conclure une transaction généreuse avec les négociateurs italiens.

C'est ainsi qu'il a terminé son discours :

"L'Italie a un gouvernement dirigé par M. Mussolini, qui tient compte des conséquences logiques des événements économiques et a le courage d'imposer tous les remèdes financiers nécessaires pour rétablir le budget de l'Italie.

Il s'assit, tandis que la dette italienne était réduite à quatre millions de livres, une somme infiniment plus petite qu'elle n'était due.

Cette fois, aucun invité de Villa Palagonia n'est intervenu.

Palet les regardait alors qu'ils étaient imprégnés d'une tristesse infinie. Il a conclu : "Les surprises ne sont pas terminées."

CHAPITRE XXIII

Il raconte comment Hitler devient Chancelier du Reich, de la sympathie des Anglais envers lui et comment la lutte contre le bolchevisme et/ou le judaïsme international entre dans la phase cruciale.

L'image d'une ruelle enneigée de la ville de Vienne en 1910 apparaît, fréquentée par quelques jeunes bohémiens. Bien sûr. L'un d'eux, vêtu d'une robe moulante et sans manteau, une paire de moustaches en brosse et ses cheveux avec une touffe inclinée sur le front d'une manière inhabituelle, marchait intimidé par le froid. Les mains dans les poches du pantalon, qui étaient déjà courtes et relevées, rendaient ses chevilles encore plus nues, le rendant ainsi la risée de tous.

Il cherchait depuis quelques jours un accueil caritatif dans une institution pour sans-abri.

Cette année-là, l'hiver avait été très rude et semblait n'avoir aucune pitié pour ceux qui vivaient cette journée.

Le garçon, après avoir regardé avec méfiance maintenant à droite, maintenant à gauche, s'est faufilé à l'intérieur de WObdachlosenasyll, près de la Suedbahnhof, pas à la fontaine du merveilleux Palais du Belvédère.

L'ancien directeur, avec d'épaisses pattes blanches qui descendaient jusqu'à sa bouche pour élargir son visage, l'arrêta à l'entrée :

"Une autre perte de temps ! L'empereur ne devrait pas dépenser son argent pour des gens comme vous, qui ne seront jamais utiles à la société.

"Je ne suis pas un fainéant. Je suis étudiant en architecture et un jour, mes projets serviront à construire de nouveaux bâtiments à Vienne, où tout a un goût de vieux. Malheureusement, je suis orpheline depuis quelques années et je ne vis que d'une pension misérable que ma mère m'a laissée. J'ai toujours ses yeux bleus dans ma mémoire."

A ces mots, dit avec émotion, le vieil homme s'est adouci et l'a fait asseoir dans le hali sur une chaise devant le comptoir de la réception.

Il a pris le stylo qu'il avait sur l'oreille droite et, d'une voix officielle, l'a invité à généraliser :

"Dis-moi ton nom et où tu es né et ne t'inquiète pas, c'est une formalité de la loi."

"En fait, je ne sais pas comment m'appeler. Je suis né à Braunau, une vieille ville d'Autriche, à la frontière avec l'Allemagne, d'une ancienne cuisinière nommée Klara Poelzl, le 20 avril 1889, un samedi. Ironiquement, à vi- 196

Gily de Pâques. Ils m'ont appelé Adolfus et je ne comprends toujours pas pourquoi.

Ma sage-femme n'a pas raté mes yeux bleus flippants. Mon père, un douanier autrichien, en était à son troisième mariage.

Il s'appelait Alois et il est né illégitime. Pendant plus de 40 ans, elle a porté le nom de sa mère, Schicklgruber.

Puis, un jour, un fermier, Johann Nepomuk Huettler, se rendit chez le curé de Doellersheim pour lui révéler, avec l'aide de trois témoins, qu'étant illettrés, ils avaient signé avec trois croix - ce qui me semble aussi un autre signe du destin - que son frère, l'apprenti meunier Johann Georg Hiedler, était le vrai père d'Alois. Le curé de la paroisse n'est pas allé trop loin et a mis à jour le registre des

naissances, acceptant parmi les différentes versions graphiques du nom de famille d'Hitler, celui adopté entre-temps par le déclarant.

A ce stade, je pense que mon vrai nom est Adolf Hitler et, je l'espère tant, qu'il me porte chance.

Le vieil homme s'émerveilla de la loquacité du jeune homme, qui était allé bien au-delà de la simple indication de ses détails personnels, allant même jusqu'à parler de son arbre généalogique, qui n'était pas si illustre. Il a bien ajusté ses lunettes et a répondu :

"Je comprends, vous êtes un homme pauvre comme moi, aux origines incertaines, destiné à vivre en marge de la société, attentif à ne pas être trop remarqué par la police, à ne pas tomber dans la rigueur de la loi. Allez, l'hospice est vraiment mauvais, mais de nos jours à Vienne, même un lit pauvre et deux, trois pommes de terre pour le déjeuner et le dîner sont vraiment une fortune. Je ne peux l'héberger que pour cinq nuits consécutives, alors elle devra chercher un autre refuge. Et j'en suis désolé, parce que vous me semblez être un bon jeune homme, même si ces yeux glacés me causent de l'anxiété".

Le jeune homme méprisait cette pitié et, avec des mots aigus, il a dit :

"Je ne suis pas pauvre et je n'ai pas peur d'affronter mon destin. Je ne sais pas ce que l'avenir me réserve. Mais je suis certain d'une chose : je ne finirai pas mes jours dans un hospice, parce que je sens qu'un jour les gens m'écouteront.

Je sens en moi une présence inhabituelle, rassurante, qui me protège et me reconforte chaque fois que je me trouve en difficulté.

Le vieil homme, habitué aux discours pleins d'espoir et illusoire des hommes déçus, secoua les épaules et souffla.

Les images se sont brouillées et peu après, le jeune homme, avec ses moustaches et son pinceau, est réapparu, habillé comme un caporal de l'armée bavaroise. Il avait vingt-cinq ans, mais dans le dortoir, il s'est déplacé et a agi comme un souverain, montrant son mépris camarades pour les partis et préconisant leur abolition.

Il raconte comment Hitler devient Chancelier du Reich, de la sympathie des Anglais envers lui et comment la lutte contre le bolchevisme et/ou le judaïsme international entre dans la phase cruciale.

L'image d'une ruelle enneigée de la ville de Vienne en 1910 apparaît, fréquentée par quelques jeunes bohémiens. Bien sûr. L'un d'eux, vêtu d'une robe moulante et sans manteau, une paire de moustaches en brosse et ses cheveux avec une touffe inclinée sur le front d'une manière inhabituelle, marchait intimidé par le froid. Les mains dans les poches du pantalon, qui étaient déjà courtes et relevées, rendaient ses chevilles encore plus nues, le rendant ainsi la risée de tous.

Il cherchait depuis quelques jours un accueil caritatif dans une institution pour sans-abri.

Cette année-là, l'hiver avait été très rude et semblait n'avoir aucune pitié pour ceux qui vivaient cette journée.

Le garçon, après avoir regardé avec méfiance maintenant à droite, maintenant à gauche, s'est faufilé à l'intérieur de WObdachlosenasyl, près de la Suedbahnhof, pas à la fontaine du merveilleux Palais du Belvédère.

L'ancien directeur, avec d'épaisses pattes blanches qui descendaient jusqu'à sa bouche pour élargir son visage, l'arrêta à l'entrée :

"Une autre perte de temps ! L'empereur ne devrait pas dépenser son argent pour des gens comme vous, qui ne seront jamais utiles à la société.

"Je ne suis pas un fainéant. Je suis étudiant en architecture et un jour, mes projets serviront à construire de nouveaux bâtiments à Vienne, où tout a un goût de vieux. Malheureusement, je suis orpheline depuis quelques années et je ne vis que d'une pension misérable que ma mère m'a laissée. J'ai toujours ses yeux bleus dans ma mémoire."

A ces mots, dit avec émotion, le vieil homme s'est adouci et l'a fait asseoir dans le hali sur une chaise devant le comptoir de la réception.

Il a pris le stylo qu'il avait sur l'oreille droite et, d'une voix officielle, l'a invité à généraliser :

"Dis-moi ton nom et où tu es né et ne t'inquiète pas, c'est une formalité de la loi."

"En fait, je ne sais pas comment m'appeler. Je suis né à Braunau, une vieille ville d'Autriche, à la frontière avec l'Allemagne, d'une ancienne cuisinière nommée Klara Poelzl, le 20 avril 1889, un samedi. Ironiquement, à vi- 196

Gily de Pâques. Ils m'ont appelé Adolfus et je ne comprends toujours pas pourquoi.

Ma sage-femme n'a pas raté mes yeux bleus flippants. Mon père, un douanier autrichien, en était à son troisième mariage.

Il s'appelait Alois et il est né illégitime. Pendant plus de 40 ans, elle a porté le nom de sa mère, Schicklgruber.

Puis, un jour, un fermier, Johann Nepomuk Huettler, se rendit chez le curé de Doellersheim pour lui révéler, avec l'aide de trois témoins, qu'étant illettrés, ils avaient signé avec trois croix - ce qui me semble aussi un autre signe du destin - que son frère, l'apprenti meunier Johann Georg Hiedler, était le vrai père d'Alois. Le curé de la paroisse n'est pas allé trop loin et a mis à jour le registre des naissances, acceptant parmi les différentes versions graphiques du nom de famille d'Hitler, celui adopté entre-temps par le déclarant.

A ce stade, je pense que mon vrai nom est Adolf Hitler et, je l'espère tant, qu'il me porte chance.

Le vieil homme s'émerveilla de la loquacité du jeune homme, qui était allé bien au-delà de la simple indication de ses détails personnels, allant même jusqu'à parler de son arbre généalogique, qui n'était pas si illustre. Il a bien ajusté ses lunettes et a répondu :

"Je comprends, vous êtes un homme pauvre comme moi, aux origines incertaines, destiné à vivre en marge de la société, attentif à ne pas être trop remarqué par la police, à ne pas tomber dans la rigueur de la loi. Allez, l'hospice est vraiment mauvais, mais de nos jours à Vienne, même un lit pauvre et deux, trois pommes de terre pour le déjeuner et le dîner sont vraiment une fortune. Je ne peux l'héberger que pour cinq nuits consécutives, alors elle devra chercher un autre refuge. Et j'en suis désolé, parce que vous me semblez être un bon jeune homme, même si ces yeux glacés me causent de l'anxiété".

Le jeune homme méprisait cette pitié et, avec des mots aigus, il a dit :

"Je ne suis pas pauvre et je n'ai pas peur d'affronter mon destin. Je ne sais pas ce que l'avenir me réserve. Mais je suis certain d'une chose : je ne finirai pas mes jours dans un hospice, parce que je sens qu'un jour les gens m'écouteront.

Je sens en moi une présence inhabituelle, rassurante, qui me protège et me reconforte chaque fois que je me trouve en difficulté.

Le vieil homme, habitué aux discours pleins d'espoir et illusoire des hommes déçus, secoua les épaules et souffla.

Les images se sont brouillées et peu après, le jeune homme, avec ses moustaches et son pinceau, est réapparu, habillé comme un caporal de l'armée bavaroise. Il avait vingt-cinq ans, mais dans le dortoir, il s'est déplacé et a agi comme un souverain, montrant son mépris camarades pour les partis et préconisant leur abolition.

Il détestait les politiciens, disant que la dernière des plantations donnait à la patrie plus de services que ces bavardois. Il haranguait les camarades et faisait des prosélytes. Parmi ses disciples se distingue un jeune officier, Rudolf Hess, qui a suspendu ses études de philosophie à l'Université de Munich pour faire la guerre.

197

Au début, Adolfus fut surpris qu'un officier le suive et l'écoute avec tant de passion et de participation. Après tout, c'était un simple caporal, un porteur d'ordres, qui avait mérité une récompense militaire, mais rien de plus.

Pris par son raisonnement fervent, qui s'emparait d'hommes pauvres qui vivaient maintenant sans aucun idéal, il n'y réfléchissait pas. Mais à ce moment-là, on ne pouvait pas aller jusqu'à choisir ses amitiés.

Au fil du temps, il croyait non seulement avoir un fort pouvoir de suggestion, mais aussi être favorisé par la chance. Et cela le rendait encore plus saccharide et arrogant, avec un mépris notable pour son prochain, qui ne partageait pas ses idées.

Un jour, il se retrouva accroupi dans une tranchée humide et étroite, avec de nombreux pauvres soldats qui, même s'ils étaient de bons Allemands trop allongés pour servir, avaient dans leur cœur le plus grand mépris pour ceux qui les avaient jetés dans une guerre qu'aucune armée dans le passé n'avait jamais menée dans ces conditions inhumaines.

"Quand tu es là, Hitler, on est en sécurité. Hier, dans les environs de Lille, une rude bataille a eu lieu, entre canonnades, gragnole à éclats d'obus, tirs de mitrailleuses, bombardements aériens, pluies de pierres. Mais nous étions proches de vous et nous sommes restés indemnes au milieu du monde.

"J'admets que j'ai de la chance. Hier, une balle a arraché la manche droite de ma veste sans me griffer. Et rappelez-vous, Hans, il y a quelques jours, quand on nous a convoqués pour la remise de la Croix de Fer. Dans la tente de commandement, il n'y avait pas de place pour tout le monde et nous avons été obligés de sortir un moment. Nous n'étions sortis que cinq minutes, lorsqu'une grenade a frappé la tente, tuant et blessant les occupants.

L'épisode, au lieu de vous faire frémir, a suscité en eux une grande hilarité et ils ont tous remarqué l'idée que ces officiers, laissés dans la tente, avaient frappé une bombe sur leur tête, volant en mille morceaux dans toutes les directions.

"Mieux vaut eux que nous, dit Hans, et alors les officiers n'ont rien à craindre : même dans l'au-delà, il y aura quelqu'un qui les fera commander.

Adolphe ne se joignit pas à leur rire, car il comprit que la guerre avec ces soldats qui n'aimaient pas leurs officiers ne finirait jamais.

Et cela le tourmentait plus que la dure vie de la tranchée.

Un autre jour, comme il semblait que les tirs d'artillerie diminuaient, il entendit clairement une voix qui lui disait :

"Lève-toi et va-t'en !"

Il obéit comme s'il avait reçu un ordre militaire et, portant avec lui sa ranche, il se déplaça d'une vingtaine de mètres. J'ai recommencé à manger. Peu de temps après, une bombe a explosé dans le coin où elle s'était trouvée quelques minutes auparavant et où l'explosion a tué tous ses autres camarades qui n'avaient pas entendu le mystérieux avertissement.

198

Quelles forces obscures ont veillé sur lui ? Qui l'a protégé en lui sauvant la vie à plusieurs reprises ? Pour le conduire à quel destin tragique pour l'humanité entière qui souffrirait pendant des millénaires de son œuvre dévastatrice sur Terre ?

La machine à remonter le temps sautait d'une année sur l'autre, suivant la vie de cet homme dans des changements soudains, apparemment distraits.

Il l'a surpris alors qu'en tant que membre d'une commission d'enquête appelée à juger la conduite de certains communistes au sein de son régiment d'infanterie, il parlait avec ferveur contre ses camarades pour les faire condamner à mort.

Les commandants, impressionnés par son discours traînant, l'initièrent à un cours d'endoctrinement pour les soldats d'une certaine foi anti-bolchevique à l'Université de Munich.

C'est là qu'il rencontra Karl Alexander von Mueller, un historien réactionnaire, qui fut immédiatement frappé par la manière dont le petit caporal se comportait. Il le regarda attentivement en se jetant contre un camarade qui avait osé défendre les Juifs. Il fut surpris par la force convaincante de sa loquela, contrairement à sa voix gutturale, son visage fin et pâle, ses mouvements maladroits. Magnétique étaient ses yeux d'un bleu clair, dans lequel brillait une lumière froide et fanatique.

Une fois de plus, la salle où les sept "sages" du SCEI de Genève étaient réunis est apparue.

"Vous nous avez demandé un rendez-vous urgent. J'espère que votre impatience de nous voir est bien motivée.

"Nous avons l'homme qu'il nous faut : exalté jusqu'au bout, dépourvu de culture et de scrupules, qui déteste les Juifs et les bolcheviks et qui veut établir un système de pouvoir dictatorial en Allemagne. Il se croit infaillible et envoyé par le destin."

"C'est un général ?"

Lève-toi amusé : "C'est un simple caporal, mais il a une telle charge dans son corps que, j'en suis sûr, si elle est bien soutenue, elle va bientôt le conduire à la conquête du pouvoir. Il faut l'aider."

La tête des hommes à capuchon le regardait de haut :

"Vous avez toujours été considéré comme un homme astucieux et pragmatique et, en raison de vos qualités, nous vous avons donné une place importante dans l'organisation.

Il me semble cependant qu'il nous déçoit aujourd'hui en nous proposant "un accord" - et c'est là que le terme est apparu - qui me semble le moins ridicule : vous voudriez que nous donnions notre confiance à un caporal sans culture, qui est en dehors de tout système de pouvoir et de contrôle. Tu réalises ce que tu nous demandes ?"

"J'étais moi aussi perplexe, comme vous, quand des amis m'ont parlé de ce jeune caporal, d'origine autrichienne d'ailleurs, m'invitant plusieurs fois à l'écouter. J'ai finalement accepté d'être réticent, plus pour ne pas les décevoir que je ne l'ai été.

199

pour un désir réel de rencontrer cet homme, qu'on m'a qualifié de prodigieux.

Je dois avouer, mais quand je l'ai entendu, j'ai changé d'avis.

Face à tant de généraux et de colonels adoucis et inflexibles, ce caporal a été envahi par la fièvre de ses convictions et par une vengeance fâchée contre ceux qui avaient accepté la paix de Versailles, causant tant d'humiliation à l'Allemagne".

Il a ajouté avec faire enragé et pris de l'excitation forte :

"C'est notre homme, celui qui nous permettra de dominer l'Europe et le monde entier. Il a un caractère irascible et instable, mais cela ne devrait pas trop nous inquiéter.

J'ai mis Rudolf Hess à ses trousseaux, qui prétend être son ami et le soutenir dans sa lutte contre les Juifs et les bolcheviks".

Le chef du parti à capuchon n'a pas bougé, de sorte qu'on ne savait pas s'il partageait ou non ces évaluations. Mais il a déclaré avec fierté :

"Nous avons placé beaucoup de nos hommes dans les institutions de certains pays occidentaux, comme les États-Unis d'Amérique, où la CIA nous répond directement ; la Grande-Bretagne, où Winston Churchill se déplace avec une grande habileté politique, avec de nombreux fonctionnaires et ambassadeurs ; l'Italie, avec un Mussolini qui, pour prendre le pouvoir, s'allierait au diable ; l'Allemagne et le Japon où nous avons développé un fanatisme massif, qui nous donnera finalement les résultats que nous souhaitons.

Rudolf Hess, n'abandonnez pas ce caporal, dont vous me parlez tant. Notre objectif doit cependant être atteint, c'est-à-dire monopoliser le marché mondial, afin d'orienter les esprits et le développement dans la direction que nous voulons.

Et les choses se passèrent comme l'avait établi la cagoule : Hitler devint Chancelier du Reich. Immédiatement après, il décide de réarmer l'Allemagne, en violation du traité de Versailles. La Grande-Bretagne, qui a dû intervenir durement en imposant des sanctions, ne l'a pas fait et s'est contentée d'une simple protestation formelle. Les hommes du SCEI, au sein de chaque Etat européen, travaillaient discrètement, mais efficacement.

La France et l'Italie ont réagi énergiquement aux initiatives d'Hitler, essayant de les contrer, non pas pour le bien de la communauté internationale, ni pour le respect du juste équilibre entre les Etats,

mais seulement parce que ses hommes d'Etat estimaient que le Grand Conseil de Genève avait accordé trop de confiance au nouveau dirigeant allemand, les mettant à l'arrière plan.

Les cagoulés n'aimaient pas cette controverse. Les hommes d'État qui se disputaient n'étaient pas clairs quant au but ultime à atteindre.

Leur comportement aurait pu compromettre la réalisation de l'ensemble du plan criminel. Un travail diplomatique intense a commencé à rapprocher leurs positions. Les pourparlers ont eu lieu en Italie, sur l'Isola Bella du lac Majeur, dans les salles de la Villa Borromeo, où la Grande-Bretagne, de manière inattendue - 200

La Commission a déjà exprimé son opposition au blocage du réarmement de l'Allemagne par l'imposition de sanctions. C'est tout ce qu'il a fallu pour vider la conférence.

La sympathie des Anglais pour Hitler se manifesta pleinement lorsque le Führer prit son petit déjeuner au siège de la représentation diplomatique, où l'ambassadeur britannique auprès du gouvernement allemand, Sir Eric Phipps, lui fit retrouver ses fils, qui, imprégnés de la salutation nazie, l'accueillit dans le cri fatidique du "Heil Hitler".

Les images s'estompent lentement au fur et à mesure que la galerie des glaces illumine les visages des spectateurs incrédules de l'an 2000.

"Il est vraiment surprenant de voir que la montée au pouvoir d'Hitler a été déterminée - à son insu - par une organisation de criminels politiques, qui dirigeait les dirigeants de plusieurs États européens et surtout de la Grande-Bretagne", a dit le vieux Faust avec tristesse.

"Nous pensions que ces hommes d'État étaient de bonne foi lorsqu'ils ne voulaient pas ou ne pouvaient pas réagir durement aux attaques d'Hitler. Au contraire, d'après ce que nous voyons, ils étaient soumis à la volonté d'un organisme supérieur à chaque État, qui les tenait dans sa main et les manœuvrait à volonté.

"A ce stade, je pense qu'il est opportun de s'insérer à un moment donné dans l'espace de temps pour recueillir d'autres témoignages afin d'avoir la confirmation que l'histoire la plus récente a été déterminée par cette organisation diabolique", a proposé le "Che".

Le Prince de Palagonia s'absenta et le Palet fredonné leva le bras vers l'instrument, noir et brillant, qui recommença à vibrer.

La machine à remonter le temps a attrapé Hitler avec sa suite dans le convoi spécial qui l'a amené en Italie le 3 mai 1938. Le Führer était assis, le visage tourné vers le train, parce qu'il souffrait d'avoir à voyager par tous les moyens. En face, c'était Goebbels et von Ribbentrop, à côté de Goering.

Il est arrivé au col du Brenner à 8 h 30. Hitler ne regarda pas le copieux petit déjeuner allemand avec du beurre, des confitures, du bacon et des œufs brouillés, qu'un serveur servait impeccablement. Goering a fait honneur à la nourriture et à sa corpulence.

A la frontière, l'accueil italien était froid. Goebbels s'approcha de l'oreille du Führer et chuchota avec son accent rhénan caractéristique, calculant sur le "eh" en le prononçant "sch" et en prolongeant la dictature "eu" : "C'est seulement une opération de façade, avec peu de troupes et presque aucune personne.

Cela me fait rire de Mussolini quand il menace l'Allemagne pendant au moins deux siècles, si nous essayons d'envahir l'Autriche.

Hitler le regarda de côté et le frappa des yeux bleus, l'empêchant d'offenser davantage le Duce :

"Toi, Goebbels, tu ne connais pas les grands mérites de Benito Mussolini. Il est
était mon maître, le précurseur d'un nouvel ordre en Europe et dans le monde. Il a su tempérer un peuple, le peuple italien, qui se repose aujourd'hui sur ses lauriers anciens et adouci par l'Église catholique. Parfois une certaine attitude gasconne prévaut en lui qui le conditionne et le rend incohérent, comme lorsqu'en 1929 il signe le Concordat avec l'Etat du Vatican. Il a dû balayer cette institution religieuse qui, je crois, est à l'origine de tous les maux de cette nation.

Président von Ribbentrop : "Mon Führer, le Duce sait que vous le critiquez pour cette évaluation, mais il ne se soucie pas du tout de son jugement négatif. Il avait l'habitude de dire à ses hiérarchies fascistes que c'était facile pour lui de parler comme ça.

Vous avez fait paver la route par Luther qui a pratiquement aboli le monopole religieux en Allemagne. Au lieu de cela, il doit s'occuper des ouvriers, des paysans et des femmes au foyer qui se battent tous les jours pour se repentir de qui sait quels péchés, tandis que les prêtres murmurent et complotent des intrigues politiques.

Hitler a raccourci les choses : "C'est absurde, Luther n'a pas grand-chose à voir là-dedans. Il est maintenant mort et enterré. Quand on est investi du destin de gouverner seul tout un peuple, on ne peut être conditionné par rien et, pour le bien de la nation, on doit viser droit au but sans aucune indécision".

Les paroles, sévèrement prononcées par le Führer, étonnèrent tout le monde.

Le voyage vers la capitale était sans fin et mélancolique.

A plusieurs reprises, Goebbels se leva et marcha nerveusement dans le couloir.

De temps en temps, une cigarette s'allume et s'éteint peu après.

Hitler, à sa énième marche, l'arrêta, l'invitant à s'asseoir.

"Quelque chose ne va pas, mon cher Joseph ? Je la vois trop agitée."

"Ma femme m'a dit, au moment du départ, de ne pas faire confiance aux Italiens.

Déjà pendant la guerre de 1914, ils nous ont tourné le dos.

"Dans la guerre que nous avons perdue, les Italiens avaient embelli les dirigeants.

Aujourd'hui, il y a le Duce qui garantit".

"Combien de temps serez-vous en mesure de nous garantir ? Les Italiens, qui ont oublié qu'ils sont un peuple depuis la fin de l'Empire romain, le suivront-ils toujours ?"

Von Ribbentrop écoutait calmement, une jambe au-dessus de l'autre.

Hitler l'a regardé et a dit : "Ne dites-vous rien, mon ministre des Affaires étrangères ?"

"Celui qui triche une fois, triche toujours. C'est un vieux dicton populaire, qui n'a malheureusement jamais été nié. Je n'ai pas non plus d'objection à Mussolini. Mais pour son gendre, ce beau Cyanus, j'ai tant de choses à dire".

Il n'a pas donné le temps à Hitler de dire : "Mon Führer, regarde par la fenêtre.

Les services postés dans les gares sont déployés en signe d'hommage à elle".

Hitler est sorti et a salué les nazis.

"Quel dommage, souligne Goebbels, de voir ces hommes entassés le long des rails, comme tant de moutons, sans aucune forme militaire. On dirait des troupes coloniales. Nous n'aurions pas dû nous allier aux Italiens. Leur moment de gloire

202

et le pouvoir est maintenant passé. Je suis sûr qu'on n'aura que des ennuis avec ces mangeurs de nouilles."

"L'Italie, sous la haute direction du Duce", répéta Hitler avec plus de force, "s'est transformée.

Elle est devenue une nation forte et courageuse et, avec le Troisième Reich, elle changera les structures en Europe, pour permettre aux deux peuples, allemand et italien, de créer des espaces vitaux à l'Est et à l'Ouest, en Afrique et dans les autres colonies".

Goering, la tête reposant sur le dos, semblait ne pas participer à cette discussion. Il préférait regarder attentivement le paysage qui changeait. Le train quitte la vallée du Pô pour entrer dans les gorges des Apennins et ainsi ouvrir la route vers Florence.

"Les Italiens, cher Goebbels, ne seront plus un peuple de guerriers. Mais ils ont les plus belles œuvres d'art du monde, je suis un expert et notre Allemagne serait encore plus grande si elle en avait.

Von Ribbentrop sourit. Il pensait que Goering ressemblait plus à un pillard d'œuvres d'art qu'à un commandant militaire. Et il a bien raison, car pendant la Seconde Guerre mondiale, après l'armée allemande, il est arrivé à l'heure. Il se présenta pour exiger des musées des villes occupées la proie de la guerre, constituée de peintures, tapisseries et céramiques de grande valeur, qu'il avait immédiatement transportées en Allemagne, dans sa collection privée.

Entre-temps, le train avait passé Orte et l'odeur de Rome se faisait déjà sentir, annoncée avec ses ruines austère, signe d'un empire qui n'avait pas l'intention de mourir.

Dès que je suis entré dans la station d'Ostiense, les choses ont changé. Ils étaient même attendus par le roi Vittorio Emanuele III et le Duce avec toutes les plus hautes hiérarchies de l'Etat et des officiers étincelants dans leurs uniformes.

Sur la place, le souverain invita Hitler à prendre l'élégante berline de la cour pour atteindre ensemble le Quirinal. Les Corazzieri à cheval, après la reddition des honneurs, escortèrent l'illustre invité entre deux ailes de la foule qui applaudit avec enthousiasme.

Goebbels regarda von Ribbentrop et sourit. Cette fois, les Italiens étaient bien préparés à susciter l'émerveillement du Führer qui, n'ayant jamais fait de grands voyages à l'étranger, fut frappé par la grandeur des restes de l'ancienne civilisation impériale.

Goering n'a fait que répéter aux hiérarchies nazies que Rome était une vision magique dans la célébration.

Hitler et ses hommes passèrent quelques jours dans la capitale italienne, maintenant invités par le roi, maintenant par Mussolini, maintenant par une famille romaine aristocratique.

La machine à remonter le temps les a tous surpris à l'intérieur du Palazzo de Quirinale, alors qu'ils prenaient un autre repas d'affaires.

Le Führer était assis à côté de l'impératrice, à qui il parlait rarement. Le roi avait à ses côtés sa fille, la princesse Mafalda et Mus 203.

semelles.

Il était clair qu'il souffrait de la proximité de von Ribbentrop, qu'il considérait comme un ménagramme.

chuchota Goebbels à l'oreille de son ministre des Affaires étrangères :

"La monarchie est inconfortable."

von Ribbentrop répondit :

"En Allemagne, la social-démocratie a fait une bonne chose : elle a liquidé les Hohenzollern."

Goering, qui avait pu entendre la blague, intervint : " Hier, en traversant les couloirs de ce bâtiment, je me suis arrêté devant le trône. A ce moment-là, il m'échappa de la bouche : " Gardez ce meuble en velours et en or, mais mettez le Duce dessus. Celui-là - se tourner vers le roi - est trop petit et n'y arrive même pas".

Les trois ont éclaté en un rire tonitruant, dont le sens n'a cependant été compris par personne, et encore moins par le malheureux Vittorio Emanuele qui a fait l'objet d'une si grave moquerie.

De l'autre côté de la table, Cyan confie à un général moustachu que le roi avait traité Hitler de dégénéré psychophysiologique, puisqu'il avait soudain, la première nuit au palais, demandé une femme. Une serveuse d'hôtel maladroite a été présentée dans sa chambre.

Lorsqu'elle sortit, cependant, elle parut remarquablement soulagée : le Führer s'était limité à la regarder faire son lit à nouveau. C'est parce qu'il ne pourrait pas dormir s'il n'avait pas vu une femme faire cette opération de ses propres yeux. Mussolini, de temps en temps, jetait des yeux furtifs sur Hitler, parce qu'il était sûr de couvrir ses joues de rouge à lèvres pour cacher sa pâleur.

Le Führer, par contre, n'a pas épargné les flèches à l'adresse de ses amis italiens. Chuchotant à l'oreille de Himmler, il dit qu'au Quirinal il y avait un air de catacombes et que tous ces princes de l'aristocratie romaine étaient juste des paresseux.

Goebbels s'empresse de dire : "En Italie, la monarchie montre son visage le plus répugnant.

Toute cette racaille de courtisans devrait être abattue ! Ça vous rend malade. Et comment ils nous traitent comme on est censés le faire ! C'est vraiment scandaleux et provocateur. Voici quelques principes. C'est tellement stupide, tellement stupide, tellement maladroit et tellement ridicule, que tu as hâte de vomir.

La machine à remonter le temps quitta soudain le hall largement éclairé du Quirinal pour faire apparaître la salle, où étaient rassemblés les SCEI à capuche. Le débat plutôt animé a montré clairement qu'il n'y avait pas eu de convergence de vues sur une question extrêmement importante ce soir-là.

Soudain, l'un d'eux, celui qui portait une croix grecque sur la poitrine, se leva pour demander la parole. Quand il s'est calmé, il a fait ses débuts :

"Nous avons poussé l'Allemagne à occuper l'Autriche, la Tchécoslovaquie et la Pologne. La France et l'Angleterre, comme nous nous y attendions, ont déclaré que l

204

guerre contre les nazis, de sorte que notre lutte contre le bolchevisme et le judaïsme international est entrée dans sa phase la plus cruciale.

Hitler doit maintenant envahir l'Union soviétique".

"Pourquoi ça n'arrive pas ? Pourtant, nous avons donné des ordres très précis à nos agents dispersés dans tous les États européens.

"C'est vrai, tout était bien organisé et tout le monde n'avait qu'à suivre les instructions données. Malheureusement, quelque chose d'imprévisible s'est produit en Angleterre.

Cette nation, qui compte sur la fierté, après la campagne désastreuse de la France, n'a pas l'intention d'entamer des négociations avec l'Allemagne. Pourtant, nous avons persuadé Hitler de ne pas lâcher sa panzer contre les soldats britanniques qui s'enfuyaient à Dunkerque, afin que ces derniers puissent réparer en grand nombre chez eux. Tout cela, cependant, n'a pas servi à persuader les Anglais les plus facétieux de se retirer de leurs idées de vengeance contre le nazisme. Certains de nos gens, en particulier Churchill, soutiennent que le Führer s'est trop développé. En fait, il contrôle maintenant la moitié de l'Europe : Pologne, Norvège, Danemark, Belgique, Pays-Bas, France, Yougoslavie, Grèce, Tchécoslovaquie, Finlande. La Hongrie, la Roumanie et la Bulgarie en étaient les satellites. Selon lui, ce pouvoir excessif doit être réduit, faute de quoi les marchés européens seront monopolisés.

Avec la résistance admirable de la Grande-Bretagne, Hitler n'a pas envie d'ouvrir un deuxième front contre l'Union soviétique, conscient de ce qui est arrivé à l'Allemagne pendant la Première Guerre mondiale.

En plus de tout cela, il y a eu récemment un fait qui met notre organisation en grand danger.

A ces mots, les six autres hommes à capuchon levèrent soudain la tête, qu'ils étendirent judicieusement sur leurs seins.

"Nous savons que le président Roosevelt est largement dirigé par de puissants financiers juifs américains."

Un murmure d'inquiétude a été entendu dans la salle. Les hommes du capot se sont approchés et ont échangé quelques blagues.

L'homme avec la croix grecque dans la poitrine, cependant, ne leur a pas donné le temps de se consulter davantage. Je vais le reprendre :

"Je crois que le moment est venu de changer de stratégie et de rechercher des contacts avec les représentants du judaïsme international afin de trouver un accord avec eux. Nous n'avons pas pu le mettre de côté, même avec violence, parce qu'ils ont trouvé une banque en faveur de leur vengeance aux États-Unis, en tant que commerçants qualifiés comme eux. Nous devons donc ouvrir des négociations avec eux, notamment parce que les objectifs sont communs.

Pour que notre plan se réalise pleinement, Churchill doit abandonner son emprise sur l'Allemagne et permettre au Führer d'attaquer le bolchevisme, notre ennemi irréductible, qui a l'intention de nous exterminer en utilisant les masses contre nous".

205

Le chef du condamné à capuche :

"Faites ce qu'on vous propose. Tout d'abord, cependant, un accord clair et détaillé est conclu avec les Juifs. Quelles sont les conditions d'une alliance avec nous ?"

"Ils réclament un siège au sein de notre Conseil international, la possibilité d'opposer leur veto à toute question qui pourrait les pénaliser dans leurs domaines d'intervention, la répartition des différents intérêts par zone géographique. Ils prétendent continuer à maintenir leur domination politique et économique aux États-Unis et à consolider l'État d'Israël en Palestine, qui doit toujours être protégé par le SCEI.

"Ils en demandent beaucoup trop !"

"Nous devrions accepter. Ayant entre leurs mains les hommes d'État de la nation la plus puissante du monde à l'heure actuelle, ils pourraient nous mettre en difficulté.

"Et comme nous l'avons dit avec Hitler, nous l'avons poussé à haïr les Juifs au point de planifier leur extermination."

"Nous utiliserons Hitler aussi longtemps que nous aurons besoin de lui. Alors nous verrons.

N'oublions pas notre devise : la conquête du pouvoir avant tous les accords.

"Avec le consentement des autres sages, je demande à notre envoyé aux États-Unis de conclure cet accord avec les Juifs. Plus tard, Rudolf Hess devra rencontrer Churchill pour le convaincre d'accepter une brève suspension de la guerre contre l'Allemagne, afin de convaincre Hitler d'envahir l'URSS.

Le matin du 10 mai 1941, Hitler erra furieusement dans les couloirs du Berghof, après avoir reçu une lettre autographe de Rudolf Hess, qui lui proclama son Stellvertreter, son remplaçant direct à la Chancellerie, l'informant qu'il avait fui l'Allemagne à bord d'un Messerschmitt 110 pour se parachuter en Ecosse, près du village de Eaglesham, en possession du duc de Hamilton.

La machine à remonter le temps a lancé la scène et nous avons vu Rudolf Hess, déguisé en officier de la Luftwaffe, rencontrer le duc, qu'il a rencontré à Berlin pendant les Jeux olympiques de 1936, par le biais d'amis communs du SCEI.

"Hamilton, je suis ici pour vous offrir des pourparlers de paix, utiles à l'Allemagne et à l'Angleterre. Je sais que vous êtes un interlocuteur valable, en contact étroit avec les milieux politiques les plus influents et avec la cour de San Giacomo elle-même".

Le duc le regarda attentivement et prit son temps :

"Je ne l'ai pas vue depuis longtemps."

"Cinq ans."

"Oui, depuis cinq ans et je ne comprends pas pourquoi aujourd'hui, après un voyage aussi aventureux, vous vous présentez à moi".

Hess a été surpris :

206

"On m'a dit que je trouverais en vous un auditeur attentif."

"Pour écouter quoi ?"

"La guerre contre les bolcheviks. Le Reich, aujourd'hui, est engagé contre l'Angleterre et ne voudra plus jamais ouvrir un autre front, dans la situation insoutenable d'aujourd'hui et enceinte de conséquences lutteuses pour le nazisme, auquel je sais que vous avez une sincère admiration.

Hamilton l'a suivi sans émotion.

"Je vous offre la paix de l'Allemagne sous certaines conditions : Churchill devra démissionner parce qu'il s'éloigne dangereusement des directives données à l'époque ; en Grande-Bretagne, il faudra former un gouvernement pro-allemand et il faudra rendre à mon pays ses anciennes colonies africaines. Si vous n'acceptez pas ces propositions, l'Allemagne maintiendra l'Angleterre dans un terrible vice et le peuple anglais mourra de faim.

Hamilton s'est gelé la main :

"Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir."

Le même soir, le duc téléphona à Churchill pour l'informer de ce qui s'était passé et lui demander des instructions sur la façon de divertir Hess.

"Traitez-le comme un prisonnier de guerre", a conclu le premier ministre britannique.

Rudolf Hess est parti avec la tâche d'accélérer les opérations militaires contre l'URSS. Au cours de sa fuite, un fait imprévisible s'était produit : les Juifs américains, constatant que le SCEI s'était plié à leurs conditions, se sentant en position de force, en avaient imposé une autre, celle d'abandonner Hitler à son sort, car il s'était souillé du sang de millions de leurs frères et pour cela il devait être puni.

La machine à remonter le temps retourna au Berghof, où Hitler suggéra qu'il ne pouvait pas expliquer ce qui s'était passé. Il était pâle et pleurait sans retenue :

"Bormann.

Dépêchez-vous ! Dépêchez-vous ! Où est Bormann ? Appelez ici, maintenant, Goering, Ribbentrop, Goebbels, Himmler".

Tout cela faisait partie de la théâtralité de ses gestes. En fait, il était toujours à la recherche d'un accord avec l'Angleterre pour pouvoir déplacer l'attaque sur la Russie le dos couvert, sûr que les Britanniques étaient satisfaits - comme Churchill l'avait montré à plusieurs reprises - d'une invasion de l'URSS et de la défaite finale du bolchevisme. Sa victoire sur Staline aurait pu être suivie par l'établissement d'un condominium mondial entre l'Allemagne et l'Angleterre.

Il ne sait toutefois pas que les lobbies internationaux en ont décidé autrement et que sa fin a été, d'un commun accord, décrétée.

Tout ce que nous avons à faire était de pousser le dictateur fou contre la Russie pour accélérer sa chute.

Cependant, si l'une des parties, le SCEI, espérait que sa victoire contre les bolchéviks jouerait un rôle plus important à la fin des hostilités, l'autre, le lobby...

207

Le gouvernement juif espérait que la Russie mettrait les nazis à genoux pour diverses raisons : venger les Juifs persécutés et tués dans les camps de concentration, opposer les communistes aux puissances économiques et financières européennes et réaliser ainsi un puissant travail de médiation des Etats-Unis, conditionnant les économies du vieux continent.

Le lieutenant-colonel Klaus Schenk von Stauffenberg, de l'Allgemeines Heeresamt, était depuis longtemps en contact avec le cher Goerdeler, ancien Oberbürgermeister de Leipzig, et Ludwig Beck, ancien chef d'état major de l'armée allemande, qui avait démissionné pour de bonnes raisons avant l'attaque de la Tchécoslovaquie. Leurs réunions visaient à créer la base d'une attaque contre Hitler, qui servirait à l'éliminer physiquement de la scène politique.

Les membres du groupe Beck-Goerdeler recherchaient des liens avec les gouvernements occidentaux et comptaient sur le soutien financier de quelques banquiers suisses. En Suisse, le plus audacieux des conspirateurs a rencontré Alless Dulles, qui était officiellement le chef des services secrets américains dans la Confédération, alors qu'en fait il était un agent du SCEI.

Après avoir élaboré plusieurs plans, tous irréalisables, Goerdeler réussit enfin à monter une attaque à laquelle participa le financier suédois Jakob Wallenberg, également sous les ordres du SCEI.

Les attaquants pensaient qu'ils dirigeaient les opérations liées à l'élimination du dictateur, alors qu'en réalité le SCEI agissait, avec une stratégie qui serait mise en œuvre avec succès plusieurs fois dans les années suivant la fin de la Seconde Guerre mondiale.

Klaus von Stauffenberg avait trente-sept ans lorsque, avec le grade de colonel, il a été choisi comme auteur de l'attaque parce que, en tant que chef d'état-major de l'armée de réserve territoriale, il avait libre accès au quartier général de Hitler. Il venait d'une famille de héros et il était lui-même un combattant courageux. A Tunis, sa voiture a été détruite par une explosion de mine. Dans l'accident, il avait perdu son œil gauche, sa main droite et deux doigts de sa main gauche.

La machine à remonter le temps s'arrêta le 20 juillet 1944 : l'audacieux colonel en uniforme vint à Berchtesgaden, devant rendre compte au Führer de la situation des troupes de réserve. En fait, parmi les papiers dans son sac, il avait caché un engin explosif. Ne l'ayant pas trouvé au Berghof, il s'est immédiatement rendu à la Wolfsschanze éloignée, la tanière du loup. Ici, avant d'être admis devant Hitler, nous l'avons vu marcher nerveusement. Lorsqu'il s'est rendu compte que personne ne le surveillait, il a ouvert son sac et a mis en marche le dispositif qui allait faire exploser la bombe en dix minutes.

Il entra avec hésitation dans la salle de réunion, le Lagebaracke, et se tint devant le dictateur, glissant son sac sous la table de conférence,

208

la poussant vers l'avant avec un pied. Après quelques minutes, il sortit de la pièce, tandis que le général Keitel courait après lui pour lui dire que ce serait bientôt à lui de parler.

Dans le Lagebaracke, quant à lui, le général Heusinger a déclaré : " Les Russes avancent.

"Si nous ne retirons pas nos forces du lac Peïpus maintenant, c'est une catastrophe..."

Il n'a pas pu conclure la phrase qu'il y avait eu une énorme explosion. Il était 12h42. Des corps déchirés gisaient déjà sur le sol, tandis que l'attaquant, voyant des langues de feu se lever, s'empressait de partir en mer, certain de la mort du Führer et de nombreux généraux.

De la fumée, les observateurs de l'époque ont vu Hitler sortir de sa cachette, s'appuyant sur le général Keitel. Ses cheveux étaient brûlés, son uniforme déchiré et son bras droit meurtri. Mais il était en sécurité. Qui l'a protégé, comme pendant la Première Guerre mondiale ? Quelles forces obscures ont veillé sur lui ? Pourtant, dans l'explosion, un sténographe et trois officiers supérieurs sont morts.

Il ne l'a pas fait ! Il n'a pas été blessé. Mais ce jour-là, Hitler n'a pas perdu son sang-froid. Attendant l'arrivée de Mussolini à Rastenburg dans l'après-midi, il l'a accueilli de la main gauche, l'autre bras étant soutenu par une bandoulière. Il a dit, sarcastiquement : "L'explosion a déchiré les vêtements et je suis sorti à moitié nu, heureusement qu'il n'y avait pas de femmes".

Notant que Mussolini n'avait pas apprécié cette blague, il répondit : "Vois-tu ces fragments de bois ? Voilà ce qu'il reste de ma table. Cela signifie que rien de pire ne peut m'arriver et que nous, comme vous le dites, nous tirerons droit. Ce n'est pas la première fois que j'échappe à la mort d'une manière aussi miraculeuse.

209

CHAPITRE XXIV

Dans lequel il raconte la fin d'Hitler et dans lequel Palet révèle la vraie raison pour laquelle les Hum-mythes ont choisi de construire la villa du Prince de Palagonia à Bagheria,

Les observateurs de l'époque de l'an 2000 étaient enthousiastes à l'idée de parler peu de temps après directement avec la personne qui était considérée comme la personnification du mal.

Don Angelo et ses amis, prosternés par les événements douloureux qui allaient se produire au XXe siècle, étaient dans l'angoisse.

La discussion a commencé avec Faust, qui, étant allemand, se sentait responsable des crimes odieux contre l'humanité commis par les nazis, qui avaient ravagé le monde entier :

"La machine à remonter le temps nous a permis de connaître les faits relatifs à la vie de cet homme et d'examiner certains aspects de son caractère. Surtout, elle nous a permis de comprendre comment et pourquoi le national-socialisme est né et s'est développé en Allemagne, au-delà des belles histoires qui nous ont raconté ces dernières années les vainqueurs d'une guerre qu'on aurait pu éviter.

Il se leva fatigué et regarda dans le jardin de la villa, rendu fantomatique et sinistre par l'intense lumière de la lune, qui n'épargnait aucun recoin, donnant aux objets et statues des physionomies monstrueuses et multiformes, perçues comme des présences dérangeantes.

Il a délibérément tourné le dos à tout le monde, afin de ne pas révéler son véritable état d'esprit, convaincu que ses réflexions provoqueraient une vive controverse.

"Pendant la Première Guerre mondiale, l'Allemagne a perdu sa position dominante en Europe et, avec la perte de ses colonies, elle a également perdu la possibilité d'agir comme une grande

puissance dans la gestion des intérêts internationaux. Un autre facteur a été ajouté : dans les années qui ont suivi, une mentalité qui était répandue en son sein et dans la moitié de l'Europe a commencé à disparaître. Les anciennes valeurs prussiennes, la défense des Heimat, l'incorruptibilité de la patrie allemande, la matrice de pureté de vie et de devoir poussée jusqu'au fanatisme ont disparu. L'Amérique capitaliste commençait à exporter une culture du pragmatisme et des affaires. La Russie bolchévique a promu la dictature du prolétariat dans toutes les parties du monde. Le judaïsme, présent dans tous (et dans les structures du monde occidental, où il protégeait ses intérêts économiques), visait à créer un nouvel ordre international, certainement pas basé sur les valeurs du vieux continent européen.

210

L'Allemagne, avant même la naissance du phénomène hitlérien, se sentait étouffée par une situation qui, si elle n'avait pas été arrêtée, l'aurait empêchée de continuer selon ses propres canons. Elle était littéralement terrifiée par l'idée de la fin du grand Reich, qui s'était installé en Europe avec la chute de l'Empire romain. En 1806, Napoléon, considérant cette institution comme dépassée, avait enlevé aux souverains autrichiens le titre d'empereur de l'empire sacré romain. Malgré cela, beaucoup avaient encore l'idée que le Reich sacré pouvait être reconstitué.

À la fin de la Première Guerre mondiale, l'illusion semblait s'être dissipée à jamais et la réalité dramatique était que ce monde devait être considéré comme inexorablement perdu.

Le Japon ressentait également la même inéluctabilité, de sorte que cette noble nation, tout en sachant qu'une guerre avec les Etats-Unis, à long terme, l'aurait vue perdre, aurait préféré les attaquer et mourir avec l'honneur des armes.

L'Allemagne et le Japon ont tous deux été poussés à la guerre par les puissances économiques et financières internationales qui, par manque de scrupules, n'ont pas hésité à effacer les cultures traditionnelles de certains pays, ce qui a limité leur expansion économique sur la planète entière, pour atteindre leurs propres fins.

Les imbéciles d'Hitler avaient peut-être raison quand, dans les derniers mois de son mandat de chancelier, il avait déclaré à ses hiérarchies que c'était l'Angleterre et l'Amérique et les clans capitalistes soutenant ces Etats qui l'avaient poussé à la guerre.

"Je ne peux pas partager votre analyse", Don Pedro est arrivé brusquement. "Il est vrai que ce fameux SCEI, une multinationale du crime politique, a réussi à s'intégrer dans les différents ganglions de certains États. Mais je n'arrive pas à croire que tous les dirigeants européens et américains aient pu, sans le vouloir, partager ses choix criminels. Je suis étonné qu'aucun service secret n'ait signalé l'existence d'un tel cancer aux autorités légitimes. Il y a eu une fuite. Mais personne n'est intervenu étrangement pour obtenir plus d'informations sur ce phénomène criminel international".

Mais ce n'était pas le point sur lequel Don Pedro voulait enquêter. Il avait décidé d'interrompre Faust et de s'exprimer parce que j'étais affligé d'autre chose : l'énigme de l'existence du bien et du mal dans notre monde. Leur opposition et leur contradiction le tourmentaient. Et, chaque fois qu'il le prévenait, il se demandait, presque angoissé, à la recherche des mystères les plus cachés.

"Je me demande quelles forces obscures auraient pu protéger cet être diabolique au point de le sauver de la mort dans diverses circonstances, même avec des interventions visant à modifier les faits qui allaient avoir lieu, violant ainsi les lois de l'espace et du temps ?

Tout le monde avait un frisson dans le dos parce qu'ils commençaient à se rendre compte que dans l'univers, il pouvait y avoir des énergies inconnues de nature maléfique.

211

Ils se tournèrent vers Ummàta et Palet n'attendit pas :

"Votre curiosité est légitime et vous aurez des réponses adéquates. Il faut cependant que la machine à remonter le temps aille à la rencontre du dictateur féroce le 29 avril 1945, immédiatement après son mariage avec Eva Braun, quand fatigué des brèves célébrations de l'événement propice dans son bunker à Berlin, ne resta pas longtemps à table et se retira seul dans sa chambre. Ce sera le bon moment pour le surprendre et ainsi pouvoir lui parler librement, sans la présence des tortionnaires Goebbels et Bormann.

La machine à remonter le temps a été mise en marche en pulvérisant des rayons lumineux fluorescents vers le haut comme une fontaine, recueillis par les miroirs du plafond qui les reflétaient, les multipliant dans des couleurs fantasmagoriques dans toutes les directions.

Rebondissant d'un mur à l'autre à la fin, ils s'annulent l'un l'autre, ce qui crée une profonde obscurité qui empêche les observateurs de se distinguer les uns des autres.

De cette obscurité impénétrable, peu à peu, comme au début des temps, une tiède luminosité s'est mise à briller, permettant à chacun d'identifier une pièce éclairée par une faible lampe de table.

Hitler était là, seul, allongé sur son lit, regardant ailleurs. Il regardait le plafond.

Il savait qu'en quelques heures les Russes entreraient dans le bunker et pour lui et, il espérait aussi pour l'Allemagne, ce serait la fin.

Restant dans cette position, il a commencé à parler comme s'il dictait à l'une de ses secrétaires :

"Ma femme et moi choisissons la mort plutôt que la honte de la défaite et de la capture. Nous souhaitons y être incinérés là où j'ai exercé ma mission pendant de nombreuses années dans le meilleur intérêt du peuple allemand. Ce n'est pas vrai qu'en 1939 je voulais la guerre. Elle a été provoquée par des hommes politiques de race juive ou au service d'intérêts juifs. Les dirigeants du judaïsme international sont responsables de tous les malheurs. Je reste à Berlin et je ne tomberai pas entre les mains de l'ennemi qui me veut comme attraction principale dans un spectacle orchestré par les Juifs pour amuser les masses hystériques. Mon corps n'aura pas besoin d'être retrouvé. Je mourrai heureux, fier de la valeur que nos agriculteurs, nos travailleurs et nos travailleuses ont démontrée et tout aussi fier de la contribution unique que les jeunes qui portent mon nom ont apportée à l'histoire.

Peuple du Reich, n'abandonnez pas la bataille ! Si le national-socialisme apparaîtrait temporairement vaincu, il a semé une graine qui conduira un jour à la renaissance d'une nation fortement unie.

Je répète ma condamnation de Goering, l'homme gros et sale, et de Himmler, l'hypocondriaque, qui m'a honteusement trahi, prenant ainsi la responsabilité de la défaite.

212

J'indique dans le Grand Amiral Doenitz mon successeur à la tête de l'Etat, tandis que je désigne au poste de Chancelier mon digne de confiance Goebbels".

Il a à peine eu son testament exposé, et il a entendu une voix jaillir de sa poitrine.

Il s'assit soudain et regarda dans toutes les directions pour comprendre si ce qu'il entendait était réel ou le résultat de son imagination, qui n'acceptait pas le sort qui lui semblait maintenant inévitable.

Lorsqu'il se rendit compte qu'il était seul dans la pièce, il murmura des phrases incompréhensibles, alors il s'allongea de nouveau dans l'espoir de s'endormir, avant de prendre sa décision.

Mais la voix est revenue pour l'interroger et, à ce moment-là, il a pris le courage qu'il n'avait pas eu quand il a été appelé à la sécurité comme jeune caporal :

"Qui es-tu, être mystérieux, qui, dans les moments les plus difficiles de ma vie, semble m'aider ? et je m'apprêtais à me suicider. Maintenant, comme alors, j'entends à nouveau votre voix et l'espoir me revient.

Mais cette fois, s'il te plaît, révèle-toi. Dites-moi surtout comment je dois faire pour redonner des forces à l'Allemagne, maintenant que tout le monde m'a trahi et s'est enfui pour se mettre à l'abri de cet ennemi qui va les anéantir comme ils le méritent.

Palet et les observateurs du temps sont restés sans voix. Ils n'avaient pas interrogé Hitler, donc ils ne comprenaient pas qui pouvait entrer dans les tunnels de l'espace-temps et par quel mécanisme, à leur insu.

Cette voix, si basse qu'on l'entendait à peine, dit-elle :

"Je peux rester avec toi pour un court moment. Je sens des présences étranges en ce lieu et je ne peux me retenir pour ne pas révéler mon identité, qui doit rester jusqu'à la fin des temps sombres à tous. Je vous dis en ce moment même qu'il a été décidé, à un point qui m'est inaccessible, que votre voyage sur Terre prendra fin.

Faites ce que vous avez décidé de faire fièrement ! Ton vœu sera toujours exaucé."

Le Prince de Palagonia n'a pas hésité davantage ; il est descendu dans la chambre du dictateur et a fait face à la situation de manière décisive, alors que la présence irréaliste avait déjà disparu :

"Heil Hitler", il se moquait de lui "Depuis de nombreuses arcades temporelles, nous poursuivons dans les tunnels de l'espace-temps cette voix qui s'est manifestée à vous, et seulement à vous, plusieurs fois, mais ne s'est jamais révélée. Maintenant, je vous demande d'où vous venez et qui vous a envoyé".

Mais le Führer ne répondit pas ; il se leva de son lit et se rendit dans l'autre pièce où se réunissaient les hiérarchies du régime qui lui étaient restées fidèles. Eva Braun, qui portait une robe bleue à pois blancs et une élégante paire de chaussures achetées en Italie, prit la main et invita Bormann à le suivre dans sa chambre car il devait dicter ses dernières volontés.

Peu de temps après, Bormann est retourné dans la salle de conférence où les survivants, à la salle de conférence du

213

le son d'un disque, Blutrote Rosen erzählen Dir vom Giueck, s'était lancé dans une danse frénétique.

Pendant qu'ils dansaient, ils savaient que le destin d'Hitler était accompli.

Qu'il soit encore vivant ou mort, qu'il soit Satan ou non, qu'il puisse encore gagner ou non, peu importe. L'important était de laisser à la postérité un signe indélébile de leur passage, au-delà du bien et du mal.

Comme ce bruit devenait de plus en plus furieux, le Führer des Allemands, leur chef, qui leur avait promis - comme Jésus Christ - que son Reich durerait plus de mille ans, apparut à la porte. Il portait toujours l'uniforme gris-vert de garde d'assaut, avec une cravate, une veste boutonnée et des bottes. Sur son bras, il y avait une bande avec une croix gammée bien visible, qui contrastait encore avec le drapeau rouge avec un marteau et une faucille qu'un jeune soldat russe avait déjà hissé sur le Reichstag.

Tout le monde est resté silencieux, craignant son dernier avertissement.

Au lieu de cela, il a simplement dit, pendant que son visage se calmait :

"S'il vous plaît, ne faites pas de bruit. Je dois dormir."

Et, à ce moment-là, disparut derrière la porte non seulement à la vue de Goebbels et Bormann, mais aussi des observateurs de l'époque, qui ne pouvaient voir si le corps déchiré par les flammes, retrouvé quelques heures plus tard par les Russes était précisément celui de Hitler, ou si lui comme Alaric avait complètement échappé à ses ennemis.

Avait-il cette présence irréelle qui a tenu sa promesse et a emporté ce qui restait du Führer, Adolf Hitler, né à Braunau, dans une petite ville autrichienne, d'une servante et d'un douanier, sans père particulier ?

Palet a réagi d'une manière très incohérente. Cela a surpris ses compagnons de voyage, qui avaient maintenant l'idée que le jeune extraterrestre avait un contrôle supérieur de leurs émotions. Le voir dans cet état d'anxiété leur a fait réaliser que les êtres vivants se comportent de la même manière dans tous les coins des univers infinis, disparaissant quand ils sont confrontés à des phénomènes inconnus.

Palet et le Prince semblaient vaincus pour la première fois, mais n'ont pas démissionné.

Leur recherche se poursuivrait afin d'identifier cette présence maléfique pour découvrir l'origine réelle du mal.

Mais il leur fallait maintenant expliquer aux voyageurs de l'époque, tant ceux de l'an 2000 que ceux du XXe siècle, tout ce qu'ils demandaient maintenant de savoir.

C'est le jeune homme aux yeux bleus qui a décidé de parler :

"Nous, les Oummits, avons choisi de construire la villa du Prince de Palagonia à Bagheria, avec les caractéristiques que vous connaissez maintenant, afin de créer une combinaison de forces dans la galerie des glaces, capable de contrecarrer une accumulation d'énergies contraires, que nous avons détectées sur cette planète depuis notre arrivée là-bas.

214

Quelqu'un, nous ne savons pas qui, dans quel but et dans quel temps, a réussi à agréger des énergies pures, réalisant un champ de forces d'intensité cosmique. Et cette anomalie a été créée en Sicile, dans une localité au sud de l'Etna.

À cette déclaration, Frederick frissonna :

"Sur notre île, trop aimée et haïe, chaque peuple envahisseur a vu des dieux bénins et méchants, des êtres d'une beauté extraordinaire et des monstres terrifiants. Du Cyclope aux Sirènes envoûtantes, chacun a contrasté un monde d'une beauté fascinante avec un monde de mystère angoissant".

"L'accumulation d'énergie pure dont je parle, poursuit Palet, n'est pas un mythe, tout comme ce n'est pas le phénomène criminel le plus mauvais sur terre, qui est la mafia, qui a pu se développer en Sicile, se répandre comme un cancer dans le monde, grâce au soutien des forces du mal qui se développent ici.

"Où se trouve exactement cet endroit ?"

dit Frederick, qui - vous l'avez compris - n'avait pas compris que sur son île, il pouvait même y avoir un centre d'énergie maléfique.

Palet se leva et toucha de ses mains le mur de la galerie des glaces sur lequel deux figures humaines avaient été sculptées en bas-relief :

"Prenant la route qui mène de Catane à Syracuse...", il s'arrêta ici parce que des images sont apparues sur ce mur.

Nous avons vu une longue route asphaltée qui courait comme un serpent entre deux murs de pierre qui bordaient d'un côté et de l'autre d'épaisses orangeries et citronniers, dont le feuillage, d'un vert profond, faisait germer les fruits d'or en un saisissant motif à pois. Ils ont été construits d'une manière singulière : à partir de la base plus large de petites pierres ont été placés l'un sur l'autre de petites pierres sèches, qui au sommet apporté avec difficulté de grandes pierres, cimentés ensemble avec du mortier. Les murs étaient légèrement gonflés au milieu et donnaient l'impression, alors que le système de construction semblait à l'envers, de s'effondrer à tout moment.

Soudain, les plantations d'agrumes disparaissent et la route grimpe sur des collines de pierres et de plantes sauvages épineuses qui sortent d'un terrain accidenté avec peu d'herbe, que les animaux refusent de manger, préférant lever leur visage chaud et fumé vers le ciel. La route des serpents devint encore plus tortueuse et avec des virages en épingle à cheveux étroits, suggérant qu'elle se terminerait dans un endroit désagréable. Quand l'asphalte a été englouti par une route poussiéreuse, une gorge fermée par des montagnes rocheuses escarpées, semblables à des timbales, qui plongeait à pic dans le lit d'une rivière qui se coinçait aussi comme un serpent formant un coude dans la partie où les deux vallées se rencontrent.

Ce qui était surprenant, cependant, c'était le fait que sur les murs raides, inaccessibles et blancs, il y avait des milliers de trous dessinés sous la forme régulière d'un rectangle, qui semblait avoir été sculpté par un géant avec un ciseau énorme pour une extrémité impénétrable.

Frederick a immédiatement reconnu l'endroit :

215

"Mais c'est Pantalica, l'ancienne nécropole construite par les Siciliens en 1300 avant JC."

"Quelqu'un croit, précise Palet, que même les Sicanien, au moins deux cents ans auparavant, étaient les créateurs de ces cinq mille tombes, creusées dans la roche des montagnes surplombant les rivières Calcinara et Bottigliera, tributaires de l'Anapo.

Ces premiers habitants de la Sicile, qui ont caractérisé la civilisation de Thapsos, le centre culturel le plus important de l'île orientale, situé le long de la côte, au nord de Syracuse, étaient indigènes.

Défaits par les Siculi, une population d'origine indo-européenne originaire de la péninsule italienne, ils se sont réfugiés dans les zones montagneuses intérieures les plus sûres, en particulier à Pantalica. Sa position naturelle, sur un éperon rocheux entouré de vallées et de ravins imperméables, en faisait une forteresse inaccessible et imprenable, un véritable nid d'aigle. Mais les Sicans n'ont pas beaucoup résisté dans ces régions parce que les Siciliens, d'une manière imparable, ont envahi et occupé l'intérieur. L'ancienne Sikania devint Sikelia, d'où le terme "Sicile".

Une fois de plus Palet s'arrêta, aussi pour voir dans quelle mesure ses invités le suivaient.

Il marchait habilement autour de la table, derrière les accusés.

Quand il était de retour sur le mur, là où les images étaient projetées, il a continué :

"La construction des tombes, creusées dans la roche, était certainement une entreprise non sans dangers, difficile, mais toujours orientée vers la recherche minutieuse de la position la plus confortable du défunt. Les Sicani avant et les Siculi après, attachés à la vie et montés sur des chevrons, se laissaient tomber dans les points les plus inaccessibles, où suspendus en l'air, ils devaient gagner le travail le plus lourd de l'ouverture de l'entrée, avant d'entrer dans le coffre. C'est ce que nous disent les historiens.

Bien sûr, ce n'était pas censé être une promenade pour grimper sur les parois abruptes, entre ravins et précipices, traînant derrière de lourdes haches de pierre et de bronze pour percer la roche dure de Pantalica. Le processus de travail était donc inévitablement long et complexe et le feu et l'eau y ont certainement été utilisés. Les tombes les plus anciennes sont elliptiques et plutôt petites. Les plus récentes sont rectangulaires ou quadrangulaires et se distinguent par la présence de lits funéraires taillés dans la roche, qui ont probablement servi à soutenir la tête du défunt. Je le répète, c'est ce que nous disent les historiens, mais ils ont découvert qu'il ne reste aucune trace des maisons des Sicani et des Siculi autour de la nécropole de Pantalica, comme s'ils avaient été construits en paille. Ils ne peuvent donc pas expliquer pourquoi des bâtisseurs aussi habiles de ces cellules funéraires, alors ils n'ont pas réussi à construire des maisons en pierre pour eux.

Toute tentative d'éclaircir ce mystère a échoué. Personne, cependant, n'a identifié la période exacte à laquelle ces artefacts appartiennent."

Maintenant, tout le monde avait le nez levé, parce que l'histoire de Palet était devenue convaincante et était le prélude à quelque chose de choquant.

216

Personne ne quitta le jeune homme aux yeux bleus avec leurs yeux lorsqu'il se dirigea vers le centre de la table, debout à côté du Prince de Palagonia.

Ce dernier, voyant Palet assis, prit la parole d'une voix forte :

"En Sicile, même avant les Sicans, il y avait d'autres peuples non-indo-européens, venus d'Afrique de l'ouest par le détroit de Gibraltar. Ils avaient traversé les Alpes et descendu l'Italie le long de la côte tyrrhénienne. Ils étaient gigantesques et, même s'ils ne connaissaient pas le fer, ils fendaient facilement la roche avec leur force considérable et les puissantes haches de bronze qu'ils forgeaient directement dans les cratères de l'Etna, où ils avaient été attaqués par des entités mystérieuses.

Les pieds sur le lit de la rivière, en attendant la grande hauteur, ils arrivèrent les mains sur les parois rocheuses, construisant facilement ces parcelles mais pas pour y enterrer les morts, parce que leurs

corps étaient si grands et forts qu'ils ne pouvaient les contenir. Ces cellules rectangulaires avaient une autre fonction."

Palet a dit au prince qu'il devait se taire. La galerie des glaces a été illuminée, tandis que les images des hommes de l'an 2000 disparaissaient.

Don Angelo et ses amis se sont retrouvés seuls à leur époque. Ils se regardaient dans les yeux. Ils étaient encore plus perdus.

217

CHAPITRE XXV

Il raconte des actes officiels des Etats-Unis qui, dans une ferme de la campagne palermitaine, demandent aux mafieux locaux leur soutien pour empêcher l'Italie de devenir un satellite de l'Union soviétique, et pour jeter les bases d'un débarquement des troupes anglo-américaines en vue d'une guerre contre l'Italie et l'Allemagne. Finocchiaro Aprile fonde le Mouvement pour l'indépendance de la Sicile.

"J'envie Dieu parce qu'il a l'éternité pour tout faire", dit avec consolation l'avocat Brancaccio qui, avec Don Angelo, Odoacre et Enrico, marchait dans le jardin inégal de Villa Palagonia, en prenant soin de ne pas glisser sur les pierres, rendues gluantes par la pluie.

La saison hivernale avait interrompu les travaux agricoles et la terre, humide et au ventre dur, se laissa piétiner sans réagir. Les feuilles, accumulées en groupes encombrés de Cuna de l'autre pour se mettre à l'abri du froid, offraient un abri aux plantes du dessous, qui montraient la couleur vert vif, quand elles furent découvertes.

Odoacre, selon les mots de l'avocat, a répondu, anticipant Don Angelo qui aurait aimé discuter avec Brancaccio des limites de la capacité humaine :

"Je n'envie personne du tout et je me contente de vivre les années sur cette terre avec dignité. Tant et si bien qu'il n'y a guère d'intérêt à le faire, car il y en aura d'autres qui se démêleront et avec une fureur directement proportionnelle à l'engagement que vous avez mis dans la réalisation de vos œuvres. Voyez le grand travail de saint François pour construire un monde de charité et de paix ! Que font vos frères à part accumuler de l'argent, de l'argent et de l'argent ? Et ce qui le met le plus en colère, en exploitant son nom. Celui qui a vécu et est mort comme le dernier des pauvres de cette terre".

Enrico, qui à ce moment-là se souciait peu des injustices humaines, caressait une autre idée : "Au lieu de cela, même pour un jour, je voudrais être Dieu, pour tout observer d'en haut, d'en bas, d'en haut, d'en haut, d'en haut, de l'intérieur, de l'extérieur de notre univers. Pour le comprendre en un coup d'œil. Heureux les Grecs qui, à partir de leurs visions cosmologiques, avaient construit un monde bien ordonné, avec un Dieu, le moteur immobile de la création. Aujourd'hui, nous vivons dans l'incertitude absolue et nous ne savons pas dans quel univers nous vivons et quelle relation il y a entre elle et Dieu, à condition que cette relation existe.

J'aimerais examiner notre réalité de l'intérieur pour voir s'il y a d'autres couleurs, si le

218

la matière et l'espace, à l'intérieur d'eux, cachent des dimensions multiples, si les électrons sont animés et interagissent consciencieusement les uns avec les autres".

"Don Angelo l'interrompit, ramenant tout le monde à la réalité : "Je voudrais être Dieu pour comprendre le but de cette extraordinaire aventure que nous vivons. Hier soir, nous avons compris que deux entités existent et contrastent, l'une de bien et l'autre de mal, faite d'énergie pure, qui n'est pas produite dans notre univers. A Pantalica, en Sicile, par une civilisation inconnue d'hommes gigantesques, venus de qui sait d'où et disparus, un système a été créé pour transporter les énergies quantifiées jusqu'à un point où elles peuvent se libérer et générer un champ de forces qui n'a aucun signe, ni positif ni négatif. C'est pourquoi Palet et le Prince de Patagonie ont été troublés par la présence d'un être maléfique dans la chambre d'Hitler, ce futur dictateur allemand, qui, au moins moi, avec les années qui me restent à vivre, n'aura pas le malheur de savoir.

La villa de Bagheria a été construite pour créer un autre champ de force contraire à celui de Pantalica".

Il s'assit sur un banc de pierre, après avoir enlevé la terre qui s'y était déposée. Avec les trois autres qui le surveillaient, il a fini par finir :

"Ce soir, nous poserons des questions précises au Prince, qui cette fois-ci doit nous donner des réponses complètes. Le moment est venu de cesser d'être considérés comme de simples observateurs des phénomènes qui nous sont proposés. Si ce n'est pas réglé, on s'en sortira. Mais je sais, bien sûr, que cela n'arrivera pas, parce que nos interlocuteurs, pour une raison que je ne comprends pas maintenant, ont besoin de notre présence".

"La réalité multidimensionnelle sera accessible à chacun de nous, quand, à la fin de ce voyage dans l'espace et dans le temps, nous aurons compris la raison de devenir".

Cette nuit-là, anticipant ce qu'on lui demanderait, Palet entama la conversation :

"Le temps de la grande révélation n'est pas encore venu. Mais, je vous dis de ne pas vous impatienter, parce que tout sera fait selon vos désirs. Maintenant, il est temps que notre voyage continue et que nos connaissances grandissent. Et puisque nous sommes en Sicile, de cette île nous reprendrons nos observations".

Soudain, exhumée par la machine à remonter le temps, une ferme est apparue dans laquelle, sur la clairière limitée d'un côté par deux grands chênes, étaient stationnés deux camps militaires de l'armée américaine et une vieille balilla, immatriculée Palerme.

L'œil de la voiture est entré dans la maison de campagne, d'où un chemin de terre a commencé, montant vers une colline voisine, sans arbres.

219

Frederick a dit : "Je connais cet endroit. La ferme fait partie du domaine Regaleali dei baroni Tasca".

Le Prince de Palagonia l'a gentiment invité à la fermer.

A l'intérieur du bâtiment, il y avait une longue table en bois, autour de laquelle se trouvaient des soldats américains, un avec le grade de colonel, deux hommes en veste et cravate de la même nationalité et trois autres habillés en Siciliens, avec un gilet et une coupe sur la tête, bien que se trouvant à l'intérieur.

Sur le côté droit, à l'intérieur d'une cheminée, le feu brûlait, clapotisant de ses flammes, comme les mains gourmandes d'un cul de femme, le fond courbé d'une casserole en cuivre noirci.

Personne n'a parlé de la qualité de la nourriture de l'île. Il a été noté que les convives ne s'aimaient pas les uns les autres et étaient réunis à cet endroit pour l'occasion, un terme qui, dans les discours des hommes prudents et dans les actes administratifs des bureaux privés de responsabilité, abonde et est mis partout, comme le persil, car il ne révèle pas ceux qui l'utilisent.

Tony Sagan chuchote : " L'homme en uniforme est le colonel Charles Poletti, envoyé par le gouvernement des Etats-Unis pour préparer le débarquement des Alliés en Sicile.

La machine à remonter le temps a marqué le 17 avril 1943.

On entendit le colonel parler ainsi, la tête tournée vers ses compatriotes, qui portaient la tenue civile :

"Le Commandement suprême, à l'invitation de nos services secrets, nous invite à prendre contact avec vous, pour être soutenus dans les prochaines opérations de débarquement de nos troupes en Sicile. J'ai accepté de participer à cette réunion uniquement pour le bien de mes soldats, car votre aide peut être précieuse pour sauver de nombreuses vies".

L'aîné des trois Siciliens sortit les yeux de dessous la coupe et regarda avec mépris le colonel, sachant qu'il pouvait le faire. Mais il n'a pas dit un mot. Tout ce qu'il avait à faire était de profiter du fait que l'armée la plus forte du monde avait besoin de la mafia de la province de Palerme dans la guerre contre l'Italie et l'Allemagne.

"C'est Calogero Vizzini, je le reconnais, dit Frédéric, un chef de la mafia, dont la parole comptait beaucoup à l'époque en Sicile.

Mais il ne pouvait pas continuer parce que l'un des agents secrets, notant le bouleversement de la Sicilienne, avec la capacité consommée ainsi intervenu :

"Vous ne regretterez pas ce que vous faites pour notre pays. Une nouvelle commande sera passée en Italie et vous, en Sicile, jouerez un rôle décisif.

Nous avons déjà pris contact avec vos futurs dirigeants qui ont déjà choisi l'homme qui fera le lien entre vous et eux. Un préfet comme Mori ne sera plus nommé pour vous faire souffrir et déshonorer. Nous vous demandons cependant que, sur cette île, votre organisation soit déjà contre tout mouvement socialiste et communiste afin d'empêcher l'Italie de devenir un satellite de l'Union soviétique".

220

Le vieux Sicilien sourit et inclina la tête respectueusement.

L'homme à ses côtés, avec un désir rouge foncé sur le visage et une coupure sur la joue gauche, répondit impétueusement avec un fort accent dialectal :

"Ici, en Sicile, le mancu Mussolini nous a fait descendre tête contre tête. De notre terre vous vous trouverez bien parce que vous serez sous notre protection et nuddu vous manquera de respect.

Calogero Vizzini n'a pas aimé l'intrusion et est resté avec son visage face aux invités américains. Il comprit et se rétrécit sur sa chaise, pensant déjà à la forte traction des oreilles qu'il aurait eue peu de temps après.

"Mais quand t'entrais dans les parrariums, tu rigolais. Quannu ci sunnu sunnu avutri cristiani avi a parrari unu sulu e chiddu sugnu iu. J'aimerais bien comprendre, que diable, pendant que vous y étiez, vous auriez le pili'nculu'.

Le colonel, visiblement mal à l'aise, se leva, prit son imperméable et partit pour sortir.

Calogero Vizzini l'a électrocuté :

"Qu'est-ce que tu fais, tu pars sans profiter de notre hospitalité ?"

"Je dois retourner auprès de mes soldats. Je vous laisse, cependant, en bonne compagnie."

Il n'a serré la main de personne et, juste à l'extérieur, il a respiré à gorge déployée :

"Nous libérerons la Sicile des fascistes, pour la livrer à la mafia. Cette terre, semble-t-il, est destinée à ne jamais vivre en paix. Il porte une malédiction millénaire sur lui."

Le conducteur a démarré le moteur et la campagne, crachant de la fumée noire sur la route rendue blanche par la sécheresse, a commencé à se déplacer lentement.

Le colonel, nerveux : "Allez, allez plus vite, on est là depuis trop longtemps."

A l'intérieur de la maison, Calogero Vizzini prétendait connaître le nom de l'homme politique de Rome qui serait le lien entre eux et le nouveau pouvoir.

"Le nom, vous le saurez peu après la conquête de la Sicile. Je peux vous dire, cependant, qu'il a été choisi par une grande organisation internationale, qui le tient en haute estime.

Il s'arrêta, puis condamna : "Il aura une carrière politique respectable et la Curie romaine sera très proche de lui".

Le chalet a disparu et la jeep qui s'est enfuie a gonflé. Mais le paysage, avec les collines basses et labourées jusqu'en haut, est resté.

Il vit un ruisseau, pauvre en eau, comme toute la Sicile, qui bordait un bosquet d'osier.

La machine à remonter le temps a marqué une date fatidique pour l'île : le 2 septembre 1943.

Bien que l'heure chaude ait été dépassée, les deux carabinieri, qui avec deux gardes de campagne avaient établi un poste de contrôle dans le district Four Mills de San Giuseppe Jato, une municipalité de la province de Paler-221

A 30 kilomètres de Montelepre, a continué à transpirer, baignant sous les aisselles les vestes de tissu gris-vert.

Ils s'étaient installés dans ce lieu parce qu'à partir de là ils pouvaient mieux surprendre ceux qui faisaient le sac noir de blé, acheté à San Giuseppe, San Cipirello, Camporeale, qui revendait ensuite sans autorisation gouvernementale à Montelepre ou Carini.

Ils savaient qu'un certain Salvatore Giuliano, ouvrier agricole de Montelepre, avec son frère, suivait depuis quelque temps ces chemins secondaires pour éviter de rencontrer "la loi", comme on disait.

Les deux frères faisaient ce travail depuis maintenant un an. Au départ, ils portaient un sac d'environ 100 kilos chacun, sur leurs épaules, à la fois. Puis, avec leurs premiers revenus, ils avaient acheté une mule à l'armée, de sorte qu'ils pouvaient porter quatre ou cinq sacs à chaque voyage.

Ce 2 septembre, Giuliano avait compensé 120 kilos de blé et comptait rentrer chez lui le soir.

Mais quand il a vu les deux carabiniers qui, armés de leurs mains, lui ont ordonné de descendre de la mule et de montrer ce qu'il portait dans les sacs, il était trop tard.

Un Carabinieri épinglé, au physique fort et déterminé, s'approcha, toucha les sacs et comprit qu'ils étaient pleins de grains. Il l'a commandé :

"Descends de la mule et jette les sacs, on va devoir les confisquer pour toi."

"Brigadier, j'ai eu tort, j'ai étudié le droit, mais j'en ai encore plus besoin. J'irais doucement pour que tu partes d'ici. Sugnu l'unicu ca porta u pani a casa".

"Quand tu te fais pincer, ta bravade s'arrête soudainement. Quelques histoires, donnez-moi vos papiers."

Giuliano a pris un portefeuille dans la poche arrière de son pantalon, plein de papier et de cartes sacrées plutôt que d'argent, et lui a remis sa carte d'identité :

"Brigadier, un moi ruiné. Sugnu un poveru risgraziatu e cu stu travaghiu un mi fazzu i picciuli. Je ne suis pas familier avec les sulfamations."

"Tout d'abord, je ne suis pas un brigadier, mais un soldat coincé et je ne pense pas que vous emporterez votre argent à la maison avec vous. Qui sait dans quel bordel de Palerme tu vas les consommer ?"

Julian a retenu sa colère, mais il n'a pas pu s'empêcher de réagir :

"Des sommets avec une langue enroulée sur le dos. La route principale menant à Paiermu est bordée de chini chini chini ri robba et nuddu li ferma.

"Nous, les carabiniers, nous nous arrêtons tous, pauvres et riches, parce que la loi doit être respectée de toute façon. Et ces histoires, que vous êtes un homme pauvre, racontez-les à quelqu'un d'autre".

Ce faisant, il a décidé de desserrer les sacs de la suffisance qui est tombée sur le sol lourdement.

"Dites-nous d'où vous tenez le blé, sinon c'est pire pour vous."

222

Giuliano devint rouge de colère : en tant que picciotto honoraire, il ne pouvait être appelé à être un espion et l'ordre du diplômé était une véritable provocation.

C'est à ce moment-là qu'un autre intrigant sortit du bosquet, tenant son cheval par le licou, portant des sacs de blé.

Soudain, les deux gardes campagnards s'en allèrent à sa rencontre, laissant Julian sous le coup du mousquet du plus jeune des Carabiniers, qui tenait l'arme tremblante.

Quelques mois plus tôt, Giuliano avait échangé contre une bouteille de vin un revolver de calibre neuf d'un soldat yougoslave, l'un de ceux qui avaient été faits prisonniers par les Allemands et emmenés en Sicile, dans le camp de Sagana, la montagne qui jette une ombre à Montelepre. Lorsque la Wehrmacht a quitté l'île, les soldats yougoslaves ont été libérés et beaucoup d'entre eux ont vendu tout ce que les Allemands ne pouvaient pas apporter avec eux pour survivre : armes, vêtements et couvertures.

Maintenant le picciotto portait l'arme à l'intérieur du bas droit, bien arrêté par la botte de type militaire. c'était la meilleure position pour armer et tirer vite.

Quand Giuliano vit que trois de ses gardiens s'étaient tournés vers l'inattendu, il pensa, en bon Sicilien, que c'était un signe du destin : d'un coup de foudre, il donna une manata en roseau du mousquet, qui frappa le carabinier au visage, et sauta immédiatement vers le bois, maintenant résigné à perdre mule et grains, mais déterminé à maintenir sa liberté.

Il disparaissait déjà parmi les premiers arbustes, lorsque quelques coups de feu ont résonné : le carabinier avait mis le feu au revolver et Julian a senti une douleur perçante sur le côté droit.

Il tomba au sol, et se trouva recroquevillé, dans la bonne position pour tenir le canon et tirer un seul coup de feu, que le destin voulait qu'il atteigne le jeune cœur des Carabiniers, le tuant sur le coup.

Les trois gardes sont venus en aide au mourant, ce qui a donné à Julian le temps de disparaître dans l'osier.

La scène disparaît et la galerie des glaces s'illumine pour révéler les visages blancs des observateurs de l'époque.

C'est Federico qui a pris la parole, tandis que Don Angelo et ses amis, ne connaissant pas l'histoire des bandits siciliens, étaient stupéfaits qu'une histoire de brigandage ait suscité tant de curiosité :

"Giuliano a toujours été présenté comme un hors-la-loi, cynique et impitoyable.

Mais la machine à remonter le temps a fait l'affaire. T'avais vraiment besoin de tirer dans le dos d'un fugitif ? Je suis surpris que le tribunal d'assises de Cosenza l'ait condamné à 24 ans de prison pour ce fait. C'est un cas classique d'auto-défense. Mais le Président, semble-t-il, n'a rien pu dire à ce sujet.

223

il se sentait à l'aise de l'absoudre. C'est comme ça qu'on crée des bandits et des rebelles ! J'ai rencontré l'avocat Varvara, qui a défendu Giuliano dans ce procès. J'ai encore dans les oreilles les paroles qu'il a adressées au juge : "Vous raisonnez comme ça, mais le fait demeure ; vous raisonnez comme ça et je dis que Julien n'avait pas tort, parce qu'il n'avait pas besoin de lui tirer dessus, de le tuer à mort, dans le ventre, juste parce qu'il s'est enfui, laissant cheval et tout. Giuliano est le symbole des paysans opprimés et exploités, battus et humiliés, qui soit font les révolutionnaires, soit se font prendre dans la brousse pour se consacrer à la corruption, s'ils veulent réagir au harcèlement d'une société qui vous maintient en vie et vous donne une once de dignité seulement si vous servez loyalement le pouvoir établi et la puissance économique qui l'a créé.

Federico voulait continuer à parler, mais la machine à remonter le temps a recommencé à fonctionner : l'histoire du bandit n'était pas terminée et l'instrument devait encore fournir des images d'une histoire qui avait été trop vite mise de côté par les puissants d'une République qui, avant sa naissance, montrait déjà des signes de décadence et de corruption.

Dans le palais des ducs de Carcaci, au cœur de Catane, étaient assis dans des canapés de velours rouge comme le propriétaire, habillé en anglais, avec quelques personnes.

Finocchiaro Aprile a été immédiatement reconnu et, peu après, les autres : l'avocat Antonino Varvara, le professeur Antonio Canepa, l'agrarier Concetto Gallo, l'avocat Attilio Castrogiovanni et Lucio Tasca, un noble de Palerme.

Alors que les armées nazis-fascistes récoltaient encore des victoires en Europe et en Afrique, elles avaient formé le Comité pour l'indépendance de la Sicile, né d'une idée de Finocchiaro Aprile, membre du Parlement du Royaume avant que Mussolini prenne le pouvoir.

Il a fait ses débuts avec emphase, trahissant son origine florentine :

"Il existe des conditions historiques, culturelles, politiques et stratégiques pour que les Siciliens obtiennent la reconnaissance du droit à l'autodétermination. J'ai déjà envoyé, comme vous l'avez demandé, un mémorandum au Saint-Siège dans lequel j'ai révélé ouvertement que le peuple de Sicile demande sa souveraineté nationale. Le 23 juillet, notre manifeste séparatiste a été publié, dans lequel, entre autres choses, il est dit que "l'unité de l'Italie, et non à cause de nous, est brisée et la Sicile veut s'organiser, se gouverner et vivre séparément, par elle-même.

le nouvel État, libre et indépendant, de la Sicile, au régime républicain, doit s'élever et s'élèvera parce que c'est la volonté sans faille du peuple sicilien.

Les commandants militaires alliés n'avaient rien à objecter au contenu de notre manifeste. Au contraire, s'il est interdit d'arborer le drapeau tricolore, avec les armoiries des Savoie, le drapeau séparatiste, jaune doré, avec le symbole de Trinacria, est laissé circulaire. J'ai rencontré le colonel américain Charles Poletti, chef de l'administration alliée à Palerme, qui m'a invité à faire preuve de prudence sur la forme républicaine du nouvel Etat".

"Mais ne chantons pas la victoire", intervint Canepa, qui parut le plus ardent - 224

menthol.

Le 21 août, Luigi Sturzo a publié un article sur "l'Italie libre", de New York, dénonçant la dangerosité des pulsions séparatistes et le 21 septembre, à la Chambre des communes de Londres, les travaillistes ont accusé le gouvernement de manœuvrer pour détacher la Sicile d'Italie.

"Je sais tout, poursuit Finocchiaro Aprile, mais je dois vous dire que le gouvernement britannique a élaboré un plan pour soutenir massivement notre mouvement.

En direction de Tasca :

"Quand vous, Baron, serez nommé Maire de Palerme par les Alliés le 4 octobre, j'enverrai une lettre à Vittorio Emanuele III, l'invitant à quitter le trône et à reconnaître l'Etat de Sicile, libre, indépendant et républicain. Ce sera notre premier acte officiel de séparation d'avec l'Italie".

225

CHAPITRE XXVI

Il raconte comment le mouvement séparatiste demande le soutien de Salvatore Giuliano et des gangs armés qui contrôlent la moitié de la Sicile pour lancer la guérilla et forcer l'Etat à négocier. Il raconte le massacre de Portella della Ginestra et la fin du bandit Giuliano.

La machine à remonter le temps ne s'arrêtait pas de fonctionner ; obstinément, elle retardait à scruter parmi les tunnels de l'espace-temps les faits qui avaient marqué l'histoire de la Sicile. Il y avait beaucoup de mystères dans ce pays qui devaient être révélés.

La baie de Mondello est apparue, fermée à l'est par Montepellegrino et à l'ouest par une colline peuplée de villas des notables de Palerme, qui ne se souciaient pas de la beauté de la nature et des

lois pour sa protection. De l'une de ces terrasses, on pouvait voir la mer prendre une couleur vert émeraude où l'eau était moins profonde et avec un fond sablonneux, et le bleu foncé, dans la partie haute, loin de la plage.

"Cette vue magnifique peut être admirée depuis la villa des barons de Tasca", dit Federico, toujours bien informé sur les choses de son pays.

Et à l'intérieur de cette villa, la machine à remonter le temps s'est aventurée, ce qui a repris une autre réunion excitée du mouvement séparatiste. Il y avait à l'intérieur de Finocchiaro Aprile, Antonino Varvara, les frères ducs de Carcaci, Calogero Vizzini, Attilio Castrogiovanni, Baron Stefano La Motta, l'avocat Sirio Rossi, Baron Cammarata, Concetto Gallo Nicotra, propriétaire du Caltagirone.

C'est ce dernier qui a pris la parole :

"Les Carabiniers ont tué Canepa et deux de ses bêtes les plus loyales comme des bêtes.

Ils ont été enterrés la nuit sans même en informer le procureur du roi, comme s'ils avaient la gale. Même pour la hâte, ils en ont mis un encore vivant dans la boîte morte et, si le fossoyeur ne voulait pas voir ce qu'il y avait à l'intérieur, ce pauvre bâtard aurait fait une fin misérable. Quelqu'un les a trahis, quelqu'un qui va à notre insu à l'inspecteur de la sécurité publique, Messana, un flic baisé. Un jour, on le saura, et il regrettera d'être né. Aujourd'hui, cher Finocchiaro, nous devons nous occuper d'autre chose.

Avant tout, nous devons laisser de côté les programmes politiques abstraits.

Nous devons agir, venger nos morts, mobiliser les jeunes, lancer la guérilla, forcer l'État à se défendre d'abord et à négocier ensuite.

226

"Et vers qui se tourne-t-on ?" a été interrompu par l'avocat Rossi. "Il y a beaucoup de jeunes séparatistes, mais personne n'a le courage d'une lutte armée. Ce sont tous des enfants de père, des enfants de cette bourgeoisie qui leur a enlevé courage et dignité.

Ils préfèrent suivre leurs jupes plutôt que de mourir pour un idéal.

"Picciotti et des échos de méchants existent encore en Sicile, dont l'iddi ne voulait pas baisser la tête face à l'intimidation de l'armée et de la police du roi de Savoie.

"De qui parlez-vous ?"

"Aux bandes armées qui contrôlent la moitié de la Sicile, ces carabiniers et la police font attention de ne pas s'approcher. Dans la partie centrale et orientale, les Niscémese, de la bande Avila-Rizzo, se déchaînent, dans la partie occidentale, Salvatore Giuliano règne depuis deux ans maintenant. L'année dernière, à Montepre et dans ses environs, une affiche représentant la Sicile liée par des chaînes au continent américain et à l'Italie a été postée : un homme en bottes avec une épée coupe la chaîne qui relie Rome à la Sicile avec les mots "A mort les flics suceurs du peuple sicilien et parce que ce sont les principales racines fascistes, vit le séparatisme de la liberté.

Giuliano". C'est un signal fort que nous devons recueillir.

Le Baron Lucio Tasca hocha la tête avec satisfaction : c'est lui, dans l'après-midi, qui approcha Concetto Gallo et l'invita à proposer, dans la réunion qui aurait lieu le soir, l'agrégation des malfaiteurs communs aux hommes de foi séparatiste.

Calogero Vizzini, comme d'habitude, s'absentait avec sa tête.

Varvara a objecté que, si une telle décision avait été prise, le mouvement ne se serait plus jamais libéré de la honte d'avoir utilisé le banditisme pour une noble cause.

Vizzini, étant donné que l'assemblée s'orientait à ne pas accepter la proposition de Gallo, intervint en s'assurant qu'au moment opportun il s'occuperait de faire sortir les bandits de la scène.

Lucio Tasca a augmenté la dose : "Garibaldi a aussi utilisé des brigands en 1860 !"

Finocchiaro Aprile, qui jusqu'alors était resté silencieux, décida de prendre la parole en comprenant que le mouvement séparatiste prenait un mauvais tournant :

"Mais tu réalises ce que tu fais ? Ce sont des bandits vulgaires qui vont nous faire perdre la face devant l'opinion publique nationale et internationale.

"Mais quel visage et quel visage, dit Gallo Concept, et quels vulgaires bandits. Ce sont des enfants exploités de notre terre, qui au lieu de parler avec leurs ânes bien protégés et au chaud, comme nous le faisons, ont préféré sauter dans les montagnes pour éviter de se plier aux flics du roi. Vous pensez que Giuliano, après avoir appris que les Carabiniers avaient arrêté son frère,

227

n'ont pas hésité à attaquer l'un de leurs postes, le gardant sous le feu de l'ennemi pendant huit heures. Jusqu'à présent, les voleurs n'ont fait que se défendre pour rester libres. Mais ils n'ont jamais cherché l'ennemi. Giuliano, non. Il les attaque, les suit, les terrifie. Il se présente au milieu de la nuit devant la caserne des Carabiniers, les frappe avec toutes les armes disponibles, puis s'éteint dans le noir. On n'a pas besoin de construire un bandit guérillero. Nous l'avons déjà.

Il s'appelle Salvatore Giuliano."

Finocchiaro Aprile et Varvaro se sont rendus compte qu'ils étaient minoritaires et n'ont donc pas demandé de vote. Ils ont seulement recommandé qu'ils soient Concept Gallus et le duc de Carcaci pour prendre contact avec le bandit.

La scène disparut et aussitôt on en vit une autre : les séparatistes à l'intérieur d'une grotte discutèrent avec Giuliano, qui avait un imperméable léger, le fusil sur le côté et l'arme sous sa ceinture. Les yeux du bandit étaient gais et sévères.

Concept Gallus tente de le convaincre de déplacer sa lutte armée en Sicile orientale, d'unir ses hommes à ceux du groupe Avila-Rizzo.

Il a répondu à sec :

"Supra i lastruni sciddicu", ce qui signifie que sur le basalte de Catane ou d'autres pays, loin de Montelepre, il ne se sentirait pas en sécurité et, par conséquent, courrait le risque de glisser. Sa force était dans ses montagnes, sur la connaissance des lieux, sur le soutien de son peuple, qui détestait l'omniprésence et l'acharnement de l'État envers les petits criminels, pour laisser libre cours à la mafia et aux politiciens corrompus.

chuchota l'avocat Brancaccio à l'oreille de Don Angelo :

"Les Carabiniers ont été définis comme méritant par cette haute bourgeoisie italienne à qui ils ont tourné leur attention et leur protection. Les pauvres ont simplement apprécié le maréchal, commandant de la station, parce qu'il s'est placé en dehors de cette logique, et comment l'agriculteur s'est attaché à la terre dans laquelle il travaillait.

Deux idoles séparatistes parlaient à Giuliano :

"Tu veux rester et jouer à la maison ? D'accord, on vous l'accorde. Nous allons changer de stratégie : nous allons engager l'armée italienne sur deux fronts, à l'Est et à l'Ouest.

Concept Gallus se leva, déroula un drapeau, celui des séparatistes et donna à Julien le grade de colonel d'EVIS.

Le bandit sourit :

"Pourquoi faites-vous de moi un colonel et non un général ? Et pourquoi pas, chef de la police ou ministre de la justice dans le premier gouvernement de la nation sicilienne ? je, à partir de demain, je me battraï, tandis que vous, comme toujours, resterez au chaud, dans le lit, qui ont préparé vos femmes, tandis que je dors sur un lit dans ces montagnes et je ne peux embrasser ma mère.

228

"Pour l'instant, acceptez le grade de colonel, alors vous verrez, également en relation avec les succès que vous obtiendrez. Les promotions se gagnent sur le terrain et je suis sûr que vous réussirez avec l'habileté que tout le monde vous reconnaît maintenant", adultéra le duc de Carcaci, mais laissa indifférent Giuliano, qui, morbidement attaché à sa mère, quand il le mentionna devint triste.

Julien se leva et se leva de la grotte au-dessus de son village :

"Ici, sur cette montagne, je suis le Roi de Montelepre et ce titre ne peut me donner ou enlever personne. Pour l'instant, je suis content des notes que tu m'as données. Demain, je vous les donnerai à vous et à mes hommes".

Il a donc conclu en les regardant droit dans les yeux :

"Mais je ne veux pas de surprises de la part de quelqu'un ou de trahisons, parce qu'avec ceux qui ne tiennent pas leur parole, je suis impitoyable. Avant de commencer ma campagne contre les Carabiniers, je veux rencontrer tous les autres dirigeants indépendantistes, les regarder en face pour voir s'ils sont des hommes, et voir s'ils croient vraiment en une Sicile autonome et libre.

Même s'il était un jeune paysan, sans culture, il avait déjà le bon sens : les indépendantistes voulaient l'impliquer, sans trop s'exposer, mais il comprenait la tromperie et prétendait connaître tous les dirigeants du soulèvement, personne ne l'excluait.

Giuliano, debout sur ses bottes de cuir noir et avec son canon court sur l'épaule, se tenait droit sur le pont de Sagana en attendant quelqu'un, tandis qu'au loin le tonnerre grondait annonçant un orage, comme ceux qui se produisent en Sicile, court mais violent. Il était protégé par une cinquantaine d'hommes bien armés, qui gardaient une courte distance, prêts à intervenir en cas de danger.

Soudain, une voiture Bianchi, conduite par le Baron La Motta, avec à son bord le Duc de Carcaci, Franzone et Concetto Gallo, est apparue de derrière la courbe.

Les chefs se retirèrent, tandis que les hommes s'étendaient dans la clairière, assis sur quelques pierres ; de leurs poches, ils coupèrent des tranches de pain et de fromage pecorino qu'ils mangeaient lentement, les oreilles tendues dans l'obscurité de la nuit.

Gallo Concept a sorti du sac quelques feuilles de papier. A la lumière d'une lampe de poche, il a expliqué à Giuliano que l'arrestation par le gouvernement des principaux représentants du Mouvement ne devait en aucun cas retarder l'exécution du plan, approuvé par le Comité pour l'indépendance, d'attaquer en plusieurs endroits les forces militaires italiennes, envoyées contre les formations séparatistes. Ils devaient être pris en embuscade près d'une épaisse forêt dans la province de Catane.

Il fallait cependant partir simultanément à la conquête de la Sicile par des mouvements insurrectionnels.

Giuliano ne les a pas laissés finir : peu importe ce qu'ils avaient.

229

élaboré, il présenta son plan avec arrogance :

"Je ne sais pas ce que vous allez faire ailleurs, et quel en sera le résultat. Mais ici, j'ai prévu d'attaquer des carabinieri et des soldats dans les régions de Montelepre, Borgetto, Partinico et les endroits voisins et soyez assurés que nous les frapperons avec force".

"Nous attaquerons en même temps les forces gouvernementales en Sicile orientale afin de les désorienter et de les annihiler. Nous croyons que l'effort

sera produite dans cette zone, donc quand vous aurez terminé vos opérations dans l'ouest de la Sicile, vous devrez vous rendre dans la province de Catane pour nous soutenir.

"Comme je vous l'ai dit une fois, je ne quitte pas mes montagnes. Mon combat, je le fais comme Montelepre et pour bien le faire, j'ai besoin d'argent pour payer mes soldats, au moins dix millions de liras.

"Le mouvement n'a pas beaucoup d'argent et le peu que nous avons à utiliser avec parcimonie."

"Qu'est-ce que je donne à mes hommes ? Juste des mots ? Avec ceux-là, je les garde avec moi pour quelques jours".

"Dans le passé, on prenait l'argent des riches et on le donnait aux pauvres. Pourquoi ne pas kidnapper quelques riches pour avoir l'argent ?"

Giuliano se leva en colère : "Maintenant je suis un révolutionnaire et non un bandit".

"D'accord, je vous donne un million et c'est assez pour l'instant," dit le Baron La Motta.

Pendant qu'ils parlaient de cette façon, sous la pierre où était assise Pisciotta, un grand serpent noir sortit, montrant du doigt Giuliano, qui sauta de haut en bas, causant gêne et inconfort parmi les personnes présentes.

Le grand héros, le bandit intrépide avait montré qu'il avait peur comme une fouine. Cela a causé de l'étonnement, alors que l'apparition du serpent était destinée à être un signe de mauvais présage.

La machine à remonter le temps a fait un bond en avant, sautant jusqu'au milieu des années 50. Il apparut une pièce au mobilier élégant dans laquelle un homme, âgé et bien habillé, se tenait devant des personnes qui, en l'interrogeant, ne pouvaient être que des magistrats ou des officiers de police.

Ils étaient enjoués et anguleux en posant des questions qui tendaient davantage à découvrir la vérité des faits qu'à combiner des relations étranges pour des intérêts politiques pas trop cachés.

Les observateurs de 2000 ont reconnu en ce lieu la salle de réunion de la Commission Anti-mafia du Palazzo San Macuto à Rome.

Et cet homme était le général à la retraite Giacinto Paoloantonio, qui avait joué un rôle central dans la liquidation de l'orchestre Giuliano.

L'officier, qui était bien versé et attentif à ce qu'il disait, déclarait que, lorsque Julien avait longtemps été un problème d'ordre public, seulement douze carabinieri, qui n'en avaient que six paires, étaient en service à Montelepre.

230

pour qu'ils ne puissent sortir qu'à tour de rôle.

De plus, ils ne disposaient pas d'armes adéquates, n'ayant que quelques fusils, quelques revolvers, quelques cartouches de munitions, le tout dans un très mauvais état d'utilisation.

Un député européen l'a interrompu : "Ce que vous nous dites est incroyable ! Dans le pays où ce bandit faisait rage, l'Etat n'avait-il laissé en garnison que douze Carabiniers et d'ailleurs si mal équipés ?

"Les Carabiniers, chers honorables, ont toujours été maltraités par l'Etat, tant monarchique que républicain, car ils sont considérés comme de fidèles serviteurs, mais toujours serviteurs. Ces hommes n'ont eu leurs premières mitrailleuses que lorsqu'ils ont pu les éloigner du gang Julian ! Mal payés, mal équipés, obligés de fermer les yeux sur le sac à main pour se nourrir, que pouvaient-ils faire contre un gang, qui avait même des armes américaines ?

Soudain, la scène a disparu et une autre est apparue. La machine à remonter le temps était revenue en arrière : elle marquait la date du 30 avril 1947.

Dans l'ombre du soir, au crépitement des flammes, le visage de Julien se détache.

A côté de lui, le fidèle Gaspare Pisciotto, Antonino Terranova, Frank Mannino et une trentaine de visages étranges. De ce lieu, appelé Cippi, on dominait le cimetière de Montelepre. La lune, en phase croissante, illuminait les oliviers qui, comme les hommes enfermés dans leurs pastrans, froissaient les feuilles à cause du froid.

Giuliano a fait ses débuts impérieux : "Ce soir, nous partons pour Portella. Nous allons nous diviser en deux pelotons qui procéderont en une seule file. On prend la mitrailleuse lourde, la Breda, avec nous."

"La route est longue et cette mitrailleuse pèse un max."

"On le portera à tour de rôle."

"Nous irons à dos de mulets, attention à ne pas faire de bruit, car nous ne devons pas être entendus par les escadrons des Carabiniers."

"Turiddu", Pisciotta l'interrompt, qui lui en était reconnaissant car, atteint de tuberculose, il avait reçu de son patron la pénicilline, achetée par les Etats-Unis pour 700 dollars "que faire à Portella ?"

"Aspanu, demain c'est le 1er mai et à Portella della Ginestra les communistes, qui ont sali notre terre, vont faire la fête et nous devons la détruire.

Personne n'a répondu, aussi parce que tout le monde croyait que ce serait le jour de sa libération et de son retour à la maison, à sa famille, maintenant fatiguée de sa vie de dérive en montagne.

La vallée formée par les montagnes Pelavat et Kumeta apparut à Julian et à ses hommes aux premières lueurs du jour. Ils n'ont pas perdu de temps : ils ont réparé les armes et la mitrailleuse.

Les paysans de Piana dei Greci, San Giuseppe Jato et San Cipirello commencent 231

Ils sont arrivés tous les deux sur leurs charrettes, bicyclettes, remorques et quadrupèdes caractéristiques, avec leurs femmes et leurs enfants. Ils ont chanté et agité des drapeaux rouges.

Certains, attendant les orateurs, qui devaient venir de Palerme, avaient commencé à prendre leur petit déjeuner en s'appuyant sur les nombreuses pierres qui jaillissaient du sol.

Le podium a été construit sur un rocher en saillie, complété par la construction d'une cloison sèche.

Alors que les gens commençaient à se rassembler sous cette pointe, on a entendu le crépitement de quelques coups.

"Du calme, ce n'est rien. "Quelqu'un doit tirer des pétards pour réchauffer la fête.

Mais quand vous avez vu une mule pleurer jusqu'au sol et des gens sanglants hurler de douleur, vous avez réalisé qu'ils tiraient avec des armes à feu et que vous les frappiez.

Il y a eu une grande panique : les gens ont fui de tous côtés pour se mettre à l'abri, les coups de feu se succédant les uns après les autres.

Cette image du sang a également disparu, comme si la machine à remonter le temps ne voulait pas s'attarder sur un événement, dont on a beaucoup parlé et dont on parle encore, surtout à des fins purement politiques, dans la peau des pauvres gens.

La scène lumineuse de la plaine de Portella della Ginestra a fait place à une autre d'une ville sicilienne, Castelvetrano, le dernier lieu de vie du bandit Giuliano.

Et les observateurs de l'an 2000 retenaient leur souffle, sachant très bien ce qui allait se passer peu après. Certains d'entre eux ont baissé les yeux comme s'ils voulaient éviter une autre crucifixion du Christ.

Verdiani, un inspecteur de la sécurité publique, est apparu de dos avec un panettone et deux bouteilles de vin mousseux à la main.

La machine à remonter le temps a marqué le 24 décembre 1949.

Verdiani monta rapidement les escaliers de sa maison. Il a trouvé Salvatore Giuliano, Domenico Albano, Nino et Ignazio Miceli qui l'attendaient dans une pièce mal équipée.

L'inspecteur commença immédiatement : "Je sais que depuis quelques mois vous écrivez quelque chose d'important et de compromettant sur le massacre de Portella della Ginestra, ici dans cette maison de Castelvetrano".

Le bandit n'a pas réagi.

Il a poussé Verdiani :

"Giuliano, regarde, le renard, le docteur et le gamin marchent ensemble cette fois et ils t'auront."

"Et qui sont-ils ?"

"Le renard est le colonel des Carabiniers Luca, le médecin est Paolantonio, le garçon est le questore de Palerme, trop jeune", a-t-il ajouté avec mépris.

232

"Mais j'ai un plan. Je vais vous faire expulser, donc je vais les berner. Il y a un avion prêt pour vous et vos petits pour l'Afrique du Nord depuis la base de Milo. Mais sous certaines conditions."

Giuliano s'est tordu le visage : "Comment pouvez-vous me garantir cette expatriation, si vous n'avez pas réussi à éviter d'être remplacé par Luca. Je ne suis pas comme la chatte idiote qui boit ton bavardage."

"Tu dois me faire confiance. J'ai de puissants amis au ministère de l'Intérieur qui me soutiennent, mais vous devez me dire tout ce que vous savez sur le massacre de Portella della Ginestra. Mais juste tout."

Giuliano comprit que le policier, avec les nouvelles et les documents qu'il aurait obtenus de lui, aurait pu s'imprégner d'un politicien qui avec l'affaire "Portella della Ginestra" était trop exposé. Il comprenait son intrigue et, en tant qu'agriculteur intelligent, il a répondu après avoir jeté un coup d'œil furtif derrière les rideaux d'une fenêtre sur la rue :

"D'accord, j'accepte, mais devant moi il y a quelques picciotti qui, dès leur arrivée, me feront savoir si tout s'est bien passé. Puis elle me confie son fils et nous partons, lui et les autres. Le garçon l'aura quand on y sera.

Vous êtes d'accord, inspecteur ?"

"Tu sais bien que ces choses ne dépendent pas seulement de ma volonté et que, par conséquent, mon fils, pris en otage par toi, ne forcera pas ceux que je connais à respecter les alliances. Pour l'instant, je peux vous promettre que je vais demander au procureur général de la République de Palerme de libérer vos femmes. Dès que ça arrivera, vous saurez que je suis bien soutenu. Ce n'est qu'alors que vous m'enverrez le mémorial que vous écrivez vous-même, afin que je puisse démontrer vos bonnes intentions de vous mettre à la disposition du gouvernement. Rappelez-vous que Luca avait la tâche de coordonner toutes les forces en Sicile pour vous capturer. Et cette position a été prise sous la pression des partis d'opposition et de l'opinion publique.

Mais nous, au ministère de l'Intérieur, nous sommes toujours en charge.

"Je n'écris pas de mémoires, je dicte et tu le sais."

"Je sais que l'Avocat vous aide, mais ne perdez pas de temps à me faire connaître toute la vérité et à me donner les noms des commanditaires du massacre. Souviens-toi, eux seuls peuvent te sauver la vie aujourd'hui.

"Et ce n'est pas tout. J'ai beaucoup de photos et un film avec moi," dit Giuliano avec mépris, ayant compris que quelqu'un à Rome était très préoccupé par les documents qu'il écrivait.

"Achète-moi tout et je te promets un trajet facile pour toi et tes hommes."

Giuliano est resté seul avec Pisciotta.

"Ces fils du ministère de l'Intérieur pensent qu'ils se foutent de moi. Mais il faut encore qu'il naisse qui baisera Julian."

Il répara son arme, qu'il gardait dans sa taille, et s'en alla en toute sécurité et gaieté :

233

"J'écris deux mémoriaux, et l'un d'eux contient les noms des directeurs. Et c'est précisément ce qui sera remis demain au colonel Luca, non pas parce que je fais confiance aux carabinieri, que je déteste même pour le mal qu'ils nous ont fait, à moi et à ma famille. Mais parce que c'est comme ça que je les joue les uns contre les autres et que je vais rumpirannu i corna".

"C'est un jeu très dangereux, répondit Pisciotta.

"Statti zittu. Je ne t'ai pas entendu à mes côtés depuis quelques jours. Vous avez l'air d'une mouche qui se jette obstinément contre la vitre pour sortir et, même lorsque vous ouvrez la fenêtre pour la faire s'envoler, elle reste à l'intérieur et vous dérange avec son bourdonnement. Sois prudent. Aspanu, ne joue pas à des jeux cochons avec moi, car comme je t'ai sauvé de la tuberculose, je peux te tuer de mes mains".

Le colonel Luca était dans son bureau à Palerme. Il faisait très chaud et on essuyait la sueur avec un gros mouchoir blanc. Il était au téléphone et s'est entretenu avec un officier de haut rang du Commandement général des Carabinieri de Rome :

"On m'a donné, anonymement, un mémorial que je présume venir de Julien, même s'il n'est pas écrit de sa propre main. Il parle du massacre de Portella della Ginestra et dit clairement, en faisant des noms et des prénoms, que certains représentants démocrates-chrétiens siciliens, toujours en contact avec les services secrets américains, l'ont convaincu de tuer les paysans afin de ne pas livrer l'île aux communistes. Je ne sais pas dans quelle mesure c'est vrai, mais je pense que ce mémorial sera très utile lorsque nous prendrons Giuliano vivant et confirmerons son contenu.

Ces images ont également disparu. D'autres se sont formés immédiatement. Verdiani était chez lui à Rome. Peu avant cela, Domenico Albano lui avait remis un document. Quand il a fini de le lire, il s'est déchaîné et a crié : "Il n'a pas donné les noms des dirigeants politiques du massacre de Portella della Ginestra. Il avoue n'avoir tiré qu'avec ses picciotti et se justifie en disant qu'il ne voulait pas le massacre des paysans, mais seulement pour leur faire peur. Et ce, non pas parce qu'il veut être sous couverture, mais pour nous faire chanter. Il ne sait pas que c'est comme ça que sa condamnation à mort a été signée."

Sa secrétaire a appelé :

"Vous devez dire à notre homme, qui tient Gaspare Pisciotta dans sa main, de l'approcher et de le convaincre de prendre les Carabinieri à Giuliano, mais il doit le délivrer mort.

La machine à remonter le temps ne marquait pas seulement la date de l'année, du mois et du jour, à savoir le 4 juillet 1950, mais même l'heure, 23.54, comme pour souligner l'événement qu'il fallait observer.

Nous avons vu une voiture noire de 1100, avec quelques carabinieri à bord en tenue civile, avancer lentement dans les rues du pays, maintenant endormis.

234

Il fit quelques tours, puis s'arrêta près du monument aux morts, sur la Piazza Matteotti à Castelvetro.

Un homme est descendu, qui a été immédiatement reconnu par les observateurs de l'an 2000.

"C'est Gaspare Pisciotto", cria Federico.

Ces mots, à travers un jeu mystérieux des lois de l'espace-temps, ont été portés par le vent aux oreilles de Pisciotto, qui a tremblé.

Qui avait prononcé son nom cette chaude nuit d'été, alors qu'il avait promis de livrer Julian vivant au colonel Luca ?

Il regarda autour de lui, mais ne vit personne dans la rue, mal éclairé et avec des portes et des fenêtres bien fermées et verrouillées.

Il se tourna vers la voiture et dit au carabinieri, qui était resté derrière le volant : "Attendez-moi et ne bougez plus pour aucune raison".

Il marcha environ deux cents mètres et frappa à la porte de l'Avvocatichio De Maria, ce qui ne le fit pas attendre longtemps : il ouvrit la porte et le fit entrer. Il trouva Giuliano toujours assis à table, même s'il avait déjà fini de dîner. La jeune fille de 20 ans, Nella, avait maintenant rangé la maison pour la nuit et avait laissé sur la table un plat avec du fromage, des olives, du pain et une bouteille de vin blanc pour l'invité, ce qui n'était pas étonnant. Mais Pisciotto n'a pas pris de nourriture.

La mère de De Maria était au lit depuis environ une heure.

Giuliano fumait une cigarette et au début, il ne semblait pas se soucier de Pisciotto.

Mais ce calme a duré un moment : "L'inspecteur Verdiani m'a dit de faire attention à vous parce que vous me remettez à Luca".

"Croyez-vous ce flic ? Tu ne vois pas qu'il veut nous monter l'un contre l'autre ? Si tu te débarrasses de moi, si tu me tues, qui va surveiller tes arrières ? Verdiani fera paver sa route. Il veut juste vous arrêter."

De Maria et la bonne, puisque les deux se disputaient, s'excusèrent et allèrent se coucher.

Giuliano et Pisciotto montèrent au deuxième étage et, tandis que le premier s'installa sur le lit, le second s'assit sur un sofa, préparé par Nella.

Il était 1h30 du matin, quand Giuliano et Pisciotto se sont déshabillés et, restant en sous-vêtements et sous-vêtements, se sont couchés dans leur lit.

Au bout d'un moment, on entendit Pisciotto ronfler, mais les observateurs virent qu'il avait les yeux grands ouverts en direction de Giuliano, qui s'était plutôt endormi, comme s'il avait accepté le caractère inévitable de son destin.

L'horloge du clocher de l'église sonnait avec trois touches sérieuses et une lumière trois et quart. Pisciotto arrêta de faire semblant de ronfler et leva les oreilles pour écouter le moindre bruit. Quand il comprit que Giuliano dormait vraiment, il se leva et s'approcha de lui : il était allongé, la tête

posée sur son bras droit, la tête posée sur un carré, le corps allongé sur le côté droit, bougé de façon que les deux murs le protègent partiellement. Pisciotta tenait l'arme. Au lieu de donner le signal convenu aux Carabiniers

235

pour les relever, s'approchaient et avec une grande froideur visaient la tête, tirant en succession rapide deux coups de feu. Mais sa main trembla et Julien fut atteint derrière lui, sur le côté droit.

Le bandit le plus terrible et le plus impitoyable de la Sicile occidentale trembla, mais ne bougea pas ; il se tint à la place du dormeur, comme si rien ne s'était passé et que Pisciotta avait tiré à blanc. Mais les flots de sang, qui sortaient des blessures, indiquaient clairement que la vie avait maintenant fui Julien. A ce moment-là, l'âme du bandit de Montelepre, qui quittait ce corps devenu un morceau de bois, regrettait de ne pas s'en être détaché le 2 septembre 1943 dans le quartier Quattro Mulini de San Giuseppe Jato, sauvant ainsi sa terre et sa famille de la perte et de la destruction.

Pisciotta, qui pendant son bref faux sommeil, qui a duré une éternité, avait revu à plusieurs reprises dans son esprit tous les gestes à faire, pris pantalon et chemise et sortit de la pièce. Mais à l'entrée, il s'est heurté aux avocats d'Echio.

"Que s'est-il passé ?"

"Rien, rien, pousse-toi de là."

Pisciotta descendit les escaliers, sortit et ferma la porte derrière ses épaules.

Le capitaine Parenze, qui avait entendu les deux coups, l'a frappé : "Que s'est-il passé ?"

"Il me tirait dessus, mais je l'ai devancé."

"Il est mort ?"

"Oui."

"Pig Judas, qu'est-ce qu'on fait maintenant ?"

Gaspere Pisciotta ne lui répondit pas : en sous-vêtements et sous-vêtements, pieds nus et avec ses vêtements sous le bras, il atteignit la voiture et y glissa.

"Allez, la fête est finie."

Le capitaine Parenze, qui était resté devant la maison de Maria, commença à frapper furieusement à la porte avec ses poings. Il jurait :

"Mais cette chatte a vraiment dû lui tirer dessus. Nous lui avons dit de signaler sa présence, puis nous sommes intervenus. Que s'est-il passé ?"

La porte s'ouvrit et Parenze d'unmple se trouvait dans la pièce où Julien gisait, maintenant sans vie. Le sang coulait et se répandait sur le débardeur et les draps. Quand il vit cette scène et la position du bandit, clairement désarmé, il ne put s'empêcher de s'exclamer :

"Oublie la chatte, ce fils de pute nous a baisés, nous a doublés. Il nous a fait croire qu'il livrerait Giuliano vivant. On n'aurait pas dû laisser son arme. Ce fils de chien nous a demandé de la garder pour nous défendre contre toute agression de Giuliano".

Il a crié à l'adresse de l'Avocat : "Où est le téléphone ?"

Dès qu'elle l'a vu, elle s'est jetée sur lui :

"M. Colonel, Pisciotta a tué Giuliano et est parti. Il nous a arnaqués. Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?"

D'un autre côté, il n'y avait pas de voix. Puis il a entendu :

"Restez calme. Ils étaient probablement au courant pour notre mémorial, alors nous les avons entre nos mains. C'est ainsi qu'ils l'ont rendu inutile, parce que même si nous sortons ce document, n'importe quel journaliste dont le prix est fixé pourrait le retourner contre nous, nous accusant de l'avoir construit pour nous faire oublier nos soupçons et nos responsabilités.

Il se tut un moment, puis reprit :

"Mais tout n'est pas encore perdu. Si vous pouvez changer la scène du crime de telle sorte que vous pensez que nous l'avons tué, peut-être que ce mémorial pourrait encore être utile. Bonne chance, capitaine Parenze."

L'officier est resté ivre.

Mais seulement pour une courte période. Il s'est tourné vers la mère de l'Avocat et la servante :

"Dépêche-toi, lave tout, tu n'as plus besoin de voir quoi que ce soit, il ne s'est rien passé ici et aide-moi à le couvrir".

Les femmes, qui tremblaient, ont tout fait très vite et imparfaitement, ne passant la ceinture que par deux passants, nouant une sandale et non l'autre.

Parenze appelait deux carabinieri : "Aidez-moi bientôt à le transporter dans la cour.

Il faut faire croire qu'il y a eu une fusillade entre nous et Giuliano, alors on va se faire foutre ces fils de butane vendus du ministère de l'Intérieur et ces quatre démocrates chrétiens siciliens qui voulaient rendre service à leur maître, qui est à Rome. Le mystère de cette histoire doit les accompagner jusqu'à ce qu'ils disparaissent de la scène politique italienne et qu'un magistrat courageux n'enquête pas en profondeur sur leurs méfaits.

Ils l'ont placé sur le sol, en le posant sur la poitrine, jambe gauche longue, pliée à droite, le talon du pied touchant presque la partie interne du genou de l'autre jambe. Bras droit tendu, au niveau du cœur, doigts de la main joints, paume presque entièrement ouverte ; bras gauche replié en dessous, entre le sol et la poitrine.

Le débardeur, sur le côté droit, était maintenant trempé de sang et les blessures coulaient vers le haut, violant ainsi la loi de la gravité.

A ce moment-là, Parenze a fait enlever tout le monde. Avec ses hommes, il a explosé avec la mitrailleuse de Giuliano et la leur. Tous en l'air, sauf un, qui a tué un homme mort. Finalement, le canon de Giuliano et celui de Giuliano ont été placés : le premier était à un mètre et vingt de sa main droite, avec le chargeur face à sa tête, et le canon face à ses pieds, le canon à quelques centimètres de sa tête.

Quelques jours plus tard, un appel téléphonique anonyme est parvenu à la rédaction d'un

et a expliqué par télégramme et par signe comment Giuliano avait été tué. Et le journaliste a tenu à écrire son article.

Le colonel Luca, en le lisant, dit : "Le Corps des Carabiniers vivra des années très difficiles. Ils nous regardent déjà avec suspicion parce qu'ils croient que nous pouvons encore être liés à un roi qui ne nous appartient plus.

Ils oublient que nous n'avons que deux liens : avec la terre sur laquelle nous travaillons, comme les paysans, et avec les personnes que nous protégeons contre le harcèlement et le vol, voire les politiciens eux-mêmes.

Il a déboutonné sa veste et noué sa cravate. Puis il a ajouté :

"La nouvelle classe politique dominante se référera toujours à nous frapper dans le cas du bandit Giuliano, parce qu'il ne nous aime pas, comme le peuple. On nous blâmera pour toutes sortes de choses. Nous n'aurons plus d'organe institutionnel pour nous protéger de la malveillance. Ils vont essayer de nous entraîner dans les polémiques les plus prétentieuses, de nous faire perdre notre image d'hommes fidèles qui ne servent que l'État, pour mieux le gérer. Les Carabiniers - j'en suis sûr - ne tomberont pas dans le piège et resteront en dehors de cette faute professionnelle d'anéantir les vraies valeurs d'un peuple".

Il conclut fièrement : "Les Carabiniers seront une référence morale pour toutes les années à venir et les gens les regarderont toujours avec admiration.

Le scénario entre les pouvoirs de l'État était terminé. A partir de ce moment commença la légende du bandit Giuliano, introduit dans les nuits de la nouvelle lune dans les montagnes de Montelepre par le vent qui siffle en direction de la mer des phrases incompréhensibles, que l'oreille attentive pouvait déchiffrer.

Le vent du sud a été témoin de la scène et n'a pas oublié ce qu'il a vu.

Si quelqu'un pense que quand Giuliano et Pisciotta seront tués, personne ne saura jamais qui a tué les pauvres paysans de Portella della Ginestra, eh bien, ils ne dorment pas.

Un jour le peuple sicilien comprendra ces phrases portées par le vent du Sud, qui soufflera impétueusement pour chasser de Sicile et d'Italie les ruffians, hominics et quaquaraguà.

Quelqu'un dit que dans les nuits où le vent souffle impétueusement, on peut déjà entendre une chanson mélancolique :

/ ru cumpari stannu stannu ca.

C'est toujours comme ça, comme ça.

Ciurì a chistu, duri a chiddu

Ca na morti sunnu uguali,

Si c'est le cas, tout est à la maison.

Ca Pisciotta cu Giuiianu

Vannu au-dessus des laits

A circari li cumpagni

Et cherche-les, cherche-les.

238

Parce que les miroirs déjà scantanu Et regardez-les, regardez-les Stannu ensemble avec Doppu a morti Su cumpari Doppu.

E stu ventu cunta a storia Ri ru giuvini briganti Cu li mani I zappaturi E a vrigogna siciliana Gasparinu, ca a to manu Quattru infami ci misiru cuntru Ora è tempu i ruspigghiarisi Ca a Sicilia chiama tutti E cercali, cercali Cumpagneddi e amici beddi A cavaddu tutti a Palermuti

Et regardez-les, regardez-les.

Ils étaient tous au-dessus des traites au Cavaddu Vannu.

Sunnu mort ou vivant ?

The ru cumpari stannu ca Stannu durmennu queti Ma i picciotti stannu aggritta E ne manu la spiranza

CHAPITRE XXVII

Il raconte la fin de Gaspare Pisciotta, lieutenant de Salvatore Giuliano, mais aussi les événements qui ont fait rêver les Italiens pendant les moments dramatiques de la reconstruction après la Seconde Guerre mondiale : l'infailibilité magique de Turin et le succès de Fausto Coppi.

La fin misérable de Giuliano a attristé tout le monde, invités du Millenovecento et du Duemila. Sa mort avait été celle, peu glorieuse, d'un paysan qui avait monté sa tête, ayant osé avec quelques malheureux comme lui - aidé au début par la chance et la confusion de la guerre - défier les puissants de la République naissante. Il pensait pouvoir traiter avec eux sur un pied d'égalité, assumant ainsi des comportements de présomption typiques de ceux qui viennent de rien et qui sont destinés à retourner à rien.

Les ânes de pierre, après l'avoir chatouillé de fierté et de vanité, atteignirent leur but, n'hésitèrent pas à le décharger comme ce sac de grain destiné au marché noir, qui avait commencé sa légende.

Et le rêve d'une Sicile indépendante, qui voulait briser les chaînes qui l'entouraient à Rome, a pris fin quand Gaspare Pisciotta a volé la vie de Giuliano dans la maison de l'Avvocatichchio.

Mais Frederick ne s'est pas laissé emporter par l'émotion. Avant que la machine à remonter le temps ne se consacre à d'autres événements, elle demanda à Palei qui avait versé la strychnine dans le café de Gaspare Pisciotta à la prison d'Ucciardone, mettant ainsi un terme à l'histoire de Giuliano et de son groupe.

Il a été immédiatement satisfait. Ils ont vu deux hommes de petite taille, corpulents. L'un était sicilien, l'autre calabrais. Il entendit clairement : "Dites à nos amis de Palerme que demain soir Gasparinu ne dormira pas dans son lit.

Ils ont donné l'ordre de ne laisser aucun Sicilien l'approcher. Mais nous, dans cette prison, nous avons un Calabrais qui jouit de la confiance des gardiens, à tel point qu'il fonctionne sans être dérangé. Il mettra le poison dans le café de Pisciotta demain matin, et nous le lui avons déjà livré".

"Les amis de Palerme seront reconnaissants."

Les images ont disparu.

Frederick a déclaré : "C'est surprenant. Aucun procès n'a jamais montré que Pisciotta a été tué par un Calabrais. Oui, depuis ces années-là, il y avait de bonnes relations de bon voisinage entre la mafia et l'ndrangheta. Et l'État se limitait à

d'examiner ces alliances, sans intervenir. Ils auraient été exploités par un pouvoir politique, tellement avide de votes qu'il aurait passé outre tout sens moral et toute légalité".

"C'est ainsi qu'ils finissent, conclut-il, ceux qui s'opposent à un certain ordre établi, ce qui n'est pas vrai qu'il a pris fin avec la chute du fascisme.

Il suffit de penser qu'il existe encore aujourd'hui en Italie le système de sécurité publique établi par Benito Mussolini. Les soi-disant démocrates ont réformé un peu de tout, mal et parfois en vain. Mais le cadre principal de l'État, celui qui le soutient, est resté tel qu'il était il y a 70 ans. Les hauts fonctionnaires du ministère de l'Intérieur ont conservé tous leurs pouvoirs. Et quand les policiers ont demandé la démilitarisation et la syndicalisation de leur corps, il ne leur a pas semblé vrai de leur plaire. Ils auraient pu aller sur la place et gronder. Mais, dans la même loi, tous leurs pouvoirs seraient confirmés".

Dans la galerie des glaces, l'obscurité revint. C'était une libération pour quelqu'un. La machine à remonter le temps a commencé à projeter de nouvelles images, qui dansaient dans l'air comme des libellules.

La date du 11 juin 1949 a été enregistrée.

"C'est Fausto Coppi, le champion cycliste, qui a fait rêver les Italiens lors des moments dramatiques de la reconstruction après la Seconde Guerre mondiale", s'est exclamé presque tout le monde, surpris de l'apparition du champion parce qu'ils ne comprenaient pas quel rôle il pouvait jouer dans leur extraordinaire aventure.

"Il est dans une église."

"Je reconnais que c'est la basilique de Superga, dit Balthasar avec beaucoup d'intuition, où sont enterrés les joueurs du grand Turin qui, le 4 mai 1949, s'écrasèrent avec leur avion, revenant de Lisbonne, contre le mur périphérique de l'église.

"Mais pourquoi est-il là ?"

"Il parle à un moine."

"C'est Giovanni Biestro, le portier de la basilique, qui, dit-on, a recueilli les derniers mots d'un célèbre joueur turinois mort dans la catastrophe aérienne. Avant de mourir, il l'a pressé de dire à Coppi ce qu'il lui disait.

"Que lui a-t-il dit ?"

"Tu n'entends pas un mot de ce qu'ils disent. Tais-toi, essayons de comprendre ce qu'ils disent".

Les deux étaient blottis sur un banc au fond de l'église haute, plongés dans l'obscurité, près d'un confessionnal, d'où l'on attend à tout moment que quelqu'un en sorte, de quelle taille que ce soit, si mystérieux et impénétrable est son intérieur, où seul le prêtre peut entrer.

Biestro, qui semblait souffrir, parlait d'une voix subtile et se sentait à peine.

"Enfant, mon père m'a appris à être tonnelier. Pendant les mois de mars à novembre, j'allais de ferme en ferme pour ajuster les barils, pour façonner les bacs et les cuves, pour construire des cravates pour les lapins, pour mettre une pièce au besoin.

Dans ma vie, bien que j'aie déjà passé quarante ans, je n'ai fait que deux voyages : le premier à pied, le second assis sur la poitrine d'un camion, coincé entre des cages de poulets. Je suis allé à Cuneo pour ma visite militaire. J'ai été réformé à cause de la maladie dans ma jambe. Une de mes tantes, me voyant sans art et sans partir, m'a emmenée avec elle à Turin, trouvant un abri à la Basilique de Superga, où j'ai toujours fait les mêmes choses : je me lève tôt le matin, je nettoie le sol de la salle à l'eau et à la sciure, j'ouvre les portes, je me ferme dans la cage, je vais à midi et à 19 heures dans la cuisine de l'assemblée prendre une assiette de soupe.

A huit heures, à l'exception des fonctions solennelles, je ferme mon magasin et retourne dans ma chambre, qui donne sur une cour intérieure, sans vue mais en ligne avec la route de Rivoli. Tous les jours, été comme hiver".

Biestro s'est arrêté et s'est essuyé les yeux en se mouillant.

"Alors, jusqu'au 4 mai de cette année, quand il pleuvait sur la basilique comme un météore, cet avion. Je me suis précipité vers l'épave qui fumait, tandis que les corps étaient déchiquetés. A ce moment-là, il y avait un fait qui a bouleversé ma vie et m'a uni au destin tragique de ces joueurs.

Le concierge a touché sa jambe, la mettant mieux sur le banc :

"Je dois le déplacer tout le temps, parce que ça me fait mal si je le laisse immobile trop longtemps."

Après que ce joueur m'ait ainsi parlé et m'ait supplié de vous dire immédiatement ce qu'il me disait, j'ai été enfermé dans ma chambre jusqu'à tard dans la soirée, tandis que des carabinieri, des journalistes, des fans, des sauveteurs fouillaient l'épave pour récupérer les pauvres restes et laisser les images de ce triste événement aux générations futures. Le lendemain, tôt le matin, poussé par une force hors de mon contrôle, je suis descendu en tramway à crémaillère à Turin et d'ici à Cuneo en train. J'ai essayé de vous rencontrer à l'hôtel où vous étiez, mais Biagio Cavanna, votre masseur, m'en a empêché.

Je lui ai dit certains de ces mots, dans l'espoir qu'il vous les rapporterait.

"Cavanna", dit Coppi, "il m'a parlé de vous et de ce que vous vouliez me dire dans la nuit du 9 juin qui a précédé la course cycliste Cuneo Pinerolo. J'étais incrédule. Il n'était pas possible que cette formule m'attribue le don de l'invincibilité.

Mais le lendemain, j'ai triomphé avec une impressionnante évasion de 190 km.

D'abord sur tous les sommets des Alpes italo-françaises, la Maddalena, le Vars, l'Izoard, le Montgenèvre, le Sestriere, et première à l'arrivée avec près de douze minutes d'avance sur Gino Battali.

Une entreprise historique, unique et légendaire : c'est ce qu'ont dit des journalistes du monde entier. Je me sentais chargé d'une énergie extraordinaire, mais pas de cette terre. Que

a fonctionné et, par conséquent, est vraie et efficace. Mais mes victoires doivent continuer. Je ne peux pas m'arrêter maintenant que j'ai vécu le frisson d'une victoire imparable. Je suis venu ici aujourd'hui, à notre insu à tous. Je veux entendre exactement ce qu'on vous a dit dans mes oreilles.

"L'avion venait de s'écraser et s'était écrasé juste là, à quarante, cinquante mètres de là où j'étais, creusant un trou de cinq mètres de diamètre. Personne n'était encore arrivé et j'errais comme un animal blessé au milieu de tôles torsadées. J'ai remarqué deux t-shirts grenat avec le bouclier tricolore, à côté des restes de certains corps. Il pleuvait et les flammes vacillaient. C'est à ce moment-là, alors que j'essayais d'obtenir ces T-shirts, que j'ai entendu une plainte. Je me suis retourné : sous une aile de l'avion, sans jambe, il y avait Ezio Loik, qui parlait avec anxiété. Je l'ai reconnu parce que j'avais une photo de l'équipe dans ma chambre et qu'il était mon chéri. Je ne savais pas quoi faire ni comment l'aider. Mais j'ai tout de suite su qu'il ne demandait pas à survivre. Il voulait me dire un secret. Je me suis approché et j'ai chuchoté que le grand Turin avait joué 100 matches, en gagnant 89, en faisant match nul 11 et en marquant 363 buts. Un succès au-delà de l'imagination".

"Nous étions bons, nous avions un bon entraîneur, mais personne ne connaissait et ne connaissait la vraie raison de nos victoires.

Lourdement, oui. La vie lui glissait entre les doigts. Il a toutefois repris des forces inexplicablement inexplicables et a continué :

"Un jour, moi, Mazzola et Bacigalupo avons couru sur un chemin étroit d'une colline des environs de Turin. On le faisait souvent pour respirer de l'air oxygéné. C'est là que nous avons rencontré un personnage mystérieux, un homme qui nous a dit s'appeler Walet, qui nous a demandé d'arrêter parce qu'il devait nous parler. Nous nous sommes assis près d'une croix en bois. Il nous a parlé de la guerre qui venait de se terminer, des graves morts qu'elle avait causées. Mais maintenant, il est temps pour une renaissance forte et le sport aidera à redonner confiance dans la vie et le progrès aux hommes, si éprouvés. Il fallait cependant créer des moments de légende pour capter l'imagination populaire et l'enrichir. Et il nous a révélé la formule de la victoire, de l'invincibilité qui est dans le cœur de tout homme, mais que la vie imposée par le groupe social dominant nous fait oublier. Il a ajouté, cependant, qu'une fois appliquée, elle nous mènerait à un point de non-retour, à un événement tragique qui marquerait nos vies. Et cela pour que la légende devienne impérissable. Nous étions jeunes et nous avons accepté parce qu'on ne peut pas fermer la porte à l'invincibilité simplement parce que la vie peut aussi être impliquée. Depuis lors, ce fut une succession continue de victoires et de succès. Les gens étaient ravis. Nous étions en état d'ébriété et ne savions pas que nous courions inexorablement vers notre destin. Cette formule, cependant, ne peut pas mourir avec nous. Il y a quelque temps, Walet m'est réapparu, comme pour exiger un compte que nous devons honorer. Il m'a dit que tu viendrais, et tu étais l'homme de la situation parce que tu avais le reste.

243

quelques jours à vivre. J'ai dû vous donner la formule pour que je puisse l'apporter à Fausto Coppi, pour que la légende de l'invincible sportif puisse continuer au fil des ans".

"Je m'approchai de lui et, en riant, j'entendis ces paroles nues et inexorables, qui vidaient l'univers de toute son énergie. J'en ai parlé à M. Cavanna. Mais maintenant je veux vous dire, en toute complétude, que vous êtes le véritable destinataire.

Biestro dit à Coppi de s'approcher et lui murmura à l'oreille des mots qui n'avaient pas été entendus.

"Mais vous ne ressentez rien, cria Faust, quel genre de tromperie est-ce ? Il y a un pacte entre nous : la machine nous montre les événements qui ont eu lieu pour que nous puissions connaître tous les aspects secrets, pour les dépouiller des mensonges dont ils ont été, plus ou moins délibérément, couverts au fil des ans. Pourquoi nous cache-t-on cette vérité ? C'est la première fois que les Ummit nous cachent quelque chose. Dans quel but ?"

Coppi, quant à lui, s'était levé, ignorant la protestation enragée de Faust. La tête inclinée et le visage sombre, peut-être parce qu'il avait décidé dans son cœur de ce qu'il fallait faire, il sortait de la basilique.

A-t-il aussi accepté le mariage de l'invincibilité et de la mort ?

On ne le saura jamais. Mais depuis ce jour, ses victoires sont devenues légendaires.

Avant de mourir, avez-vous dévoilé la formule magique à quelqu'un d'autre ? Qui sait ? Qui sait ?

Fausto

Coppi mourut du paludisme le 2 janvier 1960 et il semble que, pris dans les convulsions de la fièvre, il prononça des noms inconnus à l'époque, comme Villeneuve, Senna et un autre, qui ne fut pas compris.

Après avoir rencontré le champion, le concierge Biestro ne vécut que quelques jours : un matin d'août, jour que Pie XII consacra plus tard à l'Assomption, le monseigneur, ne le voyant pas dans l'ordonnance du tribunal, alla frapper dans sa chambre. Biestro semblait dormir, mais son cœur ne résistait pas à ces pensées et à ces vérités.

Jusque-là, il avait vécu une vie comme celle que l'on passe le dimanche, quand il n'a rien à faire. Alors c'était lui, l'homme difforme, qui avait été chargé de transmettre la formule de l'invincibilité.

Avant de mourir, il avait pleinement accompli sa tâche.

Les invités de l'époque se regardaient avec étonnement, ne comprenant toujours pas le fil logique qui reliait les différents épisodes que la machine des Ummit leur révélait, avec un faux hasard.

Il devait y avoir un lien, pour l'instant obscur, bien connu du Prince de Palagonia, qui suivait les événements avec des jambes qui se chevauchaient, avec le détachement typique de sa caste, qui l'empêchait d'avoir et de manifester toute sorte d'émotion.

CHAPITRE XXVIII

L'histoire mystérieuse de la disparition du physicien nucléaire Ettore Majorana y est racontée.

La machine à remonter le temps a sauté, bouffant comme un vieux train à vapeur. Elle a eu un tremblement convulsif, comme si elle avait été prise dans une crise hystérique.

Il flashait dans toutes les directions, nerveusement, dessinant sur les murs de la salle des miroirs d'images d'hommes et déformant des choses.

Il illuminait les visages des hôtes de Villa Palagonia transversalement, de sorte que chaque ride ou tache sur la peau était mise en évidence.

Personne ne pouvait dire ce qui allait se passer. Peut-être les Ummites regrettèrent-ils de leur avoir fait explorer le passé et l'avenir, et ils avaient volé sans le savoir des mystères qui devraient le rester ? Avait-il ordonné au magnétoscope spatio-temporel d'arrêter ses opérations ?

L'explication était très différente. La machine à remonter le temps remonte à des années. De 1950 à 1940, elle avait sauté jusqu'en 1940 et encore plus loin en arrière, se plaignant - apparemment - d'avoir manqué un épisode qui devait être détecté et porté à l'attention de ses invités, afin de mieux comprendre la raison de ce voyage fantastique dans le temps : l'histoire mystérieuse de la disparition du physicien nucléaire Ettore Majorana, qui ne sait toujours pas s'il s'est suicidé en sautant à la mer ou s'il a émigré en Argentine, se cachant là pour échapper au poids insupportable de ses fonctions universitaires et de ses brillantes études et surtout la présence oppressive de sa mère.

Lorsque la machine fut placée le 27 mars 1938, jour de la mystérieuse disparition du jeune physicien, elle se calma et envoya des images qui devinrent claires et nettes.

Vous avez vu un bateau, enveloppé dans l'obscurité de la nuit, courir sur la mer, noir comme la braise. L'étrave fendit comme un rasoir la mousse blanche, qui se détachait bien, illuminée par les lumières à bord.

Majorana était sur le pont arrière.

"Il est si jeune", s'exclama Faust. "A l'âge de 21 ans, il avait déjà fait de brillants débuts à l'Institut de Physique de Via Panisperna, qui ont abouti à l'élaboration de théories telles que l'interaction des protons et des neutrons par les forces d'échange. Ce soir-là, le physicien de Catane avait pris le ferry de Naples à Palerme, pour rentrer chez lui, même s'il n'avait pas un grand désir. Mais les Siciliens portent une malédiction sur eux-mêmes : comme les Arabes au moins une fois dans leur vie.

245

Ils doivent aller à la Mecque, donc ils doivent retourner périodiquement sur l'île, comme pour se restaurer, pour acquérir de nouvelles énergies, cachées dans les profondeurs de cette terre, qui était un Cyclope, surtout quand ils sont assaillis par le désespoir, la déception, la confusion. Quand vous perdez votre chemin et votre jugement, cherchez vos origines", dit un vieux proverbe populaire.

"Mais il n'est pas seul, s'exclame Federico, avec lui, il y a une autre personne, enveloppée dans un long imperméable noir. Je ne vois pas son visage, couvert d'un chapeau à large bord, piétiné sur ses yeux. Espérons que la voiture s'approche, au moins pour nous faire entendre ce qu'ils disent".

Le magnétoscope ne répète pas l'invitation : il se catapulte entre les deux et la somme est la surprise de constater que l'homme grand et dur, à côté de Majorana, est lui : Walet, le voyageur du temps et de l'espace, le moqueur.

Soudain, la voix du jeune homme se fit entendre alors qu'il surmontait à peine le bruit des moteurs du navire et le rugissement du vent et de la mer :

"Non, pas maintenant, je ne peux pas partir maintenant. Après mes études universitaires à Leipzig, où tout le monde a pu reprendre mon génie, j'ai pu rejoindre pleinement le groupe de travail d'Enrico Fermi, qui ne soupçonne pas mon origine et s'émerveille jour après jour de ma facilité d'apprentissage et de créativité.

C'est vrai, ma mère, ou plutôt celle qui il y a 31 ans a accepté de prendre un ummita pour fils, sans savoir d'où il venait, aujourd'hui, surprise par mes capacités, commence à poser trop de questions.

Walet frostily : "Il y a une trentaine d'années, nous avons réalisé une expérience originale, aux limites de la permissivité des lois de la nature, en créant dans une éprouvette un être, mi-homme et mi-fredonné. Nous voulions tester si les gènes des deux espèces, développés sur des planètes d'étoiles différentes, étaient compatibles et si leur produit générerait des individus qui pourraient combiner leurs qualités positives.

Nous avons fait un sujet avec une grande capacité intellectuelle et une grande idéation, mais quelque chose n'a pas fonctionné.

"Je dois dire que je vais bien, que j'ai eu une enfance normale et que j'ai respecté le code ummita que vous m'avez enseigné, dès que j'ai appris votre langue. Mes parents adoptifs ont pris soin de moi avec amour jusqu'à l'âge de la puberté.

Puis, ma mère a commencé à m'espionner et à contrôler certains de mes comportements, incompréhensibles pour elle. Il ne comprenait pas pourquoi une fois par semaine, la nuit, à la même heure, je quittais la maison pour aller sur la colline en face. Au début, il pensait que je faisais du somnambulisme, puis j'ai eu une maladie plus grave. Finalement, il a été décidé, après avoir consulté un psychiatre, de me suivre discrètement. Bien que j'aie pris toutes les précautions nécessaires, une nuit, il a découvert notre laboratoire, où j'ai reçu des visites périodiques. Il ne comprenait pas tout de suite à quoi servaient ces tournées nocturnes. Il réfléchit et réfléchit encore, et à la fin - je me souviens bien de cette soirée - il m'appela à côté de lui et me révéla ce que je savais déjà, à savoir

246

que je n'étais pas son fils et que je lui avais été confié par des êtres mystérieux.

Maintenant, il voulait savoir qui j'étais vraiment et pourquoi je rendais visite à ces gens étranges.

"Votre mère adoptive, découvrant notre laboratoire, ne nous a pas permis, après que les interventions périodiques sur vous aient été inévitablement interrompues, de compléter votre personnalité.

Tu as trop de sautes d'humeur. Dans certains jours vous êtes extraverti et brillant, dans d'autres vous vous enfermez dans le mutisme le plus total, vous refusez la compagnie, vous vous isolez, vous ne voulez plus travailler dans le groupe d'étude où vous êtes inséré pour une tâche de contenu moral élevé. Nous craignons que vous ne fassiez un acte inconscient, ruinant le travail que nous faisons pour sauver l'humanité de la catastrophe.

"J'ai été aux pactes, j'ai suivi attentivement vos instructions, j'ai surtout découvert la structure la plus intime de la matière, encore inconnue des terriens, qui ne comprennent que maintenant l'immense énergie qui peut générer un atome d'uranium si elle est frappée par des neutrons. Une réaction en chaîne effrayante se produit, les neutrons émergeant de ces collisions, fixant les autres atomes dans une spirale imparable. Ils abordent la vérité avec une grande crainte, mais ils continuent à être fascinés par la perspective de créer une nouvelle énergie, qu'ils pensent pouvoir être utilisée à des fins pacifiques.

"Au lieu de cela, nous savons que le premier feu nucléaire sera allumé pour tuer des milliers d'hommes. C'est pour ça qu'on t'a créé. Pour vous placer parmi les physiciens qui étudient cette nouvelle énergie et les inciter à abandonner le projet sauvage. Malheureusement, comme en Espagne dans le château de la Marquise, il y a eu des produits fabriqués, imprévus par nous, qui ont

bouleversé nos plans. Il existe une force mystérieuse, qui régule les phénomènes de l'espace et du temps, qui empêche leur manipulation. Nous devons découvrir les caractéristiques de cette loi de l'invariance des univers infinis, afin d'intervenir dans les événements qui se sont produits et d'éviter ainsi catastrophes et dévastations".

"Je peux encore être utile dans l'accomplissement de la tâche qui m'a été confiée."

"Nous le pensions, avant que vous ne quittiez Naples. Puis quelque chose s'est produit, qui nous a fait réaliser que l'expérience homme-ummite avait échoué et que maintenant vous pouviez, avec vos excentricités, causer encore plus de dégâts dévastateurs que nous ne voulions éviter.

"J'avoue que je suis parfois assailli par la dépression et le découragement, mais j'ai toujours réussi à contrôler mes perturbations.

"Majorana, tes mots ne nous convainquent plus.

La veille de votre départ de Naples, vous avez remis à l'un de vos élèves, pour des raisons que nous ne comprenons pas, un dossier, dont les Terriens disent qu'il a été perdu, que nous avons retrouvé. Dans ces fiches, vous avez décrit, avec un génie lucide, anticipant les connaissances humaines de nombreuses années et même surpassant les nôtres, comment produire de l'énergie à partir de la fusion nucléaire et de l'hydrogène.

247

collision de la matière avec l'antimatière. Surtout, vous avez dévoilé la composition des univers infinis, en violation du code sacré de l'humiliation.

"Que veux-tu faire de moi ? "Pensez-vous que c'est devenu dangereux pour l'équilibre universel ?"

"Nous croyons que la nature ne doit pas être violée et que votre création est une grave erreur, à laquelle nous devons rapidement remédier.

Ce n'est pas vous qui avez fait une erreur, c'est nous. Le Conseil Galactique des Grands Sages m'a ordonné d'intervenir en vous exilant sur une des lunes qui tournent autour de la planète Umma. Là-bas, vous vivrez heureux pour toujours."

Mallorane se tourna vers la mer, tandis qu'à gauche de la proue, le ciel commençait à s'éclaircir.

Il eut le temps de murmurer : "Pourtant, au milieu de tant de tourments et d'assauts, je vivais pleinement", qu'une lumière verdâtre l'enveloppa, le faisant disparaître dans le néant.

Walet, bien conscient qu'on le surveillait, est parti précipitamment, se réfugiant à l'intérieur du navire, pour éviter d'être interrogé par les invités de la Villa Palagonia.

Ces derniers, dès que la machine à remonter le temps s'est éteinte, ont été assaillis par des pensées anxieuses, qui les ont tourmentés toute la nuit.

248

CHAPITRE XXIX

Il raconte comment Staline a violemment renforcé cet empire hérité de Lénine et comment des millions de personnes - principalement des Polonais - ont été emprisonnées, déportées et abattues.

Et comment, pour ces crimes, seule la lâcheté et la complicité honteuse des gouvernements alliés ont épargné à la Russie un procès.

Une date a été lue dans la machine à remonter le temps : le 19 février 1935.

Un homme est apparu de dos, petit et fort, portant un uniforme militaire de tissu rugueux et une grande étoile sur l'épaule, ce qui ne pouvait être celui d'un lieutenant.

Il écrivait une lettre avec une main lourde et sûre dans une pièce sobrement meublée :

"Dis bonjour à ma mère ! Comment va la vie, comment va ta santé, Mamma Mia ! Vous ne vous sentez pas bien ou vous vous sentez mieux ? Je n'ai pas eu de tes nouvelles depuis longtemps.

Tu ne m'en veux pas, n'est-ce pas, maman ? Je me sens bien. Ne t'inquiète pas pour moi. Je vous souhaite de nombreuses années de vie. Un baiser ! Ton fils Sosò."

Avant même que cet homme ne se retourne, Serghei Pomariòv s'écria : "Par Dieu, c'est Joseph Staline. Sosò est le diminutif géorgien de Iosif".

Aux yeux des invités de l'an 2000, divers sentiments de haine, de mépris et de crainte à l'égard d'un homme qui avait contribué à construire l'histoire de l'humanité au XXe siècle ont été immédiatement remarqués, en vérité plus dans le mal que dans le bien.

Les hommes du XXe siècle ont été surpris par la grande animation qui avait provoqué l'apparition de ce soldat, mais ils ont compris qu'un protagoniste du nouveau siècle était entré en scène.

L'avocat Brancaccio, avec ses idées socialistes, voyait dans l'uniforme sans ornements et sans ornements de cet homme, qui entre-temps avait montré son visage, un signe qu'il n'appartenait pas à la noble caste des soldats d'Europe occidentale. Et il ressentait inconsciemment un sentiment de sympathie pour elle.

Son visage large et ses moustaches pleines et inclinées sur sa bouche lui donnaient l'air d'un bon père de famille, tandis que ses pommettes hautes et ses yeux caucasiens faisaient transparaître son origine slave.

Guttuso, évidemment pas entendu par les invités de l'an 2000, a commenté :

249

"Selon Lombroso, un criminologue du siècle dernier, les hommes aux visages aiguisés, presque volpino, sont surtout de nature méchante et cruelle et plus susceptibles de commettre des crimes.

Ceux qui ont un visage rond et potelé sont, au contraire, la plupart du temps de bon caractère et de caractère amical.

Il devait être un homme qui a été bien voulu par sa famille et par ceux qui lui étaient proches.

Personne ne pouvait, en raison des circonstances de temps et de lieu qui l'en empêchaient, réfuter ces déclarations téméraires, mais dans la galerie des glaces de Villa Palagonia, il y avait un vent glacial de terres lointaines qui soufflait et une plainte qui semblait être mille, cent mille, un million, un million, cent millions d'âmes en peine.

Le marquis Galluzzo se leva et se dirigea vers l'une des fenêtres, qui n'était pas complètement fermée : "Quand ces volets sont laissés légèrement entrouverts, il y a un son lugubre et flippant, qui donne l'impression que l'on monopolise sa peau".

Malgré l'intervention du marquis, la plainte ne cessa pas, venant du fond de l'âme de chacun. Tous les esprits ont vu des millions de morts causées par un régime infâme, contre lequel personne n'avait et n'a encore l'intention d'établir un nouveau procès à Nuremberg, défilé comme dans une sombre procession.

Mais tout s'est terminé quand Staline a répandu de la salive sur l'enveloppe de la lettre écrite à sa mère.

"D'après les paroles écrites par le dictateur, dit le frère Don Pedro, on peut comprendre son caractère dur et inflexible. Il semble tendre et affectueux envers sa mère. Mais ce n'est pas le cas.

Sa syllabe sèche et concise montre la dureté de son âme. Il ne lâche pas ce sentiment, il préfère les lettres rituelles qui annihilent. De sa lecture, nous pouvons voir la cruauté et la violence qui habitent en lui".

"Je préfère l'interroger plutôt que de le juger", a déclaré Indirà Gandhi. Et sans temps, il a appelé le dictateur.

Staline était dans un de ces moments de sa journée où il préférait être seul, et il ne permettait à personne de le déranger. Il a donc été surpris que quelqu'un ait osé s'introduire dans son bureau, un invité malvenu.

Cependant, bien qu'il ait parcouru la pièce pour savoir où se trouvait celui qui l'avait appelé, il n'a pas pu le trouver.

Mais la voix tonitruante de Gandhi continuait à l'évoquer : "Staline, Staline, Staline, je dois te parler".

Enfin, la figure de l'hindou est apparue dans la pièce, enveloppée d'une longue robe beige et d'un bandage sur la tête. Il s'assit dans un fauteuil, rouge brique, et regarda droit dans les yeux du Géorgien, qui était étonné que quelqu'un puisse entrer dans sa chambre en toute impunité et supporter son regard sans baisser les yeux. Il ne savait pas que celui qui l'interrogeait à l'époque était un juge, désigné par les seigneurs de l'époque.

250

En accord avec son caractère glacial, il ne s'inquiétait pas et avec un détachement mal dissimulé disait d'une voix sérieuse :

"Qui êtes-vous et d'où venez-vous ?"

"C'est moi qui pose les questions et toi, Losif Staline, tu dois y répondre."

Le dictateur a compris qu'il vivait un moment extraordinaire de sa vie et, instinctivement, il a porté sa main sur son cœur pour percevoir le rythme et comprendre s'il avait au moins raison.

"Vous avez hérité de Lénine un empire plus puissant que celui des tsars qui vous ont précédés. Vous l'avez renforcé par la violence. quand vous avez décidé de tuer des millions de vos compatriotes.

Même Hitler n'a pas été aussi cruel envers son peuple. Qu'est-ce qui t'a amené si loin ?"

"Je ne sais pas qui vous êtes, et de quel pouvoir vous tirez votre audace de poser de telles questions au Seigneur de toute la Russie. Oui, c'est vrai, j'ai fait un grand empire, sans regarder personne en face, mais j'ai été forcé de le faire par les nombreux ennemis internes et externes qui ont menacé et menacent encore l'unité de notre pays. Depuis l'époque de Napoléon Bonaparte, beaucoup ont tenté

en vain de nous envahir et de nous écraser. Je n'ai pas pu réaliser immédiatement le communisme dans mon pays. J'ai d'abord dû abattre mes ennemis et ceux du prolétariat russe.

Ma moindre faiblesse aurait fait tomber le nouvel État démocratique qui était en train de se créer. Ma rigidité est due à des raisons de survie. Et puis, toi, comment oses-tu me juger devant l'histoire ? Je ne suis pas mort d'un tel procès. Un jour, ils le feront, mais je suis convaincu qu'une fois les contrastes idéologiques dépassés, on me donnera un rôle positif dans l'histoire de mon peuple. Maintenant, va-t'en et ne me dérange pas".

L'hindoue fut prise par un vent enveloppant qui la ramena à la galerie des glaces, tandis que la machine à remonter le temps fit un puissant bond en avant de 5 ans, s'arrêtant au 5 mars 1940, jour où Indira Gandhi se retrouva avec Staline dans la même pièce, comme si le temps n'était pas passé.

Le dictateur, cependant, semblait fatigué et éprouvé. L'année précédente, Adolf Hitler avait attaqué et occupé la Pologne, après l'avoir partagée avec les Soviétiques, avec le pacte Ribbentrop-Molotov. Le matin, il a pris une terrible décision.

Après avoir occupé sa partie de la Pologne, il a reçu 12 millions d'habitants, dont 250 000 soldats, prisonniers d'une guerre non déclarée. Les officiers furent immédiatement placés dans des camps de concentration ; la plupart d'entre eux n'étaient pas des militaires de carrière, mais des réservistes, c'est-à-dire des médecins, des professeurs, des journalistes, des enseignants, des représentants polonais de Wintelligentia, détestés et craints par les deux régimes totalitaires, nazi et soviétique, qui y voyaient les dirigeants potentiels de la résistance, prêts à lutter pour la renaissance d'une Pologne indépendante.

Le 5 mars, le Politburo a ordonné la fusillade massive de tous les officiers prisonniers, en tant qu'"ennemis invétérés et incorrigibles du pouvoir soviétique" et de l

251

l'expulsion de 61 000 membres de leur famille vers des camps au Kazakhstan. Sur une période de vingt mois, plus de 400 000 personnes ont été emprisonnées, déportées et abattues.

Ce jour-là, dans l'après-midi, Staline n'aurait pas pu penser que cet être de type hindou puisse lui reprocher immédiatement la terrible décision qu'il venait de prendre, étant donné que la responsabilité de l'extermination ne serait découverte qu'après tant d'années, après la chute de l'Union soviétique, suite à la décision du président de la Russie renée, Eltsine, de rendre publics les documents relatifs à ce massacre.

Oui, il y a longtemps, la vérité avait été révélée.

Après l'attaque nazie contre l'Union soviétique, le site de la fusillade des officiers polonais fut occupé par les Allemands. Le 13 avril 1943, les médias allemands informèrent le monde entier que dans une forêt près de Katyn, les corps de plusieurs milliers d'officiers polonais avaient été retrouvés, fusillés par des agents de Nkvd (le Commissariat du peuple aux affaires intérieures). Le gouvernement polonais à Londres a demandé à la Croix-Rouge d'envoyer un groupe d'experts à Katyn. Le gouvernement stalinien a transféré la responsabilité du massacre aux troupes allemandes et a utilisé la demande polonaise comme excuse pour rompre les relations avec le gouvernement en exil.

Pourquoi, cet après-midi du 5 mars 1940, quelques heures après que la décision eut été prise, un inconnu hindou lui a-t-il reproché d'avoir été l'auteur de ce vil massacre ? Qui vous a informé ? Quel ennemi du peuple conspirait-il contre les intérêts de l'Union soviétique ?

Gandhi cria de tout son souffle : "Camarade Losif Staline, ton crime crie vengeance au ciel ! Seuls la lâcheté et la complicité honteuse des gouvernements alliés vous ont épargné un processus que vous méritez avec vos dignes compagnons".

Staline répondit avec la même énergie : "Je ne sais pas qui vous êtes, ni qui vous envoie pour me reprocher un comportement inhumain. Je me souviens de vous avoir vu il y a quelques années, ici même, dans cette même salle et, à vos frais, je vous ai invité à vous présenter quand les peuples communistes gagneraient leur bataille contre la bourgeoisie occidentale, capitaliste et antidémocratique. Je ne sais rien de l'extermination de Katyn et vous, vieille femme éhontée et fausse, servante de l'impérialisme américain, ne pouvez pas continuer à vous jeter sur moi de cette façon".

"Nous sommes ici pour vous juger pour vos crimes graves contre l'humanité entière.

Nous avons entre les mains les documents qui vous mettent en garde contre vos responsabilités".

Staline, se sentant fermé au coin de la rue, réagit, comme tous les mortels ordinaires, en se déchargeant sur les autres de ses propres fautes :

"Je ne pouvais rien faire d'autre", et il a sorti une lettre qu'il a immédiatement lue :

"Lettre du commissaire du peuple aux affaires intérieures de l'URSS, L.R. Berija.

C'est très secret. Le 5 mars 1940. Au camarade Staline. "Dans les camps de prisonniers de guerre du Commissariat du peuple pour les affaires intérieures de l'URSS.

252

et dans les prisons des régions occidentales de l'Ukraine et du Bélarus, on trouve actuellement un grand nombre d'anciens officiers de l'armée polonaise, d'anciens policiers et employés des services secrets polonais, des membres des partis nationalistes polonais contre-révolutionnaires et des organisations de résistance contre-révolutionnaires, des traîtres et autres. Ce sont tous des ennemis jurés du pouvoir soviétique, pleins de haine envers le système soviétique.

Dans les camps, les officiers de guerre et les policiers tentent de poursuivre les activités contre-révolutionnaires en menant une agitation antisoviétique. Chacun d'eux n'attend que d'être libéré pour avoir la possibilité de participer activement à la lutte contre la puissance soviétique.

Les organes du Nkvd ont découvert dans les régions occidentales de l'Ukraine et du Belarus un réseau d'organisations contre-révolutionnaires de résistance. Dans toutes ces organisations contre-révolutionnaires, d'anciens officiers de l'ancienne armée polonaise, d'anciens officiers de police et des gendarmes ont joué un rôle majeur.

Parmi les traîtres et les violeurs de la frontière nationale qui ont été capturés a également été identifié un nombre considérable de personnes appartenant à des organisations d'espionnage contre-révolutionnaires et de résistance.

Dans les camps de prisonniers de guerre, il y a 14 376 anciens officiers, fonctionnaires, propriétaires terriens, policiers, gendarmes, gardiens de prison et agents secrets au total (sans compter les soldats et sous-officiers), dont la nationalité est polonaise à plus de 97%.

Parmi eux : généraux, colonels et sous-colonels : 295 ; majors et capitaines : 2080 ; lieutenants et sous-lieutenants : 6049 ; officiers et sous-officiers, gardes-frontières et gendarmerie : 1030 ; policiers, gendarmes, gardiens et agents des services secrets : 5138 ; officiers, propriétaires et prêtres catholiques : 144.

Dans les prisons des régions occidentales de l'Ukraine et du Bélarus, il y a un total de 18632 prisonniers (dont 10685 Polonais).

Partant du fait qu'ils sont tous des ennemis invétérés et incorrigibles du pouvoir soviétique, le Nkvd de l'URSS le juge nécessaire : se soumettre au Nkvd de l'URSS :

les affaires concernant les 14 700 détenus qui se trouvent dans des camps de prisonniers de guerre : anciens officiers polonais, fonctionnaires, propriétaires terriens, officiers de police et de renseignement, gendarmes et gardiens de prison ; ainsi que les affaires concernant les quelque 11 000 détenus qui se trouvent dans les prisons des régions occidentales de l'Ukraine et du Belarus : membres de diverses organisations d'espionnage et saboteurs, anciens propriétaires terriens, entrepreneurs, anciens officiers polonais, fonctionnaires et traîtres ;

d'examiner les cas selon une procédure spéciale, en appliquant aux détenus la mesure punitive la plus sévère : la "fusillade". Comment, face à ces graves accusations, formulées par un organe du parti, en qui je devais avoir confiance, et au danger de voir mon pays courir, ne pouvais-je pas accepter la demande qui m'avait été faite ? C'est pourquoi, quand j'étais à l'hôpital aujourd'hui.

253

Je n'ai pas pu m'empêcher d'approuver le procès-verbal de la réunion.

A ces paroles, Staline a agité le document du Politburo, comme pour libérer son âme d'un fardeau insupportable.

"Ne pensez-vous pas qu'il est au moins hâtif qu'aujourd'hui vous ayez reçu la lettre de la Commission et que vous ayez décidé avec une extrême facilité la mort de milliers d'hommes ? Vous êtes des bouchers ! Ne cachez pas vos terribles défauts aussi parce que lorsque vous citez un document, vous devez le lire en entier. Si vous me le permettez, je vais lire la deuxième partie.

Et c'est dans cet esprit qu'il a sorti un bout de papier de sa poche et qu'il l'a lu tout de suite :

"Mener l'examen des affaires sans poursuivre les prisonniers et sans présenter l'acte d'accusation, sans documenter la conclusion de l'enquête ou de l'acte d'accusation.

"Vous les avez tués sans les juger. Tu n'es pas digne d'être compté parmi les hommes !"

Staline sortit de la pièce en criant et en claquant furieusement la porte. Qui sait à quoi il serait confronté ?

Gandhi a été catapulté parmi les invités de Villa Palagonia et regardé intensément dans les yeux de chacun.

"L'espèce humaine n'a pas d'avenir si elle permet qu'une hyène sanguinaire comme Staline et ses acolytes ne soit pas jugée, malgré les crimes odieux commis.

"Kruscev et Gorbacev n'en sont pas moins moralement responsables et, ayant ces documents entre les mains, ils ont pris soin de ne pas dénoncer le massacre d'officiers polonais. Seul Eltsin a eu le courage de révéler ce crime grave, trop facile à attribuer aux nazis, qui étaient devenus un dépotoir où tout pouvait être déchargé", a déclaré Pomariov en un clin d'œil.

Il poursuit : "Nous avons un document très secret du 3 mars 1959, avec lequel le président de la Commission de sécurité de l'Etat, informant le premier secrétaire du Pcus de l'époque, Nikita Kruscev, que le massacre de Katyn avait été commis par les Soviétiques, a demandé de détruire les dossiers individuels des personnes abattues en 1940.

Kruscev, personnellement impliqué dans le crime, a immédiatement approuvé.

Le Prince de Palagonia et Palet, le jeune homme aux yeux bleus, régna : "Soyez damné pour toujours et les civilisations galactiques s'en souviendront comme des êtres les plus mauvais de l'univers protonique".

De la machine à remonter le temps, une lumière rouge ardente était émise qui imprimait la terrible phrase sur les murs de la galerie des glaces.

Alors tout était silencieux.

254

CHAPITRE XXX

Il raconte la démolition du mur temporel qui séparait les invités de la villa et comment, pour la première fois, un contact fut établi entre eux. Il raconte les rencontres secrètes de Palmiro Togliatti avec Pie XII et ensuite avec l'ambassadeur soviétique en Italie, Kostylev.

Dans la galerie des glaces, la lumière évanescence de la lune se faufilait par une fenêtre, laissée entrebâillée par le prince Grifeo Statella, qui l'avait ouverte pour respirer l'air frais de la nuit, qui se levait du jardin.

La machine à remonter le temps, surprise par la lumière fantomatique, eut un choc et se tut.

Don Angelo Castronovo, même s'il n'en comprenait pas la raison, se leva et se referma si la porte restait ouverte, tandis que le Prince de Palagonia le suivait en clignant de l'œil au jeune ummita aux yeux bleus, qui hocha la tête.

C'est à ce moment que, par magie, le salon a été illuminé par sa propre lumière, si intense que chacun a dû protéger ses yeux avec ses mains. Un sifflement de très basse fréquence, à peine perceptible, rebondit entre les murs, tandis que les figures humaines sculptées en bas-relief sur les murs semblaient faire saillie, comme pour ghermire. Personne n'osait se déplacer d'une table à l'autre, à chacune des tables qui lui étaient assignées, mais l'une d'elles s'accrochait à l'autre.

Lorsque les conditions d'éclairage normales sont revenues, les invités de l'an 2000 ont réalisé qu'ils n'étaient pas seuls. Autour de la table, douze autres personnes étaient assises, vêtues de vêtements du début du XXe siècle, les regardant avec la même extase que les spectateurs ressentent lorsqu'ils regardent les acteurs dramatiques au sommet de la tragédie, enlevés.

Le Frère Don Pedro a empêché tout le monde : "Qui sont-ils, pour l'amour de Dieu ? On nous surveillait et personne ne nous a prévenus ? Je me demande depuis combien de temps ils nous observent."

Faust ajouta avec inquiétude : "Quels chemins tortueux et indéfinis sommes-nous conduits ? Ils avaient le droit de nous voir, pas nous. Pourquoi tout cela ? Comment se fait-il que les lois de l'espace et du temps, qui excluent les relations entre sujets appartenant à des époques différentes, n'aient été valables que pour nous ?

Tous dominaient le Prince de Palagonia avec sa voix puissante de baryton :

"C'est moi qui, avec les seigneurs d'Ummo, ai décidé de partir pour tout le XXe siècle afin de vous faire connaître l'histoire de certains hommes,

255

qui le caractérisait. Il s'agit de vérifier l'authenticité des épisodes et des faits qui leur sont attribués par les historiens, presque toujours du régime et donc peu fiables. Nous avons choisi douze et douze hommes du début et de la fin du siècle, afin que les événements observés à l'aide de cet appareil puissent être l'avenir des uns et le passé des autres. Afin de réaliser pleinement la catharsis temporelle.

Au fil des années, en s'éloignant des événements qui ont eu lieu, la tension s'apaise et, si d'un côté on est plus serein dans leur évaluation, de l'autre on ne les perçoit pas avec ces tremblements qui font tant de bien à l'âme.

Ce n'est qu'en les revivifiant intensément que nous pourrons saisir les causes réelles qui sont à l'origine des grands maux du siècle. Ce n'est que par la purification historique qu'une nouvelle humanité peut être engendrée.

Palet a ajouté : "Les observateurs en 2000 ont pu voir ceux de 1900 aujourd'hui grâce à l'intense participation émotionnelle que vous avez créée vous-mêmes. Pour que ces rayons ultra-gamma, si énergiques, aient été produits de manière à surmonter les lois de l'espace-temps".

Don Angelo Castronovo comprit qu'en ouvrant la porte de la galerie des glaces avant que la nuit fatidique de 1900 n'éclate et en fermant la fenêtre qui ne laissait pas entrer la lumière de la lune, il avait détruit le mur du temps qui séparait les invités de sa villa. Il avait été un instrument inconscient d'une volonté supérieure, qui avait prédéterminé le contact entre les deux groupes le jour même. Il s'est levé et a eu le sentiment de s'exprimer devant un public qui était resté silencieux, parce qu'il attendait des réponses :

"Depuis que j'ai acheté cette villa, je savais qu'une énergie d'origine mystérieuse l'envahissait. Je ne croyais pas, cependant, que la régénération de l'humanité puisse commencer à partir de là.

Oui, chers amis, invités des siècles anciens et nouveaux, après ce voyage à travers le temps, qui renforcera nos convictions dans un ordre moral et spirituel intergalactique suprême, dépassant les divisions actuelles qui ont donné lieu aux guerres et aux dévastations, nous deviendrons les apôtres d'une nouvelle religion et une nouvelle manière de concevoir la vie de l'homme sur terre. Nous serons frères et, témoins d'une foi nouvelle, nous transmettrons à l'humanité tout entière, aujourd'hui à la quatrième aube de l'homme, le message qu'elle ne peut disparaître, engloutie par sa propre violence et destruction, mais doit faire un bond prodigieux vers son but le plus convoité : l'émancipation complète de tout être humain qui, enfin libre de tout conditionnement et

superstructure, peut prétendre voyager dans les étoiles et s'établir sur les planètes. Ainsi, Vhomo galacticus, héritier de l'homo habilis, erectus et sapiens, aura été créé, construit progressivement pour atteindre la conformation physique et mentale idéale pour traverser facilement les espaces interstellaires".

A ces mots, chacun se leva et, inclus dans sa mission, courut s'embrasser, scellant un pacte d'amitié et de fraternité, qui en ferait des compagnons d'une aventure extraordinaire. Est-il vrai que, lorsque de nouvelles idées sont apparues, il y aurait eu une résistance désespérée.

256

par ceux qui leur auraient refusé le maintien de leurs privilèges, mais inexorablement ils auraient anéanti des régimes trop usés et usés. Un processus de paix et de solidarité universelles aurait été lancé. Non seulement l'agneau dormirait paisiblement à côté du lion, mais l'humanité entière ne se distinguerait plus dans les lions et les agneaux.

Le magnétoscope spatio-temporel vibre bruyamment, libérant des éclairs de lumière et des faisceaux lumineux intermittents. Le voyage continua, mais l'âme fut plus soulagée.

Il ne serait plus possible de suivre des chemins tracés par d'autres, mais chacun serait allé vers le but satisfaisant : la rédemption de l'être humain par une nouvelle religion sans hiérarchies et primogéniture, sans empires économiques, sans excellents intermédiaires, qui donnent des indulgences et des recommandations aussi à l'autre monde, sans prophètes calibrés à leurs propres aspirations de pouvoir et de domination des masses, avec un seul message :

"Sois frères et fils d'un seul Dieu, Xama, créateur de l'Univers, dont les temples sont la mer, la terre et les étoiles. Depuis la nuit des temps, il travaille contre la division des hommes, voulue par Thuser, une présence obscure et maléfique, porteuse de violence, d'intolérance et de fanatisme".

Ces paroles furent prononcées solennellement et gravement par Palet, l'Ummita aux yeux céruléens. Tous réunis en prière de manière intime et profonde, comme le Christ l'avait invité : "Et quand vous priez, n'imites pas les hommes qui aiment être dans les synagogues dans leurs prières, dans les coins des places pour être vus par les hommes. Je vous le dis, ils ont déjà eu leur récompense. Vous, d'autre part, vous vous retirez quand vous priez dans votre chambre, fermez la porte et priez votre Père.

Mais la méditation n'a pas duré longtemps. De nouvelles images apparaissent et une date est clairement imprimée à l'écran : le 22 mars 1948.

Deux figures humaines erraient avec circonspection dans un bosquet où des plantes parasites tordaient des arbres lisses, cachant leurs troncs et des buissons d'herbes sauvages poussaient désordonnés dans un endroit auparavant marécageux.

Je chuchoterai le Federico sicilien : "Qui sont-ils et par qui ont-ils peur d'être vus ?"

Sa curiosité fut immédiatement satisfaite : l'un des deux fut reconnu pour Palmiro Togliatti, l'autre, au visage inconnu, avait des traits slaves.

"Mais où sont-ils ?" se demanda le Juif Ferri, agité.

"Nous sommes aux portes de Rome", s'exclame Serghei Pomariov, qui semble savoir ce qui est observé. "Le deuxième homme est l'ambassadeur soviétique en Italie, Kostylev. Avant les élections législatives de 1948, les deux hommes ont décidé de se rencontrer en secret, dans un lieu où

personne ne les verrait jamais. Le moment était plein de tension, parce que ces élections, les premières après la fin de la guerre, allaient décider qui irait au go- 257

Le Front populaire, avec le PCI et les socialistes du PSIUP, ou le DC avec ses alliés".

Le Russe ne pouvait pas aller plus loin, parce que les mots des deux, qui ont grandi en intensité, le couvraient. Ils ont continué à regarder autour d'eux avec circonspection, comme les chiens de prairie, qui se tiennent sur leurs pattes arrière pour mieux observer les prédateurs qui s'approchent.

Togliatti sibilò : "Nous avons eu raison d'éviter de nous rencontrer à Botteghe oscure ou dans votre ambassade. Les camarades, dirigeants du parti, sont devenus trop méfiants et méfiants et la police secrète américaine aurait pu comprendre les véritables raisons de notre morsure. Jamais auparavant nous n'avons été aussi prudents et prudents et, de toute façon, il y a trop d'idiots dans le parti qui déformeraient les paroles et les actes, ce qui serait déformé en amis et ennemis. Un parti politique est ferme et fort, quand il y a peu de têtes pensantes. S'il n'y en a qu'un, tant mieux."

Quand les deux se retrouvèrent dans un endroit isolé, Togliatti se mit à dire :

"As-tu réussi à parler au camarade Staline ? Vous a-t-il dit comment nous devrions nous comporter dans le cas d'une ou plusieurs provocations de la part de démocrates chrétiens ou d'autres réactionnaires ? Quand devons-nous commencer l'insurrection armée des forces du Front Démocratique Populaire pour prendre le pouvoir ?"

Kostylev a pris du temps sur le plan diplomatique, élargissant le scénario :

"Nos agents ont réussi à obtenir une lettre confidentielle, que l'ambassadeur d'Italie aux États-Unis Tarchiani en 1946 remis confidentiellement au secrétaire d'État Marshall, écrit par le ministre des Affaires étrangères Sforza au président Truman. Il contient la phrase suivante, qui indique clairement que les Américains sont au courant de nos plans : ".../" les communistes, s'ils n'avaient pas pris le pouvoir par des moyens légaux, auraient essayé de le faire par insurrection. Dans ce dernier cas, la situation du Gouvernement serait devenue plus grave, car il avait une armée désorganisée incapable de résister, des forces de police largement infiltrées par les communistes et les socialistes, alors que celles des carabiniers, bien que très fiables, auraient été facilement submergées.

Le camarade Staline nous invite donc à être calmes et prudents.

Partir impétueusement : "Mais restez calme et prudent. Ici, nous risquons de perdre les élections et, même si Tito est aux portes de Trieste prêt à entrer en Italie, nous sommes en train de gagner du temps, au risque que mon pays reste dans l'orbite des Alliés. Nous devons agir et prendre le pouvoir par tous les moyens".

"Mais que feront les Américains si les élections sont remportées par le Front populaire ? Interviennent-ils auprès de leurs forces militaires, toujours stationnées en Italie pour faire respecter les accords de Yalta ?"

"Nous, le PCI, travaillons depuis longtemps sur des projets d'insurrection armée en vue de prendre le pouvoir et de le défendre en cas d'intervention extérieure. Notre activité insurrectionnelle pourrait être - 258

Bien sûr, pour un temps limité. Nous avons donc besoin, pour la poursuite de notre combat, d'un soutien armé bien organisé, fourni par une armée régulière capable de contrecarrer la contre-offensive américaine.

Et actuellement, seule l'armée soviétique est en mesure d'effectuer une telle action, parce que même Tito ne peut pas entreprendre des opérations de guerre d'une telle importance, prolongée dans le temps.

"Supposons que l'armée soviétique décide d'intervenir à votre demande pour défendre le pouvoir que vous avez obtenu avec les élections : êtes-vous encore capable de déclencher une insurrection armée efficace ?

"Donnez l'assurance au camarade Staline que notre action sera gagnante, car la direction du parti prépare depuis plusieurs mois les masses à une action révolutionnaire, en particulier dans le nord de l'Italie".

"Camarade Togliatti, Staline est d'accord avec vous pour une insurrection armée en Italie, qui aurait le soutien de la Yougoslavie et des autres partis du Cominform.

Elle ne peut cependant pas ne pas tenir compte du fait qu'une telle opération provoquerait l'intervention des Etats-Unis, de l'Angleterre et de la France, provoquant ainsi une troisième guerre mondiale. Il vaut mieux bien se préparer pour l'instant et attendre le résultat des élections, qui va nous montrer la ligne que nous devons suivre".

"Un jour, nous regretterons cette prudence excessive. Les chrétiens-démocrates sont une poignée de débauchés, qui se rendent forts avec le soutien de quatre prêtres, des maîtres capitalistes et la présence des Américains en Italie. Quand la révolte éclatera, ils s'enfuiront tous les jambes en l'air. J'ai déjà désigné l'homme qui mènera la lutte armée : Matteo Secchia, que j'ai nommé secrétaire adjoint du parti, sur l'agréable recommandation du camarade Staline.

C'est l'homme qu'il faut, sans scrupules, qui réclame depuis longtemps la solution ultime.

Les armes sont là et il y en a beaucoup. Après la libération, nous n'avons livré, à l'invitation des autorités, que quelques armes, signe d'une pacification qui ne sera pas là en Italie tant que nous, communistes, ne serons pas au pouvoir. La plupart d'entre eux nous les avons cachés, prêts à l'emploi".

Kostylev l'interrompt : " Je comprends que Secchia, lors d'un rassemblement en Sicile, a dénoncé que les propriétaires terriens gardent non seulement des mitrailleuses et des fusils, mais aussi des canons et des armes lourdes, pour les utiliser contre le prolétariat. Elle a ainsi provoqué la réaction de certains partisans présents, qui ont crié qu'eux aussi avaient des mitrailleuses, des mitrailleuses et des mitrailleuses bien gardées. Et le fait a rebondi au centre."

"Je poursuis en disant que dans une fête sérieuse, peu de gens devraient savoir, et qu'un seul devrait décider."

Après avoir enlevé son chapeau de sa tête, mouillé, Togliatti continua :

"En février, il y a eu le coup d'État à Prague avec la prise du pouvoir par des camarades communistes et l'entrée définitive de la Tchécoslovaquie dans la zone soviétique. Pourquoi ne pas répéter l'opération en Italie ?

Les communistes hongrois à Rakosi ont offert leur aide, les Yougoslaves pourraient nous rejoindre. Tout cela serait notre rançon après l'expulsion du PCI du gouvernement, voulue par De Gasperi à son retour des Etats-Unis en janvier 1947, et une preuve de la force de la gauche, qui ne s'est pas affaiblie malgré le coup porté à Palazzo Barberini en raison de la division socialiste.

Kostylev interrompt son monologue : " Pourquoi devons-nous anticiper les événements ? On m'a dit que le Front Populaire gagnerait les élections. N'oublions pas qu'en novembre 1946, le DC perdit son administration de manière désastreuse".

"Comment puis-je espérer gagner les élections générales si l'URSS a demandé à l'Italie des réparations très élevées en faveur de la Yougoslavie dans la perspective du traité de paix ? Comment gagner ces élections bénies si l'URSS a exigé des livraisons de navires et cent millions de dollars pour elle-même, un chiffre vraiment exorbitant ? Mes opposants politiques mènent une propagande antisoviétique féroce, faisant même apparaître des affiches avec des squelettes de soldats italiens morts dans les lagers russes. C'est donc impossible de gagner, même si certains de mes gens pensent même qu'ils vont gagner avec 51 p. 100.

Kostylev a démissionné de Togliatti avec cette phrase : "Camarade Staline vous invite cependant à attendre le résultat des élections. Et vous savez que ses invitations sont des ordres."

"Il le regrettera, conclut Togliatti.

Les images ont disparu et le salon a été à nouveau inondé de lumière. En 1900, des invités ont posé des questions sur les deux personnages historiques et sur ce qui allait se passer ensuite. Ils ont été consternés d'apprendre que le fort contraste idéologique entre le communisme et le capitalisme avait provoqué des divisions et une haine incurables au sein des différentes nations. Ceux de l'an 2000, voyant ces images, ont eu la confirmation que Togliatti, le secrétaire du PCI, était submergé par Staline, dont il recevait suprêmement les ordres, indépendamment du sort de ses concitoyens dans la logique dévastatrice du maintien au pouvoir.

"Un homme vil et méchant. Et pourtant, aujourd'hui en Italie, il y a encore des rues et des places qui lui sont dédiées", a déclaré Tony Sagan, frappé par le tonnerre.

Simon, dit "Che", choqué par ce qu'il avait entendu, proposa : "Pouvons-nous inviter la machine à voyager dans le temps pour voir d'autres événements qui mettent la personnalité de cet homme en lumière ?"

Il n'a pas eu le temps de demander, que l'instrument siffle et que d'autres images apparaissent. Togliatti était assis dans son bureau à Botteghe oscure avec un autre homme désagréable. La pièce était à moitié cuite et ils parlaient concrètement tous les deux.

Quand le magnétoscope a vu le visage du puits inconnu, Ser-ghei Pomariov s'est exclamé : "C'est Antonio Roasio, communiste antifasciste, qui a émigré en URSS dans les années 1930, au moment de la grande terreur des purges de Staline.

260

Il fut le fonctionnaire italien le plus important de la section peintures du Komintern, chargé de classer un millier de ses compatriotes qui se précipitèrent en Russie, après avoir fui la dictature fasciste, dans l'illusion d'y trouver le paradis des ouvriers. Selon ces registres, 108 exilés, entre 1935 et 1938, ont été arrêtés, emprisonnés, condamnés souvent à la suite d'aveux arrachés sous la torture,

envoyés dans les goulags de Sibérie, où ils ont disparu ou où ils ont fini devant les pelotons d'exécution.

Coupable de quoi ? L'accusation était de continuer à partager l'approche idéologique du communisme de Bordiga, d'être trotskystes. Ce n'était presque jamais vrai, mais pour la Torquemada du stalinisme, dans les années hallucinantes que nous vivions en Union soviétique, pendant le nettoyage ethnique sanglant, ordonné par Staline de se débarrasser de toute déviation, répétant en grandeur l'opération déjà prévue par Hitler avec la "nuit des longs couteaux", était suffisant. Et malheureusement, les accusations venaient souvent des mêmes suspects, qui se dénonçaient désespérément dans l'illusion d'obtenir un mérite et d'échapper à la mort".

A un certain moment de la discussion entre Togliatti et Roasio, des mots durs sont passés et les cris ont également été entendus de derrière la porte. Roasio était le plus exagéré :

"Aucun d'entre nous ne croyait que les camarades arrêtés étaient coupables. Une faute incombe aux dirigeants de notre parti et, surtout à vous : vous avez accepté ces faits comme une fatalité, vous n'avez réagi d'aucune façon.

"A l'époque, répondit Togliatti, les dirigeants communistes n'avaient aucun élément leur permettant de douter de la légalité du jugement.

"Vous saviez qu'ils étaient innocents, de pauvres exilés qui ont fui une dictature pour en rencontrer une autre. Et maintenant avec ces mots vous fermez les yeux gesuitiquement non seulement sur leurs condamnations et sur leurs morts, avec l'excuse de ne pas savoir, mais aussi sur les massacres de masse et la fin de nombreux héros de l'Union soviétique, bien connus de vous, tels que Rykov, Bucharin, Tukacevskij et autres".

"Dans ces années-là, j'étais affligé par les grands événements de l'histoire et face au danger fasciste et nazi, nous devions nous préoccuper de sauver notre lutte de classe. La mort de ces 108 Italiens m'attriste, mais à l'époque la nouvelle m'est parvenue d'une manière confuse et tordue et je ne comprenais pas ce qui se passait vraiment. Vous avez été envoyé avec la tâche spécifique de vous occuper de tout. Pourquoi n'avez-vous pas combattu des décisions si injustes ?"

"Ils m'auraient emprisonné aussi. Nous nous étions inévitablement enveloppés dans une spirale de violence qui, à ce moment-là, n'aurait épargné personne, ni victimes ni bourreaux. Mais vous ne pouvez pas vous dérober à vos responsabilités, me faisant ainsi passer, moi et moi seul, pour le seul persécuteur de mes compatriotes.

Dans certains des 108 dossiers honteux, c'est votre place pour la punition.

D'un autre côté, même après, votre comportement envers les Italiens n'a pas changé. Vous n'avez pas bougé le petit doigt sur le sort de nos prisonniers de guerre. En fait, vous pensiez qu'il était normal qu'ils restent et pourrissent dans les goulags.

261

pour éviter le retour en Italie de certains anticommunistes, devenus encore plus extrémistes, après avoir connu sur leur peau les délices du paradis des ouvriers".

"Apparemment, vous avez oublié les moments choquants que nous vivions : d'un côté les dictatures fascistes se sont effondrées, de l'autre l'impérialisme américain a commencé à se profiler, ce qui a bloqué la libération des peuples démocratiques sur son territoire".

"Ne cherchez pas des justifications idéologiques faciles : vous avez dû vous sauver, surtout dans ces années-là, parce que vous n'avez pas manqué le sort de ceux qui étaient grossiers. Vous êtes sortis indemnes des purges de Staline, devenant ainsi le plus stalinien des applaudissements de Staline.

"J'ai défendu le parti des communistes italiens", tonnerre Togliatti, "Je ne pouvais pas permettre son extinction juste pour sauver la vie de quelques Italiens, parce que je savais que le PCI allait jouer un grand rôle dans la renaissance de notre pays.

Des ennuis s'il avait disparu. Les Américains auraient fait de l'Italie un autre Cuba".

"Il n'y a pas eu peu d'Italiens que vous avez laissés à leur sort. Ils étaient des milliers et ce qui m'inquiète, c'est que c'est moi qui répondrai de leur triste sort face à l'histoire qui sera lue par la postérité. Que Dieu ait pitié de moi."

Tandis que Roasio était englouti par le temps, Piazza Venezia commença à apparaître dans la ville de Rome, en mars 1945, enveloppée dans un brouillard qui s'amincit progressivement, rendant la scène plus claire et plus visible.

La machine à remonter le temps s'est jetée dans une voiture qui se déplaçait lentement en direction de la via del Plebiscito.

Il y avait un homme qui conduisait la voiture, avec une belle apparence. Sur le siège arrière, lui, Palmiro Togliatti, le meilleur.

En prenant Corso Vittorio Emanuele, la voiture s'est arrêtée sur la droite.

Le chauffeur s'est tourné vers la secrétaire du PCI en un tournemain et a crié :

"Ils m'ont dit, camarade secrétaire, que je n'aurais même pas dû vous dire mon nom, mais je n'ai pas confiance en ces gens et je vais tout vous dire. Je m'appelle Umberto Fusaroli Casaroli et j'étais commissaire politique de la Compagnie 9A de la Brigade partisane 8A "Garibaldi", opérant dans les Apennins toscans. Ce matin, j'ai été appelé par Giorgio Amendola et Adamo Zanelli, qui m'ont dit que je devais effectuer une mission spéciale et secrète ce soir. Je n'ai jamais eu à dire mon nom et d'un certain Giorgio, certainement un nom de code, je devais prendre une voiture, une Alfa Romeo, avec laquelle je devais vous accompagner, armé. J'ai dû vous escorter, non pas pour vous défendre, mais pour vous tuer au cas où vous rencontreriez le lieutenant du Royaume, Umberto II, ce soir. Jugeant cet acte comme une trahison, la direction du parti, ignorant les négociations que vous menez, vous a condamné à mort.

262

"Ce sont des connards. En Italie, les systèmes de Staline devraient être mis en œuvre contre les dissidents inconscients. Les choses iraient certainement mieux."

Il a reçu un coup de pied sur la tête : "Redémarrez la voiture et dirigez-vous vers Castel Sant'Angelo".

La voiture s'est relevée et, après avoir traversé le Tibre, s'est dirigée vers une route longue et étroite. Vers la moitié du chemin, vous avez vu un prêtre qui semblait attendre quelqu'un.

Togliatti ordonna au chauffeur de s'arrêter et d'embarquer le prêtre qui, enveloppant sa longue robe autour de ses jambes, s'assit à côté de lui.

"Don Giovanni, j'ai toujours eu une grande confiance en vous, parce que vous, comme moi, croyez en l'avenir et au salut de l'humanité.

C'est pourquoi j'ai accepté de rencontrer, bien que dans le plus grand secret, le Saint-Père, totalement inconscient de la direction de mon parti".

"Je voulais cette rencontre parce que, dans des moments aussi dramatiques, des accords doivent être faits pour le bien des pauvres.

"Don de Luca, qui sait si un jour quelqu'un sera au courant de cette rencontre furtive et comment il en parlera."

La voiture traversa la place Saint-Pierre, tourna à droite, passa une porte, jusqu'à ce qu'elle atteigne un palais, soutenu par une sorte de casemate médiévale ronde, qui atteignit les fenêtres les plus basses.

Don Giovanni dit au chauffeur : "Continuez, en gardant ces hauts murs à gauche et le palais à droite, jusqu'à atteindre une porte qui s'ouvre sur un mur peint".

Devant cette porte, un ecclésiastique de constitution sèche, de stature supérieure à la moyenne, a été trouvé. Derrière lui, Monseigneur Montini, le futur Pape Paul VI, a été reconnu.

Togliatti et Don Giovanni descendirent et Montini s'approcha de lui : "Bonsoir, excellence", que les Meilleurs aimaient.

Ils traversèrent de longs couloirs semi-sauvages, jusqu'à ce qu'ils atteignent une grande cour intérieure, qu'ils parcoururent rapidement.

Ils montaient un large escalier, apte à être monté à cheval. Ils sont ensuite entrés dans une salle rectangulaire, au bout de laquelle, devant une porte à cadre de bois incrusté, il y avait deux gardes suisses avec halberdes.

Monseigneur Montini précéda tout le monde et ouvrit la porte en grand : assis derrière une table sombre, sans ornements, il y avait Pie XII, encore plus sec sur le visage.

Il se leva et, restant de l'autre côté de la table, étendit la main vers le Meilleur, qui le serra vigoureusement.

Pendant que le Saint-Père et Togliatti parlaient assis, Montini et Don Giovanni, dûment à distance, assistaient debout.

263

A un certain moment, on a vu le Pontife ajuster ses lunettes sur le nez et recommander avec détermination : " Son parti doit renoncer à prendre des initiatives en direction de toute insurrection partisane dans le Nord ".

Mais comment pouvez-vous penser que je puisse influencer les masses ouvrières et paysannes, en particulier celles du Nord, qui, ayant enduré les sacrifices de la guerre, exigent à juste titre des changements radicaux, ce que le gouvernement n'a pas l'intention de faire ?

Le Pape continua sans se décourager dans ses demandes et, constatant que Togliatti ne renonçait pas, demanda que les noms des prêtres et des personnes intéressées par le Vatican soient retirés des listes de l'OVRA fasciste lors de leur publication, dont le territoire devait être étendu en même temps que la concession d'un aéroport extraterritorial.

"Ce ne sont pas des décisions que je peux prendre."

"Mais les autres groupes politiques seraient d'accord."

"Je répète, ce sont des décisions qui doivent être prises collectivement."

La fermeté de Togliatti dérangerait Pie XII, qui continua :

"Les accords de Yalta ont en fait divisé l'Europe en deux parties, sans tenir compte de la foi religieuse des peuples vivant dans les États affectés à l'Union soviétique. J'aimerais comprendre quelles seront les relations de l'Église avec le gouvernement de Staline en Ukraine, en Pologne et en Yougoslavie, où vivent des catholiques, des enfants si chers à nos yeux. Nous craignons pour leurs conditions de vie et leur foi. Trop d'épisodes sombres se sont produits dans ces pays, dominés par le marxisme et l'athéisme, trop de violence, trop de déportations et de morts.

"Ses paroles m'ont fait mal", répondit Togliatti. "Ils ressemblent à ceux d'un vainqueur tout-puissant si ce n'est un perdant, un allié subordonné. Par conséquent, je vous prie de ne pas continuer sur ce ton, faute de quoi je serai contraint d'interrompre ce débat.

Pie XII se raidit, se leva lentement et étendit à nouveau la main, que les Meilleurs secouèrent à nouveau vigoureusement.

De retour dans la voiture, Togliatti déclara à Don Giovanni, qui l'accompagnait à nouveau, que la conversation avait été un échec.

Après avoir quitté le prêtre, Fusaroli ne se sentait pas en mesure de commenter négativement l'épisode, qu'il condamnait parce qu'"on ne pouvait pas continuer à intriguer avec un personnage comme le Pape, qui était responsable et responsable avec le roi de la prise du pouvoir en Italie du fascisme, dont les représentants, avec Benito Mussolini en tête, pouvaient être dispersés par quatre fusils des Carabinieri.

Togliatti réagit durement : "La politique du prolétariat est aussi de parvenir à des compromis durables".

264

CHAPITRE XXXI

Dans lequel Palet révèle l'origine et la fin de l'univers et les lois qui le gouvernent ; il énumère les règles pour l'existence des univers infinis.

IDODI de 1900 se trouva à discuter - avec la ferveur politique typiquement italienne, dans laquelle l'exhibitionnisme et la controverse ont prévalu - avec les Douze de 2000 les problèmes qui affligeaient la Sicile, l'Italie et le vieux continent.

Ces discussions, trop sérieuses, ennuyaient Enrico, qui commençait à être visiblement désabusé. Quand il a averti que même quelqu'un d'autre n'aimait pas suivre le raisonnement tordu de la politique, il a bâillé si ouvertement qu'il a attiré l'attention de tous.

C'est à ce moment qu'il décide d'intervenir pour changer de sujet. Il a demandé à Palet comment les personnages qu'ils avaient rencontrés à travers la machine à remonter le temps avaient été rappelés du passé.

Le jeune homme aux yeux céruléens, qui appréciait avec un sourire la question qui avait interrompu une conciliation qui n'avait abouti à rien, répondit que ce qui se passe dans les univers infinis reste pour l'éternité dans les tunnels de l'espace-temps.

Ainsi, la vie de chacun de nous est ancrée pour toujours dans ce segment de l'espace-temps. Son existence, une fois vécue, est confinée à ce fragment. N'importe qui pourrait le détecter. Cependant, il lui faudrait un microscope très puissant, capable d'apprécier la structure de l'espace et du temps. Mais une telle observation n'est pas permise, non seulement parce qu'un tel instrument n'est pas réalisable, mais aussi parce qu'il changerait les conditions d'observabilité, de sorte que la vision apparaîtrait complètement floue.

Les Ummit, pour entrer en contact avec les hommes enfermés dans l'espace-temps, ont suivi un autre chemin, celui de la lecture de la bande espace-temps, dans laquelle les images des événements qui ont eu lieu dans l'univers entier restent imprimées.

Odoacre, qui ne voulait pas être moins qu'Henry, a également posé une question inhabituelle :

"Je sais bien, pour l'avoir lu dans les livres anciens, que les Aztèques, comme les différentes populations qui les ont précédés au Mexique, croyaient que l'univers fonctionnait en grands cycles. Les prêtres prétendaient que depuis la création de l'humanité, il y avait eu quatre cycles, ou "soleils", dont le dernier, d'une durée de 5026 ans, s'était terminé par la mort de tous les hommes par la faim après un déluge de sang et de feu. A l'époque de la conquête des dominés espagnols

265

le Cinquième Soleil, qui devrait se terminer le 23 décembre 2012 avec la fin du monde.

Pour retarder la catastrophe imminente, les Aztèques firent des sacrifices humains, se considérant comme un peuple élu pour avoir reçu la commission divine de nourrir le Dieu Soleil avec le sang des prisonniers de guerre et de préserver ainsi la vie du cinquième soleil. Qu'est-ce qui est vrai à propos de cette croyance ? Est-elle survenue spontanément chez ce peuple ou a-t-elle été suggérée par des civilisations extérieures ?"

Palet, le jeune Ummita, après s'être allongé et les mains sur la table, alors il a parlé :

"Je vais vous révéler ce que tous les êtres conscients veulent savoir : l'origine et la fin de l'univers et les lois qui le gouvernent.

Dès qu'il eut prononcé ces mots, Palet fut enveloppé d'une luminosité fluorescente. Elle a commencé à s'estomper à mesure que la peau se froissait.

Lorsqu'il a atteint sa splendeur maximale, il a plané dans l'air et s'est déplacé au centre de la table ovale, où il a complètement pris l'apparence du vieux sage Sulphet :

"Hommes de la Terre, maintenant que chacun voit l'autre au-delà du temps et de l'espace et perçoit l'afflatus primordial, le temps est venu d'ouvrir votre esprit aux mystères des univers infinis. Soyez indulgents et ouverts à la connaissance, éloignez-vous de vos cœurs de préjugés et de prévention, fruits de l'imperfection, qui a affligé la création depuis ses origines. Plongez-vous dans le fleuve du temps qui traîne tout pour arriver à la fin de la lutte entre le Bien et le Mal.

le vieil homme sage posa ses mains sur sa poitrine, les croisant ; puis il continua lentement :

Quand Xama, avant l'aube des temps, secoua la tête et dit d'une voix puissante : "Sois un, à mon image et à ma ressemblance", ses paroles s'envolèrent doucement vers Xipron et Zarel, qui, ayant reçu l'ordre de se joindre, n'obéirent pas rapidement. Ils restaient à regarder le visage du Dieu unique, perplexe et craintif. Jamais auparavant ils n'avaient osé s'approcher. Ils existaient de l'éternité, enfermés dans leurs sphères, contenant des énergies pures, mais de signe opposé, séparés dans la contemplation de Xama, Point Oméga.

Ils s'étaient arrêtés, devant lui, à la distance fixée par le potentiel des énergies individuelles. Xama dut répéter l'ordre d'une voix ferme et cette fois les deux sphères d'énergie pure et libre ne s'opposèrent plus, se déplaçant silencieusement comme les nuages du ciel et l'Etre commençait à le devenir. Lorsque les deux énergies se touchent, un pont lumineux jaillit de nulle part qui relie les deux surfaces, créant la première image du cosmos. Les deux sphères de feu avaient construit une nouvelle réalité, belle à voir. Et Xama se réjouit et son esprit divin conçut une vision fantastique de ce monde qui naissait, où les êtres qui allaient y vivre seraient remplis de sagesse et de bonheur.

Mais la joie divine n'a pas duré longtemps, parce que cette réalité dans un moment très court

266

disparu, comme s'il n'y avait pas eu d'acte créatif. Xama a compris.

Au moment où Xipron et Zarel avaient été étonnés de son ordre de s'unir, et n'avaient pas immédiatement fait sa volonté, une entité adverse avait été créée, qui, comme un ver dans le fruit, était entrée, défigurant l'univers naissant.

Cet être a pris forme et substance et c'était Thuser ! Son souffle maléfique a bouleversé la nouvelle créature, lui laissant pour toujours les signes de l'imperfection.

Malheureusement, l'union des deux énergies pure et libre n'a pas créé, comme le souhaitait Xama, une énergie nouvelle, plus pure et plus libre, mais une énergie coagulée, fermée et quantifiée comme certains physiciens terrestres la définiront. Déjà au début de son existence, elle contenait les germes de la désintégration et de la désintégration.

Xama regrettait que les deux Grandes Manœuvres aient été conditionnées par l'Ordre primordial de toujours garder les deux Sphères éloignées et séparées.

Dans les religions terrestres, il y a une grave contradiction : l'univers imparfait est fait pour être créé par Dieu. Lui, étant un Etre parfait, ne peut pas être à l'origine d'une créature imparfaite. Nous, les Hmmites, vous avons révélé aujourd'hui la cause de l'imperfection de l'univers.

Mais la chaîne des événements négatifs ne s'est pas arrêtée. L'énergie quantifiée, détectant son imperfection, est immédiatement retournée dans les deux sphères, essayant de retrouver sa pureté primitive. La matière créée, aujourd'hui inextricablement liée à l'espace et au temps, est fermée sur elle-même, saisie par le pathos primordial.

Xama songea à intervenir à nouveau pour créer directement la Réalité pure, reliant les deux Sphères de Feu, mais il réalisa avec une grande douleur que l'univers imparfait, qui s'était maintenant produit, n'avait pas été purifié. Après s'être réfugié à Xipron et Zarel, il se préparait à un nouveau rebond.

Il comprit alors que le processus qu'il avait engagé était devenu imparable et que rien ne l'arrêterait plus. Le mal avait imprimé sa marque sur la nouvelle réalité, que personne ne pourrait plus jamais effacer.

Xama, pris dans une profonde amertume et une tristesse infinie, se retira en lui-même et décida de ne plus intervenir dans les événements des univers infinis, qui à partir de ce moment se développeraient indépendamment, entre le Bien et le Mal.

Et il a condamné :

A partir de ce moment, les univers infinis vivront de manière autonome et détachés de moi et les êtres animés, qui se multiplieront là, devront sortir difficilement de l'imperfection avec leurs forces qu'ils ont acceptées.

Dans les rebonds ultérieurs, cependant, il n'a pas été possible de former les particules stables, les briques portantes du cosmos, produisant seulement les virtuelles qui se sont immédiatement annihilées, de sorte que les univers se sont immédiatement fermés.

267

Et l'affaire a souffert et s'est plainte.

Et Xama, la bonté infinie, au douzième rebondissement, ne pouvait plus le supporter. Il était Word et a dit :

Je fixerai les règles pour l'existence des univers infinis. Et personne n'a le droit de les modifier, pas même Thuser".

De son esprit est venue l'énergie pure, qui a été imprimée sur les tables du temps et de l'espace :

La Première Loi soit : les univers, chacun fini mais illimité, sont parallèles et en nombre infini, parce que les deux sphères de feu qui les ont créées sont coaxiales et contiennent une énergie pure infinie.

La deuxième loi est la suivante : les différences entre les univers parallèles sont directement proportionnelles à leur distance.

La troisième loi est la suivante : seuls les univers immédiatement parallèles peuvent se connaître et s'observer.

Soit la quatrième loi : seules deux particules élémentaires sont stables : xipronite et zarelite, l'une chargée positivement, l'autre négativement.

Que la Cinquième Loi soit : l'énergie quantifiée, non plus pure, devient stable et inerte, composée d'xipronite et de zarelite.

Que la sixième loi soit : Xama, Force, Union, Amour sont, qui a agrégé les deux Sphères de Feu et créé les Lois qui régissent les univers infinis. Tous les êtres conscients ne me reconnaîtront qu'à travers mes œuvres, parce que je ne me manifesterai pas à eux avant la fin des temps, quand ils auront atteint la Perfection par l'Amour.

"Loi Sept, alors : Nous, Xama, Xipron et Zarel, préexistons aux univers infinis, mais seul Xama rassemble le Tout dans la Grande Âme, qui fixe les sphères immobiles et déplace l'espace et le temps.

Que la Huitième Loi soit : les univers infinis, après le douzième rebondissement, s'étendent hors de toute proportion, de sorte que l'énergie s'éteigne et qu'ils meurent de gelures. Mais les êtres conscients devraient avoir le pouvoir d'intervenir pour garder les univers énergiques pour l'éternité.

Que la Neuvième Loi soit : à la fin du temps et de l'espace, l'énergie pure soit enrichie par les énergies créées par les êtres conscients, car ils reviendront vers Nous quand ils atteindront la Perfection et l'Amour absolus.

La dixième et dernière loi soit : Tournez votre âme heureuse vers Xama, Xipron et Zarel, qui se sont entremêlés pour créer des univers sans fin et qui ont peur de Thuser, qui vous a jetés dans le désordre et le mal.

Après avoir établi ces lois, les univers infinis cessèrent de rebondir et la matière s'en réjouit.

Le processus, le processus actuel, a conduit à la création d'êtres intelligents qui ont une lourde tâche à accomplir : sauver le créé de la fin, qui

de l'extinction et de l'insouciance des univers infinis.

Au fur et à mesure que le temps progresse et que l'espace s'élargit, les univers deviennent de plus en plus froids. D'abord toutes les étoiles s'éteignent, puis les naines blanches, les étoiles à neutrons. En fin de compte, les trous noirs, le produit final, s'évaporeront également.

A ce moment-là, les univers infinis seront sans énergie et ne pourront pas retourner aux sphères primordiales du Feu. Les êtres intelligents, créés avec le dernier rebond, devront arrêter la terrible fin des univers".

Tous les invités de la villa Palagonia étaient silencieux. La description du début des temps donnée par les Ummites semblait mieux répondre à la connaissance actuelle des caractéristiques de l'univers et des lois qui le gouvernent.

Odoacre, surmontant sa crainte révérencieuse de Sulphet, lui demanda :

"Grand maître, si j'ai bien compris, Xama, Xipron et Zarel sont unis dans une Trinité singulière, semblable à celle conçue par les médecins de l'Église catholique, dont la doctrine prévoit Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit enfermés dans une seule volonté, et avec le Fils et le Saint-Esprit la promesse du Père. C'est vrai que Xama semble être différent de Xipron et Zarel, mais ensemble ils forment un tout. Leur convergence a conduit à la création du monde.

L'imperfection, produite accidentellement, est due au fait que le détachement de la création de la pureté divine ne s'est pas produit dans la parfaite harmonie des parties divines. Les êtres conscients doivent, avec le libre choix, retourner à leur fin, ce qui fut leur commencement, et c'est le retour à la Personne de Xama.

"Vous avez une bonne compréhension. Les forces qui déplacent les univers infinis ne sont pas le produit d'une seule volonté.

Il s'agit d'une combinaison de différentes entités qui se sont rencontrées et se sont affrontées. L'entité maligne, qui s'est matérialisée, a donné naissance à l'imperfection que nous détectons dans notre univers. Si tel n'était pas le cas, nous vivrions dans un univers parfaitement homogène et ordonné, dans lequel seul le Bien opère. L'imperfection ne peut être corrigée que par des êtres conscients, qui peuplent les galaxies. Le travail est énorme. Ce n'est qu'en embrassant le but ultime de l'agrégation universelle que les êtres conscients, tout en se déplaçant avec des connaissances

différentes et à partir des points les plus disparates des univers infinis, parviendront à la solidarité cosmique. Et l'agrégation est l'Amour absolu".

Les élèves de Sulphet sont devenus d'un bleu éclatant : "L'expérience et l'observation vous ont appris que la règle fondamentale de la nature est que chaque phénomène est contrarié par son contraire et que l'équilibre vivant est atteint par l'annulation des effets réciproci. Aujourd'hui, vous savez pourquoi cela se produit. La même règle s'applique également dans les affaires sociales, politiques et économiques, où le point d'équilibre est atteint lorsqu'il y a compensation pour les forces agissant à partir de positions opposées.

C'est dans cette situation que les êtres conscients trouvent inspiration et exaltation.

269

pour une collaboration et une productivité accrues.

Le moment culminant de la rencontre de volontés opposées est celui où les sentiments de solidarité se manifestent constamment dans les sociétés et où les forces agrégées prévalent sur celles qui tendent à désunir le contexte social.

Je crois que la crise actuelle des institutions et des valeurs sur votre planète dépend essentiellement de deux facteurs qui interagissent : la rupture d'un équilibre, basé sur la confrontation idéologique dure et lacérante, et l'absence d'un concept œcuménique de regroupement universel.

Aujourd'hui, nous, Ummites, voulons vous donner la conception que nous avons de la solidarité universelle, qui doit opérer dans toutes les planètes des étoiles multiples des univers infinis. C'est l'union des âmes et des intentions, de nature affective, morale et matérielle, visant à créer dans les sociétés des sentiments de fraternité et d'entraide, sur la base desquels créer des structures économiques, sociales et politiques qui puissent protéger l'homme du besoin et de la faim et garantir liberté, justice sociale, bonheur, bien-être et paix, en vue de l'émancipation totale des êtres conscients.

L'exhortation de Jésus-Christ " Aimez votre prochain comme vous-même¹, doit désormais être comprise plus largement : " Aimez l'univers et toutes ses créatures au-dessus de vous-mêmes " ".

Le vieux Sulphet a été ému de prononcer ces derniers mots. Tout le monde se sentait bouleversé.

La galerie des glaces, sur les murs de laquelle les ombres des Douze et des Douze étaient devenues gigantesques, vibraient puissamment, comme si elle avait été émue par un choc tellurique.

Les Grounders se sont arrêtés. Leurs esprits étaient rassemblés autour de la sagesse de Sulphet, qui continuait à parler avec dignité et sérénité :

"La solidarité que nous vous montrons ne viendra pas d'en haut, d'un prophète, d'un homme d'État, mais grandira d'en bas, parmi le peuple, de manière spontanée. Elle deviendra un concept de vie qui s'imposera naturellement à la politique, de sorte que les choix de gestion des ressources se feront en accord avec les principes de partage moral d'objectifs communs.

Notre solidarité, qui ne doit pas être confondue avec le bien-être, la charité, le protectionnisme et le soutien charitable, qui ne tient pas dûment compte de la dignité du rôle productif de l'homme dans la société, de sa tendance et de son indépendance potentielle, ne sera pas sans organisation. C'est la force naturelle d'agrégation, qui devra être exaltée pour qu'un progrès réel et heureux de l'homme se développe.

En vérité, le temps est venu pour les Terriens de s'abandonner aux mains de la solidarité universelle, car c'est l'évolution de l'homme qui nous le montre, et j'ai l'intention de vous parler de votre histoire".

Il a fait une pause :

270

"Dans l'univers, l'interaction gravitationnelle prévaut, une force attractive cachée dans chaque particule ou onde d'énergie, qui déforme l'espace dans lequel elle passe. Elle tend à unir les choses pour que l'être puisse prendre un caractère concret dans la dimension de la réalité. D'elle naissent, dans une chaîne bien ordonnée, voulue par Xama, les particules élémentaires, les atomes, la matière inerte et organique, jusqu'à l'être intelligent, qui essaie obstinément de comprendre et comprendre l'univers et lui-même.

La vie de l'homme sur votre planète a connu des moments passionnants, qui ont été des tournants d'époque extraordinaires et qui ont eu de vastes répercussions sur son développement, que nous, les Ummits, avons appelés les aube de l'homme.

A l'aube de son existence sur Terre, l'homme était imprégné de peurs et d'angoisses, générées en lui face à la violence de la nature. Il ne se cachait plus, comme tous les autres animaux, dans les arbres des forêts, mais dans les grottes qu'il découvrait à l'orée de la savane.

Puis - parce que cela avait été écrit dans les Lois de la Nature - l'homme est devenu conscient, c'est-à-dire qu'il a compris la réalité environnante, signe évident du développement intellectuel qui avait eu lieu.

Ce moment magique, la première aube de l'homme, qui reste mystérieuse et incompréhensible pour vous, Terriens, dans le dessein général de la nature, vous trouble encore aujourd'hui parce que vous ne pouvez imaginer votre ancêtre, qui soudain est devenu conscient, errer perdu, sans aucune protection physique et mentale, d'une manière qui lui soit hostile. Certains pensent que c'était l'un des moments les plus heureux et les plus excitants de l'existence humaine. Au lieu de cela, l'homme, sentant la précarité de son être, a été pris de panique et d'égarement, qu'il a essayé de surmonter avec les errances éternelles, à la recherche de sa propre identité.

Animal social par instinct, il s'est encore plus réfugié dans les sociétés qu'il a créées, renforçant leurs institutions et leurs systèmes, au détriment des libertés individuelles. Pour vaincre les terribles forces de la nature, un allié puissant a été choisi parmi les nombreux dieux.

En conséquence, des sociétés diversifiées se sont développées, qui sont entrées en conflit les unes avec les autres, parce que les dieux des autres étaient faux et menteurs. Les collectifs, au fur et à mesure qu'ils se développaient, s'organisaient en classes et en catégories sociales, qui acquièrent de l'importance et du pouvoir par rapport à la plus grande proximité des êtres surnaturels. Cela a engendré des inégalités, ce qui a conduit à la prédominance de l'une sur l'autre et à l'exploitation des classes soumises.

Les institutions religieuses, qui ont d'abord été établies pour le besoin de l'homme de se rapprocher des êtres suprêmes, sont devenues des instruments pour maintenir la domination des classes impériales.

C'est à ce moment que naît la seconde aube de l'homme, avec la naissance des religions monothéistes qui, au nom du Dieu unique, regroupent des sociétés excessivement fragmentées, créant des contextes sociaux plus larges et plus homogènes.

271

Ce fut un saut remarquable que la civilisation humaine fit en chemin à la recherche du sens universel des choses. Mais même à ce stade, il y a eu des moments de conflit.

Les religions monothéistes sont devenues intolérantes, l'une envers l'autre, considérant leurs croyances comme la vérité absolue, à affirmer si nécessaire par la force contre les mensonges des autres, adoptant des comportements désagrégatifs, nuisibles à la solidarité universelle.

La troisième aube s'est développée lorsque les conditions de vie et de travail de l'homme, opprimées par des conceptions dogmatiques excessivement sévères, sont devenues insupportables dans un système économique qui demandait des formes de marché plus larges et plus libres. C'est l'heure du socialisme. Il est né comme un mouvement culturel, plutôt que comme un mouvement politique et social, pour attirer l'attention des gens sur les grands problèmes de l'humanité.

Il était imprégné de l'esprit œcuménique, typique du christianisme primitif. Les précurseurs du socialisme prônaient une société fondée sur les coopératives qui pourrait diminuer les efforts des hommes pour acquérir les ressources nécessaires pour répondre à leurs besoins,

Mais même ce mouvement, animé par un sentiment de fraternité universelle, finit par concevoir la société en termes d'opposition de classes et de catégories, une conception qui conduira bientôt le socialisme à traiter exclusivement des intérêts de certaines classes au détriment des autres. Ainsi est venue la dictature du prolétariat. Le communisme en Europe et dans le reste du monde s'est effondré non pas à cause de l'opposition des religions monothéistes, ni à cause des crises économiques internes, mais à cause d'un conflit inconciliable au sein des sociétés socialistes individuelles, dû à la perte des valeurs unificatrices. La longue vague de ce séisme politique, social et idéologique a également touché les mouvements et partis socialistes qui ne faisaient pas partie du bloc soviétique. Pourtant, elles aussi ont été balayées, même si les religions monothéistes dominaient et dominant encore leurs pays respectifs et si l'économie est florissante.

Actuellement, la communauté mondiale terrestre est dans un état d'équilibre instable, avec la domination d'une seule puissance, qui semble destinée à assumer la lourde tâche de régler les futurs différends nationaux et internationaux.

Cette situation est transitoire et ne durera pas longtemps. Nous sommes sur le point d'entrer dans une nouvelle phase de l'histoire de l'homme, dans sa quatrième aube, où elle se propagera à la solidarité universelle, qui vous permettra d'affronter et de surmonter les grands maux de la planète : faim, chômage, pollution environnementale, désertification, destruction du monde animal et végétal, épuisement des ressources, émigration incontrôlée et imparable de grandes masses désespérées du Sud vers le Nord, plus riches, plus libres et démocratiques.

Aujourd'hui, la survie même de l'espèce humaine est en jeu.

se souvenir de la Terre, qui a plus de 4 milliards d'années, n'existe que depuis une dizaine de millions d'années. La planète s'est passée de vous pendant une grande partie de son existence. Il continuera à tourner autour du Soleil pendant des milliards d'années encore, jusqu'à ce que le Soleil explose, avec ou sans votre présence.

Mais nous, les humains, ne pouvons pas permettre à la race humaine de s'autodétruire.

Nous ne pouvons pas attendre que d'autres êtres conscients se développent sur Terre. Heureusement, les hommes commencent à ressentir de plus en plus le désir d'unir l'humanité tout entière dans une grande société, unie dans la solidarité, tolérante envers toutes les religions et idéologies, à condition qu'ils soient en accord avec les lois fondamentales de la nature, qui rejettent toute forme de violence dans la résolution des conflits et respectent la dignité des êtres vivants.

Ce désir ardent conduira à la solidarité universelle, à la force intérieure de tous les êtres conscients des innombrables galaxies des univers infinis, qui sont depuis longtemps restés une utopie. Elle s'affirmera pour que s'accomplisse la mission universelle de la fraternité des êtres humains, leur intégration dans le monde naturel et leur émancipation".

Il conclut ainsi : "Hommes choisis, écoutez, au nom du Dieu unique, mes paroles et marchez vers la solidarité universelle, car la survie des univers infinis en dépend".

CHAPITRE XXXII

Dans lequel Palet rappelle qu'il n'invite personne à s'opposer aux religions monothéistes actuelles et qu'il n'a pas l'intention de créer des prophètes d'une nouvelle religion, mais de continuer la pensée religieuse des Kurkites, qui par Abraham, Akenathon, Moïse, Jésus, Mahomet, Gandhi, sont venus à nous.

"Dans notre planète", commença Faust, avec les lumières douces de la galerie des glaces, "trois religions monothéistes se sont développées, avec Abraham le prophète fondateur : le judaïsme, le christianisme et l'islamisme, qui peuvent être définis comme concept téléologique, car ils placent un Dieu unique hors du temps spatial, créateur de l'univers, avec un prix final pour les êtres vivants qui croient en lui et font de bonnes actions. Les religions orientales, le bouddhisme, le confucianisme et l'hindouisme, sont principalement inspirés par des principes moraux avec des règles, n'ayant pas une conception métaphysique vraie et propre, mais surtout un Dieu bien distinct de ses créatures.

Quand Jésus, appelé le Christ, est apparu sur la scène, traçant une vision consolante de l'au-delà pour les peuples qui vivaient en marge de la puissance militaire de Rome, accordant avantages et privilèges seulement aux citoyens de l'empire qui vivaient selon ses lois, la réponse immédiate fut celle des exclus et de ceux qui ne reconnaissent plus dans cette idée impériale la force motrice vers un monde meilleur. Ils ont été convertis en grand nombre à la nouvelle religion. Les paroles du Christ, comme le disait l'un de ses apôtres, connaissaient la vie éternelle et le martyre de multitudes d'hommes, car la foi nouvelle était spontanée et incontrôlable. Plus les chrétiens s'entretenaient, plus les conversions se multipliaient.

Jésus a été crucifié par une classe sacerdotale, qui craignait que ses paroles ne bouleversent le peuple, opprimé par le règne de Rome, et donc facilement influençable. Elle pourrait embrasser la nouvelle foi, trahissant ainsi la loi de leurs pères, celle de Moïse.

Quand la classe sacerdotale juive comprit que le Christ, mort sur la croix, n'avait pas été effacé de l'esprit de ses disciples, mais que sa mort avait même exalté leur image et leur prédication, au point que ses disciples se multipliaient comme les épis de blé, ils comprirent que le nouveau phénomène devait être géré, afin que l'anarchie ne s'installe pas. La conversion de Paul, l'un des persécuteurs les plus féroces des chrétiens, a été un moment de réflexion aiguë et profonde.

Des règles strictes devaient être établies immédiatement pour une religion en pleine croissance,

274

qui pourrait s'étendre de manière démesurée et incontrôlée, non seulement pour éviter des bouleversements excessifs dans les sociétés de l'époque, mais aussi pour assurer le pouvoir à ceux qui l'avaient bien organisé. C'est ainsi que l'Église grandit, avec une hiérarchie ecclésiastique qui allait grandir aux côtés de l'empereur de Rome et des rois et princes qui allaient prendre sa place.

Certains prédicateurs, dans la longue histoire de l'Église, ont essayé de ramener la religion, voulue par le Christ, aux règles établies par son fondateur. Soit ils ont été faits saints, comme François d'Assise, soit brûlés sur un bûcher comme Girolamo Savonarole".

Don Pedro, très rancunier de cette vision extrêmement réductrice du rôle de l'Église, explosa dans un acte de colère : "Je ne peux tolérer que nous parlions dans des termes aussi banals de ma religion. Je suis étonné que vous, Dr Faust, vous vous exprimiez de cette façon à un moment où nous essayons de comprendre le chemin que nous devons prendre ensemble pour la nouvelle fraternité universelle.

"Je ne voulais pas vous offenser, Don Pedro, et encore moins diminuer le rôle joué par la classe sacerdotale à laquelle vous appartenez, répondit Faust. "Mon raisonnement était d'introduire un personnage bizarre. Le 18 août 1878, quelques années après l'unification de l'Italie, un fanatique religieux, qui avait des visions mystiques et qui voulait restaurer l'Église dans sa pureté d'antan, fut arrêté par un ballon au front, tiré par une bersagliere, alors qu'il avançait avec audace devant une procession de quelque trois mille personnes, qui l'avait proclamé Christ des armées.

Face aux exigences du peuple d'une plus grande humilité dans l'Église, le clergé du Vatican, au lieu de comprendre la souffrance du peuple, qui se sentait sans Dieu, est devenu courageux et a prononcé des sentences, oubliant ainsi un des préceptes de son fondateur "ne juge pas parce que tu seras jugé". Les gens ont demandé à participer davantage au mystère du Christ et à ses paroles et à ne pas être un instrument passif dans les messes répétitives et dans les décisions irrévocables de la classe sacerdotale. Les fidèles exigeaient une plus grande démocratie dans l'Église, le seul empire absolu qui reste sur terre".

"Mais pourquoi n'y a-t-il plus de vraie religion dans laquelle croire fermement, sans doute et sans aucun doute ? demanda passionnément Enrico.

Intervient Don Pedro :

"Lorsque nous nous plaignons de la perte de valeurs, nous oublions souvent pourquoi cela se produit. L'une des principales raisons me semble être le manque d'humilité, comme Faust l'a bien dit. Dans une société comme la nôtre, caractérisée par la loi du marché (qui soumet aussi les règles de la coexistence humaine à une rude concurrence), par la pression des machines à " penser " qui menacent de reléguer de plus en plus l'homme au rôle de simple exécutant de commandes, par l'omniprésence des images qui suggèrent des modèles de comportement esthétique, intellectuel et moral, par la complexité et la simplification très apparente de la mondialisation, par les tendances homologues, les valeurs traditionnelles ne semblent plus avoir de place.

Si d'un côté nous nous sentons perdus face à la perspective d'un monde globalisé, de l'autre nous nous sentons tout-puissants face aux progrès technologiques étonnants qui nous ont permis d'aller sur la Lune, de découvrir la carte du patrimoine génétique humain, avec tout ce qui suit en matière

de traitement des maladies et de duplication des êtres vivants, afin de repousser la pensée même de la mort dans le coin le plus reculé de nos pensées.

Nous avons créé un nouvel "Humanisme" - une variante hâtive de l'Humanisme - qui semble rendre Dieu superflu. La nature est de plus en plus en retard sur nos interventions modificatrices. Nous nous demandons si, derrière tout cela, il y a un plan précis pour détruire notre Terre et aller coloniser l'espace. Quelqu'un s'est peut-être déjà délibérément mis au travail ? Les pionniers sont-ils déjà en train de transpercer les enjeux et les drapeaux d'une expatriation planétaire et nous ne l'avons toujours pas remarqué ? Et qui va aller dans les nouveaux mondes ?

Le génie génétique et biologique nous équipera de manière rentable. Mais tous ceux qui remplissent notre planète de façon exponentielle ne pourront pas tous " ester " ! Pendant ce temps, notre entreprise fonctionne comme un train à grande vitesse.

De plus en plus de mépris pour les valeurs morales et civiques traditionnelles, suivi d'une multitude de gadgets, sur d'innombrables machines et motos qui rendent l'air insupportable. Bien plus que par le passé, les préceptes traditionnels de notre religion nous semblent impraticables : celui, par exemple, de tendre l'autre joue, d'être humble, de pardonner. Faut-il faire revivre les anciennes valeurs ? Faut-il mettre à jour notre religion ? Nous devons....

nous devons le faire.

La seule chose que nous devons faire, c'est de ne pas nous laisser découvrir sans préparation, dans le noir, surpris, incapables de relever les défis de l'avenir".

"Beau sermon, dit Odoacre, mais face à la religion des univers infinis de Xama comme nous devons nous comporter demain avec tous les hommes qui vivent sur Terre. On peut leur dire de quitter leurs dieux, Jahve.

Allah, Dieu le Père, Vishnu et ainsi de suite, pour unir tout le monde dans une religion universelle, qui s'adresse à tous les êtres conscients des innombrables galaxies qui peuplent notre univers ? Qui comprendra notre message ? Déjà les Kurkites et les Ummits ont essayé, mais ils ont échoué, et pourtant ils avaient des moyens technologiques impressionnants pour conduire les hommes vers la religion universelle".

Palet a pris le relais :

"Les Kurkites et les Ummites se sont comportés comme de sages éducateurs qui procèdent progressivement à la formation des enfants qui leur sont confiés. Et les Terriens étaient comme des enfants et devaient être amenés par étapes à l'adoration du Dieu unique. Akenhaton, le pharaon égyptien, a été approché par les Kurkites et il à

276

a d'abord été initié à la religion du Dieu unique, qui ne pouvait pas être confondue avec la nature. Mais son action éducative a été perdue après sa mort.

Puis une tentative a été faite avec les Juifs, un peuple facilement plus malléable et moins enclin à la conquête militaire et à la domination sur les autres peuples. C'est ainsi que Moïse fut conduit au mont Sinaï où les préceptes fondamentaux de la nouvelle religion lui furent inculqués. Mais ses paroles n'ont pas été prises en compte et, bien souvent, les gens ont préféré retourner adorer les idoles de pierre. Et le Christ et Mohammed sont venus."

"Je préfère parler de l'avenir, de ce qui nous attend au siècle prochain", a dit l'Arabe Kadhafi, qui n'aimait pas que son Prophète soit mêlé aux autres.

"Certains disent que la fin de la guerre froide a laissé un vide qui sera comblé par le choc de deux civilisations.

D'une part, les Etats-Unis et leurs alliés européens, c'est-à-dire la civilisation judéo-chrétienne, sont localisés ; d'autre part, la civilisation islamique du Moyen-Orient et de l'Extrême-Orient. Ils raisonnent selon l'ancien modèle d'opposition. Ils n'ont pas perçu que le monde a connu entre-temps des transmigrations de peuples et de diasporas de toutes sortes. Le monde est en train de devenir un tel mélange ethnique qu'il n'est plus possible de dire où sont les Occidentaux et où sont les Orientaux, qui sont les Sudistes et qui sont les gens du Nord. Les mouvements transnationaux ne concernent pas seulement les personnes, mais aussi les capitales, les cultures, les informations, qui volent à la télévision et sur Internet. L'imbrication ethnique, qui a marqué la fin du siècle dernier, est un motif d'espoir pour l'avenir".

"Mais le problème demeure, intervint Odoacre. "Comment allons-nous apporter la bonne nouvelle aux peuples de la terre et à qui va-t-elle nous dire'qui vous a envoyé' comment allons-nous répondre ?"

Palet, réalisant qu'il avait été touché au cœur du problème, se leva et prophétisa :

"Tout comme le communisme, inspiré par la matérialité et l'immobilisme historique, a été démolé, le capitalisme et les religions monothéistes, fondées sur l'intolérance, tomberont face à la pression de la solidarité universelle. Xama n'interviendra pas, comme le disait Sulphet, sur les événements des êtres vivants des univers infinis, qui devront gagner le grand défi avec leur pleine liberté d'action, ce qui permet à Thuser d'intervenir et de conditionner. C'est pourquoi le mal imprègne davantage les âmes des hommes. Heureux ceux qui sauront résister aux tentations, car à partir d'elles se développeront les énergies pures pour retourner au sein de Xama. Personne ne t'envoie. Vous êtes les apôtres de la solidarité universelle, uniques, capables de sauver des êtres vivants de l'annihilation des univers infinis.

"Notre mission sera très difficile, répondit Don Pedro, habitué à se déplacer selon des schémas bien établis par sa hiérarchie ecclésiastique.

"Mais je crois que notre mission sera décisive, dit le joyeux Don Angelo, parce qu'avec le Christ nous sommes sortis de l'esclavage du corps. Avec

277

Xama sortira de l'esclavage de l'âme. Parce que son salut a été confié à la classe sacerdotale, c'est-à-dire à un petit cercle de personnes, qui se considèrent dépositaires du verbe. Aujourd'hui, c'est toute l'humanité qui est le protagoniste du conflit titanesque avec le Mal. Agissant en toute liberté, elle gagnera le prix éternel, mais ce ne sera pas un don qui tentera par décision des autres d'accomplir un acte de foi pure, mais un but auquel nous avons contribué pour y parvenir. Nous, avec nos bonnes actions, ferons gagner Xama le duel avec Thuser. L'Âge de la Grande Unification régnera dans les sphères immobiles et dans les univers infinis.

Il a parlé comme un petit pot, mais Odoacre, qui était très concret, a répondu : "C'est une religion qui ne sera jamais embrassée, du moins sur Terre, parce que tous les peuples qui y vivent veulent un retour immédiat et des miracles quotidiens. Une religion trop spirituelle et trop libre, où les hommes

sont forcés de combattre le Mal seuls, sans l'intercession de personne ou la recommandation des autres, avec un prix auquel ils contribuent eux-mêmes à créer, n'est pas pour les terriens, habitués aux autres valeurs, mais surtout au principe moral " si tu te conduis bien, tu auras un prix, si tu agis mal, tu seras puni¹ et non au plus profond " conduis-toi bien, sans penser à aucune récompense, car ton action bénéfique servira à sauver les univers infinis et son Créateur lui-même ". On demande aux gens de prendre un engagement surhumain, presque divin.

"C'est seulement ainsi, dit le Prince de Palagonia, que l'homme deviendra semblable à Dieu, comme il est écrit dans la Bible.

Avec ces mots, la machine à remonter le temps a commencé à projeter des images, ce qui a été une surprise. Le visage d'Einstein a été reconnu, qui, assis confortablement dans un fauteuil, avec son violon reposant sur son bureau, se disputait amicalement avec un homme, vu de dos.

"Quiconque trahit l'unité de la culture perd son âme, comme Faust. J'ai toujours eu un culte pour Goethe, à tel point que lorsque je me suis inscrit à l'école polytechnique, j'ai choisi, parmi les cours complémentaires, l'œuvre du poète allemand "Weitanschauung".

Cette passion m'a en quelque sorte inspiré la théorie de la relativité, pour ce besoin de généraliser, de trouver une explication unitaire du cosmos, de briser les barrières entre espace et temps, entre énergie et masse, entre gravité et électromagnétisme, en parfaite harmonie avec la conception goethéenne de l'unité de la nature. La plaisanterie de Faust " pouvoir découvrir ce qui, au fond, maintient l'univers ensemble " anticipe mon idée d'unifier les forces fondamentales. En 1958, j'ai fondé 'Daedalus', le magazine de l'Academy américain des arts et des sciences, pour essayer de surmonter les barrières entre les différents domaines d'études, en me concentrant sur ce qui devrait faire de nous des membres d'une seule communauté.

Comme les images s'estompent, Brancaccio l'a dit :

"Seul un être libre, comme Einstein, pourrait avec quelques mots simples,

278

d'extérioriser des concepts si profonds, mais surtout d'approcher la vérité des univers infinis, sans recourir au Kurkiti et à l'Ummiti".

"Celui qui, instinctivement, évitait de pénétrer dans la métaphysique, était heureux de vérifier la connaissance humaine," dit Gandhi. "Aujourd'hui, plus de quarante ans plus tard, son objectif, franchir les barrières entre les différents domaines d'études, semble s'éloigner de plus en plus.

Oubliez 'Einheitlichkeit', oubliez l'unité de la connaissance. Nous sommes ici face à la fragmentation des spécialistes, à l'incommunicabilité la plus totale, non seulement entre humanistes et non-humanistes, mais aussi entre amoureux de disciplines différentes. En trahissant la culture pour une carrière, les scientifiques risquent de perdre leur âme comme Faust. Chacun s'appuie sur l'accélérateur, sur l'éprouvette, sur l'œuf de brebis, et ne se pose plus de questions sur le sens de ce qu'il fait. Parfois, on a l'impression que la recherche est devenue schizophrène, qu'elle progresse dans des domaines qui n'affectent pas la qualité de vie et qui stagnent au contraire dans des domaines cruciaux, comme la lutte contre le cancer.

Répliqué décidé Tony Sagan :

"Je ne suis pas d'accord avec ce que vous dites. La science, même si elle n'est pas unitaire, avance encore : nous avons fait de grands progrès dans le domaine de la prévention, de la thérapie, mais aussi de la connaissance des gènes qui la déterminent. En physique, nous sommes proches de cette théorie de tout ce dont Einstein rêvait. Il y a un problème ? Bien sûr qu'il y en a et heureusement, sinon, à quoi bon faire ce travail ? Le scientifique est confronté à un océan d'ignorance, et c'est précisément l'impulsion qui le guide, certainement pas les choses qui sont déjà connues.

Repris son souffle : "Malheureusement, il y a des journalistes et des leaders d'opinion qui font fortune en dénigrant la science, en écrivant, par exemple, que la fraude est à l'ordre du jour dans les laboratoires. Et pourquoi cela arrive-t-il ? Qui, dans les coulisses, fait bouger cette mystification ? Plus simplement, je dis qu'il y a une rébellion romantique, une vague d'irrationalisme, que l'Europe a déjà connue au début des années 1800, avec Byron et Blake, et qui revient cycliquement, à des fins qui doivent être identifiées. Parce qu'aujourd'hui, dans un marché mondialisé, tout est administré avec soin au consommateur, y compris la culture et la religion.

"Dans un contexte où même la science ne peut pas unifier les esprits dans une recherche qui conduit les hommes à se sentir membres d'une seule communauté, il est vraiment difficile d'évangéliser les terriens sur le message religieux de Xama", a conclu avec amertume Odoacre, qui n'a pas réalisé que dans cette villa était le rôle de Thomas, l'incrédules éternels et méfiants.

Mais Palet, l'Ummita, ne pouvait pas permettre - cette nuit-là - que ce soient les paroles agnostiques d'Odoacre qui aient clos la conversation.

"Nous devons agir, opérer, comme Jean XXIII l'a fait, le bon Pape, qui a décrété la fin du cloître au Vatican avec un voyage à Lorette et à Assise.

Vous vous souvenez ? Le pape Roncalli est sorti de la prison dorée du Vatican, s'est promené.

279

à Rome, a visité les villages de banlieue sordides. À Regina Coeli, la veille de Noël, il a fait pleurer les prisonniers en leur disant qu'une fois que son oncle avait été arrêté pour braconnage, il avait compris leurs souffrances. Jusqu'à ce qu'il fasse le pas le plus audacieux, décidant d'aller à Lorette et à Assise pour mettre sous la protection de la Vierge et de saint François le Concile Œcuménique qui s'ouvrira dans quelques jours. Un voyage en train de 700 kilomètres.

Aujourd'hui, les voyages pontificaux sont devenus une routine. Karol Wojtila, en 20 ans de pontificat, en a fait des centaines. Personne n'a exploré avec autant de ténacité tous les coins de la Terre pour prêcher la foi. Nous devons avancer avec le même esprit et la même détermination, mais sans nous opposer aux religions monothéistes actuelles. Nous ne prêchons pas pour les remplacer, nous ne sommes pas prophètes d'une nouvelle religion, mais les continuateurs de la pensée religieuse des Kurkites, qui par Abraham, Akenathon, Moïse, Jésus, Mahomet, Gandhi, sont descendus vers nous. Aujourd'hui, nous avons une tâche difficile : celle d'unir ces religions en une seule, afin que les hommes de la Terre soient un jour prêts à être solidaires des êtres conscients des univers infinis".

280

CHAPITRE XXXIII

Dans lequel est raconté le contexte troublant de la mort de l'actrice américaine Marilyn Monroe, Délia.

Meurtre ou suicide ? La machine à remonter le temps échappe à tout doute.

Les hôtes de la villa étaient, d'une part, inquiets parce que l'évangile révolutionnaire prêché par Sulphet et Palet remettait en question les croyances religieuses des terriens, trop liées à une vision étroite et géocentrique des problèmes de l'humanité, pour échapper à l'appel universel de la création ; d'autre part, déçus de ne pouvoir devenir pêcheurs des hommes, mais seulement des propagateurs de la solidarité universelle, dont le message, sans médiation ou intervention de quiconque, devait comprendre et diffuser dans la liberté la plus grande.

Ils étaient imprégnés de ces états d'esprit, quand la machine à remonter le temps a recommencé à fonctionner, apparemment dans l'indifférence.

La scène est devenue plus claire. Une date est apparue : le samedi 4 août 1962 à 20 h. Pourquoi le magnétoscope a-t-il également indiqué avec précision l'heure et le jour de la semaine de l'événement qu'il a porté à l'attention de ses téléspectateurs ? Ce n'est que plus tard qu'ils en comprendront la raison.

Un intérieur est apparu : une chambre à coucher, pleine d'ammennicoli et bien trop meublée avec le goût américain typique des années de la deuxième période de l'après-guerre.

Il y avait une femme blonde avec un jupon transparent qui couvrait à peine son pubis, assise sur un lit qui parlait brièvement au téléphone, appuyée contre la table de chevet :

"Peter, Bobby, qui a promis de m'épouser, ne peut pas dire ces mauvaises choses. Vous devez intervenir et le convaincre qu'il ne doit pas avoir peur de moi, car je ne lui causerai jamais d'ennuis, même si Frank me le demandait.

De l'autre côté de la ligne, l'interlocuteur mystérieux a dit quelque chose parce que la femme, belle mais dévastée au visage par les grands pleurs, est restée silencieuse pendant un moment.

Puis il a éclaté :

"Tu ne peux pas m'offenser comme ça. Je ne suis pas une pute peu fiable.

C'est vous, avec Frank, vous vous souvenez, qui m'avez présenté au Président. Nous nous sommes rencontrés chez vous à Malibu, en secret, et ce furent des moments merveilleux, où j'ai vraiment aimé John. Puis, ce maudit combat contre la mafia des deux frères Kennedy, pour s'attirer l'adhésion de l'électorat.

281

Irlandais et Juifs, ont tout gâché. Sam Giancana et Jimmy Hoffa ont juré de le charger. En suivant le président, ils ont découvert notre rapport, qu'ils trouvaient trop tentant : ils pouvaient maintenant le foutre en l'air à tout moment. Ils ont installé des micros dans ma maison afin d'enregistrer des réunions compromettantes et des appels téléphoniques pour avoir une arme très puissante contre la Maison Blanche. Mais ma bonne en a trouvé un, caché derrière un tableau, qui, heureusement pour nous, est tombé par terre et s'est brisé en mille morceaux. Et ils se sont fait avoir."

La femme inconsolable qui a été reconnue pour Norma Jean Mortensen, alias Marilyn Monroe - alors que son interlocuteur Peter ne pouvait être que Peter Lawford, le beau-frère de John Fitzgerald Kennedy, après avoir épousé sa sœur Pat - était une rivière en crue :

"Le Président, cependant, a été effrayé à mort et ne s'est plus jamais montré. Je l'ai maudit, lui et son bureau : l'homme le plus puissant du monde, qui pouvait décider du destin de milliards de personnes, avait peur de quatre bandits fous et leur a jeté notre amour !

Il essuya ses larmes et se moucha le nez avec le rabat du drap :

"Un jour, Bob Kennedy s'est pointé et m'a dit que le Président l'avait envoyé, désolé pour ce qui s'était passé. Mais il ne pouvait plus, pour les raisons que je devais comprendre, me rencontrer. J'ai crié comme une femme obsédée et désespérée parce que j'aimais le Président. Je me disais : Moi qui suis une grande actrice, aimée et désirée par le monde entier, j'ai été déchargée comme un sac de patates. Je ne supportais pas l'idée, qui m'a toujours hantée, du détachement. Jeune homme, tout le monde m'avait abandonné : mon père, ma mère ; les garçons, avec qui je flirtais, après m'avoir goûté, m'avaient quitté. J'étais trop voyante pour être une bonne mère pour leurs enfants. De quoi les hommes ont-ils peur, d'être des cocus ? C'est ça qui les préoccupe vraiment ? Regardez-les là, dans les jardins, alors qu'ils accompagnent leurs femmes maladroitement, qui traînent avec elles des fauteuils roulants de différentes formes et un corps déformé, tandis qu'elles, dont on ne se moquera pas, regardent sous les yeux les traits des femmes galbées qui passent devant elles, comme sur la passerelle. J'ai donc décidé de me venger et de devenir encore plus provocatrice pour faire souffrir le plus d'hommes possible. Au début, j'aimais les voir souffrir, la jalousie stimulée. Puis j'ai rencontré John, que je croyais être un vrai homme. Il nous a promis un monde nouveau, des horizons de dignité et de clarté. Mon environnement, celui des artistes, m'a soudain semblé petit et ridicule et j'ai senti le besoin d'en sortir pour aimer fortement cet homme, qui s'est fait passer pour beau et audacieux. J'avais tort, parce qu'il était comme tous les autres, ou pire, parce qu'il avait tout promis pour atteindre son but. Avant de me mettre au lit, pris par sa luxure débridée, il m'a juré un amour sans bornes, juste parce qu'il voulait que je lui fasse toutes sortes d'ordures. Puis, dès que l'orgasme s'est terminé, elle n'a pas eu l'orgasme.

282

Il a rappelé qu'il était le Président des États-Unis d'Amérique, avec tous ses engagements lourds. J'ai tout supporté pour lui. Bien sûr, lorsque j'ai appris que lui et son frère Bob effectuaient des opérations occasionnelles et n'avaient pas complètement rompu leurs liens avec le crime, j'ai été choqué. Ils pensaient pouvoir s'en débarrasser quand ils le voulaient, avec l'arrogance typique de leur environnement, ayant toujours tout et pensant pouvoir tout réparer avec de l'argent. Ils avaient aussi une relation ambiguë avec la religion catholique, n'ayant exploité leur foi qu'à des fins électorales".

Il se tenait les yeux et le nez avec la manche de son jupon, frissonnant, malgré la grande chaleur, parce que c'était la première fois qu'il parlait de façon menaçante, et il le faisait avec Peter, qui allait certainement tout signaler au président.

"Bobby comprenait trop ma douleur et moi, qui ne supporte pas d'être seule un instant, j'ai accepté sa cour et je suis devenue amoureuse.

Mais ces porcs des services secrets l'ont approché pour lui dire qu'il devait rompre immédiatement la relation avec moi, car la mafia était prête à déclencher un scandale sans précédent contre la famille Kennedy. Ainsi, face à l'amour, la respectabilité et la raison d'État l'ont emporté.

Bobby a changé le numéro du bureau privé pour ne plus recevoir mes appels et a refusé de me parler. Mes amis se moquent encore de moi parce que je leur ai dit que j'allais épouser un Kennedy un jour. Peter, je n'en peux plus.

Quand j'avais 36 ans, j'étais aussi vieux que maintenant, je me sentais si mort.

Tout ce que j'ai eu depuis ma vie, c'est la déception. Tous les hommes que j'ai essayé d'aimer, comme Joe Di Maggio et Arthur Miller, n'avaient pas de couilles et méritaient d'être hornifiés. Combien de fois ai-je rêvé de me retirer dans un ranch, avec un cheval, un mouton et quatre poulets, mais avec un vrai homme et quatre mômes à surveiller. Mais tous les hommes me voulaient nue, y compris mes maris, qui aimaient quand les autres me regardaient, puis jalousement gardés par commodité. Je suis fatigué, je n'en peux plus."

D'un autre côté, Pierre se sentait hypocritement en train d'essayer de la reconforter, alors qu'en fait son esprit était en train de concevoir un moyen de neutraliser cette femme, qui en savait trop et qui, aveuglée par la jalousie, pouvait causer des dommages incalculables aux Kennedy, qui n'avaient rien à envier aux maisons au pouvoir en Europe, même aux Windsors, comme puissance familiale.

Marilyn, elle était trop déprimée :

"Cet après-midi, Bobby, succombant à ma continue demande de lui parler, m'a rencontré en secret à Los Angeles. J'étais heureux parce que je pensais qu'il avait changé d'avis et qu'il voulait revenir vivre avec moi.

Au lieu de cela, c'était plus dur que d'habitude et il a essayé de me convaincre de le laisser partir.

Vous comprenez, il ne m'a pas dit un seul de ces bons et bons mots que l'on trouve dans ces circonstances. Je les aurais quand même appréciés, même s'ils étaient faux et hypocrites. Il m'a liquidée, battue comme une secrétaire, découverte par sa femme.

283

Mais je ne me fais pas larguer comme ça : je rapporte tout au public.

J'ai déjà écrit des papiers que je vais remettre à mes avocats demain pour que les gens sachent de quoi sont faits les Kennedy.

D'autre part, aucune réponse n'a été reçue et Marilyn, imaginant le visage du respectable Peter, a laissé tomber le combiné téléphonique sur le sol.

Il se leva et se dirigea vers la fenêtre, qu'il ouvrit grand pour laisser entrer un peu d'air frais après une journée si chaude. Un papillon est entré, mais il n'était pas blanc et elle était triste.

Il a fait quelques pas dans la pièce, la tête dans les mains. Il est allé à la table de chevet, a pris une bouteille de médicament et a pris deux comprimés avec un verre d'eau. Il voulait dormir.

Il verrouille la porte de sa chambre, laisse la lumière allumée, enlève son jupon et s'allonge sur le lit complètement nu.

Quelques minutes interminables se sont écoulées. La chambre du manoir Brentwood où vivait Marilyn semblait s'endormir avec l'actrice. Dehors, les grillons chantaient et les quelques étoiles du ciel qu'on voyait brillaient froidement dans l'air chaud.

Soudain, deux ombres se sont glissées par la fenêtre. C'étaient deux hommes qui ont mis Marilyn au lit et l'ont fait taire. Elle a été immobilisée dans la position des bouchées, les jambes ouvertes. Ils ouvrent une enveloppe dans laquelle ils tirent un gros suppositoire qu'ils insèrent sadiquement dans leur anus.

Ils l'ont maintenue ainsi pendant quelques longues et interminables minutes, pendant qu'elle essayait de s'en tirer les yeux fermés. Elle l'avait aussi fait quand elle était enfant, quand son père l'avait battue, mais elle savait que c'était complètement inutile, alors elle s'est finalement abandonnée à la violence de ces hommes.

Au bout d'un moment, son corps trembla et devint soudain rigide, comme un stockfish.

Marilyn ouvrit les yeux pour la dernière fois, sentit la lumière et les ferma pour toujours.

Quand ils ont découvert qu'il ne bougeait pas, ils ont pris tous les comprimés de barbituriques laissés dans la bouteille et les ont mis dans leurs poches, s'enfuyant de la fenêtre, qu'ils ont fermée, après avoir caché quelque chose sous l'oreiller.

Ce corps, tout nu, devenu blanc comme du marbre, ressemblait à une statue de belle facture. Henry pensait qu'elle devait être préservée de la décomposition, pour préserver ses formes gracieuses à jamais, et ainsi être admirée par la postérité.

Les heures et les minutes ne passaient jamais et la machine à remonter le temps s'attardait dans cette pièce, sur ce corps inanimé, peut-être parce que - quelqu'un l'a senti - les surprises n'étaient pas encore terminées.

À 1 h 30 du matin, le dimanche 5 août, il a entendu frapper à la porte. C'était Eunice Murray, l'infirmière de Marilyn, alarmée parce qu'à ce moment-là, la lumière dans la pièce était toujours allumée. Ne voyant pas la porte ouverte, il a couru dans sa chambre et a appelé.

284

Bientôt un homme apparut. Il était un fan de l'actrice, Ralph Green-son, qui, comprenant ce qui aurait pu se passer, entra par la fenêtre et entra dans la pièce.

Elle a essayé de réveiller l'actrice, a pris sa tête, l'a secouée, mais elle n'a pas réagi ; de son poignet, qu'elle n'a pas frappé, elle a compris qu'elle était morte.

Il a perdu courage, mais seulement un instant. Il a décroché le téléphone pour appeler une ambulance, mais Murray l'a arrêté.

La mort, qui semblait être le suicide de l'actrice, pouvait provoquer des enquêtes et des scandales, non désirés par un homme puissant.

Il a pris le téléphone et a appelé Peter Lawford. D'un autre côté, il sentait : "Bon sang, ce n'est pas ce dont nous avons besoin. Ne touchez à rien et n'appellez personne, j'arrive."

Le beau-frère des Kennedy a été un éclair. Sa voiture s'est écrasée. Il monta les escaliers, entra dans la chambre et recomposa d'abord le corps de Marilyn sur le lit, comme l'analyste et l'infirmière l'avaient trouvé. Il a cherché partout. Il a trouvé une enveloppe non scellée, avec une lettre à

l'intérieur, sur la table de nuit ; sous l'oreiller, il a trouvé des draps dactylographiés. Il les a emmenés avec lui.

Il tourna la villa pour la nettoyer de tout document compromettant et c'est à ce moment qu'il vit, juste sous la fenêtre de la chambre de l'actrice, un mouchoir d'homme blanc. Qui l'a perdu ? Il monta dans sa chambre et se trouva près du rebord de la fenêtre de la terre. Quelqu'un était entré et aurait pu tuer Marilyn.

Il fit sortir les deux témoins gênants, qui n'avaient rien remarqué, et appela :

"Bobby, je suis au manoir. Marilyn est morte, peut-être s'est-elle suicidée, mais personne ne m'enlève l'idée que quelqu'un l'a aidée. et j'ai trouvé un mouchoir d'homme dans le jardin. Un fils de pute, envoyé par Giancana ou ses amis, l'a tuée, laissant des documents compromettants pour provoquer un scandale. Je ne peux pas arranger les choses toute seule."

"Qu'est-ce qu'on fait ? On prévient la police ?"

"Pour l'amour de Dieu ! Suicide ou meurtre, ça n'a pas d'importance. Nous devons clore cette affaire le plus vite possible. La mafia veut créer un tumulte autour de l'histoire et ruiner ainsi la réputation des Kennedy.

Pendant ce temps, le temps passait et l'horloge du pendule marquait 3:30.

Peter a finalement décidé d'inviter l'infirmière à appeler une ambulance qui, en quelques minutes, est arrivée et a emmené Marilyn à l'hôpital, où ils ont remarqué sa mort par suite d'une overdose de barbituriques.

À 5 heures du matin, un journaliste peu méfiant, Joe Ramirez, a appris au hasard la mort de l'actrice et, en peu de temps, le monde entier a appris que la femme la plus stimulante de l'histoire, dont les seins, pour reprendre les mots de Billy Wilder, défiaient les lois de Newton, était morte et ne pouvait plus susciter la cupidité de personne.

285

Le magnétoscope semblait avoir souffert de ce corps inanimé, recouvert d'une feuille de plastique, couché sur la table en acier de l'autopsie, avec le numéro 81.128 sur l'étiquette fixée au pied, alors il l'a laissé seul.

Immédiatement après, il y avait un bureau, qui devait appartenir à un homme politique important, aussi parce qu'à côté du bureau il y avait un drapeau américain, avec des étoiles et des rayures.

Robert Kennedy appelait Edgar Hoover, le patron le plus puissant du FBI :

"Vous n'avez pas à perdre votre temps. Vous deviez savoir pour la mort de Ma-rilyn.

Elle m'a appelé vers 1 h 30 du matin à Lawford et m'a dit qu'elle s'était peut-être suicidée. Allez immédiatement dans cette maison, faites disparaître de la circulation les enregistrements des appels téléphoniques que Monroe m'a passés, même à la Maison-Blanche, et clôturez rapidement l'enquête sur la mort. Je ne veux pas de scandales qui, à l'heure actuelle, nous nuiraient gravement, à moi et au président.

Pendant que ces images disparaissaient, Tony Sagan a sifflé la chanson d'Elton John Canale dans le vent, qui dit que Norma Jean avait vécu sa vie comme une bougie dans le vent, et quand la pluie est arrivée il n'y avait personne pour la réparer.

Mais la machine à remonter le temps ne s'est pas arrêtée : il est retourné dans la chambre de Marilyn, qui était maintenant vide, et l'a retournée, comme s'il cherchait quelque chose ou quelqu'un.

Là, dans un coin, la présence d'un homme haletant était perçue : c'était un vieil homme, ridé, avec un rictus sur les lèvres.

"Ce travail est aussi terminé. Le mal est présent dans l'univers et par la loi de la nature tombe, comme une force d'attraction, sur ceux qui le font et les frères Kennedy en connaîtront les effets dès que possible.

"C'est Thuser, le mal, l'insaisissable, qui traverse l'histoire des hommes, pour semer la haine et la violence, cria Palet, nous devons l'atteindre dans cette pièce et avec nos énergies le bloquer. C'est seulement ainsi qu'il peut être vaincu et libéré des êtres qui pensent aux univers infinis de sa présence".

Mais le vieil homme avait disparu, échappant une fois de plus à la confrontation.

Dans la chambre de Marilyn, cependant, ont été laissés l'empreinte de son passage et une note avec quelques mots, que même le puissant aspirateur ne pouvait pas trouver, parce qu'ils ne pouvaient être détectés par un univers parallèle. Si quelqu'un l'avait lu, le président Kennedy n'aurait pas été tué à Dallas.

286

CHAPITRE XXXIV

Il raconte l'histoire de l'activité de la SCEI, la Société de coopération économique internationale de Genève, qui utilise tous les moyens pour parvenir à un contrôle mondial absolu du libre marché, dont les règles sont régies et imposées uniquement par elle. Il raconte les manœuvres du SCEI qui ont amené John Kennedy à la Maison-Blanche, puis à la mort.

Dans la galerie des glaces, la mélancolie n'a pas duré longtemps. La machine à remonter le temps ne pouvait pas savoir s'arrêter. Cette histoire, dramatiquement revivifiée, avait dévoilé des coulisses troublantes, qui auraient dû être discutées, évaluées, approfondies. Mais le temps s'est enfui et l'instrument spatio-temporel a été condamné à le poursuivre. Il a envoyé de nouvelles images. Les âmes des hôtes de la villa ont dû être secouées pour être forgées à la mission à laquelle ils avaient été appelés.

La salle étroite, où les adeptes de la SCEI, la Société

de la coopération économique internationale à Genève, qui a utilisé tous les moyens, même criminels, pour parvenir à un contrôle absolu du libre marché dans le monde entier, dont les règles devaient être réglementées et imposées uniquement par elle. Les hommes d'État des différents pays, même les plus puissants, étaient des marionnettes entre leurs mains. De trous élus et contrôlés par eux. Ils ont dû se limiter à faire un peu de scénario politique quand les choses allaient trop mal pour les gens, surtout pour ceux qui, sur tous les continents, sont marginalisés et souffrent de harcèlement, d'abus de pouvoir et de mort par la faim.

Un homme à capuchon a parlé, qui avait été chargé de faire rapport aux autres affiliés. Sept en tout, assis autour d'une table rectangulaire d'un travail modeste.

"Nous devons prendre une décision qui va certainement bouleverser la politique mondiale.

Nous nous sommes imposé la règle de ne pas recourir à la violence, sauf en cas d'extrême nécessité.

Il me semble que le moment est venu de soulever cette exception.

Il s'est levé. On pouvait voir qu'il était grand et robuste. Mais il marchait trop lentement, pour donner l'impression d'être fatigué. Il s'arrêta dans un coin de la pièce et, comme tout le monde le regardait de tous les côtés, attaquant l'intégrité des vertèbres cervicales, ainsi commença sa phrase :

"Notre histoire commence dans la campagne irlandaise, au milieu du siècle.

287

dix-neuvième.

Patrick Kennedy, le fondateur de la dynastie, était un jeune agriculteur qui vivait dans le comté de Wexford, au sud-est de l'île.

Comme son père et ses frères, il était catholique. Et comme tous les fermiers catholiques, il vivait dans une hutte de boue et de paille, dormant sur le sol nu et travaillant comme esclave pour payer le loyer dans les champs. Les maîtres anglais, tous protestants, exigeaient 90 % des revenus, plus une dîme pour l'église anglicane.

Si le colon n'arrivait pas à tenir ses engagements, il était mis au milieu de la route par les soldats.

De 1845 à 1848, la peste noire a éclaté en Irlande, importée d'Amérique du Nord, et trois millions d'insulaires, sur environ 9 millions d'habitants, sont morts de maladies et de malnutrition. Comme si cela ne suffisait pas, les propriétaires anglais, pour compenser les pertes dues à la famine, ont augmenté les loyers, provoquant ainsi l'explosion de la révolte. Le gouvernement de Sa Majesté le Britannique envoya plus de soldats et plus de morts furent pleurés dans les églises catholiques, comme s'il n'y en avait pas eu assez déjà.

En octobre 1848, Patrick Kennedy, après avoir obtenu la bénédiction de son curé à l'église de Bailykelly, prend ses pauvres affaires et se rend à New Ross, le port d'où partent les navires pour l'Amérique.

Il avait peu d'argent avec lui, autant qu'il lui fallait pour payer un passage vers la troisième classe, une cale fétide où des centaines d'épaves s'entassaient comme des animaux, sans jamais pouvoir monter sur le pont à l'extérieur. L'eau qu'ils buvaient était pourrie et le bouillon, qui était parfois distribué comme seul aliment, même les porcs l'auraient rejeté. Seules quelques jeunes femmes, se prostituant aux marins, pouvaient obtenir du vinaigre pour désinfecter cette eau et de la nourriture pour donner secrètement aux plus faibles. L'année précédente, seuls soixante mille Irlandais étaient arrivés en Amérique sur cent mille embarqués, en raison des conditions inhumaines dans lesquelles les armateurs les avaient gardés pendant les six semaines de la traversée.

Les hommes noirs qui ont été réduits en esclavage en Afrique pour être vendus en Amérique étaient mieux nantis que les émigrants irlandais, qui n'avaient aucune valeur et aucun droit du tout.

Patrick Kennedy débarque à Boston, dans le Massachusetts, et au début, ce qui est difficile, il commence à réparer les barils d'un grossiste d'alcool pour un dollar, pour 14 heures de travail par jour, mais doit payer 60 cents chaque nuit pour dormir, avec 39 autres émigrants, dans une cave de quatre mètres sur trois. Il réussit cependant à mettre de l'argent de côté pour épouser Bridget

Murphy, qui lui donna quatre enfants : trois filles, Mary, Margaret et Johanna et finalement un homme, baptisé Patrick Joseph.

Un an plus tard, l'ancêtre est mort du choléra et c'est Bridget qui a dû diriger seule la maison.

Elle aurait même pu envoyer son fils à l'école, mais il n'y est pas resté longtemps : dès qu'elle a appris à lire et à écrire, elle est allée travailler dans le port de Boston comme déchargeuse, marieuse, batelière, blanchisseuse, pour gagner durement, dont la moitié est morte.

288

à la mère. Le reste serait utilisé pour acheter un bar délabré sur la place Haymarket.

Il l'aurait réparé et cet endroit serait devenu le lieu de rencontre des Irlandais, qui boiront le meilleur whisky de malt, la bière la plus pure et le café irlandais le plus généreux de la ville, à un prix moindre qu'ailleurs. Surtout, ils y auraient trouvé l'hospitalité et la chaleur humaine de leur propre maison.

Les émigrants, qui débarquèrent affamés et désorientés, virent en Joseph le compatriote qui les protégeait des spéculateurs, les dirigeant vers les bons endroits. Il est ainsi devenu leur point de référence.

Nous l'avons remarqué et admiré son ingéniosité et son manque de scrupules en affaires, alors nous lui avons ouvert la voie en politique.

Nous l'avons flanqué d'Irlandais progressistes, comme James Donovan, appelé Jim the Smiling, et John Fitzgerald, appelé Fitz the Sweet.

A notre demande, Patrick Joseph est élu triomphalement à la Chambre des représentants en octobre 1886 et épouse en décembre 1887 Mary Hichey, une jeune fille des hauteurs de la ville. Un an plus tard, un enfant est né, qui a reçu le même nom que son père. Trois autres suivirent : un mâle, qui mourut immédiatement après, et deux femelles, Loretta et Margaret.

Le petit Joseph Patrick, appelé Joe, a grandi dans le confort, mais sans perdre le courage des Kennedy. Ses amis continuaient d'être les garçons irlandais qui n'avaient plus faim de leurs parents, mais qui connaissaient et appréciaient la valeur de l'argent.

Joe, même s'il n'en avait pas besoin, gagnait son premier centime en vendant des journaux ; puis il travaillait, sans négliger l'école, comme commis d'une mercerie et comme messenger dans une banque. Quand il apprit que les Juifs ne pouvaient pas travailler le samedi, il alla chez un rabbin et s'offrit lui-même pour travailler les jours saints.

Ainsi, ayant conclu un accord avec le Juif, il allume ses poêles à charbon le matin et ses lampes à gaz le soir pendant les fêtes du précepte, en échange de 5 cents.

Les autres Juifs se rendirent compte que la maison du rabbin était toujours éclairée et chauffée, alors ils demandèrent aussi ces services. Et les revenus augmentaient.

Joe, le moment venu, sur la décision de son père, que nous avons conseillé, entra à Harvard University, un bastion de l'éducation protestante, suscitant le scandale des catholiques. Mais le meilleur est sorti de cette université et Joe a dû être l'un d'entre eux.

Après avoir obtenu son diplôme, il s'est jeté dans le monde des affaires avec beaucoup d'insouciance, s'opposant à " l'establishment, qui ne lui pardonnait pas d'être simplement le fils d'un

barman ". Mais nous sommes intervenus avec amour et Joe a réussi à gagner son match, devenant même président de la même banque, où il était groom, ce qui l'a amené dans quelques années à rejoindre le club des milliardaires.

289

Mais Joe a gagné non seulement parce qu'il a gagné de l'argent, mais aussi parce qu'il a élevé le genre de famille qu'il voulait : une femme Rose, fille du maire Fitzgerald, la plus belle fille de la communauté irlandaise, qui l'a soutenu dans tous ses efforts financiers et ses relations avec ses amis, ferme dans ses principes éthiques stricts auxquels elle avait été formée, et neuf enfants, dont quatre garçons, qui deviendront la saga des Kennedy.

Le premier d'entre eux est né en 1915, Joseph Patrick junior, qui sera suivi par John Fitzgerald "Jack", et après quatre femelles, par Robert, une autre petite fille et enfin par Edward "Ted".

Alors que Rose donnait naissance à ses enfants et s'occupait d'eux, Joe, en 1919, à une époque où la fabrication, l'importation et la vente d'alcool aux États-Unis étaient interdites, gagnait beaucoup d'argent, gérant le trafic de contrebande, bien couvert par nous. Lorsque la bourse de Wall Street s'effondra en 1929, Joe reprit, au prix de la faillite, des entreprises, des usines et des terrains qui, une fois la grande dépression passée, lui rendraient ce qu'il avait investi avec des intérêts verticaux.

C'est au cours de ces années de chance que Joe a demandé et obtenu de rencontrer le Conseil suprême du SCEI, dans cette même salle de Genève.

Il nous a dit qu'il avait l'intention de confier à son fils aîné la tâche de porter les fortunes de la dynastie toujours plus haut, dans les affaires et dans la carrière politique.

Il nous a demandé de l'appuyer à cette occasion. Nous, qui l'avions favorisé en le nommant ambassadeur des Etats-Unis à Londres et représentant du Président Roosevelt à Rome pour le couronnement du Pape Pie XII, avons accepté sa demande de faciliter, après l'avoir bien préparé, son élection comme Président des Etats-Unis.

Joe junior était beau, fort et gai, mais en 1933, il fit une grave erreur : il alla en Angleterre pour s'inscrire à l'école d'économie dirigée par Harold Laski, un intellectuel d'extrême gauche, qui commença à avoir des pensées dangereuses dans la tête de son élève. Nous avons promis à Joe que le garçon deviendrait le premier président catholique de l'histoire américaine et nous ne pouvions pas revenir sur ce que nous avions dit. En même temps, nous ne pouvions pas permettre que le temple du capitalisme soit confié à quelqu'un qui mettrait notre pouvoir en difficulté. Lorsque la Seconde Guerre mondiale a éclaté et que le jeune homme s'est enrôlé comme volontaire, nous avons attendu avec confiance l'occasion qui s'est présentée lorsque Joe junior, audacieux et courageux, a décidé en juillet 1944 d'entreprendre une mission dangereuse : amener un Liberator avec un autre officier avec dix mille kilos d'explosifs à bord par-dessus une base du canal U-Boot ne ! et sauter juste avant avec un parachute, pendant que l'avion, télécommandé, atteint son objectif. Mais l'avion a explosé en vol deux minutes avant le lancement et personne - sauf nous - n'a jamais su exactement pourquoi.

Son père l'a senti, nous a demandé une audience, mais nous ne l'avons pas accordée pour qu'il comprenne bien notre déception.

290

Puis, en tant que politicien de race, il a avalé le crapaud et comme si rien ne s'était passé, même s'il avait un fils tué comme ça, il s'est tourné vers Jack, construisant patiemment autour de lui le contexte favorable qu'il avait commencé à créer pour Joe junior.

Le pauvre John Fitzgerald vivait jusqu'alors dans l'ombre de son frère, qui l'avait vaincu en tout. En raison d'une grave blessure à la colonne vertébrale, il n'avait même pas été en mesure de partir pour faire la guerre.

Sous la pression de son père, il a finalement pu participer à une guerre et s'est couvert de gloire, ce qui a bien sûr été amplifié. Nous étions en train de remonter le moral du futur président des États-Unis, qui devait être un héros autant qu'il le fallait, beau, frivole, coureur de jupons, prêt à tout chantage, à toute apparence et à toute petite substance. Il était le politicien pour nous. D'autre part, il y avait toutes les conditions préalables : un parvenu, descendant d'une famille de personnes dépossédées, d'origine commune, qui pouvait très bien assumer le rôle du grand innovateur, alors qu'en fait il devait veiller aux intérêts des holdings financiers, gérés par nous.

En vérité, Jack était vraiment mal combiné : pour cette lésion de la moelle épinière, il avait fini deux fois sous le couteau, deux opérations chirurgicales très dangereuses, mais à la fin ils n'ont apporté aucun bénéfice. Il avait fait toutes ses batailles électorales, celles qui devaient être éjectées au Congrès en 1948, au Sénat en 1952, à la vice-présidence en 1956 et à la présidence en 1960, en s'accompagnant de béquilles, qu'il fit disparaître lorsqu'il monta sur le podium pour parler, tournant droit comme un cadet de West Point. Comment il l'a fait, on n'a jamais compris.

A côté de lui, comme une ombre, son frère Robert, qui ne l'a jamais quitté.

Tous deux obéirent à nos souhaits et grandirent politiquement, respectant et favorisant nos intérêts, car ils savaient bien que leur père avait accumulé d'énormes fortunes grâce à notre soutien.

Tout s'est compliqué lorsque ce " jeune homme " est devenu président des États-Unis et que certaines de ses initiatives nous ont fait réaliser que son frère aîné, Joe Jr. l'avait influencé par ses idées étranges sur la non-violence, l'intégration raciale et la liberté des peuples.

On lui a dit qu'il devait utiliser une main de fer contre Fidel Castro.

Lui, un Américain avec une riche famille catholique et une orientation progressiste, avait été choisi par nous pour briser la dictature de Batista, qui n'était plus capable de contrôler la situation interne, mais surtout avait essayé de favoriser les intérêts économiques des groupes de pouvoir que nous rivalisons.

Expulsé de Cuba, après avoir été emprisonné pour une attaque contre une caserne qu'il avait menée, avec quelques révolutionnaires, nous l'avons soudain accueilli aux États-Unis et lui avons appris les techniques de la conquête du pouvoir. Nous l'avons vu comme un cheval de remplacement utile, que nous pouvions remplacer à volonté.

Après lui avoir obtenu l'appui des États-Unis, nous l'avons envoyé à l'étranger.

291

Cuba et nous l'avons aidé dans son action de guérilla qui, en 1959, l'a conduit à la Havane,

Une fois au pouvoir, Castro a pris des initiatives vraiment audacieuses, qui ont affecté nos intérêts dans l'industrie du sucre et de l'huile.

John Kennedy, qui est devenu président, a hérité de l'administration précédente un projet de renversement et de meurtre de Castro, géré par la CIA, c'est-à-dire par nous. Le plan prévoyait l'emploi de 1 200 exilés cubains, formés secrètement au Guatemala, avec l'appui de quelques chasseurs-bombardiers américains.

Jack et Robert, avant les élections, s'étaient assurés, afin d'obtenir notre appui, qu'ils allaient de l'avant avec le projet. Au lieu de cela, les deux, une fois réglés, ont trouvé beaucoup d'excuses et ont retardé l'intervention.

J'ai dû aller voir le président en personne pour lui rappeler son engagement. Finalement Kennedy décida d'autoriser, mais quelqu'un sabota nos plans, parce que sur le lieu du débarquement les troupes de Fidel furent trouvées en attente du corps expéditionnaire, qui fut exterminé, aussi parce que les avions promis arrivaient sur place avec une heure de retard.

Filmer avec plus de véhémence : " Ces deux descendants d'une dynastie naissante nous ont joués et, aussi présomptueux qu'ils soient, pensent à nous éliminer avec la technique gagnante, déjà éprouvée, des Kennedy : utiliser quiconque, même sans scrupules, pour être abandonné au moment opportun.

Pour la première fois, notre grande organisation a été contestée et attaquée de front par les membres d'une famille, enrichie trop vite, qui ose se placer au-dessus de l'ordre mondial, que nous avons établi et gouverné pendant plus de deux siècles.

Le président Kennedy porte un préjudice incalculable à notre image.

Bien qu'il n'ait pas respecté les accords, il n'a pas été suffisamment puni. La conviction s'est fait jour que notre organisation n'est plus en mesure d'exécuter ses décisions.

Je dois aussi ajouter que cet homme, bien conscient de notre opposition, s'est rendu en procession avec Martin Luther King, le 25 août 1963, dans la "Marche pour la liberté" à Washington, juste à côté de celle que nous avons indiquée comme notre ennemi mortel, porteur de messages évangéliques, de revendications messianiques, qui pourrait armer la conscience du peuple contre nous.

Il savait tout cela, mais il n'a pas hésité à prendre parti et à applaudir son discours, qui a commencé par les mots "I have a dream".

Les fautes des Kennedy ne s'arrêtent pas là : l'éhonté de Robert, devenu ministre de la Justice et de la Grâce à l'âge de 39 ans, s'est attaqué sans répit à un de nos affiliés Jimmy Hoffa, secrétaire du puissant syndicat des routiers et autres intouchables du crime organisé. Il y a eu beaucoup de bruit.

292

un combat sans quart et sans exclusion de coups.

Aujourd'hui, Jack a tout : pouvoir, argent, charme et jeunesse. Les Américains pensent qu'il est immortel maintenant. Nous devons briser ce mythe".

À ces mots dans la salle a couru un bourdonnement insistant. Les cagoulés, bien que membres d'une organisation criminelle ayant pour but de maintenir l'ordre mondial au-dessus des décisions des Etats pour défendre les intérêts des holdings économiques et financiers qu'ils représentent, n'ont jamais eu recours, au fil des années, à une violence aussi directe et dévastatrice.

Le rapporteur a de nouveau pris la parole :

"Nous sommes à un tournant dans la politique mondiale. Avec la défaite des régimes nazi et fasciste, nous avons imposé dans les États occidentaux des gouvernements faussement démocratiques, où le consensus populaire est géré par des partis qui, ayant faim d'argent, dépendent nécessairement de nous. Cette règle ne s'applique pas aux États gravitant en orbite soviétique. Nous pensons cependant que nous les affamerons d'ici 20 ans, afin de les convertir en régimes démocratiques, dirigés par nous. Nous avons envoyé du personnel en Russie pour endoctriner ses futurs régents.

Tout ce que vous avez à faire est d'attendre le temps de mûrir.

N'oubliez pas que nous ne sommes pas aussi harcelés et pressés par le temps que les politiciens, qui tremblent à chaque élection. Nous héritons du pouvoir de nos pères, qui l'ont construit de manière à rester stable et durable entre nos mains. Les organisations, les dynasties, les familles, qui nous rejoignent et respectent nos règles, auront honneur, pouvoir et gloire. Ceux qui désobéissent ou s'opposent à l'ordre que nous avons établi seront annihilés.

Il a repris son souffle, alors il a continué :

"Nous avons créé une équipe de magnifiques experts dans divers domaines, qui agissent et réalisent les évaluations comme s'ils vivaient dans la société qui sera là dans trente ans.

Nous avons été informés qu'en l'an 2000, nous serons pleinement responsables du pouvoir, car le marché mondialisé sera également définitivement établi dans les démocraties dites populaires d'Europe orientale. Tous les chefs d'État seront des marionnettes gérées par nous. Seuls quelques hommes d'État arabes continueront à faire des crises de colère, mais cela ne durera pas longtemps.

Ce scénario mondial exige que nous adoptions une nouvelle stratégie de contrôle des gouvernements des différents États et des communautés internationales.

Notre secteur 'K', qui coordonne les services secrets de chaque État, a proposé une nouvelle procédure d'anéantissement de nos ennemis, qui évite l'implication directe des structures espionnes, liées à nous.

En ce qui concerne l'homme d'État ou l'homme de gouvernement, qui peut représenter un grave danger pour nos intérêts, le plan " Zéro " est mis en œuvre, qui prévoit son élimination par un tueur à gages anonyme, que nous avons amoureusement remonté. Laissez-moi vous expliquer : des agents compétents des services secrets entre nos mains, des experts de l

guerre psychologique, infiltrer des communautés ou des groupes de vagabonds, d'anarchistes, de fanatiques religieux, d'eversors, d'immigrants inadaptés ou de psychopathes. Leurs esprits sont progressivement plagiés, ce qui peut prendre des mois, voire des années. L'objectif est de leur faire croire que le sujet, que nous voulons éliminer, a perdu la confiance du peuple pour avoir trahi des valeurs sacrées et inviolables. Un peu comme ce qui s'est passé avec Judas.

L'homme, que nous avons indiqué, ne peut donc pas continuer à vivre et doit être supprimé.

L'action est menée de manière scientifique, mais surtout discrète. Le tueur à gages finira par penser qu'il est le seul responsable du meurtre. Personne ne pourra jamais retracer les auteurs du plan criminel".

À ce moment-là, l'homme se dirigea vers son siège et s'assit. De là, il prononça la terrible exhortation :

"Je vous invite tous à voter si John Fitzgerald Kennedy, Président des Etats-Unis d'Amérique, responsable de haute trahison envers le SCEI pour avoir décidé de retirer des troupes du Vietnam, d'entamer une politique de détente envers l'URSS, de réinitialiser la direction et le personnel de la CIA, devait être tué le 22 novembre à Dallas. Le vote a lieu au scrutin secret, en plaçant une boule noire ou blanche dans l'urne devant vous. La boule noire décrètera sa mort."

Les mains des sept hommes à capuchon s'étendirent vers l'urne et déposèrent leur verdict. L'homme, qui était assis à la tête de la table, fit porter l'urne et ouvrit le tiroir dans lequel se trouvaient les sept boules. Ils étaient tous noirs.

Le rapporteur n'a pas fait d'observations. Il vient de dire :

"Le nouveau président, Lyndon Baynes Johnson, a déjà prêté serment d'allégeance à l'organisation et a promis qu'il destituerait le poste de ministre de la Justice à Robert Kennedy, afin d'arrêter son activité de persécution contre nos amis, et qu'il continuera la guerre au Vietnam, car c'est une grande affaire pour nous tous, avec un profit de 80 milliards de dollars.

Le meurtrier sera Lee Harvey Oswald et ne vivra pas longtemps, non pas parce que nous ne faisons pas confiance au travail de nos agents, mais parce que le meurtrier d'un président des États-Unis ne peut pas rester vivant de toute façon, pour la même dignité que la nation.

Notre action se poursuivra en Union soviétique : nous avons déjà activé nos camarades de sorte que l'année prochaine Nikita Kruscev sera démis de ses fonctions de secrétaire du PCUS.

Chaque pièce doit retourner à sa place".

La machine à remonter le temps a interrompu cette réunion. D'autres images sont apparues : vous avez vu un homme, immédiatement reconnu par Oswald, qui regardait par une grande fenêtre, qui devait être celle du sixième étage de la librairie de Dallas, donnant sur la rue où allait bientôt passer la procession présidentielle. Autour de lui, il y avait des cartons fermés. Le magnétoscope a encadré le visage du tueur :

294

dur, énigmatique, avec un regard hypnotisé.

Dès qu'il a prévenu que la voiture du Président arrivait, il a pris un fusil Mannlicher-Carcano avec un télescope et l'a pointé vers un point de la route, sur lequel il était entré en collision auparavant.

Lorsque la figure du Président a chevauché le point de collimation, il a tiré et, tout aussi rapidement et avec autant de précision, il a tiré deux autres fois, avec une précision dévastatrice. Je me demande combien de fois il s'est entraîné. Ses instructeurs avaient sûrement été très bons.

Les invités de la villa des Princes de Palagonia ont découvert que c'était un seul homme qui avait tué matériellement John Kennedy, comme l'avait établi la Commission Warren, mais qui n'avait pas osé enquêter sur les principaux, considérés comme suspects.

Robert sera également tué cinq ans plus tard par un émigrant jordanien, également plagié par le SCEI, condamné à mort parce qu'il avait promis de retirer ses troupes du Vietnam, s'il était élu Président des Etats-Unis.

Peu de temps avant qu'il ne soit assassiné, Bobby a dit : "Quand ils veulent me tuer, personne ne peut m'arrêter.

Il savait très bien que l'organisation avait déjà décrété sa mort.

295

CHAPITRE XXXV

où l'on discute de la fausse configuration des faits réels construits par les politiciens, pour altérer ou cacher la vérité, mystifiant les événements historiques. Les douze proposent d'éduquer les gens à se méfier des historiens politisés et à puiser dans diverses sources pour s'approcher le plus possible de la vérité.

Dans lequel sont rassemblées les confessions du général De Gaulle qui, dans l'immédiat après-guerre, a sauvé la France d'une guerre civile, lui faisant assumer un rôle international.

"Ce soir, dit le Prince de Patagonie, au côté duquel Palet était assis en silence, nous parlerons de l'illusionnisme historique, c'est-à-dire de la fausse configuration des faits réels construite par les politiciens, au moyen des dispositifs les plus variés et les plus habiles, pour modifier ou cacher la vérité, mystifiant ainsi les événements historiques, afin de réaliser des profits et des intérêts partisans, dans le but ultime de maintenir le contrôle sur la culture et l'esprit.

Cette activité de dissimulation et de falsification peut durer longtemps et ne pas émerger même pendant des millénaires. Il suffit cependant d'un rien, d'une distraction, de la découverte d'un document, que nous n'avons pas pu éliminer parce qu'enfoui dans le sable du désert, que la vérité saute dans toute sa crudité, comme le bouchon, gardé inutilement au fond.

Pour bien comprendre ce phénomène, je cite un "cas", qui a fait friser le nez à la société française, celui de ceux qui ont l'odeur sous le nez, que l'on ne peut supprimer même avec des parfums abondants.

En 1997, plus de 50 ans après la fin de la Seconde Guerre mondiale, le procès s'est ouvert à Paris pour crimes contre l'humanité contre Maurice Papon, un homme de distinction, aujourd'hui âgé de 87 ans, et donc plus sympathisant que condamné. Ce processus avait commencé après une longue période de temps, parce que l'odeur nauséabonde de ce fumier ne pouvait plus être recouverte. Cependant, avec un accusé aussi vieux, l'opinion publique, bien qu'attristée, ne se serait pas sentie plus outrée qu'il n'aurait été nécessaire.

Il reprit sa respiration et continua :

"Sous le régime de Vichy, il fut secrétaire général de la préfecture de Bordeaux. A ce titre, il contribua à la déportation de 1560 Juifs en les remettant à l'occupant allemand. Comportement haineux, à condamner sans circonstances atténuantes. Mais Maurice Papon, à la fin de la guerre, réussit à sauter dans le fossé, se mettant au service du général De Gaulle- 296

le. Il s'en est tiré et a poursuivi sa carrière préfectorale sans être dérangé. Au début des années soixante, il devient préfet de Paris, puis, en 1978, il est appelé par Raymond Barre au poste de ministre du Budget. Ce n'est qu'en 1981 que son passé a été mis en lumière. Après seize ans de procédures épuisantes, il a été appelé à la barre. Il a fallu ce processus, avec son cortège infini de fantômes, pour amener les Français à réfléchir sur Vichy. Sur le dock, avec Maurice Papon, s'achève

également la France de Pétain, celle qui collabora avec (l'Allemagne d'Hitler jusqu'à ce qu'elle devienne un allié docile. Une France lâche et opportuniste qui, depuis un demi-siècle, est tenue en boules de naphtaline. Le coût de cette révision historique lacérante fut l'image de De Gaulle, c'est lui, le héros de la France libre, qui voulut effacer la honte de Vichy, prétendant à la " non-existence " de cette période.

Ce tour illusionniste lui a permis de mettre la France à la table des vainqueurs et de lui donner une certaine continuité administrative. C'est un calcul politique qui nie la réalité historique, dans laquelle Maurice Papon a trouvé un refuge confortable. La " non-existence " de Vichy a été acceptée les yeux bandés par les Français. Même les historiens, toujours opportunistes, ont fini par s'en approprier. Les Quatrième et Cinquième Républiques ont utilisé l'illusionnisme du général De Gaulle pour ne pas explorer un passé de honte. Mitterrand lui-même, peut-être pour des raisons personnelles, ne s'est pas opposé à cette interprétation en niant la preuve des faits. Mais l'Histoire, écrite avec une majuscule, ne s'arrête pas au calcul politique, même le plus tenace. Il lui a suffi d'emmener Maurice Papon au tribunal pour qu'elle s'exprime. Peu importe que les consciences des Français aient souffert, que la mémoire ait été éprouvée".

La nouvelle lecture des épisodes qui ont eu lieu en France a suscité une vive discussion entre les Douze et les Douze.

Le premier à prendre la parole fut Balthasar, le professeur français de physique, qui comme ses compatriotes, a su préserver, bien caché dans son âme, l'amour pour son pays :

"Depuis de nombreuses années, en Europe et dans le monde, nous avons l'habitude de lire l'histoire en distinguant clairement le bon du mauvais, le premier étant toujours le vainqueur des guerres nationales et mondiales, et le second le perdant, le perdant. Une longue lignée de peuples soumis, des Allemands aux Japonais, en passant par les Amérindiens, les Africains et les Hindous, a toujours peint le laid et le mal. Si quelqu'un dans les années 1970 avait osé remettre en question certaines vérités acceptées ou revoir notre histoire, il aurait été étiqueté comme un vulgaire révisionniste. Qu'il s'agit d'une sorte de marque d'infamie, attachée indistinctement aux historiens sérieux, qui ont essayé d'approfondir, et aux personnages troublants, tels que les soi-disant "négateurs". Aujourd'hui, nous sommes dans une situation paradoxale. Le débat sur l'histoire, même s'il est plus animé qu'il y a vingt ans, est gâché par une sorte d'excommunication dirigée vers

297

ceux qui apportent de nouvelles interprétations du passé."

Federico, le Sicilien aux yeux bleus, intervient :

"L'imbrication ambiguë de la politique et de l'histoire a surtout abouti à l'esiziale, parce qu'elle n'a pas été résolue dans la relation fructueuse entre le point de vue manifestement changeant d'aujourd'hui et l'examen des événements d'hier, mais a établi des dogmes qui ont réduit le champ de l'observation du passé. Cela a conduit beaucoup à adopter une attitude craintive, aux limites de l'anxiété, typique de ceux qui se défendent continuellement d'un danger, du risque que la recherche puisse mettre en danger le système socioculturel, mais surtout le système politique qui a été créé".

Faust l'interrompt : "Aujourd'hui, la culture de la suspicion est très répandue. On pense "à la corde" : Guy travaille avec Sempronio, qui appartient à cette culture politique.

S'il a écrit comme ça, qui sait où il veut en venir ? Cette suspicion empoisonne le travail de l'historien. Il y a une guerre contre l'historiographie, menée à des fins politiques internes. C'est un très mauvais climat. Vous pensez qu'un journaliste qui se croit éclairé a parlé de poux révisionnistes.

Le résultat de cette lutte sur le plan politique est que dans dix, quinze ans l'historiographie sera si loin derrière qu'il n'y aura plus de textes acceptables qui éclaireront l'histoire de notre temps".

Le Juif Daniele Ferri décida d'intervenir :

"Il y a une tendance à écrire l'histoire du XXe siècle, idéalement en s'insérant dans une certaine partie de la barricade. Comme si c'était une obligation morale de prendre position. Au lieu de cela, vous devriez avoir plus de sérénité et de détachement, comme si vous étudiez le Moyen Âge.

demanda Odoacre :

Mais la neutralité est-elle possible pour un historien qui n'est pas applicable dans les sociétés modernes, le dicton évangélique " l'homme ne vit pas seulement de pain ?

répondit Balthasar :

"Je ne veux pas dire que l'historien doit renoncer à avoir son propre système de valeurs. Mais tu n'as pas besoin d'être juge. L'historien doit comprendre ce qui s'est passé et pourquoi.

Il n'a pas à porter un jugement éthique".

"Ne soyons pas hypocrites, répondit Enrico, le mélange de l'histoire et de la politique a toujours été là, pur ou impur.

"La recherche historique consiste à étudier les faits et à essayer de les interpréter."

"Mais c'est à l'acte d'interprétation que l'âne tombe."

"Je veux faire la distinction entre ceux qui font de nouvelles recherches, qui découvrent de nouveaux faits et de nouveaux documents, et ceux qui, au contraire, ne présentent que de nouvelles interprétations, de nouvelles opinions. Les premiers sont les bienvenus, même si les documents et les faits conduisent à des conclusions qui diffèrent de ce que l'on aurait pu penser. Je ne veux même pas être guéri de secondes."

"Je ne suis pas d'accord, a dit le député Sateriale, ce n'est pas nécessaire du tout.

298

de nouveaux documents pour discuter de certaines interprétations historiographiques qui prétendent être définitives. Il suffit de se rappeler des faits évidents, déjà connus, mais malheureusement effacés, effacés de l'historiographie dominante".

"Des exemples ?" demanda Federico.

"Prenons la lecture du Risorgimento. Un nouvel adjectif, " Bourbon ", a même été inventé pour désigner quelque chose de rétrograde, d'inefficace. Pourtant, le Sud était plus prospère avec les Bourbons qu'avec l'Etat unitaire. Naples fut la première ville industrielle de la péninsule et il n'y eut aucune émigration à l'étranger.

Une émigration qui n'a commencé qu'après l'unité.

Avons-nous besoin de nouveaux documents pour nous souvenir de ces choses ?"

"Nous devons nous dire clairement : l'histoire, écrite par les vainqueurs, n'est pas fiable et les perdants en souffrent.

"Je savais que le sujet susciterait un grand intérêt et qu'il en résulterait des contrastes et des divergences. Mais nous, avec notre outil spatio-temporel, avons eu et aurons l'occasion de vérifier les faits et les circonstances, de les éprouver de toutes ces falsifications, produites au fil des ans, pour les fins les plus déshonorantes. Notre objectif sera d'éduquer les gens à se méfier des historiens politisés et à puiser dans diverses sources pour se rapprocher le plus possible de la vérité.

Nous devons créer une humanité nouvelle qui, selon le principe cartésien du doute, devient finalement le protagoniste de son histoire en interdisant les faux prophètes, les prédicateurs et les politiciens qui l'ont depuis trop longtemps exploitée et plagiée.

Mais l'esprit de Balthasar était resté ferme sur le jugement négatif exprimé contre une partie de la France et De Gaulle. Il a donc demandé s'il serait possible de prendre le temps de chercher le vieux général et de comprendre pourquoi il avait protégé des hommes qui avaient commis des crimes horribles contre l'humanité.

La machine à remonter le temps n'attend pas de réponse, elle s'active et le paysage vallonné de Colombey-les-Deux-Églises de l'est de la France apparaît soudain, à la frontière des régions Champagne, Bourgogne et Lorraine. Il était une fois la route principale Paris-Bâle qui passait par là, très fréquentée par des soldats de fortune, des marchands et des exilés, qui la longeaient, la plupart du temps dévastatrice et destructrice.

Voltaire, pour échapper aux espions de Louis XV, passa treize ans à Cirey-sur-Blaise, où il tua le temps en traduisant les Principia Mathematica de Newton. Napoléon fit rage lors de sa campagne d'arrière-garde contre Bluecher et les troupes allemandes envahirent le pays à deux reprises, en 1870 et 1940.

De loin, les observateurs de l'époque ont pu voir de loin une croix géante de Lorraine, érigée sur la colline au-dessus du village, haute de près de 45 mètres, pesant 1500 tonnes et composée d'environ cent mètres cubes de

299

Le granit rose, qui semblait avoir l'air sombre vers l'Allemagne, a failli défier une future armée à une nouvelle invasion.

Le village, cependant, ne semblait pas prêter attention à ce symbole d'avertissement et vivait tranquillement avec de petites boutiques de souvenirs, des bars et des restaurants.

La machine à remonter le temps a quitté le centre du village et s'est dirigée juste à l'extérieur, loin de la route, vers une maison entourée d'un grand jardin et de champs et bois à perte de vue.

"C'est La Boiserie, dit Balthasar, la maison où De Gaulle a vécu pendant plus de trente ans et où il est mort.

Dans la galerie des glaces, il y avait un profond silence : chacun comprenait qu'il était sur le point d'entrer dans un sanctuaire, où un homme avait vécu, qui avait été un protagoniste de l'histoire du XXe siècle.

A l'intérieur de la maison il y avait peu de meubles, sans élégance. Le bureau, où il était assis avec son chef chinois De Gaulle, immergé dans la lecture d'un livre, était d'un goût sobre. La

caractéristique principale de l'atelier n'était pas la quantité de livres et de photographies, mais la vue vers la vallée de l'Aube, que le vieux général regardait occasionnellement, ôtant ses lunettes, couché avec la même énergie que celle avec laquelle l'épée est placée dans le fourreau.

La machine à remonter le temps marquait la date du 9 novembre 1970, jour de la mort de De Gaulle, mais il était quatre heures et demie de l'après-midi. Le Général avait encore trois heures à vivre et il ne semblait pas s'en rendre compte, pris par l'idée que dans quelques jours il aurait quatre-vingts ans, ce qu'il, éternellement insatisfait, pensait ne pas avoir bien passé.

Faust, l'Allemand, empêcha Balthasar de demander à Palet de parler au libérateur de la France.

Il était devant De Gaulle, qui n'était pas surpris de sa présence.

En bon soldat, il avait l'habitude, depuis les années de l'Académie, de faire face à l'urgence immédiatement et de toutes les manières. Il aurait alors pensé au meilleur comportement à adopter pour réduire l'ampleur du danger qui aurait pu survenir.

Même s'il vivait sa propre religiosité, il avait toujours été lucide et rationnel face aux problèmes que sa vie, qu'il animait lui-même avec ses attitudes antisystémiques, lui posait continuellement.

"Général, vous ne pouvez pas me connaître, dit Faust, parce que nous avons des expériences temporelles différentes. Vous pouvez me traiter de fou, mais je vous dis que je viens du futur et que je suis là pour vous poser quelques questions.

De Gaulle ne s'inquiétait pas ; au contraire, il souriait et répondait d'une voix caverneuse et profonde :

"Dans ma vie, tout m'est arrivé, mais je n'ai pas pensé, au moment où je me persuadais que mon temps était révolu et que la gloire de la France aurait dû être soignée par d'autres, pour redevenir le protagoniste et même rencontrer un homme du futur. Pourquoi me fait-on un tel honneur ? Je ne pense pas que cela soit arrivé à Roosevelt, à Staline et à Churchill. Ils l'auraient dit aux quatre vents. Mais pourquoi m'a-t-on choisi ? Y a-t-il quelqu'un qui veuille reconnaître, en punissant à ce point les Français qui, ingrats, m'ont tourné le dos, que sans moi la France ne serait jamais redevenue une puissance européenne ? Ou suis-je à la limite de ma vie et cette rencontre se veut un viatique pour mon voyage imminent parmi les morts ?"

Faust a fait un long discours :

"Je suis un Allemand, un amoureux de la culture française, et j'en suis reconnaissant. En 1956, devant la cathédrale de Reims, vous avez dit à Mgr Marthy, qui vous attendait dans le cimetière, des paroles qui ont ravivé beaucoup d'espoirs pour nous, alors que nous sortions d'une mauvaise guerre : " Votre Excellence, le Chancelier Adenauer et moi-même venons dans votre cathédrale pour sceller la réconciliation entre la France et l'Allemagne ". Ce jour-là, elle a évité d'humilier un peuple qui avait encore une fois violé les frontières sacrées de sa patrie et cette croix qui se dresse sur la colline aujourd'hui gigantesque veut être un avertissement sévère pour quiconque. Les Français ne toléreront plus les invasions des terres qui appartenaient à Charlemagne, Louis XIV et Napoléon Bonaparte. Elle nous a tendu la main et à partir de ce moment, les destins des deux nations se sont réunis.

Aujourd'hui, l'Europe est avant tout la fusion de deux âmes, l'allemande et la française.

"Vous, venant de l'avenir, a dit le Général, vous aurez vu comment, grâce à mes réformes, la France a grandi en Europe et dans le monde. Mon seul regret est que je ne pourrai pas voir ces événements. Le temps me fuit. On m'a accusé à tort de ne penser qu'à la grandeur de la France.

Pour cela, j'aurais retardé la croissance de l'Europe. Ce n'est pas vrai : j'ai dû renforcer les piliers sur lesquels l'Europe devait être construite au préalable. C'est ce que j'ai fait, me mettant parfois contre la puissance excessive des États-Unis, qui voulaient que tous les hommes d'État européens soient soumis à leur volonté. Je sais que ces gens de la bourgeoisie ont même pensé à m'éliminer, en organisant un véritable assassinat politique, parce que je n'ai pas favorisé leurs intérêts dans l'affrontement qu'ils avaient chaque jour avec les Soviétiques, dont le système de pouvoir, à mon avis, doit être annihilé par la démocratie et la liberté et non par des actes de violence. J'avais tout le monde contre moi, même les Français, que j'ai fait sortir d'une situation d'assujettissement politique, d'abord envers les nazis, puis envers l'alliance anglo-américaine".

Faust n'osa pas l'interrompre, car le vieil homme était maintenant une rivière inondée, incité comme il l'était à donner un témoignage direct, qui aurait pu lui rendre justice.

"Déjà au début de ma carrière militaire, j'avais adopté une attitude très critique à l'égard du commandement suprême, que je considérais stupidement perché sur la stratégie imprudente de l'offensive mondiale à tout prix.

"Pétain, alors commandant du régiment dans lequel elle servait comme lieutenant, était également sur la même ligne. Qu'est-ce qui vous lie tous les deux ?"

301

"J'ai été profondément fasciné par mon commandant de régiment, et à plusieurs reprises j'ai déclaré publiquement qu'il était un grand homme et ce, parce que nous avions des caractéristiques communes. Nous avons tous les deux des racines dans le nord, Pétain en Picardie, moi en Flandre. Nous avons tous les deux une éducation catholique, nous étions des étudiants dominicains, j'étais un étudiant jésuite. Mais surtout Pétain reconnaissait en moi un fier compagnon de rébellion, irrité par la médiocrité qui l'entourait. Combien de jeunes officiers aimeraient avoir un commandant plus rebelle qu'eux ! j'ai eu cette fortune".

"Nous savons que son amitié avec Pétain a favorisé sa carrière, surtout quand le vieux général, devenu maréchal de France, a eu le pouvoir de le faire après la fin de la Grande Guerre.

"J'ai toujours essayé d'éviter ces aides, que j'aurais de toute façon utilisées, parce que, aussitôt capturés pendant la Première Guerre mondiale par les Allemands, mes supérieurs m'ont mis de côté, assumant des responsabilités qui ne m'appartenaient pas, j'ai eu, dès ces années d'emprisonnement, la possibilité de développer des qualités qui me seraient utiles : courage, ingéniosité et capacité à être puni sans trop se plaindre. Dans les confins laids de la prison, j'ai longuement réfléchi sur la nature de la guerre et du commandement.

J'ai donné des leçons à mes codétenus avec la même perspicacité et la même rigueur intellectuelle que lors de mes conférences et écrits ultérieurs. En ce sens, la prison était mon université, où j'ai appris à penser et à réfléchir profondément. J'ai aussi développé la réserve qui aurait été mon trait caractéristique. La question que je me suis posée, après mon emprisonnement, n'était pas comment j'avais réussi à survivre, mais comment je pouvais compenser les années perdues.

Le vieux général était toujours indigné par la façon dont j'avais été traité à l'Echoie, quand on m'a donné un vote qu'il avait considéré comme une insulte presque personnelle. Il s'était toujours méfié de l'académie, trop dogmatique et conservateur, et cette attitude méfiante était exacerbée par ce qui semblait être un esprit de revanche contre son protégé, qui était moi.

C'est pourquoi, ce jour-là, Pétain m'ordonna de donner une conférence sur un sujet brûlant : le "leadership militaire".

Je me souviens que la salle était bondée.

Pendant que tout le monde se retirait pour laisser passer Pétain, il me poussait en avant, déclarant que c'était le privilège du conférencier de faire son chemin et son droit, une fois entré dans la salle, d'exposer ce qu'il voulait.

J'avoue que j'en ai profité, et comme j'étais très agréable au théâtre, je suis monté sur scène en haut uniforme, avec le gallon du capitaine sur le bras et les médailles sur la poitrine. J'ai enlevé mon képi, posé mon épée à côté, enlevé mes gants blancs, le tout avec une lenteur étudiée et tenu une conférence absolument inhabituelle pour le public réuni.

J'ai proclamé que les personnalités fortes, préparées pour le conflit, les crises, les grandes

302

ne possèdent pas toujours les moyens et les attraits faciles qui s'intègrent bien à la vie commune. Ils sont généralement lents et intransigeants, peu sociables. Bien que les masses puissent finalement leur rendre justice en reconnaissant leur supériorité, ces personnalités sont rarement aimées et ont donc rarement une vie facile pour atteindre le sommet. Les comités d'examen sont plus enclins à évaluer l'appel personnel que le mérite.

Le public est resté les bras croisés et m'a écouté avec une indignation croissante. Quand j'ai mentionné par cœur des passages d'illustres penseurs, tels que Platon, Lucrèce, César, Goethe et d'autres, ils ont tous été très impressionnés. Rien, cependant, ne pouvait dissiper l'impression d'arrogance brillante induite, d'être vu comme un jeune capitaine, sacrement présomptueux. Beaucoup ont dit qu'ayant jamais commandé une compagnie, je ne pouvais pas donner de leçons sur le leadership militaire.

Ils ont été offensés que le maréchal leur ait demandé d'écouter tant d'impertinence.

Mais si je n'avais pas eu cette impertinence, mais surtout cette autonomie de jugement et d'action, la France n'aurait pas siégé, à la fin de la seconde guerre mondiale, parmi les nations gagnantes.

Et il l'a dit avec beaucoup d'emphase et de satisfaction.

Mais Faust n'a pas été impressionné et a tout de suite insisté :

"Ne pensez-vous pas, général, que votre attitude ne vous a pas conduit à commettre des erreurs impardonnables ?"

"Quoi, par exemple ? Je suis un soldat et quand je suis accusé, je veux qu'on me défie complètement, sans hypocrisie ni prétention".

"Vous connaissez le cas du préfet Papon, que vous n'avez pas hésité à réhabiliter, même si vous connaissez ses crimes graves contre l'humanité.

Pourquoi a-t-il fait ça ? Vous, qui avez pu vous distancier de Pétain, qui aviez favorisé sa carrière, parce que la France est avant tout, d'amitié, de gratitude, de père, de mère, d'enfants, pourquoi êtes-vous parvenus à ce compromis ? Elle était devenue politicienne et avait donc mis de côté tous ses scrupules, agissant sans scrupules, comment cela ne convient-il pas pour un soldat ?"

Le vieux général ne répondit pas immédiatement ; il semblait avoir été frappé par un style, droit au cœur.

Il se leva difficilement et regarda la vallée de l'Aube.

Se demandait-il pourquoi les hommes du futur lui ont posé cette question ? L'image de lui était-elle déjà ternie ? Le jour où il défilait à travers les champs élyséens, effaçant à son rythme les traces qui avaient marqué le sol français avec une insolence sans précédent, le dictateur nazi, avait été oublié ? N'était-il plus considéré comme le sauveur de la France ? Dans quelles directions les générations futures évoluaient-elles ?

Il a été pris dans un tremblement, qui a coulé le long de sa jambe droite, de sorte qu'il n'a pas pu la contrôler. Afin de ne pas faire remarquer à son interlocuteur que le tremblement, il revint

303

à son bureau et s'est assis.

Il a regardé Faust droit dans les yeux et a explosé :

"Je ne sais pas ce que vous pensez de moi en ces temps maudits, mais pendant que tout le monde conspirait, pour atteindre des intérêts personnels avec les vainqueurs de la Seconde Guerre mondiale contre mon pays, j'étais le seul à sauver la dignité de la France. Et il disait fièrement que c'était la Farinata degli Liberti du tombeau des hérétiques.

"Pendant la guerre, bien que la contribution militaire des Français, qui s'étaient rebellés contre le régime de Vichy, ait été secondaire dans l'effort de guerre, j'ai rejeté la flatterie de certains compatriotes de créer une force opérant au sein de la structure de commandement britannique, comme ils l'avaient fait pour les Polonais, les Tchèques, les Hollandais et les Belges, affirmant que la France était encore en vie et prête à combattre de son plein droit. Ce n'était absolument pas vrai, car une partie des Français s'était alliée aux nazis, l'autre avait préféré se cacher, déchargeant sur les alliés la défense de la civilisation et du droit. Seuls quelques-uns s'étaient placés en première ligne, refusant de battre en retraite, comme Ettore aux portes du Suce. Ainsi, à la fin de la guerre, j'ai ramené la France parmi les cinq premières nations du monde.

Puis, en 1958, face à l'infidélité des politiciens, qui pendant la guerre s'étaient éclipsés, et à leur insolence pour se faire bêtement les devants dans une France réhabilitée, seulement pour le banquet, j'ai décidé de prendre en main le destin de mon pays, le sauver d'une guerre civile. J'ai donné une constitution à mon peuple, j'espère qu'elle durera longtemps.

Avec moi, la France a assumé un rôle international, avec un prestige impensable il y a quelques années seulement.

Et face à tout cela, vous me parlez de Papon, qui, dans ma tentative désespérée de sauver la face de la France, s'est faufilé pour éviter la prison qu'il méritait. C'est juste un moucheron dans la grande reconstruction de ma patrie !"

Faust fut touché par les paroles prononcées avec tant de véhémence et de passion par le vieux général et, sachant que l'heure de sa mort approchait, il n'osa plus le contredire :

"Après elle, a-t-il ajouté, la France a retrouvé son enthousiasme pour une nouvelle Europe.

Tous ses successeurs étaient des hommes imprégnés de l'idée de l'Europe.

Je peux dire qu'il n'y aurait pas eu de débat en Europe s'il n'y avait pas eu la France, et il n'y aurait pas eu la France sans De Gaulle.

Le général lui a pris sa parole alors qu'il s'éloignait fatigué :

"Ma maison est à Colombey, en France, et je vis bien ici."

Faust disparut et De Gaulle, enfin seul, se calma.

Il s'est assis tranquillement dans son fauteuil dans la bibliothèque, après avoir fermé les volets contre le froid de la nuit de novembre.

C'est à ce moment qu'il a ressenti une douleur aiguë dans la région de la colonne vertébrale en raison de

de la rupture de la partie inférieure de l'aorte. Il a immédiatement perdu connaissance et est mort peu après.

Les funérailles, de son propre gré, étaient aussi simples que sa maison. Le cercueil a été transporté de la Boiserie à l'église paroissiale Notre-Dame de l'Assomption, au centre du village, sur un véhicule blindé. Des membres de la famille, de vieux amis de l'époque de la France Libre et les habitants du village ont assisté à la cérémonie. Le corps a été enterré dans une tombe nue dans le cimetière de Colombey.

Les politiciens, le même jour, étaient tous réunis à Paris, dans la cathédrale Notre-Dame, pour célébrer une messe de requiem, en grande pompe et magnificence.

Les voyageurs du temps ont eu le sentiment de voir le Général debout à côté de la grande croix de Lorraine, sur la colline de Colombey, avertissant chacun de ne pas envahir le sol sacré de sa France.

Balthasar pensait qu'il conclurait : " Un tel géant serait utile aujourd'hui à l'Europe, qui devient anémique à cause d'une classe dirigeante politique insultante, qui poursuit le projet d'unification continentale sans impliquer les peuples, qui se sentent justement exclus. Ils perçoivent clairement qu'il s'agit d'une opération de lobbying du pouvoir, qu'ils ont imposé la monnaie unique, l'euro, à un échange qui appauvrira les familles, mais qu'il leur assurera d'importants avantages dans les transactions financières et une richesse énorme".

"Ce géant", a ajouté Federico, "servirait surtout en Italie pour dénoncer les graves responsabilités d'un Président de la République, comme Carlo Azeglio Ciampi, qui, arrivé à la magistrature suprême de l'Etat sans jamais recevoir d'investiture populaire, a favorisé une telle opération, recevant également des récompenses au niveau européen".

Le Prince de Palagonia conclut : " Si nous avons le temps, nous prendrons soin de lui aussi. A condition que la machine spatio-temporelle le juge digne d'une telle attention".

CHAPITRE XXXVI

Dans l'une des salles du Kremlin, nous assistons à un procès insensé et cruel, promu par Brejnev contre le dirigeant tchécoslovaque Aleksander Dubcek, arrêté à l'aube du 21 août 1968, quelques heures après l'entrée à Prague des chars russes et des pays du Pacte de Varsovie. Et dans lequel Vasil Bilak, secrétaire du parti communiste slovaque, avoue sa trahison.

Le Prince de Palagonía s'est confié aux Douze de l'an 2000, qui observeront bientôt les événements qui se sont produits récemment. Par conséquent, encore plus incrustées de mensonges et de distorsions en raison de la forte pression actuelle exercée sur les historiens par le pouvoir politique dominant.

La mystification des événements, née de l'opposition idéologique entre les blocs communiste et capitaliste, insolemment fermée dans le forum de la serre, avait conditionné la vision historique des peuples. Cela a créé la situation actuelle d'inondation, dans laquelle l'Europe et le monde débattent encore, comme ces poissons dans les lacs africains qui épuisent progressivement leurs réserves en eau.

L'attente n'a pas duré longtemps. Les invités ont été animés lorsqu'ils ont lu dans la machine à remonter le temps la date de l'événement qui leur a été proposé : le 23 août 1968.

Une salle est apparue, avec de vieux meubles ministériels, du Kremlin, avec une table au milieu et d'un côté, siégeant comme juges d'un procès insensé et cruel, Brejnev, Kossighin, Podgornyj et Voronov, et de l'autre Aleksander Dubcek, victime davantage de son indécision que de sa peur du neuf.

Dans la nuit du 20 août, des chars russes et des chars du Pacte de Varsovie sont entrés à Prague et ont pillé les villes et les centres vitaux de la Tchécoslovaquie.

Dubcek avait été arrêté à l'aube du 21 août : un groupe d'hommes armés, dirigé par des officiers, était entré dans le bâtiment. Le dirigeant tchécoslovaque dira : "J'avais l'impression d'être témoin d'un vol à main armée". Le soir même, il a été transporté par avion à Legnica, au nord-ouest de Wroclaw.

Donc dans un aéroport en Ukraine. Et enfin, le 23 août à Moscou.

À 23 heures, on l'a emmené au Kremlin, sans lui permettre d'enlever la saleté qu'il avait accumulée au cours des cent dernières heures, afin de lui faire sentir humilié, vaincu.

Le but de cette rencontre était d'inciter le leader du "Printemps de Prague" à avouer ses erreurs et sa trahison du seul qui ait jamais été à Prague.

306

le socialisme possible et existant.

Les débuts de Brejnev ont été convaincants. Il se tourna vers Dubcek en tant que compagnon non fourni, qui s'était égaré à cause d'une mauvaise compagnie, mais qui pouvait à nouveau marcher à leurs côtés, à condition qu'il leur ait donné l'occasion, en faisant preuve de bonne volonté, de justifier devant le monde communiste entier les graves erreurs commises.

"Mettons une pierre sur le passé, dit-il avec concision, et nous trouverons une solution qui puisse fonctionner de manière autonome sur la base des principes affirmés dans la Déclaration de

Bratislava. N'oubliez pas, camarade Dubcek, qu'il y a quinze jours à peine, nous avons tous signé que chaque pays du Pacte de Varsovie devait bénéficier du respect de la souveraineté et de l'indépendance nationale, mais aussi du droit internationaliste de tous les pays socialistes à défendre les acquis du socialisme dans chaque pays.

Il agitait ses cils, qui étaient de plus en plus épais, le faisant paraître encore plus sombre.

"Et vous, quelques jours plus tard, ajouta-t-il irrité, n'avez pas hésité à annuler l'accord conclu. Mais nous savons que ce n'est pas votre travail : certaines forces, qui se proclament gauchistes, ont comploté et complotent encore derrière vos épaules. Tout comme nos soldats sont entrés pacifiquement en Tchécoslovaquie pour rétablir la paix sociale dans votre pays, en proie à des idées contre-révolutionnaires, des dépôts de munitions et des stations de radio clandestines ont fait leur apparition. Ces faits montrent que nous avons raison de craindre des attaques contre l'unité du socialisme. Nous ne voulons absolument pas vous blâmer pour cela.

Vous auriez pu être dans le noir sur n'importe quoi. Mais il est certain que la droite avait bien préparé les choses. Mais la classe ouvrière tchécoslovaque comprendra que les forces de la droite, cachées dans le dos du Comité central et du gouvernement, essayaient de transformer la Tchécoslovaquie en une république bourgeoise.

Le vieux bureaucrate du Parti communiste soviétique comprenait que ses arguments pouvaient être risibles, mais il ne s'est pas empêché de se lancer dans une cascade dialectique pour justifier un acte haineux, comme l'invasion d'un pays allié :

"Nous n'avons pas envahi la Tchécoslovaquie et nous ne voulons pas l'occuper à l'avenir. Mais tant que la droite continuera à fomenter ses humeurs chauvines, l'Union soviétique ne pourra pas retirer ses troupes. Écoutons avec un cœur amical ce que vous avez à nous dire. Nous vous considérons comme un communiste-socialiste honnête, qui a lutté contre le nazisme et contre les forces de l'impérialisme mondial et cela, souvenez-vous, nous a tous amenés à ne pas vous tenir pour responsables de ce qui se passe en Tchécoslovaquie.

Dubcek, maintenant au bout de ses forces, humilié et découragé, répondit à son puissant interlocuteur la queue entre les jambes, prêt à justifier plutôt qu'à défendre les valeurs fondamentales des hommes et de la maturité civile, qui s'étaient développées dans son pays :

307

"Je voudrais vous dire, camarade Brejnev, que je vous réponds dans un état d'esprit d'extrême découragement. C'est pourquoi il m'est difficile d'exprimer une opinion précise sur les meilleures décisions à prendre, camarades Brejnev, Kossighin, Pod-gornyj et Voronov, je ne connais pas la situation actuelle dans mon pays.

Il a dit prostré :

"Depuis le premier jour de l'arrivée de l'armée soviétique, nous avons été isolés et privés de nouvelles, je ne peux que supposer ce qui s'est passé. Les dernières images que j'ai à l'esprit sont celles du président tchécoslovaque sous contrôle et de centaines de personnes rassemblées sous le palais en criant "nous voulons la liberté", "nous voulons voir le président". Puis les fusillades.

C'est la dernière scène devant mes yeux."

À ce moment-là, Dubcek avait un tir de fierté et est passé à l'attaque :

"Ce que nous faisons en Tchécoslovaquie, vous le voyez comme un fait complètement négatif. Face à la demande pressante des nouvelles générations de changement, non seulement dans les sociétés bourgeoises, mais aussi dans la nôtre, puisque nous ne sommes pas encore parvenus à mettre en œuvre les principes du socialisme par des responsabilités qui ne sont certainement pas les vôtres, car elles sont liées à certaines mentalités destructrices qui persistent dans notre pays, nous devons trouver des solutions qui, finalement, pourraient résoudre nombre des problèmes des pays socialistes.

A travers nos initiatives, nous avons cherché ces nouvelles solutions, dans un esprit positif et constructif, pour la réalisation du socialisme au niveau mondial. Mais ce qui s'est passé il y a deux jours dans mon pays pourrait compromettre ces objectifs.

Il reprit son souffle, notant que ses interlocuteurs le regardaient avec moins de froncements de sourcils :

"Vous me demandez comment la classe ouvrière tchécoslovaque va réagir. Tout ce que je peux vous dire, c'est que votre initiative a été mal accueillie. En tant que communiste responsable de l'avenir de mon pays, je peux vous dire qu'en Tchécoslovaquie, mais aussi en Europe et dans l'ensemble du mouvement communiste, votre initiative entraînera une défaite, une désintégration et une confusion graves dans les rangs des partis communistes.

Il retenait son souffle :

"Moi, les gars, j'aurais du mal à ne pas vous dire la vérité.

L'invasion a été une très grave erreur et aura des conséquences tragiques.

Abandonner l'aspect résolu :

"Je vous ai toujours informé à temps de ce qui se passait en Tchécoslovaquie.

Les choses ne sont pas toujours agréables, mais la vérité est que personne ne peut s'échapper.

Dans l'histoire du peuple tchécoslovaque, depuis des siècles, l'attitude de mon peuple envers la Russie a toujours été amicale et positive. Mais maintenant, quelque chose est cassé. Ni le peuple ni mon parti ne peuvent comprendre pourquoi vous avez voulu créer une situation qui ne peut qu'encourager la contre-révolution.

308

Dubcek a continué :

"Tu n'arrêtes pas de me demander des suggestions que je ne peux pas te donner. Je recommence à répéter que j'ai vu la dernière scène depuis les fenêtres de mon bureau. Puis vos camarades armés de fusils sont arrivés et ont débranché les téléphones. Je n'ai eu aucun contact avec le monde extérieur depuis. Je suis allé dans une zone sombre. J'ai rencontré le camarade Cernik, mais il ne sait absolument rien parce qu'il a été capturé avec moi. Nous ne savons pas ce qui se passe, qui nous gouverne et comment les choses se passent en Tchécoslovaquie.

Vous dites que vous voulez trouver une solution raisonnable. Je suis d'accord.

Mais il n'en demeure pas moins que nous sommes confrontés à une terrible tragédie".

Brejnev a essayé de donner des nouvelles rassurantes :

"Nos troupes sont entrées sans tirer un seul coup de feu. L'armée a fait son devoir. Les forces armées tchécoslovaques ont été invitées par le Président et vos dirigeants à ne pas résister, ce qui a évité des pertes. Ni les ouvriers ni la milice ouvrière n'ont résisté.

Il n'y a donc pas eu de résistance armée, mais lorsque nos troupes sont arrivées, d'énormes masses se sont mobilisées et ont affronté nos soldats d'une manière hostile, notamment parce que la radio de Prague a continué à fonctionner, insultant le pouvoir soviétique dans tous les domaines. Nos hommes ont reçu l'ordre de ne pas tirer ou frapper. Puis nous avons occupé Rude Pravo et d'autres sources d'information, sans incident. Le combat et la confrontation ont duré toute une journée. Puis les manifestations hostiles ont commencé, principalement du hooliganisme. Le tout sans incident. Une seule de nos sentinelles patrouillant dans les rues a été tuée. A Bratislava, les rebelles ont jeté une voiture avec deux des leurs dans le Danube. L'un semble s'être sauvé, l'autre s'est noyé."

Les images, qui avaient causé gêne et dégoût chez les hôtes de la villa, ont disparu, mais ils n'ont pas eu le temps de faire des commentaires, car la place Venceslas est apparue à Prague, au point où elle est au coin de la rue Stepanska.

Vous avez vu une jeune fille avec les mains sur les hanches et la poitrine, défiant d'une manière provocante et provocante un soldat russe, perché sur un char T 55. Ils ressemblaient aux personnages du corbeau et du renard dans le conte de fées de La Fontaine, mais dont les enjeux n'étaient pas un morceau de fromage, mais la dignité d'un peuple.

Il lui a crié au visage :

"Honte à toi pour ce que tu fais. Vous nous privez de notre liberté.

Revenez de votre Natasha, avec nous vous ne ferez jamais rien, même si vous nous menacez avec vos canons. Je ne te ferai jamais, jamais, jamais, jamais l'amour.

Arrangez-vous !"

Le soldat, un paysan arraché à sa terre, regarda avec étonnement et avec étonnement.

309

cette fille sophistiquée et insolente. Il se sentait coupable. Il aurait été lui, un homme d'armes, de l'autre côté de la barricade, pour défendre quelqu'un, même le jeune, pour gagner son amour. Au lieu de cela, il était là pour prendre la place du tortionnaire. Il aurait aimé donner un coup de pied à tous ces politiciens, qui n'hésitent pas à piétiner les hommes et leurs convictions, afin de maintenir le pouvoir, justifiant toute trahison et tout acte de violence.

Il voulait sortir de l'aquarium, se mêler aux vrais gens.

Elle voulait rentrer chez elle.

Il aurait aimé, il aurait aimé, il aurait aimé, il aurait aimé, il aurait aimé, mais il n'a pas bougé, parce qu'il était là aussi pour être la marionnette d'une histoire écrite, comme toujours, par d'autres, par ceux qui, depuis plus de cinq mille ans, il a été décidé de donner du pouvoir à quelques-uns, avec des choix qui sont hypocritement attribués au peuple, dominant avec cruauté et tromperie leurs pairs.

Un groupe de personnes s'est approché, qui ont déchiré leurs cartes du parti communiste devant les rails et ont jeté les fragments sur le visage de certains officiers, qui semblaient à mi-longueur des tourelles.

L'un d'eux a crié de colère :

"Vos pères, en 1945, ont été accueillis par nous comme des libérateurs. Nos femmes les ont prises dans leurs bras parce qu'elles pensaient que vous étiez venu nous donner cette liberté qu'Hitler nous avait prise. Au lieu de ça, vous êtes des tyrans comme lui.

Vous êtes des robots, obéissant aveuglément à des ordres insensés. Ils vous ont tous fait la même chose, en série, comme tant de moulins à café".

La machine à remonter le temps interrompt cette scène et la galerie des glaces de la Villa Palagonia revient à la lumière.

"Je veux parler à Vases ! Bilak. Je veux regarder en face le traître du printemps de Prague", a déclaré Pomariov.

Et il a été immédiatement satisfait. La hiérarchie communiste fut surprise par l'étude de sa villa dans les collines de Bratislava, qu'il avait réussi à acheter, comme d'autres grands dignitaires du parti, à un prix de liquidation.

Pomariov l'a immédiatement repéré :

"Vasil Bilak, secrétaire du Parti communiste slovaque et membre du Po-litburo du Parti communiste tchécoslovaque, je suis ici pour vous demander de rendre compte de vos actes.

Bilak secoua la tête ; comme un sanglier sauvage frappé d'un velcro, il se tortilla sur le fauteuil et dit qu'il était étouffé :

"De qui parles-tu de mon passé ? Aujourd'hui, je ne suis plus personne, je veux être laissé seul et oublié.

"Ceux qui choisissent de trahir sont condamnés à errer dans la douleur à travers les tunnels de l'espace-temps et, à la fin des temps, leur sort sera terrible car ils ne participeront pas au salut de l'univers et à la vision de Xama.

"Pourquoi me dites-vous cela ? Quels sont tes défauts sur moi ?"

310

"La lettre à Brejnev, dans laquelle vous demandez l'intervention soviétique pour étouffer le désir de liberté de vos compatriotes, vous l'avez écrite vous-même et il est inutile qu'elle vous débloque.

D'où je suis, je vois clairement tout".

Bilak se leva et se rendit, comme furieux, à la librairie d'où il prit un paquet de documents et un manuscrit volumineux : "Voici toute la vérité", s'exclama-t-il, "bientôt je vais l'imprimer. Je n'ai pas écrit de lettre à Brejnev, je n'ai pas invité les Soviétiques. Moi seul, parmi les cinq signataires de cette lettre imaginaire, suis encore en vie. C'est pourquoi ils veulent faire de moi le seul bouc émissaire, prendre toute la responsabilité, mais la lettre n'existe pas est une légende.

Il trembla amèrement :

"Aujourd'hui, je suis l'homme politique le plus détesté de Tchécoslovaquie, simplement parce que j'ai sans relâche normalisé le pays, expulsant un demi-million de membres du Parti communiste, dont beaucoup ont été jugés. Mais j'ai seulement fait mon devoir, en attendant mes fonctions politiques. Mais je n'ai pas écrit cette lettre, qui a causé l'intervention soviétique," dit-il.

Reproduit Pomariov durement :

"D'abord

vous dites que la lettre n'existe pas, mais ensuite, en vous contredisant, vous admettez son existence et son but, celui de provoquer une intervention armée contre votre pays. Vous ne pouvez pas nier l'existence de cette lettre. Eltsin, qui est devenu président de la Russie, a envoyé une copie de la lettre au gouvernement tchécoslovaque.

Il a été prononcé le 3 août 1968, lors de la conférence de Bratislava, en secret à Brejnev. Il a été écrit en russe et signé par cinq dirigeants du Parti communiste tchécoslovaque, et avec lui le chef du Kremlin a été invité à utiliser tous les moyens pour écraser la contre-révolution qui a lieu à Prague. La lettre a été montrée deux semaines plus tard aux dirigeants des pays du Pacte de Varsovie et a servi de prétexte à l'invasion.

"Je suis au courant de cette lettre, répondit Bilak, mais je sais aussi, après avoir été accusé de crimes graves contre mon pays, que les juges ont écouté 1500 témoins, rempli deux cabinets de dossiers, mais qu'ils n'ont trouvé aucune preuve concrète contre moi.

Il a ri de ces paroles et a continué en ajoutant :

"Shelest, l'ancien secrétaire du parti ukrainien, a dit que j'allais livrer cette fameuse lettre dans les toilettes d'un hôtel à un agent du KGB. Foutaises, foutaises, foutaises, foutaises. En tant que secrétaire du parti communiste slovaque, j'aurais pu approcher Brejnev à tout moment sans éveiller les soupçons.

"Tu es sournois en errant et en t'éloignant de ta patience et de tes actes répréhensibles.

Tu crois qu'on devrait parler à quelqu'un qui n'est pas équipé ? Vous auriez pu approcher n'importe qui du sommet de votre bureau, mais vous vous seriez exposé personnellement et un politicien aussi habile que vous n'aurait pas pu faire une telle erreur. Avec une lettre remise à d'obscurs agents de renseignements.

311

n'avait pas fonctionné comme prévu, vous pourriez alors empêcher quiconque de le faire, comme c'est le cas aujourd'hui. Je sais beaucoup de choses sur vous, parce que je viens du futur et, grâce à des outils de haute technologie, j'ai découvert que vous avez livré la lettre vous-même. Inutile de le nier. Il vaut mieux admettre vos responsabilités, à tel point que nous ne dirons à aucun tribunal ce que vous nous confesserez, car notre but n'est pas de vous envoyer en prison, comme des mérites, mais de bien connaître tous les faits du XXe siècle pour une simple recherche scientifique, qui n'a aucun objectif politique secret.

Vasil Bilak poussa un soupir de soulagement. Celui devant lui n'était pas un flic, mais un personnage étrange, venant de qui sait d'où, pour qui sait quelle blague mystérieuse de la nature. Ça a commencé, en chuchotant :

"J'ai toujours agi selon ma conscience. Nous devons garder à l'esprit la situation de cette période et, dans ce contexte, le seul regret que je ressens est que je n'ai pas d'abord sonné l'alarme sur les dangers qui planaient sur le socialisme. J'aurais peut-être dû parler plus ouvertement.

"Bien sûr, répondit Pomariov, il aurait été plus honnête de montrer immédiatement son adversaire du tournant en Tchécoslovaquie, de ne pas frapper dans le dos comme ils ont l'habitude de faire les vils et les traîtres.

"J'étais un grand ami de Dubcek jusqu'à ce que nos chemins prennent des chemins différents. Sans mon soutien, Dubcek n'aurait jamais été premier secrétaire du PC. Après l'invasion des chars soviétiques - personne ne le sait - j'ai passé de bonnes paroles pour lui. C'est moi qui ai insisté auprès du président Svoboda pour que le dirigeant du printemps de Prague ne démissionne pas.

S'il n'était pas resté à sa place, nous aurions donné l'impression que nous avons succombé aux impositions des Soviétiques.

"Judas, après avoir trahi le Christ, alla vers les grands prêtres, non pour le faire mettre à mort, mais ils lui donnèrent trente deniers et le chassèrent.

Vous voulez me faire croire qu'à Moscou, il n'y a pas eu capitulation et que Dubcek n'a pas été poignardé dans le dos ?"

"Je l'ai poignardé tellement de fois que je l'ai prévenu. Je l'avais supplié à plusieurs reprises de faire quelque chose pour rassurer Brejnev. En une heure, il aurait pu répondre aux exigences soviétiques et éviter le pire. Il a dû expulser tous les réformistes du parti, mettre fin à la campagne antisoviétique, expulser le ministre de l'Intérieur Paveï et de la direction de la télévision Jiri Pelikan.

Je me souviens qu'un jour, je lui ai crié d'aller à Moscou, le suppliant de calmer les Soviétiques. Je leur ai dit qu'ils étaient trop irrités et que nous risquions de trouver des chars dans la maison.

"Le Christ aussi aurait pu répondre à Caïphe qu'il n'était pas le fils de Dieu et qu'il aurait sauvé sa vie. Mais il ne l'a pas fait parce qu'il parlait d'un nouvel évangile depuis trop longtemps et qu'il ne pouvait pas reculer dans le climax. Vous êtes un bureaucrate stupide et borné qui s'aligne sur la politique de l'État.

312

ce que ses maîtres à Moscou, encore plus obtus que vous, lui ont ordonné de faire."

"Je n'ai fait que mon devoir et de toute responsabilité éventuelle, je voudrais répondre devant un tribunal socialiste".

"Heureusement, il n'y en a plus.

Vous répondrez de vos méfaits devant la cour de l'histoire et Xama, qui vous jugera à la fin des temps.

Lorsque Bilak disparut, Pomariov se retrouva dans la galerie des glaces, tandis que la machine à remonter le temps cherchait d'autres images dans la Prague de 1975, maintenant normalisée par le pouvoir soviétique.

Deux personnages ont été repérés, marchant de façon suspecte et regardant.

Ils ont immédiatement été reconnus pour Karel Kosik, philosophe, et Milan Kundera, écrivain.

Le premier s'est plaint que quelques jours avant que la police n'ait fouillé son appartement, saisissant un manuscrit précieux d'un millier de pages. C'était un travail philosophique qui lui a coûté dix ans de dur labeur de recherche.

Les deux descendirent de Hradcany, où vivait Kosik, vers la péninsule de Kam-pa ; ils traversèrent la Vltava, sur le pont de Manes.

Kosik essayait de plaisanter :

"Cher Milan, je me demande depuis plusieurs jours comment la police va déchiffrer mon langage philosophique, plutôt hermétique. Qu'est-ce qu'ils comprendront ?"

"A ! tuo posto", a dit Kundera, "je n'en plaisanterais pas, parce qu'ils sont capables d'interpréter vos paroles de la manière qu'ils jugent la plus utile pour vous encadrer, peut-être en inventant qui sait quel coup d'état vous avez organisé au détriment de la démocratie".

"Je n'ai pas peur de cette merde. Je suis angoissé par le fait que je pourrais perdre, par l'imbécillité de ce pouvoir obtus, ce manuscrit dont je n'avais que la copie qui m'avait été saisie. Je ne sais pas vers qui me tourner pour me faire retourner une œuvre qui ne contient que des réflexions philosophiques et qui n'a rien à voir avec la politique ruineuse de notre époque. En Tchécoslovaquie, il n'y a personne qui puisse prendre ma demande à cœur, parce que tout le monde se cache dans sa petite coquille, faite de faveurs misérables et de mesquinerie".

"Vous devriez penser à de grandes personnalités à l'étranger. Peut-être écrire une lettre ouverte à quelqu'un qui pourrait faire de cet enlèvement un scandale international. Mais cette personne ne peut pas être un homme politique, tout d'abord parce qu'il n'y a plus de politiciens de haut rang et de personnalités reconnues en Europe. Ce sont des demi-bites. Deuxièmement, parce qu'ils se défendent mutuellement, même s'ils appartiennent à des groupes politiques différents, voire à des idéologies opposées.

Ce devrait être une personnalité au-dessus de la politique, quelqu'un qui représente une valeur incontestée dans toute l'Europe.

"Cela signifie-t-il que la personnalité doit appartenir au monde de la culture ?"

313

"Exactement."

"Mais qui ? Une telle personnalité n'existe pas. Il y a de grands peintres, dramaturges et musiciens, mais l'Europe ne les reconnaît pas comme ses représentants spirituels et moraux".

"La culture", a conclu Kundera, "n'existe plus en tant que fondement sur lequel les valeurs suprêmes sont réalisées".

Ils ont marché jusqu'à la place de la vieille ville, où vivait Kundera. Ils ont ressenti une immense solitude, un vide, le vide culturel de toute l'Europe, où les soi-disant intellectuels sont trop fascinés par l'argent, par le succès facile, par la proximité du pouvoir politique, que tout accorde, même les prix Nobel, si on note ce qui leur convient.

"Je pense que vous pourriez envoyer une lettre ouverte à Jean Paul Sartre", a dit Kundera, alors qu'il le quittait "ce qui, à mon avis, est encore la dernière figure mondiale de la culture".

Kosik le regarda attentivement et promit de suivre sa suggestion.

Quelque temps plus tard, la lettre, écrite en Sartre, a été publiée par des journaux occidentaux et a fait mouche parce qu'après environ un an, la police a rendu le manuscrit.

Kundera dira alors qu'après la mort de Sartre, toute autre lettre n'aura plus de destinataire.

"Et c'est ainsi que l'unité culturelle de l'Europe s'est effondrée ", a commenté M. Odoacre.

Les paroles des deux écrivains sur le vide culturel en Europe ont attristé les invités de la villa.

Mais le cas du camarade Dubcek, qui n'avait pas eu le courage de défendre ses idées et ses choix jusqu'au bout comme le Christ, a immédiatement lancé le débat.

Le Juif Daniele Ferri a commencé :

"Aujourd'hui, en Tchécoslovaquie, on dit que Dubcek était encore un communiste de fer, aveuglé par la foi en l'Union soviétique. Je me pose une question : s'il avait vraiment été l'homme qui représente aujourd'hui certains politiciens, comment aurait-il eu le courage de s'opposer au parti, d'essayer de le réformer de l'intérieur, de préparer la voie à la démocratie et à la justice sociale ? Il me semble qu'il y a actuellement des détracteurs proliférants qui sont capables de déformer l'histoire et de déformer la réalité".

Intervient Faust :

"Un jour, à Berlin, j'ai trouvé un vieil ancien fonctionnaire du Parti communiste tchécoslovaque qui mettait un groupe de compatriotes dans un tram. Il a dit que si ça ne dépendait que de lui au moment de l'invasion soviétique,

314

il prendrait l'arme et défendrait sa patrie. Je lui ai demandé pourquoi il ne le faisait pas. Il ne m'a pas répondu. Tout est là au printemps à Prague. Lorsque des nuages menaçants sont apparus à l'horizon, presque tous se sont échappés ou ont fui, à l'exception de quelques uns qui, cependant, se sont limités à repasser contre les soldats soviétiques, les privant au maximum de quelques toilettes et un peu d'eau propre, de sorte que quelqu'un avait la diarrhée pour avoir étanche leur soif dans la rivière Vltava. Le Printemps de Prague a été un mouvement d'élites, d'écrivains, de philosophes, de politiciens et de rêveurs. Les gens, trop endoloris, s'arrêtèrent indolent pour observer ce qui se passait. En d'autres termes, une lutte a éclaté au sein du Parti communiste tchécoslovaque, dans laquelle le peuple, habitué depuis trop longtemps à ne pas penser, à ne pas défendre les droits fondamentaux de liberté et de dignité de la personne humaine, n'a pas été considéré comme impliqué".

"En fait, trente ans après les événements de 1968, Prague ne se souvient pas de ces faits, presque comme s'ils n'appartenaient pas à son histoire, craignant peut-être qu'ils ne provoquent des moments de mortification. En Tchécoslovaquie, le silence règne.

Les intellectuels d'aujourd'hui prétendent qu'en 1968, on ne parlait pas de démocratie, au mieux de démocratisation, ni de pluralisme politique. Dubcek, comme Gorbachev plus tard, s'était trompé en pensant qu'il était en train de changer les choses en restant à la tête de l'État partie.

Pomariov, qui jusque-là n'avait pas fait de bruit, a décidé de prendre la parole :

"Limiter le Printemps de Prague à un conflit entre conservateurs et réformistes au sein du Parti communiste ne rend pas justice à l'histoire. En 1968, une onde de choc s'est déclenchée, impliquant

la nation et effrayant les Soviétiques, qui craignaient la contagion au-delà des frontières et utilisaient la force pour l'arrêter.

Un vaste et authentique mouvement populaire dans lequel de grands espoirs étaient contenus. Aujourd'hui, les gens préfèrent ne pas se souvenir de cette époque, parce que la situation dans le pays ne permet pas une évaluation sereine de ces années.

"Au-delà de l'illusion des faits de 1968, qui je crois peuvent être partagés tant que leur corrélation est respectée, observe Balthasar, je pense que Dubcek est humainement sympathique, mais politiquement non fourni.

Malgré le recours à la force, les Soviétiques ont subi leur première défaite politique, comme ils l'ont été contre le pays et le parti, et ils étaient mal informés de ce qui se passait à Prague. Le président Svoboda leur a ouvert une porte de sortie, se montrant prêt à se rendre à Moscou pour négocier, au lieu de rester à Prague. Je ne pense pas que le Kremlin puisse se permettre une guerre civile au cœur de l'Europe. Il y avait une marge de manœuvre dans les négociations que les dirigeants tchécoslovaques n'ont pas été en mesure d'exploiter. Ils auraient pu déchirer de meilleures conditions".

"Ce ne sont pas des conditions meilleures ou pires, répondit Ferri, ils devaient rester à leur place. Sur la voie de la réforme et de la liberté, il n'y a pas de marge de manœuvre politique, sous peine d'être sapée - 315

du message moral qu'ils contiennent. En même temps, ils sont apparus à la maison pour ceux qui étaient : des collaborateurs, personne n'était exclu".

Palet, qui jusque-là se taisait, concluait : "Le peuple est comme un enfant et a besoin de caresses et de compréhension ; s'il est indolent, des appels énergiques, surtout de nature morale. Si ce n'est pas le cas à cause de dirigeants qui, craignant des coups de tête soudains, préfèrent l'embarquer même avec des informations trompeuses, en fin de compte, il ne répond pas dans les moments tragiques de son histoire. On ne peut pas soudainement sortir avec des rideaux et des drapeaux et forcer les citoyens à chanter des hymnes et à s'exalter à la maison, si on leur a appris pendant des années à mépriser toutes les valeurs communes. Ces dirigeants, qui courent se mettre à couvert lorsqu'il est trop tard, devraient avoir le bon sens de se retirer et de laisser la place à ceux qui, avec des sentiments nouveaux et sincères, peuvent reconstruire dans un esprit nouveau le sens de la collectivité et du sentiment commun.

316

CHAPITRE XXXVII

Il raconte comment, derrière la catastrophe d'Ustica, il y a des subterfuges politiques et militaires pour couvrir les petits jeux de pouvoir, qui ne peuvent être portés à l'attention du grand public, sous peine de compromettre la sécurité et la crédibilité démocratique de certains États.

La vérité sur les événements en Tchécoslovaquie - qui avait révélé l'indolence d'un peuple qui avait trop longtemps été un succès - s'était limitée à se moquer des envahisseurs soviétiques sans passer à une véritable lutte armée, ainsi que l'ignorance et la lâcheté des dirigeants des partis communistes des pays occidentaux, qui n'avait fait que des déclarations formelles de protestation contre l'Union soviétique, en veillant à ne pas rompre toute relation avec cet État qui avait utilisé la force de

manière méprisante et arrogante, a conduit les invités de Villa Palagonia à réfléchir sur la cruauté de la politique, qui bafoue les droits, la dignité et l'amitié pour une seule raison : la préservation du pouvoir.

L'anéantissement d'un pays qui tente de se réformer, le meurtre d'un ami qui se bat courageusement pour une idée et pour elle fait face à toutes sortes d'abus, l'anéantissement d'une vie entière consacrée au parti, peut en ce moment vous troubler et vous attrister. Mais si vous perdez votre position de pouvoir pour les défendre et défendre vos croyances, alors les évaluations sont inversées et à ce moment-là le peuple, qui revendique sa liberté, devient un sujet séduit par le revanchisme, qui nécessite une rééducation sociale adéquate, et le champion de la démocratie et de la dignité humaine un réactionnaire misérable.

Tandis qu'ils étaient immergés dans ces pensées, la galerie des glaces fut ébranlée par un tremblement imparable. On craignait un choc tellurique important et quelqu'un a essayé de se lever de la table pour chercher un moyen de s'en sortir.

Mais tout cela n'a servi à rien. Chacun restait attaché à sa place, comme s'il s'accrochait aux bobines du serpent qui bloquait dans l'œuf l'avertissement de Laocoonte sur la marine troyenne. Inutile, car les dieux avaient alors établi la destruction de sa ville.

Dans cet état de souffrance, également dû à la contrainte physique, dont il n'était pas possible de s'échapper, ils ont soudain senti des cris inhumains, des cris de douleur, accompagnés d'un sifflet, qui déchiraient de plus en plus l'air.

Tout le monde se perdait dans la direction de Palet et du Prince pour des explications. Les deux sont restés imperturbables, comme s'ils se trouvaient dans la même situation.

317

sous contrôle. Savaient-ils ce qui se passait ?

Le salon plongea dans l'obscurité totale et, dans un éclair de lumière rougeâtre, des visages et des corps apparurent qui se tordirent jusqu'à se briser, se dissolvant sous l'effet des forces maritimes.

Une voix étouffée et gémissante se fit entendre de ce bruit assourdissant :

"Maudit es-tu, toi qui par ton désir de pouvoir sacrifies des vies humaines et justifies ta méchanceté au nom d'une raison d'état ou de dogmes religieux indiscutables, que tu inventes de temps à autre pour forcer les plus humbles et les plus faibles à souffrir.

"Maudits êtes-vous, vous qui ne donnez pas aux hommes l'espoir qu'ils puissent se sentir membres de la grande famille planétaire, où il n'y a ni intolérance ni fanatisme.

"Maudits êtes-vous, vous qui vivez aussi avides et parasites et qui ne nourrissez aucune forme de gratitude, ayant la violence et la tromperie comme références exclusives.

"Maudits êtes-vous, vous qui vous présentez devant Dieu gras et respectueux, d'utiliser son saint nom pour augmenter votre puissance sur terre.

"Maudit sois-tu, toi qui corromps aussi le diable et le soumettras à ta volonté pour les crimes les plus horribles."

"Maudit sois-tu, tu nous laisses seuls dans la détresse, dans la faim, dans le désespoir et dans les larmes".

"Maudit es-tu, toi qui nous as condamnés à vivre hors de l'espace et du temps dans une existence douloureuse à la recherche de la vérité, que tu caches à ceux qui y survivent.

L'avocat Brancaccio, terrifié par ces images et ce bruit, se couvrit les yeux de ses mains et se retrouva à pleurer comme un enfant. Henry s'est retourné pour divorcer, mais inutilement.

Frédéric, le Sicilien, resta calme et, surmontant le bouleversement général, éclata :

"Ces bruits sinistres et ces voix me paraissent de choses et d'hommes qui tombent de grandes hauteurs pour s'écraser sur le sol ou sur la mer.

Les autres invités, ne comprenant pas le sens de ces mots, ou ce à quoi il voulait faire allusion, étaient paniqués, parce qu'ils croyaient qu'une force destructrice s'abattait sur la galerie des glaces pour punir leur audace excessive à scruter les profondeurs de l'être.

Le Prince, constatant le découragement général, décide d'intervenir :

"Ne t'inquiète pas. Nous ne t'avons pas abandonné. Ce que vous entendez vient des tunnels de l'espace-temps, qui contiennent les âmes des quatre-vingt-un victimes de la catastrophe d'Ustica, qui ne souffrent pas tant pour leur triste sort, mais en notant que le pouvoir du parti pris ne permet pas à leurs familles de comprendre ce qui leur est réellement arrivé.

318

Don Angelo et ses contemporains ne comprenaient pas de quoi parlait le Prince, mais ils pressentaient qu'ils seraient bientôt témoins d'un grave malheur et ils se taisaient.

Les invités de l'an 2000 ont compris qu'ils pénétraient l'un des mystères les plus terribles de leur histoire la plus récente et ont laissé Ferdinand continuer, qui a ajouté, debout :

"Lorsque le 27 juin 1980, à 20h08, l'avion de Thetavia, une compagnie italienne de navigation aérienne en grande difficulté économique, décolla de l'aéroport de Bologne, aucun de ces 77 passagers, ni des quatre membres d'équipage, n'aurait pu imaginer qu'en quelques minutes leur voyage allait se transformer en tragédie, qui restera dans le plus impénétrable des mystères. Les lobbies du pouvoir économique et politique avaient décidé de tout déguiser pour la protection de leurs intérêts, considérés comme supérieurs même à la pitié humaine.

Personne ne connaît la vérité jusqu'à présent.

Même les magistrats, après 18 ans d'enquête, n'ont pas été en mesure de savoir ce qui aurait pu se passer. Il y avait de forts indices et de lourds soupçons. Mais ils n'ont pas eu le courage de s'exprimer, de manifester ouvertement leurs convictions, même s'ils avaient souffert, et de porter les accusations qui s'imposaient contre quiconque avait été un puissant homme d'État étranger. Ils avaient peur d'un système qui, au niveau international, régleme ponctuellement la vie des six milliards de personnes qui vivent sur Terre.

Cette nuit, nous saurons et comprendrons à quel point la misère du pouvoir politique a atteint son paroxysme".

Il se tut et s'assit.

Palet se leva dans toute sa silhouette et dit :

"Avant que la machine à remonter le temps ne nous montre ce qui s'est réellement passé, il me semble juste de rappeler à chacun d'entre vous, en l'an 2000, ce qui a été constaté et écrit sur cette

malheureuse histoire. Les gens du XXe siècle comprendront au fur et à mesure que nous entrerons dans le vif du sujet.

Veillez faire vos commentaires seulement à la fin de mon exposé.

Ensuite, nous activerons la machine à remonter le temps pour aller au fond des choses.

Nous comprendrons donc comment ils se sont réellement déroulés.

Palet se dirigea vers la fenêtre. Il le faisait chaque fois qu'il devait traiter d'un sujet chaud ou sensationnel. Il vit que la lune était haute dans le ciel et réalisa que le temps était venu de commencer à percer le mystère de la chute du DC9 Itavia sur le ciel de l'île d'Ustica.

"Qu'est-ce qui a été établi par le pouvoir judiciaire ? Les juges ont travaillé dur, mais en fin de compte très peu de certitudes ont été trouvées. Rappelons les faits les plus marquants : le 27 juin 1980, le DC9 du Itavia quitte Bologne à 20h08, avec deux heures de retard. L'avion est suivi en moins de huit minutes par un Boeing 707 d'Air Malta, marqué KM 153.

319

L'avion, avec 81 personnes à bord, prend la route Sienna-Ponza-Palermo. Alors qu'il grimpe, il rencontre deux F104 de l'armée de l'air italienne lors d'une mission d'entraînement. Dans l'un d'eux, il y a deux pilotes très expérimentés, Mario Naldini et Ivo Nutarelli, qui mourront quelques années plus tard dans la tragédie de Ramstein, en Allemagne. Dans le ciel de Grosseto, deux autres avions s'ajoutent, un autre DC9 allant de Bergame à Ciampino, et un mystérieux avion militaire.

A 20h45, Naldini et Nutarelli font demi-tour. D'abord, cependant, ils émettent un signal d'alarme.

A 20h55, le DC9, avec le mystérieux avion toujours dans la queue, atteint le ciel entre Ponza et Ustica. A ce stade, des avions militaires apparaissent.

A 20h59, le DC9 perd de l'altitude et tombe à la mer, à Ustica.

Que s'est-il passé ? S'est-il écrasé à cause d'un défaut structurel de l'avion, d'une mauvaise manœuvre des pilotes ou d'une autre cause ?

Personne ne l'a encore dit clairement. Nous savons qu'à partir de ce moment le mystère commence, mais surtout une activité sournoise, bien conçue pour cacher la vérité.

Avant que je ne connaisse les causes de l'accident, il me semble correct d'expliquer comment l'avion est tombé.

Six ans après la catastrophe, en 1986 seulement, l'opération de récupération de l'épave, qui se trouvait au fond de la mer d'Ustica, a commencé. Il a été confié à deux navires et à un sous-marin d'une compagnie française, l'Ifremer, qui devait par la suite être relié aux services secrets.

Sur une assez grande partie du fond marin, les deux moteurs ont d'abord été trouvés, situés à l'arrière, puis la queue de l'avion, tranchée proprement, comme si quelqu'un l'avait sciée, puis l'avant de l'avion, avec une aile brisée en plusieurs morceaux et l'autre presque intacte, mais pliée à mi-chemin environ.

De tout cela on a pu déduire que, pour des causes que nous découvrirons plus tard, l'avion a d'abord perdu les moteurs, qui étant les plus lourds ils ont atteint la mer en premier, et la queue. Le reste a navigué un moment en tombant violemment sur la mer, qui est devenue dure comme du béton, d'un côté, celui de l'aile qui va se briser.

Immédiatement après la catastrophe, les techniciens, en particulier ceux de l'armée de l'air, ont parlé de la défaillance structurelle de l'avion, également encouragés par les déclarations de certains pilotes qui, après avoir conduit cet avion dans les jours précédents, ont dit avoir entendu les craquements suspects venant de la queue.

Il convient d'ajouter que dans le premier acte parlementaire sur l'incident (parmi les signataires figure Libero Gualtieri, qui sera président de la Commission Terrorisme et Massacres pendant de nombreuses années, sans rien découvrir), le gouvernement est invité, après avoir évalué les conditions d'insécurité et de perturbation des lignes desservies par la société Itavia, à examiner si des taxes urgentes ne devraient pas être imposées.

320

les motifs de la révocation des concessions à cette compagnie aérienne et de leur transfert à la compagnie nationale. Bref, au lieu de s'inquiéter de savoir ce qui s'est passé dans le ciel d'Ustica et de faire immédiatement la lumière sur la mort tragique de 81 personnes, les sénateurs ont été affligés par l'idée de mettre la société Itavia à l'écart. N'oublions pas que Libero Gualtieri, alors qu'il était membre du Parti républicain, a reçu en 1961 d'un agent des services secrets une valise contenant une grosse somme d'argent qu'il a utilisée pour acheter la majorité des délégués au Congrès républicain à Ravenne pour élire Ugo La Malfa secrétaire du parti et ainsi ouvrir les gouvernements du centre-gauche. Sous la direction habile d'Amintore Fanfani.

L'hypothèse d'une défaillance structurelle a été abandonnée par les enquêteurs. D'autres pistes ont été suivies. Après 18 ans d'enquête, les preuves recueillies et l'analyse de l'épave elle-même n'ont conduit qu'à des exclusions. Les traces de T4 et de Tnt, éléments typiques des engins de guerre, découvertes dans certaines découvertes, étaient d'origine douteuse. Mais l'hypothèse de la bombe, placée à l'intérieur (dans les toilettes), et celle d'un missile externe, ont été exclues.

La première parce que les éléments de soutien étaient en contraste les uns avec les autres et étaient également en contraste avec les autres éléments déduits de l'examen de l'épave. La seconde, parce qu'aucun fragment ou signe de pénétration, traçable à un missile, n'avait été trouvé.

La possibilité que le DC9 ait été victime d'une collision ratée avec un avion militaire est demeurée intacte.

Ne pouvant donc pas procéder à l'assassinat du massacre, les magistrats ont décidé de demander un jugement contre certains généraux de l'armée de l'air italienne pour leur attitude omissive et déviant, pour ne pas avoir communiqué les informations en leur possession aux autorités politiques.

Le crime est très grave : attaque contre les organes constitutionnels et haute trahison.

Mais les politiciens ne savaient pas vraiment ?

Le 27 juin 1980, le Premier ministre était Francesco Cossiga, le ministre de l'Intérieur Virginio Rognoni, le ministre des Affaires étrangères Emilio Colombo, le ministre de la Défense Lelio Lagorio, le chef de la Défense Giovanni Torrisi, le chef de la Défense Lamberto Bartolucci, le directeur du CESIS Walter Pelosi, le directeur du SISDE Giulio Grassini et le directeur du SISMI Giuseppe Santovito.

Quelqu'un a considéré que, n'ayant pas été une bombe, alors l'abattage devait nécessairement être attribué à une cause accidentelle, si le fait était la conséquence de l'un des effets imprévisibles de la guerre froide, de l'opposition Est-Ouest, à une époque de tension internationale particulière.

Mais à ce stade, la question se pose : comment se fait-il que pour d'autres épisodes similaires, les parties aient admis l'erreur et pour Ustica, après tant d'années, cela ne s'est pas produit ? Les Américains ont abattu un avion iranien, faisant 290 morts et 321 reconnaissances.

bero Terror immédiatement jusqu'à indemnisation. Et les Soviétiques, après avoir fait exploser une bombe coréenne, avec 269 morts, ont admis toutes leurs responsabilités en moins d'une semaine.

"Palet, il me semble cependant que nous ne pouvons pas faire de parallèles ou de comparaisons entre ce qui s'est passé dans le ciel d'Ustica et les épisodes des deux avions, iranien et coréen", intervint Simon, le "Che". "Je sais que c'est M. Violante, alors président de la Chambre des députés italienne, qui a mis ces incidents sur un pied d'égalité. Je me demande s'il l'a fait par ignorance, ou par commodité, pour lancer un donut afin de sauver ces gens dans le système qui, responsables de ce qui s'est passé à l'époque, collaboraient avec le gouvernement de centre-gauche et étaient donc devenus intouchables. Alors que pour les deux premiers épisodes, l'erreur des pilotes militaires était due à de simples facteurs techniques avec des responsabilités individuelles bien établies, le fait d'Ustica est placé dans une situation de conflit international, avec des implications inquiétantes. Admettre l'erreur dans cette circonstance aurait également impliqué l'explication de nombreux autres faits, antérieurs et conséquents, qui n'avaient besoin d'être clarifiés ni à ce moment-là ni plus tard. C'est une pénalité que d'admettre que certaines méthodes, typiquement utilisées par la mafia, comme le meurtre, ont été utilisées par certains États, qui se proclament démocrates. N'oublions pas, comme l'a montré la machine à remonter le temps utilisée dans les années 1950 et 1960 - et je pense que cette pratique répugnante persiste encore - l'élimination physique de certains dirigeants politiques, considérés comme dangereux pour les intérêts de leurs pays respectifs".

"Pour l'instant, je me contente de dire ce qui a été constaté et dit au sujet de cette histoire complexe. Je prends soin de ne pas partager les déclarations des politiciens et en particulier de l'honorable Violante", répondit Palet, aux limites de son offense personnelle, qu'il continuait ainsi :

"Une chose est certaine : les responsables de l'abattage de l'avion n'ont jamais voulu admettre leur erreur, même pas vingt ans après l'accident. À ce stade, nous devons conclure qu'il doit y avoir des raisons si horribles derrière la catastrophe qu'elles ne peuvent être portées à l'attention du grand public, sinon la sécurité et la crédibilité démocratique de certains États seront compromises.

Mais revenons à l'ordre : le 18 juillet 1980, vingt et un jours après la chute du DC9, a été retrouvé par des indigènes dans la vallée de la Timpa delle Megere, à Castellano, en Calabre, région du sud de l'Italie, un Mig 23, modèle "export", s'est crashé sur les montagnes de Sila. A quelques mètres de là se trouvait un pilote de nationalité libyenne.

Le premier officier des Carabiniers, arrivé sur place, était le capitaine Inzolia, commandant de la compagnie de Crotona, qui, bien qu'incompétent pour le territoire, y fut envoyé par le commandant de la Légion de Catanzaro de l'époque, le colonel Livi, qui devait ensuite passer par le SISMI, service de sécurité militaire.

322

Je pense qu'il convient de signaler que le pilote libyen décédé, en état de décomposition avancée, portait une paire de gants en fil de fer blanc, comme ceux qui vont aux Carabiniers lorsqu'ils portent

le grand uniforme. C'est un détail non négligeable qu'il ne faut pas négliger. Avec l'entrée de l'élément libyen dans l'affaire des DC9, on ne peut que parler de " l'affaire maltaise ", c'est-à-dire de la crise politico-militaire qui, à l'été 1980, a opposé l'Italie à la Libye.

Commençons par dire que l'île de Malte est devenue complètement indépendante de la couronne anglaise en 1979. Depuis 1973, la Libye mène une politique de bon voisinage avec le gouvernement de la petite île, fournissant une aide économique (jusqu'à 50 millions de dollars) et militaire, précieuse et bienvenue car le Premier ministre maltais, Dom Mintoff, immédiatement après l'indépendance, avait invité la flotte anglaise à quitter l'île, avec pour conséquence une perte de revenus pour le bail du port de la Valette.

En novembre 1979, un fait s'est produit, qui suggère que les relations diplomatiques, qui avaient été très cordiales entre Malte et la Libye, avaient échoué : le gouvernement maltais a notifié au gouvernement libyen son intention de procéder à l'exploration pétrolière dans ses eaux territoriales. Auparavant, le gouvernement maltais avait signé un contrat avec la compagnie pétrolière américaine Texaco Oil Company, lui confiant la recherche sur les " Bancs de Médina ", une zone maritime située presque à mi-chemin entre la Libye et Malte. Ces hauts-fonds ayant été revendiqués par les deux gouvernements, les deux gouvernements ont décidé de porter le différend devant le Tribunal international de La Haye, promettant de ne pas commencer, dans l'intervalle, l'exploration pétrolière dans cette région.

Mais la Libye n'a pas respecté les accords et sa société d'État a procédé à des enquêtes.

Malte a demandé l'aide de l'Italie, qui a offert un traité d'assistance politique militaire, qui prévoit la défense de l'intégrité territoriale maltaise, une aide financière substantielle et la volonté de fournir des ressources pour l'exploration pétrolière.

Mais pourquoi l'Italie a-t-elle conclu cet accord ? N'oublions pas que le lobby pro-Libyen était très puissant. En effet, la Banque d'État libyenne détenait une participation importante dans Fiat, dans la mesure où elle était le deuxième actionnaire en importance. La Libye était le plus grand fournisseur de pétrole de l'Italie, qui fut à son tour son premier partenaire commercial. Des milliers d'Italiens ont travaillé dans le pays africain. Des centaines d'entreprises italiennes ont exécuté de nombreuses commandes, à la demande de l'État libyen. Toutes les industries militaires italiennes, presque entièrement entre les mains de l'État, avaient d'importantes commandes en cours avec les forces armées libyennes (à la fin de 1980, l'Italie sera le premier exportateur d'armes de la CEE avec 113 milliards d'ECU).

En outre, il y avait plusieurs comités d'amitié italo-libyens et Licio Gelli, qui était responsable de la loge P2, s'est présenté aux délégations commerciales libyennes en tant que " chef des services secrets italiens "1.

Dans ces scénarios, avec des intérêts politiques et économiques pertinents en jeu,

323

de l'ordre de milliards de dollars, il est étonnant que l'Italie ait pu conclure, je crois sous l'égide des États-Unis d'Amérique, ce traité avec le gouvernement maltais, renouvelé en 1990, est toujours valable.

Pourquoi cela s'est-il produit ? Quelle était la condition posée par les Italiens pour parvenir à l'accord ? Un : une politique de neutralité de Dom Mintoff.

L'affaire maltaise est donc allée au-delà de la question économique, en investissant cette question politique, après avoir engagé les Italiens à verser 60 millions de dollars dans les caisses maltaises pour la période 1979-1983, un prêt de 15 millions de dollars, une contribution de 4 millions de dollars pendant cinq ans. Au total 95 millions de dollars de l'époque, et on ne sait pas dans quelle mesure tous les Italiens.

Depuis 1974, l'URSS avait perdu la disponibilité du port d'Alexandrie en Egypte et était restée pratiquement sans prise pour sa flotte, sinon le débarquement marginal de Tartous en Syrie.

La Méditerranée a donc été laissée à la domination de l'OTAN. La situation aurait pu changer si Malte, dont la politique d'indépendance de Dom Mintoff avait attiré les Soviétiques, avait été disponible.

Lors de la guerre israélo-arabe du Yom-Kippour de 1973, les approvisionnements israélo-américains ont été expédiés ou transités par les territoires européens. Ce fait justifie l'embargo pétrolier imposé aux pays européens par les pays arabes, qui a mis les économies de ces pays à genoux. En cas de nouvelles crises militaires entre Israël et les pays arabes, les approvisionnements et l'aide américains auraient dû éviter de survoler tout État européen, avec l'impossibilité évidente de survoler les États arabes nord-africains.

Le problème était d'approvisionner Israël, sans impliquer l'Europe, et d'internationaliser un conflit régional. Ainsi, les avions de transport américains ne pouvaient suivre qu'une seule route : les États-Unis, les Açores (où l'on pouvait faire escale) et la Méditerranée, survolant le ciel maltais.

Une militarisation de Malte aurait en fait conditionné la possibilité d'approvisionner Israël et bridé l'Europe dans une éventuelle crise israélo-arabe.

N'importe qui ayant occupé militairement Malte aurait pu installer des batteries de missiles à longue portée, menaçant ainsi les approvisionnements américains en Israël.

Si la Libye avait réussi à apporter ses armes à Malte, le prestige du colonel Kadhafi aurait augmenté de manière disproportionnée dans le monde arabe. Et ça n'a pas pu arriver.

Malte ne pouvait en aucun cas tomber aux mains de la Libye et ce danger devait être écarté sans donner à l'URSS la possibilité d'intervenir directement dans cette affaire.

Il convient de rappeler que, dans ce scénario, le 1er juin 1980, le gouvernement libyen a cessé de fournir du pétrole à Malte.

Le 11 juin, le massacre des exilés libyens en Italie a commencé, avec le premier meurtre.

324

Le 10 juillet, deux bateaux de pêche italiens avec 19 marins à leur bord ont été saisis par la Libye et seront libérés après deux ans.

Le 6 août, une partie de l'armée libyenne se rebellera et tentera un coup d'Etat contre Kadhafi. Les conspirateurs seront vaincus par l'intervention des unités militaires est-allemandes, ce qui empêchera la capture du colonel.

M. Kadhafi accusera l'Italie de ce coup d'Etat, avec l'arrestation de trois entrepreneurs italiens, considérés comme des partisans des insurgés, qui seront libérés après six ans.

La tension était très forte.

Toutefois, il convient de souligner que l'accord avec Malte a été conclu sans le consentement des lobbies italiens, qui avaient des intérêts importants avec la Libye et qui n'avaient pas l'intention de les compromettre d'une quelconque manière.

Et en Italie, où les hommes du gouvernement comptent autant que les deux coupes à l'atout, la politique du compromis ou de l'ammuina a été adoptée, pour le dire en langue napolitaine, permettant à chacun de continuer à protéger ses intérêts malgré l'intérêt général, dans l'espoir que l'irréparable ne se réalise pas, faisant confiance à la grande star.

Tout le monde pourrait continuer à comploter dans l'ombre, à tel point que les grandes puissances, engagées dans des questions plus importantes, n'auraient pas le temps de s'occuper de ce qui se passe en Italie, où chacun est autorisé à faire ce qui lui appartient.

Intervient l'arabe Mohammed Kadhafi :

"Comment les dirigeants américains ont-ils pu confier aux Italiens une affaire aussi délicate, comme celle de Malte ? Depuis plus de 50 ans, les gouvernements italiens sont sous la protection de tous, en particulier des lobbies internes du pouvoir économique, qui ont toujours contourné les organes institutionnels légitimement élus. Un jour, j'ai entendu un officier supérieur de la police italienne se vanter de ses amitiés avec le gouvernement américain, des amitiés qu'il mettrait à la disposition du nouveau gouvernement Berlusconi, à condition que ce dernier ne l'ait pas largué pour certaines de ses connaissances avec la majorité passée, et qu'il ne soit pas un homme de peu, encore moins un fantasmagore.

"Dans l'échiquier méditerranéen", intervint le juif Daniele Ferri, "l'Italie a toujours été le maillon le plus faible, car ses dirigeants ont été des girouettes qui se pliaient au vent de leur convenance.

Seul Craxi, mais en vertu de son caractère et d'un certain amour pour lui-même, osa s'opposer aux Américains, qui voulaient à tout prix enlever quelques terroristes arabes de la base de Sigoneila, sans se donner la peine d'être sur le territoire italien.

Mais il a payé cher ce geste, considéré par certaines personnes téméraires et craintives".

Palet reprit la parole, après avoir recommandé une fois de plus à ses invités d'intervenir à la fin de son exposition :

"D'autres faits troublants ont été constatés et je me dépêche de vous le dire parce que

325

Je pense qu'ils peuvent éclairer certains aspects de l'histoire : parmi les restes des Migrants libyens tombés à Sila se trouvait la volonté du pilote, qui a plaidé coupable à la destruction du DC9, mais ce document important a disparu.

Le testament a été rédigé en arabe sur un petit morceau de papier brûlé. Cette découverte, ainsi que d'autres cartes trouvées sur les lieux de l'accident, a été apportée à Rome par le général Zeno Tascio, chef des services secrets de l'armée de l'air, le même 18 juillet, le jour de la découverte du Mig.

Mais qu'est-ce qu'il y avait écrit dans cette note ?

Je soussigné, pilote, Khalil, déclare que je suis responsable de la réduction des émissions de l'avion civil italien.

Le document a été traduit par le colonel pilote Enrico Milani, en service au SISMI, en tant qu'interprète de langue arabe, convoqué par Tascio dans son bureau le 19 juillet.

L'officier a également examiné quatre autres feuilles rédigées en arabe, qui indiquaient les cartes de vol de Mig. Avec un appareil, il a volé, à l'insu du chef des services secrets de l'armée de l'air, la feuille d'en-tête et l'a remise entre les mains du général Terzani, alors collaborateur du SISMI.

Le colonel Milani, interrogé 16 ans plus tard par les magistrats, non seulement a révélé l'existence du testament, mais, lorsqu'on lui a montré les quatre autres pages écrites en arabe, qui indiquaient les notes de voyage de Mig précipitées à Sila, il n'a pas hésité à déclarer qu'elles n'étaient pas les mêmes que celles qui lui avaient été présentées à ce moment par le général Tascio.

En attendant, le général Terzani est mort, nous ne savons donc pas ce qu'il est advenu de ce testament. Pour sa part, le général Tascio a toujours nié l'existence du document.

Malheureusement pour lui, les juges ont trouvé dans les archives du Cabinet du ministère de la Défense deux notes prouvant que Milani avait dit la vérité.

Dans l'un, nous parlons de la découverte en Libye de documents très intéressants, une sorte de déclaration testamentaire ; dans l'autre, le chef du bureau du SISMI de l'époque écrit qu'à la suite de contacts avec le général Tascio avait ordonné que Milani se rende au Sios aéronautique à 20 heures pour y traduire un document. La note de service est datée du 19 juillet 1980.

Qui a fait disparaître le document et remplacé les quatre feuilles de notes de voyage de Mig ? Il ne fait aucun doute que le SISMI et Sios aeronautico, bien qu'avec des buts et des objectifs différents, selon les intérêts de leurs gardiens (gouvernements italiens, CIA, services secrets libyens, Eni, Fiat) ont confondu chaque trace et chaque indice.

Des contacts entre le général Tascio et la CIA ont également été établis. Dans son journal, les magistrats ont trouvé une note du 14 juillet 1980 : " Monsieur Claridge, mig 21 ". Et plus bas, ils nous reviennent avec l'analyse de la Ftd (Foreign Technology Division)".

326

Cela signifie que les experts américains avaient déjà examiné les restes du Mig le 14 juillet. Duane Claridge était responsable de la CIA à Rome.

Sur les traces des restes du DC9 a été pêché au fond de la mer Tyrrhénienne un réservoir de carburant pour avions militaires, fabriqué par Pavco et vendu à la marine américaine. Six ans plus tard, le gouvernement américain admit qu'en 1981, une chasse américaine est tombée près des côtes de la Sardaigne.

Un casque de pilote américain a également été trouvé sur une plage sicilienne, avec un nom écrit à l'intérieur : John Drake.

Parmi les trouvailles du Mig tombé sur le Sila figurait un autre casque comme agent de bord des porte-avions américains. La version officielle était qu'il avait été trouvé, quelque temps auparavant, sur une plage près de Palerme et il n'est pas clair comment il a fini parmi ces découvertes.

L'amiral Fiattey, commandant du porte-avions Saratoga, ancré dans le port de Naples, a admis que son navire avait quitté le port de cette ville le soir du 27 juin 1980. Puis il a couru et a dit que le porte-avions était stationnaire dans le port ce soir-là, le radar étant inactif. Mais les dossiers du navire ont été manipulés le soir même et la nuit du 27 juin.

Le journal du général Tascio rapporte qu'un pilote dissident avait fui la Libye avec un Mig ; qu'il s'était posé à Sigonella, étant la base aérienne militaire la plus proche de la Libye. Et cela ne s'est pas produit le 14 juillet, mais plusieurs semaines plus tôt".

À ce moment-là, Palet se tut et s'assit, le torse droit.

A côté de lui, le Prince de Palagonia ne bougea pas. Seuls ses yeux ont fait le tour complet de la salle, fixant un à un les observateurs de l'époque.

Pendant un moment, il y eut un silence absolu. Tout le monde comprenait que dans cette immense tragédie, les misérables subterfuges des politiciens et des soldats s'étaient superposés pour couvrir leurs petits jeux de pouvoir.

Oui, des jeux de pouvoir, parce que la mort de 81 personnes n'était pas due à une action de guerre, quoique erronée, mais à un jeu de pouvoir irresponsable, qui aimait et aime encore inventer les bizarreries les plus absurdes pour créer des ennemis, puis être abattu par tous les moyens, même les plus ignobles. Et si les pauvres sont tués pour leurs jeux absurdes, tant mieux ou tant mieux. En fin de compte, cependant, la raison d'État, qui couvre toute honte, doit l'emporter.

Certainement conduit par une entité mystérieuse, qui a mis ces mots dans sa bouche, a dit Don Angelo :

"Cet événement terrible, qui se produira sur la mer de mon pays dans 80 ans, nous bouleverse tous, nous qui avons vu ce que signifie terrible et les armes que l'humanité va se préparer à s'annihiler plus facilement et plus cruellement. Et cela, croyez-nous, nous rétrécit à l'infini. Mais je ne veux pas parler de nos sentiments. Je souhaite demander au Prince - mais pouvez-vous..."

327

Palet a également répondu - si l'on peut supposer que le soir du 27 juin 1980, le pilote dissident libyen était dans le ciel de la mer Tyrrhénienne pour une mission particulière liée au scénario du conflit Italie-Libye de ces semaines.

Y a-t-il eu un coup d'État contre Kadhafi en préparation, auquel les Italiens ont participé ? Le Mig libyen a-t-il préparé son action, déjà sur la crête des Apennins, suivi par deux couples de chasseurs italiens, qui l'ont tenue sous contrôle ?

Le prince répondit :

"L'heure X du coup d'État avait été fixée au 4 août et les États-Unis avaient averti leurs bombardiers. Quel était l'objectif du pilote libyen que nous ne connaissons pas, mais il devait certainement être suffisamment important pour causer l'accident, qui a causé la chute du DC9 civil et probablement aussi d'un chasseur américain".

"L'échec de la mission, poursuit Don Angelo, n'aurait pas pu pousser le pilote libyen à se suicider immédiatement après ?

Il a répliqué le Prince :

"Pour faire tout cela, le pilote libyen aurait dû avoir une grande liberté de mouvement. Qui lui a accordé et pour quels motifs ?"

Le marquis Galluzzo a pris le courage et la parole :

"Nous avons appris que Mig 23 a été trouvé à 11h30 le 18 juillet 1980 sur les montagnes de Sila, en Calabre, par des habitants de Castellano. Le corps du pilote était dans un état de décomposition avancé. Aucun des témoins n'a vu l'accident d'avion. L'avion libyen aurait donc pu s'écraser plusieurs jours avant le 18 juillet, sinon le 27 juin, lorsque le DC9 de Thetavia est tombé.

"Le fait le plus important à la fin de nos recherches est d'établir quand Mig est tombé. Il ne peut certainement pas être précipité le 27 juin, car le pilote libyen n'aurait pas eu le temps d'écrire ce papier à en-tête. Il est donc retourné à la base d'où il était parti, et nous devons supposer qu'il s'agissait d'une base italienne, et c'est là qu'il s'est engagé dans le désastre, qu'il a provoqué sans le savoir. Depuis combien de temps cette souffrance dure-t-elle ? Je pense qu'il est juste de signaler que le 20 juillet 1980, deux jours après la découverte, l'ambassade de Libye a transmis au ministère italien des Affaires étrangères une note informant les autorités italiennes qu'à 10 h 30 le 18 juillet 1980, un Mig libyen 23, en vol d'entraînement, avait interrompu ses contacts et avait disparu. Le pilote, tombé malade, a poursuivi son vol dans la même direction jusqu'à ce que le carburant s'épuise, ce qui a provoqué la chute de l'avion.

"Je suis étonné, dit le marquis Galluzzo, que les autorités libyennes se soient prêtées au jeu italien consistant à attribuer la chute de leur appareil à une maladie du pilote. Pourquoi cela s'est-il produit ? Colonel Kadhafi ne pouvait pas profiter de la catastrophe causée par son pilote, passé à l'ennemi,

328

et tirer sur les Américains et les Italiens à zéro ?"

"La haute direction des services secrets italiens, qu'il ne faut pas oublier qu'il s'agissait de piduistes et donc contrôlés par Lido Gelli, avait des liens étroits avec le colonel et s'élevait beaucoup sur lui. Ils lui ont conseillé de ne pas découvrir les cartes, car leur but commun n'était pas tant de bousiller les Américains et les Italiens dans l'affaire Ustica que de déjouer le coup d'État organisé contre lui pour le 4 août suivant".

"Il me semble que les points nodaux de cette affaire sont les documents trouvés dans le Mig libyen : le testament du pilote et les données sur la table de vol.

Pourquoi le pilote a-t-il écrit ce bref message, attestant de ses responsabilités et de ce qui contenait ces données, si dangereuses qu'elles ont été éliminées et remplacées par d'autres ?

"Le colonel du SISMI Milani a rapporté au général Tascio que le pilote, par cette déclaration, avait l'intention d'expié une grande culpabilité par un geste conforme aux préceptes du Coran. Le même officier, ne reconnaissant pas dans les feuilles exposées par le magistrat celles qui lui avaient été montrées 16 ans avant le général Tascio, vérifia que les nouvelles feuilles contenaient des indications sur les lieux et aéroports libyens, leurs directions, temps et distance. Bref, ces nouvelles feuilles étaient censées attester que Mig avait quitté la Libye et c'était faux".

"Connaissant l'impulsivité et l'exubérance de Kadhafi, je suis étonné qu'il ne soit jamais intervenu plus tard dans l'épisode d'Ustica, surtout après le 6 août 1980, lorsque le coup d'Etat contre lui fut évité.

"En vérité, Kadhafi a déclaré son article sur la chute du DC9 le 5 janvier 1990, dix ans après les faits : lors d'une conférence de presse, devant 120 journalistes du monde entier, il a déclaré que son avion volait dans cette zone le 27 juin 1980, à destination de l'Italie pour réparation. Les

Américains, pensant qu'il était à bord, l'ont attaqué mais se sont trompés en frappant l'avion civil italien et un avion libyen. Le massacre d'Ustica est le résultat d'un complot franco-américain pour l'éliminer".

"Il me semble que, même dans ces circonstances, le colonel a agi avec beaucoup d'habileté et, tout en admettant le conflit international, sans en expliquer les raisons, a préféré continuer à suivre les conseils utiles des services secrets italiens, ou plutôt ceux qui les avaient entre les mains, qui lui avaient sauvé la vie, en survolant les causes réelles de la catastrophe.

"Je pense que c'est le moment de s'en remettre à la machine à remonter le temps, qui mieux que Palet et moi peut clarifier ce qui s'est réellement passé dans le ciel d'Ustica le 27 juin 1980.

L'instrument, selon ces mots, a commencé à siffler, augmentant en puissance comme le moteur d'un avion sur le point de décoller.

Les invités de Villa Palagonia se sont soudain retrouvés, comme par magie, à l'intérieur du DC9 Itavia, avec les voyageurs, qui ne savaient pas combien il en coûterait.

329

qui s'est produite peu de temps après, ont été principalement affectées par le retard important, qui les aurait obligées à arriver à Palerme vers 21 heures, soit deux heures après l'heure prévue.

La machine à remonter le temps a marqué la date du 27 juin 1980 et les heures 20 et 44 minutes avant.

L'avion avait maintenant atteint son altitude de croisière et se trouvait au-dessus de Grosseto.

Le soleil brillait à l'horizon et annonçait une soirée délicieuse dans la ville de Palerme, qui accueillerait ses hôtes avec le parfum de ses jardins.

Les observateurs de l'époque ont remarqué qu'ils avaient non seulement la vision de ce qui se passait à l'intérieur de l'avion, mais qu'ils avaient aussi réussi à percevoir ce qui se passait autour de lui et à entendre les voix des pilotes d'autres avions volant dans les airs.

Ils ont vu derrière eux, dans la queue de leur avion, un Mig 23, qui volait à la même hauteur et ressemblait à un petit chien tenu en laisse par son maître.

Ils ont également remarqué que deux F104 le suivaient de loin.

C'est à ce moment-là qu'ils ont entendu les deux pilotes italiens échanger clairement quelques lignes : " Mais que fait ce fou ? Pourquoi continuez-vous à suivre le DC9 ? L'entraînement exige qu'il soit collé dans la queue jusqu'à Grosseto, puis qu'il retourne à la base. Prévenez le commandement que quelque chose ne va pas et que nous attendons les ordres".

Des ordres de commandement ont été immédiatement donnés : ils ont dû retourner et quitter la vigilance des MIG libyens pour les avions américains qui s'étaient levés en vol du porte-avions "Saratoga", qui participait également à l'exercice spécial.

Ils ont vu, à ce moment-là, les deux F104 faire demi-tour et demi-tour.

Le vol du DC9 s'est poursuivi sans être dérangé, avec Mig 23 toujours dans la file d'attente, pendant encore dix minutes, tandis que l'île de Ponza disparaissait en dessous.

Les avions américains, constatant que les avions libyens continuaient de s'en tenir au DC9, ont demandé à la base ce qu'ils devaient faire, notamment parce qu'ils ne comprenaient pas ce qui se mélangeait dans la tête du pilote libyen, que malgré les invitations au retour, l'exercice étant terminé, ils n'ont pas répondu et maintenu la direction des avions civils, compromettant ainsi la sécurité du vol.

Un intrus A6 a reçu l'ordre de quitter la formation et de s'approcher de l'avion libyen, manœuvrant de manière à le faire quitter ce cap.

Le pilote libyen, en voyant l'avion américain s'approcher, ne comprenant pas ses intentions, craignant une attaque, fut pris de panique et accéléra brusquement pour se rapprocher encore plus du DC9, comme pour demander une plus grande protection.

Soudain, il s'est retrouvé sous l'aile de l'avion civil, qui a été mis sous pression.

330

insoutenable de bas en haut, en se penchant.

Le stress terrible a brisé tout le DC9, qui s'est mis à vibrer. Les passagers, inconscients de ce qui se passait, s'accrochèrent inconsciemment à leurs sièges, me criant de la peur.

Les pilotes, se rendant compte que l'avion militaire américain voyageait de leur côté, ont eu juste le temps de dire "Guar...", que la queue de l'avion a commencé à craquer, jusqu'à ce qu'elle se brise, avec les moteurs, s'éloignant et tombant dans la mer, avec quelques passagers étendant leurs mains comme pour se cramponner à l'autre côté du véhicule, qui n'aurait pu avoir un meilleur sort.

Henry baissa les yeux pour ne pas voir, mais les cris de ces malheureux pénétrèrent dans son cerveau ; il fut pris de tremblements et de tremblements, comme s'il était pris par des crises d'épilepsie. Don Angelo l'a pris par le bras et lui a crié dessus :

"Vous saviez, dès le début de cette aventure, que nous verrions des scènes terribles.

Contrôlez-vous et restez calme. Nous devons sonder à fond la méchanceté humaine".

Henry se calma et s'accroupit à ses côtés.

Les passagers, qui sont restés dans la partie de l'avion dont la queue était tronquée, ont navigué pendant une courte période, le pilote essayant en vain de diriger le véhicule. Les différentes pressions atmosphériques et la température de plus de 30 degrés sous zéro avaient gonflé leurs visages. Mais ce sentiment douloureux a duré un moment parce que l'avion s'est écrasé dans la mer, s'est écrasé et a coulé.

Les malheureux ont été épargnés par la mort par noyade, parce que l'impact a été si violent qu'ils ont été tués instantanément.

Les voyageurs du temps se sont retrouvés en vol stationnaire dans les airs et ont vu des avions américains d'un côté retourner précipitamment au porte-avions, à l'exception d'un qui commençait à perdre de l'altitude. Le MiG-23, conscient du désastre qu'il avait causé, changea finalement de cap et se dirigea vers la Sardaigne.

La machine à remonter le temps n'a cependant pas cessé de fonctionner et, pendant que les observateurs se trouvaient à l'intérieur de la villa, ils ont envoyé d'autres images.

Le pilote libyen a été vu dans une pièce semi-détachée, soumise à un interrogatoire rigoureux par des officiers américains et d'autres personnes en tenue civile.

Le plus agité était un homme qui portait une robe légère en lin, qui marchait en maudissant d'avant en arrière :

"Maudit le jour où nous avons fait confiance à ce fou imprudent.

Nous avons décidé d'éliminer Kadhafi, qui compromettait nos relations avec les dirigeants de Malte. Nous avons préparé un plan pour le début du mois d'août afin de l'éliminer par un beau coup d'état. Puis nous avons eu ce déserteur, qui nous a apporté de Libye un beau Mig 23, qui pourrait servir nos desseins. Nous avons donc pensé que si un Mig 23 d'un déserteur libyen avait abattu l'avion de son patron, peut-être pour une vengeance tribale, il nous aurait épargné plusieurs explications, non pas tant aux Etats arabes, mais à ce monde de vipères qui sont nos journalistes, qui ne comprennent pas cela avec

331

leurs enquêtes insensées mettent leur pays dans le pétrin.

Ce bédouin devait s'entraîner à faire la queue dans un avion civil, puis à passer à l'action quand, à sa place, il y aurait celui du colonel Kadhafi. Tout semblait bien se passer. Mais il n'a pas respecté le plan de vol. A quoi pensait-il ?"

"J'ai eu un moment de perte, parce que je ne sais pas quoi. J'ai peut-être été blessé par un changement de pression dans la cabine. J'ai réalisé trop tard que j'avais dévié de ma trajectoire. Mais quand j'ai vu l'avion américain approcher, craignant son attaque, j'ai eu peur. Instinctivement, j'ai donné de l'essence et je me suis retrouvé sous le DC9".

Le pilote libyen ne voulait rien ajouter d'autre ; il baissa la tête en regardant fixement le sol.

Un amiral est intervenu :

"Les autorités militaires italiennes sont terrifiées. Ils ne savent pas vers qui se tourner.

Surtout, ils ne savent pas comment justifier la chute de l'avion".

"Ils ne se foutent pas de moi. Ils disent qu'il y a eu une défaillance structurelle, et c'est ce qui s'est vraiment passé.

"Les chefs militaires ne savent pas quoi dire aux politiciens."

"Quelles sont leurs préoccupations ? Ont-ils déjà, par le passé, informé les politiciens des faits les plus importants, intéressant la défense et la sécurité ? Pendant de nombreuses années, ils les ont laissés dans l'ignorance de leurs plans, dans l'attente de leur incapacité à les comprendre.

Ils les tiennent à l'écart. De telles nouvelles peuvent être catastrophiques pour l'équilibre international et Kadhafi, au moment où nous préparons le coup d'Etat contre lui, ne peut recevoir un tel cadeau. Tout au plus, ils peuvent informer le président du Conseil s'ils le souhaitent.

Pour qu'il puisse se taire."

Les images ont disparu et le pilote libyen est réapparu, enfermé dans sa chambre, découragé et humilié.

Bientôt, un homme est entré. Son visage était caché sous un chapeau qu'il n'a pas enlevé.

"Khalil, comment vas-tu ?" a commencé.

"Tu te souviens quand on étudiait ensemble à Tripoli ? Vous êtes devenu un excellent pilote et moi, contraint parce que l'italien a quitté la Libye, j'ai été engagé pour ma connaissance de l'arabe et de votre pays dans les services secrets italiens.

Quand vous avez déserté et êtes venu en Italie dans un avion militaire, on m'a demandé. On m'a posé des questions sur vous. Je leur ai dit qu'on pouvait leur faire confiance et que vous pouviez être la bonne personne pour la mission qu'ils vous confieraient.

"Que vont-ils faire de moi maintenant ? Me livreront-ils à Kadhafi ? Ou vont-ils m'éliminer comme ils l'ont fait avec tant de mes compatriotes, utilisés et ensuite abandonnés à leur sort ? Je n'ai pas pu dormir depuis le 27 juin. Je vois les visages défigurés de ces pauvres misérables qui me tourmentent tous les soirs avec leur

332

"Ils se plaignent et crient de douleur.

"Khalil, comme les moments passés ensemble à Tripoli étaient beaux ! Ils auraient pu revenir.

Les choses ont mal tourné et tu ne t'en tireras pas comme ça.

Tu es devenu un homme mal à l'aise parce que tu es dangereux."

"Je te connais bien. Au nom de notre vieille amitié, ne fais pas semblant. Tu n'es pas venu me voir spontanément, ils ne t'ont pas laissé faire.

On vous a assigné quelques tâches. Que dois-je faire ?"

L'Italien, qui n'aurait pas dû avoir le cœur dur, se serra sur ses épaules, le regarda dans les yeux et lui répondit enfin :

"Vous devez sortir de cette histoire honorablement, comme vous le devez à un guerrier d'Allah, je n'attendrais pas leur sentence.

"Dois-je me suicider ? Mais ma religion m'en empêche."

"Mais pas quand vous mourrez pour Allah et pour défendre votre foi."

Khailil a été absorbé ; il a pris une cigarette dans sa poche et l'a fumée intensément. Puis il s'est tourné vers son ami, "D'accord, comment je vais mourir ?"

"Pilote de jet."

L'Italien lui a dit que son Mig 23, après le désastre d'Ustica, avait été laissé au bord de la piste. Il n'y avait pas de surveillance. Il a dû le prendre et se diriger vers les montagnes de Calabre.

"Qui est l'esprit qui a organisé mon suicide ? C'est un Américain ?" et il l'a dit avec mépris.

"Ils sont dans le noir sur tout. Mes supérieurs, qui ont de bonnes relations avec la Libye, ont étudié cette opportunité pour vous sortir de cette mauvaise histoire avec dignité. Votre nom ne doit pas être lié à la mort de ces civils. Kadhafi a accepté d'attribuer la chute de Mig à une de vos maladies pendant votre entraînement en Libye.

Khalil devint triste.

"Quoi, tu n'es pas convaincu ?"

"Je suis désolé pour ceux qui sont morts à cause de moi."

L'Italien l'a tapoté dans le dos et est sorti.

Le pilote libyen est resté dans sa chambre à lire le Coran. Il s'est soudain retrouvé à citer à haute voix un passage du livre sacré des musulmans, la Sura Aprente :

"Au nom de Dieu, miséricordieux miséricordieux ! - Loué soit Dieu, le Seigneur de la Création, - le Clément, le Miséricordieux, - le Maître du Jour du Jugement ! - Nous t'adorons, nous t'invoquons pour te secourir : - conduis-nous sur le droit chemin, - le chemin de ceux sur qui tu as répandu ta grâce, le chemin de ceux contre qui tu n'es pas en colère, le chemin de ceux qui ne s'égarent pas ! -"

Il s'agenouilla et se prosterna en direction de la Mecque.

"Je ne peux pas trahir ces morts. Je les ai tués et cela doit être connu, sinon Allah ne me laisserait pas entrer dans son paradis.

333

Il se leva et s'assit à une petite table et écrivit cette note, que les services secrets ne s'attendaient pas à trouver parmi les restes du MiG-23.

Les réactions de l'âme humaine ne peuvent pas être pleinement prévues, encore moins celles des hommes qui appartiennent à d'autres cultures et religions.

L'impondérable fait sauter n'importe quel crime, même le plus parfait.

Le diable, dans le désastre d'Ustica, non seulement n'a pas fait le couvercle, mais nous a même mis dans la file d'attente, se moquant de la folie de ceux qui pensent que tout peut être réglé.

Khalil prit une paire de gants en fil blanc, qui lui avait donné un carabinier, son ami, les enfila et partit vers son destin.

Les morts d'Ustica attendaient depuis quelques jours la 82e victime.

334

CHAPITRE XXXVIII

Les invités des années 2000 et 1900 sont confrontés à un problème qui montre comment la culture, qui doit distinguer un peuple d'un autre par sa polyvalence et son effervescence, est en fait un scénario de fond, ennuyeusement homogène et construit artificiellement par les détenteurs du pouvoir : les poètes sont discriminés, non sur la base de leur valeur artistique, mais seulement sur leur volonté de flatter le pouvoir. Dans lequel sont analysées les vérités et les faussetés concernant l'assassinat du commissaire Calabresi.

"Hier soir, dit le Prince de Palagonia, nous avons parlé d'illusionnisme historique et nous avons été confrontés à l'un des fléaux les plus terribles de l'humanité : la mystification des faits historiques, qui déforme notre passé et nous ancre dans une culture, imposée par les politiciens pour perpétuer leur pouvoir.

Après un signe de tête avec Palet, il a continué :

"Ce soir, nous parlerons d'un autre illusionnisme, poétique, artistique ou culturel en général. S'il vous plaît, prêtez la plus grande attention parce que cette fois-ci, il sera permis à tous les invités, ceux de 2000 et 1900, de discuter d'un problème qui nous montrera une fois de plus comment la culture, qui devrait distinguer un peuple d'un autre pour sa polyvalence et son effervescence, est en fait un scénario de fond, homogène et artificiellement construit par les détenteurs du pouvoir, ennuyeux.

Il sourit au fait que ses invités, incapables de comprendre à quoi il faisait allusion, se regardaient avec perplexité.

"Vous êtes-vous déjà demandé pourquoi un écrivain, un philosophe, un peintre, un musicien, un artiste en général, de son vivant, a plus de chance et de renommée qu'un autre ? Tu pourrais me répondre parce qu'il est plus doué. Donc, malheureusement, ce n'est pas la plupart du temps. Il y en a qui, comme on dit, s'en sortent, et d'autres pas, pour des raisons qui n'ont rien à voir avec la bonté de leurs œuvres et leur génie artistique.

Il se leva et se dirigea vers l'une de ces statues qui ornent les murs de la galerie des Glaces en bas-relief. Il ne toucha pas ses bras, qui s'allongeaient vers lui, restant prudemment à environ un mètre, sachant quelle puissance cachée ils possédaient.

Il s'est tourné vers ses invités et a voulu être plus clair :

"Comment se fait-il que Virgile et Horace, pour n'en nommer que quelques-uns, aient eu de la chance dans la vie ? Comment se fait-il que, même après la mort de leurs protecteurs, Auguste

335

et Maecenas, a une critique positive de leurs œuvres, qui ont toujours été appréciées, a duré au fil des siècles, tandis que Lucrèce, par exemple, est resté dans l'ombre, malgré son "De rerum natura", est considéré comme un chef-d'œuvre sans égal ? Aujourd'hui encore, dans les écoles et les universités, il est préférable de commencer à étudier les "Odes" d'Horace et l'"Énéide" de Virgile, et d'organiser des conférences culturelles ennuyeuses sur les œuvres de ces auteurs, et d'autres qui doivent nécessairement être lues, plutôt que sur les écrits de Lucrèce, dont nous ne conservons que très peu. Pourquoi certains poètes sont-ils obscurcis, alors que d'autres reçoivent les plus grands honneurs et des critiques continues ? Je vous invite à débattre de ce sujet en toute liberté.

Henry commença, qui avec un soupçon de présomption et une certaine emphase cita le premier verset de "De rerum natura" :

"Aeneadum genitrix, maninum divomque votuptas, alma Venus,..... Quelle force, quelle vigueur dans ces versets, dans lesquels l'amour, traînant et irrésistible, est la vraie âme de la nature et aucun être, vivant ou non, ne peut échapper à son impulsion. Je suis vraiment heureux que nous discussions enfin de ce problème, sans les œillères de la culture du régime et le conditionnement qui découle des interdictions des différentes religions de l'État, bien ramifiées et répandues dans une grande partie de la planète. Je pense, très sérieusement, que les poètes sont discriminés, non pas sur la base de leur valeur artistique, mais seulement sur la base de leur volonté de flatter le pouvoir.

Frédéric, le Sicilien, était toujours prêt à intervenir quand il y avait des thèmes approximatifs entre les deux, avec la remise en question des traditions culturelles, sociales, politiques et religieuses d'un peuple, non pas celles qui se sont établies après un processus lent, authentique et spontané, mais celles construites artificiellement pour renforcer la domination des masses.

"Bien sûr, il convient à un écrivain comme Manzoni, qui atteint le point culminant de la poésie" et le dit avec une pointe d'ironie "avec la même fréquence et la même intensité que le vieil homme qui a maintenant perdu toute convoitise, d'inventer - dans un roman plutôt ennuyeux, avec un style rhétorique et une histoire mélodieuse, mais surtout fautive de deux agriculteurs qui en réalité bougent et agissent comme deux damiers - la conversion d'une brute, le Non nommé, fatigué de ses crimes, décide de revenir finalement à la case de la vie. Mais comment cela se fait-il ? Détourne-t-il de ses mauvais desseins le sang versé pour satisfaire sa soif de pouvoir ? Pas du tout ! Il est impressionné, choqué par les yeux langoureux de Lucia. Il fut frappé comme Paul sur le chemin de Damas, mais comme ce dernier, il ne se rendit pas chez un humble chrétien pour retrouver sa vue et sa parole. Il s'en va et se convertit devant un beau cardinal, dans l'odeur de la sainteté.

Quelle belle histoire, faite spécialement pour que l'Église catholique fasse de la propagande sans tache, qu'à cette époque, avec l'anticléricalisme qui faisait rage contre le pouvoir brutal de la hiérarchie ecclésiastique, qui piétinait les droits des hommes, il fallait bien prêcher en sa faveur !

336

Et si cela a été fait par un poète, au lieu de l'habituel fratacchio ou pretonzolo de la campagne, tant gagné".

Odoacre l'interrompt : "Manzoni, qu'aurait-il gagné de tout cela ?"

"Il aurait mérité et mérité, parce que le bon Manzoni n'avait pas réussi à percer avec sa poésie depuis trop longtemps, à tel point qu'il n'était pas lui-même satisfait. Il savait, cependant, et en était bien conscient, que même vivant, les portes du succès artistique s'ouvriraient grandes s'il avait joué un tour à l'église dominante. Et c'est ce qui s'est passé. Écrivain, musicien, peintre, artiste en général, tous savent qu'en Italie, où une seule religion règne incontestablement, si vous voulez que votre art ou vos œuvres soient portés à l'attention du grand public, ils doivent respecter des règles strictes : vous ne devez formuler aucune critique du pouvoir religieux et politique. Les anciens communistes, à partir des années quatre-vingt-dix du siècle qui vient de s'écouler, ont présomptueusement appris cette leçon, devenant des sujets dévoués de la Sainte Eglise Romaine. Le maire de Naples, Bassanini, oubliant les anciennes batailles contre le pouvoir ecclésiastique, embrasse aujourd'hui l'ampoule dans laquelle le sang de San Gennaro est contenu et le fait sans vergogne devant toutes les télévisions. Certains écrivains, notamment communistes et anti-prêtres aujourd'hui, sur ordre du parti, ont atténué la dureté de leurs critiques.

Puis ils se plaignent qu'en Italie il y a un aplatissement culturel et que les jeunes, n'ayant plus aucun point de référence, sont aliénés de la politique et s'abandonnent aux actes de violence, voire au terrorisme".

Lorsque Frédéric sentit qu'il avait suffisamment flou, il se tut, mais prit la peine de regarder les visages de ses interlocuteurs pour voir si ses dures invectives contre l'Église n'avaient causé du ressentiment à personne.

Il n'a pas eu le temps de vérifier qui l'avait mal pris, car c'est Don Pedro qui a pris la parole :

"Je ne sais pas quelle rancœur Federico fait contre l'Église, qu'il tenait pour responsable de la manipulation de la culture, non seulement italienne, mais de l'Europe entière.

Je connais son caractère impétueux, qui l'amène parfois à porter des jugements moins réfléchis dans des domaines trop vastes pour être abordés et définis en quelques mots. Bien sûr, je comprends que

l'Église, dont je suis membre, a parfois été plus belle-mère que mère attentionnée et miséricordieuse, ayant parfois été entachée de graves responsabilités pour des actions vraiment impardonnables, qui n'ont rien à voir avec la pensée du Christ. Mais ralentissez en faisant de toutes les herbes une botte et, si nous voulons examiner le problème sous tous ses aspects, nous devons élargir la portée de notre enquête et vérifier quelle religion a été la plus libérale à l'égard de la culture, dans le monde. Si nous faisons cette analyse correctement, nous nous rendrions compte que s'il y a une religion ouverte à la culture qui était et qui est la religion catholique, de la Sainte Eglise romaine", et il a délibérément chargé cette dernière expression.

"Dites-moi s'il y a eu la même explosion dans le monde des monuments, des peintures, des sculptures et des écrits de nature religieuse, fortement souhaitée par l'Église, qui a ensuite influencé la culture séculière. Mais voulons-nous oublier ce qu'a fait le pape Jules II, pour n'en citer qu'un, qui a même battu Michel-Ange pour avoir retardé l'achèvement de ces chefs-d'œuvre, qui sont aujourd'hui considérés à juste titre comme un site du patrimoine mondial ? Certains pourraient soutenir que les papes et les cardinaux préféraient les œuvres qui, en raison de leur fort contenu religieux, apportaient de la farine au moulin de l'Église. Mais, bon sang, une petite promotion en votre faveur, vous le permettez ou pas ? Ou pensez-vous que tout devrait être fait gratuitement et pour l'esprit exclusif de l'Évangile ?"

C'est Faust, l'aîné du groupe, qui a pris la parole :

"N'oublions pas, dans cette vente de nos idées et de nos croyances, ces philosophes qui n'ont pas perdu de temps non seulement pour partager toutes les aberrations des régimes les plus brutaux et les plus abjects, mais même pour implanter des systèmes philosophiques pour justifier toute leur malice. Les noms sont nombreux et, ce qui est plus ennuyeux, ces philosophes au changement d'air s'adaptèrent rapidement, devenant féroces et déterminés à affirmer des idées complètement opposées. J'espère qu'au cours de la discussion de ce soir, j'aurai l'occasion de parler de l'un d'eux, le philosophe italien Norberto Bobbio.

Intervient Mohammed Kadhafi pour faire avancer le débat sur un sujet plus large :

"Je crois que ce vaste problème de la mystification de la culture et de la trahison des artistes ne peut être abordé que si nous expliquons d'abord ce que nous entendons par les œuvres artistiques du génie humain, mais surtout par leur influence sur les coutumes des gens".

Le juif Daniele Ferri n'aimait pas cette sortie et contestait qu'ainsi le bouillon serait prolongé et qu'il ne suffirait pas d'une nuit entière pour en discuter, pris comme par le désir d'ajouter quelques critiques à l'omniprésence de l'Église de Rome dans toute la culture occidentale.

Mais Kadhafi était inébranlable :

"Il est trop commode pour vous, Européens et Occidentaux, de faire appel à la culture, que vous avez façonnée et diffusée dans le monde entier, puis d'exiger qu'elle soit abandonnée pour détecter la négligence de ceux qui vendent leur art pour plaire au pouvoir, j'ai l'intention de défier d'abord votre culture et son approche, qui a créé tant de différences dans le contexte mondial actuel.

Simon, le "Che", a apprécié l'intervention arabe et a partagé le fait que si nous devons parler de culture imposée, il fallait d'abord comprendre quelle culture devait être considérée comme pure, non contaminée et digne d'être transmise à la postérité, pour mettre de côté la fausse, démagogique et instrumentale.

"Un bon travail, a commenté Don Angelo, mais je ne pense pas que nous y parviendrons.

338

pour démêler l'écheveau, ce qui me semble très emmêlé."

"Nous devons essayer, dit Herr Hofmann, de laisser un message qui sera utile aux générations futures.

L'avocat Brancaccio, qui tremblait à l'excès, n'a pas voulu attendre et a essayé de se livrer à une longue thèse :

"La culture n'est pas seulement un ensemble complexe de savoirs, de traditions, de processus techniques, de comportements, de comportements, systématiquement transmis et utilisés, caractéristiques d'un groupe social donné ou d'un peuple ou d'un groupe de peuples ou de l'humanité entière, mais c'est cette activité incessante que tout homme, chaque jour, de l'aube au crépuscule, exerce d'abord pour survivre et ensuite pour donner sens à son existence. C'est la vraie culture, la culture purificatrice, qui rend la vie des hommes sur cette terre vivable et digne.

Et cela doit être défendu, parce que c'est l'expression de l'intimité de l'être conscient, qui ne brandit pas des drapeaux de différentes couleurs quand ses semblables, qui détiennent une forme quelconque de pouvoir, passent. Le reste devrait être jeté aux orties, surtout lorsqu'il a été fait pour plaire à quelqu'un ou au groupe de pouvoir dominant.

Il n'a pas pu aller plus loin, parce que l'hindou, l'hindou, est intervenu :

"Quand nous pensons à la culture, nous nous référons d'abord à la poésie, parce que la langue, bien que différente entre les gens et les gens, a été le moteur de la compréhension entre les différents peuples. Il est très étrange que le Dieu des Juifs confonde avec jalousie les hommes qui construisaient la Tour de Babel, multipliant leurs idiomes, de sorte qu'ils ne se comprenaient pas, les condamnant ainsi à l'isolement.

Et c'est précisément à cause de cette différenciation qu'un enrichissement culturel s'est produit, ce qui a conduit à la recherche des connaissances les plus disparates dans les domaines les plus variés. Mais le premier poème, issu de l'histoire de l'humanité, fut celui qui exaltait, dans un contexte dominé par la présence pas trop bénigne de nombreux dieux, la valeur des guerriers qui s'affrontaient dans des épreuves sanglantes, comme dans la neWiliade d'Homère et dans la Bhagavadgita des anciens poètes hindous ".

"Homère et les anciens poètes hindous n'ont pas été les seuls à exalter la guerre sous ses formes les plus variées et les plus violentes ", a souligné Balthasar. "Les écrivains chrétiens, qui devaient être imprégnés d'autres sentiments, tels que la tolérance, la miséricorde, la charité et la paix, ont également continué dans cette voie. Les poèmes épiques d'Orlando et de Rinaldo, des Chevaliers de la Table Ronde, en sont un exemple. Toute la poésie européenne, chrétienne et catholique, a été imprégnée par la mythologie des hommes aptes aux armes et aux valeurs militaires. Il n'en a pas été de même dans la culture arabe. Mon compatriote Antoine Galland, figure de proue de la culture orientaliste française, entre 1600 et 1700, a traduit en partie en douze volumes des histoires racontées dans les pays musulmans, intitulées "Mille et une nuits". Ces livres ont été publiés à Paris à partir de 1704, et ont introduit en Europe le goût et la curiosité du monde.

339

Arabe, jusqu'ici inconnu. Ces fabuleux récits nous ont fait comprendre que les musulmans avaient une conception très différente des valeurs et des vertus de l'Occident à imiter. Tout d'abord, leur héros n'était pas le guerrier, mâle, d'origine noire, fort, capable de faire face sans crainte à tout danger, mais le marchand habile et astucieux, qui voyageait partout non seulement pour affirmer les valeurs positives de l'humanité, comme la bonté, le pardon à accorder même aux ennemis les plus terribles, la générosité, mais aussi pour accumuler une énorme richesse. Sin-dibàd le marin, Ali ibn Bakkâr, Aladdin, Ali Baba, Ali Cogia, sont tous des marchands qualifiés ou fils de marchands, qui se déplacent d'est en ouest, de Bagdad à Damas, au Caire, des villes de l'Inde à celles de la Perse et de la Chine pour vendre leurs précieux tissus et bijoux et utiliser toutes les compétences pour ne pas être trompé, mais toujours en conformité avec le nom et la volonté d'Allah et à la fin accumuler des biens inestimables, qui ne seront pas gaspillés.

Telles sont les vraies valeurs du monde arabe qui, avec l'amour écrasant et délicat des principes Qamar az-Zamán, Nur ed-Din, Badr, Zeyn al-Asnàm et Ahmed, racontent dans les belles histoires des " Mille et une nuits " que les peuples européens, persécutés par un mysticisme religieux étroit et une défiance envers les femmes, considérés comme inférieurs et même capables d'actes de sorcellerie, ils ont renié - ils nous montrent une culture de piété, de compréhension et de tolérance, dans laquelle nous, les peuples dits plus civilisés, devrions puiser de toutes nos mains".

Kadhafi sourit, heureuse que sa sortie, destinée à inciter ses interlocuteurs à rechercher la véritable culture des peuples, celle qui se transmet d'abord oralement puis se transforme en une plante aux racines larges et qui résiste à tout vent, ait fait mouche.

Le magistrat Fortuna, révélant des dons insoupçonnés de profonde connaissance de la critique littéraire ancienne et moderne, a ainsi commencé, sortant avec habileté de la controverse, qui était sur le point de surgir plus sur les questions religieuses que sur les questions artistiques :

"C'est vrai : la littérature qui s'est développée en Europe immédiatement après l'an mille était remplie d'actes héroïques d'hommes possédant des vertus et des pouvoirs presque divins. C'était comme un retour à la mythologie grecque, aux héros d'Homère qui ne dédaignaient pas de concurrencer les dieux et de les humilier. Il y avait un désir de vengeance de la part du peuple germanique, qui avait formé ses royaumes barbares dans les territoires où ils avaient dominé les légions romaines, mais sans hériter du blason et des belles traditions. Il était nécessaire, à travers les histoires des troubadours, de former leurs propres traditions, aussi belles et passionnantes que celles-ci. Deux mille ans plus tôt, les Romains avaient inventé qu'Énée, après avoir quitté Troie, détruite par les Achéens, était arrivé ! La Lazio et là avaient jeté les bases de la nouvelle civilisation latine".

Heureusement, il a remarqué que personne ne l'interrompait et qu'en fait, tout le monde le suivait attentivement. Cela l'a amené à continuer avec plus de clémence sur ce qu'il disait.

340

"Il n'est pas vrai que la culture européenne n'a pas connu l'amour courtois : dans le système éthique de la chevalerie, qui s'est développé en 1100-1200, il y avait deux grandes créations culturelles : le nouvel idéal de l'amour et le nouveau texte de l'amour. Ils sont étroitement liés à la vie de la cour, qui est cependant la plus mineure, des princes et des seigneurs féodaux, dont le cadre plus modeste exalte le caractère relativement plus libre, individuel et varié de la culture chevaleresque. Je l'ai dit relativement et à juste titre, parce qu'il appartient à l'essence même de la civilisation courtoise d'indiquer les voies et les limites précises de l'arbitraire individuel, rebelle aux formes. Être original,

dans ce monde dominé par des règles, équivalait à un manque de courtoisie inadmissible. Ainsi, toute la civilisation de l'époque reste liée à des conventions plus ou moins rigides. Ce qui importait, cependant, c'était de participer à la vie du tribunal. Les poètes, qui viennent parfois des couches les plus humbles de la société, ne pouvaient entrer dans ces cours que s'ils se soumettaient à ces règles, voulues par le Seigneur et le Prince. C'est à cette époque que la fonction de guide en littérature passe du clergé à la cavalerie. La littérature monastique perd sa fonction historique de guide et le moine n'est plus la figure représentative de l'époque. La civilisation courtoise du Moyen Âge se distingue par son caractère nettement féminin, non seulement parce que les femmes participent à la vie intellectuelle et aident à orienter la poésie, mais parce que la pensée et le sentiment des hommes sont aussi féminins. Au début du Moyen Âge, la femme était encore soumise à la volonté de la famille et du seigneur, mais maintenant elle acquiert une dignité.

Tout cela montre que, d'une part, l'amour devient la source de toute bonté et de toute beauté et que tout acte dégoûtant, toute faible inclinaison est une trahison envers l'être aimé, d'autre part, la poésie évolue dans des canaux bien guidés, où la créativité de l'auteur est très pauvre.

C'est précisément à cette époque que ces formes lyriques se sont développées pour plaire au seigneur et ce n'est le plus souvent pas par simple flatterie, mais pour gagner sa vie.

Cette coutume malsaine est restée jusqu'à ce jour, à une différence près : aujourd'hui les poètes et les musiciens ne chantent pas comme un seul amour, ignorant les graves afflictions de l'humanité.

Ils deviennent les champions des idéologies et des programmes politiques pour encourager la montée au pouvoir de leur propre groupe politique, afin d'obtenir des faveurs et de l'attention pour leur art dans le futur.

"Je vois que tout le monde apporte des considérations pour soutenir la thèse selon laquelle son groupe social ou ethnique a contribué positivement au cours des siècles à la croissance de la culture européenne et mondiale," a déclaré Daniele Ferri. "Et qui plus que les Juifs, qui ont été forcés de quitter leur patrie de Palestine il y a deux mille ans, se sont fondus dans les cultures locales, apportant leurs idées et leur créativité dans tous les domaines de l'art, de la science et de la religion ? Il suffirait de citer Freud et Einstein pour tous, pour faire comprendre l'importante contribution que nous, Juifs, nous avons apportée à la culture mondiale. Mais je ne veux pas me défoncer autant. C'en est assez

parler de Vienne entre la fin du XIXe siècle et le début du XXe siècle, une ville multiethnique, belle et décadente, au centre d'un empire qui n'est qu'en apparence solide. Le positivisme logique, la psychanalyse, la psychologie politique, la littérature, l'histoire de l'art et la musique s'y sont développés. Sur les deux millions d'habitants, dix pour cent étaient des Juifs qui, bien que vivant en marge du quartier de Léopoldstadt, étaient en partie intégrés dans la culture autrichienne et allemande. Ils appartenaient à la bourgeoisie libérale et parmi les intellectuels, presque toujours enfants de marchands, il y avait des musiciens de prestige mondial, comme Gustav Mahler et Arnold Schoenberg, des peintres comme Otto Weininger, des médecins et des lettres comme Arthur Schnitzer. Dans les mains des Juifs se trouvaient des journaux et des magazines, des salons littéraires, où les débats étaient promus, les idées lancées et les découvertes faites. L'activité de ces intellectuels était entrelacée avec d'autres expressions de la modernité des grands artistes non-juifs.

Et ce n'est pas seulement à Vienne que cela s'est produit. Même à Prague, où trois peuples, les Tchèques, les Allemands et les Juifs vivaient ensemble, les Juifs étaient germanisés, vivant ainsi une situation paradoxale : ils se sentaient juifs chez les Allemands et juifs chez les Tchèques.

Franz Werfel, écrivain et ami de Kafka, rapporte que pendant des siècles, le judaïsme et le germanisme se sont tellement identifiés à Prague que le ghetto a joué le rôle d'un avant-poste de la culture allemande en créant une unité très unique, qui l'a préservée de l'antisémitisme. Certes, Kafka, fils d'un riche marchand juif, revit dans ses œuvres les drames existentiels de la condition juive, les sentiments de culpabilité, l'isolement et les menaces sombres.

A Berlin, les Juifs, bien que peu nombreux, constituaient une partie importante du paysage culturel de la ville.

De nombreux intellectuels fréquentaient les cafés cosmopolites de la métropole. Parmi eux se trouvait Carlo Marx, fils d'un avocat juif, converti au protestantisme, formé dans un environnement libéral et éclairé. Il y avait des philosophes comme Georg Simmel et Gustav Landauer, des économistes comme Rosa Luxemburg, des écrivains comme Theodor Lessing, des écrivains comme Walter Benjamin, des scientifiques comme Albert Einstein.

Je m'arrête ici, espérant ne pas faire de mal à beaucoup d'autres juifs illustres, qui ont exalté la culture européenne dans tous les domaines, souvent dans une critique ouverte du monde d'où ils viennent. Cette culture parfois contradictoire et profanatrice aurait conduit l'Europe à des sommets inimaginables. Dans les années 30, l'obscurantisme s'est répandu et pas même une grande guerre, qui l'a emporté, ne pourra ramener sur le continent cette vitalité et cette créativité culturelle, qui ont étonné l'humanité.

On a raté un train qui, nous l'espérons, sera dans de meilleures conditions humaines et sociales et retournera en Europe".

L'occasion était trop tentante pour Federico de la laisser filer. Il intervenait et coupait comme une lame de couteau, qui venait de sortir des mains d'un moulin à couteaux :

"Il y a des réalisateurs, des acteurs et des pseudo-poètes italiens qui, fidèles au service de la fête, même assis au premier rang de leurs congrès, se trémoussent lorsque les caméras passent pour être filmées, ont gagné des prix.

342

Oscar et Nobel. Ils devraient avoir honte d'eux-mêmes et, puisqu'ils font scandale, ils devraient s'attacher une meule autour du cou et se jeter au fond du fleuve".

Faust, qui était resté silencieux jusque-là, comprit que c'était le moment de parler du philosophe italien, qui, plus tard dans sa vie, avait

"a arraché ses vêtements pour défendre la démocratie et ses règles :

Norberto Bobbio, qui crache des phrases contre les adversaires de son groupe politique actuel, les qualifiant même de fascistes, oublie qu'en 1935 il a écrit une lettre à Benito Mussolini en ces termes : " Je suis membre du Pnfe al Gufdal 1928 et je n'ai jamais pu m'inscrire dans la Milice pour cause de maladie infantile. J'ai grandi dans un milieu familial patriotique et fasciste et pendant mes années universitaires j'ai participé activement à la vie et à l'œuvre de Gufsi pour être chargé d'organiser les discours commémoratifs de la Marche sur Rome', Notre bon philosophe mentionne ensuite les études de philosophie du droit dont il avait tiré les théoriciens fondamentaux pour la fermeté de ses opinions politiques et pour la maturité de ses convictions fascistes. Après avoir répété qu'il avait prêté serment au fascisme avec une loyauté parfaite, il a exprimé sa dévotion au duché. Belle lettre, au contenu bien trop clair, que notre Bobbio, a changé le régime, aujourd'hui totalement vaincu. Ses

amis, qui trouvent commode d'avoir un philosophe à leurs côtés, bon pour chaque saison, pour poursuivre leurs idées pseudo-démocratiques, font preuve de mépris si quelqu'un se souvient de son passé fasciste en notant les viles insinuations et en prétendant que cette lettre est vieille comme le monde. Il ne fait aucun doute que tout le monde peut être affecté par la résipiscence et changer totalement d'avis.

C'est dans la nature humaine de se repentir du mal fait ou des excentricités partagées, surtout dans notre jeunesse. Ce qui est choquant, c'est de lire que notre Bobbio, au lieu de blâmer son attachement excessif au fascisme, s'est manifesté dans cette manière trop servile, à ses propres erreurs, je répète humainement compréhensible, déchargé tout sur la dictature qui corrompt, force l'hypocrisie, le mensonge et la servilité. Mais il y a des gens qui n'ont jamais autant baissé, sans jamais ramper aux pieds de Mussolini. Et il y avait des professeurs qui refusaient, payant les conséquences, de prêter serment d'allégeance aux ducs. Mais ils ont disparu, alors que Bobbio est toujours en première ligne, vénéré et obséquieux, parce que ceux qui servent bien le pouvoir politique le font à chaque époque".

Federico a ajouté :

"Je crois me souvenir que cet homme n'a pas limité son activité au domaine strictement philosophique. Il a été l'un des 800 intellectuels qui ont signé un acte d'accusation dans le magazine italien l'Espresso contre le commissaire Calabresi, l'officier de police a considéré le meurtrier de l'anarchiste Pinelli, pour l'avoir fait tomber - selon quelqu'un - d'une fenêtre de la Direction de la police de Milan. Je voudrais rappeler quelques noms de ces messieurs : les écrivains Moravia et Bevilacqua, les journalistes Eugenio Scalfari, Paolo Mieli, Furio Co-

lombo et Livio Zanetti, le peintre Guttuso, les cinéastes Folco Quilici et Fellini. Tous, certains conscients et convaincus, d'autres à l'oreille simple, ont signé un document qui faisait suite aux infamies du quotidien "Lotta continua", qui condamnait le commissaire à mort en ces termes : "Nous étions trop tendres avec Calabresi ; il se permet de continuer à vivre tranquille, à faire son métier de policier, à persécuter ses compagnons... Le prolétariat a déjà rendu sa sentence : Calabresi devra payer cher.... Nous savons que l'élimination d'un policier ne libérera pas les exploités, mais c'est certainement un moment et un jalon dans l'attaque du prolétariat contre l'Etat meurtrier.

Si nous comparons ces phrases, d'où jaillit une haine et une violence indicibles, dignes de la pire barbarie nazie, à celles prononcées par l'infâme Calabrais, nous comprenons combien ce fonctionnaire loyal de l'État était doux et bon et contre quelle arrogance il vivait dans certains secteurs politiques hors du Parlement, bien protégé par ceux qui siègent en permanence dans les chambres.

Il s'est confié à un journaliste, qui l'a interrogé sur l'agression brutale et violente de certains milieux politiques contre lui : " Depuis deux ans, je suis dans la tempête et vous ne pouvez imaginer ce que j'ai traversé et ce que je vis. "Si je n'étais pas chrétien, si je ne croyais pas en Dieu, je ne sais pas comment je pourrais résister.

A sa femme, qui l'a invité à tirer avec une arme à feu, il a répondu : " Non, je ne le porte pas parce qu'ils n'auront jamais le courage de me tirer dessus et de me regarder dans les yeux. S'ils décident de me tirer dessus, ils le feront par derrière."

Federico se tut sur ces paroles et toute la salle fut étonnée, enveloppée dans le silence le plus profond.

Bien sûr, j'aimerais comprendre", a dit Balthasar, qui avait beaucoup parlé des exploits des terroristes de gauche européens, et connaissait bien les raisons qui avaient poussé le président Mitterrand à les défendre, au point de ne pas permettre leur extradition, même lorsqu'ils avaient été définitivement condamnés pour effusion de sang "si Adriano Sofri, chef du mouvement "Lotta continua", avait vraiment organisé et exécuté le meurtre du commissaire Calabresi au-delà des peines répétées qui lui étaient imposées par la justice italienne. Mais surtout, pour comprendre pourquoi tous les grands représentants de la gauche italienne l'ont défendu avec une épée tirée, allant à plusieurs reprises lui rendre visite en prison. "Ont-ils eu peur qu'il parle ?"

"Je voudrais interroger ce M. Leonardo Marino, qui tout à coup, électrocuté lui aussi sur la route de Damas, abandonne sa misérable affaire de colporteur de crêpes et se rend chez les Carabiniers pour avouer l'avoir tué matériellement, avec trois autres représentants de Lotta Continua, Sofri, Bompresmi et Pietrostefani, le commissaire Calabresi " a déclaré avec force Simon " CheB.

La machine à remonter le temps n'a pas perdu de temps à chercher Marino,

qui a été trouvé le 17 mars 1998, alors qu'il vendait ses produits artisanaux dans une camionnette, à moitié délabrée.

Balthasar s'est approché de lui alors qu'il parlait à un client. Il était en colère et commentait la performance de Dario Fo, prix Nobel de littérature 1997, 'Marino libero ! Marino è innocente' (Marino est innocent), joué la veille au Teatro Nazionale de Milan, où - à son avis - l'affaire Sofri a été délibérément reconstruite de manière grossière et fausse.

"Si j'étais à la place d'Adriano Sofri, dit-il, je ne serais pas fier d'être défendu par un ancien républicain, par celui qui a toujours été du côté des puissants, prétendant être du côté des faibles. De quelqu'un qui se dit de gauche, mais qui ne connaît que la gauche des salons, de ces radical-chics qui commandent dans le monde du spectacle et de la culture. Je trouve honteux qu'un prix Nobel se prête à une opération aussi partisane.

Sa performance est une offense à l'intelligence du public.

Balthasar ne lui a pas laissé le temps de conclure ses considérations, car il l'a pris à part. Il lui posa des questions auxquelles Marino répondit sans se méfier, l'ayant pris pour un des journalistes de gauche habituels, qui l'affligeait périodiquement pour le faire tomber en contradiction.

"Pourquoi pensez-vous que l'émission de Dario Fo offense la vérité ?"

"Parce que Dario Fo reconstruit l'histoire des aveux du meurtre calabrais d'une manière si improbable qu'elle offense l'intelligence des spectateurs, qui passent ainsi par des mérites non prouvés.

"Aller dans le détail : que dit Dario Fo dans son spectacle pour polluer ce qui s'est réellement passé".

"Il déclare même depuis la scène que j'inventerais tout, même mon aveu de responsabilité pour le crime. Ce jour-là, sur la rue Cherubini, où le commissaire a été tué, je n'étais pas là. J'étais peut-être au lit avec l'une de leurs femmes qui, le matin, sont laissées seules par leur mari, qui fait semblant d'aller travailler. Puis il me dit que lorsque j'ai avoué, j'ai dit aux enquêteurs que la voiture utilisée pour commettre le crime avait une couleur, ce qui n'était pas la bonne. C'est vrai que j'ai fait une erreur, mais il s'accroche à une erreur, ce que j'ai fait parce que dans ces moments dramatiques j'ai confondu la couleur de la voiture de secours avec celle d'une autre voiture utilisée quelques jours

auparavant pour un vol qualifié. Mais cette erreur est la preuve que la version de Dario Fo n'est pas debout".

"Que ce soit bien clair."

"Dans son spectacle, il est dit que les Carabiniers et le ministère public de Milan m'ont imbécile au moment où ils ont rédigé le procès-verbal de mon interrogatoire. Si c'était vrai, il n'y aurait pas eu une si grosse erreur, si ce n'était de considérer les enquêteurs comme du vrai salami, à vendre dans les sandwiches de ce van. Fo parle de mes contradictions, mais la vraie contradiction, c'est lui parce qu'il doit expliquer aux gens comment il a été affecté - 345

Le prix Nobel des mérites littéraires, que personne ne reconnaît, pas même ses amis les plus proches. Quelqu'un poursuit malicieusement en disant que si Dario Fo rêvait de gagner le prix Nobel, il tomberait ruinément du lit, parce qu'il ne le croirait pas non plus".

"Ce qu'il ressent, entouré et attaqué par ce système sous-culturel de gauche, qui domine depuis trop longtemps l'Italie et l'Europe, imposant ainsi un régime dictatorial dans le domaine de la culture et de l'information.

"Je suis amer et je me sens trahi parce que, jeune homme, j'ai cru en certains idéaux et j'ai lutté pour les affirmer. Dario Fo poursuit en disant que je suis un homme assoiffé d'argent et que je me suis rendu en échange de l'argent des Carabiniers. J'ai avoué mettre de l'ordre dans ma conscience et révéler, surtout aux jeunes, qu'ils se lancent trop facilement dans un certain type de lutte politique, tant à droite qu'à gauche, que la facétie poussée conduit à l'intolérance et au fanatisme et d'ici à la violence. Au lieu d'être apprécié pour ce geste courageux, j'ai été attaqué par eux, que je ne peux que qualifier de chiens enragés. Qui sait quels mystères et secrets du meurtre calabrais doivent être cachés, pour couvrir des responsabilités qui vont bien au-delà de celles d'Adriano Sofri, qui ne veut pas parler, comme je l'ai dit ! Le fait est qu'après avoir rempli mon devoir de citoyen, je me retrouve à vendre des crêpes dans la camionnette, avec des dettes et des lettres de change à payer. De plus, j'ai passé un an et demi en prison et en résidence surveillée, alors qu'avant d'avouer, j'étais libre et en colère. C'est ce que j'obtiens quand j'accuse les auteurs d'un crime horrible. Aujourd'hui, nous ne parlons que de Sofri, qui écrit en première page de certains journaux nationaux, se permettant d'exprimer des jugements sur des personnes qui n'ont pas taché leurs mains de sang comme lui.

Ce n'est pas la justice, et ceux qui le défendent de cette manière sont également responsables du meurtre du commissaire, tout comme les 800 intellectuels qui ont signé ce document abominable contre lui".

Les images disparaissent et la galerie des glaces réapparaît.

Tony Sagan, chuchotant presque, avec de l'amertume dans le cœur :

"En mémoire des bandits et des hors-la-loi, mythiques dans les légendes, naissent des chansons populaires suggestives et romantiques. J'espère que de nouveaux chanteurs et poètes verront le jour pour les hommes, comme le commissaire calabrais, le général Dalla Chiesa, le juge Falcone et d'autres qui ont servi la communauté avec un esprit non partisan, qui immortaliseront leurs actes".

Il semblait que la discussion était terminée. Mais Simon, le "Che", qui jusque-là était resté exceptionnellement silencieux, éclate soudain : "Aux Etats-Unis, les holdings de certains producteurs dominent le cinéma, apportant sur scène des thèmes qui leur sont chers, comme les

histoires de personnalités publiques ou l'Holocauste. Bien qu'il y ait peu d'art dans tout cela, leurs films peuvent être acceptés, pour la noble raison qu'ils se proposent de se souvenir pour toujours.

346

les atrocités commises. Mais quand on fait des films dans lesquels on décrit des scènes apocalyptiques et catastrophiques, chères à un certain esprit biblique, qui fait croire à l'humanité qu'elle vit la fin du monde d'un moment à l'autre, des questions troublantes se posent sur leurs objectifs réels.

Que voulez-vous poursuivre ? Il s'agit de suivre la mode du moment pour offrir à un public, insouciant et dépourvu de vraies valeurs culturelles, des images choquantes, afin de les attirer dans les salles de cinéma. Ou y a-t-il d'autres raisons ci-dessous ? Une chose est certaine : c'est ainsi que la culture se transforme et de la catharsis, purification et apaisement des passions, elle devient violence, barbarie et mort, une fin en soi".

Pomariov russe a pris fin :

"Indépendamment des thèmes swarf de la cinématographie d'aujourd'hui, préférés par une faible littérature, je dois considérer qu'un véritable artiste n'est du côté de personne. Il doit agir comme le juge du bon vieux temps. Il doit être placé dans une position d'équidistance parfaite, de flagellation des vices et des abus, en particulier des détenteurs du pouvoir, à l'égard de tout parti politique auquel ils appartiennent. Il doit vivre comme un ermite, loin des flatteries et des attraits".

Aujourd'hui, nous avons besoin d'hommes impartiaux, de sages, de certains repères moraux, à qui nous pouvons demander des conseils et des avertissements. Deux mille ans après la naissance du Christ, l'humanité entière est à la recherche d'un nouveau Diogène qui, aux puissants du tour qui lui offre gloire et argent, répond, comme le grand penseur d'Alexandre le Grand, "Ne me fais pas de l'ombre et rends-moi mon soleil".

347

CHAPITRE XXXIX

Il raconte l'assassinat de Martin Luther King aux Etats-Unis et du tueur non fourni qui, d'une manière très suspecte, laisse sur les lieux de l'attaque une masse d'indices qui l'ont conduit sans équivoque à lui.

Odoacre condamné :

"Le travail humilie l'homme et le rend semblable à la bête. Je ne fais pas cette plaisanterie, trop souvent répétée par des imbéciles, par exhibitionnisme ou par vanité, ni parce que le travail et moi sommes comme le diable et l'eau bénite, mais parce que je suis sincèrement convaincu qu'elle éloigne l'homme des méditations sur les systèmes supérieurs. Les penseurs et poètes les plus illustres ont pu se consacrer à leurs domaines d'intérêt et d'investigation en écrivant de grandes œuvres impérissables, parce qu'ils n'ont pas eu à subvenir aux besoins quotidiens de certains mécènes et ont surtout évité un travail long et épuisant.

Les Français ont pu nommer cette activité épuisante avec le terme travailleur, qui dérive du latin "tripaliare", à la torture avec le "tripalium", un instrument de torture, formé par trois pôles. Cette grande souffrance nous est infligée depuis la nuit des temps, pour un péché que je considère véniel,

comme le vol d'une pomme. N'oublions pas que l'homme pouvait devenir un être conscient aussi parce que, ayant diversifié son alimentation, il avait plus de temps pour se reposer après le repas, contrairement à l'animal végétarien qui mâche et rumine continuellement pour prendre la bonne quantité de protéines pour survivre.

"La réflexion d'Odoacre est agréable et ludique et tend à apaiser la tension de ces nuits, mais je pense qu'en ce qui concerne le travail, nous pouvons faire des analyses plus approfondies et actuelles, a dit Ciu-En-Tsin, en particulier en réfléchissant sur un phénomène social qui prend de l'ampleur ". Il y a de nombreuses années, l'homme sanctifiait sa journée et concevait toutes ses actions comme une fonction du travail seul. Tout, de la nourriture à l'habillement, du peu de temps libre disponible aux besoins de la famille, était considéré comme un substitut à cette exposition sociale qu'était le travail, vers lequel tout comportement était marqué. Aujourd'hui, le cadre de référence a changé, je dirais, déformé. L'homme exerce toutes ses activités, au moins dans les sociétés avancées, en fonction du divertissement, entendu non seulement comme loisir, jouissance des biens matériels et moraux, mais aussi et surtout comme liberté de

348

d'agir et de circuler dans des espaces physiques et culturels plus vastes. Ainsi, il produit et accumule des profits et des loyers, ayant son esprit substantiellement projeté dans cette direction, à chaque instant de sa journée, même quand il semble complètement absorbé par son travail. Pour qu'il n'arrive plus qu'un professionnel, un employé ou un travailleur, loin de travailler en vacances, dans les derniers jours de ses vacances, soit pris par la nostalgie de son bureau, les pratiques sont restées sans succès sur le bureau, qui ne sent plus l'odeur du maître, l'environnement de travail, dans lequel les autres collègues attendent sans relâche que le groupe entier se réforme. Aujourd'hui, une fois les vacances terminées, ils sont submergés par la fatigue et la dépression, comme s'ils avaient escaladé des pics abrupts et orageux. Ils sont de nouveau en état d'ébriété et perdus, et ils utilisent des médicaments, sinon des drogues, pour se remettre sur pied. Les psychologues de la télévision du dimanche, ceux qui ont le sourire aux lèvres, comme l'herbe au milieu du blé sans les coquelicots rouges, les yeux toujours tournés vers les caméras, pointés comme une lance vers les yeux du spectateur impuissant, qui est ponctuellement frappé même si un moyen mécanique est placé entre lui et l'animateur pas trop aimable, disent que cette affection sera le mal du XXI^e siècle, et que les scientifiques et les hommes d'État devraient étudier et préparer des moyens et ressources pour l'éliminer. Une première mesure, pour ne pas faire exploser le phénomène, serait d'accorder une période de vacances supplémentaire aux malheureux, qui ont pris trop au sérieux les vacances, pour leur permettre d'absorber le stress du repos. L'humanité, celle des pays dits civilisés, est devenue trop fragile ou trop intelligente, peut-être parce que les habitudes séculières et les relations traditionnelles avec le monde du travail ont été déformées en peu de temps, ce qui, si le récit biblique que nous rappelle Odoacre est vrai, est né avec l'homme pécheur, devenant son signe distinctif. Comment ça va finir ? Dieu, pris de pitié pour tant de souffrances, réadmet-il l'homme au paradis terrestre ? Je ne pense pas, mais avec les extravagances qui se créent chaque jour, il n'est pas improbable que cette maladie devienne une maladie sociale, supportée par le contribuable habituel, qui boit trop facilement chaque commodité.

"Le syndrome du retour, parce que c'est ainsi qu'on peut le définir, dit Faust, est souligné par les journaux et les journaux télévisés, qui créent des alarmes sociales en inventant de nouveaux états d'anxiété, réalisant ainsi le symptôme. Sans doute un certain inconfort est ressenti lorsque, de retour à la maison, après des vacances plus ou moins longues, vous vous retrouvez dans les difficultés

quotidiennes, qui peuvent être plongées dans la circulation, la préparation des enfants qui ne veulent pas aller à l'école avec des sacs à dos trop lourds, payer les factures, réparer le réfrigérateur qui a échoué, et via si.

Mais passer de ces situations d'inconfort normal, dues aussi aux rythmes frénétiques que nous nous imposons à nous-mêmes, à une vraie maladie, me semble vraiment exagéré et sacrément suspect.

Avec ce recours facile au syndrome, un peu tout le monde profite de la bonne foi du crédule, inventant des thérapies étranges et ridicules. Nous allons vers l'hospitalisation de la vie quotidienne et l'hypocondrie de masse, si utile, parce que par rapport à eux sont produits ansioli-tiche pilules, qui vont engraisser les industries pharmaceutiques, toujours prêt à assurer à tous la parfaite santé et la domestication de toute maladie. Il ne faut pas s'étonner que dans ce contexte paradoxal, les massages les plus audacieux prolifèrent, toujours en provenance d'un Orient qui aurait des problèmes beaucoup plus graves à affronter, que de mettre des aiguilles et des mains imposées pour jouer sur la santé des autres. En fin de compte, au lieu d'éliminer la douleur, il est créé, et la victime embrouillée donne aussi crédit au guérisseur pour l'avoir laissé sortir du corps, où il s'était dangereusement niché. Ce sont là de nouvelles techniques de vente de produits abstraits, faciles à commercialiser dans une société où l'individu se trouve aux limites de l'ignorance et de l'insécurité absolue et s'accroche désespérément à toute nouvelle découverte, pour inventer une maladie originale, qui fait une telle distinction, avec beaucoup de pilules pour tout.

Le raisonnement de l'Orient et du Russe a fait sourire les passants, qui n'ont pas réalisé que la machine à remonter le temps avait recommencé à fonctionner, faisant apparaître une date importante : le 4 avril 1968, jour du meurtre de Martin Luther King, qui eut lieu à Memphis, une ville du Tennessee.

L'Américain Tony Sagan a été choqué, parce qu'il a compris que du meurtre mystérieux du pasteur protestant allaient surgir des faits troublants, qu'ils allaient montrer que la grande démocratie américaine était une illusion et que peu d'hommes d'affaires de cet immense pays avaient dans leurs mains non seulement le destin de leurs compatriotes, mais aussi celui de milliards de personnes, pouvant élire avec leur argent le Président le plus puissant du monde, qui serait alors soumis à leur volonté.

Palet considérait que c'était un moment particulièrement important et il a donc lancé le débat lui-même :

"James Earl Ray, qui a d'abord été accusé d'avoir tué Martin Luther King, était un homme blanc aux idées vaguement racistes qui, à l'époque, s'était échappé du pénitencier du Missouri. Il est décédé le 23 avril 1998 d'une cirrhose du foie, apportant dans sa tombe tous les mystères de ce meurtre. Je dis cela pour nos amis de 1900, ignorant à quel point ils iront écouter et observer".

Il a fait une pause, puis a continué :

"King avait atterri le 3 avril, trente ans avant la mort de son tueur à l'aéroport de Memphis, hébergé avec ses collaborateurs dans le motel La Lorraine, pour soutenir la grève des éboueurs noirs. Ce jour-là, après une cérémonie religieuse, il avait tenu une réunion avec des représentants de la communauté noire et, le soir, un discours devant 20 000 personnes, le 4 avril, après une autre réunion, King était retourné à l'hôtel vers 17 h. Une heure plus tard, à 18 h, il est sorti sur le balcon de sa chambre. Un coup de feu l'a pris dans la tête. Transporté à l'hôpital, vous serez

est mort à 19h05. Les policiers entourant le motel ont entendu le coup de feu et ont vu un homme, un homme blanc, s'enfuir au volant d'une Ford Mustang. Après avoir fouillé l'une des chambres du motel New Rebel, en face de celle où vivait King, ils ont trouvé une lunette de visée, soigneusement emballée dans un journal, ainsi que des jumelles, du linge, des billets de blanchisserie, une copie du journal local et de nombreuses empreintes digitales.

Avec cette masse de données, inhabituellement impressionnantes pour un crime qui déclencherait des réactions partout dans le monde, il n'était pas difficile de découvrir que le fusil avait été acheté à Birmingham, Alabama, par Har-vey Lowmeyer, un faux nom sous lequel oui cachait Ray, voulait s'échapper ; que le 3 avril il avait pris une chambre dans ce motel disant son nom était Eric Galt. Il a changé de nouveau son nom pour Ramon George Sneyd, il est passé au Canada, puis à Londres. Dans cette ville, la police britannique, alertée, l'avait arrêté et extradé vers les États-Unis.

Simon "Che" demanda :

"Ne connaissant pas la personnalité de ce Ray, je me demande quelles raisons ont pu pousser ce meurtrier à tuer Luther King."

répondit Palet :

"Ray était un raciste dans les mots, le soi-disant tyran de banlieue, dédié au vol à main armée, et jusque-là, il n'avait pas la réputation d'être un tueur.

"Mais comment a-t-il organisé l'attaque et quels étaient ses complices, s'il en avait ?" répliqua Simon.

"Dans le procès qui a eu lieu un an plus tard, Ray, sur les conseils de son avocat, a plaidé coupable, de sorte que, selon la procédure de plaidoirie, le jury était convoqué pour décider de la culpabilité, mais seulement celui qui devait appliquer la peine. Le comportement coopératif de la partie coupable a été apprécié par le tribunal, qui a accordé un traitement préférentiel à l'accusé. En fait, Ray, qui risquait la peine de mort, a été condamné à un siècle de prison, moins un an, mais sa vie a été sauvée.

"Mais comment l'étoile de l'apôtre de la non-violence, de la protestation pacifique, des sit-in, des défilés, des boycotts s'est-elle formée ? demanda Indirà, dans le grand pays duquel ces manifestations de protestation contre le pouvoir arrogant d'un homme doux et bon, qui ne réclamait que plus de dignité pour son peuple, étaient nées.

"Martin Luther King est né à Atlanta, en Géorgie, en 1929, d'un père, pasteur baptiste. Après avoir obtenu son diplôme, il a commencé à lutter contre la discrimination raciale dans les États du Sud, où les Blancs, descendants des vaincus de la guerre de Sécession, ne voulaient pas abandonner leur apartheid.

La stratégie anti-violence de King, qui consiste à ne pas opposer la haine à la haine, donne des résultats immédiats, car dans de nombreuses villes du Sud, la ségrégation dans les transports publics, les universités, les écoles, les bibliothèques, les restaurants et les piscines municipales est abolie. Le 28 août 1963, le révérend dirigea la marche.

351

Je rêve qu'un jour notre pays s'élèvera et vivra pleinement la vraie réalité de son credo : nous considérons comme une vérité évidente que tous les hommes ont été créés égaux. Je rêve qu'un jour,

sur les collines rouges de Géorgie, les enfants des esclaves et les enfants des propriétaires d'esclaves pourront s'asseoir ensemble à la table de la fraternité....

Je rêve que mes quatre enfants vivent un jour dans un pays où ils ne seront pas jugés sur la couleur de leur peau, mais sur ce qu'ils sont. Aujourd'hui, j'ai un rêve !"

La même année, King reçoit le prix Nobel de la paix. Mais le révérend n'arrête pas de protester contre les droits des Noirs dans le Sud : il élargit sa stratégie en prenant position contre la guerre du Vietnam et en poussant son action dans les États du Nord, où, sans appliquer la discrimination raciale, les Noirs appartenaient largement à un sous-prolétariat qui vivait dans de pauvres ghettos urbains. Et c'est là que ses problèmes commencent.

Malgré sa popularité croissante, le nombre de ceux qui la critiquent ou s'y opposent ouvertement augmente également. Avec qui a-t-il marché sur ses plates-bandes et pour quelles raisons ? On le saura plus tard. Le fait est que la communauté noire l'accuse de collaborer avec le pouvoir blanc à un moment où, au fur et à mesure que les tensions augmentaient, sa stratégie de non-violence n'était pas comprise, assaisonnée de nombreuses photographies, avec un portrait de Gandhi derrière lui".

Il dira "exclamé" :

"Combien de politiciens et de non politiciens, de faux prophètes et de démagogues ont exploité la figure et les batailles de Gandhi, parfois pour des raisons qui n'ont rien à voir avec ses fins humanitaires sacro-saintes ! Je ne pense pas que cela se soit produit avec King, mais beaucoup d'autres ont abusé de son nom et de ses méthodes de lutte, pour rester à flot et se faire remarquer, toujours, partout et de toute façon".

"L'un de ces exhibitionnistes est notre cher Marco Pannella, expression typique du folklore italien, qui a introduit ces méthodes de protestation dans mon pays, en les teignant avec un peu d'étrangeté et d'extravagance et en les plongeant inévitablement dans l'atmosphère", a dit Federico. "Mais ce soir, je ne veux pas critiquer ses luttes désespérées, faites plus pour attirer l'attention du public sur sa personne que pour résoudre les graves problèmes du peuple. Au fil des ans, j'ai été convaincu que le bon Marco, protagoniste de chaque heure de batailles aristocratiques, est affecté par une pathologie indéfinissable : quand il est attaqué par la pensée que pendant quelques jours ses concitoyens ne la filent pas, cela déclenche en lui l'état d'angoisse d'apparaître à tout prix. Je veux parler de Pannella, même si le sujet n'est pas pertinent à l'histoire de King, de sa folie politique, qui s'est manifestée surtout lorsqu'il s'est lancé dans des batailles insensées pour supprimer le financement public des partis et imposer le système électoral majoritaire en Italie. Marco - et je le dis avec affection - aurait pu bien faire le gourou indien, se retirant en ermite dans une grotte, mais certainement pas le politicien. La politique ne fait pas de la politique

352

une partie de son patrimoine génétique et, bien qu'il ait essayé et essaie encore de l'exercer dans toutes les sauces et avec n'importe quel cuisinier, il s'est toujours retrouvé avec une poignée de mouches à la main, de sorte que ses adversaires se sont parfois moqués de lui avec toutes sortes de blagues, parfois l'ont plaint, lui donnant quelques miettes qu'il ne lui a pas refusé. Jamais, cependant, ils n'ont pensé à le supprimer, de sorte que le pauvre homme, bien qu'un disciple de Gandhi et du roi, n'a pas eu le prix tant désiré d'être tué.

Quand il a sauté, plus par caprice que par conviction, dans ces batailles politiques, il n'a pas compris qu'il travaillait pour la partie qu'il avait combattue pendant des années. Il a agi comme un

syndicaliste jaune. En fait, en enlevant de l'argent aux partis, il a laissé le champ libre aux entrepreneurs et à leurs amis, qui sont aujourd'hui les seuls à pouvoir faire de la politique avec de l'argent. Il suffit de voir la croissance exponentielle des entrepreneurs et des riches au Parlement pour comprendre la folie commise par Pannella. Alors, ne parlons pas du système majoritaire, qu'il voulait à tout prix dans notre pays. Alors qu'avant le parlementaire individuel, avec ses votes, peu nombreux mais durement gagnés et personnels, recherchés avec beaucoup de patience et d'engagement sur le territoire, comptaient, aujourd'hui, ne commandent que six ou sept personnes, qui décident qui élire dans les collèges majoritaires, se plaçant dans les proportionnels régionaux, assurant l'élection à la tombe. Avec la proportionnelle, personne n'était certain d'être élu et même le secrétaire du parti courait le risque de ne pas entrer au Parlement, comme cela s'est produit à plusieurs reprises. Aujourd'hui, le parlementaire élu ne sait pas d'où viennent les votes, et il ne veut pas le savoir, parce que les citoyens ne votent que pour le symbole.

Enfin, je n'ai pas l'intention de parler des batailles de Marco pour les graves injustices commises à l'encontre de certains citoyens, notamment parce que dans ce domaine, il était humoristique et insensé d'avoir préféré défendre les voleurs et les corrompus, plutôt que les hommes affectés par un pouvoir arrogant pour leur engagement politique désintéressé envers le peuple, ce qui importe peu dans notre société.

Quand Federico se tut, personne ne répondit, probablement en considérant le sujet "Marco Pannella" de peu d'intérêt.

Palet, cependant, continua à parler de King, comme s'il n'avait pas été interrompu :

La communauté noire avait commencé à considérer le Roi comme un bourgeois et l'avait surnommé "Le Seigneur", le Seigneur, comme Dieu, comme quelqu'un qui se débrouille très bien, qui traîne avec les riches, les blancs et les noirs, et qui se moque de la dure réalité des "taudis", où ses frères vivent dans la misère et la colère. Mais qui répandait ces rumeurs contre Martin Luther King ? Edgar Hoover, le chef omnipotent et inébranlable du FBI, des G-men, qui depuis 1959, sur les ordres non pas du Président des Etats-Unis, mais de quelqu'un d'autre (nous découvrirons après son identité) avait ouvert un dossier sur lui, recueillant tous les potins et calomnies. Mais pourquoi ces "quelqu'un", qui manœuvraient le chef du FBI, voulaient-ils mourir, d'abord en considération de son peuple, et...

353

alors vraiment, King ? Parce qu'ils le considéraient comme un anti-américain, voire un communiste, mais pire encore, un homme qui aurait pu les mettre en difficulté et entraver la mise en œuvre de leur plan de mondialisation de l'esprit humain.

Tous les efforts ont été faits pour tacher l'image du révérend, avec des informations confidentielles à la presse le décrivant comme un maniaque sexuel corrompu, un conspirateur contre la sécurité nationale".

Palet met alors fin à son exposition, avertissant les invités de la villa que la machine à remonter le temps va entrer dans la cellule de James Ear ! Ray pour le surprendre quelques jours avant sa mort. Il aurait été plus facile de lui faire dire certains secrets.

Le magnétoscope spatio-temporel a commencé à vibrer comme d'habitude, mais cette fois il n'a pas immédiatement donné des images, donnant l'impression qu'il n'avait pas pu pénétrer les tunnels

spatio-temporels qui l'auraient amené dans la cellule de Ray. Mais ce n'était pas le cas. La raison en était bien différente et il ne fallut pas longtemps avant qu'on le comprenne.

Ils entendirent d'abord des cris étranglés, puis sifflèrent comme le bruit de vents impétueux, et enfin des voix de plus en plus claires et compréhensibles, qui se répandirent dans l'air sans que Palet et le Prince de Palagonia ne le sachent. Qui, une fois de plus, a été impliqué dans la recherche de la vérité des voyageurs de l'époque ?

Ils n'ont pas eu à attendre longtemps, car le mystérieux interlocuteur est apparu dans tous ses traits extraordinaires.

L'ineffable Thuser, l'expression suprême du Mal qui investit l'univers entier dans toutes ses structures, était enveloppé d'une étincelle de particules lumineuses et assis dans la position typique d'un dieu de l'ancienne tradition hindoue.

Il avait un sourire brillant et accrocheur. Des yeux clairs, deux rayons de lumière ont été émis qui ont pénétré chaque objet, même dans ses parties les plus intimes et les plus cachées. Il n'a pas suscité la terreur, non seulement à cause de sa beauté, mais aussi à cause de ses gestes, qui, lents et gracieux, préparaient favorablement ceux qui le regardaient.

Il a dit sans émotion :

"Je vous suis depuis le premier jour de vos réunions, discrètement. Sachez que votre voyage dans le temps s'accomplit à travers ma compréhension.

Rien dans les univers infinis n'est décidé et déplacé sans ma volonté et la contribution des forces opposées qui découlent de moi. Ce n'est que lorsque l'équilibre entre mes énergies et celles de Xipron et Zarel est atteint que la réalité prend forme dans toutes ses variétés dimensionnelles. Voici le moment créatif de l'univers : rééquilibrer entre le bien et le mal. L'un n'existe pas sans l'autre, c'est moi qui, par ma diversité, annule l'ennui de vivre éternellement dans la contemplation d'un Dieu, étranger aux faits des êtres vivants".

Palet est soudain intervenu, brillant autant et plus que Thuser :

"Ne trompez pas les voyageurs du temps. Vano est ton raisonnement. Vous n'existez qu'à cause de l'incertitude primordiale de Xipron et Zarel, et vous disparaîtrez quand 354

Les êtres qui sont conscients des univers infinis rassembleront leurs énergies à Xama, qui est au-dessus du bien et du mal.

"Ne vous faites pas d'illusions, je resterai pour toujours parce que ma négativité exalte encore plus la positivité de Xama, qui sans moi n'aurait pas de comparaison et de comparaison.

"Ne t'avise pas de te mettre au même niveau que le Très-Haut", tonnerre Palet, "Il n'est pas le positif.

Il est au-dessus de tout.

Ses paroles n'ont pas été entendues par Thuser, qui avait déjà disparu dans les airs. Palet regarda le Prince de Palagonia, qui ne cacha pas son indignation devant l'apparition soudaine et inattendue de Thuser. Quelle était la fin de ce mal promis ? Pourquoi avez-vous choisi d'apparaître dans des robes scintillantes et des manières captivantes ? Quelles influences négatives vouliez-vous exercer sur les voyageurs du temps ?

Les invités de la villa, visiblement impressionnés, n'ont pas eu le temps de se rendre compte de ce qui s'était passé, cependant, parce que finalement apparut la celia de Ray.

Il était assis dans un coin, son coude appuyé contre une table, où il y avait quelques feuilles sur lesquelles il écrivait.

Il était pâle et respirait à peine.

C'est Sagan qui a demandé et a pu emménager dans sa chambre pour lui parler.

Ray a eu un moment de panique quand il a soudain vu un homme assis sur son lit de camp le regarder. Il regarda la porte de la cellule et la vit fermée, alors il comprit que cet être, qui regardait dans son âme - et cela le rendit agité - avait choisi un chemin mystérieux pour entrer dans sa chambre.

Il n'était pas un de ces anges dont sa mère lui avait parlé enfant pour l'effrayer et le forcer à faire le bien.

Mais c'était certainement un être extraordinaire. Peut-être qu'elle l'attend depuis trop longtemps. Il se tourna vers lui, après avoir posé le stylo sur la table sans faire de bruit.

Son interlocuteur l'a immédiatement démasqué :

"Je vois que vous avez compris pourquoi je suis ici et ça m'évite des préambules ennuyeux.

Il ne lui reste que quelques jours à vivre. Je vous invite donc à me dire qui vous a ordonné de tuer Martin Luther King le 4 avril 1968 à Memphis, Tennessee. Ce n'est qu'en confessant la vérité qu'il pourra se reposer tranquillement dans l'espace-temps et attendre avec confiance le jour de la réunion avec le Créateur des univers infinis.

Ray sembla surpris par cette invitation qui lui était adressée de manière péremptoire.

Il revint pour regarder attentivement l'homme devant lui et se retourna vers la porte, comme pour demander confirmation. Quand il a réalisé qu'il ne pouvait pas être un homme de son temps, il a décidé de parler :

"Trop d'années que je t'attends dans cette cellule. Vous avez changé d'apparence, mais je suis sûr que c'est toujours vous. Quand ils m'ont condamné à 99 ans de voiture-

355

cires, un grand vide a pris le dessus sur ma personne. Je me suis sentie perdue et je me serais suicidée si vous ne m'aviez pas invitée à retirer ma déclaration de culpabilité. Même si je ne savais pas pourquoi vous l'avez fait, j'ai quand même décidé de suivre vos conseils, changeant ma version des faits pour celle des parents de King, qui me croyaient. J'espérais cependant que les demandes de révision du jugement de mes avocats seraient acceptées, mais ce n'était pas le cas. Et puis je ne comprends pas la raison de toute cette mise en scène."

Sagan tourna la tête en arrière pour chercher Palet et lui demander qui était cet étrange personnage qui était apparu à Ray de nombreuses années auparavant pour le faire rétracter et dans quel but. Mais il comprit qu'il était seul dans cette cellule et que maintenant son seul objectif était d'inciter l'assassin de King à révéler le secret qu'il avait caché pendant tant d'années.

Et c'est ce qu'il fit, lui demandant quelle version il avait inventée, ou quelle version on lui avait suggérée, pour se déclarer innocent.

Ray a commencé à parler de sa jeunesse turbulente et de ses relations difficiles avec ses parents et ses pairs. Puis il arriva au moment de sa vie qui intéressait Sagan :

"Quelque temps avant que King ne soit tué, j'ai été condamné à 20 ans de prison pour un vol. Je ne pouvais pas être enfermé comme un chien, j'avais l'impression de mourir, alors au bout d'un moment j'ai réussi à m'échapper et à trouver refuge au Canada. Alors que je passais mes journées à chercher un emploi, ou plutôt des complices d'un coup qui m'aurait rapporté de l'argent, je me suis retrouvé à Montréal, assis comme d'habitude dans l'un de ces bars, où les gens les plus disparates se réunissent et se livrent à des malversations. Un homme s'est assis à ma table et m'a dit qu'il s'appelait Raoul, et j'ai tout de suite compris qu'il n'était pas l'une des personnes dans notre entreprise. C'était un homme qui semblait informé de tout et placé dans un groupe de gens très puissants.

Nous nous sommes fait des amis, même s'il ne m'a pas permis de lui poser des questions indiscretes sur sa vie et ses connaissances.

Un jour, il m'a mis un billet d'avion pour Birmingham dans la main et, sans m'expliquer pourquoi, il m'a demandé de l'accompagner dans cette ville.

Nous y sommes restés un moment. Un jour, Raoul m'a emmené dans une armurerie où j'ai acheté un fusil de sniper pour lui. Même alors, il ne voulait pas m'expliquer la raison de cet achat. Je voyageais dans une Ford Mustang, qu'il m'avait donnée : cela ne m'a pas donné le temps d'ouvrir la bouche qui a immédiatement satisfait tous mes désirs. Le fait était inhabituel, mais à ce moment-là, sans argent et parmi des inconnus, je ne pouvais pas être trop maigre et difficile.

Début avril 1968, Raoul m'a appelé au téléphone pour me dire qu'on devait se retrouver à Memphis al mote ! Nouveau Rebelle. Quand je suis arrivé, je lui ai remis mon fusil et le 4 avril, je me suis retrouvé en train de me promener dans cette ville à bord de mon

356

Mustang. Mon ami, et cela m'a surpris, est arrivé avec une autre Mustang de la même couleur.

Quand j'ai appris à la radio que Martin Luther King avait été tué et qu'on recherchait un homme qui s'était échappé avec une Mustang blanche, j'ai décidé de partir rapidement, vu mon casier judiciaire. Après m'être débarrassé de la voiture à Atlanta, je suis arrivé à Detroit et de là au Canada. Avec un faux passeport, acheté à Montréal, je me suis envolé pour l'Angleterre, puis pour le Portugal, pour essayer d'aller en Afrique. Mais j'étais convaincu de retourner à Londres, où j'ai été arrêté à l'aéroport d'Heathrow. Pour reconforter ma nouvelle version, j'ai dit que c'était mon avocat qui m'avait convaincu de plaider coupable pour éviter la peine de mort. J'ai ajouté, dans une frénésie d'accusations, que l'État du Tennessee avait payé un faux témoin, qui prétendait m'avoir vu tirer et que la veuve de King, Coletta, elle-même, avait demandé un plaidoyer de culpabilité pour éviter un procès qui aurait entaché les scandales sexuels de son mari.

"Est-ce la vérité ou les faits ont-ils changé ?"

"Une grande partie de ce que j'ai dit dans ma nouvelle version est vrai. J'ai menti quand j'ai dit que je conduisais ma Mustang à Memphis, tuant King. Au lieu de cela, j'étais au motel New Rebel, quand l'événement s'est produit, et c'est moi qui ai appuyé sur la détente.

Là-bas, Raoul m'attendait, il m'a donné de l'argent et de faux documents pour me sortir de la zone. Quand je songeais déjà à partir pour l'Afrique, où je serais en sécurité, Raoul m'a appelé, alors que

j'étais au Portugal, pour me dire de venir à Londres où il me donnerait la somme d'argent convenue. Là, j'ai fait l'erreur impardonnable de le croire.

Des années plus tard, j'ai essayé de comprendre pourquoi on m'avait piégé.

Peut-être qu'en homme libre, dans un pays, celui de l'Afrique, où il est difficile de contrôler les mouvements des personnes, je pourrais devenir dangereux pour les déclarations que je fais.

À l'époque, j'ai accepté l'arrestation, convaincu que Raoul me sortirait d'une façon ou d'une autre. Quand j'ai réalisé que j'avais été baisé, j'ai décidé de renverser le sac ; mais vous m'êtes apparu, qui m'a convaincu de me rétracter, en me faisant croire que je serais libéré le plus tôt possible. Mais cela ne s'est pas produit et, aujourd'hui, détruit dans le physique et les maladies, je suis à la recherche d'un moyen de sortir, que je vois de plus en plus loin.

D'un autre côté, je ne peux rien attendre, parce que comme un émérite muet, comme je l'ai toujours été, je me suis prêté à un meurtre, recherché par des gens que je n'ai jamais rencontrés".

Ici, il resta silencieux et la machine à remonter le temps ramena Sagan dans la galerie des glaces.

"Nous savons maintenant comment les événements se sont produits et que la rétractation de Ray était un coup monté vulgaire. Nous devons, cependant, découvrir qui a matériellement voulu la mort de King et quel voyageur du temps a visité dans sa cellule le meurtrier du leader noir pour essayer de changer sa vie.

357

version des faits".

Palet fixait la machine à remonter le temps, qui émettait un rayon de lumière intense, de couleur verte, qui s'éclaircissait lentement, jusqu'à révéler les collines brumeuses qui entourent le lac Léman.

D'un bond, le magnétoscope se trouvait à l'intérieur de la salle semi-détachée des diaboliques représentants du SCEI, qui semblaient comme d'habitude tous à capuche.

Un homme, qui devait être en tête depuis des années, se leva très lentement et dit d'une voix à peine perceptible :

"Ce tribunal solennel a décidé d'éliminer Martin Luther King pour avoir franchi toutes les limites, mettant ainsi en danger nos intérêts planétaires.

J'ai déjà ordonné au chef du FBI de commencer une activité de diffamation contre lui, à développer parmi son peuple noir. Nos journalistes soulignent la calomnie que nous recueillons contre lui. Quand ce travail de diabolisation aura atteint son paroxysme, un fou, armé par nous, le tuera, le pauvre homme croira qu'il est l'auteur d'un geste dont il faut se vanter, tandis que ce sera nous qui, comme d'habitude, de derrière les épaules, tirerons. Cette activité de dévastation doit atteindre l'objectif de conduire l'humanité à souffrir supinely de nos choix, afin qu'elle ne puisse jamais, jamais, jamais, atteindre son émancipation. Les régimes totalitaires du passé ont échoué parce qu'ils ont exercé la violence d'une manière flagrante et épicée. Nous frappons discrètement et silencieusement Les hommes d'Etat, qui nous obéissent, garderont leur pouvoir.

Ceux qui s'opposent à nous subissent nos représailles".

Les images disparurent, mais aucune réponse ne fut donnée au mystérieux voyageur du temps qui avait amené Ray à changer sa version du meurtre de Martin Luther King, destiné à marcher, avec quelques-uns, sur le chemin de la foi inébranlable dans l'émancipation des hommes.

358

CHAPITRE XL

Le politicien Mario Capanna et l'écrivain Carlo Cassola discutent des pressions sociopolitiques à l'origine de la protestation commencée en 1968 et des causes qui, en partie, l'ont fait échouer. Une protestation qui a gagné culturellement, mais qui a perdu politiquement.

"1968, l'année de la protestation européenne, était-ce la vraie gloire ? commença entre le solennel et le facétieux Faust.

La question, posée à bout portant, a fait trembler des barricades nostalgiques qui avaient participé à ces mouvements "carbonari" pour diverses raisons : pour la nouveauté d'une protestation qui remettait en cause un système qui, après le bouleversement de la Seconde Guerre mondiale, s'était endormi sur les conceptions et les idées des anciens régimes qui n'avaient pas encore disparu et se perpétuaient dans certaines formes et structures de l'État pour un principe inertiel ; parce que le monde était devenu trop étroit et que de nouvelles cultures s'imposaient pour conquérir espace et dignité ; parce que la jeunesse, toujours opprimée par les anciennes générations, s'accrochant aux comportements non conformes aux nouvelles tendances culturelles, voulait ouvrir de façon autonome à des horizons nouveaux ; parce que le système entrepreneurial, sans aucune référence morale balayé par la guerre, avait eu la chance spasmodique d'aller dans toutes les directions au détriment des classes les plus faibles, créant ainsi de fortes inégalités sociales ; parce que les enfants ennuyés de la bourgeoisie avaient besoin de s'échapper, puis se sont catapultés dans les processions, s'enivrant de violents affrontements non seulement avec d'autres enfants de la bourgeoisie qui militaient en factions opposées, mais aussi avec ces enfants des ouvriers et des paysans, comme les policiers, qui avec un uniforme sur eux ressemblent davantage à des épouvantails que les stricts contrôleurs de l'ordre public.

Les voyageurs non-européens de l'époque, totalement indifférents à la demande de Faust, se sont retrouvés en 1968 confrontés à des problèmes beaucoup plus graves, qui concernaient et concernent encore la survie de populations entières, contraintes de vivre dans la dégradation, la misère et la faim.

Les invités de 1900, qui n'étaient manifestement pas au courant de tout, comprirent cependant qu'en 1968, il devait y avoir un bouleversement social dans le vieux continent semblable à ce qui s'était passé en 1848. Avait-il provoqué un tollé similaire et ébranlé les vieilles institutions de fond en comble ?

"Il serait approprié d'inviter la machine à remonter le temps, poursuit Faust.

359

d'approcher certains des protagonistes de ces années. D'abord dans les moments les plus chauds, en 1968 et 1969, puis dans ceux qui n'ont pas suivi immédiatement, disons entre 1995 et 2000, lorsque le monde est allé dans une direction complètement différente, grâce à la contribution de ces révolutionnaires, qui se sont convertis et se sont parfaitement intégrés au système. Nous pourrions

ainsi saisir les contradictions et les comportements incongrus des personnages, qui ont fait leur révolution plus par convenance politique que par persuasion intime".

Palet était d'accord, alors le magnétoscope spatio-temporel s'est mis à la recherche de deux sujets qui avaient vécu de manière significative la période historique qui avait été indiquée. Les invités étaient curieux de savoir quels personnages seraient choisis.

On pouvait voir une salle, mi-moisie et mi-moisie, avec des gens assis dans une position de yoga, sur des coussins inconfortables sur le sol, tapant des mains à certains artistes de cabaret, faisant des blagues contre la bourgeoisie perverse et avide, comme s'ils faisaient partie d'un autre Etat, par exemple d'un cinquième, puisque le quatrième, le prolétariat, s'était maintenant dégonflé avec l'expérience dramatique soviétique et avait atteint le paradis de la plupart, le premier et le second, à savoir celui des nobles et du clergé.

A côté d'une table basse, entourée de petits tabourets, il y avait deux personnes, habillées à la mode de l'époque, c'est-à-dire mal habillées, qui se disputaient animément sur ce qui était arrivé en 1968 et dans les premiers mois de 1969. Ils étaient faciles à repérer.

"L'un est Mario Capanna, l'autre est Carlo Cassola, qui a vécu ces moments de façon diamétralement opposée. Le premier est un pseudo-politicien qui a tenté de se frayer un chemin en Italie à travers cette protestation ; le second est un écrivain, auteur du célèbre roman 'La ragazza di Bube'. Il n'a pas et n'a jamais partagé certaines attitudes aristocratiques de cette révolution sociale. Allons les écouter."

La machine à remonter le temps a atténué le bruit de fond, de sorte qu'il était possible de percevoir clairement ce que les deux disaient.

Celle qui semblait la plus animée était Capanna :

"Nous avons tout désarticulé. Les gens nous suivent. La bourgeoisie a aussi compris qu'elle a fait une erreur et qu'elle s'engage dans nos batailles, nous soutenant même financièrement. On fait sauter le vieil homme et les jeunes nous poursuivent, même en chantant. L'Europe avait besoin d'air pur et nous lui en donnons.

"Je vois déjà à l'horizon les signes de ton usure, qui a commencé, et tu parles sur ces tons triomphaux. Les comptes sont établis après des années et des années et non pendant que le différend est en cours, bien qu'à un rythme réduit.

"Notre chemin est rapide vers l'avenir et l'histoire ne peut être arrêtée.

On n'entend pas dans les places les chansons politiques de nos jeunes, comme par exemple

360

Paolo Pietrangeli, qui ironise sur les maîtres exploités des ouvriers ; comme Giovanna Marini, qui s'exalte en voyant les processions dans lesquelles les ouvriers sont confondus avec les étudiants ; comme Ivan della Mea, qui avec son langage violent pousse les jeunes à un engagement social et politique ? Une nouvelle lutte de résistance et de libération des peuples européens de l'esclavage se développe, non plus du fascisme et du dénazisme, mais de leurs trajectoires et de leurs héritiers, qui n'ont pas l'intention de se retirer".

"La vôtre est la protestation des fils de papa, qui sont exaltés par certains héros révolutionnaires, qui ne le sont pas, parce qu'ils préparent d'autres régimes plus durs que les précédents, et qui

commettent des actes libres de violence plus pour suivre la mode, que par conviction. Vous n'aurez pas suivi, ni politique ni culturel.

Je suis sûr, cependant, que votre protestation aristocratique donnera naissance à des hommes et à des mouvements violents, qui affecteront toujours les mêmes, c'est-à-dire les plus faibles.

Les politiciens, qui vous observent et qui, à travers certains sujets déviés des institutions de l'Etat, vous conduisent où ils veulent, finiront par sortir. Vous, pour vivre, devrez vous adapter au système que vous combattez aujourd'hui. Au contraire, je prévois que certains d'entre vous seront les protagonistes d'un monde politique encore plus aberrant que le monde actuel".

"Je suis convaincu qu'en Europe, après notre action, plus rien ne sera comme avant.

"Moi aussi, je suis convaincu, mais pas ce que tu ressens."

La galerie des glaces s'est rallumée et ses lumières ont découvert les visages des invités de Villa Palagonia, tous attentifs à suivre la discussion qui allait se poursuivre entre les deux trente années suivantes.

Leur attente n'a pas été longue. La machine à remonter le temps a recommencé à fonctionner et a trouvé Cassola et Capanna au même endroit, meublées différemment. Il n'y avait plus d'artistes de cabaret anti-bourgeois, mais quatre comédiens sans gaine, qui tiraient autant de gros mots que possible, recevant les applaudissements du public, confortablement assis sur des sofas, le ventre et la bouche remplis de tout.

"Les hommes sont des animaux habituels, dit Faust, et ils ne changent guère de coutumes et de lieux, sauf ceux qui peuvent leur rappeler des moments douloureux.

C'est toujours Capanna qui, agitée, avait tendance à imposer ses raisons :

"Il est inutile, maintenant que le mouvement de 1968 n'a pas réussi - selon certains - à atteindre ses objectifs politiques, que je sois déchargé de reproches et de responsabilités qui ne m'appartiennent pas. Notre protestation était pure et sincère et si aujourd'hui une fille ne prend plus de gifles pour être rentrée tard chez elle, c'est à nous de le faire".

"Quelle maigre consolation", répondit Cassola. "C'est tout ton succès ?"

"Soyons calmes. L'analyse doit se faire sur plusieurs fronts.

361

Ces mots me rappellent une chanson de Venditti "Bomb or no bomb", dans laquelle il critiquait le fait que, d'une part, ses compagnons se battaient pour se rendre à Rome, même avec de violentes protestations, et que, d'autre part, certains, appelés en chemin pour participer à la "grande marche", se moquaient en demandant diverses analyses sur la validité de l'entreprise, qui ont finalement retardé le voyage.

"Oubliez les chansons de Venditti, qui est un auteur qui a écrit et écrit de la musique pour une sous-culture en voie de disparition, Dieu merci. Nous parlons du différend, qui nous a considérés comme des protagonistes et non comme des personnes de seconde zone.

Nous avons créé une dynamique antagoniste par rapport aux idéologies dominantes, tout en produisant une vision du monde qui surmonte les divisions planétaires, comme celle entre les blocs de l'Est et de l'Ouest".

"La manifestation, qui a débuté en 1968, s'est échouée parce qu'elle portait les couleurs et les slogans de la gauche et de l'extrême gauche, ce qui n'a pas plu à certaines parties de la population européenne. Il s'agirait d'un mouvement de grande envergure, qui aurait produit des changements importants, s'il avait été tenu à l'écart des drapeaux et des bannières des partis.

Reproduit la Cabane :

"Il n'est pas du tout vrai que les mouvements - et je dis mouvements à juste titre parce qu'en Europe, diverses initiatives se sont développées, qui n'ont été reliées entre elles qu'ensuite - ont été caractérisées par une inspiration marxiste dominante. C'était présent, mais il coexistait avec d'autres expressions et conceptions plus culturelles que politiques. Le fait qu'à mon avis, il faut noter que 68 a produit un fruit copieux : il a mis en crise les idéologies, en particulier celle qui amortit la planète entière, et c'est l'idéologie de l'Occident libéral, contre laquelle le monde communiste s'est opposé avec de faibles arguments.

Seul un pape conservateur s'y oppose sur les questions sexuelles, mais capable de dénoncer le néo-capitalisme sauvage, le drame de la nourriture ou la guerre".

"La crise de l'idéologie communiste a-t-elle aussi commencé ?"

"Oui, parce que 68 a déclenché au niveau mondial l'esprit critique qui a conduit à tout remettre en question, à commencer par les idéologies de soutien aux structures autoritaires.

"68 a-t-il fini par gagner ou perdre ?"

"Il a gagné sur le plan culturel, en entrant dans les veines de la société : la fièvre anti-paternaliste s'est propagée par infection, de la famille au bureau, chez les femmes, les médecins, les magistrats, les militaires. Personne n'aurait tenu l'autorité pour acquise sans consentement. Le Statut des travailleurs et les droits civils ont été les effets les plus concrets du choc. Mais politiquement, 68 a perdu".

"Je me souviens seulement que dans cette étrange période, des moments d'exaltation alternaient pour l'implication générale dans la protestation à la résurgence absurde - 362

de communications qui visaient à tout casser. Il y avait des forêts de drapeaux rouges et de slogans qui donnaient quelques mois de plus à la bourgeoisie. Certains ont même vu le Palais d'hiver imminent. Aujourd'hui, je me demande : si ces manifestants non pourvus l'avaient enlevé, qu'auraient-ils fait ?"

"Nous ne luttons pas pour obtenir le pouvoir, mais pour défier toutes les formes sous lesquelles il avait été structuré pour dominer le monde.

"Mais ne disons pas hérésies. Vous étiez le long manuscrit d'une gauche social-communiste qui voulait prendre le pouvoir par tous les moyens en Italie et dans d'autres pays européens, pour ce désir de répandre le communisme à travers le monde, comme si les dommages et les pertes produits dans ces pays, où il s'était installé depuis le début du siècle, n'étaient pas suffisants. Sous prétexte de vouloir accorder plus de liberté aux citoyens, même aux militaires, vous vouliez rendre le monde entier uniformément communiste, avec la perspective finale de créer un grand goulag, où la dignité humaine serait considérée comme une option".

"J'admets que des erreurs ont été commises, mais à partir de là, juger notre protestation comme une action préétablie pour prendre le pouvoir au nom et pour le compte de l'Union soviétique, me

semble exagéré. C'est vrai, nous avons préféré le slogan dur, les attitudes guerrières et les rivalités querelleuses entre les groupes. Nos forces de l'ordre ont eu recours à la violence gratuite, elles ont bousculé l'opposant politique, qui a été brutalisé. Je prétends, cependant, qu'au début, la manifestation n'a pas été violente. Le comportement pacifique des manifestants n'a changé qu'après l'action de l'appareil d'Etat. Lorsque des policiers et des carabinieri nous ont attaqués dans les écoles, les universités occupées et les processions, leurs actions nous ont semblé incompréhensibles. Au début, ils n'ont suscité en nous qu'un émerveillement naïf.

Ce n'est qu'après l'attaque de la police contre Valle Giulia que la légitime défense a commencé.

"Votre hypocrisie atteint des niveaux insupportables. Pauvres manifestants qui sont allés à la rencontre des policiers et des carabinieri avec des fleurs dans les mains et avec les filles en tête des processions pour faire des baisers et des promesses d'amour ! On va arrêter de mentir ! Nous voulons dire une fois pour toutes que les manifestants se sont déplacés armés et ont battu les policiers si fort que Pasolini lui-même les a horrifiés, défendant ces enfants de paysans et de travailleurs. La technique du démonstrateur n'a jamais changé : il faut créer l'étui et s'il s'enfuit, il est mort le mieux. Ce n'est qu'ainsi que la bataille politique pourra être gagnée. Les chrétiens-démocrates, qui étaient au pouvoir et pensaient surtout à faire de l'argent, n'ont pas défendu ces enfants de maman et les ont envoyés à la poubelle. Il est plus important de ne pas s'opposer aux communistes, qui sont utiles dans la logique du partage du pouvoir, que d'exiger que ceux qui représentent et défendent les institutions de l'État ne soient pas soumis à la violence. C'est précisément à partir de 1968 qu'une culture catholique-communiste commence, faussement pacifiste, qui ridiculiserait précisément ceux qui, dans les moments les plus tragiques de l'histoire de notre pays, ne se sont pas retirés, se sont battus et n'ont pas fini".

"Je reste convaincu que les premiers à recourir à la violence ont été les policiers. De l'attaque de Villa Giulia les morts ont commencé à s'échapper, mais la saison du mouvement était alors terminée et celle des groupes qui se consacraient à la lutte pour l'usage de la violence avait commencé. Et le tournant du terrorisme en Italie a eu lieu le 12 décembre 1969, avec le massacre de la Piazza Fontana. C'était la perte de l'innocence. L'Etat a jeté le masque et a aussi jeté les mouvements, pris par l'anxiété d'être moins la nouvelle gauche que la vraie gauche. Ils ont essayé de mettre le vin nouveau dans de vieilles barriques, ce qui n'a pas profité à 1968, de sorte que l'élan pour l'innovation a été épuisé.

Le système des parties, c'est-à-dire les vieux tonneaux, s'est imposé et le vin nouveau est devenu du vinaigre".

"Déjà en 1969, j'avais prédit, et pour vous, dans cet endroit - vous vous souvenez ? - qui, à partir de la contestation désordonnée et manoeuvrée par la ruse habituelle, avec une sauce rouge de bourgeoisie incrédule, développerait une forme de lutte violente. Bien sûr, à cette époque, je n'aurais pas imaginé qu'il serait à l'origine de ce faux terrorisme, qui a conduit en Italie au meurtre des enfants habituels de la partie la plus faible de notre société mammon, parfois accompagnés par un haut responsable politique, qui ne savait même pas comment mourir avec dignité.

"Notre protestation en 1968 a donné quelques résultats, par exemple les victoires électorales de la gauche en 1975 et 1976.

"Comme vous pouvez le voir, j'avais raison, vos objectifs étaient simplement politiques et visaient à amener les communistes à prendre le pouvoir.

"Vous avez peut-être raison, mais si c'était vrai, je ne suis pas fier d'avoir lutté pour renforcer une gauche qui, en fin de compte, satisfait aujourd'hui les intérêts des lobbies du pouvoir économique, de la casse des voitures, du retour des Savoie, de l'écrasement des activités syndicales pour ne pas avoir d'obstacles et d'inconvénients dans leur gestion du pouvoir (ils sont même allés jusqu'à comprimer les revendications des organes militaires, fortement désirées par la gauche) et la diminution des droits des ouvriers. Lorsque les idées marchent sur les jambes des gens, on obtient des résultats et des réalisations. Quand les jambes et les idées s'immobilisent, il y a passivité, résignation, conformisme. Le gouvernement D'Alema peut être considéré comme le plus conservateur des nombreux gouvernements qui se sont succédé depuis 1945, encore plus que certains démocrates-chrétiens présidés par Andreotti. Et c'est pour ça que j'ai tout dit."

Il a sévèrement fermé Cassola, pour sa part :

Amendola affirmait que pendant le fascisme, la pratique du " nicodémisme " était répandue parmi de nombreux intellectuels (qui n'étaient pas, et nourrissaient même, les sentiments démocratiques), ce qui consistait à toujours rendre hommage à César, en réservant à sa propre conscience exclusive les convictions intimes de la liberté.

Je crois que le nicodémisme, dont se plaint Amendola, ne s'est pas terminé avec la fin du fascisme. Elle s'est poursuivie par la suite, et cette fois-ci, le principal coupable était son parti communiste. Ou plutôt, le

364

le communisme a exploité ce qui a toujours été la faiblesse de la culture italienne : la tendance à servir, à chercher un maître.

En 1945, la culture a regardé autour d'elle à la recherche d'un nouveau maître. Il y avait deux patrons : les démocrates-chrétiens et le parti communiste. Les chrétiens-démocrates n'étaient pas intéressés par les intellectuels, mais seulement par le soutien des Philistins. Cela a facilité la conception communiste de faire le bon et le mauvais temps dans le domaine de la culture. Beaucoup d'intellectuels, ayant reniflé le vent, se sont précipités pour rejoindre le PCI ou pour prendre une position qui ne leur déplaisait pas trop. Et dans ces années-là, le PCI était stalinien. Ces intellectuels se sont placés sous la protection de ceux qui les opprimeront plus tard. Et ils l'ont fait parce qu'ils avaient peur, la même que celle qu'ils avaient eue sous le fascisme, à savoir la peur de la liberté.

Aller chez certains intellectuels italiens et leur proposer une action conforme à un prétendu désir de liberté, c'était se faire rire derrière. Beaucoup de gens ont ri derrière moi ; je ne pense pas que quelqu'un m'ait pris au sérieux à l'époque.

Tout comme le peuple italien n'a pas pris le Parti d'action au sérieux, parce qu'il était trop petit, sans soutien et ne pouvait donc offrir de garanties.

Et tous ceux qui, plus tard, ont essayé avec de petits mouvements de donner naissance à de nouvelles idées, qui, comme vous dites, marchent sur les jambes des gens, se sont retrouvés seuls à la fin, car ils n'ont pas garanti le succès immédiat. Ce discours du petit et du grand a conditionné les choix des intellectuels. Je dois admettre que les premières personnes qui n'ont pas fait le discours des chiffres, qui n'ont dit que ceci est juste, alors nous nous engageons à le faire, qu'il y ait une chance de succès ou non, étaient les manifestants de 1968. En 1968, il y a eu un tournant, c'est-à-dire une attitude mentale, qui a été une véritable révolution culturelle.

C'est la première fois qu'une orientation culturelle est remise en question. C'est la première fois que l'opportunisme intellectuel est répudié et même devenu une réalité.

Cela dit, je dois aussi avouer que l'esprit critique de 1968 est resté minoritaire, noyé dans le sectarisme, dans les mots d'ordre mythiques, dans les hypothèses révolutionnaires illusoires, dans un jeu de répression du doute qui avait souvent des résultats néfastes, surtout deux : celui de ceux qui ont emprunté la voie insensée et criminelle du terrorisme et celui de ceux qui ont progressivement occupé les postes de commandement d'une société qui a disposé, dans les centres névralgiques des années 80, d'un exercice sans scrupules du pouvoir, d'une gestion cynique, dont les 68 avaient précisément placé certaines prémisses. C'est peut-être de là que viennent aussi beaucoup d'autres aspects du paysage politique et culturel contemporain, beaucoup de dégénérescences qui ne concernent plus seulement la gauche, mais qui ont été assumées par la droite : du populisme télévisuel, au nihilisme culturel, à l'agression massive, à l'indifférence envers les valeurs communes et communes, au désir exaspéré de se ranger du côté des tendances "actuelles",

365

à la réduction de la culture à l'exposition, au signe de présence".

Cassola se leva et éclata :

"Et ne me parlez pas de ces chanteurs qui chantaient des chansons de protestation politique. Vous savez qu'à l'été 1957, des communistes italiens sont allés à Berlin avec Pestalozza (toujours la plus haute autorité du PCI sur la musique). Après avoir vu le Berliner Ensemble à l'œuvre, ils ont pensé à lancer des chansons politiques en Italie aussi. Le projet a été un succès pour lequel le PCI a fourni une maison d'édition, 'Italia canta'. Et aujourd'hui, quelqu'un est ironique à propos de 'Forza Italia' inventé par Berlusconi !

L'idée, cependant, ne s'est pas avérée brillante parce que les Italiens ont finalement préféré certains auteurs-compositeurs qui, bien qu'étant communistes jusqu'au fond, ont exprimé de manière médiatique la nouvelle façon d'être des jeunes, à travers des rythmes et des sensations qui ont souvent favorisé l'analyse esthétique à celle politique et surtout abandonné la formule menestresca songuitar, pour des formes plus sophistiquées spectaculaires avec beaucoup de groupes et des lumières.

Et c'est là qu'il est resté silencieux.

Une personne âgée, qui semblait ne pas écouter la conversation entre les deux, s'est manifestée avec audace et a exprimé son opinion, non demandée :

"Les années 1968 se sont comportées comme ces jeunes gens d'une famille qui croient avoir déjà grandi et prétendent prendre des décisions, comme celle de déplacer les meubles de la maison, de sorte que le placard de la chambre à coucher va dans le salon et la table où vous devez manger est placée dans le bureau. En fin de compte, il manque la fonctionnalité des meubles.

Ces jeunes, lorsqu'ils se rendent compte qu'ils ont tout fait de travers, au lieu de tout réparer en remettant tout à sa place, sortent pour que les parents âgés soient obligés de retrousser leurs manches et de rendre à la maison son habitabilité.

Finalement, quand tout a été remis en ordre, ces jeunes reviennent, qui, avec quelques années de plus sur les épaules, croient qu'ils sont maintenant mûrs pour exiger et obtenir l'occupation de

postes de pouvoir, justifiant leurs demandes par le fait que de toute façon leur bouleversement a servi à moderniser la maison.

C'est ce qui s'est passé en 1968 et dans les années qui ont suivi, jusqu'à aujourd'hui.

La considération du caractère inconnu a tellement plu qu'aucun des invités de l'an 2000 n'a eu l'intention de prendre la parole, considérant ces propos comme exhaustifs.

Seul Don Angelo a eu le temps de dire que 1848 avait suscité tant d'espoir et d'illusions chez les jeunes, qui ont sacrifié leur vie dans de nombreuses villes d'Europe, pour permettre aux générations futures de vivre dans des sociétés plus justes, plus humaines, plus libres.

Cela ne s'est pas produit, comme cela ne s'est pas produit après 1968, parce qu'en fin de compte, c'est...

366

Le jeu des parties a prévalu et la vision d'une humanité plus inclusive et tolérante a cédé la place à la soif de domination pour satisfaire les intérêts habituels non plus des États et des Nations, mais des groupes de pouvoir économique, des familles, des organisations criminelles,

A ce stade, on ne peut s'empêcher de penser que, face aux pressions appréciables qui s'exercent pour obtenir le bien et le bonheur des peuples et des individus, il existe des forces et des énergies opposées qui tendent à conduire l'humanité vers le mal.

Et tout cela pour une fin qui nous échappe encore aujourd'hui.

367

CHAPITRE XLI

Dans lequel il parle de l'âme, de ses caractéristiques et de sa relation avec le corps.

C'est à propos de la théorie du Point Oméga.

"L'atterrissage sur la Lune était vraiment un miracle, commença l'Américain Tony Sagan.

"Trois astronautes ont été lancés de l'atmosphère terrestre dans l'espace infini, loin des bras protecteurs de la Terre nourricière, à l'aide d'un véhicule spatial rudimentaire et d'une manœuvre d'atterrissage primitive, sans le moindre risque acceptable et avec le manque de scrupules typique des hommes des frontières. Tout cela pour respecter l'engagement pris par un président assassiné d'envoyer certains de ses compatriotes sur la Lune pour gagner la bataille de la conquête de l'espace, engagé avec les Soviétiques, perdu au premier tour. Deux d'entre eux, en cage dans des combinaisons de protection et avec un grand sac sur les épaules qu'ils portaient maladroitement comme des escargots, ont fait leurs premiers pas sur le sol lunaire le 20 juillet 1969. Nous, ici sur Terre, un peu les yeux attachés à la télévision et un peu le nez vers le haut dans l'espoir vain de voir des ombres ou des signes indiquant leur présence, avons connu l'un des jours les plus excitants de l'histoire de l'homme".

Henry a sauté en l'air :

"Quel siècle prodigieux vous vivez ! Vous avez réussi, nouveaux Ulysse et Colomb, à atteindre un but, convoité par l'homme depuis la nuit des temps.

Je me demande si je vivrai assez longtemps pour être présent ce jour-là devant ces machines, magiques pour nous, qui nous permettent de voir des images de lieux, de lieux à grande distance".

"Le fait était si exceptionnel et surprenant que mon vieux père n'a jamais voulu y croire et l'a répété jusqu'à sa mort que personne n'y était allé et que, comme d'habitude, les Américains nous avaient enflés," commente Federico.

"Quelqu'un a inventé que les images avaient été produites dans un studio de télévision sur Terre, puis diffusées dans le monde entier pour exalter la puissance politique, technologique et économique des États-Unis. Qui sait où se trouve la vérité", a déclaré Kadhafi, qui a fait cette blague non pas parce qu'il était convaincu que les Américains ne s'étaient pas rendus sur la Lune, mais pour ne pas reconnaître un succès à un peuple, à ses yeux responsable de la défense jusqu'au bout amer des intérêts des Juifs, qui a continué à harceler et humilier le peuple arabe.

368

"Bien sûr, j'aimerais bien", se mêle l'avocat Brancaccio, qui, en attendant son âge avancé, n'aurait certainement pas assisté à cet événement de 69 ans après "s'être d'abord déplacé dans le vaisseau spatial qui a amené les hommes sur la Lune et ensuite sauté avec eux sur ce sol blanchâtre".

Le magnétoscope spatio-temporel n'a attendu que Palet pour lever la main en signe d'assentiment. Elle a commencé à vibrer en envoyant des images de la Terre, vues depuis les espaces sidéraux, qui tournaient lentement autour d'elle-même, immergée dans une mer d'encre noire.

La vision a fait trembler les invités des années 1900, qui, peu habitués à de tels spectacles, erraient le regard à la recherche de points d'appui, auxquels ils s'accrochent désespérément.

Lorsqu'ils se sont rendu compte que cette opération n'était pas possible, pas même avec leur imagination, ils ont plongé leurs yeux dans le vaisseau spatial pour chercher refuge et protection, comme si c'était l'arche de Noé.

Mais ils l'ont trouvé trop étroit. Au lieu de se sentir soulagés, ils se sont sentis encore plus affligés.

Ils se trouvaient dans une situation psychologique pénible : d'une part, ils se perdaient dans l'immense espace, noir comme la poix et soutenu par des étoiles ; d'autre part, ils étouffaient dans cette cabane, aussi étroite que ces poulaillers où les poules ne sont autorisées à picorer d'un côté et à faire l'œuf de l'autre.

Mais ce sentiment désagréable n'a pas duré longtemps. Palet sentit le taureau mal à l'aise et intervint, les transportant dans un monde irréel où tout était impalpable et où les étoiles et les planètes tournaient harmonieusement dans un éther évanescent.

"Ici, dit Balthasar, dans l'espace sans points de référence, il n'y a ni le haut ni le bas, et le temps semble couler dans une direction inhabituelle, différente de l'avenir. Le soleil ne se lève plus à l'horizon, mais reste immobile, immobile, dans un ciel noir, suffocant. La Lune, vers laquelle nous nous dirigeons, est une boule blanche, tachetée ici et là, qui reflète violemment la lumière, qui rayonne sans tremblements. Les étoiles agissent comme un contour, perçant le grand manteau noir à plusieurs endroits, comme si quelqu'un derrière vous l'avait percé avec une épingle.

Cette description de l'espace interplanétaire, faite par un physicien plus habitué aux nombres qu'aux émotions, intoxiqué Enrico qui éclate en vers :

Les étoiles claires de la nuit éternelle,

les seules lumières d'un univers éteintes,
illumine nos yeux
d'explorateurs de la vanité.
Etes-vous surpris par notre présence
et regarder avec suspicion
les nouveaux violateurs du temple,
les bâtisseurs des tours de Babel
surélevé au-dessus du ciel
sans briques ni mortier.

369

// Jaloux Dieu des Juifs,
avec le pacte en tête,
est contenue en elle-même ;
reste inerte, indifférent ;
aujourd'hui, trop de membres de l
de religions vraies ou fausses se heurtent
à la recherche de vérités impénétrables.
sous les yeux ennuyés de leurs prêtres,
avec les coudes enveloppés
dans leur cou onctueux.
Trois hommes, insouciant de ce combat,
aussi insignifiante que les fourmis,
ils cherchent le Suprême hors de l'eau,
par le feu, par la terre, par l'air,
pour fonder une nouvelle foi
et ouvrir les yeux des hommes
à des horizons de joie éblouissants.

Les invités de l'an 2000 ont été surpris que ce soit un homme du siècle dernier qui ait été exalté par la vision des espaces interstellaires. Mais pas Don Angelo Castro-novo, qui savait bien que les civilisations enterrées dans les déserts africains, dans les Andes péruviennes et dans les plaines chinoises, avaient regardé le ciel avec plus d'empressement que les hommes modernes, laissant des traces de leurs observations, même avec des écrits poétiques.

Mais il n'a pas pris la parole. Le Juif Ferri voulait rappeler la conception du temps que son illustre compatriote Albert Einstein avait, au début du XXe siècle, révolutionné toute la vision de l'univers avec une théorie audacieuse, bien trop peu orientée pour son époque :

"Newton croyait, au même titre que les philosophes grecs, que le temps et l'espace étaient le scénario immuable dans lequel les événements se produisaient et la matière changeait. Einstein a démontré que le temps et l'espace varient en fonction de l'état de mouvement de l'observateur et de la gravité contenue dans le lieu où il se trouve. Ainsi, deux hommes, l'un voyageant à grande vitesse et l'autre immobile à la surface de la terre, mesurent des temps différents, le premier voyant son temps passer plus lentement. De même, l'observateur, placé dans un champ gravitationnel plus intense, détecte un temps plus lent que celui d'un autre soumis à moins de gravité.

Einstein a conclu que ce phénomène était dû au fait que les atomes de n'importe quel corps matériel ralentissent ou augmentent leurs vibrations par rapport à une gravité plus ou moins grande ou à une vitesse plus ou moins grande.

Si, par exemple, nous mesurons les battements cardiaques d'un homme placé à l'intérieur d'un vaisseau spatial qui voyage à une vitesse proche de celle de la lumière, et comparons leur fréquence à celle du cœur d'un autre homme qui

370

vit à la surface de la terre, on détecte pour les premiers un rythme si lent qu'il faut attendre même un an pour attraper le rythme suivant. Cependant, si nous nous installons à l'intérieur du vaisseau et mesurons le rythme cardiaque de l'un de ses occupants, nous détecterions un pouls régulier, comme s'il se trouvait dans une clinique médicale sur Terre.

Ainsi s'est développé le concept de relativité, dans lequel rien n'est absolu et le même espace, observé dans l'infiniment petit, disons de 10 à moins 43 centimètres, est structuré, acquérant des caractéristiques qui semblent propres à la matière. Et tout cela semble prodigieux, mais ce n'est pas le cas, parce que c'est la réalité.

Ferri s'est arrêté parce que, une fois que les concepts d'une théorie, largement connue de ses contemporains, ont été exposés, c'était son intention de les étonner avec une de ses intuitions excentriques. Il a lentement repris la parole :

"S'il est vrai que le temps est étroitement lié à l'état de mouvement et au champ gravitationnel de l'observateur, et donc à la fréquence des vibrations des atomes de son corps, le concept de relativité s'élargit encore plus, lorsque nous effectuons ces réflexions supplémentaires. Nous avons toujours mesuré le temps par rapport à certains phénomènes physiques récurrents. Ainsi, l'année est le chemin du soleil à l'horizon du solstice d'été au solstice d'hiver et vice versa.

Le mois est la durée du cycle lunaire. La journée commence et se termine avec le lever du soleil. Pour le second, l'homme se réfère plutôt à son propre rythme interne, le battement du cœur. Et c'est là que réside le problème. Le rythme cardiaque est-il le même chez tous les hommes ? Je dirais que non. Il y a des hommes qui ont jusqu'à quarante battements de cœur par minute pour atteindre, pour ceux qui souffrent de tachycardie, plus de cent pulsations. En comparant le rythme cardiaque d'un homme à soixante battements par minute, si parfaitement en ligne avec la durée de la seconde, avec un autre à quatre-vingts, nous nous demandons : est-ce que ces deux hommes passent du temps également ? Ou plutôt, leur corps vieillit-il en même temps ? Je ne crois pas, non. En fait : s'il est vrai ce qu'Einstein dit que le temps passe différemment par rapport aux vibrations internes, si mon

cœur bat soixante fois par seconde et le cœur de Faust, au lieu de quatre-vingts, ma minute est soixante pulsations, la sienne de quatre-vingt. C'est pourquoi, en un jour, mon cœur bat soixante soixante fois, soixante, vingt-quatre fois, soit 5 184 000 fois. Le cœur de Faust, en revanche, bat quatre-vingts soixante fois, soixante, soixante, vingt-quatre fois, soit 6.912.000 fois ; puis 1.728.000 fois plus.

Cela signifie que son rythme est intact, et donc que son horloge bouge plus vite que la mienne, de sorte qu'une année il sera 13,3% plus long que la mienne. Il devrait donc vieillir avant moi."

Balthasar fut en partie surpris par ce raisonnement et, en tant que bon connaisseur de la relativité générale, il a donc parlé :

"Einstein avait relié les vibrations atomiques à l'époque.

371

ils étaient plus lents, ces derniers ralentissant - exclusivement en fonction de l'état de mouvement et du champ gravitationnel des sujets concernés. Pas dans une situation physiologique différente. Le temps ne varie pas en fonction des conditions physiques d'un sujet par rapport à un autre, mais en fonction de ces états spécifiques".

Riprese Ferri, qui ne manquait pas de l'esprit critique et créatif typique de son peuple :

"Je crois qu'aux états spécifiques, auxquels Balthasar fait référence, il faut aussi ajouter la vibration vitale de chacun de nous, comme facteur de variation du temps. Et cela ne doit pas être confondu avec l'état psychologique du sujet, qui voit le temps passer plus ou moins vite par rapport à son état émotionnel. La vibration vitale dont je parle doit être considérée comme un facteur objectif, et c'est cette horloge interne de chacun de nous, dont le battement de notre cœur est une partie importante, qui établit un temps distinct pour chacun de nous. Ainsi, le temps est un moment strictement individuel et dire qu'un homme a cinquante ans et un autre soixante soleil parce que le deuxième est né dix ans après le premier, sur la base du calendrier solaire, est une hérésie. Un homme est l'âge qui est marqué par son horloge interne.

C'est pourquoi une personne semble plus jeune qu'une autre, même si elle a plus d'années civiles.

Il a poussé Balthasar :

"Cependant, la plus grande jeunesse apparente d'un homme n'est pas liée à son plus faible nombre de battements cardiaques. D'autres facteurs, y compris des facteurs environnementaux et alimentaires, influent sur cet aspect".

"En fait, j'ai dit que le battement du cœur n'est qu'un élément de la vibration vitale, bien que le plus important. Certes, les facteurs environnementaux et alimentaires ne le sont pas, à tel point que les personnes les plus riches, même si elles sont mieux nourries et moins stressées, ne vivent pas toujours plus que les autres.

En fin de compte, chacun de nous est une horloge, avec son propre rythme, et mesure le temps de l'univers, d'une manière autonome, avec une variabilité qui est plus grande que les petites et moyennes variations, qui sont causées par le mouvement et la gravité.

Ces dernières ne sont plus pertinentes que les vibrations vitales si des vitesses considérables et des champs gravitationnels intenses sont atteints.

"Si c'était vrai, affirma Don Angelo, qui, bien qu'ignorant le contenu de la Relativité générale, qui serait rendue publique par Einstein 15 ans plus tard, possédait intuition et imagination, "le temps reviendrait à être une entité subjective et vain devrait être considéré comme toute tentative, qui s'est succédé pour en faire un phénomène purement physique, mesurable, externe à l'homme. Comme le disait saint Augustin, c'est une dimension de l'esprit".

Ribatté Ferri :

"Pour moi, la vibration vitale est un phénomène purement physique, qui ne peut être observé dans sa plénitude et mesuré, simplement parce qu'elle ne peut être observée dans sa plénitude.

nous avons la bonne technologie. Quand cela se produira, nous aurons ouvert de nouveaux horizons pour la connaissance humaine.

Entrez intelligemment, Don Pedro :

"La vibration vitale dont parle Ferri ne pouvait pas être l'âme, cette entité métaphysique, dont parlent de nombreuses philosophies et religions occidentales et orientales, qui a la grande propriété d'être éternelle et donc de survivre au corps humain ?

"La vibration vitale, je comprends, dit Herr Hofmann, a d'autres caractéristiques. Tout d'abord, c'est une propriété physique du corps humain et il bat son propre temps. Au fil des années, la vibration devrait changer, de même que son horloge interne.

Je ne vois donc aucune relation entre elle et l'âme, qui est placée dans une autre dimension, la dimension spirituelle".

Russe Pomariov a décidé d'intervenir :

"Je crois qu'il faut plus de clarté sur l'âme, sur ses caractéristiques et sur sa relation avec le corps. On ne peut pas être insaisissable sur un sujet qui implique, fascine, mais fait aussi désespérer l'homme depuis la nuit des temps. Aujourd'hui, nous disposons de suffisamment de données pour le décrire pleinement, même s'il est impalpable et insaisissable.

Première question : quand naît l'âme, d'où vient-elle et où est-elle contenue, dans les spermatozoïdes ou dans les ovules féminins ou ailleurs et qui la colle au corps ? L'âme prend-elle forme quand l'être humain est conçu ou quand il naît ? Se connecte-t-il au corps, à sa naissance ou à une date ultérieure ?

Deuxième question : quand l'âme se détache-t-elle du corps ? Quand l'homme mourra-t-il ou plus tard ? À quelle partie du corps est-il relié, au cœur, comme le croyaient les anciens Egyptiens, ou au cerveau ?

Troisième question : s'il se connecte au cerveau, alors que ce dernier s'use avec l'âge à tel point que le vieil homme s'étirole, pourquoi l'âme ne supporte-t-elle pas qu'il soit incorruptible comme immortel ?

Quatrième question : quand, selon la religion chrétienne, les corps se relèveront-ils, qui deviennent incorruptibles et immortels à ce point, quelle fonction l'âme remplira-t-elle ?

Telles sont les quatre séries de questions auxquelles des réponses claires et exhaustives doivent être données, avant de s'aventurer dans les mystères de l'au-delà, afin de ne pas bouleverser les hommes de bonne volonté, afin de les rendre croyants convaincus et impliqués.

C'est le marquis Galluzzo qui a pris la parole pour exprimer ses convictions :

"Je ne sais pas à quoi l'âme est liée, ni d'où elle vient, et je pense que beaucoup d'entre nous ne sont pas capables de répondre adéquatement aux questions insidieuses de Herr Hofmann. Tout ce que je sais, c'est qu'en moi et chez tous les hommes de

373

cet univers magnifique et unique, il y a quelque chose qui nous pousse hors de l'espace et du temps, vers des buts qui n'appartiennent pas à cette réalité.

C'est cette recherche anxieuse, en dehors de la nature, qui me convainc que nous tendons vers un point, que notre mauvaise connaissance physique ne nous permet pas aujourd'hui de nous identifier au raisonnement. Nous comptons donc sur nos émotions et notre foi pour sonder ce monde inconnu et le comprendre afin de l'atteindre.

"Cette tension vers un point d'où nous venons et vers lequel nous nous dirigeons, dit Sagan, n'est plus aujourd'hui une recherche exclusive de la philosophie et des religions. Il y a d'illustres physiciens qui, à partir des équations d'Einstein sur la gravité et de celles de la mécanique quantique, sont parvenus à des conclusions étonnantes, sans troubler la foi, les dogmes et les croyances, concepts insondables et mystérieux.

Je me réfère à la pensée de Frank Tipler, l'un des plus grands érudits contemporains de la relativité générale mondiale, qui, partant du principe que la physique a pour objectif de découvrir la nature fondamentale de la réalité, conclut que, si Dieu est réel, il ne peut s'empêcher de la découvrir. Ainsi l'écrivain, utilisant les disciplines les plus diverses - cosmologie, informatique, physique des particules, biologie de l'évolution, théorie des jeux - construit un modèle mathématique de Dieu, décrivant la théorie du Point Oméga, la théorie physique et expérientielle d'un Dieu omniprésent, omniscient et tout puissant, qui en un jour du futur lointain ressuscitera chacun de nous à la vie éternelle dans une demeure qui est en tous points le paradis de la tradition juive chrétienne.

A ces paroles, non seulement les invités du Millenovecento ont prêté l'oreille, mais aussi ceux des années 2000, car la vie éternelle concerne tout le monde, sans limites de tradition, de culture, de foi et de religion, y compris les athées.

"Tipler commence par définir, de façon originale, la vie comme une forme de traitement de l'information et l'esprit humain comme un programme informatique d'une grande complexité.

Dans la description traditionnelle, la vie est un processus complexe qui est basé sur les propriétés chimiques de l'atome de carbone. Les mots clés ne sont pas "atome de carbone", mais "processus compliqué", de sorte qu'il n'y a aucune raison de croire que des processus similaires ne peuvent être basés sur d'autres systèmes, tels que les cristaux métalliques, comme cela s'est produit, selon certains, pour les premiers êtres vivants. Ce qui compte, c'est la configuration, c'est-à-dire l'information.

Mais la vie n'est pas une configuration statique, mais une configuration dynamique qui dure dans le temps. Donc c'est un procès. Cependant, tous les processus n'ont pas la vie. Les configurations vivantes sont continues et interagissent avec l'environnement, c'est pourquoi la vie est une information préservée de la sélection naturelle".

Le discours devenait si compliqué. Le Prince Statella décida d'intervenir et n'accepta que des raisonnements scientifiques rigoureusement testés :

"Je déteste les écrivains, qui s'aventurent dans des territoires à la limite de l'imaginable, non pas tant pour les considérations étranges auxquelles ils arrivent, mais pour l'usage qu'ils font du langage, délibérément tordu et incompréhensible afin de rendre possible toute interprétation et de semer la panique chez le lecteur.

Palet, qui avait l'intention d'atteindre certains de ses objectifs par l'exposition de Sagan, lui a fait remarquer de continuer et de ne pas prendre en compte l'observation de Statella.

"De cette définition de la vie, Tipler en déduit que les voitures sont vivantes.

En fait, ils sont autoproduits dans l'industrie automobile à l'aide de la mécanique humaine. Il ne s'agit pas, bien sûr, d'une reproduction autonome, mais cela ne doit pas nous détourner des questions fondamentales : les hommes utilisent une industrie biochimique, appelée l'utérus, pour produire un enfant mâle. S'il est vrai qu'une autre espèce vivante est nécessaire à sa reproduction, il est également vrai que les plantes à fleurs utilisent des insectes et autres animaux pour la pollinisation et la dispersion des graines.

En outre, la forme des voitures est préservée par la sélection naturelle, étant féroce parmi leurs différentes "races" la lutte pour la vie.

Dans ce cadre de référence, non seulement les voitures sont vivantes, mais toutes les machines et en particulier les calculatrices".

"Cette audacieuse extrapolation du concept de la vie", ajoute Statella, "ne me convainc pas. C'est fascinant, mais c'est impossible. En fait, les êtres intelligents sont beaucoup plus compliqués : ils ont des sentiments, ils se réjouissent et désespèrent, ils font face chaque jour aux problèmes de leur vie et ils développent une réflexion philosophique sur tout ce qui leur arrive intomate. Ils sont particulièrement affligés par l'absinthe qui a corrodé l'âme humaine depuis qu'ils ont pris conscience : l'existence de Dieu et la fin de l'univers qui les comprend.

"Autant je m'y oppose, autant je m'y oppose, autant je m'y oppose, autant je m'y rallie. Mais moi, comme Tipler, je crois que toutes les activités possibles des gens sont en fait tous différents types de traitement de l'information. Les activités humaines sont des activités mentales et correspondent à une activité du cerveau, c'est-à-dire, au niveau physique, un traitement de l'information".

"Mais sur le plan humain, il ne s'agit pas d'un traitement froid et austère de l'information, mais d'une écoute chaleureuse et humaine, d'un sentiment de plaisir, de réflexion, de culte et d'amour", a répondu Statella.

"Mais il s'agit toujours du traitement de l'information. Et ici, je vais plus loin : étant important la configuration et non le substrat, si vous pouvez prouver qu'une machine continuera à exister pour toujours, la vie continuera pour toujours.

Il y a une similitude frappante entre la conception de l'esprit comme programme d'ordinateur et l'idée chrétienne médiévale d'"âme".

Les deux

sont immatérielles : une séquence d'entiers et un entier (le nombre 2 par exemple) existent abstraitement. Thomas d'Aquin, suivant Aristote, définit l'âme comme " la forme d'activité du corps ". Pour Aristote, la cause d'action formelle est la cause abstraite, par opposition à la cause matérielle et à la cause efficace. Pour un ordinateur, le programme est la cause formelle, tandis que la cause matérielle est constituée par les propriétés de la matière avec laquelle l'ordinateur est construit ; la cause efficace est l'ouverture et la fermeture des circuits électriques.

Pour Thomas d'Aquin, l'âme humaine a besoin du corps pour penser et sentir, tout comme un programme a besoin d'un ordinateur pour tourner.

Je réponds maintenant à une question que, j'en suis sûr, vous m'auriez posée : qu'est-ce que cela signifie que la vie existera toujours ?

Faust s'est rendu compte, en lisant les visages de ses amis, que les concepts qu'il rabougrissait étaient plutôt abscons, alors il a préféré faire une pause, pour leur donner le temps de poser quelques questions.

Lorsqu'il s'est rendu compte que chacun attendait ses conclusions avant de faire ses propres réflexions, il a poursuivi :

"Sur la base des prédictions vérifiables de la théorie du point oméga, Tipler parvient aux conclusions suivantes : l'univers doit être fermé, c'est-à-dire qu'une fois que la poussée expansive due au Big Bang aura pris fin, sous l'effet gravitationnel de la matière et de l'énergie présentes dans le cosmos au point de surmonter la densité critique, il se referme à son tour pour se retirer dans son unicité.

Ce résultat final sera un point unique, appelé le Point Oméga, où la gravité deviendra répulsive.

La vie, qui s'est développée dans l'univers, interviendra pour forcer l'univers à des effondrements coordonnés extrêmes. Mais cela ne peut se produire que si la vie engloutit l'univers tout entier, en ce sens qu'elle l'imprègne totalement et, par conséquent, le dirige de toutes parts.

Tout cela aurait des conséquences surprenantes dans le domaine théologique : la vie, près du Point Oméga, sera omniprésente, acquérant collectivement le contrôle de toutes les sources de matière et d'énergie, disponibles près de l'état final ; au Point Oméga, le contrôle deviendra total. On peut donc dire que la vie devient omnipotente dès qu'elle atteint le Point Oméga, qui, devenu l'information stockée infinie, est omnisciente.

Sur ces prémisses, le Point Oméga a une quatrième caractéristique : Ce n'est pas seulement l'ensemble de la réalité finie, c'est aussi l'achèvement de l'ensemble de la réalité finie. Dans cette vision, le Point Oméga est transcendant et pourtant immanent, par rapport à chaque point de l'espace-temps. Par conséquent, lorsque la vie aura complètement englouti l'univers tout entier, elle incorporera de plus en plus la matière et la distinction entre matière vivante et matière non vivante perdra son sens.

De plus, tous les différents moments de l'histoire universelle s'écrouleront dans le Point Oméga.

La durée, pour le Point Oméga, peut être considérée comme équivalente à celle du Point Oméga.

376

une collection de toutes les expériences de toute vie qui a existé, qui existe et qui existera dans la totalité de son histoire universelle, avec tous les autres moments.

L'inclusion de la totalité de l'histoire universelle passée, présente et future dans le Point Oméga est quelque chose de plus qu'un simple expédient mathématique.

L'identification signifie vraiment que le Point Oméga " fait l'expérience " de la totalité de l'histoire universelle, tous ensemble.

Odoacre avait l'intention d'intervenir : "Qu'entend-on par 'expérience' ? Dans l'usage courant, cette expression signifie que l'activité a visé la connaissance et la pratique des choses, acquises pour la preuve faite par nous-mêmes ou pour avoir des vues faites par d'autres. Par conséquent, expérimenter la douleur signifie acquérir un fait, la douleur, causée par un phénomène interne ou externe à nous, à travers une sensation. "Est-ce que Tipler veut dire ça ?"

"Je pense que oui.

Il soutient, en ne considérant par exemple que le système sensoriel de la vue, que nous voyons une autre personne, notre contemporain, grâce aux rayons de lumière qui l'ont quitté une fraction de seconde auparavant. Mais nous ne pouvons pas voir une personne qui a vécu quelques siècles plus tôt, parce que dans ce cas les rayons de lumière ont quitté le système solaire il y a longtemps.

Nous expérimentons comme simultanés les événements à la frontière de notre cône de lumière du passé. Mais tout le temps et les courbes de lumière convergent vers le Point Omega. En particulier, il y aura tous les rayons de lumière venant de tous ceux qui sont morts il y a des milliers d'années, de tous ceux qui vivent maintenant et de tous ceux qui vivront dans des milliers d'années.

Les rayons de lumière provenant de personnes décédées il y a des milliers d'années ne sont pas perdus à jamais ; au contraire, ces rayons seront interceptés par le Point Oméga, c'est-à-dire, ces rayons seront interceptés plusieurs fois par des êtres vivants qui ont avalé l'univers physique près du Point Oméga.

Pour citer Platon, " Dieu est vraiment éternel, mais le monde est perpétuel ", parce que, pour le monde, tous les événements ne sont pas présents simultanément.

Dans un tel contexte, la vie continue indéfiniment et conduit à un Dieu qui évolue dans son aspect immanent - qui sont tous les événements de l'espace-temps - qui est néanmoins éternellement accompli dans son aspect transcendant, parce que le Point Omega est au-delà de l'espace, du temps et de la matière.

Quand il eut fini de dire ces paroles sans être interrompu, Ferri poussa un grand soupir et resta, sachant très bien que son affirmation de l'évolution d'un Dieu immanent provoquerait les réactions de ceux qui, conditionnés par leurs dogmes religieux, croient seulement en un Dieu bien distinct de la nature.

En fait, Don Pedro et Kadhafi ont en même temps réfuté ces affirmations. Mais ce sont les musulmans, dont la culture n'avait pas souffert des coups sains des critiques cartésiens, qui se sont levés et ont éclaté avec véhémence :

"Allah n'est pas un tissu qui est de plus en plus heureux, et qui est alors prêt pour

377

à la fin des temps. Il se tient dehors et au-dessus de tout et a créé l'univers à partir de rien. Le cosmos, cependant, n'est pas un appendice à celui-ci".

"Expliquez vos pensées à la fin des conclusions que je vais vous faire, qui ne sont pas les miennes, mais celles de cet auteur américain, dont les considérations me semblent correspondre à la vision de l'univers et de son Créateur, Xama, que les Ummit ont".

Cette référence a fait taire tout le monde et Palet, étendant sa main sur la table, a clairement indiqué qu'il partageait.

Alors Ferri continua :

"Tipler arrive à une conclusion surprenante : la théorie du Point Oméga a une importance réelle non pas parce qu'elle confirme les thèses d'une tradition religieuse particulière, mais parce qu'elle identifie un mécanisme physique plausible pour la résurrection universelle.

Dans cette vision, il affirme, avec le physicien John Tyndall, qui a vécu au XIXe siècle, que la science va arracher à la théologie tout le domaine de la théorie cosmologique.

Et ce n'est pas tout : si la religion continue d'être séparée de la science, elle se séparera de l'humanité et de ses intérêts, pour finalement disparaître.

Dans cette perspective, bien que de manière sommaire, il indique les raisons pour lesquelles les religions monothéistes ont remplacé les précédentes, polythéistes,

Le physicien Weinberg, qui partageait le projet de construire un super-colliseur de particules pour vérifier la validité de la théorie du Point Oméga, écrit qu'il serait merveilleux de découvrir dans les lois naturelles un plan préparé par un créateur intéressé dans lequel les êtres humains ont un rôle privilégié.

Gandhi, dans son'AH Religions are fave'così exprimé sur les religions révélées:'Tout en croyant que les principaux livres des grandes religions mondiales sont inspirés, ils souffrent d'un double processus de distillation. D'abord, ils passent par un prophète humain, puis par les commentaires des interprètes. Rien en eux ne vient directement de Dieu.

N'étant qu'un Dieu parfait, il poursuit en disant que son message qui nous est parvenu est affecté par la distorsion en fonction de la pureté de l'agent humain.

Il y a aussi à dire que les principaux livres des grandes religions du monde ont tous plus de mille ans ; et en mille ans, beaucoup de choses se sont produites : la science, la civilisation et la société ont toutes changé radicalement.

Je cite pour vous tous le fait que lorsque le Nouveau Testament a été écrit, on pensait que la Terre était le centre de l'Univers. Aujourd'hui, nous savons que même la Voie lactée, la galaxie dans laquelle nous sommes insérés, n'est pas au centre de l'univers.

Sur la base de ces révélations scientifiques, nous lisons la Bible avec une approche mentale différente de celle de nos ancêtres.

La conséquence est que le même ensemble de mots a un sens différent

378

pour des gens de différentes époques. Si ces significations sont contradictoires, au moins l'une d'elles doit être fausse.

Et c'est parce que les hommes qui ont écrit ces livres étaient limités.

Le seul livre qui n'est pas affecté par ces limitations est le livre de la Nature, le seul que Dieu a écrit de sa propre main, sans l'aide de l'homme.

Cela ne veut pas dire qu'il est le seul guide de Dieu, car à la fin de son raisonnement scientifique, Tipler a pu ou a pu démontrer que la théorie du Point Oméga est compatible avec l'essence du credo de toute grande religion mondiale.

Cependant, il faut souligner que la théorie du Point Oméga ne conduit pas au choix d'une des religions plutôt qu'une autre, pour sa plus grande validité et justesse. Elle ne peut être qu'une base solide pour toutes les religions.

Tipler conclut solennellement qu'aujourd'hui la théorie du Point Oméga permet aux concepts fondamentaux de la tradition judéo-chrétienne-islamique d'être des concepts de physique moderne. La théologie n'est rien de plus que la cosmologie physique basée sur l'hypothèse que la vie dans son ensemble est immortelle. Une conséquence de cette hypothèse est la résurrection à la vie éternelle de tous ceux qui ont vécu.

Cela dit, il est resté silencieux pour de bon.

Palet s'est alors levé et l'a dit :

"Tipler ne dit pas tout ça par conviction personnelle. Il a pu s'engager dans la bonne voie parce qu'il a pu connaître la religion universelle des Ummites, ce qui permettra à l'humanité de surmonter les barrières dressées par les différentes religions monothéistes pour embrasser le credo de Xama, qui est en même temps le Dieu des juifs, des chrétiens et des musulmans. Et cela se produira parce qu'à la fin des temps, la vie forcera l'univers à des effondrements coordonnés extrêmes. Le véritable but de l'humanité est en dehors de la biosphère de la Terre.

379

CHAPITRE XLII

Dans lequel vous condamnez le travail de Grazia Pradetla, le magistrat de Milan, qui enquête avec un zèle excessif sur le massacre de Piazza Fontana.

Le juge milanais Guido Salvini est félicité pour avoir conclu son enquête monumentale sur la "stratégie de tension".

En 460 pages de jugement, l'ordre a dépassé le concept de "massacre d'Etat".

"C'est ainsi que parlaient Zaratoustra et les hommes du SCEI lorsqu'ils décidèrent de développer une chaîne d'attentats explosifs en Italie à la fin des années 60 et au début des années 70, dans le but de perturber tout le pays.

Ils craignaient que le Parti communiste italien, avec les socialistes tièdes et insignifiants, ne prennent le pouvoir ou, pire, que les chrétiens-démocrates ne finissent par aller chercher un accord avec ses dirigeants pour les amener au pouvoir, afin de conserver la présidence du Conseil des ministres et le ministère de l'Intérieur. Et tout cela a été décidé, au-dessus des têtes des dirigeants italiens et américains, avec une autorité qui aujourd'hui seulement, grâce à la machine à remonter le temps, nous avons découvert où il résidait".

Le Prince de Palagonia a prononcé ces paroles sur un ton sévère et dramatique.

"Que les choses soient claires", a dit l'avocat Brancaccio. "Ces chrétiens-démocrates, dont vous me parlez, et tous les partis italiens ont-ils été surclassés par le SCEI dans la définition de la politique nationale et internationale et ont-ils subi des actes de terrorisme sans un mot ? Je me demande s'ils savaient qu'ils n'étaient que de simples instruments entre les mains des autres, ou s'ils savaient et, tout en conservant le pouvoir, s'ils acceptaient que de pauvres innocents soient sacrifiés sur l'autel, ce qui n'était même pas l'intérêt de l'État, mais d'une bande de criminels internationaux, qui faisaient le bien et le mal pour s'en sortir facilement dans chaque partie du globe ? L'histoire du XXe siècle, qui au début nous a semblé rayonnante et nous a fait vibrer par les progrès remarquables réalisés par l'homme dans les domaines technologique et scientifique, est triste et misérable. Nous regrettons le fait qu'une partie sera vécue par nous et que nous ne pouvons rien faire pour la changer.

"Pas forcément", dit Palet en levant le bras en direction de la machine à remonter le temps qui se met à vibrer, à la recherche, comme un chien truffier, de ces événements cachés qui ont conditionné l'histoire du XXe siècle, révélant ainsi les camouflages de ces faux solos, qui, à l'époque

380

les holdings internationales de la puissance économique-financière, avaient raconté les événements à leur goût, les décrivant dans de bons livres pour le gonzo et leurs pairs.

L'endroit étroit et sombre de Genève, où les gens à capuchon habituels étaient rassemblés, a été revu. Cette fois, il a parlé, un homme très grand, mince, portant des chaussures, richement orné de clous qui ressemblaient à de l'or.

Des manches de la longue robe grise, qui cachait sa robe habituelle, apparurent deux poignets de couleur argentée - à cause de son agitation excessive - qu'elle se précipita immédiatement pour couvrir.

Il parlait d'une voix persuasive et mielleuse :

"Grazia Pradella, magistrat de Milan, enquête avec un zèle excessif sur le massacre de Piazza Fontana, la bombe que nous avons placée dans la banque de l'Agricoltura le 12 décembre 1969. Nos objectifs étaient positifs : l'Italie traversait l'une des périodes les plus sombres de son histoire et nous ne pouvions pas laisser les événements se dérouler d'une manière complètement différente de celle qui avait été établie. Nous avons, dans le passé, obtenu, avec la complaisance du président de la République Segni, de tenir les communistes et les socialistes à l'écart du gouvernement, mais les "vieux", plus malades mentaux que physiques, n'ont pas résisté à nos pressions. Elle n'a pas pris la décision que nous attendions, à savoir réformer la Constitution par tous les moyens, afin de donner une structure plus durable aux institutions, qui étaient devenues instables. Il a eu peur et a tiré son petit pied en arrière, mais ce qui est pire, il a laissé dans la merde ceux qui l'avaient soutenu dans cette initiative louable. Mais chez nous, c'est le mauvais payeur qui paie et le tricheur est un homme mort. Une bonne maladie, qui semblait naturelle à tout le monde, l'a écartée".

Sa perfidie a été coupée au couteau et a rappelé aux invités de Villa Palagonia, également pour certaines de ses attitudes, le célèbre cardinal Richielieu.

"Ce procureur - maudit le jour en Italie où les femmes ont été autorisées à entrer dans la magistrature - fouille dans les archives parallèles de la Viminale. Certains députés et sénateurs communistes, dans nos poches, qui, en payant la moitié de leur salaire au parti, sont incapables de couvrir les dépenses qu'ils encourent, et ils sont nombreux, ont, ces dernières années, fait un travail habile de désinformation. Ils ont fait croire au public que les archives vraiment dangereuses sont

celles des Carabiniers, qui, étant une police militarisée, classent tout avec une désinvolture déconcertante, détectant des noticités sans intérêt. Ils ne savent pas que, depuis le départ du Roi, leurs archives contiennent des informations sans importance, du moins pour nous. Ainsi, nos amis de la Viminale ont pu travailler sans être dérangés pendant de nombreuses années, recueillant ainsi des nouvelles épiciées sur tout et sur tout le monde. Cette magistrate a compris notre jeu et met le doigt là où il ne faut pas. Nous avons deux officiers de police après elle.

a fait semblant d'agir sous son contrôle dans l'enquête sur les attaques explosives, alors qu'en fait, ils n'ont guère coopéré, mais, ce qui est plus important, ils ont signalé toute information utile, notamment sur la façon dont le médecin allait coucher et avec qui il allait le faire.

"Nos amis de la Section des opérations ont commencé à faire le nécessaire pour perturber les opérations ", a demandé l'homme à capuchon qui était assis ce soir-là à la tête de la table rectangulaire.

"Ils fonctionnaient bien. Il y a eu d'innombrables appels intimidants. Nous savons comment les femmes réagissent dans ces cas. Finalement, ils finissent par céder.

Nous ne nous sommes toutefois pas limités à des appels téléphoniques menaçants. Nous avons créé de nombreuses activités troublantes, comme la visite de faux voleurs dans son appartement qui, après l'avoir fouillé, ne lui ont rien pris.

Un jour, de la fenêtre d'un immeuble à côté du sien, nous avons fait apparaître un homme tenant un fusil. La pauvre s'est littéralement énervée.

Je suis sûr que ce n'est qu'une question de temps et qu'en fin de compte, l'enquête sera confiée à des personnes plus expérimentées et plus sûres".

La machine à remonter le temps s'est assombrie pendant un court instant ; elle a recommencé à fonctionner immédiatement après et a envoyé des images du même foyer, mais un an plus tard.

Il était daté du 11 février 1998.

Le même homme mince a pris la parole. Il avait l'air exultant :

Le juge milanais Guido Salvini a bien fait son travail : il a clos son enquête monumentale sur la " stratégie de tension ". En 460 pages de sentence-ordonnance, il a surmonté le concept de " massacre de l'Etat ", si cher aux anciens communistes, pour parler de " souveraineté limitée " par " directives atlantiques ". Il a officiellement demandé l'inculpation pour espionnage et complicité dans le massacre d'un officier de la marine américaine, parce que, en tant que chef présumé de la structure d'information de la CIA en Italie, il poursuivait l'intention de coup d'État.

En bref : la cellule milanaise et vénitienne du Nouvel Ordre posa les bombes sur Piazza Fontana et Brescia ; les néo-fascistes romains de l'avant-garde nationale collaborèrent aux attaques mineures du 12 décembre 1969 ; le Bureau des affaires réservées du Viminale recruta des terroristes de droite, construisant la fausse piste anarchiste ; le S ! D intervint pour que les Giannettini et Pozzani, qui faisaient l'objet des enquêtes de la CIA, prennent la fuite ; la CIA leur fournit les explosifs et les entraîne à bombarder.

Tout cela dans un cadre international splendide, dans lequel le président du Conseil des ministres de l'époque, Mariano Rumor, a servi de terminal politique de la stratégie extrajudiciaire. On pensait qu'il y aurait un coup d'État imminent, un projet bien vu par les Américains, avec la montée de la

place de droite, " en colère " contre les bombes des anarchistes, ce qui conduirait à la proclamation de l'état d'urgence.

Mais, comme d'habitude, les chrétiens-démocrates ont eu peur, car, consternés par les 16 morts sur la Piazza Fontana. Il s'est aligné sur un compromis,

382

également exhorté par Aido Moro : à bloquer le coup d'Etat et, en échange, à donner le feu vert à la fausse voie anarchiste".

L'homme mince s'abandonne alors au rire, ce qui ne change cependant l'attitude d'aucune des personnes présentes, qui restent strictes à l'écoute.

"Tout ce cadre monumental conduira à ce que la vérité sur les véritables instigateurs de ces attentats ne soit pas établie et ne servira qu'à créer beaucoup d'agitation, utile pour certaines opérations politiques internes, de basse ligue. Et c'est ce que nous voulions."

Tout le monde a applaudi, sauf un, qui a été immédiatement remarqué. Les personnes présentes se sont tournées vers le capot, qui était resté avec les mains croisées sur la poitrine, et ont attendu son intervention, qui n'a pas été longue à venir :

"J'ai lu dans l'ordonnance du juge Salvini que notre homme Guerin Serac a été mis en cause pour un gang armé. Pourquoi est-ce arrivé ?"

Le magistrat l'a sommairement désigné comme le chef d'un international noir, qui se déguise sous la direction de l'agence de presse portugaise "Aginter Press", considéré comme un centre d'infiltration dans la gauche européenne et de recrutement de mercenaires en Afrique. Une agence occulte, utilisée par le réseau américain pour des opérations sales et non-confessables. Je pense que c'est loin de la vérité.

Personne n'a applaudi cette fois.

Il y avait un sentiment de malaise et de désapprobation à l'égard de ce qui avait été constaté par le magistrat romain. Y avait-il une faille dans le monde inaccessible de SCEI, que quelqu'un, bien qu'indirectement, examinait de près ?

Il parlait avec sévérité ('cagoulé, assis à la tête de la table :

"Nous ne pouvons prendre aucun risque. Si nécessaire, l'élimination devrait être prévue, comme nous l'avons fait avec le Secrétaire général de l'ONU, Dag Hammarskjold, en 1961".

"C'était une opération organisée et menée avec beaucoup d'habileté : seulement deux heures plus tôt, nous avons appris par des agents de renseignement sud-africains, sous notre contrôle, que cet avion aurait transporté Hammarskjold de Léopoldville en Rhodésie du Nord. Nous avons placé six livres de TNT dans le chariot de l'avion pour nous assurer que son explosion désintégrerait l'avion. Une erreur a été commise, mais elle n'a pas eu d'incidence sur le succès de la mission : l'explosion s'est produite non pas au moment du décollage, comme nous l'avions prévu, mais pendant la phase d'atterrissage à l'aéroport de Ndola. Le secrétaire de l'ONU compromettait sérieusement nos intérêts dans ce domaine. Il s'était mis en route pour tenter de jouer le rôle de médiateur dans le conflit entre le Congo et la région sécessionniste du Katanga. Il voulait rencontrer Moïse Chombe, le chef des rebelles congolais, pour négocier une trêve dans la guerre civile qui sanglante l'ancien Congo belge.

Il soutenait la tentative de Chombe pour la sécession du Katanga, le pays riche de l'Afrique du Sud.

383

une province du Sud, administrée par nos agents, qui aurait été expulsée de ces territoires si cela s'était produit. Et cela aurait compromis nos intérêts. Nous l'avons averti de profiter du poste de secrétaire de l'ONU, où nous l'avions placé, mais il ne voulait pas nous écouter.

Ces Nordiques, lorsqu'ils deviennent idéalistes, sont plus dangereux que les fanatiques musulmans.

"Qui pensez-vous confier à l'élimination de notre agent, qui a été découvert ?"

"Pour Markus Wolf, connu sous le nom de Misha, chef des services de renseignements est-allemands, un homme aux traits raffinés, intelligent et assez sage.

Nous lui avons construit une belle carrière, l'amenant en 1952 au sommet de la Hva, le département de la Stasi delia, délégué à l'espionnage. Après la chute du mur de Berlin, il se réfugie en URSS, puis en Autriche puis en Allemagne où il est arrêté. Mais nous l'avons fait acquitter et aujourd'hui, il jouit de sa réputation d'agent compétent des services secrets, écrivant même des livres sur son activité passée.

Nos amis journalistes sont en train de lui créer le halo de sympathie et de crédibilité qui lui convient.

Aujourd'hui, nous sommes très reconnaissants et nous sommes prêts à exécuter n'importe laquelle de nos commandes avec une promptitude et un dévouement absolus. Il ne commettra pas d'erreur, comme il ne l'a jamais fait dans le passé".

La machine à remonter le temps s'arrêta de fonctionner et une bougie fut allumée dans la galerie des glaces, que le Prince de Palagonia avait placée sur la table devant lui, sans aucune raison apparente. Il illuminait légèrement les visages fatigués de tous les invités de la villa qui, transfigurés dans les traits somatiques par la lumière ondulante, révélaient encore plus leur déconcertement et leur déception pour la gestion monstrueuse des pouvoirs occultes des intérêts politiques et économiques du monde.

C'est Simon, dit "Che", qui l'a secoué :

"Lorsque le pouvoir des États, qui au cours des siècles passés ont comprimé les libertés individuelles, transformant les hommes en de simples automates, coincés dans des structures prédestinées à la sauvegarde des intérêts dits collectifs, a pris fin, de sorte que l'individu a été et est encore contraint de subir avec découragement le pouvoir excessif des institutions, il est apparu, depuis le début du siècle, le contrôle de toute activité politique et économique par des organisations monopolistiques supranationales, avec le souci de pérenniser les intérêts des familles, clans et autres groupes du pouvoir.

Cette situation conduit à la dégradation de la planète, il n'est donc pas improbable que les soi-disant démocraties occidentales, en affrontement acharné avec les théocraties islamiques, se transforment en oligarchies. Objectif qui semble vouloir poursuivre le SCEI".

Cette situation conduit à la dégradation de la planète, il n'est donc pas improbable que les soi-disant démocraties occidentales, en affrontement acharné avec les théocraties islamiques, se transforment en oligarchies. Objectif qui semble vouloir poursuivre le SCEI".

"Mais c'est ce qu'il faut éviter ", a poursuivi Palet, " en fournissant, non pas aux différents gouvernements, directement ou indirectement contrôlés par le SCEI, mais aux populations, les informations qui serviront à transformer ces démocraties faibles et apparentes en formes de gestion des biens et intérêts publics par toutes les catégories sociales. Au terme de cette expérience extraordinaire, lorsque nous manifesterons nos convictions, nous serons attaqués de toutes parts et nous serons qualifiés de subversifs et de pas-daran.

Les médias de tous les États vont s'élever contre nous, mystifiant et désinformer. C'est précisément le pouvoir de la presse, qui a été créée pour contrecarrer le pouvoir politique, qui sera son puissant allié. Quelques prêtres et pasteurs de toutes les religions, au lieu de comprendre le nouveau message de paix, viendront sur nous, nous crucifiant comme ils l'ont fait avec le Christ, qui a fait faire à l'humanité entière un grand pas en avant pour le salut non seulement de l'âme de chacun.

Mais nous, selon les paroles de Jésus, nous continuerons à marcher, avec un dévouement absolu au bien commun, le chemin qui nous conduit à la compréhension de l'être et du devenir, pour l'accomplissement des fins pour lesquelles les univers infinis ont été construits.

385

CHAPITRE XLIII

Il parle du coup d'Etat chilien du 11 septembre 1973 à Santiago et du président Ailende défendu par un groupe de jeunes mal organisés et mal armés.

"Ces dernières nuits, nous avons appris", commença Simon, dit "il Che", "que depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, certains présidents des États-Unis d'Amérique ont décidé, avec facilité et sans scrupules, le sort de certains chefs d'État, considérés comme dangereux pour les intérêts de leur pays. Ils sont même allés jusqu'à décréter leur élimination physique.

Ces véritables assassinats politiques étaient présentés comme des opérations visant à sauvegarder la liberté et la démocratie du peuple. Il ne fait aucun doute que l'URSS a joué un pouvoir de domination absolue sur les États dits satellites, appelés par euphémisme frères du communisme international. Mais les États-Unis n'en ont pas été moins, avec une politique d'abus et d'hégémonie sans précédent, exercée avec des actions plus subtiles et moins visibles. Les Soviétiques ont utilisé les goulags, les Américains ont utilisé leurs services secrets, qui se sont également alliés au diable, pour atteindre les forums objectifs sordides. Mais ces opérations se sont parfois retournées contre eux. Jamais auparavant l'adage évangélique " celui qui blesse par l'épée, par l'épée périt " n'a été aussi approprié. Nous avons vécu une période très triste, mais je pense que des temps encore plus sombres nous attendent,

Simon prit une courte pause pour avaler la salive qui lui accablait la gorge, ne laissant pas sa langue se détacher et s'exprimer couramment. Il a finalement recommencé à parler :

"On ne peut pas oublier ce qui s'est passé à Santiago du Chili le 11 septembre 1973, lorsqu'un innocent a été tué pour la soif de pouvoir insouciante de certains soldats, biologiquement soutenus par des agents secrets américains, qui ont dû écraser toute tentative de maintenir un gouvernement socialiste dans un pays sud-américain, après l'amère expérience avec Fidel Castro.

Don Pedro, toujours attentif aux questions sociales, a demandé si la machine à remonter le temps pouvait leur fournir des images des derniers instants de la vie de Salvatore Ailende, Président du Chili, démocratiquement élu, comme il l'a souligné amèrement.

Palet a seulement dit aux passants de se souvenir de la date du 11 septembre "parce que l'histoire est implacable et ne pardonne pas comme Dieu le jour du jugement dernier.

Il a levé la main gauche et il a fait nuit dans le hall, pendant que la voiture reprenait - 386

si avec une plus grande veine de remonter dans le temps pour chercher ces moments qu'aucun livre ne pourrait jamais décrire avec le même drame.

Une date est apparue : le 10 septembre 1973. Les cloches d'une église de Santiago sonnaient 11 fois, tandis que les aiguilles d'une horloge, qui semblaient fatiguées de bouger, marquaient 23 heures.

Comme si d'un épais brouillard émergeait un groupe d'hommes, désordonnés, vêtus de vêtements pseudo-militaires. Ils étaient à côté d'un système d'eau potable.

"Il ressemble à celui de Viscachas, au pied de la cordigliera au sud de la capitale", a déclaré Don Pedro.

Ces tireurs avaient l'air fatigués et endormis. L'un d'eux prit le fusil de son côté et, après l'avoir pointé dans différentes directions vers des ennemis inimaginables, éclata :

"Ces salauds, soutenus par des soldats et des policiers qui ont trahi leur président, nous ont attaqués, mais nous avons réussi à maintenir notre position. Ils détestaient nous crier dessus pour être " Hillendistes ", et nous leur avons répondu que nous étions fiers d'être les disciples du Président.

L'air devait être humide et lourd, parce que ces jeunes gens étaient en sueur.

Simon ne perdit pas de temps et demanda à Palet s'il pouvait vivre ces moments dramatiques avec ce groupe de personnes désespérées.

Il n'a pas fini sa demande. Il se retrouva, aux manches de chemise et avec un pantalon de velours noir tenu par une ceinture enroulée, à une cinquantaine de mètres de ces garçons, qui sautèrent immédiatement, pointant leurs armes sur lui.

Il a crié, en espagnol, qu'il avait été envoyé là-bas pour renforcer leur garnison et ceux qui l'ont accepté, enchanté par son apparence rassurante.

Une cigarette était allumée et il se tenait au milieu d'eux.

Le temps ne semblait jamais passer. À 2 h du matin, l'air est devenu épais et collant. Cela a rendu la veillée encore plus fatigante.

Un des jeunes hommes s'est mis à parler :

"Nous avons appris qu'à quelques kilomètres d'ici, la police, l'armée, qui ont prêté serment d'allégeance au président, avec quelques unités paramilitaires, gardent mille camions, arrêtés sur la route à cause d'une grève des transporteurs, qui ne me dit rien de bon".

"Ils disent qu'ils ont été financés par quelqu'un de l'ambassade des États-Unis, pour paralyser le pays et ainsi créer un état de crise et de pauvreté. Mais les étudiants et les travailleurs se sont généreusement mobilisés et ils ont eux-mêmes assuré le chargement et le déchargement des marchandises pour faire survivre le Chili.

Une belle jeune fille créole s'est assise avec Simon et lui a demandé d'où il venait et pourquoi il avait choisi de soutenir le Président.

Simon la regarda fixement et vit dans ses yeux l'espoir qu'il fuyait. La jeune femme, plus que ses pairs, avait senti le drame qui se déroulait et,

387

donc il n'y avait pas d'illusion. Mais elle aimait être là, avec ces gens désespérés qui défendaient une idée, une cause. Elle s'en fichait si elle perdait sa vie aussi, si cela signifiait quelque chose pour ceux qui restaient.

Simon ne lui répondit pas ; il regarda en direction du clocher qui marquait les trois.

Ils ont décidé que certains d'entre eux pouvaient rentrer chez eux et se reposer, parce que le lendemain, ils auraient certainement des surprises de toutes sortes et qu'ils devaient économiser leur énergie pour faire face à toute urgence.

Deux d'entre eux ont pris une jeep pour aller voir ce qui se passait à Santiago. Simon a demandé et a pu monter à bord.

"Attention, nous devons maintenant passer devant le dépôt des camionneurs en grève. Nous pourrions être agressés."

L'un des deux a armé son poulain, mais l'opération a été inutile car ils n'ont vu aucune âme vivante : aucun soldat, aucun policier, aucun chauffeur de camion. Où sont-ils allés et ont fait quoi ?

Devant la Cristallerie du Chili, la plus grande usine de bouteilles du pays, ils s'arrêtent pour parler à leurs camarades de garde, qui sont nerveux.

"C'est une nuit étrange. Il n'y a pas un seul fasciste dans la rue, comme si le diable t'avait englouti."

"Le Ciel voulait, soupira un homme âgé, qui ne pouvait pas et maintenait sa jambe droite stable.

"Nous n'avons même pas vu les camionneurs, qui ont abandonné inexplicablement le (or signifie. Je n'aime pas ça. Pendant que nous gardons des garnisons inutiles, les autres, j'en suis sûr, agissent au détriment du Président.

Le jeune conducteur de la jeep a remarqué que les gardes étaient contrariés par ces paroles, alors il a immédiatement mis en marche et a commencé à crier dans la voiture : "Venceremos".

Ils m'ont dit : "On va faire des vencers", ce qu'il a fait,
étranglée et mortifiée.

Après quelques tours, l'un des deux jeunes hommes est descendu : " Je me repose quelques heures à la maison. Viens me chercher."

Simon et son chauffeur restèrent dans la voiture, et ce n'est qu'à ce moment qu'il sembla remarquer qu'il y avait un homme à côté de lui, dont il ne savait rien.

Le Che sentit de ses yeux l'inconfort qu'il ressentait. Avant de lui parler, il lui a demandé son nom et s'il était marié.

"Je m'appelle Gualtiero, je suis étudiant et je suis pauvre, dit-il en plaisantant, mais il ne sourit pas.

"Je vis avec une étudiante de 20 ans qui m'a donné un fils. Il a deux ans." Et c'est tout ce qu'il a ajouté. Avec colère, il poussa le levier de la marche en avant, qu'il griffa en se plaignant, comme s'il voulait non seulement donner une nouvelle impulsion à la jeep pour qu'elle roule plus vite, mais même pousser tout le Chili à s'opposer à la violence d'une classe de pouvoir grossière,

388

qui, s'accrochant à ses intérêts, essayait d'empêcher le pays de sortir de son retard.

"Je te ramène à la maison parce que je dois prendre une douche pour que tu puisses rencontrer ma famille."

Il a trouvé sa femme à la porte de la maison, le bébé sur ses genoux.

Ils sont arrivés et n'ont pas eu le temps de s'asseoir à la table, que la radio a diffusé une annonce :

"Les Mueblerías Chile rappellent tous les travailleurs pour la réunion syndicale à l'heure convenue. Je répète les Mueblerías Chile...".

Le jeune homme n'a pas attendu la fin du communiqué : il a couru au téléphone et a appelé la direction du Front intérieur du Parti socialiste :

"La réunion syndicale est-elle confirmée ? Avertissez d'urgence les camarades de l'union".

Les deux jeunes hommes se regardent dans les yeux : l'annonce signifie que l'armée est en train de commettre un coup d'Etat et que les camarades de l'appareil de sécurité du Parti socialiste doivent courir immédiatement à leurs postes de combat.

Simon et son jeune homme ont couru dans les escaliers et ont sauté dans la jeep.

A cinq heures, une pluie fine et gênante a commencé à tomber. Dans un virage, la voiture a glissé, à cause des pneus lisses, sur l'asphalte mouillé par la pluie, et nous avons presque raté qu'elle est entrée en collision avec un camion, qui a roulé à grande vitesse, ignorant toutes les normes de sécurité routière.

Il y avait un homme brandissant une mitrailleuse montée sur la cabine sur la poitrine. Simon baissa instinctivement la tête, craignant de se faire signer les coups de cette arme à feu, ne réalisant pas que, appartenant à une autre époque historique, son image était éphémère et ne pouvait donc pas interagir avec cette réalité : les rayons de lumière, réfléchis sur son corps, sont venus de l'an 2000.

Le chauffeur de la jeep l'a rassuré en lui disant que c'étaient des camarades socialistes. Ils leur ont appris que la flotte chilienne qui aurait dû participer avec la marine américaine à une opération militaire, avait occupé le port de Valparaiso et que tous les régiments avaient été cantonnés.

"Si les forces armées ont déménagé, cela signifie que les choses vont très mal. Mais nous n'abandonnerons pas et nous ne gagnerons pas."

"Certainement, nous gagnerons, répondit le mitrailleur qui, tremblant sur le chevalet rudimentaire, sortait de son logement et aurait fini par sortir du camion si ce jeune félin, typique de la vingtaine, n'avait pas réussi à le bloquer et à le ramener sur les lieux.

Simon sourit, parce qu'il pensait avoir revu cette scène, enfant, au théâtre de marionnettes, qui se déplaçait par pas saccadés et maladroits, tandis que d'autres leur prêtaient leurs paroles.

"Pauvre président, se dit-il, défendu par un groupe de jeunes gens qui

"La guerre a été confondue avec un jeu.

La jeep atteignit Puente Alto à sept heures du matin, alors que le soleil avait déjà illuminé la ville.

Ils y apprirent que les soldats du régiment de Ferrocarrileros avaient occupé le char et que le groupe qui le défendait, submergé par les forces prépondérantes, s'était retiré sans combattre.

Ils se retrouvèrent tous ensemble dans la maison de sécurité que le parti avait dans le village ; ils posèrent leurs armes sur la table : trois pistolets semi-automatiques, deux revolvers, trois doublets, une répétition Remington, quelques bougies dynamite et quelques cartouches.

"Qu'est-ce qu'on en fait ? "On peut à peine éloigner quelques chiens errants.

"Si tu ne veux pas danser, laisse la piste ouverte."

"Nous n'allons pas battre en retraite, mais pour l'amour du ciel, on nous a garanti que nous aurions les armes le moment venu.

"Ils viendront.

Il ne faut pas désespérer, ils viendront", a déclaré l'un des groupes, qui savait très bien qu'il mentait, car il n'était pas vrai que certains soldats étaient restés fidèles au gouvernement et donc disposés à ouvrir leurs arsenaux à l'avant-garde populaire.

"Nous, révolutionnaires socialistes, nous sommes trompés. Nous avons toujours méprisé les militaires, les considérant comme des serviteurs et des gardiens du pouvoir conservateur et nous exigeons aujourd'hui qu'ils se tiennent à nos côtés pour combattre le coup d'État, oubliant qu'ils sont les enfants de paysans et de travailleurs et que, par conséquent, mieux que nous, ils comprennent la souffrance humaine".

A huit heures, ils ont entendu des coups de feu : les premiers coups de fusil, qui ont été immédiatement remplacés par le grésillement des mitrailleuses.

Mais le pire restait à venir : sur la tête de gens humbles et sans méfiance, des hélicoptères ont commencé à voler, tirant sur tous ceux qui se déplaçaient.

Simon, avec son chauffeur dans la voiture, bien caché sous des plantes, allume la radio, qui diffuse déjà des marches militaires, pour célébrer des victoires inexistantes.

Mais le scénario n'a pas duré longtemps : à neuf heures moins d'un quart, la première interdiction du coup d'État militaire a été entendue, dans laquelle il a été dit qu'Allende résistait inutilement à la Moneda, au palais du Président.

Le jeune homme, qui était avec Simon, était imprécis et, lorsqu'il a mis la jeep en marche, il a dit que nous devons courir immédiatement au secours du président.

Quelques kilomètres plus tard, ils ont été rattrapés par un petit camion, sur lequel se déplaçaient des civils et des carabiniers, armés de fusils automatiques.

Cette vue les rendait heureux.

Tout le monde n'avait pas trahi le président. Ces hommes, qui les saluaient en levant le poing et en criant "nous gagnerons", les trompaient sur le fait que peut-être la meilleure partie du peuple avait choisi d'être la démocratie et la liberté.

Mais l'illusion n'a pas duré longtemps. Après cinq kilomètres, ils ont vu le véhicule à l'envers et en flammes et les corps de ces malheureux mourants au sol.

Ils n'ont pas eu le temps de se remettre de la surprise que plusieurs coups de feu ont été tirés d'un commandement de carabiniers voisin. Ces soldats n'avaient pas hésité à tirer sur leurs collègues qui se précipitaient pour défendre Allende.

Eux aussi, les carabiniers, s'étaient divisés et le Chili était alors perdu.

Ils se sont abrités autour d'un coin, d'où ils ont répondu au feu, tandis que deux de leurs compagnons allaient chercher les armes de ceux qui avaient été touchés.

Au bout d'un moment, ils se sont rendu compte qu'il était inutile de rester dans cet endroit, alors ils ont décidé d'atteindre Santiago par différents chemins. Ils ne se reverraient plus jamais, car plusieurs d'entre eux perdraient la vie au combat.

Simon et le chauffeur de la jeep, qui n'avait jamais abandonné un seul instant, se sont dirigés vers le centre-ville.

Leur véhicule, cependant, s'est rapidement arrêté et ne voulait plus savoir où aller.

Ils se sont fait livrer une voiture par un homme énergique, qui a exigé un reçu pour le retour du véhicule dès que la révolution a pris fin.

Après plusieurs fusillades, ils sont arrivés à San Miguel, où ils se sont retrouvés avec un groupe de résistants, barricadés dans un dépôt d'outils.

C'est là qu'est arrivé le dernier discours de Salvador Allende. Il disait que tôt ou tard, les grandes avenues s'ouvriraient pour faire avancer l'homme libre.

Et ces garçons se sont mis à pleurer alors qu'il commençait à pleuvoir, à la fin d'une journée qui a duré trop longtemps.

Ici, les images furent interrompues et Simon revint parmi les invités de la villa des monstres des Princes de Palagonia.

Palet, dans le silence général, a dit que ce jour, le 11 septembre, devrait être commémoré. Parce que l'histoire se répète avec moquerie.

Les statues de pierre sombre, placées le long du périmètre de la Villa Palagonia, pénétrées d'une tristesse infinie, commencèrent à se déplacer lentement. Leurs instruments donnaient à l'air un son long et gémissant, ce qui semblait être le salut extrême du président Allende à la vie et aux espoirs du peuple chilien, un nouveau dompteur de chevaux comme l'héroïque Hectores,

391

CHAPITRE XLIV

Dans lequel le général vietnamien Giap demande qu'on ne se souvienne pas d'un homme de guerre, qui a sacrifié la vie de milliers de soldats, mais d'un général de paix, il est également rappelé que dans les années tragiques de la guerre du Vietnam est né en Amérique le mouvement de jeunesse des Hippies qui marquerait le XXe siècle.

Le Ciu-En-Tsin chinois a crié : "Vietnam", et son cri a explosé partout dans le hall. Les demi-bustes des statues des nobles de la Maison des Princes de Palagonia, qui faisaient saillie trop loin des niches sur les murs de la galerie des Glaces, agitaient convulsivement les bras et les mains dans une vaine tentative pour attraper quelqu'un et le transporter dans une autre dimension.

C'est à ce moment que les hôtes de la villa ont entendu clairement les plaintes de milliers d'hommes et de femmes, qui venaient des entrailles de l'espace et du temps.

Ils ont tremblé.

Ils ressentent le besoin de s'accrocher l'un à l'autre autour de la table, qui est devenue un centre de gravité.

Ils regardèrent en direction de Palet et du Prince de Palagonia qui, comme d'habitude, resta froid et compatissant.

Ils ont compris qu'un nouveau voyage commençait à scruter l'une des périodes les plus dramatiques de l'histoire humaine sur Terre, la troisième planète de l'étoile Gaa, selon les Ummit.

Ciu-En-Tsin n'a pas été impressionné par ces sons, qui se répandaient dans la galerie des glaces dans une alternance de tons, maintenant bas, maintenant élevés, produisant un effet Doppler, ce qui les rend encore plus lugubres. Il s'approcha de la fenêtre et l'ouvrit de force : la lune, dans sa plus grande splendeur, inondait de lumière chaque objet.

La machine à remonter le temps, lorsqu'elle a été touchée, a commencé à vibrer.

"Le 30 janvier 1968, au tournant du Nouvel An Lunaire vietnamien, le Thé, il n'y avait pas de lune dans le ciel et 40.000 soldats de l'armée populaire vietnamienne, arrivant de l'ouest, tombèrent sur la plus puissante armée du monde, l'armée américaine du Général Westmoreland, combattant également au sud du fleuve des Fragrances, dans la vallée des Temples. Les Américains ont été mis dans l'ennui et le président Johnson pour la première fois a commencé à penser que la guerre pourrait être perdue. Il a été dit qu'il ne pouvait pas dormir ces nuits-là, tournant autour de la table, sur laquelle a été placé le modèle de la ville de Ke Sanh. Je suis sûr qu'il s'est souvenu des paroles de Ho

Chi Minh, prononcé avant la bataille de Dien Ben Phu, en mars 1954, lorsque les Français furent vaincus, perdant des milliers d'hommes : " Vous pouvez tuer dix de mes hommes pour chacun de vos hommes que je tue. Mais même alors, tu perdras et je gagnerai."

"Nous devons comprendre comment une armée de révolutionnaires, construite avec des méthodes artisanales et des structures improvisées, a réussi à affaiblir l'armée américaine, qui disposait des moyens et des technologies les plus avancés", a déclaré le Russe Pomariov.

"La seule façon de comprendre comment les choses se sont passées est de se tourner vers le protagoniste incontesté de l'incroyable victoire vietnamienne : le général Vo Nguyen Giap. Mais de quelle manière et à quelle époque historique pouvons-nous le rencontrer ?"

"Je crois que pour avoir de l'objectivité dans ses jugements, il faut le déguiser loin des années de guerre, alors qu'il est vieux et fatigué, peut-être déçu par l'absence de réformes dans son pays, il ne fait que repenser ces événements avec détachement.

Palet s'absenta et leva le bras en direction de la machine à remonter le temps, ce qui fit apparaître des images.

Il a vu une maison coloniale, joyeuse et insouciant. À la porte, assis dans un fauteuil en osier, il y avait un vieil homme, court, mince, aux cheveux blancs, qui entourait un visage large, avec un front haut.

Tout autour il y avait plusieurs habitations d'un Hanoi sobre et mesuré.

Ce vieil homme devait être lui, le général, qui n'avait rien d'un martial.

L'œil, cependant, était toujours le même : vif et attentif.

Un soleil fatigué se couchait lentement, colorant les quelques nuages de pourpre, couchés sur l'horizon, prêts pour le repos de la nuit.

Le général se leva lorsqu'il vit Ciu-En-Tsin et l'Américain Tony Sagan, choisi pour leurs dessins insondables du destin, le rencontrer. Il ne comprenait pas qui ils étaient vraiment et se croyait devant les journalistes curieux habituels des détails les plus chauds de la guerre qu'il avait gagnée, pour être révélé à une opinion publique maintenant désenchantée. Il s'est cassé le nez. Mais il ne s'est pas assis, à cause de ce sens inné de l'hospitalité chez les hommes orientaux.

Il inclina légèrement la tête, leur serra la main et les fit asseoir.

Il attendit en silence qu'ils se parlent tous les deux.

Ils ont dit qu'ils étaient deux correspondants d'un journal américain, qui voulait traiter avec une grande figure de l'histoire vietnamienne, oubliée et isolée par le Comité Central, qui prétendait même qu'il était autorisé de temps en temps à donner des interviews à des étrangers sur tout sujet.

Lui, le grand général Giap, adoré par ses soldats, admiré par les érudits des doctrines militaires, ne pouvait parler sur ordre que comme le plus humble des hommes ! Le Parti omniprésent et envahissant n'avait plus confiance en son héros.

393

Ils n'ont pas dit ces choses dans un esprit partisan, et certainement pas pour défendre des droits de liberté dont ils ne jouissent plus, même dans les pays dits occidentaux, où la presse a longtemps abdiqué son rôle fondamental, celui de critiquer le pouvoir dominant.

Le vieux général a senti que les deux types devant lui n'appartenaient pas à son époque. Il le ressentait avec ce sixième sens qui l'avait aidé dans les moments les plus dramatiques de sa vie d'homme d'armes. Il était convaincu qu'il devait s'ouvrir aux deux étrangers.

Il s'est immédiatement moqué de lui.

Ce n'était pas un mythe. Le seul mythe était le peuple vietnamien et il était le fils de ce peuple.

"Je suis comme tout le monde. J'étais commandant en chef et ce rôle m'a forcé à élaborer de grands plans stratégiques. Mais le soldat qui affronte l'ennemi et met sa vie en danger et perd sa vie est le même que moi.

Il a dit à sa femme de préparer une boisson chaude pour les invités. Quand il est parti, il a recommencé à parler :

"Toi, ma femme, tu crois que le parti m'a isolé. C'est pourquoi il souffre en silence. Pour ne pas la contrarier, je préfère vous dire combien je tiens à elle en son absence".

Le vieil homme regarda autour de lui, comme s'il cherchait un objet, qui serait utile pour la narration. Et il l'a trouvé : un couteau, avec un manche en bois corrodé par la sueur de nombreuses mains, avec une lame légèrement courbée.

Il l'a pris et l'a posé sur la table devant lui.

"J'étais révolutionnaire depuis mon enfance. Dans An Xa, le petit village où j'ai vécu, mon père, romantique et rêveur, m'a lu les poèmes héroïques, dans lesquels le champion du bien a finalement triomphé et les sujets, ainsi que leurs souverains, ont connu un grand bonheur et bien-être. J'ai été tellement pris par ces histoires qu'un jour mon père m'a raconté l'histoire d'un héros malheureux qui, capturé par ses ennemis, était aveuglé, je me suis enfui pour ne pas me laisser voir que je pleurais.

Ma mère, d'autre part, m'a parlé des combats contre les Français, que mon grand-père avait combattus et à partir de ce moment, j'ai commencé à les haïr, voyant en eux les méchants des contes fantastiques de mon père.

Quand j'avais 14 ans, je suis allé au lycée franco-vietnamien de Quoc Hoc, où j'ai rencontré des jeunes qui étaient encore plus féroces que moi. Sobilisés par l'oratoire anticolonialiste du grand patriote Phan Boi Chau, nous avons organisé le premier mouvement étudiant du pays, avec une grève. Ils m'ont mis en prison pour la première fois en 1930. J'étais à peine plus qu'un garçon."

Les yeux du Général devinrent humides, non pas tant à cause de la souffrance qu'il avait souffert, mais à cause du souvenir de ses compagnons de ces années-là, dont beaucoup avaient perdu la vie, pour une cause qu'ils considéraient juste et passionnante.

Les Français avaient fait mourir sa première femme en prison après de terribles tortures ; ils avaient tiré sur sa sœur aînée, et même son père ne l'était pas.

394

Je suis désolé, mais je ne suis pas sorti de prison vivant.

Il ne pouvait plus tolérer que son pays continue d'être envahi par des étrangers, alors, fasciné par les théories politiques de Ho Chi Minh, il organisa la lutte armée avec lui.

"Le grand mérite de Ho Chi Minh a été d'avoir réuni toutes les âmes du peuple vietnamien, qui pendant des siècles a été divisé, pour une bataille non pas pour l'indépendance du pays ou pour un roi, mais pour le peuple lui-même. Au Vietnam, 54 nationalités différentes coexistent, mais au cours de ces années, elles ont fusionné pour devenir une seule nation, luttant pour une seule cause. Quand, caché dans des grottes et des ravins, je me suis plaint que nous n'avions pas d'armes pour combattre les Français, Ho Chi Minh m'a réconforté en disant que plus de 90% des gens étaient avec nous, et c'était notre arme gagnante.

"Général", Sagan l'interrompt "aujourd'hui il y a des experts militaires qui tentent de dévaloriser sa légende. Ils disent que son talent de stratège a été surestimé, alors qu'ils reconnaissent leurs qualités extraordinaires de génie logistique, méticuleux dans la préparation des plans de bataille, scrupuleux dans la disposition des hommes. Ils soulignent qu'il n'a jamais mis les pieds dans une académie militaire et que ses seules lectures de la guerre étaient celles des campagnes de Napoléon Bonaparte, auxquelles il n'avait pas peur d'être comparé".

Le vieux général sourit, montrant qu'il avait une certaine vanité : être approché de la grande route l'exaltait. Mais il a toujours préféré être sur le terrain :

"Les historiens inventent parfois les motifs les plus bizarres pour expliquer le comportement des hommes qui ont fait une plus grande marque sur la terre. Ce sont souvent les raisons les plus simples qui ont poussé les hommes à prendre des décisions, dites historiques. Au début, je ne pensais pas faire mon service militaire. Mais le destin trace un certain chemin pour chacun de nous.

Il est inutile d'échapper à l'inévitable. Après avoir organisé des unités paramilitaires, nous avons fondé l'armée le 22 décembre 1944, avec le rite traditionnel du lever du drapeau. Nous étions excités, comme les soldats d'Hannibal, quand ils se sont préparés à traverser les Alpes pour combattre la puissance écrasante des Romains.

Il s'arrêta un instant et se leva, regardant vers l'horizon, où l'on pouvait à peine voir une tranche de soleil, rouge comme le feu d'une fournaise. Chiù En Tsin et Tom Sagan comprirent qu'il était sur le point de dire des choses qui n'avaient jamais été rapportées dans aucun livre d'histoire, alors ils attendirent tranquillement que le Général prenne à nouveau sa place.

Et il l'a fait après avoir vu le soleil disparaître avec une lueur verdâtre que seuls quelques observateurs chanceux et compétents sont capables de saisir.

"Clausewitz, l'érudit prussien des batailles de Napoléon, a proclamé - et l'a dit avec insistance - que pour gagner la guerre, un commandant doit respecter strictement quatre principes : la masse, la sécurité, le mouvement et la surprise. Malheur à l'un d'eux, car la victoire vous échappe. Vous ne devez jamais attaquer un ennemi supérieur en hommes et en moyens à ce moment-là ; vous ne devez pas déplacer des troupes si vous n'avez pas les épaules bien couvertes ; vous devez plutôt procéder à des mouvements enveloppants, encerclants et en tout cas manœuvrer pour frapper l'ennemi dans son point le plus faible ; vous devez toujours avoir de votre côté la surprise, qui peut consister de nouveaux moyens, armes et stratégies de guerre.

J'ai peu obéi à ces principes, parce que pour moi le petit nombre peut gagner le grand nombre, et les armes moins modernes peuvent gagner sur les plus sophistiquées. Ce qui compte, c'est l'esprit combatif et l'inventivité de l'homme. Nous avons certes besoin de discipline et de décision, mais surtout de surprise".

Il a avalé et a continué :

"Vous me demanderez pourquoi j'en suis arrivé à ces conclusions, renversant des principes qu'aucun général, formé en orthodoxie militaire dans ces Académies que je n'ai pas fréquentées, n'aurait jamais violé ? Jeune homme, j'ai étudié attentivement les batailles de Napoléon et en particulier celles de Marengo et de Waterloo et je ne comprenais pas pourquoi dans l'un il avait gagné et dans l'autre perdu".

Les yeux, cette fois, devinrent fiers et griffons et envoyèrent ces éclairs de la mémoire de Manzoni, que tous les grands généraux de l'histoire rêvent de posséder, non pas tant pour faire peur à leurs soldats, mais pour créer un halo de respect, surtout entre leurs officiers et leurs adversaires de rang égal.

"Je ne comprenais pas que Bonaparte, bien qu'il ait respecté tous les principes de la guerre, même dans la bataille de Waterloo, l'ait perdue. Il devait y avoir un autre facteur, beaucoup plus pertinent, qui en fin de compte récompense le gagnant. Et je l'ai découvert dans les batailles que j'ai gagnées sous les ordres de mes hommes. Napoléon n'a pas raté un seul coup tactique à Waterloo. Au contraire, ce sont les Anglais de Wellington qui risquaient de perdre et cela se serait produit si le général prussien providentiel Bluecher n'était pas arrivé. Napoléon fut vaincu par ce choc de

champs parce que ses hommes n'étaient plus les mêmes que ceux de Marengo, Austerlitz, Iéna et Hanau. Ils en avaient assez de se battre pour un général qui se battait non pas pour un idéal mais pour ses propres triomphes personnels et qui ne voulait plus rien savoir des combats, des coups de feu, des meurtres, des mutilations, des guerres ! C'est le principe fondamental de la guerre : le moral de ses soldats. Si elle est haute, il n'y a pas d'armée qui puisse rivaliser. Napoléon, avec 30 000 ambrosiens en 1797, sillonne la vallée du Pô et échappe à l'armée autrichienne, beaucoup mieux équipée.

Ce qui compte dans une guerre, c'est la valeur de son peuple, qui est exaltée avec une forte motivation morale, basée sur l'idée que ce que vous faites sert une grande cause.

396

C'est pourquoi les Vietnamiens ont vaincu les Américains. Ils se droguaient, se battaient et tuaient sans pitié.

Mes soldats se sont battus pour leur terre, pour eux-mêmes."

Il a interrompu Sagan :

"Mais pour assurer le succès, elle n'a pas veillé à la vie de ses hommes : 8 000 sont morts à Dien Ben Phu, 10 000 à Khe Sahn, et ce pour obtenir la victoire à tout prix.

Le général a tenu sur ses épaules :

"Ho Chi Minh disait : "Mieux vaut mourir que vivre en esclavage.

La liberté compte plus que la paix. La paix, que certains voudraient maintenir par tous les moyens, même au prix de la vie comme les esclaves de Spartacus, nous, Vietnamiens, nous ne nous en soucions pas hier, ni aujourd'hui. L'homme est né libre et c'est précisément elle qui est américaine et donc, je suppose, chrétienne, qui ne peut ignorer que sa religion dit que tous les hommes sont enfants de Dieu, et donc d'égale dignité devant Lui. Face à la liberté et à la dignité humaines, les religions doivent aussi céder le pas et, si elles les offensent, il faut les combattre.

Je vous le dis encore : les peuples qui ont gagné leur liberté ne peuvent rester inactifs face aux humiliations que subissent les êtres humains, à cause de tout, même des religions, lorsque celles-ci, même pour des pratiques ancestrales, vont jusqu'à mutiler femmes et enfants. Ceux qui ont eu la chance d'atteindre ces objectifs ne doivent pas les garder pour eux, mais agir par analogie avec le principe des vases communicants, qui transportent l'eau réparatrice partout. Et ceux qui parlent, dans ces cas, de nivellement culturel, ou d'imposition de cultures extérieures, sont des hypocrites ou des lâches, qui laissent leurs frères et sœurs vivre dans l'humiliation et la souffrance".

Il a dit tout cela avec beaucoup d'empathie et n'a pas remarqué que Sagan et Chiù En Tsin étaient maintenant de retour en leur temps, frappés par les paroles du vieux général, qui avait encore une fois gagné sa bataille, avec le cœur et la ferme conviction qu'avant de gagner le paradis, vous devez gagner la vie que vous vivez sur cette terre.

Il se tourna vers l'horizon, qui était devenu violacé. Il se leva et envoya ses dernières paroles à l'adresse de ces deux étrangers, sachant très bien qu'il serait entendu :

"Rappelez-vous que Giap n'a jamais été indifférent à la mort de ses hommes. Vous pouvez aussi écrire que Giap est un général très énergique, mais qu'il a beaucoup pleuré pour ses soldats, parce qu'il les aimait beaucoup. Et l'ennemi aussi. C'est le respect de la mort. Un jour, Ho Chi Minh, après

une bataille sanglante, m'a dit : "Une goutte de sang d'un Français ou d'un Américain est comme une goutte de sang d'un jeune Vietnamien".

Elle remarqua qu'il parlait tout seul, quand sa femme apparut derrière son dos, le regardant silencieusement, avec une boîte à gants à la main et trois tasses de thé.

"Ils sont partis et je ne sais pas où. Je voulais leur dire que de 1975 à aujourd'hui.

397

Il a été difficile de construire la paix : l'économie ne décolle pas, la politique de renouveau languit, le libre marché, qui envahit le monde, n'est pas encore accepté et le Vietnam se marginalise de plus en plus.

Nous devons lutter contre la corruption, qui est endémique, la faim et l'ignorance. La lutte contre ces blessures est plus dure que celle contre les envahisseurs, car elles étaient visibles, là devant vous. Même s'ils avaient des armes monstrueuses, vous saviez que vous seriez capable de les vaincre tôt ou tard. Ces fléaux, cependant, ne le sont pas : ils vivent aux côtés du peuple, qui les tolère suprêmement".

Il a pris la main de sa femme et est rentré chez lui. Quand il atteignit la porte, il se retourna et regarda vers l'horizon, qui était devenu sombre, et éclata :

"Ne vous souvenez pas de moi comme d'un homme de guerre qui a sacrifié la vie de milliers de soldats, bien que pour le salut de son peuple. Souvenez-vous de moi en tant que Giap, le général de la paix."

Mais Chu En Tsin et Sagan étaient déjà autour de la table avec d'autres invités dans la galerie des glaces de la villa de Palagonia et ne pouvaient pas entendre les derniers mots du vieux général.

Pedro, le frère espagnol, a rappelé que dans les années tragiques de la guerre du Vietnam, le mouvement de jeunesse qui allait marquer le XXe siècle est né en Amérique : celui des Hippies, c'est-à-dire les enfants des fleurs.

"Le 16 juin 1967, sur la côte rocheuse du Pacifique de Monterey, un marathon musical a commencé qui a marqué toute une génération. Les premières notes entendues sont celles de Jimi Hendrix, des Byrds, des Mamas and Papas, du Jefferson Airplane, d'Otis Redding et de Janis Joplin.

Dans le chaos de l'été de l'amour ont vécu les deux âmes de l'Amérique : celle de l'idéaliste Chet Helms, qui a organisé des concerts dans les parcs, ouverts à tous, gratuits et non réglementés et celle de l'homme d'affaires Bill Graham, dont il a participé aux concerts à un prix raisonnable, mais de nature à lui permettre, en définitive, de se constituer une grande fortune en un temps court.

La contre-culture, née cet été-là, a pu naître grâce à des phénomènes uniques, si peu de temps après que tout se soit effondré.

Les 75 000 jeunes qui descendirent à San Francisco laissèrent derrière eux des familles bien ordonnées, des maisons propres et des écoles disciplinées, fuyant les usines des grandes villes industrielles, la normalité catalytique des banlieues des prairies peignées, mais surtout le Grand rêve américain, avec sa promesse de sécurité, de travail et de liberté, qui avait été corrompu par la guerre froide et les essais nucléaires. Ils avaient cru en Kennedy, mais ils l'avaient vu mourir et étaient plongés dans un malheur paralysant.

Après quelques mois, les Beatles étaient venus les reconforter d'Angleterre, et avec leurs douces mélodies, ils envoyaient des messages qui, pour la première fois depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, venaient des plus jeunes".

Simon le "Che", qui jusque-là avait eu l'impression de ne pas parler, n'est finalement plus resté et il a éclaté :

398

"En vérité, l'été de l'amour a été précédé d'un événement qui s'est produit à l'automne de l'année précédente : Allen Ginsberg a organisé à San Francisco une série de sit-in de poèmes avec le psychologue Timothy Leary, le prophète du Lsd.

C'était comme un choc électrique qui a touché toute la génération des moins de 21 ans, qui ont ressenti le besoin de déménager à San Francisco pour former une entreprise parallèle, avec ses installations et ses besoins, plongée dans un état perpétuel d'intoxication à la marijuana.

Sagan, qui avait vécu ces moments passionnants, voulait atténuer l'enthousiasme de Simon :

"Ginsberg lui-même admet, quelques mois plus tard seulement, que le mouvement hippies a coagulé trois révolutions : la révolution de la marijuana, la révolution politique et la révolution des mouvements de libération des femmes, des noirs et des homosexuels. Bientôt, cependant, les différentes identités sont réapparues et chacun a suivi son propre chemin : les enfants des fleurs, avec leurs spinelles et leur appétit sexuel inépuisable, furent réduits à de vils marchands de ferraille ; la Nouvelle Gauche, les jeunes protestataires idéologiques des principales universités, quand ils comprirent que le monde était orienté vers les objectifs concrets de réussite personnelle à atteindre à tout prix, devinrent des Yuppies, grimpeurs sociaux ; les Black Panthers, en route avec le pacifisme de Martin Luther King, se camouflent comme les caméléons, s'insèrent dans la société productive, occupant même des positions de prestige dans les forces armées ; le Mouvement pour la libération des femmes, qui s'était déclaré prêt à commencer sa guerre contre l'oppresseur masculin, lorsqu'il s'est rendu compte que la société plus que les compétences professionnelles du sexe faible préférait l'exposition de leurs jambes et de leurs seins, n'hésitait pas à suivre la mode, aussi parce que les gains étaient plus somptueux et moins fatigants ; les Gays, qui avaient prétendu être égaux aux sexes dominants, au lieu de se battre pour leurs droits, se sont abandonnés à l'exhibition et à l'exploitation de leur diversité, toujours et en tout cas pour gagner de l'argent plus facilement ; les écologistes, qui avaient commencé à crier leur colère contre ceux qui dégoûtent la planète en accumulant des richesses énormes, ont préféré être placés dans des formations politiques déjà existantes, se colorant et prenant ainsi des attitudes arrogantes ; les Néoreligieux, qui pouvaient indiquer de nouvelles voies de foi, orientant l'humanité vers les religions universelles, se sont transformés en sociétés par actions pour bâillonner les crédules et en tout cas et toujours pour faire de l'argent, de l'argent et de l'argent".

conclut Simon :

"La guerre du Vietnam avait uni tous les rivulets de la contre-culture.

Au début de l'automne 1967, plus de 500 000 garçons combattaient en Asie du Sud-Est. Quand ils sont rentrés à la maison pour un permis, ils ont atterri à San Francisco. Ils parlaient de la jungle, de la vietcong, de l'île.

399

camarades morts. Ils étaient remplis d'articulations, de sexe et de musique, respirant le dernier écho de ces journées d'été qui semblaient magiques, mais qui n'étaient en fait qu'une brève et violente bouffée de sentiments, d'émotions et d'expériences fatales, qui n'avaient pu s'installer car il n'y avait aucun bois en dessous. Le mouvement hippies aurait été la première grande manifestation de ce consumérisme débridé et sans scrupules qui se serait définitivement imposé dans les années suivantes".

400

CHAPITRE XLV

Dans lequel Aldo Moro, de sa prison, dénonce la mesquinerie et la trahison de ses anciens compagnons de parti.

Soudain, il y eut une mitrailleuse crépitante et le bruit de corps qui affligeaient le sol sans âme, comme les marionnettes des théâtres siciliens, renversées par la lame du guerrier le plus intrépide, qui devient ainsi le seigneur de la scène, apportant la fierté.

Les invités de Villa Patagonia, ne voyant pas d'images, ont pensé que les coups de feu venaient de l'extérieur, tiré dans une embuscade mafieuse, ce qui n'est pas rare à Bagheria.

Quand ils ont réalisé que ces plans venaient d'une autre époque, ils ont aiguisé leurs yeux, attendant que le magnétoscope spatio-temporel entre en fonction.

L'attente n'a pas duré longtemps, et ce qu'ils ont vu les a gelés, tandis que la machine à remonter le temps a marqué la date du 16 mars 1978.

L'intersection de la via Fani et de la via Stresa d'una Roma assonnata est apparue, rendue indifférente et plate par des siècles de multiples domaines et de confusion gouvernementale.

Soudain, comme un lévrier rapide, une Fiat 128 blanche avec la plaque du corps diplomatique vénézuélien est sortie, avec un homme au volant, immédiatement reconnu pour Mario Moretti, et à ses côtés un autre au visage ouvert, qui avec une manœuvre imprudente a dépassé deux voitures, s'arrêtant soudainement devant une Fiat 130 bleu foncé, avec Aldo Moro derrière à gauche, qui avait son sac à côté de lui, et devant le pilote Domenico Ricci et le fidèle (à Moro) maréchal des Carabiniers, Oreste Leonardi, la forçant à un freinage brusque.

La voiture d'escorte, une Alfetta blanche, avec trois policiers en civil à son bord, a à peine réussi à se coincer derrière la voiture qui la précède.

Soudain, derrière un mur couvert de pins, quatre hommes en uniforme d'Alitalia sont sortis, chaussures aux pieds, qui se sont jetés, pris dans une fureur incontrôlable, au milieu de la route en tirant des rafales de mitrailleuses sur les occupants de la voiture d'accompagnement, qui, armés uniquement d'armes placées dans les holsters, furent tous tués immédiatement.

Quatre autres terroristes et une femme, dans le cadre d'un plan trop étudié à la table et tenté dans les moindres détails, ont rejoint les deux Fiat 128 blanc et blanc.

401

ont attaqué la voiture de Moro, pointant leurs armes sur les têtes de Leonardi et Ricci, les refroidissant.

Au même moment, les autres hommes de R.B. prirent Moro, enivré par la peur, et le traînèrent dans l'une des trois voitures, toutes Fiat, une 132 bleue, et deux 128, une blanche et une bleue, placées à proximité, le moteur tournant.

Le commando qui a participé à la lutte contre l'incendie est soudainement monté dans les voitures, sauf deux qui ont sauté sur une moto Honda. Tous les moyens de transport se sont éloignés, laissant des morts et des mystères.

L'action a été si rapide que presque tous les invités de Villa Palagonia n'ont pas eu le temps de réparer soigneusement les images, qui ont disparu dès que la lumière est revenue dans la pièce.

Faust, malgré les réflexes ternis par les années, est plutôt celui qui a réussi à se souvenir de ce qu'il venait de voir :

"Valerio Morucci, le facteur des Brigades rouges, a décrit la dynamique du massacre à différents moments, devenant ainsi incroyable, disant dans une première version que sept personnes y ont participé, dont une femme, il a inclus. Plus tard, seulement après de nombreuses années, il ajouta deux autres hommes, dont un certain Lojacono Alvaro, jamais capturé, qui s'était réfugié au Nicaragua ; puis une femme, qui à bord d'un scooter avait la tâche de se présenter au commandement ("arrivée des voitures de Moro et de l'escorte". On l'a également vue se promener au Nicaragua.

Selon Morucci, neuf personnes ont été retrouvées ce jour-là dans la rue Fani pour commettre cet horrible massacre, et avec la femme qui a servi de poteau, nous atteignons dix.

Alors que nous, au moyen de la machine à remonter le temps, qui ne nous a rien caché, des terroristes qui ont participé à la fusillade, nous en avons vu onze.

Qui sont les deux qui manquent à l'appel et dont aucun membre du C.R., repentant ou non, n'a jamais parlé ?

Trois témoins ont rapporté avoir vu sur les lieux du massacre deux hommes à bord d'une moto Honda, qui ont tiré, sans descendre de selle, même sur l'un d'eux. Les brigades ont toujours nié l'existence d'une moto sur la Via Fani.

On l'a vue se faire prendre par deux hommes en fuite. Qui sont ces gens dont personne ne veut parler ? En quelle qualité ont-ils participé au massacre ? En vous laissant toutes les considérations, je ne peux m'empêcher de dire que déjà à l'examen des images de l'enlèvement, il ressort que tout n'a pas été rapporté sur l'affaire Moro et que les raisons de garder certains faits cachés, même après tant d'années, doivent être si pertinentes qu'elles incitent tous les commandos à ne rien dire. Ceux qui ont organisé cette misérable action criminelle sont toujours en vie et si puissants qu'ils les frappent aussi...

402

dans les prisons où il y a encore quelqu'un ?"

Les débuts de Faust ont été très appréciés et comme le cas de l'honorable Moro était troublant, en raison des nombreux mystères jamais élucidés, la discussion qui a suivi a été particulièrement animée.

C'est Frédéric, le Sicilien aux yeux céruléens, qui a tout de suite voulu dire la sienne :

"Ils auraient dû faire du travail social avant de tuer tant de gens, laissant de nombreuses familles dans le désespoir et la douleur, et non après leur capture et leur condamnation. Trop confortable !

Quelqu'un, pour l'instant inconnu de nous, a géré l'enlèvement et l'assassinat de Moro d'une manière si habile qu'il n'a pas été découvert non seulement par les enquêteurs, mais surtout par les terroristes eux-mêmes, qui - des imbéciles - croient encore aujourd'hui avoir tout fait par leurs propres moyens. J'en suis parfaitement convaincu. C'est risible la phrase prononcée par Morucci que de telles actions ne réussissent presque jamais à la première tentative, alors que ce matin du 16 mars tout s'est plutôt bien passé. Il est vrai qu'il y a eu le brouillage inévitable de certaines armes, et en sortant ils ont rencontré des voitures de police, ce qui ne les a pas arrêtés, mais toute l'opération s'est terminée au final selon le scénario. Dans l'affaire Moro, à mon avis, ils sont intervenus, oui, ceux qui agissent de la même manière depuis trop longtemps : ils élèvent des terroristes exaltés ou des assassins fanatiques ou paranoïaques, comme les pêcheurs, la dorade dorée et le bar dans de grands bassins en mer, leur faisant croire qu'ils vivent et bougent librement dans leur propre environnement. Ils les préparent psychologiquement à l'événement et les suivent ensuite avec amour, en tant qu'anges gardiens, dans les actions meurtrières, pour éviter les désagréments dus à leur inexpérience ou leur incapacité à faire sauter le plan. Cependant, ils prennent soin de ne pas se proposer à la première personne, et ils font croire aux auteurs matériels de l'acte criminel que c'est eux, et seulement eux, qui ont décidé et mené à bien l'action guerrière exaltante".

Simon, "Che" a décidé d'intervenir :

"A ce jour, personne ne sait combien de terroristes ont opéré dans la Via Fani, et s'ils faisaient tous partie des Brigades rouges. C'est et restera un mystère, sauf pour nous, parce que je crois que ce soir nous verrons et saurons. J'aime attirer l'attention de vous tous et de nos amis au début des années 1900, un autre mystère sur lequel personne ou presque n'a enquêté : Moro, dans les jours qui ont précédé son enlèvement, a reçu de nombreuses menaces à sa vie et à celle de sa famille, dont la police ne tenait pas compte, qui lui a cependant accordé une escorte pour ses enfants et a armé les fenêtres de son atelier. Mais la demande du maréchal Leonardi pour un véhicule blindé n'a pas été accordée. Le président des chrétiens-démocrates, en vérité, avait déjà reçu ces avertissements menaçants quelques mois auparavant, lors d'un voyage en Amérique, après avoir décidé de s'ouvrir aux communistes, de les accueillir au gouvernement. Je me demande si ce ne sont pas les brigades elles-mêmes qui ont formulé ces menaces. Je ne crois pas ! Qui avait

403

a décidé de procéder à ce type d'attaque, en la préparant en détail, nécessaire pour le succès de l'opération de garder tout dans la plus stricte confidentialité et ne peut donc pas avoir fait des appels téléphoniques stupides menaçants ou envoyé des lettres de contenu similaire avec le risque de tout faire sauter.

"Mais si ce n'était pas eux, qui ont menacé ce Maure pendant qu'il était en Amérique, a dit Don Angelo Castronovo.

"Ceux qui n'avaient pas encore décidé d'éliminer Moro, car ils espéraient jusqu'au dernier moment que le président des chrétiens-démocrates se retirerait de ses plans insensés d'impliquer les communistes dans le gouvernement.

Après son voyage en Amérique et la décision qu'il a prise que cette étape était maintenant inévitable, il a ordonné aux marionnettes des Brigades rouges de bouger. Nous ne connaissons

cependant pas le nom de la personne qui, au sein des Brigades rouges - je crois la seule - connaissait ce lien avec l'organisation criminelle supérieure, et ce à l'insu de tous les autres. J'espère le découvrir ce soir et on me rendra justice à la vérité.

Don Pedro a souri :

"Ils n'auraient pas pu inventer un panzana plus grand quand ils ont essayé d'expliquer comment le nom de Gradoli est apparu. Ils ont déclaré publiquement, au rire du monde entier, que ce nom avait été prononcé dans une séance spiritica à laquelle ils ont admis avoir participé des personnalités qui plus tard ont même dirigé le gouvernement italien. Je me demande : ont-ils enfin été récompensés pour avoir semé la confusion dans l'opinion publique ?

Je vois ces quatre politiciens gaspillés qui se rassemblent pour découvrir où se cachait Aldo Moro, parce que la police et surtout les services secrets n'ont pas extrait une araignée du trou, après avoir été intelligemment démantelés pour les empêcher de mettre leur nez dans leur sale affaire !

Mais le plus grave, c'est que la cachette de Via Gradoli, qui n'a pas été découverte immédiatement parce qu'elle n'avait pas compris immédiatement le message des esprits, a été trouvée grâce à une fuite providentielle d'eau, causée par un beau poteau : sur un balai, appuyé sur la baignoire, avait été placé l'oignon de la douche, laissé ouvert, afin que le flux d'eau dirigé vers une fente dans la paroi. Comme les brigades ont toujours nié avoir réalisé cet engin, qui devait le construire ? Il semble que les interventions des esprits et les secours providentiels - que certains pourraient appeler divins - ont été mis en place par qui sait qui faire échouer le plan des Brigades rouges. Les faits, s'ils s'étaient produits au Moyen Âge, auraient été couverts de légendes et auraient eu une explication surnaturelle qui aurait satisfait les gonzo et même les penseurs pseudo-illuminés. Mais notre siècle est plutôt agnostique et méfiant, de sorte qu'il devint immédiatement clair pour ceux qui avaient organisé l'enlèvement de Moro que l'invention de la séance spiritica était inve- 404

il y avait un message clair d'opposition aux lobbies du pouvoir, qui le faisait chanter pour qu'en tout cas l'opération soit résolue comme cela avait été décidé, aussi parce que Moro, en raison de sa folie politique ou de son intégrité morale, était devenu ennemi, et donc que tout le monde voulait sa mort".

"Mais les faits les plus troublants, dit Federico, tremblant, trahissant son origine sicilienne, sont ceux qui ont vu comme protagonistes des hommes qui n'ont pas prêté serment de loyauté et de loyauté aux institutions de l'État pour servir leurs maîtres, qui les ont ensuite favorisés dans leur carrière". Ils ont dû engourdir les eaux - et ils l'ont fait - pour embrouiller les idées des magistrats qui enquêtaient sans aucune disposition dans un secteur où leur préparation était très mauvaise.

Federico ne pouvait pas dire "Le lac de la Duchesse et l'appartement de Via Nevoso à Milan..." à temps pour qu'un fort mouvement tellurique secoue la vieille villa, peut-être maintenant fatigué et découragé de voir tous ces méfaits commis par une si mauvaise humanité, même pas digne du pire des enfer.

Les invités s'accrochaient à la table, qui tremblait comme si une grosse main par en dessous la faisait trembler.

Cependant, lorsque Palet s'est levé, la villa est revenue à son calme normal, et c'était le signal pour que le magnétoscope spatio-temporel s'active.

Aussitôt apparut la scène d'une salle, décorée de meubles ministériels, où se rassemblèrent quelques personnes, toutes vêtues d'une robe grise, plus ou moins sombre, avec une cravate, qui discutèrent de l'affaire Moro avec une rigueur qui trahissait leur activité particulière et ambiguë de travail.

L'une d'entre elles, celle qui semblait diriger la discussion, en tête de la table rectangulaire, disait en langage qu'elle était intentionnellement incompréhensible dans les passages clés :

Nous avons reçu des réprimandes de la part des autorités supérieures, de ceux qui comptent - et ici il a souri en soulignant "ce compte" - qui nous reprochent de ne pas suivre avec l'attention, que le cas mérite, la phase, difficile prévue, des jours de la dissimulation de Moro. Les imbéciles de ces Brigades se révèlent pour ce qu'ils sont : sans idéologues, incapables d'actions opérationnelles à ce niveau. Mais ce sont ces personnes qui s'acquittent le mieux des tâches que nous nous sommes fixées et qui, en fin de compte et afin d'atteindre les objectifs que nous voulons atteindre".

Il regarda chacun de ceux qui semblaient l'écouter sans attention, avec un regard fixe, perdu dans le vide, typique de ceux qui pratiquent le métier de magicien ou d'agent des services secrets, capable de saisir chaque état émotionnel minimal de leur interlocuteur, et il lut ainsi sa pensée.

"Les responsables de la sécurité publique, trop affligés par leurs problèmes avec un personnel qui demande depuis longtemps à être démilitarisé et syndiqué,

405

ne sont pas suffisamment structurés pour faire face à la situation qui s'est présentée. Les Carabiniers, bien que motivés et encore pour qui sait combien de temps encore efficaces, sont marginalisés par un système de pouvoir qui n'a pas l'intention de bouleverser les communistes, qui les considèrent comme leurs ennemis, et une sous-culture pacifiste, chère aussi à certains milieux catholiques. Mais, attention, ces gens, ayant un sens de l'Etat trop élevé, je suis sûr qu'ils trouveront le bon moment pour défendre la légalité.

Alors, nous devons nous dépêcher."

Il frappa nerveusement un crayon sur la table, dont le son sec fit trembler ceux qui poursuivaient d'autres pensées ; puis il continua :

"D'une part, nous devons faire croire que les services secrets travaillent pour découvrir où se cache Aldo Moro, d'autre part, nous devons semer la panique parmi les brigades et enfin donner un signal à ceux d'entre nous qui savent que, si nous le voulons, nous pouvons bouger et frapper".

Il regarda un homme mûr, les lunettes fourchues, qui était assis paisiblement à sa droite et l'apostropha :

"Capitaine, nous sommes de vieux salauds et nous savons comment nous comporter dans n'importe quelle situation. Vous souvenez-vous des innombrables batailles pour la protection de l'ordre public que nous avons menées sur les places de Rome ? Combien de fois les avons-nous vus et combien de fois avons-nous eu le courage, face à la lâcheté des ministres de l'Intérieur, d'assumer nos responsabilités en n'épargnant pas quelques coups de pied dans le cul de ces manifestants, qui se sont fait passer pour des fils de pute au deuxième rang et ont frappé les carabiniers et les policiers avec des bâtons pointus. Quand nous les avons trouvés, nous savions quoi faire à ces salauds, protégés par leurs compagnons et par leurs amis magistrats qui les justifiaient en disant que leurs actions avaient une valeur sociale".

L'homme, qu'on appelait capitaine, s'absenta, mais n'ouvrit pas la bouche, comme s'il craignait que ses paroles ne soient enregistrées.

Cette personne a continué à parler, cette fois d'une manière décisive :

"Nous devons créer une fausse piste pour faire croire que le corps d'Aldo Moro se trouve au fond du lac de la Duchesse. Tout le monde, pendant quelques jours, va affluer à la recherche de ce qui n'est pas là et nos bonnes, petites Brigades, qui ne comprendront pas, auront l'occasion de se réorganiser pour conclure leur opération.

Il se tourna à nouveau vers le capitaine : "Dites à notre faussaire Toni Chiac-chiarelli, de faire une belle déclaration, qui devrait être la septième, des brigades rouges, dans laquelle il aura à parler de ce que j'ai dit. Pour des raisons que je ne suis pas ici pour vous expliquer, le communiqué de presse doit être diffusé le 18 avril".

Il n'a rien ajouté d'autre et les images ont disparu.

"Pauvres magistrats, policiers et carabinieri, dit Frédéric, qui, en ces jours-là, faisaient ces fouilles inutiles et ne comprenaient pas plus tard, ou ne voulaient pas comprendre.

406

de comprendre que ce communiqué avait été faussement préparé par les services secrets, par leurs propres collègues. Quelle belle image, avec les communistes et les légistes qui se sont attaqués au pouvoir et ont atterri au ministère de l'Intérieur, qui ont pris soin de ne pas faire de recherches minutieuses dans les archives. Il y avait ceux qui préféraient se consacrer, comme Clinton à la musique, et ceux qui aspiraient à des postes beaucoup plus élevés de l'Etat, donc ils ne voulaient pas clarifier et découvrir la vérité sur cette mauvaise histoire !

Tous les invités, en particulier ceux des années 1900, semblaient outrés par ce qu'ils avaient vu et comprenaient les raisons pour lesquelles le siècle qui, pour eux, arrivait, avait causé tant de laideur et de malice.

Mais la machine à remonter le temps n'avait pas fini cette nuit-là d'étonnement : elle a recommencé à ronronner et, tandis que la date du 1er octobre 1978 apparaissait, elle entra dans quelques pièces d'un appartement désordonné, la tête en bas.

À l'intérieur, il y avait des hommes qui fouillaient : il s'agissait des carabinieri des départements spéciaux antiterroristes du général Carlo Alberto Dalla Chiesa, qui avaient découvert une base de brigades rouges dans un appartement de Via Monte Nevoso, Milan, y trouvant des documents importants, conservés là, concernant l'enlèvement et le meurtre de Aldo Moro. Dans un coin, il y avait trois terroristes menottés qui ont été immédiatement emmenés.

"Merde, dit l'un d'eux, qui devait être capitaine, ce truc est chaud, et s'est approché d'un autre officier.

"Nous devons informer le général immédiatement", mais son collègue lui objecte que ce n'est pas vraiment le cas que leur commandant s'est exposé personnellement et directement. Il aurait été plus prudent de faire des copies des documents trouvés et de vous les remettre.

"Et si les tribunaux découvrent que la situation sur les lieux du crime a changé ?"

"Ils sont trop occupés à s'ennoblir avec leurs maîtres politiques, trop dérangés par cette affaire, alors tout se passera bien comme du pétrole".

L'autre capitaine se jeta dans une pièce, où le matériel avait été temporairement recueilli, et mit dans un sac les draps qui lui semblaient les plus intéressants. Il disparut donc à la vue de ses hommes et des invités de la Villa Palagonia.

La machine à remonter le temps s'éteignit, mais seulement un instant ; elle se remit à fonctionner, encadrant le général, dont les deux capitaines avaient parlé, qui attendait derrière une grande porte, avec son puissant linteau, pour entrer dans un bureau, précédé par un ouvrier en livrée, qui frappait avec le bout de ses doigts.

Le général se poussa entre les deux hautes ailes, tandis que l'œil vigilant de la machine le suivait de près.

Au fond de la salle, encore plus courbé à l'arrière, assis derrière un bureau, de style baroque désagréable, il y avait lui, le Président du Conseil.

407

des Ministres, Giulio Andreotti, qui se leva et s'assit de l'Eglise dans son salon.

Le général n'a pas ouvert la bouche, il a simplement touché son sac et remis quelques documents, que le chef du gouvernement a lus, en épinglant les lentilles sur son nez.

Il lisait attentivement, sans faire de grimaces, tandis que le général paraissait sérieux et compatissant, bien assis sur ses jambes.

"Ces documents, dit-il, s'ils étaient publiés, causeraient de très graves dommages à l'Etat et à Aldo Moro lui-même. Veuillez trouver la solution la plus appropriée pour que cela ne se produise pas.

Le Président savait que parler de cette manière, persuasive et péremptoire, un vieux général, comme Carlo Alberto Dalla Chiesa, ne pouvait échapper à sa demande. D'autre part, il avait utilisé les mots justes pour pénétrer son âme et le convaincre de faire une opération qu'il n'aurait jamais accepté, en tant que lieutenant des Carabinieri, de faire en ces termes au début de sa carrière.

Le général sortit et se retrouva dans sa voiture, parlant à ses hommes au téléphone : "Inventez seulement les documents dont je vous ai parlé ; les autres, mettez-les dans cet appartement pour qu'on ne puisse plus les retrouver".

Les images ont disparu et la discussion a été immédiatement animée.

Le premier à prendre la parole a été le Russe Serghei Pomariov :

"Les Italiens essaient d'être mystérieux, mais ils ne peuvent pas. Je ne comprends pas pourquoi des hommes comme Andreotti et Dalla Chiesa se faisaient confiance pour une opération aussi délicate et le Général de ses collaborateurs.

Je comprends maintenant pourquoi ces documents ont été découverts douze ans plus tard par un ouvrier qui nettoyait l'appartement sur ordre des nouveaux propriétaires, caché derrière une armoire, dont le simple enlèvement a révélé un panneau fixé au mur avec quatre chevilles. En Union soviétique, une telle opération aurait été suivie personnellement par le chef du KGB lui-même, pour s'assurer que tout était fait de la meilleure façon possible.

"Andreotti, en outre", a ajouté le Français Balthasar, "a dû comprendre que quelque chose n'avait pas fonctionné quand, après une vingtaine de jours de la recherche par les Carabiniers, le directeur de la revue "OP", Mino Pecorelli, a écrit dans un article qu'une copie du mémorial écrit par Aldo Moro était conservé dans Via Monte Nevoso, avec des lettres et autres documents non envoyés indiqués en détail. Curieusement, après ce message, les deux n'avaient pas l'intention d'intervenir pour arranger définitivement ces documents.

Le fait est vraiment très étrange.

"Je pense que nous n'avons pas besoin de nous toucher le cerveau pour expliquer pourquoi Andreotti a traité cette question si superficiellement.

Il était tellement sûr du pouvoir qu'il détenait et du fait que personne

408

ne l'interrogerait jamais, lui qui ne craignait aucune conséquence sur son comportement aux limites de la légalité, notamment parce qu'il savait que ses opposants politiques, surtout dans le domaine communiste et socialiste, très peu fournis, ne le mettraient jamais en difficulté.

Tout au plus pouvait-il craindre quelques coups de feu de la main gauche de certains de ses amis démocrates-chrétiens, qui, au moins à l'époque, n'avaient aucun intérêt à déplacer les eaux. Cela se produira après, quand la baleine blanche se dissoudra, libérant ainsi les bœufs de l'étable, qui une fois dehors ne respectait plus cette réserve sur toutes les questions de l'État, qui avait finalement tant qualifié l'action des gouvernements démocrates-chrétiens".

Don Pedro a dit : "Je ne veux pas savoir comment Aldo Moro a été tué, parce que l'activité des simples exécuteurs n'est pas digne d'être considérée même par l'histoire. Je voudrais parler à l'homme d'État démocrate-chrétien alors qu'il était dans la prison populaire des Brigades rouges.

Je pense que c'est en ce lieu même que tout mystère est resté enfermé".

Dans la galerie des glaces, il y avait encore plus de silence, car il était maintenant clair que nous entrions dans le vif du sujet.

Don Pedro comprit la tension de ce moment et continua lentement :

J'ai toujours sous les yeux la photographie, parue dans tous les journaux, de Moro dans cette prison, représentée avec un tissu dans le dos avec l'inscription " Brigades rouges " et une étoile à cinq branches, et une copie sur la poitrine du journal " La Repubblica ", avec le titre " Moro assassinato ? ce regard est énigmatique : il révèle une petite souffrance, mais il semble être un avertissement pour ces hommes de l'État et vos amis chrétiens démocrates qui ne faisaient rien pour le sauver et en même temps de sympathie Le même regard glacial et méprisant qu'il avait utilisé à l'époque.

de ses opposants politiques qui, même dans les discussions les plus animées et les plus passionnantes, n'avaient jamais réussi à lui laisser sortir ce qu'il gardait dans son estomac.

La bouche est dans un sourire amer et les épaules sont légèrement courbées, comme s'il ne pouvait plus supporter cette fatigue.

Le grand chrétien-démocrate, véritable successeur de De Gasperi, s'y trouve humilié par des hommes violents et intransigeants qui, pour la première fois, n'écoutent pas ses discours conciliants poussés à l'extrême médiation pour parvenir en tout cas à un compromis et un accord.

Mais son humiliation et sa souffrance n'étaient pas de nature physique, mais morale, parce que lui, véritable animal politique, comme Andreotti, à la différence d'Andreotti, pénétré par des fins institutionnelles saines, ne pouvait pas comprendre qu'il y avait des hommes qui avaient grandi en Italie avec une détermination absolue à poursuivre leurs objectifs, rejetant la logique du compromis, qui est la vie et l'âme du politique.

Il ne se rendait pas compte que le monde évoluait.

409

L'intransigeant, qui aurait eu recours à la confrontation, à la violence et au terrorisme, aurait été de plus en plus protagoniste aux niveaux national et international. Moro, avant sa mort physique, a été tué politiquement, quand sa stratégie de compromis à tout prix a été archivée par l'histoire".

La machine à remonter le temps a commencé à ronronner comme une guêpe à la recherche d'eau dans un été de grande sécheresse.

Finalement, elle s'est assise dans une petite pièce, enveloppée dans l'obscurité. Aldo Moro était là, blotti avec les quatre choses que les Brigades rouges lui avaient permis de garder.

Don Pedro et Federico se sont vus catapultés dans cette pièce exigüe et se sont retrouvés devant un Moro étonné qui, croyant qu'il était à nouveau soumis aux interrogatoires de ses geôliers, se tenait lentement sur le coffre et les regardait en face entre le sommeil et l'indifférence.

Don Pedro ne lui a pas donné le temps de comprendre ce qui se passait vraiment et l'apostrophe avec ces mots :

"Nous ne sommes pas des terroristes, et nous ne sommes pas venus la libérer. Nous sommes ici parce que nous voulons recueillir un vrai témoignage sur elle et son histoire pour être raconté plus tard, à son retour à notre époque, parce que l'Histoire, qui dépasse finalement les petites nouvelles et les astuces des politiciens pour bâillonner leurs contemporains, doit être inexorable pour établir la vérité.

Moro a essayé de se lever, mais il n'a pas pu.

Les paroles de Don Pedro l'avaient ébranlé et pendant un instant, mais seulement un instant, il crut qu'il rêvait. Avec réalisme politique, il regarda autour de lui et reconnut les quelques choses qui l'entouraient et cette vision le rassura.

Il comprit qu'une force inexplicable de la nature, ou peut-être la divine Providence elle-même, lui donnait l'occasion de continuer à dénoncer la mesquinerie et la trahison de ses anciens compagnons de parti sans filtre, et peu lui importait si cela arrivait après de nombreuses années, car en tout cas, justice lui serait faite.

Il comprit qu'il ne quitterait pas cette pièce vivant, mais cela ne le prosterna pas, mais lui donna plutôt ce courage qu'il n'avait pas eu, et il se sentit finalement libéré du fardeau de la peur.

"Quand ils ont tué ces pauvres garçons, qui essayaient inutilement de me défendre, et les ont vus déchirés dans leur corps, j'ai perdu le sens des choses et ma dignité et ma terreur se sont emparées de moi. J'ai erré trois fois autour de moi en me tournant autour de ma personne, comme Hector aux portes du Scee, poursuivi par le cruel Achille, pour chercher des chemins inutiles et improbables de salut.

J'ai donc été humilié non seulement par ces barbares, mais surtout par mes collègues du parti, qui, pour justifier mes tentatives de ne pas perdre la vie, n'ont pas été considérés à la hauteur de mon rôle d'homme d'État intègre et de grand homme d'État.

410

Ils m'ont justifié en disant que je souffrais du syndrome de Stockholm et que, par conséquent, j'étais devenu un objet entre les mains de mes geôliers.

Maintenant, c'est moi qui les affronte avec intrépidité, ne me tournant plus vers ces pauvres Brigades trompées, à la merci d'hommes et d'organisations puissants et cachés. Je leur lancerai ma lance, pas pour sauver ma vie, qui ne m'appartient plus depuis que j'ai décidé de m'occuper de ces violents, que j'ai dû mépriser, pour le crime odieux commis.

Je lance ma lance contre ceux qui, depuis trop longtemps, trompent le peuple italien en lui faisant croire qu'ils ont introduit la démocratie dans notre pays, alors qu'ils l'ont immysée en détruisant l'héritage moral de chaque individu, famille et institution.

L'Italie doit connaître - et le dire d'une voix ferme - leur méchanceté, bien supérieure à celle des Brigades, et, quand le temps et les circonstances le permettent, les punir correctement.

Don Pedro et Federico, qui s'étaient préparés à procéder à un interrogatoire strict de l'homme d'État, ne respirèrent plus ; ils comprirent qu'Aldo Moro, avant de mourir, rendrait justice non pas tant à sa personne, mais aux nombreuses personnes innocentes, qui ont subi au fil du temps les humiliations les plus amères juste pour avoir cherché la vérité parmi les mystères les plus épais d'Italie et pour rendre leur dignité au peuple, perdu trop longtemps.

Aldo Moro l'a compris et c'est que ses interlocuteurs ne l'ont pas interrompu et ont fait la dernière intervention politique de sa vie d'une voix sûre et en paix avec lui-même. Cette fois, heureusement, il n'aurait pas eu comme auditeurs des parlementaires qui s'ennuyaient dans une salle à moitié vide, encore moins des journalistes payés pour déformer la vérité, mais le Peuple et l'Histoire.

"Mes amis, par ce message, je vous laisse mon dernier témoignage d'une vie vécue honorablement au service de mon pays, que j'ai essayé de rendre plus libre et plus démocratique, plus conscient et émancipé.

Nous avons hérité du fascisme un pays qui avait été matériellement et moralement détruit.

De Gasperi a eu le mérite de donner à l'Italie une âme, une identité, et il l'a fait avec une grande humilité et sans triomphalisme. Il s'est heurté à toutes sortes d'obstacles, qui ont été dressés non seulement par l'opposition communiste et fasciste, violente et obtuse, mais aussi par ceux qui, bien qu'opérant au sein de la majorité et de mon propre parti, se sont sentis momentanément exclus du pouvoir et, pour cette raison, ont dépassé largement leur rôle et qui sont le fruit d'une dialectique politique normale, de systèmes, de structures et de substructures activants qui ont été construits avec peine et sans relâche, dans l'intention de détruire tout le peu qui était en voie d'être construit.

Ainsi, d'une part, des alliances ont été établies avec des pays, placés dans le Pacte de Varsovie, ennemis naturels de l'Italie, et ont reçu des fonds des services secrets de ces pays avec un manque de scrupules digne des pires machinations de l'empire inférieur, anticipant et organisant même

D'autre part, ils ont construit des unités de soutien aux forces armées, qui devaient opérer en cas de besoin, sans toutefois fixer clairement et clairement leurs tâches défensives, avec attribution de

tâches imprévues, à l'insu des organes constitutionnels et, en tout état de cause, non acceptables dans un État de droit. Même des alliances ont été établies avec le crime organisé à titre anticommuniste.

Ainsi, d'une part, ils se sont trahis les uns les autres et, d'autre part, ils ont piétiné les principes sur lesquels une véritable démocratie doit être fondée.

Dans ce climat de déloyauté et d'infidélité, la droite, complètement exclue du pouvoir, a développé des attaques, qui ont finalement été soutenues de manière absurde par les forces institutionnelles, inquiètes de l'avancée électorale de la gauche.

À une époque où nous avons essayé de rapprocher le parti communiste italien, le plus grand d'Europe, toujours plus proche du pouvoir, l'action terroriste de la gauche, cette fois mieux coordonnée et organisée, s'est développée de manière inhabituelle.

Et cela ne peut que nous faire penser à une activité de renseignement de la part des services étrangers, sérieusement préoccupés par l'évolution de la situation politique dans la région méditerranéenne.

Dans ce cadre politique convulsif, je me suis retrouvé à travailler et j'ai essayé, malheureusement sans comprendre pleinement la gravité des phénomènes émergents, de placer toute mon activité d'intermédiaire afin d'arriver à des solutions qui pourraient mettre mon pays en mesure de progresser vers des objectifs communs avec les autres États européens.

Cependant, je n'arrivais pas à comprendre mon travail de réconciliation des parties, alors je me suis retrouvée entre deux incendies, et j'en ai subi les conséquences.

Après les catpards, sont venus, surtout dans ma fête, les hyènes et les chacals, qui se sentaient présomptueusement comme des lions".

Frederick a osé l'interrompre :

"Président, après que De Gasperi et vous, les démocrates-chrétiens aient cessé d'exister. Ces quatre hommes pusillanimes pensaient, après sa mort, pouvoir la remplacer.

Mais ils ont blessé leurs comptes. Cela ne fait que quelques années et la DC a éclaté, comme elle le méritait".

Moro ne s'est pas réjoui d'apprendre cette nouvelle et ne s'est pas non plus senti triste d'apprendre qu'il allait mourir, mais il a compris que l'effondrement de son parti était la juste punition pour une organisation politique qui n'avait pas eu le courage de défendre son expression la plus vraie. Il inclina la tête, pensant peut-être à ses proches, mais il se leva immédiatement pour continuer à parler :

"Les Brigades rouges m'ont posé les questions les plus insensées et les plus insensées, parce qu'elles s'étaient fait une idée complètement fautive des dirigeants de la DC.

Ils pensaient qu'ils avaient de grands intérêts avec qui sait ce qu'ils faisaient.

412

en tant que lobby international et ce, à cause de cette sous-culture de gauche qui, au fil des ans, a montré au diable qu'il n'y avait que la complexité absurde et la stupidité d'un pouvoir étatique, toujours basé sur la structure de l'ancien système politique fasciste, avec sa médiation commerciale.

Je leur ai expliqué qu'il n'y avait pas d'architecture politique mystérieuse avec les États impérialistes des multinationales et avec des relations internationales qui étaient finalement un marché aux vaches.

Je voulais leur faire comprendre que pour les chrétiens-démocrates, comme pour les communistes, le pouvoir consiste dans les ministères, dans les entreprises d'Etat, entassés de fonctionnaires toujours présents et vigilants pour défendre leurs prérogatives, dans un entrelacement de politique et de corruption, dans lequel moi aussi j'ai dû opérer nécessairement en m'entourant de gens d'affaires et de voleurs.

Dans ma première lettre envoyée depuis la prison de Cossiga, que je lui ai écrite parce que je pensais qu'en tant qu'insulaire, mais surtout en tant que Sardaigne, il nourrissait encore ces sentiments authentiques qui distinguent et renforcent la Sardaigne, je lui ai rappelé que notre travail collectif était accusé et, me trouvant sous contrôle total et incontrôlé, je courais le risque d'être appelé et amené à parler dans des conditions qui pourraient être désagréables et dangereuses dans certaines circonstances. Dans un langage sans équivoque, je lui ai dit, ainsi qu'aux autres chefs du parti, qu'ils ne devaient pas penser à me sacrifier au nom de l'État.

Je ne m'attendais pas à ce que le parti communiste italien, dont j'avais demandé à plusieurs reprises l'entrée au gouvernement, adopte la ligne dure et intransigeante à mon égard. Chaque jour, le journal *The Unity*, un journal déployé pour la rigueur, a publié des louanges aux démocrates-chrétiens, à la police, à la justice et à tous ceux qui s'opposaient au terrorisme. Les intellectuels ont été instamment priés de signer les appels contre les négociations.

Je prédis que pour cette attitude, les dirigeants du parti communiste seront récompensés de manière adéquate, non pas par trente pièces d'or, mais par leur entrée au gouvernement, car ceux qui commandent réellement en Italie, en Europe et dans le monde - et ce ne sont pas ces quatre politiciens fous, qui achètent leurs votes avec l'argent de leurs puissants protecteurs - n'oublient pas qui se rallient à leur volonté.

J'espère qu'un jour quelqu'un de l'extérieur du système les accusera ouvertement et sévèrement de leur ambiguïté, surtout dans leurs rapports avec les travailleurs.

Les brigades elles-mêmes ont été choquées lorsqu'elles ont découvert que mes lettres avaient tout simplement été ignorées et que les chrétiens-démocrates étaient plus cyniques qu'elles ne l'avaient imaginé.

Je savais déjà qu'Andreotti était l'homme de rigueur, prêt à suivre la raison du parti, qui lui a donné le consensus maximum, composé de ces messieurs mythiques qui tous les matins vont à l'église, mais qui ne font aucun compromis sur le pouvoir.

Et Berlinguer était à ses côtés et n'a pas fait l'intransigent pour des raisons d'Etat - il ne s'est jamais soucié d'avoir son parti depuis 1945- 413

C'était une grande opportunité de la détruire dès le début, en usant les institutions, les écoles et la culture - mais parce qu'elle faisait pression pour le contrôle de la classe ouvrière sapée par ces révolutionnaires sans tête.

J'ai fait le dernier appel angoissé à Zaccagnini : êtes-vous tous d'accord pour vouloir ma mort pour une prétendue raison d'état ? Si ce crime était perpétré, une terrible spirale s'ouvrirait, à laquelle vous ne pourriez faire face, et vous seriez submergés.

Je le dis très clairement. Je n'absous ni ne justifie personne. Qu'il n'y ait pas, je vous en supplie, le terrible fait qu'une décision de mort ait été prise sur la directive d'un gestionnaire obsédé par les problèmes de sécurité, comme s'il n'y avait pas d'exil pour les satisfaire. Dites maintenant que vous n'acceptez pas de donner une réponse immédiate et simple, une réponse de mort. Dissiper l'impression d'une partie unie pour une décision de mort. Si vous n'intervenez pas immédiatement, une page glaciale de l'histoire de l'Italie sera écrite. Mon sang tomberait sur toi, sur la fête, sur le pays. Si la miséricorde prévaut, le pays n'est pas fini.

Moro s'arrêta un instant et lut dans ses yeux une souffrance infinie, qu'il exprima par ces mots :

"Comme je me suis humilié devant ces culs de pierre ! A quel moment de dégradation de ma personne suis-je venu, afin de me sauver et de retourner à la maison avec ma femme et mes enfants ! Je n'ai pas compris, dès le premier moment, que non seulement Salvo D'Acquisto a dû mourir pour reconstruire après la guerre une nouvelle Italie et tant de petits héros inconnus, mais aussi leurs hommes d'État, quand on ne peut plus échapper à leurs responsabilités.

Et face à la mort, vous ne pouvez plus négocier ou vous tromper, vous et les autres. "Cette humiliation ne me fait pas dormir dans ce lit misérable aujourd'hui !"

La machine à remonter le temps, peut-être dommage pour le moment dramatique de découragement de Moro, a cessé d'envoyer des images et la lumière dans la galerie des glaces est revenue.

Les invités étaient tristes non seulement pour ce qu'ils avaient entendu de ce prisonnier, mais aussi pour la condition humiliante dans laquelle les Italiens avaient vécu trop longtemps, abandonnés entre les mains des hommes d'affaires les moins scrupuleux, privés de tout sens moral.

Frédéric a pris la parole à la fin, avant de terminer une autre nuit à Villa Palagonia :

"Moretti eut un jour l'occasion de dire qu'une chose leur avait fait défaut : faire croire à la bourgeoisie italienne que l'enlèvement de Moro avait été exclusivement organisé par une vingtaine de travailleurs des Brigades rouges. La bourgeoisie, en revanche, a toujours cherché le principal, l'esprit étranger. Il n'avait raison que de stigmatiser que le pouvoir, faux et hypocrite en Italie, a toujours cherché dans les coulisses des scènes vides, inexistantes pour couvrir les scènes.

414

"Je ne suis pas vraiment sûr de pouvoir résoudre les problèmes du pays.

Il regarda en direction d'une fenêtre entrouverte :

"Je me souviens de ces quatre poupées de chiffon des délégués du Conseil Central de Représentation des Carabiniers qui, en janvier 1989, ont inventé un document sur le malaise de leurs collègues, proposant même l'élévation de leur arme aux Forces armées, commandée par un de leurs généraux. Le même Président de la République de l'époque, Francesco Cossiga, toujours prêt à recevoir des dessins cachés, s'inquiétait de savoir qui avait effectivement écrit ce document, craignant que la haute direction de l'Armement ne s'énerve enfin de voir le lent déclin de leur institution et du pays. Lorsqu'il comprit que ce rapport n'avait été écrit que par une poignée de personnes désespérées, dont les généraux s'étaient engagés à faire carrière, il poussa un soupir de soulagement : les politiciens étaient sauvés, car les Carabiniers restaient fidèles à l'Etat et donc à eux".

415

CHAPITRE XLVI

Dans lequel il est souligné que de nombreux hommes d'Etat et gouverneurs des affaires publiques, même au niveau de l'Etat, sont des hommes d'Etat et des gouvernants.

avec la chute du mur de Berlin, et par conséquent des idéologies, l'Assemblée de l

sont en difficulté pour ne plus pouvoir comprendre à partir de quelle idée

auraient dû mener à bien leurs activités.

où les différences ethniques et religieuses sont débattues, qui provoquent le fanatisme et la haine.

l'intolérance.

Les hôtes de Villa Palagonia, ceux de 1900 et 2000, avaient été si amalgamés qu'ils interagissaient comme s'ils avaient longtemps vécu ensemble dans le même environnement culturel et social.

C'était vraiment difficile de les distinguer. Pour que le sens inné des hommes de socialiser avec tous et avec tout, même avec des choses inanimées, l'obstacle temporel et générationnel, qui devait être un mur insurmontable - et la différence était cent ans - a été prodigieusement surmonté. Il y a eu des formations, non pas sur l'appartenance temporelle, mais sur les différentes idées que chacun avait sur les questions les plus diverses, surtout sur les questions politiques, religieuses et sociales.

Les premières confrontations ont commencé à surgir.

D'une part, les soi-disant progressistes, l'avocat Brancaccio, le capitaine Sperandio, l'adjoint Sateriale, Odoacre, Enrico, Simon le "Che", le chinois Ciu-En-Tsin, le professeur de physique Balthasar et le juif Daniele Ferri, se sont posés. D'autre part, les conservateurs, y compris le prince Grifeo Statella, le marquis Galluzzo, le docteur Guttuso, le magistrat Fortuna, le banquier Sallustrio, le Faust allemand, l'arabe Kadhafi, le hindou hindou, le russe Pomariov. Au milieu d'eux il y avait une troisième position, celle des soi-disant modérés, avec Don Angelo Castronovo, Herr Hofmann, Frederick le Sicilien, le frère Don Pedro et l'Américain Tony Sagan.

Évidemment, le Prince de Palagonia et le jeune Palet ont été placés au-dessus des parties, se limitant à observer à quel point se développait.

Le professeur Balthasar, habitué aux formules mathématiques et aux coordonnées géométriques, sourit au fait que même dans ce petit groupe d'hommes, momentanément séparés du reste du monde, une distinction politique avait surgi, et cela s'était produit sur un préjugé qu'il considérait comme une simple fiction.

Il a donc commencé par une évaluation politico-philosophique qui, en raison de ses implications générales, a brièvement écrasé les autres discussions :

416

"Au dix-neuvième siècle, au dix-neuvième siècle, les mouvements politiques sont apparus sur la base de différenciations idéologiques claires, de sorte que des partis sont nés, comme les socialistes, divisés en plusieurs camps, les sociaux-démocrates et les communistes, qui avaient une vision générale des choses complètement différente de celle des libéraux, des chrétiens socialistes et nationalistes. Une telle divergence radicale ne peut conduire qu'aux formes les plus disparates de violence et donc à la guerre.

Avec la chute du mur de Berlin, et par conséquent des idéologies, les fragments des anciens partis ont tenté de s'unir au sein de groupes, sans contenu ni références politiques. De nombreux hommes d'État et administrateurs publics, même au niveau local, se sont retrouvés en difficulté parce qu'ils ne pouvaient plus comprendre sur quelle idée politique ils devaient s'appuyer pour mener à bien leurs activités et réaliser des projets ciblés.

Je répète, ils n'avaient plus les références !

Les rusés habituels ont alors essayé d'expliquer, surtout aux purs de la politique, leur engagement politique différent, et ont commencé à répandre l'idée que les partis, les arbres et les buissons qui s'étaient formés entre-temps, pouvaient essentiellement être regroupés en trois camps : centre-droit et centre-gauche. Le premier pourrait être qualifié de modéré, le second de conservateur et le troisième de réformiste.

Cette invention de Balzan ne pouvait que favoriser les sauteurs du fossé, c'est-à-dire les sujets qui, par commodité, mais surtout à cause du déplacement de l'électorat, s'inventèrent maintenant modérés, conservateurs et réformistes.

À moins que, et ici l'âne tombe, les conservateurs se soient comportés comme des réformistes, et vice versa, et les comptes n'ont pas été additionnés. Et les gens étaient désorientés.

Je considère que les distinctions actuelles sont fausses. Cela devrait être clarifié de manière définitive, également pour faire comprendre aux gens que les différences sont très différentes".

Il s'est essoufflé et a immédiatement poussé fort ;

"Ni les différences entre les régions, ni même les différences dépassées des réformateurs et des progressistes, ne distinguent aujourd'hui, dans tous les pays du monde, un côté politique d'un autre. Depuis que le rôle des partis, qui continuent d'influencer fortement les institutions, a été réduit, Dieu merci, la seule différence réelle est la manière différente dont les politiciens entretiennent des relations avec l'État et les intérêts des citoyens. Ceux qui donnent la priorité aux droits des citoyens et à leurs besoins, en leur subordonnant ceux des institutions publiques, sont donc des démocrates libéraux ; ceux qui continuent de considérer l'État comme le centre de l'activité sociale et économique du pays, avec la capacité et le pouvoir d'intervenir à tous les niveaux pour réglementer le comportement de tous les citoyens, sont des sociaux-démocrates, mais pas dans le sens du XIXe siècle.

Au milieu de ceux-ci, les groupes de solidarité, qui sont à la base de leur programme, émergent lentement avec les associations bénévoles.

mais autonomie politique, liberté et solidarité.

Il n'y a plus de positions géographiques, politiques ou économiques privilégiées et tous les peuples s'expriment en toute égalité".

Toutes les personnes présentes étaient absentes et ont compris qu'elles aussi, s'étant distinguées de manière traditionnelle, avaient été plagiées par une culture politique qui tend à mystifier, dans le but ultime d'imposer une élite de dirigeants, détachés du monde du travail. Elle est barricadée dans les salles de classe parlementaires, transmettant privilèges et prérogatives. Pratique inacceptable dans un monde qui se veut démocratique, avec un gouvernement de la res publica soumis aux choix du peuple qui, par son vote, libre et inconditionnel, crée ces organes institutionnels, capables d'apporter des réponses pour la satisfaction des intérêts de la communauté.

Le débat a été animé. Les amis de Don Angelo Castronovo, même s'ils n'étaient pas au courant des événements, ont réussi, pour leur avenir, à faire la comparaison avec ceux qui avaient vécu ces événements ou les ont étudiés dans les livres d'histoire.

C'est Odoacre, imprévu ici ! qui a introduit un nouveau thème : la distinction des hommes sur les différences ethniques et religieuses, qui causent le fanatisme et l'intolérance. Il a dit, citant Swift, que nous avons assez de religion pour haïr notre prochain, mais pas pour l'aimer. Et puis l'enfer s'est déchaîné.

Simon le "Che", qui n'attendait rien d'autre, sifflait que les murs de l'histoire - et parlait du mur d'Hadrien, du mur d'Aurélien, du mur de Chine et du mur de Berlin - sont les misérables témoignages d'une agression vulgaire contre la liberté de mouvement des hommes et leur dignité, annihilés par le mouvement perpétuel et imparable des peuples vers les nouveaux espaces.

"Le Mur de Berlin", a dit Faust, "a été construit grâce à la stupidité de certains responsables du parti, avec la complaisance et la complicité de méchants politiques qui, dans les pays dits libres, où leur cul gonflait, se sont engagés dans de fausses batailles pour la liberté et la démocratie.

Une nuit de 1966, j'étais près de la Porte de Brandebourg, au sommet de laquelle flottaient d'énormes drapeaux, indiquant la puissance incontrôlée des puissances victorieuses de la Deuxième Guerre mondiale. C'est la période de la guerre froide, voulue par quatre manigoldi des deux côtés, qui a causé tant de souffrances à une population, qu'après d'interminables deuils, elle a enfin eu droit à un peu de paix et de sérénité.

Ces canailles politiques ont inventé, pour des intérêts personnels qui n'avaient rien à voir avec le bien-être de l'humanité, des contrastes idéologiques que les gens ne ressentaient même pas, et elles ont défiguré ce petit monde dans lequel nous vivons. Rigoletto apostrophait les courtisans comme la race damnée. Ce sont les politiciens d'aujourd'hui, sans distinction idéologique, qui sont les dignes héritiers de cette espèce damnée.

Je marchais dans le noir et j'étais attristé de penser qu'une grande ville comme Berlin s'était plongée dans le plus sombre désespoir. Les soldats américains, d'une part, gardaient les avenues avec leurs chars d'assaut, le long desquelles les villas austères des Guejmines se déployaient, submergées par des jardins luxuriants. Juste à l'extérieur, on rencontrait des quartiers pauvres, dominés par l'odeur du chou bouilli, de la bière et de l'humidité brumeuse qui entraînait dans les os. J'ai payé pour aller de l'autre côté du mur et j'y ai trouvé une désolation infinie : les rues étaient désertes, traversées par quelques personnes suspectes, qui regardaient autour d'elles avec méfiance et peur. L'air m'a manqué et j'ai senti le besoin de retourner à l'Ouest, où les camarades communistes, français et italiens, étaient trompés, que là, dans les pays de l'Est, il y avait une vraie démocratie. Les travailleurs, comme dans un paradis terrestre, vivaient heureux tout en respectant pleinement leurs droits. Ils mentaient et savaient qu'ils mentaient, qu'ils racontaient des mensonges, les plus terribles et les plus misérables, quand ils sont créés pour tromper les esprits des plus misérables.

Un jour, je me suis retrouvé à Turin. Parmi les travailleurs de Fiat, qui étaient en grève. Ils étaient plus communistes que les communistes. Lorsqu'ils parlaient de leurs camarades hongrois qui s'étaient opposés aux chars soviétiques, ils disaient cyniquement que leur comportement était une dangereuse propagande en faveur du capitalisme aveugle. Ils sont morts dans les tranchées de la liberté et ils se sont abandonnés à des lucubrations insensées, mais agréables au parti-religion, dont les dirigeants avaient alors pris possession de tous leurs cerveaux, jetés dans la masse".

"L'histoire se répète toujours, mais ceux qui viennent après n'en tirent aucune leçon et tombent dans les pièges tendus par les politiciens d'une manière si stupide qu'ils les mettent en colère ", tonnerre l'avocat Brancaccio.

Odoacre a commencé à parler de religion. Il a dit que les peuples anciens, avant l'avènement du christianisme, vivaient la phase infantile des religions païennes, qui était devenue incroyable avec le temps. Ces religions étaient surtout des croyances morales. Ils n'exigeaient pas l'assujettissement total aux coutumes et aux comportements, imposés par le dieu unique, qui ne pouvait évidemment pas permettre des attitudes divergentes ou l'existence d'autres dieux.

A une époque où une petite population de bergers, incapables de construire des monuments de pierre durables et des cultures militaires et juridiques qui résistent au temps, se voyaient pressés par de puissants voisins, décidèrent, pour sauver leur identité, d'adorer un dieu unique, qui l'éleva au peuple élu, c'est là qu'il atteint le sommet de l'intolérance et du fanatisme.

Les peuples puissants se sentaient trahis par ce dieu, qui avait choisi un petit peuple de bergers. Ils se sont mis en colère et se sont retournés contre elle en représailles furieuses.

D'abord les Égyptiens, puis les Babyloniens, puis les Romains, dans les premiers temps, ont infligé à Israël des déportations et des décimations effroyables.

Et les Juifs se répandirent dans le monde.

Et leur triste histoire n'a malheureusement pas pris fin. Au Moyen Age, ils ont même été ghettoïsés. Dans les temps les plus proches de nous, d'abord les nazis, avec les camps

419

de l'extermination, puis les communistes, avec les purges, en ont fait le peuple le plus maltraité de l'histoire.

"Il est vrai que le loup attaque l'agneau et tue pour s'en nourrir, mais même ce dernier ne fait rien pour échapper à son inévitable destin de nourriture. Les Juifs, il faut le dire, et non seulement semblent masochiquement enclins à assumer le rôle de victimes, mais ils se placent même dans une situation d'isolement privilégié par rapport aux autres, se déclarant eux-mêmes comme le peuple choisi par Dieu. Il est donc inévitable que tous les autres les rejettent dans un climat que je ne peux définir comme de l'envie ou de la répulsion. Il est inacceptable qu'un peuple continue jusqu'à ce jour à se proclamer celui choisi par Dieu, plaçant tous les autres dans une forme de marginalisation".

Daniele Ferri, qui jusque-là avait préféré écouter, ne pouvait pas rester et il éclata :

"Nous devons dire une fois pour toutes la vérité, qui fait tant de mal aux hypocrites et aux mystificateurs. Il est vrai que nous nous sentons élus, mais il est vrai aussi que les plus grands hommes de l'histoire, dans les domaines les plus divers de la connaissance, sont juifs : de Moïse, à Jésus, à Freud et Einstein. L'ignorance et l'envie, malheureusement, vont de pair. Nous sommes retournés en Palestine après deux mille ans. A ce moment-là, personne n'avait rien à dire à ce sujet. Mais lorsque nous avons rendu le désert fertile et construit des maisons, des villages, des écoles, des hôpitaux et construit un niveau de vie au même niveau qu'en Europe, voici les contrastes.

Ces terres, que personne n'avait revendiquées, sont soudain devenues précieuses et les Palestiniens, qui n'avaient rien fait pour les améliorer, veulent maintenant les récupérer. C'est pourquoi les Juifs sont persécutés. Tout est parti du peuple d'Israël et a germé ailleurs. Les religions monothéistes

résistent encore, même dans des contextes culturels très critiques, comme en Europe, où Descartes et Kant ont décimé superstitions et superstructures métaphysiques, pour leur conception moderne de la spiritualité de l'homme. Le Dieu Unique a sauvé les religions".

"Et Jésus-Christ vous a sauvés, vous qui l'avez persécuté et tué ", intervint Don Pedro de façon décisive. "Oui, il est vrai que, puisqu'il est le Fils de Dieu, sa mort fait partie du plan de rédemption des hommes et ne peut donc vous être imputée, mais vous n'avez pas échappé à l'ensemble des instruments.

Ainsi, d'être le peuple élu de Dieu, vous êtes devenus des gens qui ont tué Dieu. Pourquoi cette métamorphose ? Pourquoi attendez-vous toujours un Messie, qui est déjà venu et a donné des signes clairs et sans équivoque ? Toi-même, Ferri, tu as dû admettre que Jésus était la plus haute expression de la spiritualité humaine et si aujourd'hui il y a des centaines de millions d'occidentaux, méfiants de tout, qui croient encore en lui et suivent ses enseignements, il doit y avoir une raison. Le Christ a été très clair lorsqu'il a invité ses disciples à baptiser tous les peuples : l'isolement devait prendre fin.

420

des Juifs, mais vous préférez rester enfermés dans vos croyances. Dieu merci, pas tous, parce que des hommes comme Einstein ont montré qu'ils ont cette ouverture d'esprit qui nous conduit aujourd'hui à comprendre l'univers entier avec d'autres yeux".

Proruppe Ciu En Tsin : "Vous, chrétiens et catholiques, vous ne pouvez pas juger qui que ce soit, car vous avez souvent piétiné les enseignements de votre fondateur, décimant des populations sans défense au nom d'une foi au contenu très différent. Je suis sûr que le Christ, où qu'il soit en ce moment, quand il vous voit comme vous le faites chaque jour, pris par l'ivresse du pouvoir, vous chassera comme il a chassé les marchands du temple. Dieu merci, il y a des chrétiens partout dans le monde qui témoignent du sacrifice et de la mort de leur Maître, mais ce ne sont pas eux qui gouvernent l'Église et ce ne sont pas eux qui la veulent, pris comme ils le sont par leur mission évangélique, qui restaurent la souffrance humaine. Ramenez le Christ au centre de l'histoire humaine, en suivant pleinement ses enseignements, en abandonnant le pouvoir et les richesses, parce que, comme il l'a dit, il est plus facile pour un pneu de passer par le trou d'une aiguille, qu'un homme comme vous dans le royaume des cieux. Et ce n'est pas ce que vous dit un chrétien, mais quelqu'un comme moi, privé depuis de nombreuses années par un régime oppressif de liberté religieuse.

Nous, les Chinois, nous aurions aimé avoir un professeur comme le Christ, qui depuis trop longtemps a souffert de la violence et de l'humiliation".

L'intervention sincère de Ciu En Tsin a eu pour effet de rendre tout le monde muet, et pendant que chacun pensait à son Dieu unique et essayait de trouver des arguments pour défendre sa foi, le Prince de Palagonia et Palet se regardaient profondément dans les yeux. Ce regard a été perçu à la fois par les invités de 1900 et de 2000, qui préfiguraient la vision d'autres événements choquants.

421

CHAPITRE XLVII

Dans lequel nous analysons les causes qui ont conduit à la fin du colosse soviétique et à la naissance, après sa dissolution, des républiques slave, ukrainienne et musulmane.

L'explosion de Solgenitsin.

Pendant que le magnétoscope spatio-temporel cherchait de nouvelles images à proposer, les invités de l'an 2000 ont commencé à parler des causes qui ont conduit à la fin du colosse soviétique et à la naissance, après sa dissolution, des républiques slave, ukrainienne et musulmane. Ces événements avaient changé le cours de l'histoire des hommes du XXe siècle.

A partir de ce moment, la rude confrontation idéologique des deux blocs opposés, le bloc capitaliste et le bloc communiste, n'aurait plus été discutée, mais la position de privilège et de bien-être des peuples européens et de l'Amérique du Nord par rapport à tous les autres habitants de la Terre, asphyxiés par leur condition misérable.

Cette inégalité aurait conduit à une série interminable de conflits, avec des affrontements ethniques et religieux, des violences terroristes et des guerres. Et les peuples riches auraient inventé de nouvelles formes de lutte, peut-être au nom d'une démocratie à exporter vers des populations non civilisées et brutales, pour se défendre contre l'immigration en provenance du tiers monde, devenue aujourd'hui imparable.

"Quand ces gens affamés sauront que nous mangeons trois fois par jour, alors qu'ils mangent trois fois par mois, ce sera un cri de dents pour tous. Je ne sais pas combien de temps nous pourrons résister à leur prétention de ne pas mourir de faim et de survivre.

"Mais que se passe-t-il en Russie aujourd'hui ?" éclate Ciu En Tsin. "Le changement de régime n'était-il pas censé apporter la démocratie et surtout le bien-être au peuple qui, par-delà les limites et les interdictions, avait appris que les autres Européens nageaient en abondance ? Ces citoyens qui vivent aujourd'hui dans cette prospérité sont-ils si prometteurs ? Ou n'est-elle entrée que dans les foyers de quelques-uns, qui ont été grandement enrichis face à la grande masse, qui continue de souffrir de la faim et de la privation ?

Il était silencieux sur la ligne de touche. Il vous l'indiquera.

A ces mots, elle se sentait comme si elle était invoquée. Il se leva et demanda à Palet :

"Jeune, aux yeux céruléens, qui n'a toujours pas voulu nous manifester votre vraie nature, ordonne à la machine à remonter le temps pour atteindre le poète russe Solgenitsin, où qu'il soit, afin qu'il puisse nous dire avec sa voix ce qu'il dit.

422

qui se passe aujourd'hui dans le pays qui était celui des Tsars.

Des yeux de Palet, devenus phosphorescents, sortirent deux rayons de lumière, qui confirmèrent l'extraordinaire nature de son être. Il ressemblait à un dieu grec, descendu du Mont Olympe pour affirmer parmi les mortels la justice des divins habitants du ciel.

Le magnétoscope a capté cette lumière verdâtre et a commencé à pulser et à projeter des éclairs dans toutes les directions, qui, rebondissant plusieurs fois sur les murs de la galerie des glaces, ont provoqué une réverbération fantasmagorique, qui a forcé chacun à baisser les yeux.

Vous pouvez voir une pièce sans ornements, avec quelques meubles et le vieux poète assis sur un fauteuil en lisa et tissu usé, tenant dans sa main un livre de Tolstoï, qui l'a pendu avec sa tête, étendu sur une épaule.

Peut-être rêvait-il d'un temps de bonheur qui ne viendrait jamais pour sa terre et pour le monde entier.

A côté de lui, Pomariov se tenait légèrement, sans faire de bruit.

Solgenitsin sentit un souffle de vent qui le plongea dans une agitation inconsciente. Il a tourné le chef dans l'autre sens. Quand il a réalisé qu'il n'était pas seul, il a ouvert les yeux. Il ne pouvait pas prononcer le verbe, car son invité extraordinaire l'a immédiatement invité à parler de sa Russie bien-aimée.

Solgenitsin le regarda fixement. Il ne s'est pas fâché de son apparition soudaine, comme s'il était tout à fait normal que les soirs d'hiver, quand on est seul, soudain quelqu'un puisse apparaître, s'approcher et parler entre nous.

Sa longue barbe et sa moustache entouraient sa bouche, d'où jaillissaient des mots de feu :

"Vous voulez renouveler ma douleur en m'invitant à vous dire ce qui se passe aujourd'hui dans mon pays, tombé dans l'abîme, où les assassins staliniens ont été remplacés par des hommes d'affaires sans scrupules et corrompus, forgés à votre démocratie, qui tous s'appauvrissent ? Tu veux vraiment savoir ce qui se passe ? Écoutez-moi et vous ressentirez du dégoût et de la répulsion à l'égard de cette classe politique qui, non seulement dans mon pays, mais partout dans le monde, dégoûte les sociétés humaines et se déguise pour s'adapter à l'inévitable mutabilité, dans le but ultime d'atteindre à tout prix ses objectifs, qui sont toujours personnels ou du groupe dont il fait partie.

Cela dit, il se leva et se dirigea vers un vieux placard, d'où il prit une bouteille de vodka. Il versa son contenu dans sept verres qu'il posa sur la table, en face de lui. Alors, sans donner d'explication à ce geste, qui semblait être un rituel païen lointain, tellement éclaté :

"Il est vrai qu'aujourd'hui, mes pauvres compatriotes, sortis d'une dictature maléfique comme la dictature nazie, vivent dans une République aux élections libres, avec une presse apparemment libre. Le pouvoir exige le respect du nouveau système politique et montre qu'il lutte avec détermination contre la corruption et la criminalité.

423

Cependant, les personnes les plus corrompues ont gardé leur place et, en vain, elles recherchent des meurtriers. En Russie, à cause de la cruauté cynique des bandits, la vie humaine ne compte pour rien. Ma terre est envahie par des criminels. Après avoir pris en charge les finances publiques, ils contrôlent désormais tout, même l'âme de chaque Russe, comme à l'époque d'Ivan le terrible.

L'absence de tout droit est si évidente que la majorité des victimes ne se tournent plus vers personne parce que toute demande d'aide de leur part serait inutile.

Pomariov l'a interrompu :

"Mais, avec la démocratie que vous ont apportée les Etats d'Europe de l'Ouest, l'Etat de droit n'a-t-il pas été établi ?"

"Mais quelle primauté du droit et quelle démocratie d'autres peuples ont apporté ! Ici, il n'y a pas de loi, mais la loi de la jungle, où le plus fort s'impose aux autres. L'armée et les policiers eux-mêmes sont exterminés s'ils osent résister aux tentatives de corruption des contrebandiers, qui exportent de la drogue, des armes, du pétrole et même des matières radioactives à un prix élevé.

Ils ne sont jamais arrêtés. La célèbre Armée rouge, qui a défendu le pays contre les hordes nazies, est maintenant incapable de défendre même sa bonne réputation et de protéger les citoyens de ces criminels, qui errent impunis, certains de la couverture politique. Avant l'avènement de la démocratie, il y avait un dictateur, avec ses partisans. Aujourd'hui, non seulement les tyrans se sont multipliés, mais ils n'ont même pas le sens de la communauté ou de l'État.

"Ce que tu dis est terrible. Mais les dirigeants des Etats européens et de l'Amérique elle-même, ce qu'ils font, même s'ils savent, je crois, tout cela".

"Comme ils l'ont toujours fait depuis l'époque du régime communiste. Tu fermes les yeux et tu te couvres le nez. Et certains d'entre eux envoient de l'argent et de la technologie, mais seulement pour avoir des parts de marché dans le grand pays russe. Mais quand s'accomplira-t-il que tous les peuples de la Terre se lèveront pour écraser ce génie maléfique ?"

Il était à bout de souffle et il a appuyé encore plus fort :

"La population de mon pays riche et puissant est réduite à travailler de petites parcelles de terre. Les plus grandes régions de Russie, le Grand Nord, le Kamtchatka, l'Extrême-Orient et toute la Sibérie sont dans un état d'abandon et les gens passent l'hiver sans chauffage. Il n'y a pas assez pour vivre. Beaucoup, y compris des scientifiques et d'éminents chercheurs, meurent dans le désespoir. Le pouvoir tue l'avenir du pays. Des jeunes qualifiés fuient à l'étranger, ce qui reste n'a rien à manger. Les stocks de médicaments s'épuisent et vous ne pouvez même pas mourir, car le prix des funérailles est exorbitant, même sans cercueil. Au galop, c'est l'augmentation de la mortalité qui dépasse de loin celle des naissances, comme si nous étions en pleine guerre civile. Et nos politiciens magniloquent ne semblent pas se soucier de la chute de la nation. De nos jours (la plupart des familles russes n'ont qu'un seul enfant.

"Mais cela se passe aussi parmi les peuples d'Europe qui ne souffrent certainement pas - 424 pas de conditions aussi terribles."

"Mais là, les raisons sont tout à fait différentes. Ici, les enfants naissent handicapés physiques et mentaux. Vous ne voulez pas d'enfants, c'est à la mode, nous avons des conditions de vie qui déterminent cette situation. Je vous donne un chiffre qui vous surprendra : en Russie, il y a 9 millions de femmes de plus que d'hommes et vous savez pourquoi ? Parce que la mortalité des hommes est augmentée par la consommation d'alcool de mauvaise qualité, ainsi que par les fréquents accidents du travail. Que font les riches Européens ? Qu'est-ce que l'Église catholique, que le Patriarche de toute la Russie tient à l'écart de ces événements, ne fait pas découvrir aux gens qu'ils sont complices de cette terrible dégradation ?

Et ici le poète pleurait :

"De nombreux travailleurs meurent parce qu'ils ne peuvent plus subvenir aux besoins de leur famille. En une seule année, il y a des milliers de suicides. Qui est responsable de cette extermination ? Pouvoir politique ou banquiers ? Je crois qu'une oligarchie s'est établie en Russie, dirigée par des centres de pouvoir occulte, situés ailleurs, en dehors de notre pays. La télévision,

seul moyen qui unit le peuple, fermement entre les mains de ces puissances, envoie chaque jour des images roses de ce qui se passe, nourrissant de vains espoirs. C'est ainsi que le peuple russe s'est dangereusement diversifié. Il a été divisé en un Premier, un Deuxième et un Tiers Monde. Notre premier monde est celui de la modernisation et de l'occidentalisation, et seule Moscou, qui domine dans les domaines politique, économique et informatique, en fait partie.

Le Deuxième Monde comprend Saint-Pétersbourg, Ekaterinbourg, Nysni, Novgorod et Samara. Le reste de la Russie ressemble de plus en plus au Tiers Monde et ces terres sont de plus en plus dépeuplées. Ce pays vit une vie opprimée, loin du monde de la liberté.

Les hommes, déçus par les élections, ne croient plus au changement et aux institutions de l'Etat. Il est impossible de trouver du travail et les vétérans de la Grande Guerre, les retraités et les victimes des goulags de Staline se traînent misérablement, observant de leurs yeux à demi fermés les nouveaux riches, jusqu'à hier les jeunes gens sans formation, qui courent à toute allure avec des voitures de luxe et sortent facilement de leurs poches les paquets de billets de banque. Dans ce climat s'est développée une atmosphère d'aliénation générale dans laquelle personne n'est proche de son prochain et où chacun est affligé par le désespoir, l'épuisement physique et le sentiment de son inutilité et de la vanité de la vie. Je vous ai lu des lettres qui m'ont été envoyées par des gens du Deuxième et du Tiers Monde.

Il se retourna, ouvrit un tiroir et sortit quelques draps, pliés en deux.

Lesse :

"Cet état est l'ennemi des pauvres."

Il en a pris un autre.

"Le peuple ne croit plus en rien, n'attend plus rien de personne."

Il en a lu un autre : "Je n'ai pas encore décidé pour quelles ordures voter".

425

Et il continua imperturbablement comme une rivière en crue, dans un crescendo Rossinien :

"Soit l'État m'a volé, soit la mafia."

"Ce sont tous des voleurs, de nos plus hauts dirigeants aux ouvriers de l'usine.

Tu voles sans sourciller, tu n'as peur de rien, comme si demain était la fin du monde".

"La culture de la crétinisation est systématiquement supprimée."

"La vie n'a aucun sens."

"L'air est imprégné de notre humiliation."

"L'amertume envahit mon cœur."

"Nous n'allons nulle part, personne ne nous soutient."

"Tu ne meurs pas de misère, tu meurs d'oppression."

"Ils se fichent de nous, on se fout d'eux."

Solgenitsin pleura et pencha la tête de son canif sur sa poitrine, incapable de le soutenir.

Il s'est tourné vers son hôte pour se réconforter, mais il n'était plus là.

Il avait été catapulté dans une rue enneigée de Moscou, où quelques passants pressés ont accéléré pas à pas pour se réfugier dans leurs misérables maisons.

Il marchait perdu dans quelques ruelles étroites, pour éviter les grandes places, où il y avait trop de lumière. Il était dans une grande amertume. Alors qu'il tournait un coin, il s'est retrouvé en train de se frapper le visage contre un jeune homme, la tête baissée, tenant un sac bien serré sous le bras. Il pensait qu'il avait été envoyé par la providence ou par le destin, alors il l'a bloqué et lui a demandé si les Russes avaient encore un destin ou un avenir auquel croire. Il a répondu :

"L'homme n'a pas encore été exterminé. Il y a encore de la vie dans les yeux, dans les pensées, il y a de l'énergie pour le bien, même si le pouvoir lui laisse peu d'espace, peu de terre. Les murs qui l'entourent semblent le fermer dans des espaces restreints, sans issue. En vérité, nous, les Russes, nous n'existons pas depuis cent ans, mais depuis onze siècles, depuis que nous nous sommes isolés dans notre monde fait de neige, de vent et de fierté. Et ce n'est pas la première preuve que nous sommes obligés de soutenir, vivant dans cette marée d'ordures, dans laquelle nous sommes tombés.

Et, malgré tout, même s'ils ne nous laissent qu'un souffle d'air pur, le désir de justice sociale et de vie saine n'a pas été étouffé en nous. C'est la force de ce besoin qui nous maintient debout.

Cette fois, c'est Pomariov qui a pleuré, parce qu'il a vu tous les jeunes de tous les pays du monde se battre, parfois au prix de leur vie, contre la suffocation de leur désir de vivre, pour la libération des hommes de la tyrannie. Surtout contre la dictature la plus subtile, produite par les démocraties occidentales, qui sont devenues, à la fin du nazisme et du communisme, un régime qui opprime ceux qui osent se dresser contre les règles inflexibles de la mondialisation des marchés et des esprits.

Serghei Pomariov se retrouva à nouveau assis dans la galerie des glaces de la Villa Palagonia.

426

Palet était là, son visage l'attendait. Il a posé une question à ses invités :

"Pourquoi diable Solgenitsin a-t-il rempli sept verres de vodka dès l'apparition de Pomariov ? Etait-ce un geste d'hospitalité inhabituel de votre part, ou bien des énergies supérieures l'ont-elles guidé pour nous donner un signe de leur présence et un message sur la suite de notre voyage dans le temps ?

Personne n'a ouvert la bouche. Le prince Ferdinand leva le bras et tous les invités s'endormirent un instant.

"Vous comprendrez ce signe quand tous les événements se produiront."

Et le salon plongea dans l'obscurité.

■

427

CHAPITRE XLVIII

Il raconte les choix courageux de Carlo Callieri, directeur de FIAT Auto en 1979, et d'Enzo Bettiza, journaliste et écrivain du "Corriere della Sera", pour échapper au lourd voile du conformisme qui, à l'époque, s'était installé en Italie et qui a conduit à ne plus croire aux valeurs traditionnelles.

Combien de temps ont-ils dormi ? Toute une nuit, quelques heures, quelques instants ? Ils ne l'auraient jamais su. Mais à la fin de leur sommeil, ils se sentaient rafraîchis dans tous leurs membres, avec leur corps prêt à affronter les autres travaux de ce voyage fantastique, qui les conduirait à dévoiler des mystères impénétrables et aux réflexions les plus profondes sur l'immensité de l'univers connaissable.

Le magnétoscope, cette fois sans l'exhortation de personne, a commencé à vibrer de façon autonome et a cherché des images : deux personnes ont été surprises, les cheveux blancs et un sourire amer sur les lèvres, assises à une table dans un bar, sur une place à Turin. L'air était chaud et le temps a marqué l'année 1998.

Le Russe Serghei Pomariov et l'Américain Tony Sagan les ont reconnus presque en même temps pour Carlo Callieri, directeur du personnel de FIAT Auto en 1979, et pour Enzo Bettiza, journaliste et écrivain, qui avait osé quitter le Corriere della Sera pour fonder un nouveau quotidien "il Giornale", avec Indro Montanelli, pour échapper au lourd chapeau du conformisme qui s'est alors installé en Italie.

Ils n'ont même pas eu le temps de demander l'heure de descendre, parce qu'ils se sont tous les deux retrouvés à proximité de ce café.

Ils se sont présentés comme deux journalistes étrangers, envoyés par leurs journaux pour reconstruire les moments d'une période historique de troubles sociaux particuliers dans un pays comme l'Italie, où les révolutions ne sont pas à la maison et où tout changement se produit après avoir épuisé les compromis et les ajustements, ce qui conduit finalement à des décisions à plusieurs mains, qui déforment les transformations que l'on voulait réaliser.

C'est Callieri qui a pris la parole le premier, après avoir vu un pigeon picorer sans être dérangé quelques miettes tombées au sol :

"Je pars du principe que je me suis retrouvé dans des situations qui étaient devenues favorables et je me considère donc comme un homme chanceux. Le moment était venu pour les gens de commencer à prendre leurs distances par rapport à un conformisme social et culturel qui étouffait l'économie dans toute l'Europe. Le phénomène avant 428

si le départ de Turin, peut-être par coïncidence chanceuse ou, comme dirait un astrologue, pour des combinaisons astrales favorables. J'étais le directeur du personnel de Fiat et, à une époque où la violence terroriste était devenue intolérable et où des groupes de fauteurs de troubles empêchaient l'exercice des activités normales de travail par des menaces et des coups en signe de prétendues revendications salariales, j'ai décidé en octobre 1979 d'envoyer 61 lettres de licenciement à 61 employés accusés de violence et de troubles dans et hors les usines. Et c'était un fait extraordinaire, car jamais auparavant un dirigeant de Fiat n'avait pris une mesure aussi drastique, de peur également de le voir rejeté par les magistrats, notoirement "agents".

De plus, les Brigades rouges faisant rage sans être dérangées, le licenciement des travailleurs signifiait à l'époque qu'ils étaient au moins à hauteur de genou. Je ne sais pas ce qui m'a fait prendre cette décision. Je me souviens que je n'ai pas hésité et que je n'ai même pas consulté les syndicats, comme c'était le cas alors, même sur des questions mineures d'une importance négligeable.

Quelques jours plus tard, Lama a admis que les 61 licenciements étaient une mesure nécessaire, car il avait ouvert les yeux sur la réalité d'une usine devenue ingouvernable et infiltrée par des terroristes.

Sagan l'interrompt : " Je n'arrive pas à croire que tu aies pris une telle responsabilité toute seule.

Aura-t-il été soutenu ou, en tout cas, réconforté par quelqu'un de haut niveau, au moins en sa compagnie ?"

"En fait, je n'étais pas le seul à m'opposer à cet état de fait : Romiti, Ghidella et de nombreux dirigeants, cadres et travailleurs, victimes de la Brigade rouge, ont exprimé leur solidarité avec moi.

Il n'y avait plus de culture ouvrière qui voyait dans les cadres des tortionnaires et des exploités de l'entreprise. L'année suivante, à l'automne 1980, il y a eu cette assemblée extraordinaire de 35 jours à Mirafiori, que nous avons préparée avec fermeté stratégique et flexibilité tactique, au prix de l'isolement. A partir de ce moment, il y a eu un tournant non seulement pour Fiat, mais aussi pour tout le pays. Pourtant, quand on m'a confié le poste de directeur du personnel, quand je suis revenu d'une expérience professionnelle à Rome, tout s'est détérioré. Les patrons ne croyaient plus en l'entreprise, craignant d'être l'objet d'attaques terroristes. Nous nous sommes engagés dans une tâche difficile : rétablir la crédibilité, mais surtout reprendre le contrôle de tous les secteurs. Lors de notre renaissance, toute la ville de Turin était proche de nous, fatiguée des barrages routiers, des voitures endommagées, des gens battus. Quand Cesare Varetto a été blessé dans la boutique de sa femme, avec sa fille dans les bras, nous en avons tous assez dit. C'est ici que les licenciements ont commencé."

"Est-il vrai que vous, les dirigeants de Fiat, avez marché armés et dormi dans des endroits sûrs ?

"Dans l'usine nous ne pouvions pas travailler en théorie, donc certains d'entre nous ont dû travailler dans des hôtels, gardés, lui, à Mirafiori, quelques nuits

429

Je l'ai croisé dans la maison d'amis du sous-sol. Quelqu'un, aujourd'hui, a oublié ces jours terribles, que nous avons réussi à surmonter grâce à notre force de ne pas céder, parce que du centre - et quand je dis du centre je parle du pouvoir politique romain - nous n'avons reçu aucune aide. Après les licenciements, le gouvernement Cossiga a démissionné et nous avons donc obtenu le fonds de licenciement, ce qui nous a fait regagner la confiance des travailleurs, tandis que le syndicat s'est aliéné leurs sympathies parce qu'il bloquait les portes.

"Mais comment les propriétaires de Fiat ont-ils réagi à vos initiatives ?"

"Romiti et Ghidella nous regardaient comme si nous étions fous. Agnelli, l'avocat, s'est retiré à juste titre, laissant une forte délégation et faisant toujours sentir son soutien. Comme toujours, la fanfare en avant, puis suit l'état-major général. Dans cette situation, où tout était laissé à notre discrétion, le Comité des Cadres, dirigé par Luigi Arisio, voyant que les gens voulaient travailler et qu'ils en avaient assez des piquets de grève, qui laissaient les usines vides, m'a proposé de faire une démonstration au Teatro Nuovo. J'ai répondu que nous ne devrions pas aller dans un théâtre, où

nous pourrions réunir au maximum 4 000 personnes, mais dans la rue. Le lendemain, l'avocat m'a appelé pour me demander combien de personnes allaient venir sur la place. Je lui ai dit que ce n'était pas difficile à prédire.

40 000 personnes ont protesté contre le conformisme et la violence.

Il se pencha vers la table, prit le verre dans lequel il y avait une boisson et le rôtit lentement : " En ces jours-là, je me sentais vraiment libre de la culture du déconstructivisme, qui faisait rage en Italie et en Europe, qui nous faisait ne plus croire aux valeurs traditionnelles, devenant ainsi succubus de la violence terroriste et du menefreghism général.

Bettiza écoutait en silence. Quand il a vu les deux journalistes se tourner vers lui, il a compris que son heure était venue :

"Nos deux expériences sont similaires, même si elles sont faites dans des domaines différents.

Mais nous sommes tous les deux arrivés aux mêmes résultats, pour nous être rebellés contre le conformisme maniériste qui opprimait notre culture et nos activités.

Il fut un temps où le fantôme du communisme errait en Europe.

Aujourd'hui, il ne reste plus que l'ombre. Le danger rouge est maintenant un vestige du passé, mais les blessures qu'il a causées restent ouvertes. Avec Montanelli, nous avons fondé le Giornale pour sortir de cet air méphitique qui opprime aujourd'hui les grandes villes quand il ne pleut pas pendant quelques jours. Aujourd'hui, on peut mourir du cancer, à cette époque, on est mort de la liberté".

"Rien n'a changé, même maintenant nous mourons de liberté, répondit Pomariov.

"L'ombre rouge, répandue par les hiérarchies de l'URSS, vieilles de plus de quatre-vingts ans, a pesé sur l'Europe et l'Italie de 1968, l'année de la protestation sauvage, à 78, l'année du meurtre de Moro. Nous, les vieux libéraux, nous ne pouvions plus supporter le vieux journalisme italien - qui s'est sûrement adapté aux exigences des pouvoirs politiques et des pouvoirs forts, privés et publics - ainsi que tous ces actes de violence, agressions, grèves sauvages, attaques par réflexe,

430

l'intimidation, la calomnie et la diffamation contre ceux qui pensaient le contraire.

L'ombre rouge, cependant, ne s'est pas arrêtée à l'assassinat de Moro, mais a continué avec l'attaque contre le Pape, le coup d'État en Pologne ordonné par Jaruzelski, l'invasion de l'Afghanistan. Nous avons été les premiers à nous opposer au compromis historique entre communistes et démocrates-chrétiens, dont le résultat final serait un borborygme d'idées et de projets, difficile à digérer.

Dans les années à venir, cette soupe a malheureusement été emballée, si bien que les anciens communistes, qui sont restés dans leurs conceptions et croyances, ont essayé et essaient toujours d'être avec les anciens démocrates chrétiens, qui ont une culture sociale et politique très différente. Pour vaincre Berlusconi, l'homme inadapté à certains groupes de pouvoir économique, aux mains du pouvoir judiciaire et de la presse, s'est retrouvé dans la même cour. Mais ce ne sont pas des poulets, qui tout au plus ruinent par leur becquetage et leur patte le sol dans lequel ils errent. Les dommages qu'ils causent à la crédibilité de notre pays, même au niveau international, deviennent chaque jour irréparables. La logique du populaire est aberrante : nous renvoyons d'abord Berlusconi, parce qu'il ne tiendra pas longtemps et Forza Italia s'effondrera avec lui. Ensuite, nous recomposons le grand centre des chrétiens-démocrates modérés et des réformateurs libéraux.

Envoyons donc les gauchistes à l'opposition sociale-démocrate. Nous avons donc finalement mis fin aux anomalies italiennes et nous nous sommes adaptés aux partis politiques européens".

"Votre initiative a servi au moins à supprimer, à ce moment de l'histoire, l'entrée des communistes dans la Via Solferino," a déclaré Sagan.

"C'est vrai, à tel point que quelques années plus tard, quand le Corriere della Sera a nettoyé pour de bon, Montanelli et moi sommes retournés écrire sur ces pages".

"Toutefois, je ne vous considère pas entièrement satisfait de votre action visant à empêcher que l'ombre rouge ne se répande dans toute l'Europe.

"Je ne peux pas l'être, puisque cette ombre est devenue rose entre-temps et continue son action pénétrante et toxique avec plus d'incisivité.

Je vois dans la décomposition des régimes communistes européens une dangereuse transmutation génétique vers les " démocrates ", des systèmes qui tentent de combiner certains résidus idéologiques du nazisme mort depuis longtemps avec ceux du marxisme-léninisme, juste décédé. Les exemples sont nombreux, mais le plus frappant est celui de la Serbie. La combinaison d'un pouvoir dirigé par les communistes et d'un renouveau fasciste, monarchiste et ethnique. Mais les clones de ces créatures sont partout, en Biélorussie, en Slovaquie, à la Douma russe, où l'opposition est aux mains des fascistes et des communistes et leurs ombres semblent se projeter dans le siècle prochain.

Les images des deux disparurent et l'un d'eux vit soudain un homme, en uniforme, qui, dans sa chambre, appuyé contre une table, écrivait. Cependant, la faible lumière d'une lampe l'a fait lire ce qu'il disait.

On nous a taquinés : les communistes, comme les socialistes, ont fermement voulu une forme de représentation syndicale pour nous les militaires.

431

Trente ans après l'adoption de notre Constitution, nous avons le droit de protéger les intérêts de nos collègues, même si c'est sans intérêt. Nous avons pris ce qu'ils nous ont donné, mais malgré nos moyens limités, nous avons protesté avec force. Ils ne pensaient pas que nous, soldats, pourrions devenir des syndicalistes plus convaincus que ceux de la CGIL. Au début, ils nous ont applaudis lorsque les chrétiens-démocrates étaient au pouvoir, nous exhortant à poursuivre nos luttes pour la démocratie et la liberté.

Mais quand D'Alema est arrivé au pouvoir, qui se prend pour un nouveau pape infaillible et sans esprit critique, et que nous avons fait entendre notre voix même contre lui, la musique a changé et ils nous ont même accusés d'être coup d'État, nous jetant dans de nouveaux goulags, non construits dans les steppes sibériennes et entourés de barbelés, mais dans les bureaux sombres et secrets des ministères et commandements militaires, mobinés et entourés d'accusations et de mensonges. On nous a taquinés."

432

CHAPITRE XLIX

Il raconte l'intrigue visant à éliminer la princesse Diana, coupable d'avoir ridiculisé la maison souveraine, révélant à la presse ses relations tumultueuses avec le prince Charles.

Tandis que Xama, l'Etre Absolu, placé hors du temps et de l'espace pour que ses créatures puissent choisir librement de se sauver ou de périr dans le froid éternel, observait les fidèles Xipron et Zarel veiller soigneusement sur la rotation perpétuelle des deux sphères d'énergie pure pour empêcher une répétition de ce qui s'est passé à la naissance de l'Univers, C'est ainsi qu'il décida de quitter les tunnels cachés de la Réalité Suprême pour errer parmi les galaxies à la recherche de la troisième planète de l'étoile Gaa, appelée Soleil par les Terriens, pour répandre ses maux sur eux et empêcher la Grande Alliance entre tous les êtres vivants du Cosmos.

Il entra dans une petite pièce de la ville de Genève et, couvert de son manteau sombre qui le dissimulait aux yeux des autres, il se réjouit de voir réunis les membres du SCEI, qui complotaient un nouveau crime pour empêcher que leurs intérêts mondiaux ne soient compromis par la folle sentimentalité d'une petite femme, dont un prince invisible l'avait élevée à la noblesse du Windsor.

C'était le plus jeune des cagoulés qui parlait, alors qu'il soulevait les manches longues de sa robe noire d'un geste gracieux, le couvrant à ses pieds :

"La princesse Diana a franchi toutes les limites. Il croit, jouissant de la faveur et de la sympathie populaire, qu'il peut infliger des humiliations de toutes sortes aux souverains de l'Angleterre. Il a ridiculisé la maison souveraine lorsqu'il a révélé à la presse sa relation tumultueuse avec le prince Charles, qui a dénigré de façon indigne ses relations amoureuses avec une dame qui aurait mieux fait de s'occuper de son âge et de ses enfants. Elle n'avait pas l'intention d'être reine avec noblesse et détachement, tolérant avec patience et résignation pour l'intérêt national suprême la fuite innocente de son mari, due à des phobies ou plus puéril. On l'a prévenue, mais elle n'a pas voulu nous écouter. Nous avons donc mis quelques hommes à sa suite, les exhortant à devenir ses amants, sachant très bien qu'elle, qui avait besoin d'affection, que même sa mère ne lui avait pas donnée, qui s'était enfuie de chez elle quand elle était enfant, serait tombée dans le piège. Elle a renoncé à sa confiance

433

dans leurs mains, en leur confiant tous les secrets. Nous savions donc à temps que la " dame " ne s'était pas contentée de se débarrasser de l'énième prétendant, un riche marchand égyptien.

Afin d'humilier davantage la reine Élisabeth, elle avait été mise enceinte par cet Arabe, même si elle ne l'aimait pas. Un bâtard va naître dans quelques mois. Nous ne pouvons permettre à la mère du futur roi d'Angleterre d'avoir un fils d'un musulman de la manière la plus absolue.

Il a dit cela avec haine et colère, frappant violemment son poing sur la table.

"La couronne anglaise unit tous les pays du Commonwealth. Et nous devons être reconnaissants à ceux qui maintiennent encore ce lien déjà mince.

Il s'est levé :

"Si leurs seigneurs me donnent carte blanche, j'exécuterai le plan que je vous ai illustré pour l'élimination de la princesse avec nos méthodes, qui ne permettent en aucune façon de retrouver le véritable coupable.

Nous ferons en sorte que sa mort apparaisse comme si elle était accidentelle".

Personne ne prit la parole, et chacun, sortant de sa porte en inclinant la tête couverte par le capot, décréta avec son silence la condamnation à mort de Diane.

Ainsi volait-il avec un sourire, ayant perpétué son pouvoir, alimenté par le mal qui se commettait dans tous les recoins de l'univers. Elle s'éleva au-dessus du ciel de Paris, qui semblait s'ennuyer et décourager cet été-là.

Le magnétoscope spatio-temporel vibra sinistrement et entra dans une maison modestement meublée. Ils ont vu un homme d'une cinquantaine d'années et une femme se disputer animément.

"Je t'avais dit de ne pas aller à la police", se plaignait la femme. "Je t'avais dit qu'il pleuvrait sur nous beaucoup d'ennuis. Mais vous, tête dure, vous avez dû faire votre devoir de citoyen, témoin d'un fait effrayant.

"Mais vous aussi, vous avez vu ce qui s'est passé, sous le tunnel d'Alma, quand cette Mercedes s'est écrasée sur le pilier. Nous avons tout dit aux juges, et au lieu d'être protégés et appréciés, nous avons subi des pressions pour changer notre version, même avec des appels téléphoniques menaçants. Un jour, sur le chemin du retour, nous l'avons trouvée en haut.

Je me demande ce qu'ils cherchaient.

Nos vies sont bouleversées et nous sommes forcés de vivre dans la clandestinité.

"Jacques, quand on a vu ce chaos autour du pilier, je t'ai dit de continuer, mais toi, non, tu voulais arrêter."

"Mais comment aurais-je pu ? Je pensais que cette foule était due à une opération policière contre certains criminels, qu'il y avait eu une arrestation mouvementée qui avait attiré l'attention de nombreux photographes. Nous sommes entrés dans le tunnel par la direction opposée à celle de Mercedes et déjà avant d'y entrer nous avons vu un groupe de personnes, au moins une douzaine, qui sont descendues dans le tunnel.

434

de notre côté avec des caméras cachées dans notre dos. Tu ne te souviens pas avoir pensé que tu faisais un film ?"

"Avez-vous vu cette grosse moto couler sur le sol sur la voie opposée, ce qui nous a forcés à dévier et à nous arrêter plus loin ?"

"Oui, et à côté de la moto, il y avait un homme assis, la tête dans les mains.

On pensait qu'il avait eu un accident de Mercedes. Mais, ayant vu que seule la voiture était détruite alors que la moto n'était pas endommagée, nous avons immédiatement réalisé que quelque chose d'inhabituel s'était produit.

"J'ai garé ma voiture plus loin, je suis descendu et j'ai vu que dans la Mercedes, quatre mourants la cherchaient, tandis que deux photographes se pressaient dans la porte arrière pour prendre des photos. L'un a ouvert la porte et l'autre a déplacé les corps. Un fait terrible et dégoûtant".

"Je leur ai crié de les laisser tranquilles, mais ils n'ont pas écouté."

"Les journaux ont dit que la Mercedes roulait à plus de 180 kilomètres à l'heure, mais ils l'ont fait dans le but de tromper les gens et surtout de réduire la responsabilité des journalistes. Il n'a pas pu

aller à cette vitesse parce que le pare-chocs est resté à proximité et que les fragments de verre se trouvaient dans un rayon de cinq mètres maximum.

"Après notre témoignage à la police, ces appels téléphoniques anonymes nous ont menacés de ne pas nous occuper de faits qui ne nous intéressaient pas. Nous ne dirons rien, parce que je pense que derrière ces morts il y a une organisation secrète, qui ne veut pas que la vérité soit découverte.

"Tu te souviens de cet homme au corps sec et beau ? Il avait la caméra avec lui, mais il ne l'a pas utilisée, comme les autres. Il n'a pas seulement déplacé les corps pour mieux les représenter, il a fouillé dans le sac de Diana. Immédiatement après, il s'est approché du conducteur et a cherché un bras. Je n'ai pas vu ce qu'il lui a fait."

Et "Nous n'avons jamais rapporté ce détail au juge, parce que nous n'avions pas

"Je n'aurai plus d'ennuis. La machine à remonter le temps a abandonné les deux témoins sans méfiance et s'est déplacée vers un tout autre lieu, tandis que les invités de Villa Palagonia ont été pris par un profond mépris pour le fait qu'un groupe de pouvoir occulte pouvait décider des événements humains, allant jusqu'à décréter, en cour suprême, la mort des personnes qui mettaient en péril leurs intérêts politiques et économiques, avec un jugement irrévocable. Ils étaient ainsi facilités par les hommes d'État de certains pays, qui avaient alors abdiqué pour exercer leurs fonctions dans la défense des catégories sociales les plus faibles et pour administrer la justice.

Ils ont vu les premières images d'un bureau de police que Balthasar a reconnu chez ceux du quai des Orfèvres à Paris. Deux fonctionnaires, à la lumière d'une lampe de table, comme s'il y avait un interrogatoire, parlaient d'une voix basse, avec une radio allumée, qui devait couvrir leurs discours d'éventuelles interceptions environnementales.

435

"Nous avons remis aux magistrats notre rapport sur l'accident tragique du 31 août 1997, concluant qu'il avait été causé par le conducteur ivre et par une Fiat Uno Bianca, qui a légèrement heurté la Mercedes, dans laquelle se trouvait la Princesse Diana. Il n'y a donc pas eu de conspiration, ni de tentative sur la'dame'.

Nous enquêtons depuis plus de treize mois, explorons toutes les pistes, interrogeons les témoins, y compris ceux qui ne sont pas fiables. Nous avons donc réduit au silence l'opinion publique, depuis le début de cette histoire trop suspecte".

"Mais le propriétaire de la Fiat Uno n'a pas été identifié."

"On ne pouvait pas le faire. L'ordre que nous avons reçu était péremptoire et impératif".

"Nous avons dû démanteler la thèse de la conspiration de Mohammed Al Fayed, le père de Dodi, un homme qui, avec son comportement, se met dans un mauvais état.

Il a dû rester à sa place, après les grands avantages qu'il avait tirés de son entreprise en Angleterre. Il ne sait pas, le pauvre, que s'il continue à rompre avec ses fantasmes, tôt ou tard quelque chose lui arrivera aussi".

"Il a été facile d'arriver à nos conclusions, parce que les grands maîtres ont bien organisé et mis en œuvre le plan. La Mercedes était en ordre : les freins et l'airbag fonctionnaient normalement, les experts n'ont trouvé aucun défaut mécanique ou trace de sabotage. La voiture s'est écrasée dans le treizième pilier du tunnel d'Alma à une vitesse de cent kilomètres à l'heure.

"Le pilote de la Fiat Uno, un de nos hommes, était très compétent. D'autre part, il avait été formé de telle manière qu'il ne pouvait en aucun cas se tromper. Nous savions que les voitures dans ce tunnel atteignaient des vitesses élevées, car la route est droite. Nous savions qu'à cette époque, la nuit, avec peu de trafic, la Mercedes pouvait même atteindre les cent kilomètres à l'heure.

C'était un jeu d'enfant de mettre notre machine en action, qui a rampé juste assez pour lui faire perdre le contrôle du véhicule. Mais pour s'assurer que l'accident s'est produit d'une manière ou d'une autre, un de nos hommes, assis à côté du conducteur de la Fiat Uno, lui a tiré dans les yeux avec l'éclat aveuglant d'un appareil photo. C'était du gâteau, alors, de planter une fine aiguille dans les veines du conducteur Henri Paul, d'injecter quelques grammes d'alcool et des traces de Prozac, un cocktail mortel pour lui faire croire qu'il était ivre et qu'il avait causé l'accident.

"Même s'il avait été ivre avec la route complètement dégagée, il n'aurait jamais pu se jeter sur le pilier comme ça. Mais ce fait a échappé à tous les enquêteurs, heureusement pour nous."

"Nous avons aussi pu atténuer les responsabilités des photographes, car il vaut toujours mieux ne pas gratter le ventre de la cigale, et donc ne pas solliciter la curiosité d'un journaliste curieux.

"Nous n'avons pas pu effacer les marques de peinture sur la Mercedes, la 436.

ski de l'Uno blanc et éliminer les fragments des phares, trouvés dans le tunnel, mais ce n'était pas nécessaire. Tout devait apparaître dans la plus parfaite normalité.

Nos collègues ont travaillé dur pour établir que la Fiat Uno a été fabriquée entre 1983 et 1987, peinte dans une couleur 'blanc-corfou'.

Ils ont interrogé plus de trois mille propriétaires de Uno Bianca, avec ces caractéristiques, mais aucun d'eux n'était dans le tunnel d'Alma la nuit du 31 août. Le conducteur et la voiture ont disparu dans les airs et l'identité du conducteur restera à jamais un mystère.

"Personne en Europe n'a été rappelé que des crimes mystérieux ont été commis en utilisant la Fiat Uno blanche. Une grave erreur d'enquête".

deux se sont levés, ont regardé autour d'eux furtivement, ont éteint la lumière et sont sortis de la pièce.

Le magnétoscope continua à travailler, cherchant dans une chambre d'hôtel, où Trevor Rees-Jones, le seul survivant de la tragédie de l'Alma, voyageait, cette nuit-là, aux côtés d'Henri Paul.

Vous l'avez vu taper nerveusement sur les touches d'un ordinateur, pour recueillir dans un document ses souvenirs du drame qu'il a vécu.

Il répétait de façon obsessionnelle, comme pour calmer sa conscience :

"Dans cette mauvaise histoire, tout le monde en a tiré quelque chose, et au lieu de cela, je me retrouve avec la tête cassée, le visage meurtri et de nombreux suspects sur moi. Ils m'ont dit qu'ils publieraient un de mes livres sur ce qui s'est passé, à condition que je leur dise les choses d'une manière qui permettrait de vendre autant d'exemplaires que possible.

J'ai accepté, donc la vérité ne sera jamais révélée."

Il a regardé par la fenêtre, éloignant le rideau, mais il n'y avait pas un seul passant dehors. Il a dit à haute voix, pour permettre l'enregistrement de ses paroles dans un appareil qu'il tenait dans sa main :

"La version de la conspiration du père du père de Dodi, qui ne cesse de la déverser dans la presse à chaque bonne occasion, est absurde. Il a toujours été avec moi. Il ne m'a pas donné une seconde, surtout quand j'étais en convalescence. Il m'a répété avec obsession que c'était les services secrets qui avaient causé l'accident, utilisant la Fiat Uno et le flash pour aveugler Paul, pour lui faire perdre le contrôle du véhicule. Il voulait que je parle. Je lui ai fait croire que j'étais de son côté. Puis, sur les conseils de quelques amis, je l'ai quitté et j'ai trouvé un autre emploi dans un magasin de vêtements de sport.

Il a dit plus fort :

"Henri Paul cette nuit-là était sobre et l'accident a été causé par la grande vitesse de la voiture, due au fait que nous avons dû fuir les photographes, qui nous ont poursuivis comme une bande de loups affamés.

Il a pris une grande respiration avec l'une des deux narines :

"Dodi n'était pas l'homme idéal pour Diana, qui était merveilleuse, spontanée. C'était juste un enfant gâté qui ne pouvait pas dire un mot. Principe 437

cipessa, à mon avis, s'est forcée la main quand elle a décidé de prendre cette croisière avec Dodi sur le yacht Jonikaï, faisant passer ça pour un voyage romantique. Qui sait le but qu'il voulait atteindre et qui, avant tout, voulait frapper.

"C'est Dodi qui a décidé tous ces mouvements étranges cette nuit-là et nous ne comprenions pas pourquoi il se comportait ainsi : il a d'abord emmené Diana dans son appartement de la rue Arsène-Houssaye, puis il a marché dans la ville comme un obsédé, entraînant tous les photographes avec lui, enfin il s'est arrêté à l'hôtel Ritz. Quel était l'intérêt de se comporter comme ça ? Dehors, il y avait une bande de paparazzis qui poussaient d'un coup d'œil. Je lui ai dit de rester à l'hôtel, mais il n'a pas accepté mon conseil et il n'a pas été convaincu par les pleurs de Diana. Il avait perdu la tête, comme s'il était drogué."

Dès qu'il prononça ces mots, il se tut. Une pensée terrible lui traversa l'esprit et il se retrouva à répéter mécaniquement :

"Et s'il était vraiment drogué, ou si c'était lui et pas Henri Paul, comme certains journalistes l'ont chanté, qui était hypnotisé, étant plus facile à capturer son esprit, étant donné son caractère faible ? Paul était un homme dur, brisé par toute expérience, très attaché à Al-Fayed.

Il n'aurait pas été facile de subjuguier son esprit".

Il s'arrêta un moment et ses yeux s'illuminèrent :

Maintenant je me souviens bien : Dodi ne voulait même pas de l'escorte et prétendait laisser le Ritz seul avec Henri Paul. Il avait perdu la tête. Je m'y suis opposé, mais il m'a répondu que le plan avait été approuvé par son père. Et ce n'était pas vrai. Pourquoi avez-vous utilisé ce comportement qui, après ce qui s'est passé, ne peut qu'avoir l'air suicidaire ? Malgré sa décision de ne pas me vouloir au milieu de mes pieds, je suis monté dans la voiture parce que j'étais toujours son garde du corps et j'avais peur des réactions du vieil homme.

La machine à remonter le temps lui a laissé ce terrible doute.

Tandis que la galerie des glaces s'illuminait, Balthasar prit la parole et dit :

"En fait, on parlait à l'époque, mais l'hypothèse était considérée comme fantastique et écartée, que le chauffeur, Henri Paul, ne pouvant être grand, avait été utilisé par les services secrets à son insu, hypnotisé et poussé à sa mort par un ordre préétabli. Il est surprenant qu'une écrivaine russe, qui était membre de la police et des services secrets, ait raconté dans son roman, avec différents protagonistes et décors, qu'une bande de criminels, dirigée par un hypnotiseur, au service d'un groupe de pouvoir soviétique, a pu provoquer ainsi des voitures-incendies.

Aujourd'hui, nous savons, pour l'avoir vu de nos propres yeux, grâce au magnétoscope spatio-temporel, que cette bande de criminels existe, mais nous devons encore comprendre comment Diana a vraiment été tuée".

438

Balthasar n'a pas eu le temps de finir de parler de la machine à remonter le temps en vibrant et en projetant à nouveau des images : il a vu un yacht naviguer doucement sur une mer calme, poussé par une légère brise. Assis à l'avant, Mohammed Al Fayed, le regard fixé dans le vide, immédiatement reconnu pour son grognement typique et les sourcils de ses yeux arqués. Il était absorbé dans les pensées qui le troublaient jour et nuit depuis le 31 août 1997.

L'Arabe Mohammed Kadhafi a demandé à pouvoir s'immerger dans sa réalité et lui parler. On lui a permis de le faire. Il s'est soudain retrouvé assis à côté de lui et même dans ces circonstances, le visiteur n'a pas été surpris par son apparition soudaine.

Il a dit avec une tristesse infinie :

"Je suis en train de retracer l'étendue de mer que mon fils Dodi a navigué lors de ses dernières vacances heureuses avec sa princesse, de Montecarlo à Porto Cervo, après être passé par Portofino. Je m'excuse d'entrer dans les détails comme ceci, mais après ce qui s'est passé avec les journalistes, qui ont été vendus aux services secrets britanniques et qui ont modifié toutes mes déclarations, je me suis habitué à être très précis et descriptif dans les détails. Et une fois je n'étais pas comme ça, parce que ma culture arabe m'a imposé et m'impose encore d'être clair et ouvert avec mon prochain, à qui je dois réserver un maximum d'hospitalité et d'équité.

Il a regardé attentivement Kadhafi :

"Tu n'as pas l'air d'un Européen. Il a les contours faciaux des hommes du désert. Cela me réconforte parce que, étant à terre ce soir, j'ai besoin de quelqu'un de ma race pour me défouler, mais surtout pour me libérer du poids lourd que j'ai dans le cœur".

Il a poursuivi, tout en veillant à ne pas l'interrompre, désireux de savoir combien plus de vérité sur la mort de Diana qui, selon les terribles capuches du SCEI, pourrait compromettre par son comportement licencieux certains équilibres délicats dans le système international des intérêts économiques et politiques, qui étaient divisés selon des critères rigoureux.

"Je dois refaire la même route maritime que lui, je dois respirer l'air qu'il a respiré, je dois percevoir les traces laissées par lui.

Je veux comprendre pleinement les intérêts du groupe de pouvoir que mon fils a touché, bien qu'involontairement, au point d'inciter les services secrets britanniques à vouloir sa mort et celle de Diana. Une chose est certaine : la princesse et Dodi ne sont pas morts dans un accident de voiture banal. Le piège qu'ils ont préparé était si bien construit que, comme dans ces cas-là, l'élaboration haute et raffinée du plan trahit ses aspects criminels.

Au début, j'étais trop occupé par la douleur et je ne pouvais pas distinguer entre les différents événements et les interpréter correctement, alors j'ai accusé tout le monde et tout. D'abord, j'ai porté des accusations contre des journalistes.

439

secrets de la moitié du monde, et enfin contre les gardes du corps, que je considérais manipulés par un esprit pervers. Puis j'ai commencé à penser et à comprendre qu'il y avait des choses qui ne revenaient pas, mais surtout qu'il y avait quelqu'un qui manœuvrait au-dessus des têtes des malheureux protagonistes de cette histoire et peut-être même un gouvernement.

Le témoignage d'une amie créatrice de Diana, Lana Marks, m'a ouvert les yeux : elle avait invité la princesse à Milan sur le lac de Côme pour passer quelques jours de vacances avec elle, et précisément du 25 au 30 août 1997. Puis Diana retournerait à Londres, mais la mort du père du créateur a fait sauter les vacances et la princesse à ce moment-là a été convaincue d'aller à Paris chez Dodi".

Il se leva et, appuyé contre le parapet du bateau, regarda au-delà de l'horizon comme pour invoquer l'aide d'un dieu marin. Mais sa recherche frénétique du surhomme pour comprendre le mystère de la mort de son fils dura un moment. Il se tourna de nouveau vers son mystérieux compagnon de voyage, qu'il n'avait même pas demandé quel était son nom, et continua immédiatement :

"Comment les services britanniques pouvaient-ils savoir que le père de la créatrice allait mourir et que Diana allait soudainement changer son plan de vacances.

Sauf que nous ne croyons pas qu'ils ont une boule de verre et qu'ils voient l'avenir, nous devons soutenir qu'ils ne pouvaient pas savoir de ce changement. Tuer une personne en organisant un plan d'une telle importance dans un court laps de temps, ne me semble ni possible ni même moins faisable.

J'ai raté quelque chose."

Il s'est assis et s'est rassuré et, pour une raison que Kadhafi ne comprenait pas à l'époque, a changé de sujet :

"J'étais certain que ce sont les célèbres représentants du mythique Mi6 des services secrets britanniques qui avaient commis ce terrible meurtre. J'ai offert une récompense de 20 millions de dollars à quiconque m'a apporté des preuves de ce complot. Personne n'est venu. En vérité, un homme, qui s'est fait passer pour un ancien Anglais de 007, m'a rencontré dans le plus grand secret parce qu'il prétendait en savoir beaucoup sur cet accident.

Jusqu'à il y a quelques jours, j'étais convaincue que Diana voulait épouser Dodi, aussi parce que je pensais qu'elle attendait un enfant de sa part. A ce stade, je ne comprenais pas pourquoi les autorités anglaises, incapables de permettre à la mère du futur roi d'Angleterre de lui donner un frère arabe, avaient pensé à l'éliminer, sans même se demander si la nouvelle était vraie ou fausse. Quelque chose n'allait pas. On ne tue pas une personne, même une princesse, sans avoir la moindre preuve de cette grossesse ! Mes sentiments de père m'avaient aveuglé et ne m'avaient pas permis de comprendre comment les choses étaient vraiment.

Ses petits yeux n'étaient plus fatigués. Ils étaient devenus visiblement et astucieusement, comme ceux de ses premiers ancêtres, commerçants depuis plusieurs générations.

"Certes, j'ai été trompé par les nouvelles qui m'avaient été données par cet ancien agent secret, Richard Tomlinson, que ce qui est arrivé à Dodi et Diana était très similaire à un plan préparé par Mi6 pour assassiner le président yougoslave Slobodan Milosevic à Genève. La dynamique du piège mortel rappelle de façon frappante l'accident dans lequel la princesse et mon fils ont perdu la vie. Ce fonctionnaire prétendait qu'Henri Paul était à la solde des services de renseignements britanniques. Quelque chose n'allait pas. Comment se fait-il que cet ancien agent se pointe et parle au monde entier du plan pour tuer Milosevic ? Ce plan a-t-il vraiment été préparé ou sommes-nous en présence d'une mystification pour détourner l'attention de l'opinion publique, mais surtout la mienne de ce que je découvrais ?

Ses yeux étaient maintenant attentifs et contrôlaient tous les mouvements du visage de Kadhafi.

"Cet ancien agent secret ne s'est pas présenté au juge immédiatement, mais il a d'abord demandé à me rencontrer en toute confidentialité. Il m'a dit que le plan dommageable de Milosevic remonte à 1992 et qu'il prévoyait de l'éliminer en éblouissant son chauffeur pour le faire sortir de la route. Cela coïncidait étrangement avec ce qu'un témoin oculaire avait dit aux juges, qui avaient vu une lumière éblouissante avant que la Mercedes n'atteigne le pylône. Les déclarations de Tomlinson ont été accusées de fantaisie par le gouvernement britannique, qui a rapporté que l'agent avait été licencié deux ans plus tôt et que toutes ses inventions visaient uniquement à faire connaître son livre qui allait sortir en Nouvelle-Zélande.

"Après ces déclarations, je suis devenu encore plus convaincu du complot des services secrets britanniques. Mais ce voyage m'a fait réfléchir. Il m'a semblé l'autre soir percevoir la présence de mon fils, qui me montrait une autre vérité terrible.

Kadhafi ne parlait pas, fasciné par la force d'éclatement qui émanait de la personne d'Al Fayed, pas du tout abattu pour n'avoir encore rien découvert sur la mort de son fils. Il l'a écouté.

"Je ne comprenais pas pourquoi Diana, après l'appel téléphonique de la créatrice qui ne pouvait plus la recevoir à Côte à cause de la mort de son père, avait décidé d'aller à Paris chez mon fils. Pourquoi ça viendrait de lui et pas d'ailleurs ? Qu'est-ce qui s'est mélangé dans l'esprit de la princesse ? Une chose, cependant, je commençais à comprendre, c'est que Dodi était tout simplement la deuxième meilleure pour Diana, à tel point qu'elle ne le cherchait que lorsqu'elle avait manqué ses vacances en Italie. Cette suspicion s'est de plus en plus répandue dans mon esprit, jusqu'à ce qu'hier soir un de mes informateurs m'appelle d'Afrique du Sud pour me révéler la nouvelle, ce qui m'a fait repenser aux causes réelles de la tragédie du 31 août".

Mohammed Al Fayed avait maintenant le visage contracté et les yeux humides. Il est venu à sa force et a prononcé ses dernières paroles avant

Kadhafi a été aspiré dans son temps :

"Il m'a dit que Diana avait un amant : le chirurgien anglo-pakistanaise de 40 ans Hasnat Khan. Elle voulait l'épouser pour pouvoir commencer une nouvelle vie avec lui en Afrique du Sud. Mais Khan s'était retiré parce qu'il n'avait pas envie de sortir avec la femme la plus photographiée de la planète. Diana a donc décidé de se lier à Dodi pour le rendre jaloux, mais elle ne s'est pas arrêtée là. Avec l'attitude typique des femmes aveuglées par la jalousie, elle a répandu la rumeur qu'elle était

enceinte de mon fils, offensée par ce rejet qui l'humiliait. Elle était cependant une princesse d'Angleterre et ne pouvait pas être médecin d'une des anciennes provinces du grand empire britannique se vantant de l'avoir rejetée.

Maintenant tout est plus clair pour moi, mais surtout j'ai compris que les services secrets britanniques, au moins les services officiels, qui ne pouvaient que le savoir, ne sont pas responsables du meurtre de la princesse Diana et de mon fils. Alors qui l'a fait ?"

Sa voix sortit de sa gorge et, au moment où Kadhafi le quittait, ils entendirent ces mots qui couraient dans les tunnels de l'espace-temps et qui résonnaient : "Un jour je le découvrirai, et qui qu'il soit, homme ou dieu, je le trouverai et vengerai ces pauvres morts.

La lumière éclaira à nouveau la galerie des Glaces, tous les invités regardèrent Palet et le Prince de Palagonia. Dans leurs yeux, ils lisent la même question : comment Diana et Dodi ont-elles été tuées dans le tunnel d'Alma à Paris ?

Le magnétoscope spatio-temporel n'a pas attendu les ordres ; il est entré en service et a envoyé des images. Nous avons vu la petite salle, où se rassemblaient les cagoulés du SCEI, pendant que le plus jeune d'entre eux parlait :

Je crois que j'ai élaboré un plan qui nous permettra d'éliminer la "dame" sans douleur. Nous avons choisi d'hypnotiser Dodi Al Fayed, un homme de caractère fragile, presque adolescent, afin de lui donner les bons ordres lorsque nous devons passer par la phase exécutive de notre piège.

L'invitation du designer en Italie nous avait mis dans le pétrin : nous devons frapper les deux pendant qu'ils étaient ensemble. Dès que nous avons appris que Diana avait annulé sa réservation à l'hôtel de Milan, j'ai donné l'alerte à nos services d'information pour savoir rapidement où la princesse allait aller. Dodi lui-même nous a donné l'information, la confiant à un de ses amis, notre homme.

J'ai alors envoyé nos agents à Paris pour exécuter le plan'D' : l'élimination physique de la'dame' et de son amie arabe".

Mais les mots suivants du jeune homme à capuchon se sont perdus dans les cavités de l'espace-temps, parce qu'ils ont commencé à voir les images de l'hôtel Ritz à Paris, où dans une chambre ils étaient assis à une table pour dîner Diana et Dodi. Une pendule à pendule au sommet marquée minuit.

L'Arabe était agité :

442

"Vous vouliez donner trop d'importance à notre croisière, ajoutant une romance qui exaltait la curiosité des journalistes et des photographes."

"Ne me blâme pas de ne pas l'avoir. Pourquoi m'as-tu emmené chez toi et ensuite tu as voulu faire le tour de la ville et attirer tous les paparazzis ?"

"Parce que je savais que ça te plairait."

"Pourquoi vouliez-vous vous arrêter ici au Ritz ?"

"J'avais faim."

"On aurait pu manger chez toi ou dans un endroit plus réservé. Ici, au Ritz, on aurait eu tout le monde sur le dos."

Dodi, comme un robot :

"C'est comme ça que ça semblait plus juste."

"Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? On ne devrait pas se rendormir ?"

"Pas ici, je ne veux pas que les photographes disent demain qu'on a dormi dans le même hôtel que mon père."

Pendant ce temps, à l'extérieur de la foule des photographes a grandi et Dodi a commencé à jurer :

"Je n'aurais pas dû me mettre dans ce pétrin. J'ai eu tort d'être avec toi."

Diana a pleuré.

Dodi a perdu la tête et a crié contre son malheur, qui a tout mis contre lui :

"Je veux foutre le camp d'ici tout de suite, hors de cet endroit merdique."

"Appelons l'escorte."

"Oublie ça, j'ai juste besoin du chauffeur, pour qu'on soit moins dans les yeux."

Rees-Jones est arrivé et n'a pas quitté les deux, même quand ils étaient séparés :

"Je ne suis pas d'accord. J'ai des ordres très précis. Je dois être avec vous à tout moment, en toutes circonstances."

"J'ai parlé tout à l'heure à mon père, qui a approuvé mon plan pour semer les graines des journalistes."

"Je t'accompagne quand même."

"Appelle Paul, prends-lui la voiture, on sortira par l'arrière de l'hôtel et on ira chez moi à l'Etoile."

Il était 0h20 du matin quand oui les quatre ont vu la Mercedes, qui a pris la rue Cambon, pour semer les graines pour les journalistes. A côté de Paul, il y avait Rees-Jones, derrière Diana à gauche et Dodi à droite, plongé dans les sièges noirs de la voiture noire.

Après avoir quitté l'hôtel, Paul a pris la bonne direction pour atteindre l'appartement, mais quand il est arrivé à la place de l'Alma, il ne s'est pas dirigé, comme il aurait dû le faire, vers la droite, car deux paparazzis, ou autres, l'attendaient dans une moto, rouge avec des inscriptions jaunes et oranges.

Même s'il a accéléré, Paul n'arrivait pas à le sortir de son système. En fait, ce dernier l'a flanquée et l'a forcée à entrer dans le tunnel.

Paul, après avoir essayé de se diriger correctement vers la droite avec un gouvernail vers

443

à gauche, en zigzaguant vers le bas et à grande vitesse dans le tunnel. Incroyablement, au lieu d'abaisser la vitesse pour freiner, il est passé au point mort, privant la voiture de la maîtrise du moteur.

Une Fiat blanche apparaît soudain devant lui et ralentit inexplicablement.

Paul a été forcé de freiner et de se déplacer vers la droite, mais n'a pas pu éviter le contact. Les deux véhicules se sont touchés. À ce moment, une lueur aveuglante est sortie de Fiat one et a frappé le conducteur de la Mercedes, qui a finalement perdu le contrôle du véhicule, qui a frappé désastreusement contre le pylône.

La moto, qui est arrivée, est tombée par terre.

Un homme est rapidement sorti de la Fiat blanche. Il a vu Paul mourir et lui a injecté une substance dans le bras avec une seringue. Puis il a fouillé dans le sac à main de Diana, d'où il a pris une lettre et l'a mise dans sa poche.

Il se tourna vers les deux hommes en mouvement et leur dit que deux des occupants, Dodi et Paul, étaient morts, tandis que Diana et Rees-Jones, très sérieux, étaient encore en vie mais grognaient. Mais il n'y avait plus le temps d'achever leur action et les a donc exhortés à partir.

L'un des deux motocyclistes a crié qu'il ne pensait pas qu'il y aurait un tel massacre.

Mais l'homme de la Fiat ne lui a pas répondu, il s'est mis dans la voiture qui a disparu en peu de temps.

Le motard, qui n'était pas d'accord, s'est assis sur le vélo la tête dans les mains.

Tout avait été accompli.

Le doux sourire de la princesse Diana aurait adouci le cœur de ses sujets britanniques pendant quelques années. Alors le temps engloutirait son image.

C'est ce que pensaient les SCEI.

444

CHAPITRE L

Dans lequel le journaliste Pino Aprile rétablit la vérité sur le sergent romain qui, immédiatement après l'unification de l'Italie, a pris les armes contre ceux qu'il croyait être des envahisseurs du Sud. Il était considéré comme un brigand et, en tant que tel, abattu par les Piémontais.

Les invités de Villa Palagonia, fermés de tous côtés par les bâtiments qui peuplent le centre de Bagheria, lumineux dans les jours lumineux d'été, ont décidé de rentrer chez eux, exigeant un peu de "repos. Ils se reverraient la nuit suivante, après avoir réfléchi à ce qu'ils avaient observé. Ils ont juré qu'ils ne parleraient jamais à personne de leur expérience extraordinaire.

La galerie des glaces s'est éteinte. Tout le monde s'est levé de sa chaise, a franchi la porte d'entrée et est sorti dans la rue. Chacun a ressenti un fort désir de revenir dans son temps pour revoir les choses de la vie quotidienne, pour profiter des visages de sa famille et de ses amis qui lui sont chers, de trop de jours au-delà du périmètre de la villa.

Mais l'illusion n'a pas duré longtemps. Ils se retrouvèrent tous ensemble dans la villa, dans la galerie des glaces, comme s'ils n'étaient jamais partis. Et ils étaient assis chez eux.

Ils avaient le sentiment d'y être piégés pour l'éternité.

Personne, cependant, ne se sentait si mal à ce sujet, tant le désir d'atteindre la fin de cette aventure, jamais vécue comme un être humain, était grand. Il retrace le voyage imaginaire d'Ulysse en Méditerranée et de Dante dans le royaume des morts. A la recherche du mystère qui imprègne la vie des hommes depuis qu'ils ont pris conscience d'eux-mêmes.

Le Prince de Palagonia a fait ses débuts :

"J'ai écouté certains d'entre vous parler avec tant de passion et d'amertume des conditions misérables dans lesquelles vivent les peuples de Sicile et d'Italie, laissés à la merci de politiciens sans scrupules, qui ne se sont jamais souciés de les élever même du point de vue culturel. J'ai ressenti la souffrance de certains qui ont vu en vain leurs tentatives pour amener l'Italie au même niveau que les pays les plus avancés d'Europe. Les paroles du prince de Lampedusa, qui a prédit qu'après l'unité nationale, les lions et les guépards seraient remplacés par des hyènes et des chacals pour détruire le peuple sans défense qui, comme les moutons, ne ferait rien ou presque pour s'opposer à son rôle de victime sacrificielle, sont prophétiques.

Le député Sateriale aurait aimé s'exprimer, ayant tenu avec ténacité son engagement politique en faveur des populations du Sud, dont il était bien conscient des mauvaises conditions de vie et de travail. Il ne l'a pas fait. Il préférait se taire.

445

Il décida d'écouter le prince Ferdinand. Et il l'a bien fait parce que le sujet qu'il allait aborder serait d'un intérêt particulier.

Le Prince frissonnait. Cela ne s'est jamais produit auparavant. Bien que depuis peu de temps, il avait abandonné son calme naturel et sa sérénité d'esprit pour jouer pleinement son rôle de rester émotionnellement distant des événements, qui étaient proposés de temps à autre à leur attention.

Un journaliste et écrivain, dont les ancêtres ont subi toutes sortes de harcèlements et de violences de la part des troupes piémontaises dans les Pouilles pendant les années de la brigandage dans le sud de l'Italie, pourra raconter ces événements avec les bons mots du XXI^e siècle, et avec une plume habile. Ça s'appelle Pino Aprile. J'aimerais le voir revenir dans les années 90, alors qu'il réfléchit à ce qu'il faut faire pour rétablir la vérité sur les faits.

Le Prince fit taire et s'assit, chevauchant une jambe l'une sur l'autre avec beaucoup de raffinement.

La machine à remonter le temps a commencé à bourdonner.

Une pièce d'une maison, située à mi-chemin de la colline, sur une pente, d'où descendaient des vignes et de grands arbres, semblait floue, comme s'il venait d'un monde brumeux. L'air vacillait. C'était censé être une journée ensoleillée en août.

Notre personnage était assis sur une chaise de miniatures et regardait au loin vers un point situé qui sait où. Sur les murs il y avait des peintures représentant des paysages de la campagne romaine et des natures mortes.

Don Angelo a demandé et a emménagé avec lui.

Pino Aprile l'a d'abord perçue comme une présence évanescence. Il enleva ses lunettes et les nettoya en pensant qu'un peu d'elles et un peu de la chaleur de l'été ne lui permettaient pas de bien se concentrer sur les images.

Quand il s'est rendu compte que quelqu'un était entré dans sa maison, où il se croyait seul, il a dit : "Je ne sais pas qui tu es. Ni comment il est entré. Mais je suis en vacances et je ne veux pas être dérangé.

S'il vous plaît, laissez-moi tranquille. Je réfléchis à des faits qui m'affligent depuis trop longtemps".

Don Angelo l'a surpris : "Et j'aimerais parler de ces faits".

Cette fois-ci, le journaliste a accordé plus d'attention à son invité occasionnel et malvenu. Je me souviendrai de lui avec attention. Comme c'est étrange qu'il était habillé de cette petite cravate du 19ème siècle ! Il devait certainement être un excentrique, un de ceux qui croient que nous devrions attirer l'attention des autres en posant aussi en nous habillant.

Mais il a été étonné quand Don Angelo lui a dit :

"Je ne suis pas de son époque historique. Je viens d'un passé dans lequel les peuples du Sud ont souffert plus durement du harcèlement d'un Nord qui s'empare de tout pour gagner de plus en plus d'argent. Je suis ici pour que vous puissiez me dire qui est le sergent romain, sur qui vous travaillez ces jours-ci, qui immédiatement après l'unité

446

de l'Italie a pris les armes contre ceux qu'il croyait être des envahisseurs du Sud.

Il était considéré comme un brigand et, en tant que tel, abattu par les Piémontais".

Pino Aprile lui a arraché les yeux. Comment savait-il qu'il s'intéressait à l'histoire de ce sergent ? Pendant un certain temps, il avait voulu écrire sur lui, dont sa famille avait aussi essayé d'effacer le souvenir, par un inexplicable sentiment de honte.

Il s'est jeté avec véhémence dans cette affaire :

"Alessandro Romano, son arrière-petit-fils, m'a parlé de lui pour la première fois : sa famille avait débarqué sur l'île de Ponza après s'être échappée des Pouilles. Le frère de son grand-père, Salvatore, lui en a parlé. "Guagliò, je vais te dire quelque chose. Ce qui est écrit dans les livres d'histoire sont des mensonges : les Piémontais n'ont pas unifié l'Italie, ils ont élargi le Piémont et nous les Romains nous avons ruinés.

Il était à bout de souffle avec toutes les cavités pulmonaires :

"Il lui a dit que leur parent était mort en héros, en partisan, c'est-à-dire comme un homme qui lutte pour défendre sa liberté et celle des autres contre une oppression terrible. Il lui chuchota : "Je vais te le dire, mais tu n'en parles pas autour de toi, pas même dans la famille. Il n'est pas vrai que Garibaldi a été accueilli comme un libérateur. Ce n'est pas vrai que les Bourbons étaient des tyrans. Ce n'est pas vrai que dans le Sud il y avait la faim et la misère : personne ne quittait le Sud. A cette époque, l'émigration n'existait pas. On était bien à la maison."

Ce "n'est pas vrai", répété à plusieurs reprises, s'est répété de façon obsessionnelle dans toute la galerie des glaces, résonnant d'une manière sinistre. Il semble qu'il ait été repris par des centaines, des milliers, des millions d'hommes qui ont souffert de la violence du Nord, qui se vanteront plus tard de les avoir libérés du joug bourbon et civilisés. Les invités de la villa ont mis leurs mains à leurs oreilles, tant ce bruit était fort.

Pino Aprile n'a pas prévenu de ce qui se passait à Villa Palagonia, mais surtout d'être observé attentivement. Il n'a pas été découragé :

"J'avais toujours cru qu'il y avait des voleurs dans le Sud, qui avaient combattu les populations sans défense en utilisant la violence contre les paysans et en violant les femmes. Grâce aux Piémontais, cette mauvaise plante a été éradiquée. Mais ce n'est pas comme ça que ça s'est passé.

Comme les Piémontais avaient été habiles à renverser les faits et à nous dire les choses comme ils le voulaient ! Avec une telle propagande efficace et une telle habileté, même les nazis n'auraient jamais égalé.

Il a dit, en criant presque :

"L'unification de l'Italie aux dépens du Sud n'a pas éradiqué le brigandage, mais l'a généré.

Et c'était un ensemble coloré d'opportunisme des criminels de droit commun dans une période de grande illégitimité et de grande confusion ; de guerre civile entre les paysans dépouillés des terres domaniales librement cultivables et les messieurs qui les avaient usurpées ; et, enfin, de guérilla d'anciens soldats napolitains,

447

les patriotes et les citoyens qui n'ont pas accepté la fin des libertés, du bien-être et des droits dont jouissait le roi Bourbon. Tous ensemble, ils ont fini par se battre contre un gouvernement qui semblait oppressif et tyrannique. Et les Piémontais en profitèrent en ne distinguant pas les soldats des voleurs".

Il est devenu plus passionné :

"Le sergent romain était un vrai soldat et était à deux doigts de devenir un Garibaldi à l'envers.

Il fut accueilli comme un libérateur dans les villes qu'il conquiert, battant les gardes nationaux, les carabinieri et les soldats piémontais.

Il essaya, d'abord avec succès, de transformer la brigandage en une véritable guerre civile et légitime. Le bandit Giuliano l'essaiera plus tard. Mais ce n'était pas un soldat, qui connaît bien les règles d'honneur et le respect de l'ennemi gagné. Et il a également échoué dans la considération qu'il était le sujet de la postérité.

Et ici, April est devenue triste :

"Vous pensez qu'un journaliste a écrit ces mots dans l'un de ses reportages, que j'aimerais lui lire, qui me semble si attentif et en même temps discret. Je suis sûr que vous comprendrez l'état d'esprit que ressentent les peuples du Sud lorsqu'ils se souviennent de faits qu'au lieu de les rendre fiers, il les prosternent au point d'avoir honte d'eux".

Il a lu une note qu'il avait sur la table :

"A Gioia, un fermier m'a fait remarquer l'endroit où les vainqueurs ont fièrement exposé, pendant huit jours, le corps mis en pièces par le sergent romain. Tous les habitants du village ont voulu contempler une dernière fois les restes méconnaissables du bandit héroïque ; ils s'y sont rendus, comme lors d'un pèlerinage sanctifié par le martyr ; les hommes ont été découverts, les femmes se sont agenouillées, presque toutes ont pleuré ; il a porté dans sa tombe les condoléances et l'admiration de ses concitoyens.

Il a dit ces derniers mots avec une grosseur dans la gorge. Oublie la honte qu'il a de lui !

"Quelqu'un a fait savoir que Romano n'était pas mort. Au contraire, on l'avait vu marcher dans les bois et un jour il reviendrait pour redonner dignité et fierté à son peuple. Il était invulnérable et immortel."

"Roman avait 27 ans quand son pays a été envahi. Il était beau : fier dans son uniforme, avec une belle barbe et des cheveux épais. Fils d'un riche éleveur de la Murgia, il s'enrôle dans l'armée Bourbon, qui certainement pour la culture et le style était supérieur aux Piémontais, brutal et brutal, où il était même interdit, à commencer par les officiers, de relever leur niveau culturel. Malheur à moi si l'un d'eux avait été découvert par les Savoie et les généraux, leurs parents, lisant un livre. Il s'était bien comporté dans l'armée de François II et, après la conquête piémontaise du Sud, avait été un citoyen italien exemplaire. Cependant, étant donné l'état de misère dans lequel son peuple finissait, il était devenu un partisan. Et il a été courageux et

448

insaisissable.

Mais c'était aussi un excellent commandant, avec des visions tactiques et stratégiques appropriées, dans un style purement militaire. La reconquête de Gioia del Colle fut son plus grand exploit, où l'habileté et l'audace brillaient. Lui, qui était recherché par le Comité de sécurité de Gioia, entre les mains des Piémontais, qui avaient décidé de l'éliminer, a attaqué cette ville, contournant la colonne qui le poursuivait. Le pays était bien défendu, mais il a réussi à entrer dans les cris festifs du peuple, qui l'a accueilli comme un libérateur. Malheureusement, des massacres ont été commis à l'arrière à son insu. Et les Piémontais, forts de ces excès, organisèrent une corde raide contre lui".

April s'est arrêtée un moment. Il a regardé par la fenêtre. Alors il s'est tourné vers son invité :

"C'était le 9 janvier 1863. Dans les bois de Vallata, il fut encerclé et capturé.

Avant d'être pris, il a demandé avec audace : "Finis-moi comme un soldat."

Ils ont dit : "Non, tu meurs en voleur." Il a été percé et saboté. Misérablement dépouillé de son uniforme de Bourbon, il fut hissé comme la proie d'un poteau sur une charrette, et finit par pourrir au centre de sa Gioia del Colle. J'espère qu'un jour les peuples du Sud retrouveront le souvenir de ces événements tragiques. Mais surtout le dynamisme culturel et économique de l'époque des Bourbons".

Il s'est refermé sur lui-même, puis a explosé de nouveau, rebondissant comme un nouveau Big Bang : " Aujourd'hui je sais que l'oncle Salvatore avait raison, même quand il a conseillé de ne parler de ça à personne " parce que ce n'est pas encore le moment ". Mais le temps viendra.

J'en suis certain. Je rassemble des documents, des livres et je vérifie les antécédents. J'ai lu récemment le compte-rendu d'un procès qui s'est déroulé durant ces années sombres : un officier piémontais a demandé à un jeune berger de la Basilicate, âgé de 17 ans à peine, pourquoi il avait une paire de chaussures fournies à l'armée italienne. Dans une langue qu'elle ne comprenait même pas.

Le policier lui a dit qu'il le condamnerait pour brigandage, et le pauvre gars ne comprenait pas ce qui lui arrivait. S'il avait compris, il l'aurait expliqué, de toute façon, cette paire de chaussures qu'il avait prises sans tuer personne. Il ne s'en est rendu compte que lorsqu'on lui a dit de se retourner

devant le peloton d'exécution. Il a seulement eu le temps d'apprendre qu'ils chargeaient les armes. Abattu derrière lui, comme tout le Sud par un Nord qui, comme il l'a trahi à l'époque, le trahit aujourd'hui, se permettant même de le tromper".

Il retourna à la fenêtre, les yeux humides : "Justino Fortunato, un homme du Sud, qui a consacré toute sa vie à faire en sorte que l'unité de l'Italie soit vraie et juste, écrivit ceci à Benedetto Croce en 1923, après s'être déclaré vaincu : "Je ne retire pas mon unité. Je viens de changer mon jugement sur les industriels du Nord. Ce sont des porcs, plus de porcs que le plus grand de nos porcs". Je suis sûr qu'un jour, il n'y aura plus un problème du Sud, mais un problème du Nord, quand avec l'appétit d'énergie que nous avons, le soleil du Sud activera des parcs solaires, qui fonctionneront à pleine vitesse, contre un Nord qui, avec l'épuisement des combustibles fossiles, vivra en gris et dans les brumes de la vallée du Po".

449

Les images ont disparu.

A l'intérieur de la galerie des glaces, les yeux des invités de la villa étaient pleins de colère.

Interventions matérielles :

"Je ne sais pas ce qui va se passer au 21e siècle.

Si la Sicile et les terres du sud lèvent à nouveau la tête.

J'espère seulement que ce journaliste trouvera le courage et l'audace du sergent romain, qui pourrait aujourd'hui apprendre à beaucoup de gens à vivre, en respectant les valeurs auxquelles ils croient et en mettant avant tout leur dignité.

Don Angelo qui, entre-temps, s'était réuni au groupe, a conclu :

"Je pense qu'il le fera.

Il a la force et la colère."

Soudain, la machine à remonter le temps s'est remise à fonctionner : un vieil homme a été vu en pèlerinage à Rionero, suivi d'un cortège d'hommes, même en uniforme.

Federico l'a immédiatement reconnu : " Mais c'est Giorgio Napolitano. Je sais qu'il est toujours venu ici, d'abord en tant qu'universitaire, puis en tant que député, président de la Chambre et ministre de l'Intérieur. Pourquoi es-tu attaché à ces endroits ? Qu'est-ce qui l'incite à s'arrêter et à méditer dans ces collines ? A-t-il lui aussi le sentiment que l'unité de l'Italie a été faite avec le sang des Sudistes en particulier, qui ne peuvent aujourd'hui permettre à un nain du Nord, au bord de la schizophrénie, de bouleverser, en raison d'intérêts économiques différents, une déclaration unifiée qui est devenue le patrimoine de tous ? Intouchable. Et ce seront les Carabiniers, avec les soldats des autres Forces armées, qui ont combattu le brigandage dans le sud de l'Italie, et qui ont récemment vaincu le terrorisme dans les années les plus sombres de la République, qui se dresseront à nouveau contre ceux qui tenteront d'attaquer cet héritage. J'en suis sûr."

450

CHAPITRE LI

Il raconte l'assassinat de l'officier des Carabiniers Giuseppe Russo parce qu'il avait compris que la mafia de Corleone avait commencé à tendre les mains sur les contrats. Il raconte le suicide du maréchal Antonio Lombardo et la rencontre de M. Andreotti avec Totò Riina.

La machine à remonter le temps a été prise par un élan imparable comme, en personne, prise par le mal déchu. Il a projeté en succession rapide et de façon convulsive des images sanglantes de personnes tuées par balle. Au début, les corps sans vie de Giuseppe Russo, officier des Carabiniers, et de son ami le professeur Filippo Costa apparurent sur le sol couvert de sang, et ce jour-là, le 20 août 1977, il eut la malheureuse idée de faire une promenade avec lui au Bosco Ficuzza, un village du Corleone.

Les juges ont enfermé trois pauvres bergers, sans expliquer pourquoi ils avaient commis ce crime odieux. Ils pensaient avoir fait justice et avoir mis leur âme au repos. Mais la vérité - un élément accidentel, sinon un complice pour certains magistrats - était tout autre. Ainsi, 16 ans plus tard, on a découvert que trois innocents avaient été jetés en prison. Quelques années plus tard, les repentis, Francesco Mannoia et Giovanni Brusca, auraient confié que cet officier avait été éliminé de Cosa Nostra parce qu'il avait mis son nez là où peu avaient osé. L'ordre de tirer a été donné par Salvatore Riina et Bernardo Provenzano à Leoluca Bagarella, qui avec deux picciotti, tueurs infaillibles, a commis le double meurtre, éliminant un homme de l'État, qui avait compris que la mafia de Corleone avait commencé à tendre les mains sur les contrats, investissant l'argent sale dans la construction du barrage Gancia.

Immédiatement après, le chroniqueur du "judiciaire" du Giornale di Sicilia, Mario Francese, a été reconnu, et lui aussi tué comme un chien pour ses enquêtes publiées dans son quotidien.

Suivent rapidement les corps déchirés du général Carlo Alberto Dalla Chiesa, du juge Terranova, du président Mattarella, de l'honorable La Torre, de Salvo Lima, des magistrats Falcone et Borsellino, des capitaines des Carabinieri Basile et DAleo, des commissaires Boris Giuliano et Ninni Cassare, et de nombreux autres, non par ordre chronologique.

Pourquoi le magnétoscope avait-il jeté ces images horribles en masse sous les yeux des invités étonnés de la villa ? À quoi essayiez-vous de faire allusion ?

451

La curiosité fut immédiatement satisfaite : peu à peu, la figure d'un homme d'âge moyen commença à se dessiner, qui fut immédiatement reconnu pour le maréchal Antonio Lombardo, qui se suicida le soir du 4 mars 1995 dans la cour du commandement des Carabiniers de Palerme. Ils l'ont attrapé quelques instants avant qu'il ne fasse son geste désespéré.

Il était là, regardant ailleurs, les yeux humides. Qu'est-ce qui t'a pris ?

Frederick a demandé et a pu entrer dans sa réalité avec l'adjoint de la Sateriale, et être discrètement proche de lui.

Lombardo sentit leur présence, mais ne réagit pas tant qu'il fut pris par la tristesse. Il les a confondus avec des personnages célestes, est passé à la compassion quand il a décidé de se suicider. C'est à eux qu'il s'est confié.

"Je suis né dans cette terre de Sicile, où tout est mafieux, même l'air que vous respirez. Mais qui décide que cet air est mafieux n'est pas Dieu, mais un juge, ponctuellement poussé par un ancien magistrat, aujourd'hui un homme politique important, qui tire les ficelles de l'écheveau entier, et donne des ordres pour l'enquête et la poursuite.

Et malheur à ceux qui se heurtent à son théorème aberrant, qui prévoit l'anéantissement des adversaires de son parti par des moyens judiciaires".

Frederick savait à qui il faisait allusion. Lombardo continua, presque sifflant, passant d'un sujet à l'autre, apparemment sans aucune logique :

"J'ai rencontré ma future femme à une fête de famille. Un de mes collègues, un carabinier, petit ami de sa sœur, m'a emmené avec lui et m'a présenté à elle. Je suis tout de suite tombé amoureux d'elle : un vrai coup de foudre. Nous nous sommes mariés en 1973 et après quelques années ils m'ont envoyé commander la station de Partinico, autrefois le royaume incontesté du bandit Giuliano. J'étais passionné par mon travail, parce qu'en Sicile, soit je suis devenu carabinier, soit mafieux, et j'ai choisi d'être du côté de la loi. Et nous, Siciliens, une fois que nous avons fait le choix, nous y retournons à peine, parce que nous savons bien faire à la fois le criminel et l'homme de la loi.

Il a dit ces paroles avec beaucoup d'orgueil, mais aussi avec une amertume infinie.

"En 1992, ils ont tué un marshal honnête, Guazzelli, qui aimait son travail et ce meurtre m'a encore plus poussé à m'engager contre la mafia. Mais je n'ai jamais oublié que j'étais un carabinier, donc si je découvrais qu'un homme était innocent, même si tout le monde le disait coupable, je n'hésitais pas à le défendre contre quiconque, au prix de me mettre contre un système qui met tout contre toi.

"Je commandais, en faisant respecter, toujours méfiant de nous, la station des Carabiniers de Terrasini, berceau de l'un des chefs les plus dangereux de la mafia, Tano Badalamenti, que je connais depuis les années 60. C'est ainsi qu'en 1994, après l'arrestation de Totò Riina, j'ai accepté, bien qu'à contrecœur, d'opérer dans le ROS, c'est-à-dire dans le groupement opérationnel spécial des Carabinieri, qui traite des crimes commis par la mafia et les terroristes".

452

Elle a fait une courte pause, parce qu'elle savait qu'elle allait dire quelque chose qu'elle regretterait à quelqu'un.

"En vérité, les politiciens ont créé la ROS pour combattre le terrorisme. Mais, après avoir démantelé les Brigades rouges, ces Carabiniers, pour ne pas être au chômage, se sont consacrés corps et âme à la lutte contre la mafia, découvrant ainsi la collusion entre le pouvoir politique et le crime organisé dans toute l'Italie et n'hésitant pas à frapper la connivence infâme. Nous nous sommes donc battus contre deux ennemis, l'un devant vous, le gangster, l'autre, derrière votre dos, le politicien, blotti parmi les ganglions de l'État, prêt à vous frapper dans le dos. C'est pourquoi, avant la chute d'un satrap à Rome, il était très difficile, voire impossible, de capturer les fugitifs mafieux les plus dangereux, qui marchaient sans être dérangés dans les rues de Palerme. Dès que l'empereur fut détrôné, ils tombèrent tous dans les mains de la police comme des cerises, l'un après l'autre, y compris Totò Riina, qui errait autour de Palerme comme un touriste sans méfiance.

Un beau jour, j'ai reçu l'ordre de mes supérieurs de cultiver le "Badalamenti" de printemps, parce que je le connaissais bien. J'ai été étonné que cette tâche m'ait été confiée, simple maréchal. Ils m'ont dit que j'étais le seul à avoir confiance en lui.

Ici, le maréchal s'interrompit et ses yeux devinrent humides.

"Je ne savais pas, à l'époque, que mes supérieurs m'avaient confié cette tâche sans me sentir d'abord juge à Palerme. Le ministère public était en train d'exécuter un autre plan, qui consistait à condamner M. Andreotti, considéré comme responsable de l'assassinat du journaliste Pecorelli. J'ai accepté, parce que je croyais que mes supérieurs me défendraient contre toute répercussion qui se produirait inévitablement lorsque j'aurais découvert la vérité.

"Aujourd'hui encore, je me demande qui de Rome a poussé les dirigeants de ROS à ouvrir un dialogue avec Badalamenti et pour quelle raison. Malgré le fait que la magistrature de Palerme, notoirement dans les mains de la gauche, a voulu abattre Andreotti à tout prix.

"L'ordre était clair : je devais ramener Tano Badalamenti en Italie, qui avait déclaré à plusieurs reprises qu'en relation avec le meurtre de Pecorelli, le repentant Buscetta avait dit le faux, ainsi que d'autres étaient responsables de ce crime.

J'ai envoyé un message au chef de la mafia, emprisonné à la prison de Marion, Illinois, États-Unis, où il purgeait une peine de 45 ans de prison pour l'affaire "pizza connection", et il a accepté de me rencontrer. J'ai eu deux entretiens avec lui : un en octobre 1994 et un autre avant Noël de la même année. J'ai dû le revoir fin février, mais la veille de son départ, quand les choses ont été faites, un de mes supérieurs m'a dit qu'il était inutile pour moi de faire mes valises, car ce voyage, comme le mariage...

453

de Renzo et Lucia, ne pouvait et ne devait plus être fait et ne devait plus l'être par la volonté de Don Abbondio, effrayé par Don Rodrigo. Ils n'ont pas expliqué la raison. Mais j'ai réalisé qu'il préparait quelque chose de terrible. Et il y a sept jours, comme un escargot à cornes après un orage, la surprise est apparue dans l'œuf de Pâques : ils ont trouvé dans la campagne de Terrasini l'un de mes plus fidèles confidants, Francesco Brugnano, tué par la mafia, étrangement complice pour la première fois, non plus avec certains représentants des DC ".

"Ce fait, je dois l'admettre, m'a beaucoup effrayé et ma femme a ressenti mon inquiétude. Je suis parti pour Rome et je suis allé au commandement de la ROS, puis à Pérouse, parce que je voulais comprendre ce qui se passait dans les palais du pouvoir".

"Ils ne m'ont rien fait réaliser. Mes supérieurs étaient exceptionnellement boutonnés. Un de mes collègues - un maréchal de ma génération - m'a dit que les choses n'allaient pas bien du tout. J'ai pris l'avion et je suis retourné à Palerme, atterrissant à Punta Raisi à midi. Un chauffeur, un bon carabinier, qui m'a vu triste et résigné, m'a souri. Premier sourire après tant de jours. Je me rendis à Monreale, puis au commandement ROS de Palerme, et là je compris tout : mes supérieurs s'éloignaient lentement de moi en leur faisant croire, puisqu'il n'y avait pas d'ordre écrit, que la responsabilité d'amener Badalamenti en Italie était exclusivement la mienne. Je suis rentré à la maison détruit.

Ma femme souffrait et cela me rendait encore plus triste.

Ce ne sont pas les visages furieux de mes supérieurs qui m'ont prostré, mais la conscience que quelque chose d'irréparable pourrait arriver à ma famille, surtout quand mes garçons m'ont appris que mon fidèle chien Aro s'était enfui chez lui. J'ai su immédiatement qu'il avait été tué."

"Je n'ai même pas déjeuné : j'ai dit à ma femme que je devais retourner à Palerme, où j'avais un rendez-vous important à 16h. Elle était surprise qu'à mon retour de Rome, j'aie voulu retourner à Palerme, mais je ne lui ai pas répondu et je suis partie sans même la regarder. Et c'est ce qui m'attriste le plus quand j'ai décidé de me suicider. Je n'ai pas dit au revoir à ma famille, mon bien le plus précieux. Mais comment pourrais-je imaginer trouver des supérieurs si craintifs de me laisser seul face à ces bêtes, plus insensibles que la mafia, qu'au moins un code d'honneur, bien qu'aberrant et haineux, si ?

"Ce que je ne comprends toujours pas, c'est la raison qui a conduit le maire de Palerme, Leoluca Orlando, à s'intégrer dans cette histoire sale en compagnie du maire de Terrasini Manlio Mele, en allant raconter le 23 février, c'est-à-dire, il ya environ une semaine, l'épisode de l'émission de télévision 'Real Time', dirigée par Michele Santoro, que j'étais collus avec Cosa Nostra. Les sommets du Corp, cependant, de prendre immédiatement mes défenses, sachant bien que j'avais pris contact avec Badalamenti à l'instigation de mon propre chef.

454

ont reçu Michele Santoro et Sandro Ruotolo, son compagnon dans les aventures journalistiques, leur faisant comprendre qu'ils avaient organisé une enquête interne pour vérifier les accusations d'Orlando. Et tout cela est intolérable et insupportable pour moi. Comme un rocher, cette charge de soupçons et de tentatives de me rendre boueux m'écrase.

C'est à ce moment que Federico est intervenu, bien conscient des événements qui se sont produits après son suicide, et en particulier de la position ferme du commandant général du Corp, Luigi Federici, qui a attaqué en termes non équivoques les deux maires les désignant comme les auteurs moraux de l'acte irréparable produit au détriment de son sous officier :

"Après la plainte de Leoluca Orlando, trois choses se sont produites : la première, sa disculpation de la tâche de rencontrer Badalamenti, qui était en train de se convaincre de venir en Italie, pour renverser les déclarations de Buscetta contre Andreotti ; la seconde, le meurtre de Francesco Brugnano, dont le corps a été retrouvé dans une voiture garée dans une rue de Terrasini ; la troisième, la rencontre, au bureau du procureur adjoint de Palerme Luigi Croce, entre le procureur Ignazio De Francisci, chargé de l'instruction des accusations de Orlando et le capitaine Giovanni Baudo De l'entrevue, l'agent a eu l'impression que les choses s'étaient mal passées pour elle. Vous vous êtes souvenu vous-même des deux premiers faits. "C'était le troisième à votre connaissance ?"

"Cette impression du capitaine Baudo m'a été ramenée il y a peu de temps par le colonel qui m'a reçu, qui ne pouvait rien me dire d'autre que nous aurions dû nous attendre au pire. Leoluca Orlando s'était déplacé, un homme tellement considéré par la gauche qu'il était considéré comme un élément déterminant dans la lutte contre la mafia en Sicile. Je crois, cependant, que Orlando a été dupé et que quelqu'un, connaissant son esprit bouillant, a soufflé cette nouvelle de lui, par l'intermédiaire du maire de Terrasini, qui est également tombé dans le piège, de sorte que les deux ont tout rapporté à la télévision, où déjà quelqu'un les attendait pour faire la pelle.

C'était un piège conçu à table par un ancien magistrat habitué à des méthodes staliniennes similaires, auxquelles il a l'habitude d'atteindre ses fins sordides. J'espère qu'un jour, quelqu'un vengera ma mort, ce qui sera un sérieux avertissement pour ces politiciens sans scrupules, mais aussi pour certains officiers du corps des carabinieri qui ne défendent pas leur personnel contre des attaques aussi ignobles.

"Cependant, je veux laisser un message dans lequel, pour ceux qui veulent comprendre, sont indiqués le nom et le prénom de mes assassins. Je vais vous le lire :

"Je me suis tué pour ne pas donner satisfaction à ceux qui sont compétents pour me faire tuer ou me faire passer pour vendu et surtout pour ne pas mettre en danger ma femme et/ou mes enfants qui sont toute ma vie. Je n'ai rien à me reprocher d'avoir été fidèle au Corp pendant trente et un ans et, bien que j'en sois arrivé là, je referais tout ce que j'ai fait. La clé de ma délégitimation réside dans les voyages américains."

455

À la fin de la lecture, Federico et Sateriaie ont été catapultés dans la galerie des glaces, leur épargnant la vision du suicide du maréchal. Ils ont trouvé leurs amis, complètement hétéroclites.

Faust, l'Allemand, se mit à parler :

"Je dois avouer que j'ai suivi attentivement l'histoire de ce sous-officier italien des Carabinieri, en demandant à mes amis siciliens de m'envoyer des coupures de journaux et des nouvelles de toutes sortes. J'ai toujours cru que la compréhension du suicide de cet homme pouvait mener à la clarification de quelques pages tristes de l'histoire la plus récente de cette Italie tourmentée. J'ai donc pu reconstituer que le maréchal Lombardo avait d'abord pressenti que le sénateur Giulio Andreotti, sur la figure morale duquel j'ai toujours exprimé mes réserves, et le chef de la mafia Gaetano Badalamenti n'avaient rien à voir avec le meurtre du journaliste Pecorelli. Il était convaincu - et c'est ce que je croyais jusqu'à aujourd'hui - que le patron de Cinisi pouvait accepter de venir en Italie et de dire sa vérité aux magistrats de Pérouse.

En tant que carabinier travailleur, il a commencé à travailler sur cette idée, et croyait avoir réussi à convaincre l'ancien patron de le suivre chez lui. C'est alors que Lombardo, que je croyais jusqu'à aujourd'hui ne pouvoir compter que sur son intuition d'enquêteur, décida d'écrire une lettre au procureur de Palerme, lui disant que Don Tano était prêt à refuser catégoriquement Buscetta. Malheureusement pour lui, il avait mis sur papier ce qu'il avait recueilli en noir, même dans un rapport envoyé à ses supérieurs, qui avaient disparu depuis de nombreuses années. Il a été trouvé plus tard dans le procès à Pérouse. Il y rapportait avec imprudence que le procureur général, au lieu de se réjouir de sa demande d'éclaircissement, s'était montré préoccupé. Je dois ajouter que le lieutenant des Carabinieri, Carmelo Canale, son beau-frère, a dit lors des funérailles du maréchal : " A tous ceux qui disent que les funérailles de mon beau-frère étaient un suicide, je réponds : vous avez tort. C'est un meurtre calculé par ces esprits très raffinés qui ont peu à voir avec la lutte contre la mafia".

La même chaîne a dénoncé à plusieurs reprises qu'il était très étrange que dans la période précédant le voyage de Lombardo en Amérique avait été faite cette émission de télévision, qui était de passer le beau-frère pour une collision avec la mafia. Mais le pouvoir judiciaire a veillé à ne pas établir de soupçons aussi sérieux et tout a été mis en veilleuse. La justice, depuis au moins trois ans, n'existe plus en Italie".

Don Angelo Castronovo, qui, bien qu'il ne connaissait pas cette histoire, a été le plus lucide en identifiant son centre nerveux.

"La machine à remonter le temps nous a fait apprendre que le maréchal Lombardo n'a pas pris contact avec Badalamenti par son choix intime. Ses supérieurs le tenaient

probablement pour démanteler l'accusation contre Andreotti.

Quelqu'un à Rome avait certainement incité la haute direction de la ROS à prendre cette initiative. Mais un grand politicien de gauche a découvert

456

la manœuvre.

Pour ne pas disculper Andreotti dans le crime de Pecorelli, il avait fait des contre-manœuvres.

Il s'est également servi d'une émission de télévision pour époustoufler le maréchal, ce qui l'a rendu peu crédible. Il était inévitable que son voyage en Amérique soit annulé. Il y a tous les ingrédients de l'habituelle histoire italienne sordide, dans laquelle les manœuvres et les contre-manœuvres se poursuivent dans un jeu pervers, pour arriver à la fin du résultat de la confusion des eaux et couvrir l'enquête judiciaire. Je ne veux pas apparaître comme un homme qui lit dans le futur, mais je prévois qu'après le suicide du pauvre Lombard, Andreotti sera acquitté et son terrible accusateur occulte saura s'en sortir avec facilité, protégé par son parti et ses amis magistrats".

Palet, qui connaissait bien l'avenir, sourit.

La machine à remonter le temps n'a pas eu de répit et est retournée frénétiquement à la recherche d'autres images. Il a imprimé dans les yeux des hôtes de la villa la date du 16 avril 1993. Il était clair d'après la scène qui leur est apparue - un bureau de police aride presque plongé dans l'obscurité - que certains magistrats interrogeaient un patron de la mafia, qui, comme il l'a dit, ne pouvait être qu'un repentant.

En fait, Baldassarre di Maggio, le plus grand accusateur d'Andreotti, fut immédiatement reconnu.

Déjà dans mon interrogatoire du 18 janvier, je vous avais dit que Riina m'avait envoyé à Ignazio Salvo avec pour mission de demander à Salvo Lima de contacter son "ami commun" et, lorsque je lui ai demandé qui il était, il m'a répondu que c'était M. Andreotti, et je lui ai fidèlement rapporté le message reçu de Riina, en présence de Emanuele Brusca.

"Riina m'a également dit de dire à Ignazio Salvo à cette occasion qu'il voulait un rendez-vous avec M. Andreotti.

"La rencontre a eu lieu environ 15 jours plus tard dans la maison d'Ignazio Salvo. C'est moi qui ai accompagné Salvatore Riina, qui était là vers 14h30, un jour dont je ne me souviens pas dans un entrepôt près du poulailler derrière la Maison du Soleil".

"Je l'ai emmené avec ma voiture à la porte du garage sous l'immeuble, où se trouve la maison de Salvo. J'y ai trouvé Paolo Rabito, un homme d'honneur de la famille mafieuse de Salemi, qui m'a ouvert la porte et nous a emmenés au dernier étage directement dans l'appartement d'Ignazio Salvo grâce à un ascenseur".

"Chiddu nous a fait asseoir dans une salle, où j'ai immédiatement reconnu M. Andreotti et M. Lima, qui se sont levés et nous ont salués. Riina, comme à son habitude, a embrassé les trois présents, à savoir Andreotti, Lima et Salvo, qui n'ont pas reculé".

"Pendant qu'ils discutaient, je suis allé avec Paolo Rabito dans une salle à manger voisine, où j'ai attendu environ trois heures, trois heures et demie. J'ai passé ce temps

457

Ignazio Salvo est venu nous appeler, pour nous dire que la discussion était terminée.

J'ai dit au revoir à ceux qui étaient encore dans la salle et je suis parti avec Totò Riina.

"Pendant le voyage, Totò ne m'a rien dit de ce qu'ils avaient dit. Mais je me suis rendu compte qu'ils avaient parlé du maxiprocesso, qui, je m'en souviens à l'époque, n'avait pas l'air bon pour les accusés.

L'un des magistrats l'a interrompu et lui a dit s'il se souvenait de la période exacte où cette réunion avait eu lieu.

"Je ne me souviens pas. Je crois cependant que c'est arrivé le jour où Dragotta a été tué ou peut-être un peu plus tôt et, en tout cas, alors qu'Ignazio Salvo était assigné à résidence".

La machine à remonter le temps, non satisfaite de cet interrogatoire, en a repris un autre, celui de l'audition publique du 12 décembre 1996.

Baldassarre Di Maggio, semblait plus sûr et plus détendu.

Il était interrogé par le procureur de Scarpinato.

"Tu veux raconter ce qui s'est passé ?"

"Un jour, il est venu à l'atelier pour m'appeler Angelo La Barbera, en disant à... un jour... et je ne me souviens plus quel jour c'était, en début d'après-midi, vers deux heures, deux heures et demie, il dit : " Vous devez prendre la voiture, vous devez venir là-bas, au poulailler, qui serait derrière la Maison du Soleil. Et il dit : "Mais il faut que tu te nettoies, que tu t'habilles, que tu t'habilles, que tu nettoies. Et puis ce jour-là, habillé propre, j'y vais, j'arrive le premier dans le poulailler, j'attends ; en attendant Totò Riina et Pino Sansone arrivent.

Salvatore Riina est monté sur la voiture avec moi et nous sommes partis, et il m'a dit : " Nous devons aller chez Ignazio Salvo. Attendant devant le portail, disons derrière, parce que derrière il y avait une entrée qui mène aux garages.

Le Président l'a interrompue :

"Qu'est-ce que ça veut dire, derrière ?"

"Non, la route principale."

"Pas de la route principale ?"

"Non. C'était la route qui....

disons latéral."

Scarpinato l'invita à la précision :

"Donc vous dites que ce n'était pas la porte d'entrée ? C'était une entrée secondaire ? Qu'est-ce que ça veut dire ?"

"Oui, oui, oui."

"Allons de l'avant."

"Alors nous sommes allés au... Paolo Rabito nous attendait, il a ouvert le portail et nous sommes entrés directement avec la voiture sous le garage. Nous sommes donc montés dans l'ascenseur et

avons grimpé jusqu'au grenier, où Ignazio Salvo est arrivé, Paolo et Totò Riina sont venus nous accueillir. Nous sommes donc descendus dans le couloir et sommes entrés dans le salon. Et là, j'ai vu le député Lima,

458

et le député Andreotti. Alors, ils se sont levés, M. Andreotti et Lima. Et Riina leur fait face et.... et les embrasse ; un baiser sur les joues, un à droite et un à gauche. Je lui tends la main, je le salue et Riina me dit : "Sortez de là". Et je suis allé dans la chambre, disons, dans la cuisine. Dans la cuisine, où Paolo Rabito parlait du plus et du moins, et au bout d'un moment, " U zu Ignazio Salvo, vient m'appeler, dit : " Viens me dire bonjour, tu dois partir ".

Alors j'y suis allé, j'ai dit au revoir, Riina a dit au revoir encore une fois et nous a emmenés à l'ascenseur. Nous sommes allés de l'ascenseur au garage, avons pris la voiture et sommes partis. Et puis dans la rue, Riina, disons, ne m'a pas dit la conversation qu'ils ont eue, ce qu'ils n'ont pas eu, mais m'a dit ce discours, de le garder très fermé.

La machine à remonter le temps a fait disparaître ces images, pour en reproposer d'autres de différentes interrogations, faites par Balduccio di Maggio, comme s'il essayait de faire comprendre que le repentant dans ses diverses dépositions n'était jamais tombé en contradiction.

Les invités de la villa ont ainsi pu sentir qu'Ignazio Salvo avait accueilli Di Maggio et Riina dans la salle et les avait accueillis tous les deux avec un baiser.

La réunion a eu lieu après la réunion au cours de laquelle Riina avait ordonné à ses amis de voter pour l'ISP, et aussi après les élections de juin 1987, peut-être quelques mois plus tard. Qu'il n'avait rien entendu de la conversation entre Lima, Salvo, Andreotti et Riina, alors il a supposé qu'ils avaient parlé du maxi-processus.

Les images ont alors disparu et Federico n'a pas tardé à apporter quelques éclaircissements qui ont surtout servi aux invités de la villa de 1900 pour mieux comprendre l'histoire complexe.

"Baldassarre Di Maggio, lors des auditions publiques des 12 et 13 décembre 1996 et du témoignage de janvier 1998, a rapporté qu'en 1987, un ou deux mois avant les élections générales, Riina avait convoqué, dans une maison derrière Villa Serena, une réunion des chefs de famille, où il avait donné l'ordre de voter en faveur du Parti socialiste, pour donner une claque au DC, qui ne se préoccupait plus du maxiproccès. Il avait rencontré ses cousins Antonino et Ignazio Salvo, qu'il avait personnellement accompagné en 1984 à une rencontre avec Bernardo Brusca en contrada Equino. Au nom de Salvatore Riina, après les élections de 1987, il se rend avec Emanuele Brusca au domicile d'Ignazio Salvo, alors assigné à résidence. Ils ont été accueillis par Paolo Rabito, qui les a amenés dans l'appartement. Il avait été accompagné par Brusca parce que c'était la première fois qu'il se rendait chez Ignazio Salvo. A cette occasion, en présence de Brusca, il avait fait part à Ignazio Salvo du premier des deux messages qui lui avaient été confiés par Riina, celui de porter

459

salutations à notre ami commun, M. Andreotti, qui n'était pas assez intéressé par le maxi-processus. Ayant retiré Brusca, il avait dit à Ignazio Salvo du deuxième message de Riina, celui de fixer un rendez-vous pour une rencontre avec Andreotti.

Quelques temps plus tard, la rencontre a eu lieu chez Ignazio Salvo. A cette occasion également, il avait trouvé Paolo Rabito qui les avait fait monter dans l'appartement du penthouse, au moyen d'un

ascenseur interne qui partait du garage du dessous. Une fois dans l'appartement, Ignazio Salvo les a accueillis et les a accompagnés dans le salon, où il y avait Andreotti et Salvo Lima, qui ont été accueillis par Riina avec un baiser. Ce dernier lui avait présenté les mots " c'est Balduccio ". Immédiatement après, il se rendit à la cuisine pour attendre en compagnie de Paolo Rabito. Au bout de deux ou trois heures, Ignazio Salvo était venu l'appeler. Après avoir salué les personnes présentes, Riina et lui étaient partis et, sur le chemin du retour, Riina lui avait dit de garder le secret sur ce qui s'était passé, en gardant le discours très fermé".

A ce stade, les invités ont exigé que la machine à remonter le temps montre ce qui s'est réellement passé.

Le magnétoscope spatio-temporel a commencé à bourdonner, comme l'une de ces mouches d'automne qui, maintenant que son heure est venue, se réfugie dans les maisons pour assurer un peu de "chaleur". Puis, inexplicablement, il se heurte obstinément à la fenêtre pour retrouver sa liberté perdue, sachant que le froid le tuera là-bas.

Ils ont vu Riina, Di Maggio et Rabito dans un ascenseur qui montait plusieurs étages. La porte s'ouvrit et Ignatius Salvo apparut, les attendant. Tous les quatre descendirent un couloir qui s'ouvrit soudain dans un hall. Assis là, blottis sur une chaise, M. Giulio Andreotti et son compagnon de parti, M. Lima, se sont levés rapidement.

Riina, prenant ce geste comme un acte de courtoisie envers lui, dans la plus parfaite coutume sicilienne, a pris le président à lui-même et l'a embrassé sur les deux joues.

Ils n'ont rien vu d'autre parce que la voiture a couru vite à l'avenir et a encadré un article de presse, qui a paru dans le Corriere della Sera du 19 août 2003.

On peut y lire : "La parabole d'Andreotti. Cinquante ans de procès. L'acquittement de Palerme ne dissipe pas tous les doutes.

Federico a lu certains points de cette page à haute voix, pour que tout le monde puisse entendre :

"Les magistrats ont écrit dans leur sentence que l'accusé est un personnage qu'il n'est pas exagéré de définir comme historique dans la vie du pays depuis la dernière période d'après-guerre. Ils ont abandonné une accusation aussi grave et infâme sans l'acquitter du tout. L'ancien premier ministre est reconnu coupable de connivence et de collusion avec la mafia au moins jusqu'en 1981. Giulio Andreotti était pleinement conscient que ses associés siciliens entretenaient des relations amicales avec certains chefs de la mafia et cultivaient à leur tour

460

des relations amicales avec les mêmes patrons, leur révélant une disponibilité qui n'est pas seulement fictive. Tout cela ne peut être interprété comme une simple manifestation d'un comportement moralement incorrect et d'une proximité criminellement non pertinente, mais indique une participation réelle et appropriée à l'association mafieuse qui a duré sensiblement dans le temps, jusqu'au début des années 1980. Après l'assassinat de l'exposant démocrate-chrétien Piersanti Mattarella, président de la Région Sicilienne Delta, assassiné le 6 janvier 1980, Andreotti a profusé dans un engagement progressiste et authentique dans la lutte contre la mafia. Pendant la période précédente, alors même qu'il était chef du gouvernement, il entretenait des relations amicales avec les dirigeants de la faction modérée de la Cosa Nostra, tels que Bontade et Tano Badalamenti.

Selon les juges, après le meurtre de Mattarella, Andreotti est retourné à Palerme pour rencontrer les patrons et parler de ce crime. Un face à face où les dirigeants de Cosa Nostra avaient la certitude qu'ils ne couraient pas le risque d'être dénoncés. Dans leurs conclusions, les juges déclarent que l'homme qui est le symbole du pouvoir démocrate-chrétien en Italie répondra en tout cas de ses actes devant l'histoire".

La lecture de la phrase dans le journal a jeté tout le monde dans la consternation.

Don Pedro a dit : "Cet homme est-il encore sénateur à vie et assis au palais de Madama ?"

Federico a insisté : " Notre Charte constitutionnelle stipule que seuls les citoyens qui ont illustré leur patrie de grands mérites dans les domaines social, scientifique, artistique et littéraire peuvent être nommés sénateurs à vie par le Président de la République. Pourquoi le chef de l'État n'intervient-il pas face à une telle condamnation pour révoquer la nomination d'Andreotti ? Qu'est-ce qui les arrête ? Ou peut-il se jeter sur des sous-secrétaires impuissants ?"

Henry est intervenu :

"Comment se fait-il que même s'il a été reconnu complice avec la mafia au moins jusqu'en 1981, il n'a pas été condamné ?"

"Parce que ces crimes ont été prescrits au fil du temps. Ça fait plus de 20 ans !"

Henry répondit : "Mais il n'est pas n'importe quel citoyen contre qui on peut invoquer les causes de l'extinction du crime. Il a dirigé le pays pendant de nombreuses années et maintenant nous découvrons que pendant un certain temps, il jouait au double-cross. Pour lui, la peine morale est plus lourde que la peine criminelle. Vous devriez vous retirer définitivement de la vie publique. Il devrait s'enterrer sous le poids de la honte !"

Tout de suite, Odoacre :

"Les juges affirment qu'Andreotti avait des relations amicales avec Tano Badalamenti. N'est-ce pas la source américaine du pauvre maréchal Lombardo, qui devait venir en Italie pour témoigner en faveur d'Andreotti ?"

461

Ne trouvez-vous pas que c'est une étrange coïncidence ?"

Federico ironisé :

"Une chose est certaine : quand Andreotti dit qu'il n'a pas embrassé Riina, il a parfaitement raison, car ce n'est pas lui qui l'a embrassée, mais Riina. Et ce n'est pas rien. C'était un geste indescriptible de confiance excessive ! Même sa femme, comme il stigmatisait Cossiga, ne s'était jamais accordée de telles licences. Et c'est pourquoi le patron de "Ce que nous méritons, c'est la sentence à vie" !"

La machine à remonter le temps a interrompu la conversation animée. Vous avez vu un homme entrer sans frapper dans un bureau : assis à son bureau, vous pouviez voir un homme par derrière, non reconnaissable.

"Merde, les Carabiniers ont capturé Totò Riina dans une rue de Palerme."

"Comment cela a-t-il pu arriver ? Pourtant, nous avons été rassurés que Totò Riina ne serait jamais attrapé."

"C'était l'ingéniosité excessive d'un capitaine."

"Oui, d'accord, mais il faut faire quelque chose. "Si ce type devient paranoïaque, on est foutus.

"Ne t'inquiète pas, Totò Riina est un homosexuel de panza. Il ne parle même pas sous la torture."

"N'oublie pas, Riina a toujours des documents compromettants à la maison.

Si les Carabiniers vous fouillent tout de suite, on est foutus. Avec le bandit Giuliano, nous avons pu faire disparaître le célèbre mémorial. Cette fois-ci, les carabiniers, et surtout le capitaine, ne seront pas conditionnés.

"Nous savons comment l'arrêter. Il y aura quelqu'un qui donnera les bons ordres."

"Nos hommes ont déjà démenagé et vont tout arranger, comme dans le cas de Badalamenti, qui devait venir en Italie pour témoigner.

La nuit s'est déroulée dans l'agitation pour tous les hôtes de la villa.

462

CHAPITRE LII

Il parle du brigadier adjoint des Carabinieri Salvo D'Acquisto, fusillé par les Allemands le 23 septembre 1943.

Il semblait que la machine à remonter le temps se trouvait à l'intérieur d'un hélicoptère, car elle tournait au-dessus de l'espace ouvert d'une caserne, de forme circulaire, aux bords de laquelle étaient plantés de grands pins, entrecoupés de drapeaux de l'Union européenne.

D'un côté, il y avait un département de carabiniers à cheval, avec panache et sabres non gainés, et de l'autre, juste en face, une grande représentation d'hommes bruyants en uniforme. Au milieu, devant un monument (buste en bronze, de forme grossière), trois personnes se tenaient sur une plate-forme : un officier général des Carabinieri, un homme avec un sac sur la tête, avec l'insigne de général de l'armée, et un autre revêtu d'une tenue civile.

Tout le monde commémorait quelqu'un ou quelque chose, mais avec détachement. L'heure a marqué le 23 septembre 2004 : le magnétoscope était parti à la recherche d'un événement, qui était dans l'avenir pour tous les invités.

/ : Ce qui les a frappés, ce n'est pas le spectacle des couleurs et des mouvements militaires formels, mais la présence d'un vieil homme aux cheveux gris qui, à travers les grilles de la porte d'entrée richement ornée, voulait regarder à l'intérieur de la cour. Il semblait inhabituel qu'aucun des carabiniers de vigilance ne le remarque et n'intervienne pour l'éloigner, du moins pour des raisons de sécurité.

Le mystère fut aussitôt élucidé : l'homme n'était visible que pour ceux qui l'observaient de l'extérieur de la porte, tandis que, si vous vous teniez de l'intérieur, il disparaissait comme par magie, disparaissant comme un fantôme.

Odoacre n'a pas eu le temps de demander des explications sur ce phénomène extraordinaire, car Palet est intervenu avec ces mots :

"Ne soyez pas surpris, cet homme est Salvo D'Acquisto. Mais pas le brigadier adjoint des Carabiniers, tué le 23 septembre 1943, comme ce fut le cas dans notre univers.

Mais un autre Salvo d'Acquisto qui, appartenant à un univers parallèle au nôtre, a échappé à la fusillade, n'ayant pas proclamé être le seul responsable de cette attaque, dans laquelle un soldat allemand a perdu la vie. Il a survécu et, devenu maréchal, il a vieilli avec dignité. Maintenant il est témoin, de son univers - c'est pour ça qu'il n'est pas vu - à celui-là.

463

La cérémonie, ennuyeuse et insignifiante, dans laquelle la commémoration du geste de son prochain, qui s'est offert pour sauver la vie de vingt-deux otages innocents, l'attriste parce qu'elle lui fait comprendre que donner la vie aux autres est peu utile parce que les générations futures, prises dans les tourbillons de leur vie trépidante, ne savent comment donner le juste sens à un acte aussi généreux et charitable.

"Il ne me semble pas, cependant, que la tristesse de l'ancien D'Acquisto ne soit due qu'à une cérémonie sans spiritualité et sans participation, intervint Federico.

"Quelque chose d'autre doit le tourmenter. J'aimerais l'approcher et lui poser quelques questions."

Son vœu fut immédiatement exaucé et il se trouva à côté de l'homme mystérieux qui, dès qu'il le vit, sauta : il fut surpris qu'on l'ait vu, alors qu'il appartenait à un autre univers.

Frederick lui a expliqué qui il était et pourquoi il était là.

Il lui a demandé pourquoi il était hors de son temps et de son espace à ce moment-là.

Il répondit qu'une nuit, alors qu'il était plongé dans un sommeil agité, une femme vint à lui dans un rêve. C'était une mère qui l'invitait à visiter un univers parallèle, pour voir ce qui était arrivé à un autre Purchasing Salvo, qui s'était sacrifié, sacrifiant sa jeune vie pour sauver des innocents.

Il a accepté et en peu de temps, il a vu des images défiler, comme dans un film muet.

Au début, il a été forcé d'observer le corps du pauvre jeune homme, récemment tué, la poitrine trempée de sang, laissé pendant des jours enterré sous peu de terre, jeté sur lui avec ses pieds par ses propres bourreaux.

Peu de temps après, quelques femmes lui apparurent qui, à l'intérieur d'une sacristie, pressèrent le curé de déterrer ce corps et de lui donner une sépulture chrétienne dans le cimetière du village.

"Les Allemands ne sont pas encore partis. Attendons quelques jours, je ne veux plus qu'ils souffrent".

"Mais ce jeune homme a sauvé la vie de nos hommes ; nous ne pouvons pas le laisser comme ça. Si vous n'avez pas l'intention de faire quoi que ce soit, nous irons le chercher et l'apporterons au cimetière avec d'autres morts.

Le temps s'écoula plus vite : on entendit des sonneries de trompette et on vit des hommes en tenue militaire, qui honorèrent ce jeune homme, dont le cercueil traversa les rues de sa Naples, pour être enterré dans la basilique de Santa Chiara. Ils l'avaient proclamé serviteur de Dieu et, par conséquent, il devint digne de prières.

La machine à remonter le temps s'est arrêtée en 1985 : à l'intérieur d'un bureau du Vatican, on a vu des hauts prélats discuter avec un père jésuite.

Il a dû assumer le rôle de postulateur pour la cause de la béatification, parce que le frère franciscain qui l'avait conduite jusque-là ne s'était pas montré à la hauteur de la tâche. Ce prêtre semblait réticent à accepter, mais il a fini par succomber aux pressions.

464

On l'a vu opérer pendant onze ans, enquêter partout, interroger des témoins italiens et allemands, recueillir des documents avec une grande ferveur, toujours seul, jamais réconforté par personne.

En 1996, tout son travail a été fait. Le volume copieux, sur le jeune vice-rigadier, a été donné à deux monseigneurs, l'un allemand, l'autre polonais. Le vieux jésuite avait conclu que Salvo D'Acquisto méritait d'être élevé aux honneurs des autels, parce que son geste pouvait être assimilé à celui des premiers martyrs chrétiens, qui avaient refusé de sauver leur vie dans odium fidei.

Il a comparé son sacrifice à celui du père Maximilien Kolbe, un prêtre polonais tué dans un camp d'extermination par les Nazis. Et il lui reprochait sévèrement d'avoir osé faire une telle démarche, car le haut prélat polonais était très en colère, considérant le martyr de son compatriote unique dans l'histoire de l'Église. La comparaison a été perçue comme un acte presque sacrilège.

Le père jésuite sortit de cette triste conversation et ses tentatives pour convaincre ses supérieurs que le jeune Carabinier méritait d'être béatifié et qu'il devait être épargné de cette nouvelle affliction pour un acte d'orgueil inacceptable, furent vaines, dans les années suivantes.

On lui a dit que Monseigneur polonais était un ami du secrétaire du Saint-Père et qu'il n'était pas conseillé de déménager à l'époque.

La scène changea brusquement : un officier des Carabiniers fut vu en train de parler à un cardinal, qui lui fit l'éloge d'avoir composé un oratoire pour la béatification de Mère Teresa de Calcutta. Cependant, il s'est fait avoir qu'il n'avait pas composé un oratoire pour postuler la béatification de son collègue, abattu à Torre di Palidoro.

"Je ne comprends pas pourquoi le Commandement Général du Corps ne soutient pas la béatification de ce jeune homme."

"Parce que les Carabiniers sont discrets", répondit l'officier sans tarder.

"Je crois que les Carabiniers paient pour leurs origines piémontaises", a subtilement ironisé le cardinal.

L'officier a été disqualifié de cet entretien, également parce qu'il ne comprenait pas les raisons du comportement de sa direction générale.

Mais il ne perdit pas de temps : il fit de son mieux et composa finalement l'opéra, qui sera joué dans la Basilique de Santa Chiara à Naples.

Mais c'est là que commencèrent ses malheurs : le Commandant général du Corps, pour la première fois carabinier, lui dit qu'il n'irait pas à Naples et que les bureaux du Commandement ne s'occuperaient pas de l'oratoire, le considérant comme une affaire privée.

Il s'est placé en tête de liste pour ces comportements apparemment inexplicables et a écrit une lettre au chef d'état-major du commandement général, dont les mots étaient gravés sur une plaque en bronze :

"J'ai essayé en vain de te trouver au téléphone pour pouvoir te rencontrer et leur montrer.

le projet d'invitation à l'oratoire de Salvo D'Acquisto du 23 septembre prochain. Le général Palazzo m'a dit qu'il avait reçu une lettre du commandant général lui disant qu'il ne serait pas présent au concert de postulation.

Je suis vraiment surpris de ces attitudes envers notre héros. Avec mon esprit, je suis remonté dans le temps et j'ai pensé à ce que le Cardinal Francesco Marchisano, Président de la Fabbrica di San Pietro, m'a dit après le succès critique et public de mon œuvre en l'honneur de Mère Teresa : il m'a reproché de ne pas avoir composé un oratoire pour postuler la béatification de Salvo d'Acquisto qui, proclamée Servante de Dieu par l'Eglise, attend depuis trop longtemps pour être élevée aux autels d'autels. Dans ces circonstances, il m'a demandé pourquoi le cabinet des Carabiniers ne travaillait pas activement en faveur de notre Vicebrigadieri.

Je lui ai dit qu'il est caractéristique des Carabiniers d'être discrets.

Il m'a répondu, avec une subtile ironie, que les Carabiniers payaient surtout pour leurs origines piémontaises.

Pour ma part, je pense qu'à ce stade, derrière l'histoire de Salvo D'Acquisto, il peut y avoir des implications, pas à ma connaissance, telles que d'inciter le commandant général actuel (un carabinier) à abandonner le concert, et le commandement général à ne pas contribuer au meilleur résultat de l'événement. Cette réflexion ne me semble pas pérégrine, si l'on considère qu'avec le temps, aucune postulation n'a été avancée par l'Arme en faveur du Héros.

Quand je me suis enrôlé dans l'Arme, j'avais deux points de repère, soit les économies d'achat et la bataille de Culquaber. En ce qui concerne le premier, je l'ai déjà dit ; en ce qui concerne le second, je dois signaler que le 17 novembre 2000, je me suis vu contraint d'écrire une lettre au président de la République, dans laquelle je me plaignais que le commandant général de l'époque, lors d'une réunion avec les commandants de division, leur avait remis une feuille de papier dans laquelle il proposait même de ne plus célébrer la bataille de Culquaber, définie comme "un événement étroitement lié au triste vécu colonial italien et, donc, il semble anachronique de la rappeler".

La considération, gravement préjudiciable à la tradition militaire des Carabiniers, puisque pour cet "épisode" on a accordé la médaille d'or pour bravoure militaire au Drapeau de Guerre du Cabinet, ne pouvait être dissimulée et malgré le silence mortifiant de tous (en haut du Cabinet, Je n'ai pas hésité à faire part directement de mon amertume au chef de l'Etat, qui m'a répondu par lettre du 11 janvier 2001, dans laquelle il me disait que la cérémonie était commémorée avec une solennité particulière tant à Rome que dans le reste de l'Italie (21 novembre 2000). Il n'a pas été précisé si cela était dû à ma protestation, car le contenu de cette feuille avait été stigmatisé. Pas

Je ne le saurai jamais. Cependant, rien n'est dit sur les raisons qui ont conduit le Commandement général à le rédiger.

Lors de la protestation pour avoir écrit cette lettre au chef de l'Etat par le général Di Noia, mon commandant, visiblement mal à l'aise de m'accuser d'une culpabilité qui n'existait pas (à tel point qu'il a pris soin de ne pas agir contre moi), étant visé mon action pour défendre les traditions militaires de l'arme, j'apparis que la feuille avait simplement été remise manuellement aux chefs des divisions et immédiatement retiré après leur refus du contenu.

Entre-temps, la machine à remonter le temps était allée chercher le maître officier pendant qu'il parlait avec son père jésuite, postulateur de la cause de béatification : il lui avait apporté le texte de l'oratoire. Son père, visiblement ému, lui dit que Dieu lui accorderait le crédit de cette postulation en faveur du héros, mais il se plaignait une fois de plus de l'absence totale du commandement général des Carabiniers.

La Basilique de Santa Chiara à Naples apparaît soudain : à l'intérieur, une foule nombreuse attendait que l'oratoire de postulation commence en hommage au jeune brigadier. Il n'y avait pas d'autorité politique de l'État dans les premières rangées.

L'ancienne Salvo D'Acquisto de l'univers parallèle était assise dans la chapelle dédiée aux rois bourbons du royaume de Naples. Frederick était proche de lui.

Soudain, il y eut un léger sifflement dans l'église, comme celui produit par le vent dans les roseaux d'un bournier. Quelqu'un pensait que c'était les violons qui étaient à l'écoute. Au lieu de cela, c'était la voix de l'homme de l'univers parallèle, qui ne pouvait être entendue qu'à une fréquence très élevée. Il a dit que le pauvre jeune vice-président avait une fois de plus été laissé seul par les hommes de l'État qui, comme en 1943, s'étaient enfuis, le laissant une fois de plus à son sort. Au lieu de cela, pour la énième fois, il avait triomphé, parce que cette musique n'avait pas été dédiée aux puissants de l'Italie, mais à lui, un simple diplômé d'une petite ville de la banlieue de Rome.

C'est pourquoi cette Salve acheteuse d'un univers parallèle a été autorisée à violer les lois qui séparent les univers infinis. Il a dû voir l'hypocrisie et la lâcheté de ceux qui oublient d'être placés dans certains sièges, non pas pour les réchauffer, mais pour défendre des valeurs qui appartiennent à tous.

Cependant, avant de revenir à sa dimension, il a laissé un signe de son passage, qui a dû témoigner qu'à la fin Dieu juge sévèrement la lâcheté des hommes.

La machine à remonter le temps a avancé rapidement dans le temps.

Les invités de Villa Palagonia ont vu ce panneau et ont été terrifiés.

467

CHAPITRE LIII

Dans lequel les hôtes de la villa rencontrent des hommes qui ont marqué le XXe siècle : Enrico Cuccia, Président d'honneur de Mediobanca, Lido Gelli, vénérable maître du P2, Jean-Paul II, Fidel Castro.

Il se tenait résolument, malgré ses années, et se tenait devant les autres comme Farinata degli Liberti, "comme s'il avait l'enfer en grande détresse".

"J'aimerais bien, dit Faust, avec les invités de Villa Palagonia qui le suivaient en se déplaçant lentement d'un bout à l'autre de la table ovale avec des mouvements étudiés, que notre magnétoscope espace-temps nous fasse rencontrer des hommes qui ont marqué d'une marque de feu le XXe siècle, qui vient de passer. Nous aimerions pouvoir leur parler librement, pénétrer leur âme sans qu'ils se lassent de la présence indiscreète des caméras, devant lesquelles ils deviennent contre nature, transfigurants et perdent toute spontanéité.

"La proposition est tentante, répondit Don Pedro, car c'est ainsi que nous avons pu saisir la vraie pensée de ces personnages sur les grands thèmes et problèmes de l'humanité, et dans un dialogue détendu, loin des yeux inquisiteurs, comparer leurs idées aux nôtres. Surtout, comprendre s'ils ont été loyaux et sincères avec leur prochain ou au moins avec ceux qui ont placé leur confiance et leur espoir en eux".

"Je crois cependant que le choix ne doit pas se porter uniquement sur des personnages à forte personnalité, mais aussi sur des hommes introvertis, affligés par la tempête du doute, indécis, opportunistes, dont le comportement est finalement indéfinissable et ambigu. C'est ce que Simon, le "Che", a dit.

"Il convient peut-être de tout laisser au hasard et que ce sont les Energies, qui gouvernent l'univers et qui nous dirigent lentement sur ce long et difficile chemin, pour identifier dans les tunnels de l'espace-temps les personnes avec lesquelles nous aurons à composer. Alors il a condamné Palet, le jeune homme aux yeux azurés. Tout le monde gardait le silence, avec une attitude qui était maintenant de révérence envers cet être, qui semblait avoir une science infinie.

La machine à remonter le temps a commencé à bourdonner comme un frelon qui, aux premières heures du jour, lorsque l'air estival est frais, vole d'une fleur à l'autre avec des manœuvres brusques, sans se soucier des hommes, qui sont les suivants

468

paranoïaque pour éviter les coups et les piqûres.

De la nuit des temps commença à émerger la figure incurvée d'un homme, bien en avant dans le temps, dont la tête était encastrée dans les épaules, de sorte qu'on ne pouvait pas distinguer son cou, avec un petit chapeau haut sur le front, une robe gris foncé, comme le ciel de Milan, ses yeux face au sol. Il marchait, cependant, fièrement, sans se soucier de ce qui se passait autour de lui, comme s'il poursuivait un point Omega imaginaire qui se dessinait continuellement devant lui à chaque coin de rue.

"C'est Cuccia, Enrico Cuccia, Président d'Honneur de Mediobanca, qui, sur la scène de l'économie italienne depuis des temps immémoriaux, ne s'est jamais donné à la presse, même pour rire, pour une opinion sur un phénomène économique, social et moins que politique de son pays", a déclaré le Professeur Balthasar.

Federico s'avança : "Je veux lui parler, parce qu'étant d'origine sicilienne, il pouvait se confier à moi".

Et il a été immédiatement satisfait. Il se tenait à côté de lui et devait accélérer son rythme pour ne pas le perdre. Cuccia continua à rester la tête baissée et ne se tourna pas vers lui, comme s'il n'existait pas ou s'il était moins qu'un insecte agresseur.

Frederick s'est rendu compte qu'il avait besoin d'être intrigué pour attirer son attention et l'a frappé au plus profond de lui-même.

"Sa mère, Aurea Ragusa, que j'ai rencontrée à Palerme, quand elle était jeune et pas encore mariée, m'a confié que pour ses enfants, que Dieu lui donnerait, elle ferait tout sacrifice, y compris celui de quitter sa ville natale.

Cuccia secoua un moment et, continuant à marcher à un rythme rapide, il tourna légèrement la tête vers lui, pour l'observer. Il voulait comprendre comment un homme de son âge aurait pu connaître sa mère au début des années 1900.

Je me souviendrai de lui avec attention et, pensant qu'on se moquait de moi, il a étouffé ses yeux sur le sol, continuant sa promenade quotidienne.

Mais Frédéric, se rendant compte qu'il était maintenant intrigué, l'exhorta : "Sa mère était une belle femme.

Cuccia l'a regardé et a dit en chuchotant : "Viens me voir dans mon bureau."

Ils s'y sont retrouvés au bout d'un moment.

"Je reste ici fermé tous les jours, quand je ne voyage pas, pendant plus de 12 heures, et le temps a passé si vite et inexorablement que je me suis soudain retrouvé vieux, sans m'en rendre compte. Puis, avec des mots abrupts : "Comment aurais-tu pu rencontrer ma mère ?"

"Je vis au XXe siècle, mais je voyage dans le temps et j'ai ainsi l'occasion de rencontrer des gens et d'apprendre des faits d'époques passées et futures.

Le chenil s'est encore plus recroquevillé.

Il comprit que cet être, certainement extraordinaire, pouvait lui être utile pour comprendre enfin ce monde imaginaire qu'il avait construit en lui depuis son enfance et qu'il suivait.

469

à toute heure du jour et de la nuit, même lorsqu'il était intensément engagé dans son activité professionnelle. Un monde imaginaire façonné par le fatalisme sicilien.

Tous ceux qui l'avaient connu s'étaient étonnés de son caractère fermé et introverti, aux limites de la schizophrénie, et avaient attribué ce caractère unique à la confidentialité, que son activité particulière lui imposait.

Personne n'avait compris son travail intérieur et sa recherche continue de cette réalité métaphysique qui, d'une manière mystérieuse, avait plongé en lui, troublant son âme.

Il fit asseoir Federico dans le salon de son bureau et se mit dans le fauteuil d'à côté, en évitant d'être trop près de lui.

"J'ai rencontré sa mère quelques années plus tard, alors qu'elle était à la tête de Mediobanca. La guerre venait de se terminer et elle s'inquiétait de l'avenir, qui était très incertain. Il m'a parlé d'elle et m'a confié sa macération intérieure en espérant que son activité l'engagerait si intensément qu'elle ne lui permettrait pas d'être en proie à ces pensées.

Cuccia l'arrêta, lui qui, touché au plus profond de son psychisme, se sentait vulnérable et éprouvait un fort désir de confiance :

"Quand j'ai terminé mes études secondaires, mon professeur d'italien m'a exhorté à éviter l'oisiveté, le véritable grand fléau de l'humanité, qui conduit à la dépression, qui blesse l'âme et rend les hommes inactifs et arides. J'ai tout essayé pour m'éloigner de lui, et je me suis jeté au travail. Comme je ne pouvais pas non plus soutenir la comparaison avec les autres, j'ai refusé de fréquenter le monde extérieur, en particulier le monde bruyant et les jurons".

"Et les journalistes ont échangé cette façon d'être et d'agir comme un choix de vie basé sur la confidentialité et le maintien d'un style ancien, pour lequel elle a été qualifiée d'extraordinaire mélange de génie financier et d'humanisme. La lettre bancaire a été définie. Et au lieu de cela, elle souffrait. Maintenant, je comprends sa passion pour les livres de théologie, de politique et de fiction et cela se précipite vers toutes les parties du continent européen pour chasser ceux qui sont particulièrement rares et raffinés.

Le grand vieillard fut ému pour la première fois et sortit le mouchoir blanc de sa poche, qui avait été fermée depuis Dieu sait combien de temps.

"J'avais vraiment besoin d'ouvrir mon esprit à quelqu'un qui me comprenait avant ma mort. Je suis heureux de l'avoir fait avec elle et j'aimerais m'envoler dans une autre dimension pour pénétrer ce monde que je poursuis depuis trop longtemps, ce monde qui m'a échappé quand j'étais enfant, quand, après avoir échappé à une maladie grave, je me suis retrouvé pendant quelques jours entre la vie et la mort, percevant certaines formes de celle-ci. En moi, il y a encore le regret d'un paradis perdu".

"Il n'aura pas à attendre longtemps pour le revoir ", conclut Frédéric, lui annonçant la mort qui allait le libérer, et, après avoir dit ces mots, il a disparu.

470

Cuccia le chercha partout dans la pièce, mais tout était inutile ; il regarda dehors, et vit pour la première fois à des années-lumière de Milan, qui ne lui appartenaient plus.

Il semblait voir de petites maisons, avec des terrasses au lieu de toits, blanchissant à l'horizon. Il est tombé sur sa chaise de commandement et s'est assoupi, le mouchoir blanc accroché à la poche de sa veste.

La machine à remonter le temps a laissé ces images et en a fait apparaître d'autres.

Vous avez vu un homme aux cheveux blancs, toujours sur le crâne, le visage carré et le menton fendu, avec de grandes lunettes à monture noire sur un nez charnu, qui se déplaçait en toute sécurité sur les quais de Cannes. C'était le 10 septembre 1998.

Cette fois, c'est Balthasar qui a demandé à rejoindre l'homme, qu'il a immédiatement reconnu dans la lignée recherchée par le magistrat italien Lido Gelli, vénérable maître de la P2, qui à la fin des années 70 infiltra les grandes institutions de la République et certains journaux nationaux avec des hommes à son service, qui se prêtaient bien à cette opération, non par conviction, mais parce que ceux-ci étaient bien conscients que, obéissant à ses souhaits, ils seraient récompensés par des postes importants dans la vie publique et privée.

Gelli l'a vu sur le côté et a pensé qu'il était un agent italien, qu'il le harcelait pour l'arrêter, puisqu'un ordre de capture était en attente contre lui, alors il a essayé de se libérer et de lui faire perdre ses traces. Mais Balthasar l'arrêta en lui disant qu'il venait d'une autre époque ; il lui demanda de lui parler dans un endroit discret.

Gelli, par nature curieux et habile manœuvre de toutes les situations, même les plus inattendues, tout en ne lui faisant pas confiance, s'est adapté à ce qu'il croyait être une mise en scène, conçue par un journaliste. Cette cascade aurait pu être utile de toute façon. Il l'a emmené dans une pièce à l'arrière d'un bar, lui a demandé un café pour lui et son invité et a attendu qu'il prenne la parole.

Balthasar, sachant à qui il avait affaire, attendait que le serveur apporte les boissons avant de poser ses questions, ne le perdant pas de vue même un instant et étudiant chacun de ses mouvements, même le mouvement à peine perceptible de ses lèvres et paupières. Il a remarqué son agitation et, afin de saisir sa volonté de dialogue, il l'a poussé à s'ouvrir :

"Vous avez payé cher pour avoir dit à l'avance ce qui se passerait en Italie et, comme dans ces cas, les prophètes, surtout ceux de malheur, sont persécutés. La vérité n'a jamais aimé. S'il s'agit de faits futurs, il devient dangereux, il faut donc éliminer par tous les moyens l'hélice".

Gelli le regarda en un mot, et quand il fut convaincu que celui qui était devant lui n'était pas celui qui pouvait lui faire du mal, il rompit et parla de cette façon :

471

"Quand j'ai quitté Circé, qui m'a volé Gaeta pendant plus d'un an, avant qu'Énée ne la nomme... quand j'ai vu que mon pays plongeait dans la catastrophe économique et politique, j'ai décidé de ne plus assister passivement aux événements et de créer une association d'hommes élus et compétents, qui pourraient avec moi réaliser un projet de reconstruction de l'Italie, désormais impossible à reporter. J'avais fait une sélection rigoureuse parmi les personnalités les plus remarquables du monde de la haute finance, de la politique, des forces armées et de la police, de la justice, des services secrets et de la presse. Lorsque j'ai proposé un changement institutionnel pour rendre mon pays plus gouvernable, en suggérant des changements à la Charte constitutionnelle, en désignant Giulio Andreotti comme Président de la République et Bettino Craxi comme Chef du Gouvernement, les accusations les plus infâmes et les plus extravagantes qui ont eu tendance à tuer ma crédibilité ont plu sur moi.

Tout cela pour me jeter dans un nouveau goulag soviétique, où les hommes ne sont pas tués physiquement, mais civilement et moralement. La magistrature, qui proclame haut et fort à chaque occasion d'être autonome et indépendante - et plus elle fait de bruit, plus elle comprend que ce n'est pas vrai - après la découverte à Castiglione Fibonchi des listes des membres de mon association P2, a émis contre moi un ordre de capture, se moquant des noms de tous ses membres, leur attribuant des crimes, qui ont ensuite été déclarés par des juges véritablement impartiaux inexistantes. Ils ont essayé d'impliquer ma loge maçonnique - immédiatement abandonnée par les autres selon une vieille coutume italienne - dans les grands scandales des trente dernières années, de même que la police qui, lorsqu'elle découvre l'auteur d'un vol, reprend tous les autres laissés par des inconnus, ils m'ont donné la tentative de coup bourgeois, la stratégie des tensions, le crack Sindona, le cas Ambrosiano et le décès de Calvi, le cas Moro et Tangentopoli. Je ne sais pas pourquoi je n'ai pas été impliqué dans la tentative de meurtre du Saint-Père.

Gelli s'arrêta un moment, avala un peu de son café, qu'il buvait amèrement en petites gorgées, puis continua :

"Au lieu de répondre aux accusations portées contre moi, j'ai commis la grave erreur de fuir à l'étranger, pris par la peur. Le 13 septembre 1982, j'ai été arrêté à Genève dans une agence de l'Union bancaire suisse.

Ils m'ont emmené à Champ Dollon, d'où je me suis échappé le 10 août 1983, maintenant convaincu que tout était contre moi et que je ne pouvais espérer une vraie justice qui me jugerait équitablement.

Ma fuite a duré plus de quatre ans, jusqu'au ! 21 septembre 1987, le jour où je me suis rendu à Genève. Je ne fuis plus, ô Pelide ; devant les hauts murs iliaques, j'ai fait trois fois le tour, et je n'attends plus que tu me soutiennes ; maintenant, c'est moi qui te fais face avec intrépidité, et je vais te donner la mort ou je l'aurai".

Ses yeux sont devenus brillants, mais Balthasar n'a pas bougé un seul muscle de son visage.

"La Suisse n'a accordé l'extradition que pour que je puisse être jugé pour les crimes.

472

reconnu par le code pénal suisse. Ils m'ont enfermé dans une structure carcérale, construite spécialement pour moi à la Certosa di Parma, peut-être parce qu'ils craignaient que je me confie à quelqu'un. J'ai été libéré sous caution pour des raisons de santé. J'ai été condamné à 18 ans et six mois pour faillite frauduleuse dans l'affaire Banco Ambrosiano. La peine a ensuite été réduite à huit ans et six mois en appel. Mais le 16 avril 1994, j'ai été acquitté de l'accusation la plus grave, pour laquelle toute l'affaire contre moi avait été réglée, celle d'avoir ordonné un complot politique contre les institutions de la République par le biais de la loge P2. Évidemment, ils ne pouvaient pas être d'accord avec moi sur tout, alors j'ai été condamné à 17 ans de prison pour diffamation et vantardise le mérite, une peine qui n'est pas infligée même aux meurtriers les plus féroces, qui sont bientôt libérés, pour bonne conduite. J'ai été condamné pour des crimes qui peuvent faire partie de la grande famille des crimes d'opinion, qui s'appliquent facilement aux opposants politiques, ceux qui veulent annihiler. Le 22 avril 1998, la Cour de cassation a confirmé ma condamnation du crack de la banque ambrosienne et, découragée, j'ai commis une énième erreur en me rendant à nouveau intraçable. Aujourd'hui, je suis ici, à Cannes, pour négocier ma constitution avec certains représentants politiques du parti Forza Italia".

"Comment se fait-il qu'un homme comme vous, qui a proposé, avec de puissants amis de la République italienne, qui avaient entre les mains les soi-disant pouvoirs forts, de guérir - une noble intention - le pays, se soit laissé prendre par la peur, au point de courir comme un lapin ? Vous êtes un homme très déterminé et ne me semblez pas échapper à ses responsabilités dès les premiers signes de tempête. J'avoue que je ne suis pas convaincu par tout cela".

"Vous n'avez jamais été sous l'influence de la magistrature italienne, en particulier celle qui est politiquement orientée. C'est pire que le stalinien.

"Mais comment a-t-il recruté ses hommes ? Ne me dites pas que vous les soumettiez tous à un examen approfondi de leurs capacités et de leurs croyances. Tellement de personnes se sont jointes à P2 que pour les sélectionner toutes, elle aurait besoin d'un groupe fort de psychologues et de sociologues".

Mais Gelli n'a pas eu le temps de répondre, car la machine à remonter le temps, connaissant les faits qui allaient bientôt se produire, l'a abandonné à son sort et s'est aventuré dans les salles et couloirs du palais, de style fasciste, siège du Commandement général des Carabiniers. Le temps a marqué l'année 1972.

Un capitaine, au garde-à-vous devant un lieutenant-colonel, reçoit une invitation du commandant général de l'époque, Enrico Mino, pour accompagner Lido Gelli.

Le jeune officier l'avait déjà fait deux fois auparavant et n'avait certainement pas pensé à l'époque que cet acte de courtoisie envers un invité, considéré comme un ami important du commandant général, aurait été de 473

dans un avenir pas loin de sa vie.

Le magnétoscope spatio-temporel a grimpé jusqu'en 1981 et s'est encore une fois retrouvé en train de scruter les pièces de ce bâtiment. Il a trouvé l'officier qui, en tant que capitaine, avait accompagné Gelli da Mino. Maintenant, il était majeur et avait l'air très inquiet. Il avait lu dans les journaux que la magistrature avait découvert les listes des membres de la loge P2 et parmi eux son nom était : Serafino Liberati. Comment cela a-t-il pu arriver ?

Il a appelé son fidèle maréchal, scribe en chef de la section de la discipline du Bureau du personnel, sous-officiers et troupes, dont il était chef de section, et lui a espionné ce qu'il venait de lire.

"Nous devons consulter les livres maîtres, c'est-à-dire les registres des visiteurs, dans lesquels sont inscrits tous ceux qui entrent dans le commandement général. Mino et Mazzeo étant morts depuis longtemps, il ne nous reste plus qu'à montrer les pages de ces livres et à prouver que vous n'avez accompagné Gelli qu'au commandant général, à la demande de son chef de bureau, le Lt-Col. Mazzeo. Alors, nous comprendrons, pourquoi son nom est parmi les francs-maçons de la P2".

Ils se précipitèrent à l'entrée et consultèrent le livre de 1972 et le visage du major s'illumina quand il vit la note qui l'intéressait. Il n'a pas perdu de temps : il a photocopié la page et l'a apportée à son bureau. Il s'est ensuite rendu chez le colonel Agnetis, sous-chef d'état-major, et lui a tout raconté par télégramme et par signes, sans oublier d'avoir déjà recueilli les données dont il avait besoin dans les pages du registre des visiteurs.

Le colonel lui offrit un bonbon et l'invita à rester calme, car les choses se seraient de toute façon calmées.

Peu de temps après, le major Liberati a été revu en train de retourner au poste de garde parce qu'il s'était souvenu que Gelli avait été accompagné trois fois par Mino et qu'il était donc nécessaire de photocopier les autres pages du grand livre. Mais lorsqu'il est arrivé sur place, le sous-officier lui a dit qu'aucun registre n'avait jamais été implanté. Ils avaient déjà fait disparaître les preuves de la présence de Gelli au commandement général de l'arme. Heureusement, il avait copié au moins une page, déjà jalousement gardée et préservée.

La machine à remonter le temps volait, à l'avenir, vers l'année 2005 et Serafino Liberati apparut, maintenant avec le grade de général de division, qui parlait avec ses officiers : il leur disait que, après la découverte des listes de la P2, il était entendu par la Commission disciplinaire, comme il était considéré comme inscrit dans ce pavillon maçonnique. Il se justifiait en exposant des documents et en témoignant, mais ne révélait jamais qu'il avait accompagné Gelli au Commandant Général, bien conscient que, même si Mino ne méritait pas d'être défendu, attendant cependant le poste qu'il avait occupé, ce serait alors l'Arme pour payer les mauvaises amitiés de son top. Comme dans l'affaire De Lorenzo, qui, bien qu'acquittée, n'avait pas pu empêcher l'ombre de l'affaire

474

créé par certains journalistes payés par les services soviétiques, comme certains journaux l'ont découvert plus tard, a été complètement supprimé. Et il ne pouvait pas permettre que cela se

produise, même si son silence l'exposait à des sanctions disciplinaires sévères et à des poursuites pénales.

Ce geste, connu seulement à la fin de l'enquête, alors que toutes les mesures avaient été prises contre les infructueux - et non contre lui, parce qu'il était reconnu comme étranger à toutes les écuries exploitées par Gelli - a conduit le Président de la Commission à l'embrasser pour le grand esprit de sacrifice dont il faisait preuve.

Le général Liberati confie à ses subordonnés et ses paroles sifflent dans la galerie des glaces de Villa Palagonia : "Quelques années plus tard, j'ai appris que Gelli avait proposé au général Picchiotti, son homme de confiance, inscrit à P2, d'inscrire mon nom sur ses listes seulement parce que, l'accompagnant par Mino, ma personne l'avait frappé. Je me suis donc retrouvé sur cette liste, seulement après un acte d'approbation unilatéral, qui ne m'avait jamais été exprimé et qui ne m'intéressait certainement pas".

Le général soupira et ajouta : " Ça fait mal de lire dans les journaux qu'un ancien Président de la République, pour avoir fermé ma bouche pour avoir osé défendre un général carabinieri contre ses attaques furieuses, m'a accusé d'être un piduiste. Le sénateur Cossiga doit remercier mon sens aigu de l'Etat et des plus hautes institutions de la République si je ne lui ai pas fait rediriger mot pour mot, ce qu'il a dit".

Les images disparurent et les invités de Villa Palagonia comprirent encore mieux à quel point le niveau de lâcheté était élevé parmi les politiciens qui, se sentant en sécurité, à l'abri de l'immunité parlementaire, offensent nonchalamment l'honneur et la dignité des hommes en uniforme, qui vont ensuite hypocritement obéir et respecter, quand ils rentrent dans leurs cercueils.

Federico a dit : "A propos de Gelli. Lorsqu'il fut capturé pour la énième fois à Cannes, un article parut dans le Corriere della Sera du célèbre journaliste Indro Montanelli. Il a affirmé qu'avec l'arrestation de Gelli, les Italiens avaient été privés de la figure du Grand Vieux, dont ils ne pouvaient se passer. Il espérait donc que quelqu'un prendrait sa place dès que possible. A-t-il dit cela ironiquement, ou était-il le premier, au plus profond de sa conscience, à sentir l'orbite de son absence, habitué depuis l'époque du fascisme à être influencé et fasciné par les figures fortes ? La réponse est écrite dans les archives des services secrets qui, pendant la guerre froide, n'ont pas dédaigné de payer les journalistes, afin de contrer la forte présence des communistes au parlement. Si vous pouviez accéder à ces archives, combien de noms intéressants sortiraient des politiciens qui ont ensuite fait fortune dans Forza Italia et la Ligue du Nord. M. Bossi a vu quelqu'un jouer deux fois et l'a jeté dehors.

Berlusconi,

475

et il ne sait pas ou ne veut pas savoir qu'il a d'anciens espions dans sa maison. Ou le suis-je encore ? Certaines microscopies découvertes dans son étude auraient dû le rendre suspect.

La machine à remonter le temps a traversé l'Atlantique et, comme les caravelles de Colomb, a atteint les îles de l'archipel des Antilles, s'arrêtant au plus grand : Cuba. C'était le 25 janvier 1998.

La place de la Révolution de La Havane s'est ouverte aux yeux des hôtes de Villa Palagonia, dominée par la statue du Che Guevara et remplie d'une foule festive, aux couleurs de Cuba et de la Sainte Eglise du Christ : environ un million de personnes.

Quand les régimes, même démocratiques, se mettent en ordre, les places se remplissent.

Le pape Jean-Paul II parut fatigué et éprouvé, le vent soufflant impétueusement. A côté de lui, Fidel Castro, le leader du maximo et les gens qui criaient : "Juan Pablo amigo, Cuba est contigo".

Le Pape avait du mal à monter sur scène et, ayant atteint le sommet, il a laissé la croix à l'ouvrier de cérémonie et a salué les gens festifs avec ses bras. Son visage était rougi par le soleil pris en ces jours de visite pastorale à Cuba.

Mais quand il s'est approché du micro, sa voix était forte et sûre : "Cuba amigo, el Papa está contigo".

Les gens applaudirent frénétiquement, après avoir vu sa tête applaudir des mains complaisantes.

Vêtu d'habits sacrés, le Pape a commencé la messe et a commencé l'homélie : "Je salue cordialement le Président de la République, qui a voulu être présent à cette sainte messe". Et de poursuivre : "Un Etat moderne ne peut faire de l'athéisme ou de la religion un de ses ordres politiques".

Les gens se sont écriés : "Le Pape est libre et nous veut libres".

"C'est le Christ qui vous libère."

De la place s'éleva un cri qui fit trembler Fidel Castro : "Liberté, liberté".

Et le Pape : "Les forces aveugles du marché font que les riches sont toujours plus riches et les pauvres toujours plus pauvres". Et encore : "L'Église continuera à parler jusqu'à ce qu'il y ait une injustice dans le monde, aussi petite soit-elle". Et à la fin de l'homélie : "Appelée à surmonter l'isolement, Cuba doit s'ouvrir au monde et le monde doit se rapprocher de Cuba, de son peuple, de ses enfants....

Le plus grand défi reste d'allier liberté et justice sociale, liberté et solidarité, sans qu'aucune d'entre elles ne soit reléguée à un niveau inférieur.... Le vent d'aujourd'hui est vraiment plein de sens, car le vent symbolise l'Esprit et l'Esprit souffle où il veut. Aujourd'hui, il souffle à Cuba".

Et ce vent impétueux est soudain entré dans la galerie des glaces et les invités de la villa se sont retrouvés à se pencher presque sous la table pour se protéger de ses turbulences.

476

Palet se leva et brilla :

"L'Esprit souffle et conduira l'humanité vers son émancipation la plus complète afin que toutes les fins des univers infinis soient atteintes. Le Dieu unique, Xama, qui les gouverne, fera triompher le bien du mal".

Lorsque la salle est retournée dans les ténèbres et que les invités se sont remis de leur étonnement, Herr Hofmann a essayé en vain de demander quelle relation il pouvait y avoir entre les paroles du Saint-Père et celles prononcées par Palet, parce que la machine à remonter le temps montrait plus de photos : enfermé dans sa chambre, couché sur un divan, Fidel Castro, qui essayait après la visite du Pape, a essayé de reprendre des forces.

Simon "Che" était immédiatement sur lui :

"Belle opération, votre cher Fidel : profitez de la visite du Pape pour donner un visage humain à votre régime. Elle qui a utilisé tout le monde, y compris Che Guevara, qui a remplacé un régime dictatorial par un autre, qui envoie à mort des hommes qui se déclarent contre son régime, continue sans crainte à piétiner la liberté de son peuple, qui est trompé et ne secoue pas sa présence, maintenant haineuse, juste parce que les Américains sont tellement stupides qu'ils ne cherchent pas les bons moyens démocratiques, pour s'en débarrasser.

Castro se déchira les yeux, fixa du regard son interlocuteur, dont la figure, déformée par les courbes de l'espace-temps, lui parut indéfinie. Mais au lieu de crier, comme prévu, il s'est livré à un gros rire, qui a résonné à gauche dans toute la salle et s'est répandu dans la galerie des glaces.

"Il a raison, les Américains sont vraiment stupides et encore plus leurs services secrets qui, avec tout l'argent que les contribuables américains paient pour les avoir efficaces et opérationnels dans toutes les parties du monde et pour apporter - comme on dit - démocratie et liberté partout, s'occupent de leurs affaires personnelles. Ils sont souvent aveuglés par le ressentiment et la haine, qui n'ont rien à voir avec les stratégies politiques qu'un grand peuple, comme le peuple américain, devrait poursuivre. C'est pourquoi je crois que tôt ou tard, leur pouvoir sera brisé et transféré ailleurs. C'est juste une question de temps."

Simon n'a pas pu répondre, parce que Fidel a pressé immédiatement :

"Mon cher et distingué invité, je ne sais pas comment vous avez pu entrer dans ma chambre.

Quelqu'un de ma garde personnelle en répondra.

Peut-être êtes-vous un envoyé du Saint-Père, ou un Ange envoyé par votre Dieu - et voici un autre rire - mais je clarifie néanmoins les idées que vous avez en tête d'une manière confuse.

J'ai pris le pouvoir, aidé par les Américains, par leurs services secrets, parce qu'ils pensaient que je pouvais être utile à leurs affaires. Tolo Batista - pensaient-ils - en mettre un autre, un chiffon qui leur permettrait de continuer à traiter Cuba comme l'île de leurs plaisirs, de leurs délices, avec les habitants à leur entière disposition.

Je me suis livré à eux. Mais quand j'ai pris le pouvoir dans mes mains et que je l'ai bien consolidé, je les ai écrasés.

477

sur la bande de roulement. Et aujourd'hui, je peux me vanter qu'un petit peuple, comme le Cubain, parvient à tenir tête à l'Américain, qui a l'arrogance de considérer les autres peuples, moins riches, sous-développés, à qui il peut gracieusement accorder liberté et démocratie, comme de la barbarie. Et pour répandre leur projet politique insensé, ils théorisent même des guerres préventives, afin d'intervenir dans chaque Etat, inventant même des responsabilités inexistantes. Nous, les Cubains, nous descendons des peuples anciens des hautes terres et des Espagnols et ne laissons pas ces supercivilisés nous mettre les pieds sur la tête, qui vous jettent de l'argent en pleine face, ce qui, selon eux, résout tous les problèmes de l'humanité".

Simon, à cette pause, a eu le temps de répondre :

"Bien sûr, les Américains sont arrogants dans l'imposition de leurs thèses, mais ils ont un système qui, aussi critiquable soit-il, est démocratique et ne permet à personne de disposer pleinement des droits de tous les autres, comme vous le faites avec les Cubains.

Castro parlait comme s'il n'avait pas été interrompu :

"Le 15 avril 1961, des avions de la CIA ont bombardé ceux de la République de Cuba et 1 500 réfugiés cubains ont quitté la Floride pour libérer l'île.

John Kennedy, en poste depuis seulement trois mois, avait approuvé ce plan. Mais soudain, il recula et, le 16, ordonna la fin des bombardements et le rappel des 1500 personnes qui n'avaient cependant pas été rejointes par le message du Président, alors elles furent capturées et massacrées. La CIA a accusé Kennedy, mais les choses se sont passées différemment. Des responsabilités organisationnelles vraiment surprenantes sont apparues dans le plan d'invasion. Aucun des agents secrets américains ne parlait espagnol ; il n'y avait pas de coordination minimale entre les camps d'entraînement des réfugiés ; la CIA traitait les Cubains comme des serviteurs et imaginait un scénario improbable, à savoir que 30 000 partisans prendraient rapidement des mesures pour soutenir l'action des réfugiés, ce qui provoquerait une révolte. Ces hommes ont été envoyés pour mourir comme des bêtes. Cela n'avait guère d'importance pour eux en tant que Cubains. Je le répète, si cette bande d'yankees continue d'agir avec une telle arrogance, elle n'a pas d'avenir. Et le Pape a bien fait de s'éloigner du capitalisme, ce qui ne résoudra en rien les problèmes de l'humanité".

"Mais sa conception aberrante du socialisme, né à la fin du XVIIIe siècle pour créer de meilleures conditions de vie et de travail pour les hommes et promettant bien-être et bonheur, n'est pas non plus devenue réalité et transformée en fléau social. Le plus grand fléau du XXe siècle, après le nazisme. Rappelez-vous : le manque de liberté d'un peuple est le début de toute sa ruine".

Castro conclut fièrement : " Depuis quelques années qu'il me reste à vivre, il me suffit de garantir à mon peuple de vivre dans la dignité, même avec peu de moyens et marginalisé par le système international.

Quoi de plus

478

La chose la plus importante pour un individu est sa dignité, qui, une fois perdue, ne vous sera pas rendue.

C'est la même chose pour un peuple et nous ne pouvons pas vendre nos âmes aux Américains pour obtenir un peu plus de confort.

"On ne vend pas nécessairement son âme quand on fait des compromis avec d'autres états. Les gens, comme vous l'avez dit, sont comme des individus : ils ne peuvent pas vivre seuls et doivent, en défendant leur autonomie et leur identité, entrer en relation avec les autres. Il finit par tonner : " Cessez d'affliger son peuple avec son stupide sens de l'honneur et de la dignité.

Soyez moins fiers et faites en sorte que votre peuple se sente comme les protagonistes de sa vie et de son développement.

Fidel, l'ancien chef, a disparu, enveloppé dans la brume du temps, et immédiatement après l'enregistreur vidéo espace-temps est entré, presque sur la pointe des pieds, dans la pièce où Jean Paul II se reposait.

Il était seul et, assis dans un fauteuil, il leva les yeux vers le plafond, presque en prière.

Don Pedro a dit : "Jamais personne n'a été autorisé à entrer dans les salles du Vicaire du Christ et à lui parler, sans la présence de ses secrétaires, qui lui disent aussi comment il doit saluer la foule.

C'est une occasion très rare de pouvoir lui parler dans la plus stricte confidentialité. Je demande qu'on me donne cette chance.

Don Angelo Castronovo s'est également manifesté : "Je veux parler avec ce Pape, dont vous parlez avec une grande admiration, pour avoir vaincu le communisme et relancé l'Église à travers le monde, pour avoir porté la pensée du Christ dans les pays les plus lointains, pour avoir conquis le cœur des musulmans et des juifs.

Deux d'entre eux se sont retrouvés devant lui et ont ressenti le besoin de plier les genoux et de s'incliner.

Le Pape les regarda attentivement et, pensant qu'ils avaient été présentés à son insu par son secrétaire personnel, les invita à se lever et à s'approcher, en les bénissant.

Don Pedro a immédiatement voulu clarifier leur présence :

"Saint Père, nous sommes des voyageurs du temps par la volonté du Dieu unique, qui nous permet de vivre une expérience extraordinaire. Je ne sais pas quel est le but de notre voyage, mais je suis sûr que ce que nous voyons sera écrit dans des livres qui seront portés à la connaissance de tous les peuples et serviront aux générations futures afin qu'elles puissent connaître le nouveau message divin, et grandissent dans l'harmonie universelle.

Le Saint-Père les regardait maintenant avec une plus grande intensité et, bien conscient que la pensée de Dieu se manifeste de différentes manières, afin d'atteindre le cœur des hommes, il les laissait parler :

"Saint Père", a dit Don Angelo Castronovo, "Je vis au XIXe siècle et il y a quelques jours seulement, j'ai traversé le XXe siècle. Vous êtes devenu Souverain Pontife à la fin de ce siècle, qui pour moi ne fait que commencer.

479

Je sais qu'il est Polonais et qu'avoir choisi un pape de sa patrie était le plus beau cadeau qu'on puisse faire à un peuple qui, pour sa lutte pour la défense de sa foi catholique, a payé pour la persécution et l'extermination et, selon moi, d'autres vont souffrir à travers la machine du temps.

Je te demande : ouvre-nous ton âme ; dis-nous tes prédictions pour l'avenir ; dis-nous ce qui nous attend ; dis-nous surtout que nous faisons ce voyage dans le temps, si c'est Dieu qui guide nos pas et, si aïla fine, notre expérience extraordinaire servira à faire vivre l'humanité en paix et solidarité".

Le Pape inclina la tête comme s'il voulait s'endormir et Don Pedro et Don Angelo pensèrent que le Pape, fatigué de la visite exigeante sur l'île de Cuba, n'avait pas la force de soutenir un dialogue aussi profond. Mais ils avaient tort.

Le vieux Pape, comme il en avait l'habitude, rassemblait toutes ses pensées et il parlait ainsi :

"Mes enfants, j'ai caché ce que je vous dis dans mon cœur depuis longtemps, depuis mon enfance, quand ma vocation n'était pas encore accomplie. Je marchais le long d'un ruisseau qui coulait joyeux et insouciant au début d'une de ces sources qui parfois en Pologne sont plus chaudes qu'en Méditerranée. Je me suis assis, le dos appuyé sur le tronc d'un arbre et j'ai vu l'eau caresser les berges. C'est à ce moment-là que j'ai eu l'intuition du tout, de cet univers matériel et spirituel dans lequel, dans la conception religieuse du Baghavdita, tout s'emboîte comme des perles dans un fil".

Le Pape se tut et les deux comprirent que son esprit remontait le temps, quand il était rapide et svelte et courait entre son peuple et sa nature, et ils attendaient qu'il parle à nouveau.

"La pensée du Christ n'a jamais été comprise dans son intégralité. Quand il a dit : " Aime ton prochain comme toi-même " et " si quelqu'un te frappe sur une joue, tourne l'autre ", il ne rendait pas explicite une pensée purement religieuse, difficile à réaliser sur cette terre. Il nous avait donné des directives sur l'une des plus grandes lois qui régissent la nature. Mais pendant toutes ces années, nous ne l'avons pas compris et nous avons même accepté certaines guerres, les considérant justes et saintes. Nous avons été fous. Nous ne comprenions pas la pensée du Maître et, comme ses disciples, nous l'avons trahi, mais plus sérieusement, parce que cette trahison a duré deux mille ans, ayant aussi tué en son nom. Il est mort sur la croix pour qu'aucune violence ne soit utilisée contre qui que ce soit. Vous souvenez-vous du moment de son arrestation, quand un de ses disciples a coupé l'oreille d'un serviteur d'un prêtre avec son épée pour l'empêcher d'être capturé ? Il l'avait aussitôt averti en disant : "Celui qui blesse par l'épée, par l'épée périt". Et il s'est livré entre les mains de ses bourreaux. Nous l'avons trahi.

D'autres peuvent commettre des actes de violence au nom de leurs idéologies et de leur religion. Pas nous ! Le Fils de l'homme, jusqu'à son dernier souffle, est resté fermement ancré dans la conviction que seule la paix se construit.

480

une nouvelle humanité.

Seul François avait compris et il y a sept cents ans, il avait essayé de nous ouvrir les yeux, mais nous ne l'avons pas cru non plus".

Les yeux du Pape étaient devenus clairs et sévères.

"Lorsque Galilée Galilée, à la fin de la célèbre expérience, conclut que la plume touche le sol après le marteau parce que l'air ralentit sa chute, sinon les deux corps tomberaient au sol en même temps, il avait révélé que les phénomènes physiques se produisent la plupart du temps sans respecter les lois fondamentales de la nature.

C'est donc au scientifique de les dépouiller de tous ces accidents qui contribuent à notre fausse représentation de la réalité.

Les apparences sont souvent trompeuses. Tous les chercheurs des différentes disciplines, y compris les sciences humaines et sociales, ne sont pas capables de saisir l'essentiel des choses et s'abandonnent donc à un raisonnement qui conduit à des conclusions erronées.

Les soi-disant maîtres hindous, ou saints hommes, qui sont simplistes dans leurs analyses psychologiques et sociologiques, mais qui parviennent à formuler des messages particulièrement suggestifs, sont souvent amenés à des considérations qui, en ne touchant pas à la profondeur de la nature, modifient son contenu. Je cite pour tous les J.

Krishnamurti :

l'homme moderne a fait d'énormes progrès dans le domaine de la technologie, mais dans sa nature demeure ce qu'il était il y a des milliers d'années : avide, jaloux, agressif et opprimé par la douleur ; la société que nous avons construite est violente et nous, comme êtres humains, sommes violents ; l'environnement, la culture dans laquelle nous vivons, est le fruit de notre effort, notre lutte, notre

souffrance, notre effroyable brutalité ; si notre mental n'est pas absolument exempt de peur, toute action entraînera plus de dégâts, de misères et de confusion.

La conclusion est toujours la même : " Vouloir vivre une vie vraiment paisible, où il y a une abondance d'amour, comment dois-je bannir la violence ?

Mais c'est la prémisse qui est fautive. L'homme n'est pas naturellement violent et cela nous a été dit il y a deux mille ans par Jésus-Christ, qui a dit que la violence que nous percevons chaque jour dans ses diverses manifestations, des hommes qui tuent d'autres hommes, des animaux qui se nourrissent d'autres animaux, des hommes qui font concurrence aux autres hommes est une simple apparence. La nature, dans son intimité la plus intime, est amour ! Cette loi fondamentale a été découverte deux mille ans plus tard par certains scientifiques de la mécanique quantique : à l'intérieur des molécules, des atomes, des nucléons, se manifestent des forces qui tendent finalement à unir la matière, non à la désintégrer. Et c'est pourquoi des étoiles et des planètes sont nées, qui ont été regroupées en galaxies et amas de galaxies, et en elles la vie s'est développée et, à la fin d'une évolution difficile et complexe, des êtres intelligents sont nés. Nous devons

481

Pour porter cette pensée du Christ partout dans le monde et pour bannir toutes les guerres et toutes les violences, j'ai maintenant atteint la fin de mon pontificat et je n'ai pas la force de transmettre un tel message.

J'espère que mon successeur, à travers vous, reprendra mon exhortation et commencera la bonne nouvelle de l'Italie, qui doit devenir une grande Assise, le centre de la paix mondiale".

A ces paroles, Jean-Paul II, épuisé, inclina la tête.

Don Pedro et Don Castronovo ont disparu, retournant à la galerie des glaces, où ils ont trouvé d'autres invités immergés dans un silence absolu.

Mais la machine à remonter le temps n'avait pas fini de travailler cette nuit-là : elle envoyait Se immagini di due prelati che camminavano con passo spedito su una strada della periferia romana, con loro lunghi abiti talari, che raccoglievano e signavano polvere.

Bon sang, c'étaient deux cardinaux. Que faisaient-ils à cette heure du matin sur la route qui mène de Palestrina au Sanctuaire des Polonais de Martorella ?

Cette question a certainement été posée par deux carabinieri de patrouille qui passaient par là. Leur voiture de service, bleue avec un éclair rouge et les mots "Carabinieri" sur les côtés, s'arrêta à quelques mètres d'eux. Un maréchal de la vieille génération en descendit et s'approcha de lui avec un grand respect.

Le magnétoscope marquait la date du 3 octobre 1978.

"Excusez-moi, Votre Éminence, commença le sous-officier, "Quelque chose s'est-il passé ? Vous êtes partis comme ça ? Avez-vous besoin d'aide ?"

Tandis qu'il parlait, il regardait droit dans les yeux de ce haut prélat, qui ne ralentissait pas son rythme soutenu. Sa peau était claire, celle d'un homme du nord de l'Europe, ses yeux propres, son corps de plus en plus mince, ses mains blanches et effilées.

"Non, nous n'avons besoin de rien, nous avons choisi de marcher jusqu'au sanctuaire de Martorella, pour nous dégourdir les jambes. Nous avons rompu sur la place de Palestrina pour rejoindre nos frères. Après une belle promenade, nous mangerons avec plus d'appétit".

"Et vous aurez beaucoup d'appétit, répondit le maréchal, parce qu'il y a vingt kilomètres d'ici pour se rendre au sanctuaire et qu'ils sont tous en montée, assez difficiles.

"Nous nous entraînons pour être mieux préparés à monter à la maison du Seigneur."

Le maréchal n'arrivait plus à suivre ; il s'arrêta, dit au revoir militairement et remonta dans sa voiture.

Les deux prélats disparurent rapidement au détour d'un virage.

Deux jours plus tard, ce cardinal devait être élu pape, avec le nom de Jean-Paul II.

482

La galerie des glaces a été illuminée et le Juif Ferri a voulu faire le commentaire suivant : "Les deux grands Papes du XXe siècle étaient Jean XXIII et Karol Wojtyła, qui a déraciné l'Église du Moyen Age, qui a aussi résisté aux énormes changements de la société mondiale après la Révolution française et les grands bouleversements sociaux".

Le Ciu-En-Tsin chinois, toujours très prudent, ose cette fois-ci : "Parlant de la Révolution française, je voudrais faire un parallélisme : Jean XXIII était comme cette révolution, qui a sorti le monde des goulets d'étranglement des sociétés involutives, dirigeant l'Eglise vers de nouveaux horizons de fraternité universelle et de tolérance entre religions. Jean Paul était là en tant que Napoléon Bonaparte qui apporta les principes de la révolution dans toute l'Europe, favorisé par la vitesse des transports et les moyens extraordinaires de la radio, de la télévision et de la télématique. Après lui, la planète Terre a commencé à tourner à un rythme plus effréné et ses habitants se sont projetés vers une réalité extérieure au système solaire et à la Galaxie, qui comprend tout.

Aujourd'hui, nous pouvons dire que, grâce à lui, nous sommes les enfants de ce grand cosmos, qui embrasse la civilisation et l'intelligence dispersées dans tous les coins.

483

CHAPITRE LIV

Dans lequel il convient comme à côté des trois Etats dans lesquels les sociétés européennes étaient divisées à la fin du XVIIIe siècle : la noblesse, le clergé et la bourgeoisie, après que la révolution russe ait été ajoutée un quatrième, le prolétariat. Mais il est également reconnu que dans une société devenue entre-temps mondiale, un "cinquième Etat" s'est développé.

"Je comprends maintenant pourquoi le Pape Jean-Paul II a demandé à plusieurs reprises le pardon pour les méfaits commis par l'Église à certaines périodes de son histoire.

Derrière lui se cachait son tourment, mais surtout son désir de relire l'authentique pensée du Christ", dit Tony Sagan.

"La relecture doit se faire non seulement pour que le vrai message de son fondateur réapparaisse pleinement, ajoute Enrico, mais aussi pour enlever le christianisme de toutes ces légendes ou superstitions qui, en le rendant incroyable, réduisent son grand esprit novateur. L'Église doit avoir le

courage de réexaminer les textes du Ier siècle av. J.-C., confiant cet immense travail à un groupe d'experts au-dessus de tout soupçon, afin de ne pas permettre à des idéologues partisans de devenir des théologiens du dimanche et des chercheurs de la pensée d'un homme qui a révolutionné la vie sur cette planète. D'une part, ces sages devront vérifier, avec les instruments actuels de connaissance et avec l'esprit libre d'attitudes pré exclusives nuisibles, l'authenticité et la validité des écrits sur le Christ ; d'autre part, ils devront vérifier la validité de certaines vérités ou légendes, comme par exemple la naissance vierge de Marie, mère du Christ, l'existence de ses frères, le rôle des femmes parmi ses disciples, l'interdiction pour le clergé de se marier. Surtout, nous ne pouvons plus ignorer le fait que si Jésus a abhorré la violence sous toutes ses formes et s'est jeté contre toute superstructure qui aurait mis en péril son grand message d'amour et le dialogue direct de l'homme avec Dieu, l'Église continue à mener son œuvre éducative dans un système beaucoup trop rigoureux, rigide et hiérarchisé".

Il cria : "Celui-ci, le Christ n'en voulait pas ! Cela a été combattu, et même âprement, par le Christ ! Mais vos prêtres ont-ils oublié vos invectives contre les scribes et les pharisiens ? "N'ont-ils pas remarqué qu'ils étaient eux-mêmes devenus scribes et pharisiens ?"

Il sortit une respiration sifflante, comme celui qui courait, et continua :

"Mais il faut aussi redécouvrir le Christ sous un autre jour, sous un autre aspect qui, à mon avis, n'a pas été suffisamment étudié. Classe sa- 484

Au fil du temps, l'Église cédotale a bloqué la pensée du Christ, la limitant à la sphère religieuse, ignorant le fait qu'elle avait des contenus d'une grande importance aussi dans le domaine social et politique".

"Il est tellement vrai que Jésus", don Pedro est entré en scène avec véhémence, "répondit très clairement à certains de ses interlocuteurs, qui tentaient de le mettre en difficulté par des questions captives, qu'il est nécessaire de donner à Dieu ce qui est de Dieu, mais aussi à César ce qui est de César. Et quand il disait cela, il ne voulait pas seulement distinguer les deux moments de la vie de l'homme, le matériel du spirituel, exaltant le second par rapport au premier. Le Christ signifie que l'homme doit aussi prêter attention à sa vie terrestre, à ses relations avec le pouvoir temporel, à condition qu'elles soient menées conformément à ses principes et, avant tout, à l'amour absolu, sans réserve ni condition, pour son prochain".

"Les prélats ont commis une grave erreur en limitant la pensée du Christ au seul domaine spirituel. Quand les nouvelles exigences du monde du travail sont apparues aux XVIIIe et XIXe siècles et que les gens ont exigé plus de dignité et de meilleures conditions de vie, des idéologies se sont développées, comme celle du socialisme, qui n'a rien introduit de nouveau par rapport à ce que le Nazaréen avait déclaré avec plus de simplicité et de vivacité deux mille ans auparavant ", a rapporté Faust avec méticulosité. "Et l'Église a dû suivre ces mouvements de masse avec ses diverses encycliques dans le domaine social. Mais il était trop tard maintenant. Environ deux cents ans ont dû s'écouler avant que, lorsque ces idéologies se sont effondrées, les gens prennent conscience de leur message instrumental et les abandonnent pour se rapprocher de la pensée originelle du Christ, certainement plus profonde et désintéressée".

"Il est maintenant nécessaire, répondit Federico, que l'Église ne soit pas intimidée, comme par le passé, par cette sous-culture de gauche qui a envahi l'Europe, qui est devenue aussi arrogante que la sous-culture nazie et communiste et qui ne tolère pas la critique. Elle doit exiger haut et fort le respect des principes sociaux du christianisme, en renvoyant à l'expéditeur les accusations puérides

et ridicules que certains lui font encore porter pour interférer dans les affaires de l'État, comme s'il était possible de diviser l'âme et les sentiments des hommes clairement en deux parties. Le principe de l'Église libre dans un État libre ou vice versa, inventé par Cavour, ne peut plus être partagé. Un changement de tendance s'impose aujourd'hui.

Tout d'abord, nous devons rétablir la véritable identité des Européens, sans qui ils n'ont pas d'avenir et courir le risque de se priver de leurs traditions culturelles et religieuses, pour les remplacer par d'autres qui ne se sont pas consolidées au fil du temps par des civilisations millénaires, qui ont marqué le développement de l'homme sur cette terre. Pour la charité, notre culture doit être ouverte à tous les autres, mais nous devons aussi avoir notre propre culture et la préserver !

Les paroles de Frédéric ont reçu l'assentiment, avec un hochement de tête, de la part de

485

de 1900 et 2000. Les hindous eux-mêmes, musulmans et juifs, devaient convenir qu'ils devaient non seulement être jaloux de leurs traditions, mais qu'ils ne pouvaient être violés au nom du relativisme à la mode.

De même, les chrétiens devaient contourner leurs symboles et les défendre. Ce n'est qu'ainsi, parmi les hommes fortifiés dans leur culture et dans leur foi, que l'on pourra entreprendre le long chemin vers l'harmonie entre tous les peuples.

Le Prince de Palagonia, Ferdinand, qui était resté trop longtemps et trop longtemps en silence, après un signe de tête d'accord avec Palet, a décidé que le moment était venu d'intervenir pour accroître le débat avec ses réflexions. Ce qu'il aurait dit, cependant, n'était pas le résultat d'une lucubration personnelle, mais reflétait la pensée des entités qui avaient permis le voyage dans le temps.

"Je me réjouis qu'il y ait ici des hommes et des femmes du monde arabe, juif, hindou, chinois, chinois, russe, américain et européen, et que ces nuits aient été semées pour un rapprochement des différentes cultures et civilisations afin de réaliser leur harmonisation au nom de la paix et de la solidarité.

Si ce résultat devait être atteint un jour, c'est la seule raison pour laquelle notre voyage dans le temps aurait été significatif et aurait été la raison de l'entreprendre. Le monde occidental se vante d'avoir conçu et mis en œuvre le libéralisme, d'avoir séparé le moment du délia de la vie des individus de celui de l'Etat, d'avoir distingué la sphère religieuse de la sphère politique, d'avoir immortalisé dans des chartes fondamentales les déclarations universelles des droits humains. Le monde occidental est satisfait de ce résultat et prétend maintenant utiliser la même méthode que Newton quand il a attribué le caractère universel à la loi gravitationnelle qu'il a découverte. L'Occident exige que ses réalisations sociopolitiques et juridiques aient une valeur universelle et que ses lois soient applicables partout. Mais tout le monde ne ressent pas la même chose. Un certain intelligentia observe que recommander l'universalité de ces institutions serait un geste sérieux d'arrogance intellectuelle ou une tentative d'hégémonie culturelle, exercée par la force ou par les armes, la politique, l'économie ou la propagande. Les exporter serait un acte d'impérialisme. En Occident, par rapport à ces différentes conceptions, deux courants de pensée se sont développés : celui qui considère le monde occidental mieux que l'islam, où la démocratie vaut mieux que la théocratie, une constitution libérale vaut mieux que la charia, une décision d'un tribunal indépendant mieux qu'une fatwa.

Selon cette vision, le choc avec le monde musulman est inévitable dans un avenir proche. L'autre, qui croit que nos institutions ne sont pas universelles et ne peuvent donc pas être imposées, et qu'en fin de compte les deux cultures doivent vivre séparément.

Sinon, il y aurait une collision. Ce dernier concept ne peut être partagé.

La confrontation, qui ne conduit pas nécessairement à la confrontation, doit se faire dans le respect du principe des vases communicants, qui permet en fin de compte un rééquilibrage adéquat entre les cultures, qui doit continuellement transmettre des messages et échanger évaluations, jugements et expériences. Dans le passé, c'est précisément l'absence d'osmose culturelle qui a créé des cultures très différentes, qui en fin de compte ne peuvent plus rien faire face. C'est pourquoi le christianisme et l'islam sont si éloignés aujourd'hui. La comparaison produit une nouvelle vie et déplace les eaux de la culture par l'échange de réflexions qui, si elles sont positives, doivent être portées rapidement à l'attention de tous, car l'information est plus rapide que la foudre. Et plus encore, le négatif.

Aujourd'hui en Occident domine l'idée du relativisme, qui prend différents noms : post-éclaircissement ou pensée moderne, pensée sans vérité, déconstructivisme. De cette façon, il n'y a pas de vraies valeurs, mais une pluralité de toutes les vraies valeurs, de sorte qu'à la fin, si tout est vrai, rien n'est vrai, et les hommes se perdent dans les méandres des paroles inutiles et des vaines références.

C'est pourquoi la civilisation européenne se trouve dans une période dangereuse de stagnation et la démocratie, dont elle se vante tant, semble aussi fatiguée que la lumière qui monte dans un champ gravitationnel.

Nous courons ici le risque de ne pas affronter durement le monde islamique, juif ou hindou, mais de transmettre la démocratie qui, dans nos pays dits civilisés, est fermement entre les mains des lobbies du pouvoir économique, qui ne donnent de l'argent qu'aux candidats qu'ils veulent faire élire, pour un régime odieux qui ne respecte ni la liberté ni les droits des individus, qui sont toujours plus marginalisés et battus.

Ce n'est pas pour rien que sont nés les mouvements non globaux de jeunes qui refusent d'adhérer à ce modèle de démocratie que l'on prétend même exporter à d'autres".

Les visages de Kadhafi, de Gandhi et de Ciu-En-Tsin, qui jusque-là avaient été sombres parce qu'ils ne comprenaient pas où il voulait emmener le Prince de Palagonia avec son raisonnement, s'illuminaient. Il a remarqué ce changement et s'est rendu compte qu'il préparait un discours qui serait partagé par tous, alors il a continué à être plus en sécurité :

"Permettez-moi maintenant de présenter une nouvelle hypothèse opérationnelle. A la fin du XVIIIe siècle, les sociétés européennes étaient divisées en plusieurs Etats : le premier était la noblesse, le second le clergé, le troisième la bourgeoisie. Avec la Révolution française, le troisième Etat s'est imposé aux deux autres. Avec la Révolution russe, le prolétariat, appelé le quatrième Etat, a pris conscience de ses droits.

Mais l'entreprise, devenue entre-temps mondiale, peut-elle être classée selon les quatre catégories classiques ? Ou, entre-temps, un autre Etat s'est développé, que l'on peut appeler le " cinquième Etat ", mais qui n'est pas indicatif d'un niveau de classe sociale, mais d'une situation psychologique de sujets qui, en raison de leurs conditions de vie et de travail précaires, ainsi que de leur marginalisation morale et psychologique, peuvent bien être regroupés dans un contexte social

unique, qui fonctionne également de manière transversale vis-à-vis des quatre autres Etats, de façon à représenter les plus dégradants et misérables.

487

l'agrégation humaine, qui est actuellement dans une phase d'attente avant de se lancer dans une aventure révolutionnaire ?

Il faut dire que le " cinquième état " doit d'abord être considéré comme un état d'esprit, de ceux qui souffrent d'esclavage, de marginalisation, de solitude, de pauvreté, de faim, de désespoir, d'injustice sociale, d'arrogance et d'arrogance des états et des institutions, le non-respect de leur dignité et de leurs droits fondamentaux, les persécutions politiques, religieuses et ethniques, le chômage et le sous-emploi, les brimades au travail, la dégradation de l'environnement, le manque de sécurité sociale, la mystification et la désinformation.

"Mais, Maître," dit-on à Odoacre, "Qui fait partie du cinquième état ?"

"Les pauvres, les affamés, les esclaves, les déshérités, les multitudes des populations du tiers monde, les malades, les plagiés, les assoiffés de justice, les hommes et les femmes libres et moralement forts qui luttent partout dans le monde pour l'affirmation de la dignité et des droits fondamentaux des personnes et pour le respect de l'environnement. Le " cinquième état " comprend avant tout ceux qui sont énumérés dans le discours du Mont des Béatitudes, dans l'Évangile de Matthieu, à savoir : les pauvres dans la peur, les affligés, les affamés et les assoiffés, les mythes, les miséricordieux, les purs de cœur, les pacifiques, les persécutés pour la justice. Ces sujets ne font pas partie de ces États qui, cependant, vivent de privilèges et de pouvoir, constituant une catégorie distincte de personnes, non classables en classes sociales, mais tous liés à l'idée qu'il y a avant tout des croyances, des hommes, des femmes et l'environnement dans lequel elles vivent, qui doivent être respectées.

"Mais ces hommes, qui vivent dans le cinquième état," dit Odoacre, "qu'est-ce qu'ils proposent ?"

"Essentiellement, deux objectifs : la rencontre de tous les Quintostatisu, hommes et femmes du monde, dans une organisation internationale, avec des ramifications jusqu'au niveau local ; la poursuite de leurs buts, à travers des formations sociales, politiques et économiques.

"Mais à quoi sert le cinquième État ?" a insisté Odoacre.

"Tout d'abord, améliorer les conditions de vie et de travail de tous les hommes et de toutes les femmes, qui sont parfaitement égaux, indépendamment de la couleur de leur peau, de leur sexe, de leur religion ou de leur conviction politique ; Par conséquent, faire manger tous les hommes de la planète, éliminer toutes les formes de pollution de la Terre, lutter contre la falsification des aliments, éliminer toutes les formes de réduction des droits de l'homme et garantir la sécurité et la justice sociale à tous les hommes dans un délai raisonnablement court, réduire la présence de l'État et des institutions dans la vie et les activités privées des individus, de répartir équitablement les ressources entre les populations et les individus, de faciliter le progrès technique et scientifique afin d'atteindre les objectifs indiqués, de projeter les hommes et les femmes vers la solidarité et la paix universelles, de vaincre et combattre le fanatisme et l'intolérance, de respecter les animaux et les plantes".

488

Tacque Odoacre. Mais Enrico a pris sa place, et il ne voulait pas en être moins :

"Comment le cinquième état devrait-il être structuré ?"

"Le cinquième État, qui naît d'en bas, doit être fondé sur une formation politique, sociale et économique, reconnue dans ses principes, au niveau local. Au niveau international, dont le siège devrait être choisi dans un pays du tiers monde, un Super Conseil devrait être créé, la "Société libre des hommes et des femmes", composée de sages qui se sont distingués dans toutes les activités humaines pour la sauvegarde de la solidarité et de la paix sur la planète.

Le " Cinquième État " (homme ou femme) doit se considérer comme le serviteur des besoins des autres et ne jamais assumer des attitudes de pouvoir. Dans les formations sociales, politiques et économiques du " cinquième État ", il n'y a pas de hiérarchies, mais des statuts temporaires pour l'exercice des responsabilités et activités collectives ".

"Quels sont les objectifs politiques du cinquième Etat ?"

"Pour répondre adéquatement à cette question, une brève analyse historique des événements du XXe siècle doit être effectuée.

Dans les deux grandes guerres, les démocraties occidentales ont vaincu des systèmes de gouvernement (fascisme, nazisme et communisme) qui étaient contraires au respect de la dignité humaine et des droits humains fondamentaux. Les mêmes démocraties sont aujourd'hui confrontées à deux urgences : la première, interne, parce que leurs systèmes politiques actuels ne parviennent pas à résoudre les graves problèmes de l'humanité (comme la faim dans le monde, la désertification, la pollution et le réchauffement climatique, l'explosion démographique, etc. Ces systèmes sont fermement entre les mains de quelques lobbies économiques, qui transmettent le pouvoir par des moyens parentaux ou par des structures financières, qui sont à l'origine des élections populaires, de sorte qu'il n'y a plus grand-chose de démocratique. Le second, externe, avec la confrontation, dure et violente, avec le monde islamique et les populations sous-développées, dont les besoins que ces gouvernements n'ont pas été en mesure de résoudre, comme conditionnés par ces lobbies du pouvoir économique.

Pour résoudre les problèmes de tous les peuples de la planète, nous devons non seulement réagir militairement aux attentats terroristes, en recourant à la force sans discrimination, mais aussi changer le système d'approche du problème. Dans le même temps, le niveau de représentativité des institutions dites démocratiques doit être relevé, en remplissant de contenu la déclaration selon laquelle "la souveraineté appartient au peuple, qu'il l'exerce dans les formes et dans les limites de la Constitution".

Lorsque les citoyens, fatigués et déçus par les méfaits et les tricheries des politiciens, échappent à leurs engagements politiques, comme l'exercice du droit de vote, la ruse habituelle ne doit pas justifier leur faible participation en déclarant que dans les démocraties les plus avancées, avec un système électoral majoritaire, c'est " physiologique ", mais doit trouver des solutions appropriées, également pour sauver ce peu dont ils disposent.

489

de la démocratie qui est restée dans les Etats occidentaux".

Aucun des invités de Villa Palagonia ne l'avait interrompu dans son long et complexe discours politique. Tony Sagan, en bon Américain, habitué à traiter les problèmes avec pragmatisme, lui a

demandé comment ce cinquième État fantôme entendait faire face aux graves urgences mondiales. Pas avec les Cinquièmes Scientifiques, identifiés comme les derniers de la société mondiale.

"Ces derniers, s'ils ne sont pas entraînés par des esprits éclairés qui appartiennent presque toujours aux autres catégories, n'ont jamais affecté l'histoire des hommes".

Il répondit sèchement au Prince de Palagonia :

"Cher Sagan, je suis désolé de vous dire que vous n'avez pas écouté attentivement les paroles de Jean-Paul II. Si nous continuons à aborder les problèmes de l'humanité selon les lois apparentes de la nature, qui nous font voir que dans le monde tout se fait par la violence et la compétition, nous ne sortirons jamais des situations dans lesquelles nous nous sommes engagés. Mais si nous disons que, ayant agrégé et développé la matière pour créer une vie intelligente, seulement grâce aux forces d'assemblage, qui sont la force gravitationnelle, électromagnétique, faible ou forte, vous arriverez à des conclusions de ! toutes différentes. Le monde existe et progresse grâce aux forces d'agrégation, ou dit en termes moraux, grâce à l'amour. Nous, comme nous avons maintenant largement partagé la pensée scientifique de Galilée, qui a jeté les bases de la physique moderne, en nous faisant mieux comprendre les lois fondamentales de la nature, nous devons donc embrasser ce que le Christ nous a montré, comme la seule voie du salut de l'humanité et, pourquoi pas, de l'univers entier : la voie de la fraternité, de l'harmonie, de la solidarité.

En un mot, mon amour.

Nous sommes réunis ici autour de cette table ovale non seulement pour observer ce qui s'est réellement passé au XXe siècle, mais aussi pour arriver à la conclusion que nous devons, à la fin de notre extraordinaire voyage, nous engager dans un monde qui attend de nouvelles voies, notamment culturelles, morales et spirituelles. Et le grand Pape nous les a montrés.

On doit juste les passer en revue."

Kadhafi, Ciu-En-Tsin, Indirà et Ferri étaient très perplexes : ils étaient fascinés par l'objectif d'un monde universellement concordant, croyant en un Dieu unique, mais ils étaient perplexes qu'une telle harmonisation ait lieu sur les paroles du prophète de la religion chrétienne.

Ceci devina le Prince de Palagonia et continua immédiatement :

"N'oublions pas que la foi en un Dieu unique naît avec la religion juive, c'est-à-dire d'un petit peuple qui, bien qu'entouré de nations aux armées puissantes et croyant en de nombreux dieux, expression de forces et de phénomènes naturels, a conservé intacte sa foi. Et cette foi pouvait aussi se construire sur la base de ce sens religieux profond qui se nourrissait des peuples venus d'Orient et que l'on a appelé par la suite

490

Indo-européens.

Le Christ est juif et, avec sa nouvelle doctrine, il n'a pas voulu effacer la religion de ses pères, à laquelle il se réfère constamment, mais l'actualiser, et surtout l'étendre à tous les autres, car le Dieu unique ne peut avoir un peuple élu et ne se tourner que vers lui, mais doit distribuer sa miséricorde à l'humanité entière.

Mohammed, lorsqu'il s'est rendu compte que le peuple arabe croyait encore aux dieux faux et menteurs et qu'à cause d'eux les guerres étaient divisées et continues, il a appelé le Dieu d'Abraham

et a reconnu le Christ comme un grand prophète, proclamant ainsi aussi sa foi en un seul Dieu, Allah. Mais tous, d'Abraham au Christ, à Mohammed, croient en un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre, et à lui nous devons obéissance et prière.

Le temps est venu, ici dans la galerie des glaces, exhorté à une mission spirituelle aussi haute par les Ummites et les Kurkites, d'unir nos esprits, en faisant un acte de foi en l'unique Dieu Xama, qui n'a pas de nom juif, islamique ou chrétien, mais est en même temps le Dieu des chrétiens, des musulmans, des juifs, des juifs, des hindous et de tout autre être vivant qui demeure partout dans la galaxie et le monde des galaxies, dans notre univers et dans les autres univers qui lui sont associés.

Que le grand Esprit divin fasse des hommes de la Terre un seul peuple, unis par la conquête des espaces sidéraux et par l'affirmation de sa bonté et de sa miséricorde dans tous les coins de l'univers avec tous les autres êtres vivants qu'ils rencontreront dans leurs voyages interstellaires".

Tous se sont levés et, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, des hommes de religions et de races différentes se sont embrassés, se reconnaissant eux-mêmes comme enfants d'un seul Père.

CHAPITRE LV

Dans lequel nous discutons du "NewAge", un mouvement culturel né à la fin du XXe siècle, à mi-chemin entre le mythe et le sacré, une synthèse de la culture occidentale et orientale.

La galerie des glaces de la Villa Palagonia était plongée dans l'obscurité et le silence.

De temps en temps, on entendait le bruit des moteurs des voitures venant de l'extérieur, qui semblaient siffler, portés par les noctambules, à qui le sommeil vient à la première lueur de l'aube, quand à la lumière du jour les vampires et les sorcières se retirent dans leurs cavernes. Ils attendront que le soleil soit haut, après l'après-midi, pour regarder au-delà des tentes épaisses et pour recevoir la nourriture qui les maintiendra en vie jusqu'à ce que les ombres tombent. Ce n'est qu'alors qu'ils recommenceront à pulser les énergies dans chaque partie de leur corps, qui reviendront, avec l'âme, pour vivre dans l'espace et le temps dans lesquels ils sont enfermés, avant la grande résurrection.

En bâillant, c'est Odoacre qui a pris la parole :

"Je sens que cette aventure touche à sa fin et que nous saurons bientôt quel viatique nous sera confié pour le transmettre aux générations futures. Seront-ils des messages pour le cheminement de l'humanité vers les buts qui nous ont été indiqués ? Notre siècle est révolu. Du nouveau, le vingtième, nous avons vu des images et des scènes qui nous ont fait deviner comment il va évoluer.

Je voudrais cependant savoir quels mouvements culturels ont atteint leur apogée, comprendre si les jeunes, comme cela s'est déjà produit à d'autres époques, seront les protagonistes de puissantes impulsions pour secouer les empires culturels qui dominent les consciences et les masses, perturbant ainsi le sommeil tranquille des conservateurs du pouvoir, qui ne cherchent qu'à garder fermement dans leurs mains ce qu'ils ont vaincu.

"Cher Odoacre, répondit Balthasar, à la fin du XXe siècle, alors que nous pensions que la démocratie avait triomphé en Europe et que les États-nations avaient bien compris qu'ils devaient s'ouvrir pour se développer au sein d'une communauté continentale élargie, afin que la culture s'étende à tous les peuples d'Europe et, de là, au monde entier, plus légère et rapide, sans encombrements sociopolitiques, nous avons malheureusement assisté à la propagation d'une

nouvelle dictature, plus dangereuse que celle imposée par les régimes politiques : la dictature de la sous-culture d'une partie politique, de cette gauche radicale qui ne permet que le développement de ces arts - de la poésie à la musique, de la cinématographie à la littérature et à la peinture, de la philosophie à la science - qui sont instrumentaux 492

à la conversion des peuples à leurs idéologies politiques. Nous sommes revenus à un Moyen Âge où ce n'est plus l'Église, devenue aujourd'hui paradoxalement plus critique et libérale, qui nie que la terre tourne autour du soleil, mais les mouvements culturels de gauche qui brûlent sur le bûcher tout ce qui n'est pas en accord avec leur manière de penser. Avec le temps, cela est devenu ennuyeux, répétitif et a bloqué tout ferment culturel. On s'est embourbés. Des prix littéraires et artistiques sont décernés, dans les coulisses de ces gentlemen dispensateurs de culture éphémère, à des poètes et musiciens de convenance. Aujourd'hui, la bonne musique n'est plus entendue, parce que la gauche radicale a proclamé que le ton est plébéien et pour des oreilles peu sophistiquées et, par conséquent, les dissonances les plus incompréhensibles sont élevées. Puisque les mélodies, dont les auteurs des XVIIIe et XIXe siècles ont fait des variations extraordinaires, n'habitent plus le cœur flétri de ces pseudo-compositeurs, ceux qui sont alignés avec le régime culturel dominant ont le culot de proclamer que les motifs populaires, dont la belle musique a été tirée, ont tous été maintenant copiés, donc ils sont épuisés comme les fils d'or d'une ancienne mine. Et en bas, des compositions inaudibles, aux ambiances raréfiées et sans substance, qui visent à tromper ces pauvres conformistes qui, pour ne pas paraître incompetents, vont à ces concerts, en applaudissant. Quand est-ce que ce spectacle va se terminer ? Quand un enfant crie que l'empereur marche nu ? Ces compositeurs du néant s'adapteront à l'histoire lorsqu'ils quitteront ce monde. Je prépare le terrain. L'animateur de télévision donne les nouvelles de la mort de l'illustre maître. Mais comment accompagneront-ils les images de leur musique, qui n'est pas là ? C'est là que le tour sortira dans tout son drame.

Le cher disparu n'a même pas laissé un morceau de musique qui puisse servir de commentaire sur les paroles du journaliste. Surtout parce que les gens ne connaissent pas sa musique. Ce n'est pas dans ses oreilles."

"Et les ennuis, exhorte Faust, si un poète, n'appartenant pas à leurs rangs, ose produire des vers, surtout s'il exerce cette activité sans avoir le cachet, imprimé devant leurs critiques, qui exercent cet art noble par profession. Un fonctionnaire de l'Etat, un magistrat, un homme d'armes, peut-il composer des pièces poétiques, élever les paroles à l'amour et, par des métaphores, aller au-delà ? C'est incompréhensible et inacceptable pour eux. Soit vous êtes poète de naissance, parce que vous êtes né d'une mère, déjà politiquement orientée vers ses positions, soit vous êtes l'un d'eux, soit vous êtes russe (ce qui s'est passé une fois quand il y avait l'empire soviétique, maintenant vous devez être cubain ou protestataire sud-américain), soit vous avez des tendances qui sont hors norme.

Sinon, vous êtes viré. Vive l'acteur, le metteur en scène, l'intellectuel qui satire contre ses adversaires politiques, parce qu'à la fin, ils auront la juste récompense avec des prix Nobel, des Oscars et tout ce que la providence de gauche peut donner de plus aux fidèles.

493

"Les jeunes du monde entier se réveillent et se rebellent avec toute l'ardeur que vous avez dans le cœur contre ce nouveau nazisme culturel, qui brûle de nouvelles idées et une nouvelle culture dans les fours crématoires ", dit Simon.

"J'espère, dit Don Pedro, que l'Eglise ne sera plus conditionnée par cette gauche et qu'elle encouragera le développement des cultures de tous les bords politiques d'où elles viennent, à

commencer par la droite historique européenne, qui a été barbare, parce qu'elle est coincée. Aujourd'hui, les artistes fuient vers leurs rives, car, hélas, ils vivent aussi de pain. Nous devons avoir le courage, enfin, de rejeter cette culture et de regarder vers l'avenir, en laissant derrière nous les terrifiés, les bienveillants et les conformistes. La gauche culturelle est un réceptacle au conservatisme aveugle et obtus et il est temps de l'enterrer. Mais pour cela, il faut que d'autres cultures grandissent et c'est le point le plus douloureux".

Odoacre et Enrico avaient écouté attentivement les témoignages des invités du XXe siècle. Quand ils ont terminé, ils ont demandé si quelqu'un pouvait leur parler des mouvements, s'il y en avait eu, vraiment nouveaux dans le paysage philosophique et culturel du monde du XXe siècle.

C'est Tony Sagan qui a pris la parole :

"A la fin de notre siècle, un mouvement culturel a pris racine, à mi-chemin entre le mythe et le sacré, auquel le label NewAge a été imposé.

J'aimerais en discuter avec vous, pour comprendre si la nouvelle route mènera à un bon port".

Tout le monde s'est calmé, aussi bien les invités de 1900 que ceux de 2000, parce qu'ils ont compris, les premiers, qu'un sujet d'intérêt particulier était sur le point d'être abordé, les seconds, qu'un sujet avait été abordé, sujet encore très controversé, tendu et discuté.

"Le fondateur de ce mouvement était un jésuite, le Père Anthony De Mello, né à Bombay en 1931 et mort à l'âge de 54 ans à New York. Bien qu'il ait étudié dans les meilleures universités catholiques des États-Unis, l'Inde était restée dans son cœur et la religiosité de sa terre l'avait accompagné dans ses digressions théologiques. Il a essayé de montrer les chemins d'une nouvelle spiritualité, de soutenir l'homme dans ses problèmes quotidiens, dans ses afflictions psychologiques, en utilisant l'ironie. Il a raconté des blagues sur tout pour faire comprendre aux gens que la vie est avant tout insouciant et joyeuse. Certaines personnes bien intentionnées pensaient que sa pensée était naïve et simpliste.

Mais il n'a jamais pensé à devenir une haute philosophie ou un Père de l'Église, comme les illustres prédécesseurs de son Ordre : il voulait seulement aider les gens à surmonter les moments les plus difficiles et dramatiques de la vie quotidienne, surtout ceux qui se confrontent quotidiennement. Il était et est toujours très aimé des jeunes. La Congrégation du Vatican pour la Doctrine de la Foi le suit avec attention depuis quelque temps. Puis, après s'être méfiée, elle le rejeta sans appel, considérant sa pensée comme un mélange de christianisme et de tradition orientale. Donc ses écrits ont été

494

accusés d'être incompatibles avec la foi catholique, ce qui pourrait causer de graves dommages.

Les dernières œuvres du père jésuite, ses anthologies posthumes, contenant des maximes, des histoires, des leçons de vie, dans lesquelles Dieu vit ensemble avec des plaisanteries et avec un monde trop profanateur et profané, ont fini sur l'index".

Nous avons espéré qu'avec ce mouvement, né en Occident sous l'impulsion d'un religieux, né en Inde, qui connaissait donc bien nos racines et nos besoins spirituels, un processus de renouveau de toutes les religions s'engagerait, pour en construire une nouvelle qui embrasse les aspirations de tous les hommes à avoir une religion véritablement universelle. Pour que le matin, au lever du soleil, nous puissions nous incliner sans distinction devant l'Unique.

Don Angelo Castronovo, toujours attentif à tout ce qui concerne le mystique et le sacré, a demandé de pouvoir rencontrer le religieux en tout point de l'espace-temps qu'il était.

Palei leva les yeux : ses yeux flamboyaient et projetaient un rayon de lumière qui ouvrait une brèche dans les murs de la galerie des glaces et s'aventurait dans les rues les plus cachées de l'univers connu. Il a illuminé un lieu inconnu, certainement pas terrestre, parce qu'il n'y avait pas d'objets habituels. Le père jésuite était rassemblé en prière, le visage contrit tourné vers une lumière diaphane, comme s'il expiait le péché.

Quand il a remarqué la présence de Don Angelo, il a pensé qu'un esprit bienveillant lui avait été envoyé pour le conduire ailleurs, où il aspirait à aller.

Le maire de Bagheria s'est approché discrètement de lui et a immédiatement révélé sa nature et sa mission.

"Êtes-vous un nouveau Dante Alighieri, qui se précipite dans le monde des enfers pour rendre visite aux esprits qui, bien qu'ayant bien fait dans la vie, ont parfois déformé, quoique inconsciemment, la pensée du Christ," demanda De Mello.

Don Angelo n'a pas osé l'interrompre, comprenant que le fondateur du Nouvel Age ouvrait son âme pour donner une véritable interprétation de sa pensée.

"Quand j'ai quitté l'Inde où je suis né et que j'ai commencé à étudier en Amérique, j'ai réalisé que l'Occident et l'Orient ne pouvaient continuer à vivre séparément. Il fallait trouver un moment de synthèse de leurs cultures. Les religions respectives ne peuvent s'appuyer sur leurs propres croyances, mais doivent les dépasser pour développer la fraternité et la tolérance entre les hommes. J'ai commencé à parler de bonheur et d'amour pour revenir à la pensée du Christ et de la nature, qui n'est pas violence, mais joie et célébration, chaque jour. Même celle de la crucifixion de Jésus, parce que son sacrifice n'est pas l'affliction et la mort, comme on veut le faire croire dans quelques sombres processions, mais un prélude à la grande symphonie de la résurrection et de la vie".

Il a regardé droit dans les yeux de Don Angelo :

"Je vous exhorte à vous rappeler que l'Évangile contient un message personnel

495

et simple : ne laissez personne la jouer pour vous, pas même les prêtres. Vous devez, cependant, l'écouter avec le cœur et avec le cœur et les œuvres de la vie donner votre réponse. Cette pensée peut sembler irrespectueuse de l'autorité sacerdotale, mais l'important n'est pas de sauver un prêtre, mais l'âme de tous les hommes".

Don Angelo décida d'intervenir, illuminé par Palet :

"La Congrégation du Vatican pour la Doctrine de la Foi a dit que dans ses premiers écrits, tout en notant les influences évidentes des courants spirituels bouddhistes et maoïstes, vous étiez toujours dans la spiritualité chrétienne. Mais déjà dans les suivantes, il y a un écart progressif par rapport aux contenus essentiels de la foi chrétienne. Pourquoi est-ce arrivé ?"

"Parce que dans mes premiers écrits, je n'ai jamais osé critiquer l'autorité du clergé, réalisant ma pensée d'amour et de bonheur comme saint François. Puis, quand j'ai commencé à remarquer que les saints inquisiteurs étaient des saints endormis et sanctifiés par les religieux endormis comme ils l'étaient et que j'ai invité les gens à ne pas donner d'importance à ce que la société et la religion

prêchent (la société canonise seulement ceux qui s'y conforment ; il en était ainsi même au temps de Jésus et cela continue à l'être aujourd'hui ; ils ne pouvaient canoniser Jésus car il ne le permet pas et pour cela ils le font sortir), la pensée bien pensée a commencé à boucher leurs nez. Ils ont dit : "Qui est ce type qui nous critique ? Comment oses-tu ? Pour qui se prend-il ? Je ne me suis pas laissé intimider et j'ai continué mon chemin, qui est celui que le Christ m'a indiqué et que j'ai proclamé aux quatre vents que Jésus a été tué par les bons en service, par les plus respectés et estimés de cette société.

Des religieux l'ont tué. "Pourrais-je, après ma mort, être estimé et sanctifié par ceux que j'ai indirectement critiqués ?"

Don Angelo l'a scruté attentivement dans les yeux, dont la profondeur mettait en valeur des lunettes voyantes. Le visage était large et la bouche ouverte et large comme celle qui parle beaucoup. Ses dents irrégulières accentuaient sa pensée frénétique et révolutionnaire.

"Vous avez proposé Dieu comme pur vide et défini Jésus non pas comme le fils de Dieu, mais comme celui qui enseigne que tous les hommes sont enfants de Dieu.

"Sommes-nous ou ne sommes-nous pas tous enfants de Dieu ? L'Absolu est-il notre Père ou non ? Le Christ nous l'a dit et peu importe qu'il soit seul ou que nous soyons tous avec lui enfants de Dieu, que ce soit le vide pur, d'où descendent les énergies pures".

"Mais c'est ainsi qu'elle identifie Dieu à la nature. Beaucoup de philosophes et de théologiens l'ont déjà fait, mais les religions monothéistes ont finalement prévalu, plaçant Dieu hors de l'espace et du temps.

"Mais pas au-delà du vide pur, d'où tout descend, l'espace, le temps et les énergies impures."

Avec ces mots, De Mello se posa en disciple ignorant l'existence de la

496

une doctrine universelle que Palet diffusait depuis quelques nuits dans la villa de Patagonie : il avait inconsciemment pressenti la nature de Xama et les lois immuables des réalités multidimensionnelles.

Don Angelo a préféré changer de sujet :

"Vous avez dit que les aigles qui se prennent pour des poulets, ce sont nous, pauvres hommes et femmes, condamnés à l'incapacité de voler haut".

"Pourquoi me tentez-vous ? Je lui dis que ce ne sont pas les poulets qui se croient aigles, mais les poulets qui se croient aigles, et tels sont nous qui, bien que nous ayons un fort esprit pour nous élever au-dessus des plus hauts sommets, sommes la tête baissée, qui sommes élevés uniquement pour regarder ceux qui sont au-dessus de nous, car nous les y avons placés. Dieu a inutilement placé sa tête au-dessus de nos cous pour pouvoir lever les yeux.

L'osselet de la colonne vertébrale, qui remplit cette fonction, s'atrophie lentement. Beaucoup de mystiques nous disent qu'en plus de l'esprit et du cœur avec lesquels nous communiquons avec Dieu, nous sommes dotés d'un esprit mystique et d'un cœur mystique, faculté qui nous permet de connaître Dieu directement, de le saisir et de le sentir dans son être même, bien que de manière sombre.

Alors que Don Angelo retournait à son époque, les paroles de son père jésuite continuaient à résonner dans la galerie des glaces :

"Nos maîtres hindous disent : "Une épine est enlevée d'une autre. Ils veulent dire par là que vous serez sage en utilisant une pensée pour vous libérer de toutes les autres pensées qui envahissent votre esprit.

"Les fantasmes ne vous donnent pas seulement une pénétration dans les profondeurs de vous-même, mais aussi, d'une manière mystérieuse, ils vous changent.

"Les meilleures choses de la vie sont gratuites. Des choses comme la vue, la santé, le coup de foudre, la liberté et la vie elle-même. Le problème, c'est qu'on n'en profite pas vraiment. Nous sommes trop inquiets de ne pas posséder assez de choses qui sont très secondaires : de l'argent, des vêtements élégants, la gloire parmi les hommes.

Lorsque la salle fut illuminée, Odoacre et Enrico étaient perplexes quant à l'avenir de ce mouvement religieux et pensaient qu'il ne durerait pas plus d'une saison dans un monde incrédule, qui s'est englouti en peu de temps.

Ils commentaient sévèrement, ce qui blessait le cœur : "Heureux le Christ qui a prêché la bonne nouvelle il y a deux mille ans. Aujourd'hui, on se serait moqué de lui et il n'aurait même pas eu une mort glorieuse, faisant ainsi sa résurrection en vain".

Le député Saterial n'a pas repris une pensée aussi atroce et s'est adressé aux invités de l'an 2000 en ces termes :

"Si j'ai bien compris, en cette fin de siècle, qu'elle est entrée pour nous il y a quelques jours, vous vous retrouverez à vivre le temps des religions sans Dieu et sans Église".

"Il y a des années que dans le monde occidental, mais surtout aux Etats-Unis.

497

Unis et en France, poursuit Tony Sagan, il y a une ère post-chrétienne où certains commencent à s'abandonner aux pratiques bouddhistes et aux nouvelles formes, où toutes les traditions sont brisées pour faire place à une liberté absolue dans le domaine religieux. Le christianisme semble sortir d'une confrontation avec les cultures laïques, en particulier avec les cultures communistes et postcommunistes, plutôt meurtries et tend donc à se transformer. Mais le judaïsme et l'islamisme aussi sont soumis aux épreuves et aux répercussions des tendances qui prêchent l'individualisme spirituel. La crise des idéologies politiques semble également avoir affecté les religions, qui semblent usées et fatiguées. L'homme a tendance à pratiquer une religion de bricolage et ne cherche pas la communauté et la communauté religieuse. Chacun, idéalement, construit son autel dans la maison et là, comme les anciens Romains, pratique le culte des pénates et des esprits qui protègent sa maison. La relation entre les sujets politiques et religieux semble aujourd'hui disparue : la formule inventée au XIXe siècle de l'Église libre dans un État libre, ou vice versa, ne semble plus avoir aucun sens. Aujourd'hui, nous sommes à la recherche d'un sujet religieux détaché de toute forme de contrôle institutionnel, libre dans ses croyances, qui vous conduit à la pensée spirituelle de façon spontanée et sans formules précoites.

Mais où les hommes de l'hémisphère dit occidental, où tout est profané et où tout est vécu dans l'indifférence et l'incrédulité générale, peuvent-ils chercher ce nouveau sujet religieux et ensuite le trouver ? En Afrique, en Inde, parmi les vieilles sectes religieuses du christianisme ? Je ne pense pas

que ce soient les bonnes routes. C'est pourquoi les jeunes sont de plus en plus attentifs à ce mouvement mystique du Nouvel Âge, un mélange de religions chrétiennes et orientales, en premier lieu le bouddhisme, avec une vision globale et unitaire du cosmos, à travers des réalités virtuelles et des réseaux spirituels, selon une méthodologie informatique.

Vous essayez de faire une soupe avec tous les ingrédients, de sorte que vous obtenez à la fin de leur mélange, la bonne concoction. Mais par là, vous n'irez nulle part. C'est pourquoi je dis que le Nouvel Âge n'est pas la porte du bercail".

"Cher Saterial, je pense que bien que vous n'ayez pas vécu à notre époque, vous avez compris, peut-être parce que vous êtes détaché des événements les plus récents, que ce que nous vivons aujourd'hui est sacrément éphémère, comme tout ce que nous produisons dans le domaine de la technologie et des arts. Nous courons trop vite et rien ne se consolide ", a dit Federico.

"Certes, les nouvelles découvertes de la mécanique quantique et la théorie de la relativité générale nous ont fait entrer dans le microcosme et le macrocosme, enveloppés d'un dynamisme frénétique qui enveloppe et bouleverse tout.

Aujourd'hui, nous pouvons voir, évidemment avec notre esprit, naître du vide absolu des particules virtuelles ou des fantômes qui peuvent devenir réels s'ils traversent des énergies positives, et les univers parallèles sont flanqués d'infinité dans une réalité multidimensionnelle qui nous consterne. Dans ce fouillis de choses, où allons-nous mettre...

498

Dieu ? Dans le vide pur comme De Mello le veut, ou au-delà de tout autre chose ? Mais une fois que nous l'avons réglé d'une manière ou d'une autre, quelle relation a-t-il avec les réalités multidimensionnelles ? Est-il l'Esprit, la Conscience Cosmique, l'Energie Pure, la Vie en création continue, ou comme le voulaient les penseurs médiévaux, le Moteur immobile dont tout part ?

"Son raisonnement est bien construit, mais ce que je veux savoir, c'est si l'homme de l'an 2000 deviendra une religion pour lui-même", interrompt Henry.

Elle a dit qu'elle le désignerait :

"Ceux qui s'aventurent dans les réseaux du Nouvel Âge deviennent capables de créer leur propre sphère spirituelle, et n'ont pas besoin d'intermédiaires entre eux et Dieu. Puisqu'il n'y a pas de dualisme entre le bien et le mal, vous vous immergerez de plus en plus dans la nature, vous vous mettrez en harmonie avec vos semblables humains, pour essayer de vivre en harmonie avec le cosmos. De cette façon, le panthéisme revient à la mode, dans laquelle Dieu est confondu avec la création et l'imprègne et l'homme lui-même devient Dieu parce qu'il contribue avec lui à la réalisation des fins universelles".

"Le Nouvel Âge", a dit Tony Sagan, "s'estompe maintenant, parce que ce qu'il promettait, comme le bien-être et le bonheur, ne s'est pas produit, et aujourd'hui les hommes veulent tout et immédiatement. Nous nous dirigeons vers le Prochain Age, vers une vision plus individualiste et égoïste de chaque moment religieux. Le Vatican a toujours regardé avec suspicion le Nouvel Âge, mais sa nouvelle version, le Prochain Âge, est considérée comme encore pire".

Le vieux Faust a décidé d'intervenir à ce stade :

"Quand nous parlons des moments supérieurs de l'homme, je me rends compte que la discussion devient plus vivante et intéressante. Cela signifie que nous sommes des enfants de notre temps. Il y a quelques décennies, nous n'aurions pas prêté attention à ces questions, le matérialisme et l'historicisme prévalant. A l'époque, nous étions à la recherche du succès personnel, devant lequel nous piétinions tout sentiment. Le désir ardent de l'esprit et du surnaturel s'était éteint. Tout cela a appauvri les âmes et surtout les jeunes, qui se sont perdus en cherchant des moyens d'échapper aux réalités bouleversantes. Ainsi, les protestations violentes et le terrorisme étaient également bien, afin de ne pas être pris au piège dans l'abulisme et l'étouffement présents. Lorsqu'il est apparu clairement qu'il s'agissait là aussi d'une mode simple, le découragement a été total et aucun autre moyen n'a été recherché. Tout est devenu relatif, y compris les valeurs de notre civilisation, qui n'étaient plus considérées dignes d'être défendues. Même les droits fondamentaux de l'homme, acquis à des prix très élevés par le sacrifice de vies humaines, ont été jugés non absolus et donc non exportables vers d'autres cultures, notoirement arriérées, qui imposent des comportements inhumains aux individus. Nous étions passés de la violence à l'agnosticisme et à la ménéphrite. Chacun, individu ou peuple, peut construire son propre avenir au mépris de tout sens de l'humanité, même sans respecter la vie et les droits des autres, dans l'indifférence absolue de tous. Ils n'avaient même pas besoin de les regarder, parce que la simple observation, comme...

499

c'est un principe de la mécanique quantique, il cause perturbation et inconfort. Mais quand tout semble s'effondrer, voici renaître le désir de pénétrer l'inconscient et le métaphysique, tout ce qui est placé dans une dimension qui ne peut être comprise avec raison seule. Et un grand mérite dans la réévaluation des phénomènes religieux doit être attribué au mouvement du Nouvel Âge, qui aura suivi des voies peu orthodoxes, mais au moins il a posé le problème de l'au-delà, ne pas imposer des rites et des formules aujourd'hui effacées, initiant la recherche de nouvelles perspectives, qui sont sans doute la forte aspiration des hommes autour du monde non seulement à avoir un marché global et une monnaie unique et pour rassembler toutes les théories physiques dans une Grande Théorie de l'unification, mais aussi et surtout une seule religion, avec un seul Dieu, qui porte le même nom pour tous, qui sait pourquoi nous vivons dans une pluralité de galaxies, d'étoiles et de planètes, où ils peuvent naître et se développer, avec des corps, des sensibilités et des âmes différentes de nous, êtres vivants et intelligents, qui ne connaissent ni Christ, ni Confucius, ni Bouddha, ni Mahomet, ni Allah, ni Jahve.

Le vieux Faust regardait intensément dans les yeux de tous les invités de la villa, tandis que le Prince de Palagonia était heureux de l'écouter :

"Lorsqu'une telle religion sera apparue, l'humanité aura fait un grand pas en avant et n'aura pas besoin de mettre ses pieds sur d'autres mondes pour connaître l'ensemble.

Palet se leva et proclama solennellement :

"A vous, disciples de cette nouvelle religion, je confie la tâche d'évangéliser le peuple pour qu'il croie en Xama, le seul Seigneur de l'Univers, qui attend la fin des temps, avec Xipron et Zarel, pour annihiler Thuser et reconstruire la Grande Maison où tout être qui a une âme, même la moins sensible, trouve sa demeure éternelle pour se faire du bien et vivre en harmonie universelle.

500

CHAPITRE LVI

Dans lequel le Cardinal Joseph Ratzinger, l'un des théologiens les plus raffinés du catholicisme, défenseur attentif de ses dogmes considérés comme incontestables, parle du grand changement que vit l'humanité, deux mille ans après l'apparition du Christ sur terre.

Le cardinal Joseph Ratzinger avait la tête posée sur un avant-bras, qui était érigé, comme une colonne, sur le bureau. La machine à remonter le temps l'a donc surpris, tandis qu'un insecte, fatigué de sentir les fleurs, voltigeait bruyamment au-dessus de sa tête canute, peut-être attiré par le mouvement rouge.

Il avait honte sur une feuille de papier de certaines de ses pensées, que les invités de la villa ont pu lire.

"D'une certaine manière, le relativisme est devenu la vraie religion de l'homme moderne, une dictature qui ne reconnaît rien de définitif et qui ne laisse comme dernière mesure que le moi et ses désirs. Contre cette tromperie des hommes, nous, chrétiens et catholiques, avons une autre mesure : le Fils de Dieu, le vrai homme. Nous devons mûrir une foi adulte, à laquelle nous devons conduire le troupeau du Christ. Et peu importe si, pour avoir une foi claire, nous sommes étiquetés comme fondamentalistes".

Il a levé la tête et a posé ces questions à haute voix :

"La force qui a transformé le christianisme en une religion mondiale a consisté dans sa synthèse du oui entre raison, foi et vie. Pourquoi ce résumé n'est-il plus convaincant aujourd'hui ? Pourquoi la rationalité et le christianisme, au contraire, sont-ils aujourd'hui considérés comme contradictoires et mutuellement exclusifs ? Qu'est-ce qui a changé dans le premier et qu'est-ce qui a changé dans le second ?"

Il se leva sur le dos et, comme s'il avait perçu que quelqu'un l'écoutait, il continua :

"Les défenseurs de la foi chrétienne ont répondu à ces questions, considérant qu'aujourd'hui ils ne croient plus à la loi et à la civilisation que nous avons créées. Beaucoup commencent à douter que Jésus soit vraiment le Fils unique de Dieu. La pluralité des croyances et des religions - selon eux - a conduit à croire que toutes les religions peuvent être également valables. Il est donc nécessaire de réinterpréter les paroles des évangélistes qui, enthousiasmés par les œuvres du Maître, auraient trop élevé sa figure. Aujourd'hui, le relativisme semble être le fondement de la démocratie et en 501 vece est une dictature qui est en train de saper les fondations sur lesquelles notre culture et notre civilisation ont été construites.

Dans le domaine religieux, on dit depuis des siècles qu'il n'y a pas de salut en dehors du Christ. Aujourd'hui, cette exclusivité est tombée en désuétude et on préfère dialoguer, je me demande : pour quoi et sur quoi ? Le dialogue est certainement un instrument de découverte de la vérité, car il permet de découvrir les contradictions et de réduire les erreurs. Mais dans le contexte religieux, la fonction du dialogue a été remplacée par la Révélation, par laquelle la vérité nous a été précisément révélée. Certaines considérations, telles que " le dialogue interreligieux fait partie de la mission évangélisatrice de l'Église ", sont plutôt ambiguës et ne contribuent pas à clarifier que le dialogue est l'instrument de la mission évangélisatrice et non un élément de celle-ci. Si nous ne sortons pas de cette ambiguïté, nous courons le risque qu'à l'avenir l'œuvre d'évangélisation passe à travers une

forme masquée d'impérialisme, qui conduirait inévitablement à la confrontation. Je crois que nous devons revenir aux paroles du Christ : "Allez dans le monde entier et prêchez l'Évangile à toute créature", non pas tant que tous les hommes finissent par croire en notre Dieu et, quand je dis le nôtre, je souligne son aspect possessif et égoïste, mais en tout ce que le Maître a prêché pour conduire l'humanité vers l'amour, le bien et la paix.

Le cardinal resta réfléchi et attendit, comme si quelque chose devait arriver.

L'arabe Mohammed Kadhafi, l'hindou hindou hindou hindouiste Gandhi et le juif Daniele Ferri, n'ont pas perdu de temps et ont demandé à pouvoir entrer en contact avec ce prélat, un des théologiens les plus raffinés du catholicisme, défenseur prudent de ses dogmes considérés indiscutables. Elles devaient l'amener à réfléchir sur ce que le XXe siècle venait de produire, qui venait de s'écouler, dans tous les domaines et le faire méditer surtout sur deux points : l'actualité de la pensée, non pas tant du Christ, qui n'est pas discuté, mais de l'Église par rapport aux découvertes scientifiques et technologiques les plus récentes, et la possibilité qu'un jour cette humanité troublée puisse avoir une seule religion, faisant tomber les frontières du fanatisme et de l'intolérance.

Ils se sont soudain retrouvés devant lui, assis sur des chaises en bois, très simples sans rembourrage, mais décentes.

Comme cela s'était produit lors des apparitions avant la rencontre des autres personnages historiques, le cardinal non seulement n'a pas montré de surprise, mais il a empêché ses invités inattendus :

"Je vous attendais ! On m'a dit qu'un jour je rencontrerais des êtres prodigieux avec lesquels je pourrais affronter le grand changement que vit l'humanité, deux mille ans après l'apparition du Christ sur terre et que ce fait serait la prédiction de grands événements concernant ma personne. Je ne sais pas ce que ces événements peuvent être, et je tremble en pensant seulement à ce que Dieu m'aurait réservé.

502

Kadhafi, Gandhi et Ferri ont dit qui ils étaient, d'où ils venaient et quelle mission ils et leurs compagnons s'étaient vu confier dans cette aventure extraordinaire.

Le cardinal a répété : "J'attendais et je remercie Dieu de m'avoir donné l'occasion, avant de clore mon existence terrestre, d'exprimer mes pensées sur les graves maux qui affligent l'humanité aujourd'hui, et qui ne peuvent être éliminés par une mauvaise interprétation des événements extraordinaires survenus en Judée et Galilée il y a deux mille ans".

Il se leva, s'approcha de la fenêtre et regarda au-delà des jardins du Vatican, vers ces horizons impénétrables que son âme, assoiffée de connaissance comme d'immensité de Dieu, cherchait constamment.

Les trois invités ne bougeaient pas ; ils le suivaient des yeux, essayant de ne bouger aucune partie de leur corps.

Ratzinger, après avoir bien inspiré, revint s'asseoir et prit la parole :

"Nous n'allons pas au-delà des colonnes d'Hercule, comme Ulysse, qui a fait naufrage et est mort parce qu'il croyait avoir vu la montagne du Purgatoire, croyant ainsi avoir violé la loi de Dieu. Nous traversons avec l'esprit, voyageurs conscients, les frontières de l'univers qui nous comprend

inexorablement, bien conscients qu'au-delà d'eux il n'y a pas d'autre montagne du Purgatoire. Cela nous sauvera-t-il de la mort éternelle ou nous endommagera-t-il à jamais, sans craindre de défier l'inconnaissable ?"

"Le siècle dernier a été essentiellement marqué par la complexité, interrompit Ferri. "Les tentatives des théologiens, des philosophes et des scientifiques de tout réduire à l'unum ont été inutiles. Le monde semble profiter de cette extrême incertitude et dispersion dans laquelle il vit, préfigurant même une nouvelle apocalypse, causée par une météorite folle qui tombe sur la terre ou par des explosions simultanées de volcans. Pas à cause de ça, il a peur de disparaître. Pourquoi, Votre Éminence, sommes-nous confrontés à cette contradiction ?"

"Parce qu'au XXe siècle, il y a eu tant de ces événements et tant d'autres si variés, comme jamais auparavant, et cela nous fait croire que nous sommes sinon le Créateur, du moins les créateurs de chaque petit événement, qui peut susciter l'émerveillement et changer totalement l'histoire des hommes et de l'univers entier. D'une part, les Etats libéraux et socialistes, le nazisme, le fascisme et le communisme, les empires coloniaux, l'opposition des deux superpuissances, la terreur de la guerre nucléaire, se sont effondrés et la validité des régimes démocratiques commence à être remise en cause et avec eux les " cartes " qu'ils ont créées, comme les déclarations des droits humains fondamentaux, ont été obtenues avec tant de sacrifice et de dépenses des grandes idéologies, qui se sont dispersées comme la cendre au vent, qu'il est désormais difficile de savoir quel sens donner aux termes civilisation et progrès, qui ont été dispersé comme D'autre part, nous assistons à l'exigence de plus en plus pressante de l'émancipation des Noirs, des femmes, aux profondes transformations économiques et sociales : tous les hommes de la Terre.

503

veulent manger pas plus de trois fois par mois, mais trois fois par jour, comme les Occidentaux obèses, et vivre plus,

Cent ans, cent vingt, cent cinquante, cent cinquante, deux cents et qui sait, un jour, ne meurent jamais, sauf dans le dernier moment de la vie de l'univers. Dans ce scénario choquant, avec un monde affecté par un dynamisme frénétique, la révolution informatique, la mondialisation des marchés et le triomphe de la biotechnologie, qui devra produire de la nourriture et de l'énergie pour les plus de cent milliards de personnes qui peupleront la Terre en l'espace de deux cents ans.

"Gandhi a eu l'occasion de se demander "Ignorant ce que le Christ a déclaré il y a deux mille ans en imposant des dogmes irréfutables, ou en interprétant correctement sa pensée, allant ainsi au-delà et essayant de comprendre ce qu'il voulait dire quand il se proclamait Fils de Dieu" ?

Le cardinal regarda les mains d'Indirà qui, pendant qu'elle parlait avec détermination, restait posée sur ses genoux ; il ne voulait cependant pas échapper à ce qu'un esprit partisan aurait défini comme provocateur :

"Quand j'étais jeune prêtre, mon vieil évêque m'a dit qu'au cours des deux mille ans qui ont suivi la mort du Christ, de nombreux crimes horribles avaient été commis en son nom et que l'Église en était directement responsable. Avant de passer au nouvel évangile, dit-il, il faut se purifier, comme le Christ l'a fait, en jeûnant pendant quarante jours dans le désert et en recevant le baptême de Jean-Baptiste. L'Église doit d'abord jeûner et ensuite se purifier dans les eaux de la vie la plus pure. Ainsi, comme vous l'avez demandé à juste titre, vous devez revoir tous les évangiles, non seulement ceux acceptés par Matthieu, Marc, Luc et Jean, mais aussi ceux des agnostiques et tous les

documents qui ont été découverts, y compris les manuscrits de la Mer Morte, pour définir exactement ce que le Christ nous a dit et laissé, car nous ne pouvons plus compter sur la sélection faite à l'époque, lorsque des buts très différents prévalaient pour déclarer un document authentique. Nous devons savoir aujourd'hui pourquoi les fidèles demandent si fort, et nous ne pouvons pas nous cacher derrière les vérités communes habituelles et avoir peur d'affronter des questions brûlantes, en allant nous réfugier en Afrique ou en Amérique du Sud, où ces populations ne posent pas encore autant de raisons.

Nous risquons de perdre l'Europe et le monde civilisé, qui ont eu la chance d'avoir des philosophes comme Descartes et Kant. Nous ne devons pas finir comme ces politiciens communistes d'Europe occidentale qui, au moment où l'on parlait des graves lacunes et injustices du régime soviétique, étaient pâles et visiblement en difficulté, laissant ainsi apparaître clairement qu'ils n'étaient pas convaincus non plus de ce qu'ils disaient".

Il ajouta avec force : "Nous ne sommes pas un parti, mais des hommes qui croient fermement en ce qu'un autre homme nous a dit, qui, pour rendre crédible ce qu'il a dit, n'ont pas échappé à l'horrible mort dont ils l'ont eu.

504

la croix en est une. Il faut nous convaincre !"

Il avait les deux mains sur son bureau et il ne pouvait pas les garder immobiles.

"Ce vieil évêque m'a dit un jour sérieusement qu'il croyait en Jésus-Christ non seulement parce qu'il était ressuscité, comme Paul l'avait dit, mais pour tout ce qu'il avait dit, car celui qui meurt en mourant ne peut que dire la vérité. Il l'a dit ! Le moment le plus exaltant et le plus mystérieux de la vie et de la prédication du Christ n'est pas sa résurrection extraordinaire, mais son choix de mourir, quand il répondit à Caïphe, qui lui demanda s'il était le Fils de Dieu, "tu le dis".

"Un homme aussi tolérant que le Christ, qui demandait un amour absolu pour son prochain, ne se placerait jamais, jamais, jamais, dans une position de suprématie sur les autres. Les textes sacrés doivent être lus et interprétés à nouveau. L'heure est venue !"

Ferri se leva, regarda aussi par la fenêtre, puis se tourna vers les personnes présentes et il commença :

"Entre 1947 et 1956, plus de 800 rouleaux ont été trouvés par un berger bédouin dans 11 grottes de la rive nord-ouest de la mer Morte. Vous ne saurez jamais combien ont malheureusement disparu. Ils étaient jalousement gardés et ce n'est que sous la pression internationale qu'il a été possible de les photographier et de les étudier. Ils contiennent, pour la plupart, des commentaires sur l'Ancien Testament, des explications sur la Loi, des psaumes d'action de grâce, des bénédictions, des textes liturgiques, des écrits sur la sagesse.

Entre autres choses, des prophéties d'Ezéchiel, Jérémie et Daniel apparaissent, qui ne se trouvent pas dans la Bible. La langue utilisée est l'hébreu, mais de nombreux rouleaux sont en araméen. Ils sont la documentation de la secte juive des Esséniens et on pense qu'ils ont été cachés dans ces grottes, entre 66 et 70 après JC, lorsque les Romains ont étouffé la première révolte juive. Aucun de ces rouleaux ne parle de Jésus, de sa prédication et de ses disciples.

"È

vrai", dit le cardinal, "mais de ses descriptions on peut tirer des nouvelles qui peuvent faire comprendre certains passages du Nouveau Testament et certains comportements utilisés par certains apôtres, comme Pierre, qui seulement plus tard, après la mort du Maître, comprendra pleinement ses enseignements. Je crois cependant qu'en relisant déjà ce que les quatre évangélistes ont écrit, nous pourrions bien comprendre ce que le Christ a réellement dit et ainsi projeter sa parole dans notre temps et la rendre acceptable pour tout croyant au Dieu unique, qu'il soit chrétien, musulman, juif, hindou".

Kadhafi, Gandhi et Ferri ont été frappés par les paroles de ce prélat, si sévères, mais en même temps projetées vers une vérité supérieure et unificatrice.

L'Église aurait encore une fois gagné le défi du temps, qui use tout sauf la profondeur et l'immensité de l'âme humaine, qu'aucun univers visible ou invisible ne peut comprendre, étant non seulement illimité, mais infini comme son Créateur.

505

Balthasar, le professeur français de physique, qui était resté silencieux pour observer et écouter, manifesta à Palet son désir d'intervenir dans cette intéressante discussion et lui aussi se retrouva dans cette salle.

Cette fois, Ratzinger a été pris par surprise, mais quand il a appris le nom du professeur, il l'a empêché :

"Maintenant je comprends : j'ai eu comme professeur le Cardinal Hans Urs von Balthasar, qui comme moi a compris que la pensée du Christ ne doit pas être adaptée comme une pâte molle aux besoins changeants des hommes, et je vois dans son apparence un signe de destin ou, comme nous chrétiens le préférons, de Providence".

Balthasar répondit : " Moi aussi, j'espère que notre mission fera partie d'un plan qui conduira l'humanité vers ces buts qui assureront que l'univers survive au mal et à la mort. Je suis ici, cependant, pour vous poser quelques questions et, connaissant votre amabilité et votre volonté de discuter des grands problèmes, je suis sûr que vous me répondrez rapidement.

Il mit la main dans sa poche et sortit un mouchoir immaculé avec lequel il tenait son front en sueur :

"Vous avez mentionné mon homonyme, mais un autre de vos professeurs était Henri de Lubac, avec qui vous vous êtes d'abord placé en position de critique à l'égard de l'Église traditionaliste. Puis il a changé d'avis et a été accusé de passer du progrès à la conservation.

Lapidaire répondit : "Je n'ai pas changé, ils ont changé."

Balthasar poursuit : "Je dois avouer que son conservatisme est très étrange, parce qu'au lieu de se calmer, il secoue, parce qu'il donne le réveil à ces chrétiens qui, craignant une certaine culture qui domine maintenant l'Europe, qui critiquent et détruisent tout, se cachent derrière des phrases clins d'œil de sens différents, s'assimilant ainsi aux politiciens, qui ne comprennent rien à leurs intentions réelles".

"La culture, qui s'est établie en Europe, est la contradiction la plus radicale non seulement du christianisme, mais aussi des traditions religieuses de l'humanité.

L'Église doit réagir avec le plus grand courage, sans se conformer au siècle, sans s'agenouiller devant le monde, mais avec la sainte inquiétude d'apporter à tous le don de la foi, de l'amitié avec le Christ. Ne vous méprenez pas sur ma pensée : je ne rêve pas de conversions massives de peuples.

J'aimerais un christianisme, même peu nombreux, mais créatif et croyant, avec des impulsions missionnaires, sans angoisse et sans pessimisme. J'invoque une terre changée d'une vallée de larmes en jardin de Dieu !"

Il se tourna vers la fenêtre et sembla capter toute la lumière que la source matinale lui envoyait :

"Je me méfie des théologiens qui n'aiment pas l'art, la poésie, la musique, la nature : ils peuvent être dangereux parce qu'ils instillent des pensées tristes dans l'âme des hommes et les poussent vers l'obscurité et la fermeture intérieure. Il y a deux mille ans, un homme

506

ouvert nos yeux à la lumière, à la joie, à l'amour, aux sentiments les plus purs et les plus simples.

Suivons-le et n'ayons pas peur de lui, mais ouvrons plutôt les portes au Christ.

Lorsque le Pape Jean-Paul II fait ces exhortations, il s'adresse avant tout aux forts, aux puissants du monde, qui ont peur que le Christ leur enlève quelque chose de leur pouvoir s'ils le laissent entrer. Oui, il leur enlèverait certainement quelque chose : la domination de la corruption, la distorsion du droit, l'arbitraire ; mais il n'enlèverait rien à la liberté de l'homme, à sa dignité, à la construction d'une société juste".

Et encore Balthasar : "Il semble anathème contre les régimes dictatoriaux, et en particulier contre le communisme".

"Ce que j'appelle une honte de notre temps et un esclavage indigne de l'homme.

Aujourd'hui, ce mal terrible a été dissous grâce à la poussée des peuples opprimés, qui ont pu lever la tête contre un régime tristement célèbre et meurtrier".

Le cardinal avait assombri son visage, mais il ne voulait pas s'arrêter à cette analyse :

"J'aime une église plus mince, dans ses institutions au centre et en banlieue. La curie du Vatican, les curies et les conférences épiscopales ne doivent pas devenir comme l'armure de Saul qui empêchait le jeune David de marcher".

Et encore Balthasar :

"Vous avez été au centre du conflit sur les relations entre l'Église universelle et les Églises particulières. Un différend qui devrait conduire à la promotion de la démocratisation de l'Église, dans laquelle la primauté du pape est prévue, équilibrée par une plus grande puissance du collègue des évêques".

"Je vous le dis, en vérité, Rome doit exiger des Églises orthodoxes, en ce qui concerne la primauté du pape, rien de plus que ce qui a été établi et vécu au cours du premier millénaire".

Les images passèrent, mais dans le hall des miroirs les derniers mots du cardinal volèrent haut :

"Je suis l'humble ouvrier de la vigne de Dieu... et l'instrument insuffisant", que personne ne comprenait.

"J'en appelle à ceux qui suivent d'autres religions pour s'assurer que l'Église veut continuer à tisser un dialogue ouvert et sincère avec eux.

Je déclare la volonté de tous les catholiques de coopérer pour un développement social authentique".

À la fin, il s'est senti comme le tonnerre :

Et l'histoire des 153 grands poissons se termine par l'observation joyeuse : " Bien qu'il y en ait eu tant, le filet n'a pas été déchiré ".

"Hélas, Seigneur bien-aimé, elle est maintenant déchirée !", dirions-nous, affligée. Non, il ne faut pas être triste. Réjouissons-nous de votre promesse, qui ne déçoit pas, et faisons tout notre possible pour marcher sur le chemin de l'unité que vous avez promis. Cela fait de nous un pasteur et un pasteur.

507

troupeau.

Ne laissez pas votre réseau se déchirer et aidez-nous à être les serviteurs de l'unité.

Don Pedro a dit avec étonnement : "Avec quelle autorité parle le Cardinal Ratzinger.

"Il semble que le Saint-Esprit doit lui réserver une haute destinée !"

"Je sens sa main trembler la mienne. Il me semble que je vois ses yeux sourire et que j'entends ses paroles, adressées à moi en particulier en ce moment : n'aie pas peur".

Tous les invités ont regardé l'horloge de la voiture prodigieuse qui a marqué l'année 1999, quelques mois avant de se retrouver à Villa Palagonia pour leur extraordinaire voyage. Ils ont compris qu'avec cet homme dirigeait l'avenir de l'Église de Rome.

508

CHAPITRE LVII

Dans lequel sont abordés les rapports entre la foi religieuse et la science et où se rencontrent certains penseurs du XXe siècle : le poète Milosz dénonçant la folie collective du XXe siècle qui allait de pair avec le déclin de l'esprit religieux ; le père de la sociobiologie Edward Osborne Wilson ; l'écrivain égyptien Naghib Ma-fouz ; le prix Nobel Eugenio Garin ; le dissident russe Aleksandr Zinoviev ; le théoricien de l'identité méditerranéenne Predrag Matvejevic.

"Comment sera notre avenir ?" se demanda Henry.

Tout le monde a été un peu pensif. Cette question, qui se pose parfois sans la conscience d'être et de devenir, nous fait entrer dans ce temps où un dieu moqueur nous a enfermés. Temps que nous ne pouvons même pas ressentir, étant une dimension de l'esprit, comme l'a proclamé saint Augustin, mais il a ajouté qu'il ne savait rien dire de plus sur lui. Ainsi, l'envelopper encore plus de mystère et la transformer en une propriété qui n'appartient pas entièrement à notre univers, même si elle le pénètre. En d'autres termes, il l'a recouvert de divin.

Les pauvres hommes, lorsqu'ils sont devenus conscients et donc participants à la destinée de l'univers, se sont transformés en êtres malheureux ! S'ils étaient restés des animaux, dominés par

l'instinct, ils n'auraient pas appris que le temps est mesurable, mais non perceptible physiquement, et se seraient endormis dans le sommeil de la mort sans être conscients de cette réalité dramatique.

Quand on pense l'avoir encadrée dans une théorie magnifique, comme celle de la relativité générale d'Einstein, on finit par se rendre compte que tous les raisonnements produits ne sont que des artifices pour apaiser, même si momentanément, son anxiété à classer toutes les choses qui nous arrivent à portée, y compris ce temps maudit qui nous entraîne inexorablement jusqu'au dernier jour, sans pouvoir l'arrêter ou au moins la freiner.

"Ce qui m'inquiète, ce n'est pas tant le mal qui m'a été fait au cours de ma vie, mais le fait de me trouver vieux, sans l'avoir demandé ou déterminé. Où est le libre arbitre que Dieu nous a accordé ?"

Ces mots sont apparus sur l'un des murs de la galerie des Glaces, mais aucune voix ne s'est fait entendre pour en revendiquer la paternité.

Il peut s'agir d'un philosophe ou d'un scientifique, ou encore d'une multitude d'êtres abandonnés dans la vallée du Giosafat, attendant la résurrection des morts.

509

Il a décidé de parler à Faust :

"Rien ne peut être démontré avec certitude : même la théorie, prévalant dans une période historique, ne peut être considérée comme infaillible. Il suffit qu'un seul phénomène échappe à son explication, pour déclencher une recherche frénétique de nouvelles interprétations, qui conduira dans un temps plus ou moins long à son remplacement par un autre plus convaincant et complet. Mais l'exhaustivité absolue ne sera jamais atteinte. Cela m'amène à considérer que la relation entre la foi et la science doit être revue d'une manière ou d'une autre. On dit qu'il ne peut y avoir de relation entre la foi religieuse et la science, car elles affectent différents domaines. Mais ce raisonnement est approximatif. Vouloir ne considérer la foi qu'au sens humain, sans toucher au religieux, je dois constater que la foi sans la science est un dogme aveugle, mais que la science sans la foi est pure mécanique.

Après tout, la foi a toujours accompagné le scientifique. A la base de la science se trouvent des hypothèses non prouvées qui dépendent d'une vision particulière du monde, essentiellement un acte de foi.

Aucune théorie scientifique ne peut être absolument prouvée et nos hypothèses, tout en expliquant certaines choses, restent non prouvées pour d'autres.

Nous devons à la fin, même dans le domaine physique, sans nous pousser dans la métaphysique, croire. Ainsi, dans l'univers dans lequel nous vivons, nous devons trouver un équilibre pour que la science conserve un visage humain. Si nous ne pouvons pas atteindre la pleine vérité de notre connaissance des choses matérielles, et qu'il nous faut finalement un acte de foi pour croire, par exemple, qu'il y a environ 15 milliards d'années, une explosion a donné naissance à notre univers, comment pouvons-nous, face au surnaturel, prétendre l'apprécier seulement avec raison ?

Le Russe Pomariov voulait intervenir :

"Mais nous devons parler de l'avenir de l'humanité.

Mais avant de le faire, il me semble juste de faire quelques considérations sur le siècle que nous avons quitté il y a quelques jours : le XXe siècle. Czeslaw Milosz, un poète polonais, l'a décrit

comme exceptionnellement tristement célèbre. J'aimerais le rencontrer et lui parler pour mieux comprendre les raisons qui l'ont poussé à être si sévère avec le siècle qui vient de passer.

Il n'a pas eu le temps de s'adresser à Palet pour son approbation, qui a été projetée un après-midi d'août 1998 dans la ville de Cracovie. Il a trouvé Milosz absorbé dans son atelier, avec la fenêtre ouverte pour recueillir toute la lumière du soleil.

Le poète, avec ses sourcils épais qui coulaient sur ses yeux, regarda son invité inattendu, sans montrer aucune surprise.

Pomariov, dans un polonais propre, alors il l'apostropha :

"Vous avez dénoncé la folie collective du XXe siècle qui allait de pair avec le déclin de l'esprit religieux. Et cette conception de la sienne ne peut être dérivée que de son âme polonaise, qui a conservé son âme polonaise

510

l'identité par la foi dans l'Église catholique. La Pologne a ainsi évité d'être écrasée par les deux cultures voisines, celle des Allemands et celle des Russes".

"Mes croyances, objecta Milosz, sont certes influencées par mon origine, mais elles ont mûri à la suite d'expériences dans différentes parties du monde.

J'ai passé la majeure partie de ma vie à Paris et aux Etats-Unis.

Je passe actuellement mes hivers en Californie et mes étés à Cracovie. Mon errance dans l'espace et le temps m'a permis d'avoir une vision plus large des événements. J'ai donc pu conclure que toutes les horreurs du XXe siècle, vécues de façon dramatique surtout en Pologne, à cause de l'occupation nazie avant et de l'occupation communiste après, se sont développées à partir d'un substrat culturel et social qui avait déjà grandi au XIXe siècle, imprégné du caractère violent et égoïste de la révolution capitaliste et technologique.

"Dans ses errances à travers la poésie et l'écriture d'essais, elle a raconté son voyage à travers le nazisme et le socialisme réel, analysant sévèrement les relations entre les intellectuels et le pouvoir, particulièrement le pouvoir communiste. Mais même à notre époque, où domine une fausse démocratie, les intellectuels ne cessent de nous étonner en s'offrant aux puissants du moment, oubliant que les grandes masses, moins instruites et plus vulnérables au plagiat de leur esprit, auraient besoin d'enseignements moraux non partisans, visant leur bien-être plus que matériel, spirituel".

"J'ai toujours échappé à la mode actuelle qui consiste à mettre mon cerveau au pilori.

Je suis catholique romain, mais avec un soupçon d'hérésie parce que j'ai toujours catégoriquement opposé les liens entre le catholicisme et le droit politique et l'utilisation de la religion à des fins politiques".

Il reprit son souffle et continua immédiatement :

"Je me suis souvent interrogé, sans trouver de réponse, sur le silence de Dieu durant ce siècle de folie collective qui a érodé l'image religieuse.

Dostoïevski et Nietzsche ont compris les grands changements que la science, la technologie et la théorie de l'évolution de Darwin ont apportés à l'imagination humaine. Les représentations du ciel et

de l'enfer et de la vie après la mort ont subi une transformation totale, de sorte que tout a été chamboulé et que la vision cosmologique a complètement changé. Le messianisme religieux du XXe siècle s'est traduit, d'une part, par l'illusion de l'avenir communiste radieux et de la société de l'avenir qu'il indiquait aux peuples sortant de la domination tyrannique et, d'autre part, par l'idéologie raciste de la nation allemande. J'ai toujours combattu ceux qui ont réduit le nazisme et le communisme à la cruauté des tyrans et à la peur des masses. Malheureusement, des millions de personnes ont cru au communisme et au nazisme, ont applaudi avec enthousiasme Staline et Hitler et sont mortes pour eux avec le même fanatisme que les terroristes musulmans actuels. Et ces mêmes masses avaient, au fil des ans.

511

et des mois avant la Première Guerre mondiale, saluée comme une guerre, considérée comme un nettoyage du peuple. C'est là que réside le sens dramatique du XXe siècle".

"Ne pensez-vous pas que cela aurait pu se produire parce que les médias, la presse et la radio ont exercé une pression psychologique sur les masses, les incitant à faire ces choix catastrophiques ? La presse, qui s'est développée principalement aux Etats-Unis pour censurer le pouvoir politique, est devenue complice, réalisant ainsi un travail de plagiat des esprits. Il est vrai que le papier imprimé et l'information qui survolent les airs ont accompli une tâche d'émancipation des masses, mais ils ont aussi été un instrument de désinformation et de poussée vers cette folie collective, dont vous avez parlé".

"Je me suis souvent demandé, face à ces phénomènes pervers, pourquoi Dieu s'est enfermé en silence, ce qui pourrait sembler être un complice d'un plan diabolique qui imprègne l'univers. Les théologiens juifs et chrétiens s'en sont occupés, en en discutant abondamment, mais ils n'ont pas été capables d'indiquer des solutions.

A la fin de mes années, j'espère sincèrement qu'un homme ou une nouvelle conception de la vie pourra surgir qui pourra non seulement nous donner une réponse à nos questions, mais surtout indiquer le nouveau chemin que nous devons parcourir.

À l'approche du troisième millénaire, je me demande sans cesse quelle part de ce qui s'est passé a trouvé sa place dans nos livres. Personnellement, j'ai essayé de saisir cette réalité et de la libérer en paroles, mais il y a eu tellement de malheurs et de morts que toute littérature a été écrasée en conséquence. Pour cette raison, les zones couvertes par le silence sont plus nombreuses que celles qui sont racontées et décrites. Certains jeunes poètes américains me disent parfois que notre génération a eu de la chance parce qu'elle a vécu à une époque riche en faits et en inspiration. Ils nous envient parce que nous avons dû écrire à ce sujet.

J'ai toujours répondu qu'ils sont bénis de ne pas avoir été enfermés dans un coin de l'histoire, ce qui leur permet d'y échapper.

"Dit le philosophe allemand Adorno que le poème est mort à Auschwitz. Ces dernières années, cependant, dans le monde entier, nous avons assisté à une reprise de la poésie.

Tous écrivent des textes, à tout moment de leur vie, poètes et non pas poètes, jeunes et vieux, femmes et hommes ; ils cherchent à élever leur esprit, à sortir de la réalité, à aller ailleurs, à parler en métaphores. Pourquoi l'humanité a-t-elle redécouvert la poésie ?"

"La poésie, c'est comme le petit-déjeuner. La poésie est nécessaire à l'homme comme le pain, elle fait partie des besoins élémentaires, comme la religion et la philosophie. Pendant la guerre, dans les prisons et les camps de concentration, de gros volumes de paroles sont écrits. Il y avait un énorme besoin d'expression, un énorme besoin de réagir aux événements tragiques par des mots, de formuler quelque chose pour atténuer l'horreur de la réalité.

Le poète doit combattre le désespoir et la mort !"

"Ces dernières années, nous avons été témoins d'un phénomène pervers : chaque fois que la science avance, dans toutes ses applications technologiques, nous avons

512

La relation entre les deux sujets, la science et l'esprit, est inversement proportionnelle, comme entre masse et accélération".

"La science et l'esprit sont inséparablement liés. La compétition de l'humanité se joue entre le progrès de la science et la dévastation de l'esprit.

Chaque pas en avant dans un domaine correspond à un pas en arrière dans l'autre, dans une course qui a quelque chose de paradoxal. Et tout cela arrive, alors que les monstres ne sont pas éteints ; au contraire, ils pourraient réveiller, comme le chauvinisme, le racisme et l'intolérance".

Il s'est levé et a obscurci son visage, et a conclu : "J'étais sceptique quant aux possibilités d'une unification européenne après la chute du mur de Berlin. Aujourd'hui, je suis plus optimiste, mais le processus sera long et le chemin semé d'embûches.

Le poète polonais est soudain absorbé par la calomnie du temps et son image se dissout.

Tony Sagan, qui avait suivi attentivement chaque mot qu'il disait, alors il a décidé de parler :

"Milosz, comme il l'a lui-même admis, a ressenti les effets de sa forte éducation catholique et a vu une contraposition entre la science et l'esprit. Afin d'avoir un cadre de référence plus large pour notre raisonnement, il me semble nécessaire de consulter d'autres penseurs du XXe siècle. J'aimerais rencontrer le père de la sociobiologie, Edward Osborne Wilson, et lui poser quelques questions sur le même sujet.

Voyons ce qu'il dit."

Sagan a été enveloppé dans un nuage et, lorsqu'il a disparu, s'est retrouvé dans un bureau au Harvard Comparative Zoology Museum. Devant lui se trouvait Wilson, avec l'intention de lire un livre, bien relié.

Les deux se regardèrent en silence, mais seulement pour un court instant.

C'est Sagan qui a réchauffé l'atmosphère :

"Les principes des Lumières, qui ont prévalu depuis la Révolution française jusqu'à ce jour, sont remis en question, car il a été découvert que même la science ne nous donne pas certaines réponses. Il y a un retour dans le domaine scientifique à une acceptation des lois et des rapports, qui ne repose plus sur la stricte méthodologie galiléenne. Où cela nous mènera-t-il ?"

Wilson, avec son regard clignant de l'œil dans un visage large et souriant, plaça sa main gauche comme pour soutenir sa tête, qui se tenait au contraire debout, toute seule. Apparemment, ce geste l'a rendu plus sûr. Mais ses yeux n'ont pas quitté son interlocuteur un seul instant. Alors il a éclaté :

"Je ne sais pas qui vous êtes et pourquoi, sans même vous présenter, vous m'avez posé cette question. Mais ça n'a pas d'importance pour moi, et je ne vais pas me laisser découvrir qui vous êtes. Le sujet, qui m'incite à l'aborder, est si tentant, que je suis très heureux de vous donner une réponse.

513

Sagan appréciait la bonne volonté du biologiste, alors il a chevauché ses jambes et est resté et a écouté.

"Je viens d'une famille de chrétiens baptistes et j'étais plus religieux que la moyenne de mes pairs. J'avais lu la Bible de haut en bas, deux fois. Au collège, où j'ai été envoyé, j'ai découvert Darwin et j'ai commencé à douter des Saintes Écritures. Était-il possible que les prophètes aient négligé la plus importante des vérités révélées, l'évolution ?"

"Pour autant que je sache, tu n'es pas devenu athée. Elle, théoricienne de la sociobiologie, selon laquelle les sociétés humaines aussi, comme celles des insectes, sont régies par des lois génétiques, a continué à subir la fascination des sermons, qui les ont propulsés dans son adolescence, de sorte que ses recherches ont été influencées".

"Bien que je ne sois pas croyant, je me considère comme un homme spirituel, car j'ai une foi profonde en l'esprit humain. Et dans cet ouvrage j'ai démenagé dans mon dernier livre 'Consilience'.

L'unité de la connaissance", dans laquelle je renoue avec ce qui était le rêve des Lumières : construire un pont entre les deux cultures, les sciences humaines et les sciences naturelles".

"C'est un acte ambitieux, un prophète d'une nouvelle secte."

"Non, la science n'est pas une religion, car elle n'implique aucun acte de foi. La Bible fut probablement la première tentative littéraire pour expliquer le cosmos et la présence de l'homme dans l'univers. Peut-être que la science moderne est la continuation de la religion sur un terrain éprouvé expérimentalement.

Et l'unité de la connaissance est l'aboutissement du progrès scientifique, la libération complète de l'esprit humain".

Consilience est un mot qui a été utilisé dans les milieux scientifiques il y a un siècle et qui signifie " sauter ensemble ", c'est-à-dire réunir différents champs de connaissances pour converger vers des résultats communs. Tu y as pensé quand tu as donné un tel titre à ton livre ?"

"Les gens ressentent de plus en plus le besoin d'unifier les connaissances. Même si les intellectuels d'aujourd'hui semblent aller dans la direction opposée et avec le postmodernisme et le multiculturalisme, l'idée que le savoir a explosé, diffusant des éclats dans toutes les directions, avec des chercheurs hyper spécialisés dans les différentes disciplines qui ont été créées, je pense que cette tendance est fautive. Il suffit de regarder autour de soi : la diffusion de la violence ethnique a pris par surprise les sociologues, sans aucune connaissance biologique, et les thèses des humanistes révèlent de plus en plus chaque jour leur insuffisance".

"Quelqu'un a murmuré que son dernier livre a été écrit pour la présentation plus politique de la sociobiologie."

"Le sens de ma dernière œuvre littéraire n'a pas été bien compris.

La sociobiologie n'était qu'une approche biologique évolutive de l'étude du comportement animal. À l'époque, je n'avais toujours pas assez de connaissances pour les étendre aux humains. Au cours des dernières années, la neurobiologie, la

514

L'étude du cerveau, des sciences cognitives et de la génétique nous a fourni davantage d'éléments de compréhension de certains phénomènes. Bientôt nous aurons la séquence complète du génome et cette information nous aidera à clarifier les mécanismes qui régissent le comportement de nos espèces, qui sont non seulement biologiques, mais aussi culturels, le résultat de l'interaction entre les gènes et l'environnement.

Pour ces idées qui sont les miennes, j'ai d'abord été critiqué par la gauche et ensuite, vu comme un traditionaliste, un ennemi de la foi par la droite".

"Aujourd'hui, cependant, l'Église accepte certaines découvertes scientifiques, comme l'origine de notre univers après le big-bang et a reconnu la validité de la théorie évolutionnaire de Darwin.

"C'est vrai, mais avec une distinction : quand l'âme est en jeu, l'évolutionnisme ne convient plus à l'Église".

"Ne pensez-vous pas que les Lumières ont fait leur temps ?"

"Je n'y crois pas : tout comme les oiseaux sont les héritiers des dinosaures, les scientifiques d'aujourd'hui sont les héritiers des Lumières.

"Vous avez sévèrement critiqué tout le monde. Il a déclaré que Marx avait tort d'isoler les sciences sociales des sciences naturelles ; Freud avait tort de considérer les rêves comme des manifestations de l'inconscient, alors qu'ils sont le produit de réactions chimiques du cerveau ; Foucault était un confus ; Lévi-Strauss a peu compris la biologie. Mais l'ennemi numéro un pour vous est Jacques Derrida, le maître du postmodernisme, tant de lumières par excellence, selon lesquelles on ne peut rien savoir. Vers qui se tourne-t-on pour comprendre ?"

"A personne. La philosophie formelle et analytique se meurt. Les problèmes autrefois réservés à la spéculation abstraite sont de plus en plus accessibles à la recherche empirique. Je me demande : que sont l'esprit et le libre arbitre ? D'où venons-nous, que sommes-nous ? Ce n'est plus la philosophie qui répond à ces questions, mais la science. Et les scientifiques, qui pourront faire des recherches et trouver les synthèses les plus convaincantes de leurs recherches, seront les futurs philosophes et théologiens".

Wilson disparut aussi, et dans la galerie des glaces grandit dans le désir d'approfondir ces questions avec d'autres penseurs. Kadhafi s'est présenté et a demandé à rencontrer Naghib Mafouz, l'écrivain égyptien, l'arabe rebelle qui, tout en scrutant la vie de ses concitoyens, a écrit des pages pénibles.

Il l'a trouvé dans son atelier du Caire alors qu'appuyé contre un bâton, il regardait par la fenêtre pour "sentir" son Nil. L'attaque d'un terroriste fanatique, qui l'avait poignardé pour le faire taire, avait offensé sa main droite, sa vue et son ouïe.

Il dit à son invité que l'homme exalté s'était soudainement présenté devant lui. Lui, cependant, qui avait souffert de ses mutilations et de ses souffrances physiques :

"Mais ma résistance sereine continue."

"Continuez-vous contre vos détracteurs internes ? N'oublions pas que lorsque vous avez reçu le prix Nobel, vos diffamateurs ont rapporté empoisonnés que l'Occident vous avait seulement récompensé parce que vous haïssiez les fondamentalistes islamiques. Alors que vous êtes en fin de compte un écrivain médiocre et superficiel".

"Je regarde vers l'avenir, je n'écoute pas ces calomniateurs, qui appartiennent à un monde que Napoléon, il y a deux cents ans, envahissant l'Égypte, a secoué, nous permettant ainsi d'avoir notre renaissance. Mon jugement sur le siècle qui s'ouvre est très sévère, en ce sens qu'il a été battu par deux guerres mondiales et qu'il a vu ces dernières années la prolifération du phénomène mafieux dans divers pays, faire exploser le terrorisme et développer le fondamentalisme religieux et raciste. Je dois admettre que la culture, la science, la technologie et la médecine ont fait un grand bond en avant, et cela me réconforte. Je pense avec admiration à l'extraordinaire expérience du clonage, qui doit aussi toucher les êtres humains.

Et il l'a dit tout haut, avec impétuosité.

"Je suis tourmenté par le manque de démocratie et de justice sociale dans de nombreuses parties du monde, mais surtout en Égypte."

"Mais quels hommes d'État de ce siècle vous ont le plus satisfait ?"

"Certes, Lénine et Gorbatchev : le premier, parce qu'il était un dirigeant honnête et honorable, a pu créer un nouvel État, fondé sur un concept fort de justice sociale ; le second, parce qu'il a pu détruire les déviations insupportables et dictatoriales de ce nouvel État, immédiatement trahis. Toutes les victimes des tsars sont oui et non des centimes des êtres humains annihilés par Staline. Et cela, pour quelqu'un comme moi, qui croit au socialisme, est vraiment insupportable.

Pourtant, j'ai confiance : le socialisme survivra parce que le socialisme signifie la justice sociale et que l'aspiration à la justice sociale ne mourra jamais. Il aura des noms différents, il suivra d'autres chemins, mais il restera là, attendant les hommes désespérés et marginalisés du prochain millénaire".

"Alors, si j'ai bien compris, ce qui est plus cruel, c'est que le socialisme s'est arrêté à cause des dirigeants, et surtout Staline, qui ont trahi la grande idée.

"Non, ce qui me tourmente le plus, c'est le fondamentalisme, un phénomène que l'on peut contenir, éliminer la corruption, l'arrogance des nouveaux riches et atténuer la souffrance des pauvres qui n'ont rien à perdre. Je sympathise avec la nouvelle orientation prise en Iran par le président Kathami, qui a choisi la démocratie.

Je considère l'Union européenne comme l'un des plus grands événements de l'histoire. Presque toutes les guerres ont éclaté parce que les pays européens étaient en conflit les uns avec les autres. Si les raisons du conflit disparaissent, on peut raisonnablement penser à une nouvelle ère de bien-être et de coopération sereine. Cela aidera le monde à devenir plus équilibré et sera bon pour nous aussi, en nous stimulant à

de s'engager rapidement sur la voie de la coexistence pacifique. La paix est possible, croyez-moi".

Mafouz est aussi absorbé par le temps et la galerie des glaces réapparaît.

"J'aimerais beaucoup discuter du XXe siècle avec Eugenio Garin, historien de la philosophie italienne et de la pensée et de la culture de la Renaissance", a déclaré Daniele Ferri, qui a ainsi précisé qu'il aurait été utile pour les analyses ultérieures d'utiliser les considérations du plus grand nombre de chercheurs et penseurs.

Garin fut surpris dans son atelier florentin, assis confortablement dans son fauteuil, damassé de fleurs et de figures ornementales. Les lunettes à bord noir semblaient contrebalancer la pappagorgia qui descendait abondamment sous son menton.

Il serra de plus en plus les yeux pour se concentrer davantage sur l'image de Ferri, qui s'était soudain présenté devant lui.

"Mes ancêtres, au XIXe siècle, ont décidé de quitter Chambéry, en Savoie, pour s'installer à Florence pour travailler. Je pense que j'ai très peu de cet esprit fier de la montagne. Aujourd'hui, en bon Toscan, je suis attentif à tous ceux qui tentent de ciurlarmi. "Toi, qui es-tu et comment es-tu entré chez moi ?"

Ferri n'a pas répondu à sa question, préférant l'aborder immédiatement sur le sujet pour lequel il avait été jeté dans cette étude.

"Au XXe siècle, des événements choquants et dramatiques se sont produits, qui pourraient, selon moi, représenter 90% de l'activité humaine sur cette terre : deux guerres mondiales, révolutions sociales et politiques, bombe atomique, camps d'extermination, terrorisme religieux et idéologique, mais aussi des découvertes scientifiques qui ont considérablement amélioré la vie des hommes.

"Je suis de ceux qui ne croient pas au progrès absolu. Je crois que les hommes évoluent dans un contexte marqué par le clair-obscur du bien et du mal. Aujourd'hui, j'ai peur de l'augmentation de la population mondiale, qui me fait craindre des morts par faim, des massacres pour la recherche de nourriture. J'ai aussi peur de l'intolérance des fanatiques musulmans. Ce qui me laisse dans le doute, dans une tentative d'analyse du XXe siècle, c'est de comprendre si la transformation matérielle évidente correspond à une transformation spirituelle.

"Vous savez bien que le XXe siècle a commencé sous la bannière de la foi dans le progrès et la science, que tout peut expliquer. En fin de compte, cette idée s'est répandue.

Pourquoi ?"

"Aujourd'hui, malheureusement, il n'y a ni projet ni passion. J'ai vu l'échec des grands idéaux du passé. Il y avait de l'espoir dans le socialisme, dans l'éducation de la race humaine, dans l'émancipation aussi des femmes, qui aujourd'hui préfèrent se déshabiller, parce qu'elles pensent que la beauté physique qu'elles possèdent, le vrai capital, y conduit plus facilement à la richesse et au bonheur.

Il y avait de l'espoir dans le renouveau religieux, dans la transformation sociale,

517

politique et économique. Il n'y a plus de recherche de rédemption !"

"Je vois que vous vous accrochez encore à un monde imprégné d'idéologies qui n'existent plus.

Qu'est-ce qui les a remplacés ?"

"Rien, ou plutôt l'idéologie du libre marché, qui n'est pas une idéologie, mais une canalisation où les autres vous emmènent. Il n'y a pas un seul moment de critique et la ferveur des idées semble être un héritage du passé. Le 150^e anniversaire de la publication du Manifeste du Parti communiste de Marx et Engels n'est même pas commémoré. Les communistes d'aujourd'hui ont presque honte d'un passé qui les a distingués, pour le meilleur et pour le pire".

Le vieux professeur tourna son visage dégoûté d'un côté ; il enleva ses lunettes et les essuya d'une humidité qui s'était produite dans ses yeux.

"Je m'inquiète pour les jeunes qui ne réagissent pas, sinon se décomposent. Je leur donne ces conseils : lisez, étudiez. parce que la connaissance et seulement elle peut vous rendre vraiment libre. Achetez ces petits livres, que quand j'étais jeune, j'achetais avec peu d'argent, en éditions de poche et bon marché, mais contenant la pensée surhumaine de Rousseau, Goethe, Descartes, Kant.

Critiquer sévèrement le comportement de ceux qui gèrent le pouvoir avec arrogance et sans scrupules. Ne soyez pas plagié et raisonné avec votre cerveau, sans être conditionné par des pseudo-parties et des associations pseudo-culturelles.

Recommencez par la culture et vous serez aussi sages dans vos choix quotidiens".

Garin a disparu, enfermé dans sa chaise en damas.

"Je veux parler à Alexandre Zinoviev, a dit Ciu-En-Tsin, écrivain russe, dissident du pouvoir soviétique et, à sa chute, dissident du régime actuel en Russie. Une personnalité culturelle excentrique, attachée à la philosophie et à la sociologie, un inventeur aiguisé de néologismes qui synthétisent magnifiquement sa pensée".

Il apparut immédiatement avec son visage large et enjoué, aux cheveux épais et gris et au nez crochu, qui tomba sur des lèvres charnues.

Le romancier regarda les Chinois amusés, apparut devant lui, et pensant que lui aussi faisait partie de ce monde qu'il avait créé pour jouer autour des événements humains, je le remettrai de haut en bas pour le taquiner pour qu'il parle.

Mais l'un, en accord avec sa mentalité orientale, n'a pas ouvert la bouche et est resté silencieux en attendant que l'autre brise la glace.

"Elle est une figure très étrange, plus choquante que les images que j'invente pour rendre plus efficaces les mots et les concepts de mes romans. Dis-moi ce que tu veux que je fasse. Je peux aussi monter les rideaux ou descendre le rebord.

Ciu-En-Tsin a rassemblé ses mains en croix sur sa poitrine, incliné la tête et chuchoté :

"Elle parle, dans ses néologismes multicolores, non pas d'hommes ou d'humanité, mais de

518

hominai, omicoh, pour comparer la race humaine aux fourmis et les hommes aux termites, fourmis qui pullulent dans un terme super-mécanisé et technicisé qui a pris la place d'une humanité qui, selon elle, n'existe plus".

"Je suis allé bien au-delà. J'ai écrit et signé que le communisme soviétique, que j'ai tant critiqué parce que je l'aimais tant, était et demeure le seul communisme authentique et qu'aujourd'hui la Russie, à cause d'une conspiration occidentale, favorisée par un Gorbatchev dabbennagine, est

plongée dans les abîmes de l'occidentalisation. Les homicides sont les occidentaux, membres de cette société dans laquelle il y a une synthèse irréversible d'animalisation et de technicisation de l'homme, de sorte qu'un facteur a été créé, entouré d'une myriade de non-occidentaux, les sous-hommes des pays sous-développés à son service".

"Si j'ai bien compris, la race humaine entière a été divisée en deux catégories par vous."

"Il a bien compris : d'un côté, il y a cent millions d'occidentaux super-techniques, avec une longévité qui leur permettra d'accomplir leurs fonctions corporelles pendant longtemps, d'abord celle du dieu de la post-humanité, du sexe, et d'un milliard de non occidentaux.

"Mais ce scénario que vous avez peint mènera inévitablement à la catastrophe."

"Tu l'as bien dit. Mais l'homme n'a qu'une seule voie de salut, qui sera aussi la voie de la vie sur notre planète : la destruction de toute notre civilisation.

Neuf dixièmes de l'humanité attendent le bon moment pour se jeter contre nous, pour détruire tout ce qui peut être pillé. Mais nous, les Occidentaux, nous les aidons en apportant à l'absurde toutes les réalisations de notre civilisation et tous nos succès. Nous avons déjà commencé le sabotage passif des efforts déployés pour préserver ce monstre social.

Il a respiré fort, puis a fait irruption :

"Notre siècle a été le dernier siècle humain, suivi de siècles d'histoire surhumaine ou posthumaine. Et à ce stade, la seule issue sera une nouvelle guerre mondiale, qui devra détruire le nouvel empire du mal, beaucoup plus dangereux que le communiste : la mondialisation. Il est maintenant impossible d'arrêter la destruction de la civilisation occidentale. De l'Italie à l'Allemagne, du Japon à l'Amérique, un avenir se prépare où les riches seront plus riches et les pauvres mourront de faim. Et dans cette débâcle sociale, la culture fait rage, réduite à la littérature pornographique, à la police de mauvaise qualité, aux films de la série B holywoodienne. Les meilleurs romanciers n'existent plus et ceux qui écrivent ne le font que pour s'imprégner du régime dans lequel ils se retrouvent heureusement réinsérés".

Zinoviev a également disparu, et Balthasar, qui ne voulait pas être moins que les autres, lui a également demandé de parler à un penseur du XXe siècle. Predrag Matvejevic, théoricien de l'identité méditerranéenne, est né en Yougoslavie de mère croate et de père ukrainien, d'origine russe, finalement naturalisé italien pour ses mérites culturels particuliers.

Elle l'a trouvé dans un parc, en train de se promener. Il l'a arrêté et lui a demandé, en se faisant passer pour un journaliste, s'il voulait répondre à quelques questions, après être devenu citoyen italien.

"Je suis heureux de répondre, parce que je veux me battre, en tant que citoyen loyal et critique de mon nouveau pays, pour que l'Italie devienne un promontoire de l'Europe, comme l'exige son profil géographique et politique. Et aussi pour que, avec les autres membres de l'Union, qui surplombent notre mer, elle s'oppose à ces choix qui donnent souvent lieu à des frustrations et parfois à des fantômes".

Elle a donc repris vigoureusement :

"J'en ai assez du monde des ex, douloureux et nostalgique. J'en ai assez des anciens communistes et des anciens fascistes, des soixante-huit anciens, des anciens marxistes et des anciens catholiques,

des premiers persécutés et des anciens puissants. Mon voyage dans le nouveau millénaire, qui avance, je veux le faire avec une valise, sans eux".

"Mais qui sera avec vous pendant ce voyage ?"

"Sur mon radeau, il y aura sûrement de la place pour Sakharov, qui a défendu avec moi l'idée d'un socialisme à visage humain. Ensuite, je voudrais Salamoï, qui a raconté les horreurs des goulags, et aussi Solgenitsin, pour sa foi traditionaliste.

Je laisserais sur le terrain tous les amoureux du pouvoir et des idéologies nationalistes, qui tremblent encore devant l'idée de la nation sacro-sainte, homogène et homologue ; donc les conformistes et ceux qui ralentissent l'invention.

Je proclame ma fidélité, jamais endormie, à l'idée d'autogestion et au socialisme à visage humain opposé au capitalisme sans visage. Je dis au revoir à Marcuse, le prophète de la protestation, et au Marx barbu, le père bien-aimé et chauffé de la gauche.

Je choisis Lénine à la place, mais je jette le léninisme momifié. J'accepte la Révolution russe, mais je rejette sa trahison".

"Vos échecs s'arrêtent-ils là ?"

"Pas du tout. Pour en venir au domaine artistique, je veux éliminer la littérature religieuse en piles, ne sauvant que quelques penseurs spiritualistes, comme Berdjaev et Sestov. Parmi les romans et poèmes du XIXe siècle, j'apporterais avec moi une sélection de poèmes de Leopardi. Dehors, Manzoni, à la place. Parmi les auteurs du XXe siècle, Benedetto Croce n'entrerait pas dans la valise, car la place serait limitée.

Je refuse la Moravie, sauf un livre de Calvino et quelques poèmes de Pasolini. Il n'y a pas de place, hélas, pour la Bible, mais au moins j'ai cela dans ma tête".

Et avec ces paroles, il disparut, retournant à son époque.

"À ce stade, j'aimerais qu'un historien prenne la parole, dit Federico, et j'invite Nicola Tranfaglia à notre banquet d'origine.

En fait, il a été pris devant une librairie de l'Université de Turin, alors qu'il cherchait un volume pour ses recherches.

Il pleuvait dans son dos Federico qui lui a demandé :

520

"De nombreux problèmes, qui sont apparus après la Seconde Guerre mondiale du XXe siècle, sont restés sans réponse, et c'est pourquoi nous vivons des temps très difficiles. Vous l'avez souligné à plusieurs reprises, j'aimerais donc que vous alliez plus loin.

"Il faut dire clairement que, d'une part, la démocratie occidentale est en crise, à tel point que la plupart des pays recherchent constamment de nouvelles formes de gouvernement et que les populations rejettent les Constitutions traditionnelles ; d'autre part, il existe un nombre alarmant de populations, toujours gouvernées par des régimes autoritaires, même dans le monde dit développé. En Russie, en Europe de l'Est, en Asie et en Afrique, on assiste à un retour aux régimes césaristes. Les pays occidentaux, au lieu d'être plus décisifs dans la défense des conquêtes sociales et juridiques, se ferment dans des formations oligarchiques fermées, rendant la participation politique

des masses problématique. Et tout cela contribue à la croissance du fondamentalisme, qui transmet des messages utopiques aux multitudes".

"Et comment les intellectuels font-ils face à cette crise des démocraties occidentales ?"

"Ils ont perdu une grande partie de leur fonction, mais surtout leur capacité à parler à l'ensemble de la société, à prononcer des mots qui peuvent l'influencer. Ils ne sont plus crédibles. L'ancienne devise dit tout : semer du vent, c'est l'orage !"

Poursuivant avec plus de véhémence :

"Puisque les conquêtes extraordinaires génèrent aussi de grandes horreurs, nous devons nous préparer à des événements horribles. Il suffit de penser au clonage : je suis consterné que l'homme soit capable de donner naissance à des personnes déjà programmées".

"Que suggérez-vous contre cette catastrophe ?"

"Deux choses : considérer les hommes non seulement comme des machines, limiter la violence, surtout la violence politique, qui est la plus dangereuse ; trouver une nouvelle conception de la démocratie, une tâche très difficile. Nous pourrions toutefois commencer à nous pencher sur la question des énormes différences de niveau entre les différentes parties du monde.

Quand l'image de Tranfaglia a disparu, les invités de Villa Patagonia ont compris qu'au-delà des prises de position individuelles, ils ont tous convergé sur le fait que notre démocratie était malade et que de sa crise se développaient partout dans le monde des phénomènes dégénératifs capables de faire exploser le genre humain tout entier.

Il semblait nécessaire d'aborder le problème des problèmes : l'avenir de l'existence humaine. Ils ont décidé de demander à Corrado Calabro, une personnalité excentrique, moitié magistrat et moitié poète, né en Calabre, qui, bien qu'étant derrière les sévères bancs de la justice, a trouvé le temps de s'exciter et de transcender le réel.

521

Don Angelo Castronovo, propriétaire de la villa du Prince de Palagonia, a été choisi pour cette mission de reconnaissance : il l'a surpris en 1999 alors qu'il était plongé parmi ses papiers dans un bureau, meublé de mobilier ministériel.

Il apparut soudain devant lui, mais celui-ci, habitué au mystère et à l'inconscient, ne monta pas, se limitant à enregistrer sa présence en levant les yeux et en le scrutant.

Don Angelo n'a pas perdu de temps et lui a dit à bout portant : "Qui sera l'homme de demain ?"

La Calabre s'est rendu compte que le temps était à nouveau venu de mettre de côté les papiers de la justice quotidienne. Il les a séparés, alors il a répondu :

"Je rêve que l'homme de demain est avant tout un poète, qui lit la réalité d'une manière douce et rêveuse. Un essai qui examine chaque histoire, même la plus dramatique, avec une âme détachée. Un relativiste, qui regarde les choses en montant un rayon de lumière, de sorte que le temps est ralenti et l'espace déformé. Rêve, rêve, rêve, rêve. La nuit, mais surtout le jour, quand je suis obligé de me mesurer à la misère humaine, de la surmonter, de la surmonter. Mais j'ai l'impression qu'un jour, je partirai loin, ailleurs. Et je jetterai le monde du conventionnel qui m'a jusqu'à présent entouré, me limitant et m'étouffant. Alors, à ce moment-là, je ne me soucierai pas beaucoup du

respect des règles imposées et des systèmes oppressifs. Je regarderai chaque homme en face et moi-même au fond de mon âme. Et je ne me soucierai pas de l'homme de demain, parce que demain sera déjà entré".

Les images ont disparu et la nuit est devenue sombre. Mais là, à l'horizon, une légère luminosité annonçait le nouveau jour.

Et Palet a attrapé cette lueur montante : "Aucun des penseurs que nous avons rencontrés ne nous a montré comment sortir le monde du tunnel dans lequel il se trouve. Tout le monde a parlé des maux qui l'affligent, mais - je le répète - personne n'a su ou voulu, peut-être parce que même dans ce domaine, il n'est pas souhaitable de prendre la moindre responsabilité avec des déclarations qui pourraient être immédiatement censurées, pour dire comment notre société malade et asphyxiée devra trembler pour prendre la bonne voie.

Il conclut : "Comme Moïse, nous aussi, nous devons monter sur le mont Sinaï pour nous faire remettre par Dieu les nouvelles tables de la loi".

522

CHAPITRE LVIII

Il s'agit de débattre de la direction dans laquelle évolue ce monde et de chercher à identifier les fils mystérieux qui relient les univers infinis les uns aux autres.

"Depuis combien de temps sommes-nous piégés dans notre univers et par qui, à condition que cela existe ? dit Odoacre, alors que les hôtes de Villa Palagonia sentaient que leur long voyage dans l'espace-temps touchait à sa fin et qu'ils savaient encore peu ou rien de la raison de cette extraordinaire aventure.

Il s'est réveillé, selon ces mots, d'une légère torpeur, Balthasar, qui commençait à ressentir la fatigue qui frappe les gens quand ils sont enfermés trop longtemps au même endroit.

"Avant de nous expliquer comment nous nous sommes retrouvés dans cet univers, nous devons nous demander comment il a été créé et quel but il propose pour sa conservation. Au cours des différentes phases de leur développement, les hommes se sont posés, à travers la philosophie et la théologie, plus de questions sur la compréhension des réalités métaphysiques que sur le monde dans lequel nous vivons. Ainsi, aujourd'hui, un fait impressionnant émerge : beaucoup plus a été étudié et écrit sur la nature de Dieu, débattant de manière obsessionnelle comment Il peut être un et trine, du paradis, du purgatoire et de l'enfer, qui, par comparaison, l'origine et les caractéristiques de notre univers et si elle est unique ou une partie d'un ensemble d'univers. Nous avons développé des théories physiques, qui n'ont que récemment étudié en profondeur le micro et le macrocosme. Mais nous n'avons toujours pas trouvé la théorie unificatrice qui peut l'expliquer complètement. Ainsi, même si nous ne savons pas grand-chose ou presque sur le monde réel, nous nous aventurons encore dans des débats stériles - il faut bien le dire - sur le sexe des anges. Il me semble qu'il faut d'abord se demander dans quel monde nous vivons et comprendre d'abord dans quel monde nous nous dirigeons, parce qu'au moins de ce monde nous avons la certitude absolue qu'il existe, au-delà de quelques digressions philosophiques fantasques".

Don Pedro, qui n'a perdu aucune plaisanterie ou considération qui pourrait jeter le doute, même de loin, sur sa foi, a répondu promptement :

"Je suis d'accord qu'il faut d'abord expliquer cette réalité.

Mais si nous nous arrêtons là, je crois qu'il y aurait des limites inacceptables à la recherche et à la spéculation.

"Convengo," dit Kadhafi, absent avec le chef.

523

Il a été induit que, sur la base des théories cosmologiques de certains penseurs hindous, il a pris la parole :

"Nous devons d'abord expliquer pourquoi l'univers est organisé de cette façon. Pour que sur Terre, après quelques milliards d'années, une série de mutations puissent se développer, ce qui est arrivé par hasard, qui a engendré des êtres vivants en compétition les uns avec les autres et stressés par un environnement qui évolue aussi. La théorie du Big Bang est capable, et elle seule l'a fait jusqu'à présent, de nous expliquer en grande partie, à partir d'un commencement temporel de l'univers, une multiplicité de lois et de phénomènes naturels, qui ont conduit à l'état actuel du cosmos. Cependant, il présente un grave défaut : il ne fournit pas une explication exhaustive de la façon dont le résultat de l'explosion primordiale a conduit à la formation d'étoiles et de galaxies ayant des caractéristiques telles qu'elles rendent possible le développement de la vie.

Je crois, en acceptant la pensée du théoricien Lee Smolin, que les lois de la sélection naturelle, découvertes par Darwin, qui sont valables en biologie, peuvent être appliquées en physique et en cosmologie et à la création entière.

Si l'univers s'est mis à l'écoute à un moment donné pour recevoir la vie, c'est parce que cette éventualité a été rendue possible avant même le Big Bang.

Cette déclaration a secoué Pomariov, qui n'a jamais aimé que des phénomènes physiques improbables pourraient être placés au-delà du Big Bang. Mais il n'est pas intervenu et a attendu qu'Indirà termine son explication, pour manifester sa pensée plus tard.

"La sélection naturelle cosmologique a conduit à une infinité d'univers, liés entre eux par des lois physiques qui, évoluant distinctement pour chacun d'eux, les modifient de manière continue et progressive, les rendant ainsi différents les uns des autres, comme c'est le cas pour le patrimoine génétique des êtres vivants. Selon Smolin, le Big Bang, qui a généré notre univers, se produirait dans un trou noir d'un univers précédent, qui est entré en compétition avec lui et avec l'autre préexistant. Mais comment se déroule cette compétition ? L'explication suivante a été donnée : quand une étoile de grande masse s'effondre sous son poids, un trou noir se forme, qui déchire l'espace-temps à ce moment-là et là naît un nouvel univers, qui bien que petit, dans sa phase initiale, assume déjà de nouvelles lois physiques qui le conduisent à se développer et évoluer. Si cet univers, de nouvelle génération, ne parvenait pas à faire germer en lui de nouvelles étoiles et, parmi elles, celles de masse considérable, qui s'effondrent et produisent de nouveaux trous noirs, le cycle créatif serait interrompu avec de graves répercussions sur l'ensemble du système.

Dieu merci, cela n'arrive pas, alors nous pouvons dire que notre réalité est dominée par une infinité d'univers, l'un à côté de l'autre, qui obéissent à une sélection de type darwinien.

Ceux qui ne produisent pas de trous noirs sont destinés à disparaître".

Faust a empêché Pomariov d'intervenir :

"L'extension des lois d'un système à l'autre, dans notre cas du biologique au cosmologique, est suggestive, mais elle doit être considérée comme un artifice, qui ne peut que nous apporter une contribution à la compréhension de l'évolution de notre univers. Aucune théorie valable ne peut être développée sur ce qui est et reste une simple intuition. Les théories, ne l'oublions pas, ne deviennent pertinentes que si elles créent des systèmes corrects d'interprétation des phénomènes physiques, qui doivent cependant trouver un moment de confirmation en observation, menée avec rigueur scientifique. Aujourd'hui, nous savons seulement que les galaxies s'éloignent les unes des autres et que la vitesse de ce mouvement est directement proportionnelle à la distance ; qu'il y a un rayonnement de fond fossile qui imprègne l'univers entier qui a une température d'environ 3 degrés Kelvin (-270 degrés absolu) ; que dans l'univers il n'y a que de la matière, même si au moment du Big Bang il y a une quantité égale de matière et d'antimatière et que nous n'avons pas encore pu fournir une explication valable et confortable du fait que cette dernière a disparu peut-être pour finir dans un autre univers ; que les galaxies tournent autour d'elles-mêmes avec un mouvement anormal qui rend clair qu'elles contiennent, outre la matière visible, une autre masse dite manquante, qui pourrait un jour, à la fin de l'explosion, faire atteindre une densité critique telle que celle-ci implode".

Pomariov est finalement intervenu : " Cette recherche schizophrénique pour éviter, par tous les moyens et toutes les explications, qui s'opposent aux preuves des données recueillies, que notre univers finisse dans la mort considérée comme peu glorieuse de l'éternelle congélation - apparaissant à certains nobles pour retourner dans la sphère du feu initial, où tout se régénère - n'est pas logique, d'abord parce que c'est anxieux.

L'effondrement d'une étoile massive perturbe le système, mais il se reproduit par la création de trous noirs et de nouveaux univers.

Je crois fermement que notre univers, lorsqu'il deviendra totalement froid et inhospitalier, ne se transformera pas en une île qui migre paresseusement vers les marges de l'Être vers la mort éternelle. Pour un mécanisme qui m'échappe pour l'instant, il sera avalé par d'autres univers vitaux, pleins d'énergie, qui absorberont la matière devenue inerte, la réactivant. Les êtres intelligents, qui vivront à cette époque, devront trouver un moyen - et le trouveront - pour traverser les trous noirs et plonger dans des univers jeunes, pleins de lumière et de vie.

Tous les hôtes de la villa se sont sentis soulagés devant une telle perspective : non pas un univers qui revient à ébullition doit souhaiter aux hommes, mais un univers destiné à se refroidir lentement, à leur donner l'opportunité de pénétrer d'autres dimensions et réalités et de continuer à vivre indéfiniment.

Des fenêtres de la salle sortait la lumière pâle de la lune, qui réussissait à pénétrer à travers un trou dans les nuages.

Palet se leva et ses yeux céruléens brillaient de mille feux :

"Presque à la fin de ce long voyage, je vois que vous commencez 525

donnant un aperçu des fils mystérieux qui unissent les univers infinis, gouvernés avec sagesse par Xama, Seigneur de l'Être et du Devenir",

Un rayon de lumière vert vif est sorti de la machine à remonter le temps et a illuminé les visages de tous les invités de la villa. Palet ne s'est pas trop énervé ; au contraire, il était investi d'une plus grande force, alors il a continué :

"Les scientifiques terrestres ont divisé l'évolution cosmique de l'Univers pantocratorial, tel qu'il émane une force vivante qui se répand partout, en quatre époques : la première, la stellaire, que nous vivons, qui dure environ 15 milliards d'années, avec la production d'énergie principalement dérivée de la fusion de l'hydrogène et de l'hélium dans les étoiles. D'ici 100 trillions d'années, les galaxies seront à court de gaz et la deuxième ère commencera, l'ère dégénérative, qui durera de 10 à 15 ans, à 10 ou 37 ans. Dans cette phase interminable, alors que l'univers continue de s'étendre, les réserves d'énergie seront épuisées et les galaxies se rétréciront jusqu'à ce qu'elles s'épaississent en leur centre, avec des étoiles qui entre-temps seront transformées en naines blanches, étoiles à neutrons et trous noirs. Quand l'univers aura un âge de 10 ans élevé à la 38ème puissance des années commencera la troisième phase, celle des trous noirs : toute la matière des galaxies sera épaissie en leur centre dans des trous noirs, dont seul le rayonnement échappera à Hawking, du nom du physicien qui les théorisa. À l'âge cosmique de 10 ans, élevé au centième pouvoir des années, commencera l'ère obscure, l'ère obscure, dans laquelle l'univers sera composé d'un océan d'électrons et de positrons, de photons et de neutrinos et aucune énergie ne sera émise. Les cieux seront plus sombres que les ténèbres les plus profondes des cauchemars les plus noirs des hommes.

Un frisson a traversé le dos de tous les invités de la villa. Mais Palet n'a donné à personne le temps de l'interrompre, parce qu'il a immédiatement continué :

"Et ce sera un moment de grande joie, parce qu'à ce moment même, avec les êtres vivants, devenus comme Xama, déjà accueillis dans la sphère multidimensionnelle d'où tout est perçu, l'Univers pantocrator, complètement dépourvu d'énergie, sera absorbé par les autres univers, comme l'air froid est attiré par le chaud. Et de la même manière que la plus grande différence de température conduit à des phénomènes temporels plus pertinents, ainsi la plus grande différence de potentiel énergétique entre les univers produira plus de trous blancs brillants, faisant jaillir des énergies de la même force que les quasars.

Tous les invités de Villa Palagonia se sont levés et ont félicité Xama d'avoir envoyé son plus humble serviteur pour éclairer les esprits des terriens.

Quand Palet fut épuisé, il s'assit, Sagan demanda et parla.

"Je suis un érudit des théories les plus récentes sur la nature du temps. Hawking a dit qu'il n'acceptait pas l'idée du voyage dans le temps.

La meilleure preuve en est que nous n'avons jamais été envahis par des hordes de touristes du futur. Nous, à travers cette machine prodigieuse,

526

non seulement nous avons voyagé dans le temps, mais nous avons même rencontré et parlé à des hommes du passé, avec la seule limite de ne pas pouvoir interférer avec des événements qui se sont déjà produits".

Il a supplié : "Que quelqu'un m'explique."

C'est le Prince de Palagonia qui a répondu :

"Einstein, par sa théorie de la relativité générale, nous a enseigné que tous les corps célestes, à cause de leur masse, provoquent une déformation de l'espace et ralentissent le flux du temps. Dans ce système, il n'y a pas de lignes droites, mais des courbes qui se courbent de plus en plus par rapport à la densité de la matière. Mais combien de temps ces lignes peuvent-elles être pliées ? Existe-t-il une telle concentration de matière quelque part dans l'univers qu'on la courbe jusqu'à produire un anneau, un nœud coulant, comme la proue d'un cordon de chaussure ou le tour d'une voiture à huit roues ? Donc, pour aller d'aujourd'hui à demain, il faudrait suivre un chemin différent de celui d'hier à aujourd'hui. Un observateur extérieur verrait le temps passer régulièrement pendant ce tour sinueux pour se retrouver à la fin du point de départ. Si, par contre, vous suiviez ce détour, vous verriez d'abord les aiguilles de votre montre s'arrêter, puis faire demi-tour et reprendre leur course, jusqu'à ce que vous reveniez au point où le détour commence au moment exact où il était déjà passé. En utilisant ce principe, les Ummites, sans recourir à la concentration de la matière, ont réussi à créer, au moyen de la machine que nous avons ici devant nous reposant sur la table, ces boucles gravitationnelles, mais ils peuvent ramener dans le temps pendant une période ne dépassant pas cent ans, ne pouvant pas opérer des courbures d'espace-temps de plus grande amplitude.

Et ici, il est resté silencieux, ne révélant pas toute la vérité sur le voyage dans le temps.

527

CHAPITRE LIX

On y raconte comment un groupe de fanatiques musulmans, dirigé par Ben Laden, est persuadé de frapper désastreusement, le 11 septembre 2001, certaines villes du cœur des États-Unis, qui se considèrent intouchables et imperméables à tout type d'infraction.

Simon commença par dire :

"L'humanité devient de plus en plus incompétente et je crois que cela se produit pour deux raisons : premièrement, parce que nous surpeuplons la planète et, nous sentant les uns sur les autres comme des sardines de sel écrasées dans une Boîte, nous réagissons en devenant agressifs et violents ; deuxièmement, parce que les politiciens qui nous gouvernent ont perdu tout sens moral et ne protègent plus les citoyens qui les ont élus. Surtout, les plus démunis se retrouvent à la merci des dominateurs et des dominateurs qui se cachent partout et, en particulier, parmi les institutions de l'État qui, n'étant plus contrôlées, se sont transformées en véritables centres de pouvoir fort".

"Cette incitation", intervint Federico, "surtout de l'homme occidental, c'est-à-dire de celui qui jouit des biens et services offerts par la société technologique, a été trouvée par certains chercheurs américains, qui ont pu, par exemple, constater qu'environ trois quarts des décès dans les accidents de la route sont dus à l'intimidation au volant".

Don Pedro a été inséré : "La malveillance et l'égoïsme sont dilués, l'aide sociale est coupée, il n'y a aucune compréhension de quoi que ce soit et chacun fait son propre dicton " si je vais bien, chacun va bien1.

Les gens sont fatigués de s'apitoyer sur leur sort."

"Dans les compétitions électorales et aussi dans d'autres domaines de la vie sociale, dit Ferri, on s'abandonne aux insultes et à l'agressivité, même devant le public de la télévision, qui ne semble pas

réagir, mais qui à l'intérieur se sent dégoûté de ces scènes ". La confiance dans la démocratie et ses institutions s'affaiblit dangereusement.

Ciu-En-Tsin : "Il y a une compétition pour ceux qui licencient plus de travailleurs et ne respectent plus les droits des travailleurs, avec des syndicats et des organisations qui sont devenus des annexes des partis et ne bougent que s'il y a un intérêt politique de leur côté. Le capitalisme, laissé sans freins et sans adversaires, est devenu impitoyable".

Sagan : "Un de mes compatriotes, Nicolaus Mills, a écrit un livre sur le triomphe de la méchanceté, dans lequel il conclut que c'est un état d'esprit répandu et que ses manifestations corrodent la culture de la solidarité civique, qui s'était établie aux États-Unis depuis les années 30. L'étincelle a été la fin de la Seconde Guerre mondiale avec le déclin de la cohésion nationale et l'éclatement de l'Union européenne.

528

l'intérêt commun. Je pense qu'il a raison lorsqu'il dit que nous, les Américains, ne nous sentons plus comme une seule famille aujourd'hui, unis par un ennemi commun.

Nous ne croyons plus au progrès économique radieux. Le phare moral du mouvement des droits civiques ne nous guide plus. Chacun pense à lui-même, selon la morale du canot de sauvetage : on sauve le plus impitoyable".

"Il y a une humanité, et c'est la plus grande, qui produit au contraire et pas seulement des biens matériels".

Sagan : "Nous ne nous abandonnons pas à l'optimisme facile de "cependant, la plupart sont bonnes", parce que de cette façon nous ne pouvons pas mettre un morceau de tissu sur un phénomène qui s'intensifie effroyablement. Nous dénonçons fermement ce développement progressif du mal, qui est également transféré aux sociétés dites moins développées. Une chose est certaine : nous oublions de plus en plus ce qu'est la générosité.

Maîtrisons notre conscience et essayons de faire taire notre culpabilité. Ce n'est qu'en admettant ce que nous devenons que nous pourrons remonter la pente. Ce n'est qu'en cessant de nier l'évidence, c'est-à-dire que les jeunes générations en particulier sont celles qui s'abandonnent à la méchanceté et à l'insouciance, que nous pourrons les récupérer et les sauver. Il fut un temps où les pierres n'auraient pas été jetées sur les autoroutes. Aujourd'hui, nous le faisons et aussi avec un goût sadique".

Faust : "On poursuit et on adore même le diable avec des messes noires, lui sacrifiant des vies humaines, dans des rites macabres et atroces. Ces contacts sont recherchés par les plus jeunes, les plus errants, les plus drogués et dépourvus de tout sentiment de pitié, qui veulent vivre, en dehors de toute règle, une vie de haute humeur.

"Ce sont mes enfants bien-aimés."

Cette voix, semblable au tonnerre que l'on entend soudainement en été dans les orages qui apparaissent soudainement à l'horizon avec des nuages noirs menaçants, est la suivante

il entendit bruyamment dans la galerie des glaces, qui se secoua comme si elle avait été frappée par un tremblement de terre. Il semblait que la villa des Princes de Palagonia n'était pas capable de

résister à l'impact et qu'elle s'effondrait sur ses invités, qui, terrifiés, se regardaient, ne sachant pas comment se comporter : s'enfuir ou se tenir l'un l'autre à la pointe du salon, considéré plus sûr.

C'est Palet qui, préfigurant ce qui se passait, se leva dans toute sa silhouette et, après avoir invité ses invités à se rassembler autour de la table et à ne pas perdre courage, éclata :

"Je t'attendais à la présence Thuser, sombre et maléfique des univers infinis.

Tout au long de ce voyage, dans lequel nous avons traversé le passé et le futur, j'ai cherché dans les tunnels de l'espace-temps et parfois je vous ai aperçus. Maintenant, apparaissez et rendez vous visible. Je n'ai pas peur de toi et je veux te faire face".

Thuser a répondu à l'invitation : une lumière violacée s'est matérialisée dans un coin du salon, orienté à l'ouest.

Il paraissait jeune, brillant, captivant.

"Je suis là, Palet. En tous ces jours, douze, dans lesquels vous, avec ce prince ésotérique, avez essayé de plagier l'esprit de ces gens, en les rendant croyants... 529

pour leur dire que le dessin de Xama est salvifique, je vous ai suivi avec un sentiment mitigé de désapprobation et de dégoût.

S'adressant aux invités des années 1900 et 2000, de façon persuasive :

"Vous avez été guidé à travers des chemins sinueux et astucieux pour finalement vous asservir à Xama, qui vous promet le prix seulement si vous êtes tous bons et obéissants à son égard.

Réagissez et libérez-vous complètement de sa personne. Le libre arbitre vous a été accordé ; prenez ce don de toutes vos mains et, comme Ève a mangé la pomme de l'arbre, en acquérant la sagesse, vous aurez la pleine connaissance de l'Être. Adam n'est devenu vraiment libre et conscient de ses actions que lorsqu'il a mordu la pomme. Avant il était un robot, qui ne connaissait pas la fatigue de la vie et la lente conquête de la vérité.

Il vivait au ciel sur la terre, heureux et saturé comme un fou. Alors ses yeux s'ouvrirent et il était comme Xama dans la connaissance du bien et du mal.

Je suis fier d'avoir ouvert les horizons les plus insondables à l'humanité de la Terre.

Tonnerre : "Ne renoncez pas à votre liberté infinie et illimitée. C'est seulement ainsi que vous deviendrez indépendants de Xama et les univers infinis progresseront non pas vers l'affirmation du mal, comme vous voudriez le faire croire, mais vers la lumière totale qui vous amènera à connaître dans sa plus profonde essence la Vérité infinie.

Et c'est à ce moment et seulement à ce moment que vous aurez la vie éternelle.

Il se promenait parmi tous les invités de la villa, les regardant intensément droit dans les yeux, mais sans les toucher. Il dégageait une odeur d'encens mélangé à des lis, coupés pendant plusieurs jours. Quand il comprit que leurs yeux étaient sur sa personne, il continua avec audace, tandis que Palet, debout et immobile, mais serein dans le visage, brillait de plus en plus :

"Ma force et ma puissance intérieures s'imposeront à eux et vous montreront des images, qui appartiennent à l'avenir, dans lesquelles vous comprendrez combien la liberté et la vérité absolues sont précieuses, devant lesquelles tout doit être sacrifié, même la piété et la compassion".

La machine à remonter le temps, qui jusqu'alors n'avait obéi qu'à Palet et au Prince de Palagonia pour scruter le passé et l'avenir, ne résista pas à la forte impulsion reçue par Thuser et se mit à vibrer, devenant de plus en plus violine.

La chambre mitoyenne de la ville de Genève a été revue, encore plus enveloppée dans le brouillard du lac : les agents à capuchon du SCEI y étaient rassemblés, mais il y avait une forte agitation dans chacune d'elles.

Il était le 5 septembre 2001.

L'aîné d'entre eux se leva et dit :

"Nous avons été appelés à prendre une décision qui bouleversera la Terre entière et produira un changement total dans la vie sociale et politique de notre planète.

Et il s'est assis.

530

Il a pris la parole, un homme épais avec des os courts.

"Les Palestiniens, après avoir terrorisé Israël pendant des années, causant des massacres et des morts parmi les civils, obtiennent une reconnaissance sans précédent de l'Assemblée des Nations Unies : déclarer les Juifs comme un peuple qui viole les droits humains, les mettant ainsi sur le même pied que les Nazis. Tout cela est intolérable et les Européens, mais aussi les Américains, qui développent une politique trop accommodante à l'égard du fanatisme et de l'intolérance religieuse et ethnique, ne font rien ou presque pour arrêter cette initiative insensée. Je demande à ce collège sacré d'approuver ma pétition pour permettre aux Européens et aux Américains d'expérimenter sur leur chair ce que cela signifie d'être frappé durement et continuellement par le terrorisme islamique".

Il se leva et se dirigea vers un rétroprojecteur qui projetait quelques images.

"Nous avons depuis longtemps identifié un groupe de fanatiques musulmans, dirigé par un certain Ben Laden, un exalté qui sera utile à notre cause. Par le passé, nous les avons utilisés pour atteindre nos objectifs sans qu'ils ne s'aperçoivent qu'ils ont été plagiés. Maintenant, ils croient qu'ils peuvent accomplir n'importe quelle action exclusivement avec leurs propres forces.

Et ici, sa bouche est apparue avec un sourire moqueur.

"Nous l'avons convaincu, par une action psychologique pénétrante, de frapper ruineusement le 11 septembre certaines villes du cœur des États-Unis, qui se considèrent intouchables et imperméables à toute forme d'offense. Nous leur avons donné tous les moyens nécessaires pour ne pas échouer.

Il reprit sa respiration et continua :

"Des groupes de kamikazes bien entraînés et insoupçonnés de l'organisation islamique, Al-Qaïda, se déplaceront simultanément du 1er au 11 septembre pour atteindre trois cibles : la Maison-Blanche et le Pentagone, centres nerveux du pouvoir politico-militaire des États-Unis et le World Trade Center, un symbole du pouvoir économique américain. Quatre avions seront détournés : le premier, un Boeing 767, avec la ligne Boston-Los Angeles, dont le départ est prévu à 7h45, s'écrasera, à 8h46, contre la tour nord des Twin Towers de New York ; le second, un autre Boeing 767 de United Airlines, avec la même ligne, mais avec départ à 7h58, s'élancera à 9h03 sur la tour sud ; le troisième, un Boeing 757 d'American Airlines, avec la ligne Dulles-Los Angeles, partant à 8h10,

ruinera le Pentagone à 9h40 ; le quatrième, un autre Boeing 757 de United Airlines, avec la ligne Newark-San Francisco, partant à 8h01, arrivera à 9h45. Nous attendons un grand nombre de victimes. Nous sommes bien conscients de ce que nous faisons, mais ce n'est qu'ainsi que nous pourrions arrêter le terrorisme islamique".

Presque amusé, il ajouta : "Le chef du commando, tel que Mohammed Atta, a rapporté à nos provocateurs, des endoctrinés compétents qui l'ont agressé- 531

Après qu'il eut décidé de se sacrifier pour la grandeur d'Allah, son Dieu lui était apparu en songe. Il l'a poussé à acheter des billets de loterie. L'argent gagné, pris aux capitalistes américains, aurait servi à poursuivre la lutte contre l'impérialisme américain et israélien".

Son visage s'est durci : "Maintenant, c'est à nous de décider."

Un silence glacial s'est installé dans la pièce.

L'homme aux membres courts invita le capuchonné à voter à main levée, mais personne ne bougea. L'invitation a été répétée, mais inutilement.

Comme il semblait qu'aucune décision n'avait été prise, l'obscurité tomba soudain dans la pièce. Le cagoulé n'eut même pas le temps de sortir, car il apparut, Thuser, enveloppé dans un manteau plus sombre que la nuit.

Il a pleuré d'une voix méprisante :

"Ne vous ai-je pas donné la plus grande liberté d'action pour dominer les instincts les plus bas de la race humaine, qui s'opposent à votre croissance rationnelle ? Ne vous ai-je pas dit que, si vous aviez suivi mes enseignements, qui n'ont jamais été destinés à comprimer votre initiative, vous auriez pu obtenir tout le potentiel psychique de l'esprit humain, que des croyances religieuses stupides annihilent dans votre conscience, les faisant être considérées comme l'œuvre de machinations diaboliques ? Ne vous avais-je pas promis que vous apprendriez les plus hautes connaissances scientifiques, ce qui vous libérerait de siècles d'esclavage et de soumission à de faux principes moraux ? Ne vous ai-je pas proclamé que la Vérité absolue ne vous serait révélée que si vous étiez totalement libres de faire tous vos choix rationnels ? Pourquoi, alors, hésitez-vous face à des événements qui vont choquer une humanité, craintive et muette, reposant maintenant sur la foi en un Dieu, le seigneur suprême et unique de l'univers, qui donne tout à condition que votre âme retourne à ce paradis d'inactivité et de contemplation supinée de sa personne, dont Je vous ai fait sortir ?

Un par un, lentement, les mains se levèrent et ce geste exprima la dépendance éternelle de la race humaine envers le Mal, le fléau inéluctable des univers infinis. Ce geste était plus terrible que de vendre l'âme de Faust au diable.

La machine à remonter le temps quitta cette pièce meurtrie et s'accrocha désespérément à la date du 11 septembre 2001 : ils virent des avions s'écraser sur des gratte-ciel, comme des mouches à vent contre les pare-brise des voitures ; des corps se déchirant dans la bosse en s'écrasant ; ils entendirent des cris déchirants sortir de la bouche des hommes, dont le visage noirci par le feu et la fumée se souvient celui des milliers de morts des camps d'extermination et des bombardements nucléaires.

Pauvres hommes qui se vantent d'avoir volé l'étincelle de l'intelligence aux dieux de l'Olympe, alors qu'ils n'ont volé que le mal !

Les invités de la villa ont été horrifiés par ces images si grossières qu'elles en ont poussé certains à porter leurs mains sur les yeux.

532

Henry et Odoacre pleurèrent ; ils comprirent qu'ils vivraient dans un siècle de haine et de violence, jamais auparavant souffert par l'humanité.

Ainsi donc, à cet incompréhensible sentiment de pitié pour lui, errait encore plus furieusement dans la pièce, en hurlant :

"Pourquoi réagissez-vous comme ça ? Ce sera le jour de la rédemption de toute l'humanité, car elle tuera pour tuer, elle ignorera tout faux principe moral, elle placera Xama en dehors des univers infinis. Vous vous libérerez complètement de lui, en vous mettant au même niveau que lui. Et Moi, le créateur de cette grande entreprise nouvelle, j'amènerai l'homme de la Terre à faire partie de la Grande Fraternité Universelle, qui finira par s'opposer à Xama, dans son unité et sa trinité, et à ces âmes et esprits qui se sont alliés à lui.

C'est à ce moment que Sulphet, le grand sage d'Ummo, apparut dans la splendeur de sa robe blanche, et se tint au milieu de la galerie des glaces et dit :

"En vérité, en vérité, en vérité, je vous le dis, quiconque n'entre pas dans la bergerie est soit un voleur, soit un maraudeur. Xama est la Vérité.

Celui qui croit en Lui aura la vie éternelle.

Les murs du salon brillaient de ces mots.

Palet, aussi brillant que l'étoile Sirius à l'ouest que l'obscurité tombait dans le ciel d'hiver, ainsi il parla, comme un rayon de lumière vert émeraude sortit de sa bouche :

"Tes tentations, Thuser, sont anciennes. Aujourd'hui, cependant, votre langage est devenu plus subtil et plus raffiné. Vous comprenez que les hommes, bien que lentement, sortent de leur état naturel de dépendance. Ils veulent comprendre pleinement la réalité des univers infinis, sans prétention et sans paroles cachées".

Il s'est retourné, envoyant la lumière comme un pulsar :

"Maintenant, ne promettez plus les richesses et les trésors de la terre, mais les mêmes dons de Dieu : la vérité, la liberté et la vie éternelle, et venez même à le discréditer, le présentant comme un tyran qui aspire à conquérir les âmes des hommes pour sauver sa divinité à la fin des temps. Ton arrogance et ta méchanceté ne connaissent pas de limites. Vous, comme un vampire, vous avez envie de conquérir avidement l'âme des hommes pour survivre. De Xama, du commencement à la fin des temps, descend le sang vital qui est à l'origine de tout".

Alors ça a éclaté sérieusement et solennellement :

"Rentre dans ton pertuis parce que ta fin est marquée et se produira quand les êtres vivants des univers infinis ne te nourriront plus de mal, qui sera loin de leur cœur".

Thuser regarda autour de lui et ses yeux ardents pénétrèrent l'âme des hôtes de Villa Palagonia. Il cherchait désespérément en eux un moment, quoique faible, d'égarement et d'incertitude.

Mais il n'en a pas trouvé.

Don Angelo Castronovo et ses compagnons du'900, pendant longtemps spec- 533

se sont tous rassemblés en même temps, poussés par une force inarrêtable. Ils ont dit à l'unisson :
"Vade, Satanas ! Scriptum est enim : "Dominum Dei tuum adorabis et UH soli servies".

A ces mots, Thuser se tordit, poussa un cri terrifiant et disparut en gémissant.

La galerie des glaces était éclairée par une lumière vive. Les invités étaient contents les uns des autres d'avoir enlevé ce mauvais esprit, sauf un : le docteur Guttuso se leva de sa chaise, se dirigeant lentement hors du salon. Il ne voulait même pas accepter Dieu comme son Seigneur.

Il se tourna vers ses compagnons dans cette aventure extraordinaire et leur dit : "Je ne peux pas. Je dois trouver la liberté, libre de toute contrainte, de toute chose".

Comme il fermait la porte derrière lui, Paiet l'accompagna de ces paroles :

Qui sont tes ennemis, Seigneur :

il y a ceux qui te combattent.

parce qu'ils ont peur de toi,

juste parce qu'ils ont peur d'eux-mêmes.

Et ils ne savent pas que vous êtes

leur défense, leur salut.

534

CHAPITRE LX

On y raconte comment le temps de ceux qui prêchent la haine et l'oppression d'une religion sur une autre et humilient les hommes dans leur dignité est maintenant révolu.

"Si j'ai bien compris, dit Herr Hofmann, le voyage dans le temps n'est autorisé que pour cent ans, dans le passé et dans l'avenir. Les Ummits ont créé une machine, d'une capacité extraordinaire, qui leur donne la possibilité de s'aventurer dans l'espace-temps dans toutes ses parties, sans avoir à embarquer dans un vaisseau spatial. Avec cet instrument, ils réussissent à pénétrer dans l'un de ces coins de l'univers où, en raison des immenses forces gravitationnelles qui s'y exercent, l'espace change de forme et le temps ne circule plus linéairement dans une seule direction".

Tout le monde a été très attentif à l'écouter, car quand vous étiez enfant, vous êtes devant votre mère qui raconte une histoire enchantée.

Dans la galerie des glaces, un calme inhabituel avait été créé et les visages des spectateurs étaient couchés.

"Je me pose alors une question : s'il est vrai que, en entrant dans l'une de ces boucles espace-temps, nous pourrions revenir dans le passé ou le futur, mais pas dans notre univers, mais dans une réalité parallèle, aussi différente soit-elle, ces voyages, que nous avons faits avec l'enregistreur espace-temps, nous ont conduits à voir ce qui est réellement arrivé dans notre passé, ou à observer les événements d'un autre univers9".

Les invités se sont tournés vers Palet en attendant une réponse qui ne pouvait qu'être cruciale. S'il avait été confirmé que ce qui avait été observé dans les tunnels de l'espace-temps ne correspondait pas à notre réalité, à cause d'un autre univers, ils auraient vu des événements qui se seraient produits ailleurs, mais pas par nous.

Ainsi, par exemple, M. Andreotti dans cet univers aurait été embrassé par Totò Riina, mais pas dans le nôtre ; le Monroe aurait été tué, alors que peut-être par nous il se serait suicidé ; John Kennedy aurait été touché par diverses armes à feu et pas seulement par le fusil de Lee Oswald. Leur voyage dans le temps, pour comprendre ce qui s'est réellement passé au siècle dernier, aurait été vain.

Palet s'est rendu compte que le temps était venu de démêler tout mystère sur les réalités multidimensionnelles :

"Même cette machine, construite par les Hammites, ne peut voyager dans le temps dans notre univers. Il nous a conduit de temps en temps

535

dans d'autres systèmes dimensionnels, aussi parallèles que possible au nôtre, où nous avons pu connaître les événements, mais dans d'autres versions. C'est la grande limite du voyage dans le temps. providentiellement placés pour nous empêcher d'interférer avec les événements qui ont eu lieu pour vous changer.

Cette loi, qui régit les univers infinis, était voulue par Xama pour que les choix des hommes soient pleinement libres et que les faits, une fois survenus, ne puissent en aucune façon être modifiés.

"Et ce que nous avons vu, c'est qu'au début on nous avait dit que nous devons ouvrir les yeux sur ce qui s'était réellement passé pour réfuter les versions de certains historiens, vendues au pouvoir politique, et dénoncer ainsi que l'histoire est écrite par des gagnants et des tyrans, ce qu'elle a servi, si c'est l'histoire d'un autre univers," objecte le Prince Statella.

"Pour vous faire comprendre qu'il n'y a pas une vérité absolue dans les univers infinis, mais une liberté absolue. Tout comme en physique quantique, le principe de l'indétermination s'applique, selon lequel la réalité est configurée selon des lois de probabilité, de même l'avenir se réalise indépendamment de la volonté de tout être qui demeure dans les univers infinis. Chacun de nous est le maître de son propre destin et ce que nous faisons reste inséparablement imprimé dans le ruban de l'espace-temps, pour l'éternité.

A la fin de sa vie, il sera lu par Xama, le seul à pouvoir relire le passé.

"Et quels messages devrions-nous envoyer au monde extérieur, après ces douze longues nuits d'errance parmi les événements les plus terrifiants du XXe siècle ?"

"Un, tout d'abord : qu'il n'y a qu'un seul Dieu, Xama, Seigneur des univers infinis, qui les a créés pour que dans au moins un d'eux la vie consciente puisse se développer. Les hommes, les Kurkites, les Hmmites et tous les autres êtres intelligents qui peuplent les réalités multidimensionnelles, doivent vivre dans l'amour et la solidarité mutuelle pour les buts que Xama nous a indiqués depuis la nuit des temps. Tous les prophètes de la Terre, messagers de fraternité et d'amour, ont été inspirés par Xama et sont ses enfants. Ceux qui ont prêché la haine et l'oppression d'une religion sur une autre et humilié les hommes dans leur dignité, appartiennent à Thuser. Mais leur temps est maintenant terminé, comme c'est arrivé aux religions païennes".

Tous les invités de Villa Patagonia se sont agenouillés et, se tenant la main, ont chanté un chant au Dieu unique :

"Ô Dieu, qui coule en douceur et à la légère

parmi les étoiles et les galaxies

des univers infinis,

placé sur Terre.

Nous en avons assez de la guerre et de la violence.

Nous en avons assez de la haine et de la superstition.

Nous en avons assez de la brutalité et de l'ignorance.

536

Soyez miséricordieux,

montrez-nous un monde

de paix, de pardon,

de solidarité et de fraternité."

Don Pedro s'est levé.

Il a demandé à Palet, au nom de tous ses camarades :

"Ummita dal occhi cerulei, che hai preso benevolmente per mano e condotto in questo viaggio fantastico, se è vero che la macchina de tempo non consente di entrare in con contatto con uomini che hanno vissuto oltre cento anni da noi, Ti rivolgiamo una supplica.

(traduit du corse : « Poussé par les yeux céruléens, que vous avez gentiment pris à la main et que vous avez mené dans ce voyage fantastique, s'il est vrai que la machine à remonter le temps ne vous permet pas d'entrer en contact avec des hommes ayant vécu plus de cent ans avec nous, nous vous demandons de bien vouloir »)

Si vous voulez le bien de toute l'humanité qui, malgré la révélation de Dieu par certains prophètes, est restée indifférente aux messages de paix et d'amour et continue à faire des actes de méchanceté, invoquez Xama, la seule à voyager à reculons dans notre univers.

Demandez-lui de nous faire dépasser, au moins pour une fois, dans son infinie bonté et miséricorde, cette limite et de nous faire rencontrer les plus grands prophètes, qui ont fondé sur terre les religions du Dieu unique.

Palet, ému par cet implorant, tomba aussi à genoux et ses vêtements devinrent extraordinairement brillants :

"O Xama, Dieu des univers infinis, Père miséricordieux et miséricordieux, accepte leur supplication. Les Hommes de la Terre sont profondément divisés parce que, interprétant mal les paroles de leurs prophètes, ils croient que les croyances religieuses des uns sont en contraste avec celles des autres. Donnez-leur l'occasion de faire appel à vos Fils bien-aimés, afin qu'ils enlèvent le bandeau qui masque leurs yeux et qu'ils révèlent ainsi la vérité, qui est unique à tous les êtres vivants.

La machine à remonter le temps, qui jusque-là avait fait ses devoirs, envoyait des images qui semblaient floues. Alors il est sorti.

Palet a-t-il demandé ce qui ne pouvait pas être accordé, violer une des lois fondamentales des univers infinis ? Les invités de la villa l'ont vu s'éloigner et se mettre dans un coin du salon, baisser la tête et prier.

Dans la galerie des glaces, qui s'assombrit à nouveau, aucune voix ne se fit entendre et aucune image ne fut vue. Sur le mur est, des écrits flamboyants sont apparus, qui racontaient des histoires qui n'ont peut-être jamais eu lieu. Mais ces mots sont restés gravés dans l'esprit des invités de la villa.

Et nous les écouterons tous quand Xama nous permettra de les comprendre.

À ce moment-là, il sentit un grand tonnerre qui traversa l'espace et le temps. La galerie des glaces plongea soudain dans l'obscurité, qui dura un instant. Il s'alluma de nouveau, mais avec la douce lumière des bougies du candélabre, qui, bien que douze jours s'étaient écoulés, n'avait pas été éteinte.

Don Angelo Castronovo et ses douze invités du 900 de la villa de Prin - 537

Les habitants de Palagonia, dans la ville de Bagheria, se sont retrouvés seuls, perdus. Sa main tremblait en tenant le candélabre qui illuminait spectralement, avec sa flamme sautante, le mobilier du salon, couvert de draps.

Malgré la lumière incertaine, ils se sont reconnus. Mais il n'y en avait plus dans la salle : Palet, le Prince de Palagonia, Faust, Federico, Simon, Don Pedro, Ferri, Sagan, Pomariov, Ciu-En-Tsin, Indirà, Kadhafi, Balthasar. Ils avaient disparu dans ce néant, d'où, douze nuits auparavant, ils avaient miraculeusement surgi.

Où dans l'espace-temps ont-ils été aspirés ?

Mais ils étaient là, sauf le docteur Guttuso. Ce manque d'expérience les a amenés à considérer que cette expérience extraordinaire avait vraiment été vécue par eux.

Ils ont senti un pas et se sont inquiétés.

C'est Peppino, le majordome, qui est allé chercher un autre candélabre.

Il semblait ignorer ce qui s'était passé. Il y a eu un incident à visage découvert. Maintenant, avec la plus grande lumière, ils auraient pu entrer dans le salon. Personne, cependant, n'a bougé.

Don Angelo, sans dire un mot, fit un pas en avant, prit les poignées de la porte, les tira vers lui et les referma.

C'est à ce moment qu'il frappa le battement de l'horloge murale, qui marquait minuit. Le XIXe siècle fait maintenant partie du passé. C'était dans les années 1900.

Peppino invita les serveurs à apporter des tasses pour porter des toasts et demanda à Don Angelo, où il voulait célébrer le nouveau siècle.

Don Angelo est resté silencieux. Il marcha, suivi par les autres, jusqu'à la bibliothèque, où leurs femmes les attendaient, dont ils étaient en train de les avertir des bavardages.

Avant d'entrer, il a ajusté sa cravate et a respiré profondément.

Henry s'approcha de lui et lui murmura à voix basse :

"Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?"

"Nous attendons le vent du sud."

538

INDEX

Préface	5	
Introduction	17	
Chap. 1	Le dîner de! Le 31 décembre 1899	23
Chap. L'	Les mystères de la villa	31
Chap. Sg	Un mouvement pour la renaissance della Sicile	38
Chap. IV	L'étrange peuple de l'an 2000	45
Chap. V	Le voyage dans le temps	53
Chap. IL y	Les secrets de la villa	63
Chap. VII	Les préparatifs pour une nouvelle rencontre	68
Chap. Vili	Suivi de toutes les	74
Chap. IX	Le voyage commence! le temps	80
Chap. X	Avec les pères fondateurs de la DC et les penseurs du Xxe siècle	86
Chap. XI	L'opération "l'Unité de l'Italie" pour profiter de la Sud	95
Chap. XII	De la stratégie et de l'efficacité dans les questions	101
Chap. XIII	La fausse démocratie	107
Chap. XIV	Certains intellectuels italiens le vrai mal du pays	114
Chap. XV	La carrière de Marinetti, l'avis de Stephen d'. et Einaudi	125
Chap. XVI	La guerre! dites-delà des drapeaux	135
Chap. XVI.	La révolution russe et de Lénine	143
Chap. XVIII	Lénine et le marxisme	151
Chap. XIX	Lénine défend ses idées	160
Chap. XX	Conseils de l'après-guerre Turati, Gramsci, Sturzo, Nitti et Gobetti	168
Chap. XXI	Balayer la politique et de l'orientation religieuse	177
Chap. XXII	L'Ordre des Illuminati	187
Chap. XXIII	Hitler chancelier du Reich	
Chap. XXIV	La fin de Hitler	210
Chap. XXV	Le soutien de la mafia pour le débarquement des alliés	218
Chap. XXVI	Le mouvement séparatiste et le bandit Giuliano	226
Chap. XXVII	La magie de l'invincibilité de Turin et de Fausto Coppi	240
Chap. XXVIII	La disparition de Ettore Majorana	245
Chap. XXIX	Les crimes contre l'humanité, de Staline et de ses stérile d'auto-défense	249
Chap. XXX	Togliatti est prêt à prendre le pouvoir par la force	255
Chap. XXXI	L'univers ummita	265
Chap. XXXII	La pensée religieuse de l'Kurkiti	274
Chap. XXXIII	Pas trop mystérieuse de la mort de Marilyn Monroe	281

Chap. XXXIV	Le I-SCEL et John Kennedy	287
Chap. XXXV	De Gaulle répond à la population de 2000	296
Chap. XXXVI	Le Printemps de Prague et les fautes de Dubcek et Bilak	306
Chap. XXXVII	La catastrophe de Ustica et de la raison d'état	317
Chap. XXXVIII	Flatter le pouvoir de réussir	335
Chap. XXXIX	Martin Luther King et son fou tueur	348
Chap. XL	De 1968 et les années soixante	359
Chap. XLI	La théorie de l'Omega Point	368
Chap. XLII	Le travail des magistrats Pradella et Salvini	380
Chap. XLIII	Le président chilien	386
Chap. XLIV	La guerre du Vietnam et le mouvement des hippies	392
Chap. XLV	Aldo Moro accusation	401
Chap. XLVI	Le fanatisme et l'intolérance	416
Chap. XLVII	La fin du géant de l'union soviétique et la libération de Solgenitsine	422
Chap. XLVII 1	Le choix impopulaire Carlo Callieri et Enzo Bettiza	428
Chap. XLIX	La mystérieuse fin de la princesse Diana	433
Chap. L	La vérité sur le sergent Romain	445
Chap. EUX	Andreotti rencontre Totò Riina	451
Chap. LII	L'exécution de Salvo d'acquisto	463
Chap. IL	Les hommes qui ont marqué le XXE siècle	468
Chap. LIV	La naissance de la "cinquième état"	484
Chap. LV	Le mouvement culturel, le "Nouvel Âge"	492
Chap. LVI	Joseph Ratzinger et les changements de l'humanité	501
Chap. LVII	La relation entre la foi religieuse et la science	509
Chap. LVIII	1 fil mystérieux de l'univers infini	523
Chap. LIX	Le 11 septembre, 2001	528
Chap. LX	Le temps de la haine est à la fin	535